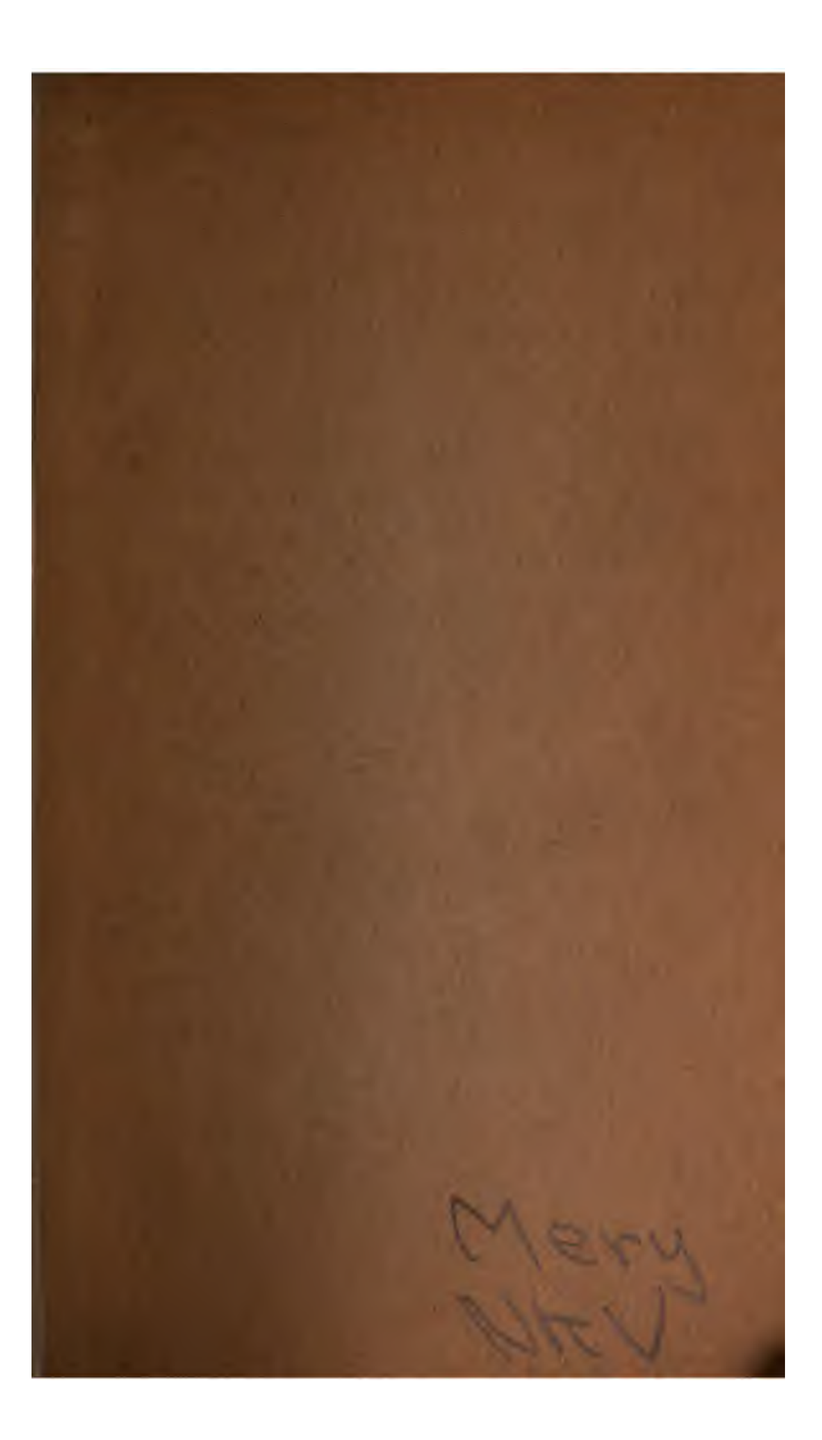


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579806 0


NOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT


Mery

Mérv

KV

COLLECTION MICHEL LÉVY

LES

NUITS ITALIENNES

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

LES

NUITS ITALIENNES

CONTES NOCTURNES

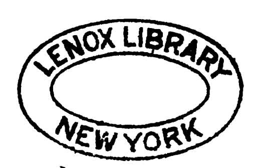
PAR

Joseph MÉRY

NOUVELLE ÉDITION



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 *bis*.
1857


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES

NUITS ITALIENNES

ITALIE

I

Gênes.

Le Sully court de Marseille à Naples en faisant échelle dans trois ports italiens; *le Sully* est comme un pont volant, un pont de trois arches, jeté entre Marseille et le Vésuve. On peut faire la traversée dans son lit, si l'on est tourmenté du mal de mer, ce mal dont personne ne meurt, ce mal qui fait tant de bien, et que la bonne Méditerranée vous envoie comme un purgatif naturel.

On part comme pour une fête, la tente déployée sur le pont, le cabestan chargé de fleurs, la voile étincelante de soleil; c'est comme le vaisseau des théories grecques, allant du Pirée à Délos; on glisse sur une mer calme, entre deux cascades d'écume; tous les visages sont sereins, tous les yeux tournés au midi; le nom de l'Italie est dans

toutes les bouches : elle est si voisine que personne ne songe à l'ennui de la traversée. De Marseille à Gênes on n'a qu'un ruisseau à franchir, c'est la plus belle des promenades.

Jamais pèlerin partant pour l'Italie n'a senti plus que moi dans son cœur cette fervente dévotion d'artiste qui s'attache à tous les puissants souvenirs. Ce n'était pas l'Italie des autres que j'allais voir : c'était la mienne, l'Italie de mon enfance, de mes études, de mes rêves au dortoir du collége; l'Italie de Ménalque et Palémon, de Nisus et Euryale ; le Latium de Janus, la terre de Lavinia : l'Italie de mon âge d'homme, celle des Antonins, de Sixte-Quint, de Léon X; celle du Dante, de Giotto, de Michel-Ange, de Raphaël. A tous ces noms, à toutes ces impressions, à tous ces souvenirs, j'avais lié, dès mes premiers ans, des images, des affections, des physionomies, des teintes locales qui m'étaient propres, qui s'étaient gravées dans mon cerveau, qu'aucune lecture de voyages n'avait modifiées. J'en avais tant lu, de voyages ! J'avais lu ceux qui s'extasient avec des phrases gelées, qu'on réchauffe avec des points d'admiration ; et ceux qui prennent à rebours la tactique enthousiaste de leurs devanciers, et qui critiquent les monuments neufs, parce qu'ils ne sont pas vieux, et les vieux, parce qu'ils ne sont pas neufs ; et ceux qui s'intitulent : l'*Italie vue du mauvais côté*, et qui entassent ligne sur ligne pour découvrir une tache microscopique sur une magnifique statue de marbre. J'allais aborder l'Italie avec mes seules impressions personnelles. C'était l'histoire de l'art qui me les avait données, et non le récit des voyages. Je brûlais de savoir s'il fallait renoncer à d'anciennes adorations et me reconnaître

dupe d'illusions enfantines, ou bien me confirmer à toujours dans un culte que je croyais ma seconde religion. J'étais à la proue, comme Énée, sur cette même mer. La nuit tombait déjà; elle était fraîche comme toutes les nuits de printemps. Je descendis aux chambres avec regret; mais une idée me faisait tressaillir de joie : je savais qu'en remontant sur le pont je découvrirais l'Italie.

Je ne pus dormir. Après quelques heures de tentatives pour conquérir le sommeil, je regagnai ma proue. La nuit était magnifiquement étoilée; la côte était si voisine qu'on distinguait les villages et la bordure des montagnes. *Le Sully* volait comme un oiseau; ses roues semblaient rouler des étoiles en fusion dans deux cataractes d'écume; il y avait dans l'air un parfum qui n'appartient qu'à cette mer, à cette côte, à ce ciel.

Tout à coup j'interrompis mes rêveries et m'adressant à l'officier qui commandait notre paquebot :

— Où sommes-nous ? dis-je au capitaine Arnauld, qui se promenait sur le pont.

— Voilà les côtes de l'Italie, me répondit-il. Ce village est Albenga.

Jamais nom de femme aimée n'a été plus doux à mon oreille que cette harmonieuse appellation. Toute ma vie je me rappellerai cet Albenga, prononcé aux étoiles, dans le silence de la nuit, sur une mer calme, devant les côtes d'Italie. J'aurais voulu recueillir l'air embaumé, la brise sereine, où se roulèrent ces trois gracieuses syllabes. Le coude appuyé sur le balcon du *Sully*, je suivis longtemps, dans les brouillards nocturnes, le clocher d'Albenga et une île voisine qui porte une tour. A l'aube, je vis poindre, à l'horizon que j'avais quitté, la montagne d'Albenga,

où l'Italie s'était révélée à moi avec un nom mélodieux comme le murmure de ses bois de pins et de citronniers. Je vivrais mille ans que ce nom de village ne sortirait jamais de mon souvenir.

Le Sully tenait sa proue sur Gênes; la cité superbe sortait de la mer au pied des Apennins; ses côtes lointaines semblaient semées de points blancs et lumineux; ces points grossissaient à chaque élan du navire. Après quelques heures, la ville se découvrit avec toute sa magnificence; elle élevait son front dans une atmosphère de rayons et baignait ses pieds dans le golfe de Ligurie. Nous en étions bien loin encore et nous pouvions déjà distinguer ses édifices gigantesques, son phare, ses fortifications aériennes, ses couvents, ses dômes, ses clochers, ses *villas* suspendues sur la mer. Rien n'annonce mieux l'Italie que Gênes; c'est le digne portique de marbre de cette éternelle galerie qui finit au golfe de Tarente; c'est le péristyle de ce musée qui expose ses tableaux, ses statues, ses villes, sur la muraille des Apennins; et rafraîchit son atmosphère avec les brises croisées de ses deux mers. En entrant dans le port, je l'avoue, je ne fus nullement frappé, comme tant de voyageurs, par le souvenir de la gloire des doges : j'ai toujours été fort peu touché de la gloire des doges. Un point de vue tout matériel absorbait alors mes regards; j'avais en face le plus beau décor de cinquième acte de drame qu'on puisse imaginer. C'était un palais qui s'avançait jusque sur la mer et qui laissait réfléchir, au miroir d'une eau calme, sa belle colonnade de marbre blanc. Cet édifice me parut complétement désert; la solitude lui donnait une physionomie touchante; car, ainsi posé, ainsi beau, de quelles scènes

de joie et de mouvement devait-il avoir été le théâtre ! A cette heure, il s'offrait à moi comme un vaste tombeau où quelque ombre de roi dormait au doux bruit des orangers et des vagues.

— Voilà le palais Doria, dit à côté de moi un voyageur qui venait deux fois par an à Gênes, pour le commerce des pâtes, et qui affectait de ne rien regarder, se contentant de dire à droite et à gauche : — « Allez chez Michel ; on y est fort bien, on y dîne à tout prix ; moi, je vais toujours chez Michel : j'ai une chambre réservée. Il y a des dames françaises charmantes ; nous y mangeons des huîtres comme des pièces de dix sous. A propos, ne manquez pas de voir le pont de Carignan ; moi, je l'ai vu cent fois. Figurez-vous que l'on passe dessus, on voit sous ses pieds des maisons de six étages. C'est ce qu'il y a de plus beau à Gênes. »

On a inventé les paratonnerres, et la bonne humanité a fait grand fracas de cette découverte, comme si la moitié du genre humain périssait ordinairement par le feu du ciel. Mais il est des coups de foudre qu'on ne peut parer, et que l'artiste voyageur sent tomber sur sa tête, à chaque pas, au plus beau moment de ses émotions. Quel dommage que Franklin n'ait pas médité sur cet autre phénomène d'attraction magnétique ! Dès qu'une pensée, une rêverie, une fantaisie d'imagination, courent dans l'air, vous êtes sûr qu'une parole de plomb tombe d'une bouche mal faite pour tout tuer. Je ne lui demandais pas si c'était le palais Doria, moi, à ce destructeur d'émotions. Cet édifice si poétique était bien plus à mes yeux que le palais Doria : c'était tout ; maintenant rien ! C'est la maison d'un capitaine marin qui commandait une flotte qu'un seul de

nos bricks coulerait à fond aujourd'hui. C'est qu'une fois le décroissement d'illusions commencé, impossible de l'arrêter; un desservant sanitaire de Saint-Roch, un contagioniste de profession, vous demande si vous n'avez pas le choléra: un garçon d'auberge vous glisse dans la main une carte sur laquelle est écrit en italien : *Cuisine française*; un sergent de ville du roi de Sardaigne réclame votre passe-port; le capitaine fait aligner les voyageurs et les compte comme des brebis; on se jette dans un canot, au milieu des malédictions de tous les bateliers que vous n'avez pas favorisés de votre choix, comme si l'on pouvait prendre vingt chaloupes pour aller à terre. Où est Gênes la superbe? où la ville de marbre? où la reine de la Ligurie? Ce sont des quais sales, des maisons hideuses, un guichet de prison pour porte, une douane qui visite vos poches. Enfin on entre chez Michel, après avoir passé dans des rues fangeuses, obscures, étroites : Michel vous sert à déjeuner et vous donne une chambre. On se met à la fenêtre et on ne voit rien, rien que la maison voisine, contre laquelle on craint de se briser la tête. Mais où donc est Gênes la superbe?

On sort de l'hôtel après déjeuner pour chercher la ville; on passe devant l'église de San-Siro, on monte une *salita* douce; la voilà, Gênes!

Des montagnes de marbre ont été coupées à morceaux, et ont pris la forme de cette rue prodigieuse, toute bordée de palais. Les yeux ne sont pas préparés à pareille surprise; ils se ferment rapidement, comme dans le passage des ténèbres au soleil. Rien d'éclatant au monde comme cette succession monumentale de portiques rangés sur deux lignes, divisés par un pavé de granit, dorés par cette douce

et vaporeuse lumière que le ciel italien aime tant à prodiguer aux œuvres de ses enfants. On se sent si léger devant toutes ces merveilles aériennes, qu'il semble que le corps flotte sur des rayons, et n'a pas besoin de l'escalier pour s'élancer aux terrasses; la transparence de l'air, l'éclat du jour, la sérénité du ciel, le parfum de la mer voisine, tout donne à cette rue incomparable, une grâce, une poésie, un enchantement qui tiennent du rêve; on passe des heures en extase devant ces portiques, devant ces escaliers défendus par des lions dans des poses superbes, ou peuplés de statues, qui s'élèvent triomphalement, avec leur cortége de colonnes de marbre, jusqu'aux régions aériennes, où s'élargit la conque des fontaines, à l'ombre des orangers suspendus.

On se surprend attendri de joie sur le seuil d'un palais qui vous laisse entrevoir dans un jour mystérieux sa cour recueillie et voluptueuse, sa cour de marbre, où bondit la gerbe d'eau vive, sous des arcades de citronniers en fleurs. Là causent et rient de jeunes femmes créées pour ces arbres, pour ces fontaines, pour ces jardins; des femmes d'opulente vie et de doux loisirs, nonchalantes et vives, véritables fées de ces palais fantastiques, et qui laissent tomber de leur bouche des sons voluptueux comme le froissement d'une robe de satin. D'autres femmes passent au dehors, légères, sur le pavé poli des dalles, brunes mais belles, fraîches et blanches. Souvent c'est comme une procession éblouissante de vierges de Raphaël sorties de leurs cadres pour visiter la *strada Balbi*, et la rapporter aux cieux.

On s'arrête, les yeux béants, au pied de ce palais Durazzo qui monte aux nues avec ses ailes à colonnades; au

pied du palais Doria-Tursi, qui s'asseoit au large, après avoir épuisé Carrare, et se repose, le front couronné de jardins ; on s'arrête partout, à chaque pas, car la merveille qu'on voit n'a pas copié la merveille qui vous attend, ni celle qu'on a vue. On monte à ce palais Serra, qui vous reçoit dans son fabuleux salon de lapis-lazuli et d'or, ceint de colonnes corinthiennes, orné de sphinx noirs, et dont les hautes croisées s'ouvrent sur des pavillons de marbre, tels que les inventait Arioste pour le génie traducteur de l'architecte Tagliafico; et partout dans ces palais, les galeries sont peuplées de ce monde idéal et ravissant que jetaient sur toile Van Dyck, Guide, André del Sarte, Véronèse, Titien, Albane, l'Espagnolet, la trinité des Carrache.

Jamais l'opulence commerciale ne tomba en de plus dignes mains; le poëte doit le dire quand il a devant les yeux tant de merveilles enfantées sous la protection de ces illustres marchands.

La solitude et le silence donnent aujourd'hui à ces demeures un caractère de solennelle mélancolie; ce sont de magnifiques décors d'opéra, d'où viennent de sortir les jeux, les danses et les femmes; à la brise qui chante sous les orangers des terrasses, on croirait encore entendre les chœurs italiens des divines fêtes qui viennent de s'éteindre. Oh! si jamais la vie a été digne de son nom, c'est quand elle passa dans la strada Balbi, aux jours de la splendeur génoise, avec son auréole de rayons et de femmes, ses parfums de la mer et des collines, son cortége d'artistes et de poëtes, sa musique napolitaine, ses siestes de doux sommeil sous le voluptueux démon de midì, ses crépuscules retentissant de sérénades, ses nuits

toutes pleines de confidences, toutes dévorées d'amour.

Qu'il devait être beau le palais Durazzo, avec sa bannière à l'écu d'or, chargé au chef de trois fleurs de lis d'argent! Qu'il devait être beau, le soir que Van Dyck inaugura le portrait de la divine comtesse Brignola! Que d'ivresse; que de musique, que de parfums couraient sous ses deux colonnades ailées! Elle était là, cette reine de la fête, sous la rotonde de marbre, comme la Vénus de Médicis, descendue du piédestal, et vêtue de soie et de satin; que de paroles de flamme, que de désirs comprimés, que de lèvres ardentes devaient tourbillonner autour de l'adorable comtesse! les yeux des jeunes seigneurs descendaient du portrait de Van Dyck, et mouraient de langueur sur le visage divin du modèle, sur son cou d'ivoire, sur ses épaules nues, sur les souples ondulations de sa robe de soie, que le grand artiste n'avait pu qu'imparfaitement reproduire, parce que sa main frissonnait d'amour.

Parmi cette foule, enluminée d'ivresse et d'énergique passion, sous ces portiques aériens, purs et blancs comme le marbre qu'on vient de polir, passaient fièrement tous ces plébéiens ennoblis par leur génie, tous ces architectes créateurs de ces palais : Bartelemeo Bianco, Angiolo Falcone, Rocco Luzago, Alessi, Andrea Orsolino, Carlo Fontana, Simone Cantone, Antonio Corradi, Torriglia, Batisto Ghiro, tous ces hommes qui se présentaient avec des idées sublimes chez le seigneur opulent, et qui en recevaient de l'or à boisseaux pour matérialiser leurs idées, les faire éclater en colonnades, les broder à l'ionienne, les dérouler en galeries, les illuminer de tout ce que le soleil d'Italie a de rayons étincelants à verser sur les

marbres des péristyles, sur les citronniers des jardins.

L'âge d'or semblait être redescendu des Apennins; ce n'était plus le fade bonheur, le siècle pastoral du Latium; c'était l'âge d'or en robe de soie, les cheveux constellés de pierreries, les pieds sur la mosaïque, le front dans les parfums: la luxurieuse jeunesse, lasse de ses nuits, descendait de la double terrasse du palais Mari, et venait se retremper aux chants dévots de Palestrina, dans l'église voisine de l'Annonciation; là elle retrouvait d'autres fêtes, d'autres parfums, d'autres tableaux; une volupté indéfinissable montait avec la vapeur de l'encens, avec le chant des vierges, avec le fût cannelé de ces gracieuses colonnes de granit rose qui s'alignent sur deux rangs et se séparent, comme par respect, devant la grande toile de Corrége, ce peintre des amours, une fois réconcilié avec Dieu. La strada Balbi versait la fleur de ses opulents gynécées devant les autels de San-Siro, et les jours de grande solennité religieuse, dans les nefs de San-Lorenzo, la métropole gothique, tout écartelée de marbre blanc et noir; Dieu n'était pas jaloux des palais de Gênes, parce que ses temples étaient encore plus beaux que ces palais.

Dans les douces nuits d'été, les Doria arboraient les aigles de leur maison sur la montagne illuminée du Géant, et l'on accourait de toutes les villas voisines pour respirer la brise et la mer sous la treille des doges, sous les colonnes qui se baignent dans les vagues du golfe, ou près du bassin couronné d'aigles essorants. On y venait de la villa Spinola, si orgueilleuse de ses fresques; on y venait de la villa Pallavicini, qui plane sur Gênes comme un oiseau; de la villa Fransoni, résidence aérienne, légère et voluptueuse comme une pensée d'amour; de la villa

d'Angelo, ce palais de la strada Balbi, emporté sous les ombrages des montagnes; de la villa Durazzo, si gracieusement posée sur la vallée de Lerbino; de la villa Scoglietto, qui dort sur ses belles terrasses, entre la double fraîcheur de ses cascades et de ses bois; de la Villetta di Negro qui domine la montagne, la ville et la mer. C'étaient alors des nuits de voluptés délirantes, des extases célestes où les heureux conviés ne sentaient leur humaine nature qu'à l'ardente fièvre qui les poussait au plaisir. Jamais de visages de femmes, jamais des épaules blanches encadrées dans le satin, jamais des voix musicales sorties de lèvres italiennes n'ont versé plus de frénésie aux sens que dans ces divines fêtes, ces fêtes sous la treille des Doria, au pied des Apennins, au bord de cette mer dont les vagues expirent sur des colonnades de marbre blanc!

Le soleil avait encore quelques rayons à donner à mes promenades; je sortis de la ville pour visiter ce palais de la mer. La porte était ouverte, j'entrai; je traversai des corridors solitaires, où Perino del Vagua a peint à fresque les exploits maritimes de la maison Doria. Partout la solitude et le silence; personne ne s'offrait à moi, j'étais comme dans un de ces palais enchantés où le voyageur se promène seul devant des statues qui le regardent. Les galeries étaient meublées au goût du XVIe siècle; c'étaient des fauteuils massifs vêtus de cuir noir, de larges consoles minutieusement ciselées, de hautes glaces de Venise à six pièces, de vastes cheminées de marbre sombre à réchauffer des géants debout, des tapisseries de portraits à la Rembrandt; il semblait qu'une famille de doges venait de quitter ces fauteuils, ou qu'elle allait reparaître

dans ces salons, en descendant d'une promenade en galère. J'abusai de mon isolement, je m'assis sur tous les fauteuils, j'ouvris une croisée pour voir le golfe, je décrochai les portraits pour les examiner à l'aise : je me promenai sous les cheminées, je chantai la barcarolle de *la Muette* aux statues de Carlone; je pris des airs de maître, des poses de doge, tout cela fort impunément; personne ne parut. Si j'habitais Gênes, j'irais m'établir au palais Doria, pour lui donner enfin un locataire.

Je descendis aux jardins, même solitude, même silence; c'est un des plus beaux tableaux que j'aie vus de ma vie. Rien d'enchanteur comme la terrasse du palais Doria. Faites un seul tableau de tous les Claude Lorrain du Louvre, et vous aurez une esquisse de cet admirable paysage. Le marbre y est prodigué en colonnes, en escaliers, en portiques; les allées des jardins s'ombragent de citronniers, d'orangers ou de treilles longues et aérées qui arrêtent mollement les rayons du jour sur des pampres diaphanes; à gauche éclate la ville de Gênes, avec ses montagnes aussi peuplées que ses rues; on aperçoit au dernier plan, sur une hauteur, le dôme de l'église de Carignan, cette miniature de Saint-Pierre de Rome; sa coupole couronne dignement le Saint-Sébastien du Puget, beau comme l'antique. Devant vous est la mer, la véritable mer, la Méditerranée, le grand chemin de Naples et de Sicile; elle est vive et calme; elle a une voix, une âme, une mélodie; elle entre au port, en inclinant ses vagues devant le phare, comme si elle saluait amicalement le colosse protecteur des vaisseaux.

J'étais plongé dans ce tableau lorsqu'une voix murmura quelques paroles derrière moi; j'aperçus une vieille

femme assise à terre contre une colonne de la terrasse; sa jeune fille, vêtue de haillons, dormait sur ses genoux.

— Que faites-vous là, pauvre femme? lui dis-je.

— Eh! que voulez-vous, me répondit-elle en souriant, je bois le soleil!

— Vous ne travaillez donc pas pour vivre?

— Non, Monsieur, je demande la charité; j'ai fait ma journée aujourd'hui, et je me repose.

— Et que ferez-vous demain?

— Demain la sainte Vierge m'en donnera autant à la porte de l'église *della Consolazione.*

— Alors votre pain ne vous manque jamais?

— Jamais, Monsieur.

— Vous êtes donc heureuse?

— Oui.

— Et qui vous a permis d'entrer ici?

— Personne; c'est ouvert à tout le monde.

La jeune fille se réveilla; elle écarta avec ses mains de magnifiques cheveux noirs qui couvraient sa tête et ses épaules, et me laissa voir une figure ravissante de beauté. Un ami, mon compagnon de voyage, vint me rejoindre en ce moment; si je ne pouvais en appeler au témoignage de ce témoin, je croirais aujourd'hui que la rencontre de cette jeune fille, si pauvre et si belle, n'a été qu'une vision, un mensonge de voyageur que je me suis conté à moi-même. Hélas! ce fut une réalité! Le plus étrange des hasards avait ainsi jeté sous mes yeux une véritable allégorie vivante; ce qu'il y a de plus beau, de plus doux au monde, avec une enveloppe de haillons... Gênes!

II

Livourne. — La vallée de l'Arno.

Si Livourne n'existait pas en Italie, il faudrait la bâtir. C'est la cité neutre où l'on arrive pour respirer; c'est comme un foyer de théâtre où l'on se jette entre deux actes trop saisissants d'un drame fiévreux pour rentrer un instant dans la vie réelle. Livourne, comme toutes les villes modernes et commerçantes, n'a rien à vous montrer, que des rues bien alignées et une population active, une société de comptoir. C'est une ville charmante où rien ne vous humilie dans votre amour-propre d'homme : on n'y rampe jamais devant des monuments qui vous écrasent; on n'y rougit pas de son propre nom devant des noms imposants de gloire, et couronnés par cinq siècles d'admiration. La grande rue est une bourse

perpétuelle où chacun fait ses affaires et signe ses traités de commerce, depuis le fastueux millionnaire, qu'on reconnaît au cortége de ses clients, jusqu'au brocanteur isolé qui porte ses denrées avec lui. Tous les idiomes du monde se mêlent dans cette rue, on ne s'y croit pas plus en Italie qu'en un autre pays. Mais approchez-vous de la grande place, là où le négoce ambulant expire; des bouches toscanes vous jetteront à l'oreille des noms qui font tressaillir. Tous les conducteurs de *calessini*, en vous reconnaissant étranger à votre démarche indécise, vous crieront en chœur: *Pisa, Pisa! Firenze, Firenze!* Ces deux villes sont là, tout auprès. On peut rarement se décider à coucher à Livourne lorsqu'on sait qu'un léger calessino vous emporte en quelques heures à Florence, sur une allée de jardin anglais.

A Florence donc! les chevaux s'y précipitent avec une étonnante impétuosité, comme s'ils étaient ravis d'aller saluer leurs frères de Jean de Bologne sur la place du Palais vieux. C'est une route ravissante, c'est le digne chemin de Florence: ce gracieux nom y est écrit partout, il n'est pas besoin de bornes milliaires pour l'annoncer au voyageur. La campagne est pure, sereine, harmonieuse comme un chant des Géorgiques. Partout le peuplier, l'yeuse, le chêne, la vigne mariée à l'ormeau, y rendent des sons mélodieux comme les dactyles du poëte. Les villages sont doux à la vue, leurs noms doux aux lèvres: c'est Viarello, c'est Pian di Pisa, c'est Caschina, c'est Ponto d'Era, c'est Empoli. Une lumière vaporeuse et molle enveloppe ces agrestes résidences; de petits fleuves les arrosent, de souples collines les couronnent d'ombrages et de fleurs. Un Dieu aussi leur a fait ce doux repos à ces

beaux jardins, désolés autrefois par les guerres civiles. Les clairons des Espagnols ne retentissent plus sur les murailles de Pian di Pisa; un poëte comme Dante n'arrive plus à Ponto d'Era, sa branche d'olivier à la main, pour se jeter entre les Pisans et les Florentins, en leur criant : « Où courez-vous, citoyens ? » La paix est à Pise, la paix à Florence. Les deux rivales se sont embrassées et cultivent leurs jardins. Elles ont enfin compris la vie, ces deux cités heureuses; elles chantent, elles aiment, elles dorment; elles ont abandonné les secousses des tragiques émotions aux peuples engourdis par les hivers et la nuit des brouillards. C'est en sortant de Ponto d'Era qu'on trouve à gauche une délicieuse rivière qui porte son nom écrit en azur sur les molles inflexions de son onde, l'Arno; le cœur ressent de la joie en entendant prononcer ce nom. On passe devant le couvent de San-Romano, dont la galerie de marbre se marie à de grands chênes, pour donner de l'ombre aux heureux franciscains; on arrive à Empoli, on court devant sa magnifique fontaine, la fontaine d'un modeste village! Que d'assemblées de conseils municipaux il faudrait pour en donner une pareille à nos plus riches cités de France! Empoli, c'est la porte de la vallée de l'Arno.

Alfieri s'est fondu en vers pour chanter cette vallée et les jeunes filles qui l'habitent. Je lui pardonne son *Misogallo*; les poëtes ont raison quelquefois. Je ne sais si l'on meurt dans la vallée de l'Arno, mais il m'est prouvé qu'on y existe. Jamais la nature n'a mis tant de soins à composer un paysage, jamais elle n'a aussi bien combiné ses effets de lumière, ses teintes diaphanes, ses horizons dorés, ses collines pures qui se détachent en lignes déliées sur l'azur infini du ciel. L'Arno coule dans ce vallon; il est

calme comme un bassin qui s'allonge et se perpétue. Des bois de pins d'un vert admirable semblent descendre de toutes les collines pour se baigner au fleuve. Des villas toscanes, des couvents aériens, se dévoilent au voyageur, par intervalles, au milieu d'un jardin, comme un rêve d'amour; sur le sommet d'une montagne, comme une pensée du ciel.

C'est là que les jeunes paysannes tressent la paille qui s'arrondit en chapeau sur toutes les dames de l'Europe. Ouvrières élégantes et gracieuses, rien ne trahit en elles l'origine rustique; leurs doigts n'ont jamais fouillé la terre ni marié la vigne à l'ormeau, ils ont la délicatesse qu'exige la spécialité de leur doux travail. Ce beau vallon est comme un gynécée naturel, un boudoir fleuri où de jeunes femmes ont l'air de faire de la broderie sur la paille fine pour leur amusement. C'est là, je pense, le plus ravissant accessoire qui puisse animer un paysage. Les bergères, inventées par nos idylles, ont autour d'elles une atmosphère de ferme et de bercail qui saisit le cœur et fane leur poésie. Pour trouver des sœurs aux jeunes filles d'Empoli, on doit remonter aux beaux jours de la Thessalie et des amours arcadiens, quand les dieux eux-mêmes daignaient choisir leurs maîtresses parmi les agrestes familles de l'Ilissus, du Pénée, de l'Eurotas; il faut des fables pour servir de pendant aux réalités d'Empoli.

Tel est le chemin qui conduit à Florence, et qui ne peut conduire que là, vallée suave dans les contours de ces collines, villas embaumées qui sourient au voyageur avec leurs persiennes vertes, rivière transparente et calme; jeunes filles semées comme des fleurs vivantes sur la lon-

gue pelouse de l'Arno, paysage céleste animé par des chants lointains, des murmures de cloches aériennes, des sons d'amoureuses mandolines ; sérénité sur la terre et au ciel, azur partout. Florence est là.

On sort de la vallée : des montagnes bleues cernent le vaste horizon, c'est la couronne de Florence. On ne voit qu'à peine les maisons de la ville, mais les tours, les dômes, les clochers, les coupoles, dominent les arbres des jardins et annoncent de loin à l'étranger la cité des grands édifices, la reine maternelle des beaux-arts. Encore un élan des chevaux, et l'on arrive devant la herse de la tour de Michel-Ange. Saluez l'écusson d'or aux tourteaux de gueules, il est incrusté sur la porte de la ville : ce sont les armes des Médicis (1).

(1) Je ne connais qu'Alfieri qui ait complaisamment écrit sur la vallée de l'Arno. La ville de Gênes n'a inspiré qu'un ouvrage monumental digne d'elle : C'est le beau et riche travail de notre savant architecte M. Gautier.

III

Un dimanche à Florence. — La villa Catalani. — L'album d'une reine.

Le dimanche est véritablement un beau jour à Florence; l'indolente ville le savoure avec une gaieté calme qui est du bonheur réfléchi. En me plongeant dans mes souvenirs de Toscane, il me semble que Florence tient en réserve pour ses dimanches un soleil particulier, une lumière plus douce, un fleuve plus azuré, un ombrage plus voluptueux, dans les allées des Cascines. Partout ailleurs le peuple passe son dimanche à courir, à s'égayer follement, à s'étourdir en famille, pour oublier ses labeurs de la semaine; à Florence, le peuple se promène; il y a dans son attitude un caractère de bourgeoisie opulente, de dignité, d'aisance, de bon ton. C'est sans doute la seule ville du monde où l'on n'aperçoive pas trace de haillons chez le peuple. Quel excellent augure ne doit-on pas tirer du

bonheur des masses dans une ville où les paysannes ont des chapeaux à plumes, et leurs maris des gants de chamois! Ce n'est qu'à Florence, je crois, que le peuple de la campagne porte des gants.

La première impression qu'on ressent en entrant dans une ville inconnue est toujours celle qui reste la plus profonde dans le cœur. J'étais heureux d'être entré à Florence dans la soirée d'un samedi. Le lendemain la ville m'apparut sous des aspects de splendeur inouïe. Jamais soleil n'eut de plus doux rayons.

J'aime mieux les Cascines que nos Tuileries. Les Tuileries ont l'air de vous protéger orgueilleusement de leurs ombrages, comme le chêne de la fable; on est tenté d'essuyer ses pieds à la grille avant d'entrer, comme à la porte d'un salon vernissé; on a beau admettre à cette promenade Cincinnatus et Spartacus, il y règne toujours une atmosphère patricienne qui gêne l'humble bourgeois. Les Cascines, voilà la véritable promenade de tout le monde. D'abord, il n'y a pas de grilles; partout où vous mettrez des grilles vous ne ferez jamais qu'une prison; si devant des grilles vous placez quelques sentinelles, alors la prison sera complète. Aux Cascines, ni soldats ni barreaux de fer: c'est un bois délicieux qui commence à la lisière de la ville, un bois véritable, où l'on a ménagé quelques allées au cordeau, mais qui conserve encore presque partout une grande indépendance de culture: l'Arno longe les Cascines, comme la Seine les Tuileries, avec cette différence qu'entre les Cascines et le fleuve il n'y a pas un long rempart de lourde maçonnerie tout prêt à soutenir un siége. De fraîches pelouses conduisent le promeneur des Cascines sur la rive de l'Arno.

La promenade des dimanches aux Cascines est une charmante fête italienne. C'est un Longchamp hebdomadaire; deux longues files de calèches courent sur la grande allée; les cavalcades s'y entremêlent; les piétons circulent dans les nefs latérales du bois. Ce tableau est calme, élégant et gracieux comme tout ce qui est florentin; il ne sort aucun cri de cette foule décente; l'italien fluide et argenté de la molle Toscane circule harmonieusement de bouche en bouche, sur des notes à l'unisson qui font plaisir à l'oreille. Point de luttes, de querelles, de grossiers propos: ce n'est pas au moins absence de passion chez ce peuple; il se passionne quand il faut; c'est un peuple profondément artiste qui ne juge pas à propos, dans son exquis bon sens, de dépenser son énergie dans des bacchanales de rue: s'il se promène aux Cascines avec tant de décence, c'est qu'il ne sait pas s'exalter à froid pour faire du bruit inutile en plein air. Allez le voir au théâtre; là, il pleure, il rit, il trépigne; il applaudit vingt fois une cavatine avec la frénésie de son midi; allez le voir au sermon du Dôme, lorsqu'un de ces moines éloquents, comme j'en ai entendu, prêche l'Avent ou le Carême; toutes les phrases de l'orateur vibrent sur les visages expressifs de l'immense auditoire; les mains se crispent pour se défendre d'applaudir: le sermon fini, on enferme prudemment le prédicateur dans une litière couverte; le peuple l'emporterait en triomphe pour le remercier: on est obligé de protéger le prêtre contre cette ovation.

Un de ces beaux dimanches de printemps, je sortis de Florence par la porte *San-Gallo,* pour me rendre à une touchante invitation que j'avais reçue la veille; j'allais entendre chanter les litanies de la Vierge, à la chapelle

du village de la *Loggia* : c'était madame Catalani qui devait chanter, avec sa fille madame Duvivier; la maison de campagne, qui, par la volonté du grand-duc, porte le nom de l'illustre cantatrice, est contiguë à la *Loggia*.

Je ne sais rien au monde de plus émouvant que les offices de l'Église catholique, dans les humbles chapelles des villages. En Italie surtout, comme dans le midi de la France, on se sent, malgré soi, touché de piété et de recueillement au milieu de ces villageois aux croyances naïves, et par un retour soudain, l'esprit se reporte aux plus douces émotions de l'enfance.

La messe fut dite par un vénérable prêtre octogénaire; la chapelle était remplie de paysans et de paysannes, tous agenouillés avec indolence, mais se mêlant avec ferveur aux prières de l'autel. Dans le sanctuaire, il n'y avait qu'un très-petit nombre d'invités choisis, entre autres M. et madame Gaëtan Murat, et un glorieux exilé de Pologne, M. le comte Potocki.

Madame Catalani entonna les litanies avec sa magnifique voix, la même voix que l'Europe a entendue et tant applaudie; il n'y avait cette fois pour l'admirer, ni le parterre de *la Scala*, ni les loges de *San-Carlo*, ni un auditoire de Parisiens, de Russes ou d'Anglais, ni un congrès de rois. De pauvres paysans l'écoutaient, bouche béante; leurs figures exprimaient le ravissement, l'extase. J'ai vu peu de tableaux aussi touchants. L'artiste célèbre, qui chantait à genoux au pied de l'autel, est toujours belle et majestueuse comme nous l'avons vue aux Italiens; ses yeux sont toujours superbes, sa physionomie toujours palpitante d'émotion; c'était bien beau à voir que Sémiramis abdiquant ainsi la pourpre babylonienne, pour

donner de la joie à tout un indigent village, pour prier la Vierge, en roulant les notes graves de la mélopée des chrétiens. J'étais heureux d'entendre ces saintes violences de la prière, qui éclataient dans une latinité sonore, sur des lèvres italiennes; jamais la chapelle nue de ce village n'avait tressailli à pareille fête. A ces sublimes invitations: *Reine du ciel, Rose mystique, Tour d'ivoire, Consolatrice des affligés*, le chœur des villageois répondait: *Priez pour nous*, et cet harmonieux *Ora pro nobis* était chanté avec un ensemble étonnant, avec cette intelligence naturelle de la note et de l'accord parfait qui repose dans toute oreille italienne. Le mode des versets et des répons était grave et simple, tel qu'il fut noté par saint Bernard, ce grand serviteur de Marie; la cantatrice ne leur faisait rien perdre de sa naïveté primitive; mais elle attaquait chaque invocation avec une chaleur inspirée, un enthousiasme séraphique, qui donnaient un charme inattendue à la poésie virginal de cette prière; la voix divine semblait s'élancer aux cieux, pleine de foi et d'espérance, et en descendre pour s'éteindre dans l'acclamation de l'auditoire; ces chants alternés n'étaient ainsi jamais interrompus par aucune pause, conformément à la loi écrite qui veut que *la prière de l'Église ne tombe jamais à terre*, et que la bouche silencieuse recueille le dernier son pieux de la bouche qui vient de se fermer.

J'ai assisté à bien des concerts en Italie; je n'ai rien entendu de comparable à cette solennité de village. Dans la chapelle Sixtine, à Rome, quand le divin *Miserere* éclatait devant la fresque de Michel-Ange, je me rappelai avec émotion les Litanies de la *Loggia*. Le pape, les cardinaux, le saint collége, et Michel-Ange, plus imposant encore que

toute la cour de Rome, ne me firent point oublier cet auditoire serein de villageois qui répondait à madame Catalani, dans une chapelle indigente et dépouillée : c'est en songeant aux Litanies que je m'attendris au *Miserere* ; et si Dieu se complaît aux prières des hommes réunis, il aura donné aux paysans de la *Loggia* une oreille favorable, qui se sera peut-être fermée aux *soprani* scandaleusement admirables de la chapelle du Vatican.

A l'issue de la cérémonie, madame Catalani (1) nous introduisit dans sa villa. L'Europe artiste a payé cette magnifique résidence; Florence n'a pas à vous montrer une plus belle maison de campagne. La villa Catalani s'est fait une ceinture de citronniers et d'orangers ; elle respire dans une plaine; elle donne sa façade d'hiver au soleil, sa façade d'été aux ombrages ; elle a une cour à colonnades, où elle étale quatre bas-reliefs de Lucca della Robbia, ce puissant sculpteur qui aurait pu travailler aux panathénées du Parthénon sur l'échafaudage de Phidias.

On est saisi d'un frisson de joie en entrant dans cette villa embaumée ; une atmosphère de sérénité opulente vous rafraîchit le visage; sous les chaleurs du midi, on croit nager dans un bain de marbre; partout le marbre, et les riches pavés de mosaïque ; partout l'élégance italienne artistement combinée pour lutter contre l'ardente saison. Les persiennes de cent croisées s'agitent à la brise de l'Arno, et font circuler la fraîcheur dans les escaliers

(1) Je continue à donner à madame Catalani le nom sous lequel l'Europe la connaît, ce nom qu'elle a rendu si célèbre. C'est aujourd'hui madame de Valabrègue.

et les galeries. Les arabesques courent sur tous les murs, comme un rêve de bonheur, les citronniers embaument les corridors ; les parfums du jardin montent dans toutes les alcôves. On se croit transporté dans un de ces palais que les peintres bâtissent sur leurs toiles, comme pour se consoler de n'avoir pu les trouver sur la terre ; et pour cadre à cette villa, la campagne de Florence ! De tous les balcons on aperçoit cette plaine lumineuse d'azur, couronnée de montagnes bleues, baignée par son fleuve caressant. On la voit aussi, Florence la belle, sous les collines de la villa Strozzi et de San-Miniato ; elle semble couchée mollement au bord de l'Arno, avec son dôme et ses deux tours colossales, comme une femme indolente qui étend ses bras avant de s'endormir.

Un somptueux déjeuner nous attendait dans une charmante salle contiguë à l'orangerie. Le prêtre qui avait dit la messe avait été invité ; il arriva pour s'excuser de ne pouvoir se mettre à table avec nous ; madame Catalani lui fit les plus gracieuses instances dans cette langue toscane à laquelle on ne peut rien refuser, le prêtre persista dans son refus en souriant. Il ne voulut accepter qu'une tasse de chocolat, qu'on lui servit dans une autre pièce. Ce scrupule me parut bien beau et bien méritoire chez un vieillard.

A table on parla beaucoup de musique, et surtout des opéras français inconnus en Italie. On parla de *Robert*, qui n'a pas encore franchi les Apennins ; c'est une véritable affliction pour les Italiens ; il en est qui sont partis de Florence pour le voir représenter à Paris ; ils ont payé mille écus leur billet de balcon. C'est que les Florentins n'ont, en musique, ni système ni exclusion : ils se pas-

2

sionnent pour tout ce qui leur paraît beau, et ne demandent pas d'où cela vient. J'ai assisté à la naturalisation des symphonies de Beethoven à Florence ; l'*héroïque* et la *pastorale* excitèrent un véritable délire de joie ; de prime audition, ces chefs-d'œuvre furent compris, étreints, dévorés. Le même monde allait le soir se pâmer à la *Pergola* devant Donizetti, le *maestro* de la saison. Je demandai si l'opéra de *Robert* ne serait jamais monté à la *Pergola*. La troupe l'aurait, certes, dignement exécuté; il y avait un ténor français, Dupré, qui a une voix délicieuse, une basse chantante, fort bonne, dont j'ai oublié le nom, et deux cantatrices pleines de talent, mesdames Persiani et Delsere. On me répondit que *Robert* serait éternellement exclu du théâtre à cause de l'acte des nonnes, et des moines, et des prêtres, et de l'église de Palerme.

Ces scrupules étaient trop mal fondés pour m'arrêter même un instant.

— Il est étonnant, leur dis-je, que ces petites difficultés n'aient pas été levées depuis qu'on soupire après *Robert*: il n'est pas strictement nécessaire de s'astreindre au *libretto* français ; au moyen de quelques variations qui ne changeraient rien au fond de la musique, vous pourriez vous faire un *Robert* épuré et admissible, même par les Toscans les plus minutieux et les plus exigeants.

— Voyons, nous ne demandons pas mieux, comment feriez-vous ?

— Au lieu des nonnes, continuai-je, mettez les premiers fantômes venus; je ne vois pas la nécessité que ces fantômes aient une large croix sur la poitrine, et qu'ils dansent devant le tombeau de sainte Rosalie. Quant au cinquième acte, vous conviendrez que l'église de Palerme

ne joue qu'un rôle accessoire d'apparition et de décor, comme le Vésuve dans *la Muette*. Supprimez l'église et terminez court au trio, l'opéra n'y perdra rien. Pour de véritables amants de la musique, le spectacle s'efface toujours devant l'art. Moines, prêtres, nonnes, cathédrale, lampes d'argent, tout peut être retranché sans qu'une seule note du chef-d'œuvre soit immolée dans cette dévastation de décors. A mon retour à Paris, je demanderai à M. Meyerbeer s'il approuve mon idée, et si le compositeur ne répugne pas à ces mutilations de la forme, je vous fais envoyer un *libretto* orthodoxe, dussiez-vous prendre les fantômes que vous avez sous la main, dans le château d'Udolphe, entre Sienne et Poggi-Bonzi.

Ma conviction convertit les plus récalcitrants et je ne doute pas que quelque jour mon idée ne soit exécutée sur les théâtres italiens.

Ce déjeuner finit selon les préceptes de la philosophie antique. Dans cette salle si riante, si parfumée, toute empreinte de la grâce toscane, au milieu de ces jardins d'orangers où la vie est si puissante, où toutes les joies aériennes du printemps florentin semblent infuser en nous l'immortalité du corps, un chant lugubre, un chant de tombeau, jeta son contraste et nous fit rêver tous avec une délicieuse mélancolie. Madame Catalani avait entonné le *Dies iræ* de l'Église d'Angleterre, dans lequel a été jetée toute la terrible poésie des puritains ; cette hymne sombre doit avoir été écrite sur le marbre d'un sépulcre, avec une branche de cyprès. Les notes lentes du cor anglais accompagnent ce chant ; elles s'interrompent et tintent comme le glas de la trompette de l'ange. Jamais surprise plus inattendue : comme elle est ingénieuse et

créatrice, l'hospitalité de la villa Catalani! un exquis déjeuner servi entre les Litanies de la Vierge et le *Dies iræ!* au dessert un sybaritisme vulgaire célèbre le champagne et l'amour; ici, sur les bords de l'Arno, la coupe pleine des vins de France, assis entre les femmes de Florence et les femmes de Paris, nous écoutions avec ravissement les versets de nos funérailles. La brise riait sous les orangers de la terrasse; midi descendait avec ses mystères de langueur italienne; une lumière douce jouait sur les vitres; des ombres diaphanes flottaient sur les fresques: c'était comme au *triclinium* de Tibur, lorsque Horace disait à Sestius:

« Cueillons les myrtes et les fleurs; la brièveté de la vie nous défend les longues espérances; soyez heureux; quand vous serez chez les ombres, vous ne tirerez plus aux dés la royauté du festin. »

Toute cette journée ne fut qu'un long concert: les jours de Florence ne sont faits que de musique, et ils ne finissent que bien avant dans le lendemain. Le piano fut envahi; l'auditoire couvrit les divans du salon, les partitions se déployèrent sur les pupitres. Madame Duvivier, la fille de madame Catalani, possède une des plus belles voix de contralto que l'Italie aient entendues; elle chanta des duos avec sa mère: on épuisa *Norma*, la *Donna del Lago* la *Semiramide*. Le salon élégant et artiste de Paris était dignement représenté, au piano de la villa, par madame Gaëtan Murat, la fille de M. de Ménéval, qui fut l'ami de l'empereur. A chaque instant, les visiteurs arrivaient de Florence; le bruit des roues, le piétinement des chevaux sur les dalles de la cour, les annonces pompeuses des grands noms de l'aristocratie toscane, rien n'interrompait

la note, rien ne calmait la furie de l'exécution musicale. La maîtresse de la maison était Norma ou Sémiramis, nous étions à Babylone, ou dans la forêt d'Erminsul; personne ne s'inquiétait de ce qui se passait au dehors du salon. C'était la belle passion de l'art dans toute sa divine folie, comme je l'ai tant de fois rêvée; il n'y avait point de complaisance d'artiste ni de chanteur, point de secrets efforts d'échapper à la sieste ou à l'ennui par la diversion forcée du chant, point d'intermèdes où l'on échange des remercîments et des félicitations; aucun programme n'avait numéroté nos jouissances; le plaisir ne languissait pas dans les essais des préludes et les hésitations de la coquetterie; tout courait de verve et de vraie passion, cavatine, cantilène, polonaise, duo, trio, romance; l'artiste était toujours prêt et ne faisait jamais attendre l'auditeur; celui-ci eût prolongé la matinée indéfiniment; les partitions étaient dévorées au vol; le piano ne donnait pas de trêve à la voix, ni la voix au piano. C'est ainsi qu'on fait de la musique à la villa Catalani.

Ce n'est pas sur le Thabor que je voudrais bâtir une tente, c'est dans cette fraîche oasis de la plaine de l'Arno. L'harmonieuse villa chante encore à mes oreilles; et dans la maison de la mer et des pins, dans la villa méridionale des fontaines, où j'écris ces souvenirs, il me semble que ma voisine, la Méditerranée, m'apporte de mélodieux lambeaux de ce dimanche florentin. La sieste du printemps ne m'a jamais donné un rêve plus suave que ce gracieux jour de vie réelle; la folle imagination qui cherche la poésie intime du bonheur, et qui ne la trouve jamais dans le cahotement des villes, se crée parfois dans un monde idéal des sites embaumés, de fraîches résiden-

ces enveloppées d'une lumière vaporeuse, retentissant de musique, de chants, de fontaines, de voix de femmes; un jour la vision se matérialise, un jour seulement; le bonheur ne dure jamais davantage; et puis l'apparition s'évanouit comme le mirage du désert; le sable nu reste, et l'amertume rentre au cœur.

Ce jour au moins devait être pour moi complétement beau; je l'avais commencé dans une villa où la royauté du talent a volontairement déposé la couronne qu'elle avait conquise, je le finis dans un palais où une royauté plus auguste subit, dans un noble exil, la fatale et glorieuse destinée du plus grand nom moderne.

La sœur de Napoléon, la veuve du roi de Naples, m'avait fait l'honneur de m'admettre à ses soirées. Quel palais hospitalier que le sien! L'étiquette ne s'y informe pas de l'opinion du voyageur; arrivé sur le seuil, il dit : Je suis Français; et la porte s'ouvre, et on lui fait fête. L'univers est représenté au salon de la comtesse de Lipona; royaume, empire, ou république, chaque État envoie ses ambassadeurs et ses courtisans désintéressés à la reine Caroline; on n'a plus ni titres ni places à demander à la sœur de l'empereur; on va chez elle pour la voir, l'admirer, l'écouter surtout et s'attendrir, car jamais femme n'eut plus de grâce et d'enchantement dans la parole. Dieu l'avait bien créée pour la faire asseoir sur le trône de la *villa-Reale*, devant cette mer napolitaine, harmonieuse comme sa voix. Sur elle aussi les ans et les malheurs ont pesé, sans que l'éblouissant éclat de sa jeunesse se soit fané sous les larmes qu'elle a versées. Quelle famille! Qu'un étranger entre pour la première fois dans ce salon rempli des plus belles femmes de Florence, demandez-lui de

vous désigner celle qui fut reine, il n'hésitera pas, et ne se trompera pas, son regard indiquera toujours celle qui aujourd'hui s'appelle la comtesse de Lipona. Il me semble toujours que les deux grands noms qu'elle porte resplendissent autour d'elle, en lettres de rayons.

On chante tous les soirs au salon de la comtesse de Lipona; elle a besoin de musique, et elle l'aime de passion; tous les Bonaparte sont artistes; c'est peut-être la seule famille couronnée qui ait le goût instinctif et vrai des beaux-arts; il est vrai qu'elle n'est pas née sur le trône. Madame Catalani vient souvent, avec sa fille, se mettre au piano de ce salon. Les amateurs de Florence se font joie de s'y faire entendre. Toutes les partitions nouvelles y arrivent dans leur primeur, et il ne manque jamais d'artistes pour les attaquer de première vue.

Ce soir-là donc, pendant qu'on chantait, madame la comtesse de Lipona me présenta son album, en me demandant des vers. Après une aussi poétique journée, et en présence de cette femme auguste, j'aurais rougi de renvoyer l'inspiration au lendemain. J'ouvris l'album, et tout en écoutant la cavatine de *Casta Diva,* j'écrivis la pièce suivante sur un guéridon de la salle du concert.

LES EXILÉS A FLORENCE.

Quand l'heure de l'exil sonne lugubre et lente,
Il est une cité, sirène consolante,
Qui, dans l'éclat des jours et la fraîcheur des nuits,
Ote un peu d'amertume aux intimes ennuis,
C'est Florence : on y vient lorsque l'âme est blessée,

Lorsqu'on subit le poids d'une triste pensée;
Que le cœur, trop ému d'un souvenir cuisant,
Cherche loin du passé le calme du présent.
Terre de doux repos, de gloire et de folie,
Belle entre les cités de la belle Italie,
Voyez-la dérouler sa ceinture de monts
Pour étreindre à la fois tous ceux que nous aimons,
Tous ceux qu'on salua de ce long cri de gloire
Qui s'élança du Nil pour mourir à la Loire;
Ceux qui furent si grands, qu'aux jours de leurs revers,
Un long crêpe de deuil assombrit l'univers.

O Florence, noble reine!
Qu'à nos exilés chéris
Ta lumière soit sereine,
Tes jardins toujours fleuris!
Que la brise de ton fleuve
Porte à quelque illustre veuve
Des baumes purs et touchants;
Que l'harmonieuse ville
Lui fasse la nuit tranquille
Avec de célestes chants!

O Florence maternelle
Qui t'attendris à ces noms,
Abrite bien sous ton aile
Ceux dont nous nous souvenons;
Aux exilés sois bien douce,
Sème les tapis de mousse
Et les myrtes odorants;
La nuit, sous de sombres voiles,

Mets ta couronne d'étoiles
Sur ceux qui furent si grands.

Qu'elles soient toutes unies,
Florence, dans ces beaux lieux,
Ces joyeuses harmonies
Qui rendent l'homme oublieux!
Que toute brise qui passe
Leur porte, à travers l'espace,
Les airs qui calment les maux;
Qu'elle roule son haleine
Sous les arbres de la plaine,
Et chante dans leurs rameaux!

Gracieuse enchanteresse,
Ville odorante, au ciel pur,
Toi qu'un beau fleuve caresse
Avec des lèvres d'azur;
De tous ceux que l'on exile
Enchante le noble asile
Par tes fleurs et tes chansons;
Qu'ils retrouvent à Florence
Un sourire d'espérance
Pour nous Français qui passons,

Après avoir lu ces vers à la noble exilée, je la priai de vouloir bien m'indiquer elle-même le sujet, le titre et le rhythme d'une autre pièce que je m'empresserais de composer sur-le-champ.

— Je veux bien, me dit-elle, avec sa grâce de reine; voici votre sujet; je porte deux noms dont je suis fière, je

suis la sœur de Napoléon, et la femme de Murat; faite une ode là-dessus : le titre de votre pièce doit être : « *Bonaparte et Murat.* »

Alors, j'écrivis l'ode suivante :

BONAPARTE ET MURAT.

Bonaparte ! ce nom, quand la main le crayonne
Sur le grossier vélin, comme un astre rayonne :
Jamais nom de mortel n'eut des destins si beaux.
Si la France perdait l'éclat qui la décore,
Ce nom étincelant l'embraserait encore,
Comme un soleil sur des tombeaux.

Ce nom, le grenadier dans les sables numides
L'incrustait en veillant auprès des Pyramides ;
L'Anglais le dessina sur le roc de l'exil;
Et lorsque le burin manquait aux sentinelles,
Elles le ciselaient en lettres éternelles
Avec la pointe du fusil !

Le sauvage le dit d'une voix ingénue,
Sur l'île où toute langue est encore inconnue,
''océan du Sud murmure de doux sons;
'uples endormis sous les ombres du pôle
né ce nom sur l'immense coupole
Au[illegible]ie avec des glaçons.
Sème [illegible]
Et les m[illegible]tou, la ville fabuleuse,
La nuit, s[illegible]son onde nébuleuse;

Prononcez de grands noms, des noms grecs et romains :
Aucun ne touchera le stupide sauvage;
Demandez Bonaparte à l'écho du rivage:
    Le rivage battra des mains.

Les Africains errants avec un culte étrange
Sur les pics décharnés du fleuve de l'Orange,
Chez eux le nom français n'est point encor venu.
Ils n'ont jamais prié le Créateur suprême;
Ils ignorent le monde, ils ignorent Dieu même:
    Bonaparte leur est connu.

Un voyageur, cherchant de l'or pur en filières,
A vu sur le sommet des vastes Cordilières
Ce nom universel, qui fascina ses yeux;
Bonaparte brillait sur le plus haut du site,
Comme s'il eût laissé sa carte de visite
    A la porte qui mène aux cieux.

Partout il est connu: cherchez bien sur la carte
Un seul peuple oublieux du nom de Bonaparte:
Notre globe le sait de l'un à l'autre bout.
Les peuples périront, ainsi que leurs histoires,
Les temples, les cités, le bronze des victoires;
    Ce nom seul restera debout.

Il en est encore un qui luira sur la France,
Et qui nous sera cher, ah! j'en ai l'espérance,
Tant qu'un feu militaire animera nos fronts,
Tant que la gloire sainte aura pour nous des charmes,
Tant qu'une main française élèvera les armes
    Pour nous venger de nos affronts.

Murat ! ah ! tout est dit ! il suffit qu'on le nomme !
C'est la gloire incarnée et la valeur faite homme.
Qu'on lui trouve un rival dans les âges anciens !
Dans les rangs hérissés de flèches et de piques !
Récitez les exploits des poëmes épiques :
Ils pâlissent devant les siens.

Quand le canon sonnait l'heure de la bataille,
Il montait à cheval, grand de toute sa taille,
Le premier réveillé dans le camp endormi,
Et courant, radieux, hors la ligne des tentes,
Avec son beau dolman et ses plumes flottantes,
Il se montrait à l'ennemi.

Roi des camps ! un cheval alors était son trône,
Sa large épée un sceptre, un casque sa couronne ;
Les boulets du combat étaient ses courtisans.
La mort eut pour lui seul des regards de clémence,
Il livra sans blessure une bataille immense,
Une bataille de quinze ans.

Ce n'était qu'un enfant aux belles tresses blondes,
Un enfant calme et doux, lorsqu'il passa les ondes,
Pour montrer à l'Égypte un visage riant.
Eh ! bien ! du premier coup d'une épée enfantine,
Il trancha le damas du bey de Palestine,
Et fit chanceler l'Orient.

Tu t'en souviens encore, Aboukir ! sur ta plage,
Tu le vis autrefois à l'aurore de l'âge.
Un pacha de Stamboul lui barrait le chemin :
Murat échevelé prit une armée entière ;

Il entr'ouvrit les flots, ainsi qu'un cimetière,
Et l'ensevelit de sa main.

Toujours courant, toujours sous les premières tentes,
Toujours pressant un fer des ses mains haletantes,
Un soir il arriva sur un fleuve lointain,
Sous les murs de Moscou, d'épouvante saisie,
Qui sentit ébranler ses minarets d'Asie,
Et ses mille dômes d'étain.

L'armée était bien lasse et loin de sa patrie;
Moscou se révélait comme une hôtellerie;
Lui seul ne daigna point s'arrêter pour dormir.
Il se précipita sur le Baskir immonde,
Sur la route qui mène aux limites du monde,
Par les sapins de Vladimir...

Bonaparte et Murat ! étoiles fraternelles !
Deux grands noms rayonnant de lueurs éternelles,
Baptisés mille fois sous le feu des canons :
Tout Français aujourd'hui qui sent brûler son âme,
Doit incliner son front aux genoux de la femme
Héritière de ces deux noms.

Epouse du héros, digne sœur du grand homme,
De quelque titre saint que ma bouche vous nomme,
Une larme toujours viendra mouiller mes yeux.
Soyez heureuse, vous ! Que ce chant vous console,
Car vous brillez encor de la double auréole
Des deux noms qui luisent aux cieux.

La pièce écrite, je la lus à la sœur de Napoléon, à la veuve de Murat, et j'eus le bonheur de voir des larmes tomber sur son noble visage ; c'est la seule fois que je me suis estimé heureux de savoir improviser quelques vers. Une pareille journée ne me reviendra plus.

L'ATELIER DE BARTOLINI

Quand on entre à Florence par la porte de Pise, on passe dans une rue triste et sombre qui fait contraste avec la ravissante vallée de l'Arno qu'on vient de quitter; à quelques pas de cette porte, une façade monumentale de maison arrête un instant vos yeux par son caractère artistique; c'est l'atelier de Bartolini, le Phidias toscan.

Tout le monde n'est pas admis à visiter ce palais du grand sculpteur; les princes et les lords, qui ne sont que princes ou lords, ont souvent fait antichambre à la porte de l'atelier; mais l'artiste voyageur, le pèlerin amant de l'Italie, le poëte fervent, ont leurs libres entrées, de droit, chez Bartolini. Il leur crie comme la mère d'Aristée :

Fas vobis limina divum.

Rien ne rappelle mieux les ateliers antiques de Praxitèles ou de Scopas que cette demeure tout empreinte de la majesté de l'art ; les plafonds des salles s'élèvent à soixante pieds pour laisser respirer à leur aise les statues gigantesques qui viennent de jaillir du bloc ; des masses énormes de marbre vous arrêtent à chaque pas ; de jeunes élèves, enfants de la campagne voisine, comme Giotto, travaillent à tous les angles, pour dégrossir le marbre, et le jeter au ciseau du maître. Le sol est jonché d'une poussière blanche et lumineuse, plus douce aux pieds de l'artiste que le gazon des Cascines, que les pelouses de l'Arno. Moi, pauvre et inconnu comme le Scythe Anacharsis, j'entrai là, comme lui chez le sculpteur d'Athènes, avec un saint respect dans le cœur, le frisson aux cheveux, la flamme au visage ; une petite porte s'ouvrit, porte sacrée, interdite aux profanes, et j'eus le bonheur de surprendre Bartolini en flagrante obsession de l'art ; il était couvert d'une auréole de fumée de marbre ; les bras nus, la tête nue, les yeux étincelants d'esprit.

Il me reçut avec une simplicité grave, sans aucune dépense de gestes et de propos ; j'aimai cette intelligent fierté du grand artiste, qui, en vous initiant dans les pl grands mystères de son cénacle, vous accorde une faveu qui ne pourrait plus être qu'affaiblie par de vaines phrases et de fades compliments de réception. Il était muet debout, le ciseau à la main, devant la plus récente et l plus aimée de ses créations, sa Bacchante, sa Bacchant déjà célèbre en Italie, quoiqu'elle ne soit pas encore sorti de son boudoir, la ravissante fille. Je ne vis plus rien d ce qui m'entourait, la divine statue m'absorba ; je fus sai d'une telle illusion, que je me retirai, comme on ferai

par respect devant une jeune femme nue, et surprise au lit.

Rien de suave, rien de gracieux d'ondulations comme la pose de la Bacchante ; elle est mollement renversée sur le côté gauche ; la partie supérieure du corps se replie voluptueusement, et dans ce délicieux abandon, elle se trahit tout entière. Que de jeunes filles toscanes ont donné leur contingent de beauté spéciale à ce marbre ! Il s'est enrichi, et s'est rendu parfait avec les dons épars de tant de modèles, Que de femmes il a fallu pour en composer une seule !

Le sculpteur Bartolini admire l'antique, mais il ne le copie pas : il copie la nature qui vaut mieux que l'antique. Si j'avais à faire un Apollon, me disait-il, je chercherais un homme physique, comme Diogène cherchait l'homme moral ; je n'irais pas au Belvédère du Vatican, devant la plus belle statue de ce dieu : je chercherais des formes divines chez l'humanité mortelle. La nature ne trompe pas le ciseau ; je suis sûr que l'Apollon du Belvédère se briserait en morceaux, s'il venait à marcher. Mais les modèles parfaits n'existent pas ; la nature laisse tomber une perfection sur un corps entre deux défauts ; et puis notre choix est restreint dans une seule classe de modèles, ceux qui posent par métier. Je ne néglige aucune peine, je n'épargne rien, ni argent, ni recherches pour avoir d'excellents modèles ; quelquefois je suis obligé de les deviner, par instinct, à la promenade, à la campagne, et sous des vêtements, dans un costume qui ne flatte pas leurs beautés de détail. Regardez cette jeune fille (il me montra une enfant de treize ans assise sur un lit) ; comment la trouvez-vous ? (Je fis un signe d'hésitation.) Ses yeux vous sem-

blent morts, n'est-ce pas ? son regard éteint ? vous allez la voir.

Il ordonna au jeune modèle de prendre la pose de la prière ; l'enfant s'agenouilla et laissa pencher sa tête sur l'épaule droite. Elle devint sublime : ses joues s'enluminèrent de pudeur, ses grands yeux noirs parlèrent au ciel ; ce fut la personnification de la prière dans tout son beau idéal de sainte et douce violence, de séraphique ferveur.

La nature ! poursuivit le grand artiste, la nature c'est toujours elle qu'il faut étudier dans notre art. Nous avons beaucoup de chefs-d'œuvre parmi nos statues antiques, je n'en copierais pas un orteil pour le pied de ma Bacchante. Tant qu'il y aura des femmes, je tâcherai de découvrir chez une d'elles la perfection, dans un ongle, un pli de chair, une racine de cheveu, et je m'approprierai cette beauté minutieuse de détail. Voilà tout mon secret.

Mes oreilles étaient toutes aux paroles de Bartolini ; mes yeux ne pouvaient se détacher de sa fille de marbre ; elle aussi semblait écouter son père, et le regarder avec amour, dans l'ivresse des bacchanales ; on aurait cru voir la fille de Loth méditant son inceste. La chambre était éclairée par un jour tendre ; de légers rayons couraient avec leurs atomes sur le corps de l'adorable statue, et semaient sur ses belles formes une teinte molle qui les incarnait. La Bacchante, noyée dans cette flottante lumière, semblait perdre parfois son immobilité ; à force de la regarder fixement, je croyais saisir la vie, et le jeu des muscles, dans ses bras arrondis, dans son dos si souple, dans son col moelleux qui donnait un frisson magnétique à mes lèvres. Je compris la folie de Pygmalion.

— A quel amant destinez-vous cette belle maîtresse? demandai-je à Bartolini.

— Au duc de Devonshire, me répondit-il.

— Ce duc est bien heureux! Me permettez-vous de la revoir, car je sens que ma visite est trop longue, et que votre temps est de l'or pur.

— Venez quand vous voudrez.

— Je n'y manquerai pas, croyez-le bien. Maintenant, accordez-moi une faveur.

— Laquelle?

— La faveur d'embrasser votre fille.

Le sculpteur étendit sa main droite vers elle avec un geste de paternel consentement.

Ma lèvre effleura les lèvres de la Bacchante. Je sortis heureux, comme on sort à vingt ans d'un premier et pudique rendez-vous.

Je me lançai dans Florence, la ville des statues. La Sabine de Jean de Bologne me parut lourde, la Niobé m'attendrit, la Vénus pudique me trouva glacé; j'en demande pardon à l'ombre de Praxitèle. Oh! sans doute, lorsque sa Vénus sortit de son ciseau, pure, blanche, lumineuse comme le marbre de Paros dont elle est faite, elle mérita les baisers de tous les jeunes gens de Cypris et d'Amathonte; elle était suave aux yeux et aux mains comme l'ivoire des lits du gynécée; sa chevelure exhalait encore les parfums de la mer Ionienne, comme la déesse dont elle est la divine image; sa radieuse nudité donnait des extases d'amour au prêtre qui la couronnait de myrte, à la veillée de ses fêtes. La Grèce entière avait passé, amoureuse et ravie, devant le sacré piédestal, quand la céleste

image. inclinée à demi, souriant à l'adorateur, laissait mollement tomber un de ses bras pudiques, et de l'autre cachait le plus beau sein qu'un œil de mère ait pu voir. Mais aujourd'hui, après tant de siècles d'inhumation, comment nous l'a-t-elle rendu le corps divin, cette villa d'Adrien dévastée par les soldats de Théodoric ? A Rome, les Visigoths ont violé la statue sainte, et quinze cents ans après ils ont trouvé des dignes imitateurs à Paris, chez les Tartares du Don. Quelle destinée ! Au moins son frère, l'Apollon du Vatican, a traversé les siècles, en conservant sa pureté native ; dans la rotonde bâtie pour lui, il se lève encore splendide et virginal, comme sur l'autel de Claros ; mais elle, cette Vénus mutilée, comme ils nous l'ont faite les saccageurs de Théodoric et d'Alexandre ! Cadavre jauni par la terre grasse de la fosse ; cadavre morcelé, plein de souillures ; il a fallu que de pieuses mains en réunissent les membres épars pour reconstruire un corps : et pourtant l'œil de l'artiste, s'il se ferme un instant sur les cicatrices du simulacre ; s'il ne s'ouvre que sur les grâces divines de l'ensemble ; s'il surprend encore la palpitation du marbre à travers le vernis du sépulcre, eh bien ! c'est encore pour lui la Vénus de Praxitèles et de Médicis, la statue aimée de Périclès et d'Adrien.

Le lendemain, à sept heures du matin, je repris le chemin de l'atelier de Bartolini.

Florence est bien la ville des arts ; en aucune autre cité vous ne trouverez ces brillants accessoires qui vous accompagnent poétiquement jusque sur le seuil du peintre, du musicien, du sculpteur. Dans la rue, à la promenade, sur les quais, sur les places publiques, rien ne vous distrait de votre religieuse pensée de visite. Chemin faisant,

vos réflexions courent dans une atmosphère imprégnée du parfum des beaux-arts. En me rendant chez Bartolini, je passai devant le palais Strozzi, bâti pour dévorer le temps : je m'inclinai devant la colonne apportée des thermes d'Antonin; je traversai le magnifique pont que Michel-Ange fit à Rome, et qu'il envoya, dit-on, dans une lettre, au grand-duc qui le lui avait demandé. Vue de là, sous la transparente lumière d'une matinée d'avril, Florence était suave et gracieuse comme son nom; l'Arno coulait comme de l'azur fluide entre ses deux rives radieuses de soleil, semées de palais et de dômes. A gauche, je voyais s'avancer la colonnade sombre des Offices; auprès, le pont vieux où Hercule terrasse Nessus par ordre de Jean de Bologne; au fond du tableau, la délicieuse colline de San Miniato; à ma droite, je suivais l'Arno qui descendait avec ravissement sous les arbres des Cascines; du centre des grands bois, je voyais surgir un groupe de pins gigantesques dont les têtes s'arrondissent en parasol et dominent les vastes allées; vis-à-vis, sur l'autre rive, montait la villa Strozzi, avec ses cyprès et ses mélancoliques ombrages.

Je trouvai Bartolini comme je l'avais vu la veille, devant sa Bacchante; à cinq heures du matin, il prend le ciseau et ne le quitte qu'à la nuit; c'est ainsi qu'on se fait grand.

— Comment avez-vous trouvé la Vénus de Médicis, me dit-il?

— Froide, lui répondis-je, je venais d'embrasser votre Bacchante.

Il sourit, comme un roi à une parole de courtisan: le génie est la première des royautés; l'adulation n'est per-

mise que devant lui. Il m'offrit de me faire visiter les salles de son atelier, j'acceptai avec joie.

Il me montra sa galerie de bustes; il en a fait six cents, presque tous portraits de femme. Toutes les belles Anglaises ont posé devant lui; pas une dame opulente et voyageuse ne passe à Florence sans en rapporter son buste de marbre ciselé par Bartolini; le plâtre reste à l'atelier, C'est la plus curieuse collection de nobles et belles têtes qu'on puisse voir. Voilà le délassement du sculpteur florentin; son travail est réservé aux colosses.

Depuis plusieurs années il a fondu des blocs pour son mausolée du seigneur Demidoff, ce riche des *Mille et une Nuits*, qui avait des mines d'or dans ses terres, qui aurait acheté à la mort une semaine de vie de plus, si cent millions eussent pu la payer. De grandes et belles statues, de magnifiques bas-reliefs orneront le tombeau du Lucullus moscovite; cet ouvrage prodigieux n'avance qu'avec lenteur, parce que de bons modèles manquent souvent au scrupuleux artiste; il faudra peut-être une vie d'homme pour achever le mausolée de ce riche mort. Florence a donné des regrets à Demidoff. Ce Russe intelligent n'avait pas adopté pour devise ces deux vers :

Nescio qua natale solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse sui.

Il pensait, sans doute, que la patrie n'est chère qu'à ceux qui ont une patrie habitable; il avait vu Florence et l'avait préférée à Moscou. On conçoit difficilement le Samoïède qui regretterait dans le midi sa patrie d'ours blancs, de glaçons et d'éternelles nuits; on comprend mieux Pota-

veri, le jeune sauvage, qui demandait, à Paris, ses doux palmiers et son Océan Pacifique, où il donnait des rendez-vous à sa maîtresse sur une belle vague d'écume et d'azur. Demidoff avait planté trois tentes sur le Thabor florentin, et il ne tournait jamais ses yeux ni vers le Kremlin, ni vers la Néva, ni vers la cité polaire que Pierre le Grand a eu le courage de bâtir en plein hiver. Le palais du Russe converti au culte du midi s'enveloppait de l'ombrage des Cascines; on y dansait, on y chantait, on y riait éternellement; c'était le véritable Paradis terrestre, moins l'arbre du mal et le serpent. Démidoff était grand-duc de Toscane, il ne lui manquait que l'écu d'or et les cinq tourteaux de gueules; sous son règne, Florence était plus Florence que jamais. Une nuit où la ville entière avait été appelée à la fête, un spectre jaloux, qui n'avait pas reçu sa lettre d'invitation, entra sans se faire annoncer, c'était la mort. Le lustre s'éteignit et ne s'est plus rallumé. Bartolini travaille aux décors de cette dernière fête; il cisèle le tombeau.

Au milieu de ces lugubres images, un portrait suspendu à la muraille me frappa vivement; il n'était ni de Rembrandt, ni de Van Dyck, ni de Titien; c'était une œuvre toute fraîche; si cette toile avait eu le plus léger vernis séculaire, je l'aurais volontiers attribuée au premier grand nom de l'école de Florence qu'on m'aurait cité; j'aurais cru que Mazaccio était tout exprès sorti de la tombe pour peindre Bartolini dans son atelier.

Le portrait n'est pas signé; un portrait d'Ingres n'est jamais anonyme. Ingres est l'ami du sculpteur florentin; Ingres et Bartolini sont deux talents fraternels; à l'un la toile, à l'autre le marbre. L'Odalisque est sœur de la

Bacchante. Ingres, passant à Florence, il y a quelques années, entra dans la maison de Bartolini comme dans son hôtellerie naturelle. Ces deux hommes de génie eurent entre eux de beaux et solennels entretiens sur l'art; personne ne parle de l'art comme Bartolini; il s'exprime dans notre langue avec une facilité merveilleuse, toute pleine de la grâce toscane. Les idées neuves jaillissent avec abondance dans sa parole de flamme. Il a médité sur tous les secrets de la nature et de l'école; il ne répète pas les théories écrites, il improvise les siennes, comme ferait un maître devant des élèves intelligents. Bien peu d'hommes ont autant d'esprit que lui; il a des saillies sérieuses qui prennent en naissant la rondeur concise de l'axiome: c'est l'artiste complet qui a toujours à sa disposition la parole éloquente pour défendre son art. Ingres était fait pour comprendre Bartolini: il a payé la noble hospitalité reçue en suspendant son portrait dans l'atelier du sculpteur, comme Titien chez François Ier. Aujourd'hui que le grand peintre est dans son palais du *Monte-Pincio*, où il dirige notre jeune école romaine, il fera sans doute asseoir l'artiste florentin au foyer de la colonie française. Cela rappellera ces beaux jours des illustres migrations où l'artiste grec, débarqué à Tarente, traversait l'Italie, son bâton à la main, et venait frapper au seuil d'Apulius ou d'Apollodore, qui peignaient les fresques du palais d'Auguste sur le mont Palatin.

Il est une statue qui remplit l'atelier de toute sa grandeur, de tout son majestueux éclat; c'est l'image qu'on trouve partout à Florence, et dans le monde; mais là, elle est de la taille que Kléber donnait au vainqueur d'Aboukir; c'est la statue de Napoléon: il a l'héroïque pose,

et le poétique vêtement de Trajan et d'Antonin; les beaux-arts ne connaissent pas la redingote à Florence. Le marbre impérial a dix-huit pieds de hauteur; si tout autre nom était attaché à cette image, elle paraîtrait colossale; mais comme elle se nomme Napoléon, elle semble de grandeur naturelle. Ajaccio marchande pour l'acheter; Bartolini veut être dignement rémunéré de son œuvre, et ses prétentions sont fort modestes. En échange de quatre-vingt mille francs, le sculpteur prend la statue, s'embarque avec elle, et va la placer lui-même sur le môle d'Ajaccio. Il vaut mieux être obélisque de Luxor que statue de Napoléon; la gigantesque image languit dans l'atelier de Bartolini, et nul brick ne sort de Toulon pour la conquérir. On parle de la suppléer par une statue de bronze; on prétend que le marbre se brise à coups de pierre, ce qui est incontestable; mais quel est le Corse qui jetterait sa pierre au simulacre de son empereur? Cela ne s'est vu qu'à Orgon, et Orgon en a pris le deuil depuis. A Florence, on ne conçoit pas qu'on prenne tant de souci pour la vie du marbre; Florence, elle qui expose, en pleine rue, les géants de Michel-Ange, de Donatello, de Jean de Bologne, et qui ne s'est jamais repentie de sa confiance dans le respect du peuple. Là, un Guelphe laisserait vivre éternellement un Gibelin, si la balle de son mousquet devait effleurer une statue. Ajaccio fera ses réflexions.

Avant de partir, je voulus revoir une fois encore la Bacchante; Bartolini rouvrit le boudoir secret; elle me parut encore plus femme que la veille. Céleste enfant! Comme elle va frissonner dans les brumes du duché de Devonshire, elle née dans les rayons italiens! J'espère que Bartolini la gardera; il lui en coûterait trop de se séparer d'elle, je

n'ai jamais conçu le père qui livre la plus belle de ses filles aux caresses d'un étranger : l'Épithalame de Manlius et de Junie l'avait déjà dit avant moi, en magnifiques vers latins.

PISE

Un bal chez madame Smith. — Un concert chez le prince de Montfort.

Il me semble que Pise était autrefois un faubourg de Livourne; faubourg élégant, oisif et artiste, qui se lassa des bruits du chantier et du môle, de tout le prosaïque fracas de l'industrie et de l'agiotage, et se réfugia dans la solitude, en emportant son Dôme, son Campanile, son Baptistère, son Cimetière sacré. Pise est comme une ville dégoûtée du monde, et qui s'est retirée à la campagne. Pise est la cité anachorète; elle a fait beaucoup de bruit dans l'histoire; elle a entretenu commerce avec les nations; elle a soudé la chaîne d'un port à la base de ses palais; elle a donné des jeux d'hippodrome, comme Olympie; elle s'est battue, la croix au front, pour le Christ et son tombeau. Les villes qui ont ainsi vécu montrent de

partout leurs larges cicatrices. Pise est encore verte, jeune et forte; elle a inhumé ses enfants morts et ses ruines; tout ce qui brille d'elle au soleil est mélancolique, sans doute, mais robuste et puissamment assis. On dirait que ses monuments sont de bronze, comme les portes de ses temples; nulle part la caducité ne s'y révèle; les dates seules ont vieilli; oubliez les dates, et vous vous croirez dans une ville bâtie de la veille, et qui attend une population.

Les habitants gâtent les villes de poésie et d'art; j'aime Pise déserte, versez à Pise le peuple de Livourne, Pise perdra toute sa beauté. Cette ville est curieuse à voir à midi, lorsque nul être vivant ne se montre sur les rives, les quais, les ponts de l'Arno; c'est le plus singulier des spectacles; on peut se croire le locataire unique d'une grande cité. Tous ces palais qui bordent le fleuve et qui s'étendent devant vous, à droite et à gauche, lorsqu'on passe sur le pont de marbre; toute cette magnifique bordure monumentale ne jette pas à l'air le moindre bruit, le moindre signe d'animation. Après avoir traversé le pont, on entre dans une rue, où l'on trouve un peu de fraîcheur, un peu de mouvement; quelques boutiques ouvertes y attendent les acheteurs; on y lit quelques enseignes, à lettres menues, où sont indiquées des denrées de consommation. En s'enfonçant dans la ville, c'est encore le silence et la solitude; plusieurs quartiers y rappellent la morne et féodale physionomie d'Aix en Provence; surtout la *Piazza dei Cavalieri*, avec sa statue, son palais d'architecture concave, ses hautes herbes dans les pavés. D'autres rues, calmes et solitaires, vous préparent comme à une mystérieuse révélation, à une surprise de saisissement; c'est dans le coin

le plus retiré de son enceinte que Pise a déposé ses quatre trésors : le célèbre Campanile, le Dôme, le Baptistère, le *Campo-Santo*. Ces monuments incomparables n'ont point de fracas autour d'eux; ils s'élèvent sur une belle et verte pelouse, semée de marguerites et de fleurs agrestes. Rien de touchant comme cette association d'édifices catholiques; toute la vie du chrétien est là: le Campanile semble se pencher sur la cité pour appeler le néophyte; le Baptistère le reçoit pour le faire chrétien; l'Église s'ouvre pour le sanctifier; le Campo-Santo pour l'ensevelir. Que de pensées dans toutes ces pierres!

J'avoue qu'il ne me vint point à l'esprit ni de mesurer la hauteur de la *Torre Torta*, ni de me créer un système pour me prouver que la tour avait été bâtie ainsi penchée, ou qu'elle avait pris cette pose à la suite de quelque révolution de terrain. En général, je m'inquiète fort peu de la hauteur et de l'histoire des monuments; lorsque je les connais, je n'en retire aucun avantage pour mes émotions; lorsque je les ignore, je ne prendrais pas la peine de m'en instruire, sur place, avec un cicérone ou indicateur. Convaincu, comme je suis, que rien n'est exactement vrai dans l'histoire, j'aime mieux le vague mystère qui entoure tant de ruines, que l'érudition de controverse qui vous tient en suspens et ne vous précise rien. Les plus précieux monuments du monde sont pour moi ceux de l'île de Pâques; au moins, avec ceux-là, l'imagination a beau jeu ; le voyageur vous avoue franchement qu'on ne sait ni d'où ils viennent, ni quelle main les a bâtis.

La tour de Pise est, je crois, le monument le plus connu qu'il y ait en Europe; on l'a tant de fois copié en gravures ou en relief, et toujours si bien, qu'en le trou-

vant à Pise, pour la première fois, on croit le revoir.

Le Dôme est une de ces merveilleuses églises comme l'Italie seule peut nous en montrer; les richesses y sont amoncelées; c'est une magnifique galerie de tableaux, enchâssés dans le marbre, l'or, le bronze, la mosaïque, le porphyre. Quelque prévenu qu'on soit contre ce luxe d'ornements, souvent plus pauvre que la simplicité, on ne peut que lui donner de l'admiration, en ajournant ses critiques d'art et de vrai bon goût.

Le Baptistère fait contraste avec l'église; il y a une pensée dans la nudité de ses majestueuses murailles; c'est la maison du néophyte; elle ne doit avoir aucune parure, aucun éclat. La chaire est superbe; elle repose sur sept colonnes symboliques, qui ont pour bases des animaux monstrueux, comme le Pline de l'*Apocalypse* en a imaginé. Sur un pilier, on lit le nom de l'architecte, Deoti Salvi; c'est lui qui a donné une âme, une couleur, un caractère à cet édifice étonnant. Vu de l'extérieur, on le prendrait pour le dôme d'une immense cathédrale; la cathédrale vient de s'abîmer sous terre; le dôme est resté au niveau du gazon.

Puis on entre au *Campo-Santo*; il n'y a pas dans l'univers un coin de terre plus touchant. Le *Campo-Santo* exhale toute la poésie de la mort, du néant, de l'immortalité. C'est le véritable cimetière du chrétien; le cœur n'y est pas serré par cette désolation qui entoure les sépulcres de l'homme; une douce et religieuse mélancolie vous accompagne dans ces quatre galeries funèbres, et vous fait penser à la mort sans horreur. Ce n'est point là que la terre rejette les ossements, que le ver fait son œuvre; cette terre miraculeuse préserve les corps de l'in-

sulte du ver; elle se voile d'un magnifique linceul de gazon et de fleurs ; elle s'encadre dans de pures et gracieuses ogives de marbre blanc ; c'est la terre de Jérusalem sur les galères croisées; elle a sanctifié les cadavres des vieux chevaliers pisans; c'est le lit de repos des hommes forts qui moururent en Dieu, le glaive à leur droite, la ceinture aux reins. Comme il est doux ce bruit d'herbes qui monte de la sainte pelouse à la charpente nue des galeries! On dirait une psalmodie chantée par les ombres, un hymne de tombe écrit dans une langue que nous ne savons qu'après notre mort. Puisque nous sommes ignorants des mystères du sépulcre, et que nous nous complaisons dans des illusions consolantes qui nous viennent des objets matériels placés sous nos yeux, il nous semble qu'il est plus aisé de mourir dans le voisinage du *Campo-Santo* que partout ailleurs dans le monde. C'est au *Campo-Santo* que la mort est vivante, *mors viva !* comme l'a dit un ancien. C'est là que la terre est véritablement légère à ceux qu'elle couvre. Si quelque pensée de vie, quelque étincelle d'animation flotte encore autour de nos froides dépouilles (secret de Dieu seul), eh bien ! le *Campo-Santo* a d'ineffables soulagements à donner à cette ombre qui survit au corps.

Ce n'est point pour plaire aux vivants que le génie de la religion et de l'art a paré ce cloître tumulaire ; les artistes ont écouté une inspiration venue d'en haut; les grands artistes ont toujours quelque mission céleste qu'ils accomplissent aveuglément. Ici peut-être ils avaient ordre d'embellir un purgatoire d'expiation de tout ce que les arts ont de plus touchant, afin de donner le baume de la patience à des âmes qui attendent encore sous la tombe

l'heure tardive de leur migration; car ce n'est pas pour nous qui vivons, c'est pour elles que cette merveilleuse architecture a été créée. Pour elles, le marbre grec a pris la forme de l'ogive chrétienne; pour elles, Cimabué a inventé la peinture, cet art divin qui console de la vie et de la mort. Il arriva de Constantinople l'artiste florentin, et traça la première fresque du *Campo-Santo,* et écrivit le frontispice de ce livre immense, dont chaque page est un reflet de la *Bible.* Puis vint un pâtre, en sayon de poil de brebis; un enfant de l'Arno, le Messie de l'art Italien, Giotto, dont la main était si habile et le visage si beau (1): il jeta la furie de ses premières inspirations sur les pans gigantesques du cloître saint; il ramassa le pinceau de Cimabué, son maître, et le légua, comme le sceptre d'une glorieuse dynastie, aux frères Gaddi, à Orgagna, à Simone Memmi, à Spinello d'Arezzo, à Benozzo Gozzoli, à Buffamalco, qui vinrent tous, l'Évangile à la main, matérialiser sur les murs toutes les divines paraboles, tous les mystères de la foi, toutes les confidences que Dieu a faites à l'homme par la bouche de ceux qui parlaient en son nom.

Le doux ciel de Pise se chargea de distribuer au cloître la lumière et les ombres; c'était le digne associé de tous ces grands artistes. Des teintes suaves, dorées, transparentes, coururent sur les ogives, sur la prairie et dans les corridors si calmes, si recueillis, avec leurs mosaïques de tombeaux armoriés. Ainsi devait être le *Campo-Santo;* pareille sépulture devait être donnée aux veuves et aux

(1) CUI QUAM RECTA MANUS, TAM FUIT ET FACIES.

(*Épitaphe de Giotto.*)

fils des guerriers qui avaient combattu pour le Saint-Sépulcre de Jérusalem. La religion est la sœur de l'art ; elle est toujours venue en aide à son frère. Quand l'Église meurt à Byzance, la religion envoie Cimabué du *Campo-Santò* ; quand le trône de Lusignan s'écroule, elle convoque son puissant congrès d'artistes auprès des sépulcres italiens des chevaliers croisés, et l'art reconnaissant a vengé la religion des victoires de Mahomet II et de Saladin.

Pise est une ville qu'on ne doit jamais revoir; pour moi, je n'y reviendrai plus de ma vie : je craindrais de faire tort à d'incomparables souvenirs, de faner la fleur de mes premières impressions, d'arriver au désenchantement par l'habitude. Il faut qu'un artiste traverse rapidement le *Campo-Santo,* et puis qu'il aille vivre loin de là, s'il ne lui est pas donné d'y mourir. Cette apparition fugitive reste alors dans la mémoire comme le plus ravissant des songes.

Sur cette lumineuse place où s'associent, dans une commune pensée, quatre édifices religieux, il n'y a point d'études à faire, point de lacunes d'histoire à remplir, dans un frivole intérêt de science mondaine : il faut voir, sentir et passer. Les ruines arrêtent longtemps le voyageur et le rappellent encore: il y a toujours à lire dans des ruines ; toute pierre monumentale qui se décompose est pleine de pensées inédites, que l'artiste recueille une à une avec ferveur; mais ici, devant le dôme de Pise, point de ruines, point de décrépitude : tout est bloc et diamant; le ciment ne s'est pas éclairci dans la fente des puissantes assises; le vent de la mer s'est usé sur les angles de marbre, sur les portes de bronze, pleines d'histoires

pieuses, d'animaux symboliques, de feuillages et d'oiseaux. Tout cet ensemble grandiose est saisi d'un coup d'œil; les quatre monuments se révèlent à la fois dans leur majestueuse et inaltérable solidité.

Je leur fis mes adieux, les mains jointes, les larmes aux yeux, avec l'idée de ne jamais plus les revoir, et depuis je les vois toujours avec la virginale émotion de ma première visite. Quand le ciel est triste, glacial et pluvieux, dans la grande cité, humide tombeau des vivants, je rentre par la pensée dans ce *Campo-Santo*, où les morts sont si bien, où l'herbe est si dorée, la brise du midi si fraîche, l'ogive si pure, l'art si beau. Je vois l'immense coupole du Baptistère, qui réflète le soleil comme une planète tombée; je vois la cathédrale radieuse et le Campanile, dont la colonnade se déroule en spirale jusqu'au sommet. Autour, point de bruit, point de murmures d'hommes : silence et solitude, comme au désert. Le peuple s'est retiré à l'écart, par respect; le peuple italien est trop léger au pied de ces monuments si graves. Les créneaux noirs des vieilles murailles de Pise s'abaissent derrière eux. Les colosses catholiques montent aux nues, en humiliant les hommes et les demeures des hommes. Je les reverrai toujours ainsi, tels que je les vis, quand ils allaient s'évanouir pour moi. Une atmosphère transparente les enveloppait comme une châsse d'azur et d'or; les pelouses ondoyantes venaient mourir sur leurs bases, comme les douces vagues d'un golfe italien. Sur le seuil du *Campo-Santo* était assise une petite fille blonde, qui donnait de l'herbe à deux chèvres; elle chantait un air toscan, d'une voix mélancolique, et un vieillard l'écoutait, appuyé sur un bâton.

En Italie, la vie est pleine; le temps n'y languit point ; on peut y échanger chaque heure du jour contre quelque chose qui vaut une heure de vie. C'est ce qui donne à ce beau pays un attrait que l'artiste chercherait vainement ailleurs. Là les émotions du voyage ont des caractères si divers, qu'on n'y redoute jamais la monotonie du plaisir : le matin, au *Campo-Santo*; le soir, au bal.

Je courais en *calessino* à Florence, que j'avais quitté le matin; je revoyais, dans mon esprit, le musée du *Campo-Santo*; je pensais à cette *Vie de saint Reynier*, patron de Pise, si belle dans les fresques de Simone Memmi; aux *saints Éphèse et Polyte*, animés par Spinello, de la ville d'Arezzo; aux *Malheurs de Job*, chefs-d'œuvre du grand Giotto; à la *Création du monde*, de Buffamalco; aux *Portraits des Médicis*, que Benozzo Gozzoli a capricieusement suspendus aux étages de la tour de Babel; au *Triomphe de la Mort*, admirable création d'Andrea Orgagna; au *Sacrifice d'Abraham*, ouvrage de ce peintre qui fait oublier par son génie l'outrage de son infâme surnom. J'étais ébloui de tant de sublimes et naïves images, peintes au livre biblique du *Campo-Santo*, lorsque j'entrai chez madame Smith, Anglaise opulente qui donnait un bal à tout le beau monde florentin.

Le piano jouait des contredanses de Paris; l'Europe avait fourni le personnel des quadrilles; la Russie, l'Allemagne, l'Angleterre, la Pologne, dansaient aux mélodies du *Pré aux Clercs*, dans le même salon. Les Anglaises étaient en majorité à ce bal. C'est toujours ainsi en Italie. Nos insulaires voisins ont la réputation d'aimer le *chez soi*, d'affectionner le toit domestique; ils ont même inventé un mot pour consacrer cette passion du foyer; mais

on les rencontre partout dans l'univers, excepté chez eux. Je ne fis que traverser le brillant salon où dansait l'Europe, représentée par ses femmes et ses langues, mais uniformément habillée d'après les modes de Paris. Ce bal ne fut pour moi qu'une apparition. A Florence, on passe la soirée en vingt soirées : c'est l'usage. Ce jour-là, il y avait concert chez le prince de Montfort, autre glorieux exilé. Je courus au palais du frère bien-aimé de l'Empereur.

La nuit était harmonieuse et sereine; je m'arrêtai pour la respirer quelques instants, sur la place de ce palais tout illuminé de la fête. Les larges dalles du vestibule retentissaient sous les roues et les pieds des chevaux. Vis-à-vis, je voyais un jardin silencieux et mélancolique, plein d'ombrage et de recueillement. La pensée de l'exil était écrite dans ce jardin si calme. L'édifice impérial avait déposé là, pour quelques heures, ses souvenirs amers, ses douleurs cuisantes, pour se faire un peu de bruit, un peu de joie, en appelant la divine musique au secours de ses nobles exilés.

Partout l'exil est amer. Si l'exilé voyage, il emporte sa prison avec lui; il s'arrête, l'air lui manque pour respirer ; l'horizon le plus vaste l'étreint comme un collier de fer. La patrie absente est un fantôme qui suit incessamment l'exilé et l'entoure de mélancolie. Qu'importe à l'exilé que cette patrie soit ingrate? Elle a des douceurs qu'il ne retrouverait plus sur tous les trônes de l'univers. Rome avait chassé Coriolan; l'histoire dit que la vengeance ramena l'implacable général sous les murs de Rome; l'histoire s'est méprise, comme presque toujours: ce fut l'irrésistible ennui de l'exilé qui rendit Coriolan

criminel. Un seul chemin lui était ouvert; il s'y jeta les armes à la main. Sa mère Véturie pouvait se dispenser de lui demander grâce pour Rome : Coriolan ne venait pas détruire sa ville natale; il venait l'embrasser. Tout semble permis à l'exilé qui réclame sa patrie.

Que de noms puissants, que de hautes fortunes ont subi les tortures de l'exil! Il semble que ce soit la destinée commune à tout ce qui fut grand, populaire, adoré. Tous les pieds sous lesquels le monde s'est ému se sont traînés dans la poussière de l'exil; toutes les voix qui ont réveillé les acclamations des peuples se sont éteintes sur une terre étrangère, en invoquant une patrie qui ne leur répondait plus. Rome a chassé de ses murailles tous les grands hommes qui les avaient défendues: aussi Rome est-elle exilée elle-même aujourd'hui. Elle a rompu tout pacte avec l'univers; elle a brisé son rayon de routes triomphales; elle s'est abîmée au milieu de sa plaine, vaste solitude, sans jardins, sans culture, sans moissons. Le monde entier fut autrefois la patrie de Rome; la cité universelle est aujourd'ui emprisonnée dans ses murs.

Mais c'est à elle qu'on va toujours après les infortunes suprêmes; le roi tombé d'un trône court demander quelques soulagements à la grande exilée des nations; Rome, qui a banni tous ses glorieux enfants, accueille avec amour tous les bannis illustres: elle a des secrets pour adoucir les chagrins, elle leur ouvre son grand reliquaire de ruines, comme un bazar de remèdes; elle sait parler la langue des consolations, et son silence sublime donne au cœur plus de baume que l'étourdissante voix d'une autre capitale folle de fêtes et de bruit.

L'exilé, roi de la veille, en regardant sa couronne tombée, songe à cette reine de l'univers, et il se fait une âme nouvelle plus légère au malheur. Il entre à Rome comme dans l'hospice des nobles malades; il peut choisir entre la cellule et le palais, solitaires et mélancoliques tous deux; il y a des patrons d'infortune au sommet de toutes les colonnes, à l'ombre de tous les portiques; tous les martyres se sont consommés là, du mont Palatin au mont Vatican; la vertu païenne vous nomme Lucrèce ou Virginie, à la tête de ses saintes; la vertu stoïque vous nomme tout le ciel. On ne sait qui renferme plus de grandeur et de sublimes leçons, de ses nécropolis ou de ses catacombes.

Une de ces batailles d'autrefois, Zama, Pharsale, Actium, ne retentissait jamais sur la terre sans jeter d'illustres débris en Égypte, en Bithynie, à l'Euxin. Dans les ports du Bosphore ou des marais Méotides, une galère arrivait avec un nom retentissant de proscrit; alors on se disait sur le môle, parmi les barbares, que l'empire avait été joué aux dés entre deux rivaux, et qu'il fallait donner l'hospitalité au vaincu. Aujourd'hui, lorsque le marinier d'Ostie voit des familles tristes et graves débarquer dans son port, ce port de la ville vieille, où tous les pèlerins arrivent avec joie, le marinier se dit qu'un grand fracas de trônes écroulés doit avoir été entendu de l'autre côté des mers, et que Rome va recevoir de nouveaux proscrits afin qu'ils soient consolés.

C'est ainsi que le contre-coup de Waterloo jeta sur la voie Cassia toute une famille de rois et de reines pèlerins. Le soir que Rome s'ouvrit à cette illustre migration, il n'y eut pas assez de croisées dans le Corso pour regarder

passer les mystérieuses berlines; les noms des voyageurs étaient prononcés tout bas, sur les places d'Espagne, de la Colonne et de Venise. Plusieurs palais s'ouvrirent comme les hôtelleries obligées de ces augustes visiteurs; Rome, la ville tolérante, la noble mère de Constantin, se souvint de Napoléon qui avait relevé les autels; elle accueillit avec amour son errante famille; elle l'enveloppa de sa douce atmosphère, de son climat qui conserve et fait vivre; tandis que lui, le grand exilé de l'Europe, allait mourir, dans cette île qui porte le nom de la mère de Constantin, mais qui tue et dévore, comme la Tauride et Barca.

Là s'écoulèrent les premières, les plus longues années de l'exil; puis les exilés impériaux se dispersèrent, grâce à la fatalité des temps. Rome ne garda que la vieille mère de Napoléon; Fesch, un des princes de l'Église, homme d'esprit et d'étude, aimant Rome, comme la nourrice de la religion et des beaux-arts; Lucien, philosophe antique toujours peu soucieux d'un trône, naturellement lié par ses goûts à une ville où chaque pierre porte écrit le nom d'un sage ou d'un héros.

A Florence, cette ville de bals et de concerts, on cite les fêtes que donne le prince de Montfort, dans son beau palais Orlandini. Ce sont toujours de délicieuses soirées parfaitement ordonnées, où la cohue n'étouffe jamais le plaisir; on y entre, on en sort sans avoir perdu une seule fois la liberté de ses mouvements; chaque invité peut se persuader qu'il occupe une place d'honneur; le maître n'a pas spéculé sur l'encombrement, sur le bon ton du *raout* anglais: et l'on se dit pourtant le lendemain que tout Florence était la veille chez le prince de Montfort. Il est vrai

qu'on trouve là cette favorable distribution de salons et de galeries sans laquelle il n'y a point de véritable fête. Tous les palais florentins n'ont été bâtis que pour le concert et le bal; on y respire à l'aise; la foule y circule avec de douces ondulations; la musique y semble plus harmonieuse que partout ailleurs; le son ne glisse que sur le marbre, le stuc, et sous les voûtes elliptiques des hauts lambris.

Le prince de Montfort invite à ses soirées les étrangers qui arrivent à Florence, mais les Français d'abord; dans leur répartition de politesses, les maîtres du palais Orlandini en accordent toujours la meilleure part aux Français. Au reste, personne ne s'en étonne, personne ne s'en formalise; toute l'aristocratie opulente et voyageuse de l'Europe accourt chez le prince de Montfort; et c'est une chose curieuse à voir que ce mélange de nations autrefois ennemies, et représentées aujourd'hui dans un salon du frère de l'Empereur, par de joyeux quadrilles dansant au piano la contredanse de *Zampa*, la walse de Weber, la mazurka de Varsovie. La paix et la civilisation amènent des rapprochements miraculeux : chez la comtesse de Lipona, j'ai vu causer familièrement ensemble l'amiral russe Tchitchakoff, qui fut envoyé par Alexandre pour couper à Napoléon la retraite de la Bérésina, et l'illustre et héroïque général polonais Wonsowich, qui était assis auprès de Napoléon sur le traîneau de Moscou.

Je ne sais trop quelle humble tournure de style prendre pour me glisser après ces grands noms. Mes souvenirs de Florence sont encore si confus dans ma tête, qu'ils ont quelque chose de l'incohérence du rêve. J'aime mieux d'ailleurs passer en désordre d'un nom à un autre, que

de soumettre mes idées vagabondes à la méthode d'un sage classement. Me voilà donc, moi Français obscur, et pèlerin de Rome, me voilà, par une soirée de mars dans le palais Orlandini. J'entends prononcer autour de moi des noms à consonnance harmonieuse et poétique, des noms de Guelfes et de Gibelins portés aujourd'hui par de jeunes seigneurs bien franchement unis. De tant d'animosités sanglantes, de tant de haines excitées par les classifications des partis, il ne reste plus à Florence que ces deux mots : *Via Ghibellina*, gravés sur l'angle d'un modeste carrefour ; cela me donne quelque espoir pour la France. J'assiste à l'entrée des dames, et une voix officieuse me les désigne par leur nom et leur pays.

C'est ainsi que je vis arriver de jeunes et blondes Polonaises, nobles exilées qui venaient respirer un instant l'atmosphère d'un salon français; avec quel intérêt les regards se tournaient vers ces femmes, dont les frères ou les maris avaient encore le visage brûlé par la poudre de Varsovie! Au milieu d'elles étincelait, comme un diamant, la jeune princesse Mathilde, la nièce de l'Empereur; tous les yeux se portaient sur la comtesse Camerata, fille du prince Bacchiocchi; elle a le regard, le visage, le feu de Napoléon; on citait sa chevaleresque aventure de Vienne, lorsqu'elle tenta d'enlever à Schœnbrunn l'infortuné duc de Reichstadt. On me nommait encore la marquise Gippina-Corsi; la marquise del Bagno, Florence personnifiée; la marquise Ginoni; la princesse Gallitzin, célèbre par son esprit; la comtesse Zamoïska; la comtesse Strizonska; la princesse Lubominski; la comtesse Mozzi; la marquise Furinola Gentile; la comtesse Nenciri; la comtesse Aldobrandini; la princesse Poniatowski, veuve du héros qui

mourut dans l'Elster; madame Monte-Catini, sa belle-fille, qui venait prêter son admirable talent d'artiste au concert du prince de Montfort.

Des dames françaises arrivaient aussi; elles étaient accueillies par la princesse de Montfort, qui est toute Française d'esprit et de cœur. Là, se faisait remarquer madame Gaëtan Murat, qui porte un nom d'héroïque et royale mémoire; on eût dit qu'elle venait représenter les gracieuses femmes du monde parisien à la cour du beau sexe de Florence. J'aimais à suivre de l'œil, dans les groupes, la tête napoléonienne du prince de Montfort, qui s'inclinait avec un galant respect devant les dames. Au milieu de cette éblouissante auréole de lumières, de fleurs, de diamants, un déchirant souvenir me ramenait au jour où le roi de Westphalie prenait la charge à Waterloo et enfonçait la ligne anglaise, le sabre à la main. En ce moment, il eut la bonté de s'avancer vers moi, et de m'adresser d'obligeantes paroles; et moi, qui le voyais encore à Waterloo, j'osais lui parler de Waterloo sous le lustre de la fête. En quelques phrases, toutes de relief et de concision, il me conta la grande bataille; une larme coula dans ses yeux; ma langue était si desséchée par l'émotion qu'elle me fit défaut pour le remercier.

C'était l'heure des distractions puissantes; le piano préludait sous les agiles doigts du chevalier Sampieri; arrivait madame Persiani, cette mélodieuse étoile qui s'est levée sur l'Arno : elle arrivait brillante des triomphes de la Pergola, accompagnée de son père Tachinardi, le célèbre chanteur que le salon a enlevé au théâtre. Auprès du piano s'asseyait madame Degli-Antoni qui depuis a débuté à Favart; un groupe d'amateurs et de jeunes dames

de la société de Florence venait se mêler aux artistes, car toute répugnance de position s'évanouit dans la communion fraternelle des talents et des beaux-arts. Le vaste salon du concert avait donné sa place à chaque invité; un grand silence se fit après que nous eûmes jeté un regard de salut et de respect aux tableaux de Gros, de David, de Gérard, de Girodet, de Vernet, aux bustes de Bosio, de Canova, de Bartolini, représentant la famille de l'Empereur.

Ce n'était point un de ces concerts bourgeois comme on en trouve souvent dans les salons, concerts si redoutables par la froideur et la gaucherie de l'exécution et par la complaisance polie de l'enthousiasme. Là s'étaient rendus tous ceux qui chantent dans cette harmonieuse Florence qui chante si bien. C'était une élite d'amateurs et d'artistes; les premiers au niveau des seconds, chose rare!

Ce concert italien s'ouvrit par un air français du *Comte Ory*; cette idée du programme fit plaisir. Après, se déroula la ravissante série des airs en vogue; cette cavatine de *Rosmonda* qui, chaque soir, faisait incliner la Persiani devant vingt salves d'applaudissements; et l'air de *Casta Diva*; et d'autres chants de cette *Norma* qu'on retrouve en Italie sur tous les pianos, dans toutes bouches; cet opéra qui vous saisit dès la première note et vous berce longtemps de sa musique vaporeuse, puis vous réveille avec son admirable trio, et vous arrache des larmes dans ses dernières scènes, les plus touchantes scènes qu'une voix de femme ait chantées, qu'un orchestre ait soutenues de tous ses instruments en pleurs. Je me rappelle toujours un jeune abbé qui, d'une mâle et forte voix, attaqua la *Papataci* de l'*Italienne à Alger* avec un aplomb et une

gravité de basse chantante, digne d'un premier théâtre lyrique.

C'était un amateur ecclésiastique doué d'une belle organisation de musique mondaine. La noble tolérance du clergé toscan ne s'effarouche point de ces écarts d'artistes dans une ville où les arts ont leur sainteté, où la note purifie tout. C'est un excellent clergé! La veille, j'étais allé à l'église de Santa-Maria-Novella; et comme je craignais de m'approcher de la chapelle peinte par Orgagna, parce qu'on disait la messe, un bon religieux qui devina les motifs de mon hésitation, me dit en souriant:

« Approchez, Monsieur, et regardez sans crainte nos belles peintures, vous êtes ici libre comme chez vous. »

Telle est la vie de Florence: des scènes infernales de Dante que l'Orgagna traduisit avec le pinceau, du *Campo-Santo* de Pise, j'étais tombé dans le duo bouffe de l'*Italiana*; la veille, le chant des religieux chimistes (1) de Santa-Maria-Novella; le lendemain, les airs de Rossini, de Bellini, de Donizetti. Madame Degli-Antoni, belle cantatrice aux cheveux noirs, débutait, pour ainsi dire, dans un salon français à Florence, pour se donner l'élan et ce courage qui pousse à Favart, le paradis de l'artiste. Tachinardi, muet depuis longtemps au théâtre, salua de sa ravissante voix le salon hospitalier du prince de Montfort: que d'applaudissements lui furent donnés par bien des mains qui avaient tenu l'épée aux jours des gloires impériales!

Et la nuit se prolongeait ainsi, emportant avec elle les

(1) C'est dans la pharmacie de Santa-Maria-Novella que se fait cet alkermès qu'on boit dans toute l'Europe.

émotions que donnent les grands noms, les beaux souvenirs, unis aux émotions de la musique et du chant : je saisissais là, dans leur vol, quelques-unes de ces heures d'enivrement qui sonnent pour le voyageur, passant sur la terre d'Italie ; heures rares, où les parfums, la gloire, les femmes, les arts, l'harmonie, tout ce qui donne joie au cœur de l'homme, tout se lie en lumineux faisceau pour vous prouver qu'il y a du bonheur encore à cueillir sur la terre !

Je me souviens qu'après cette soirée, la tête pleine de *la Norma*, de *la Somnambule*, du *Pirate*, les yeux éblouis par les lumières, les tableaux, les femmes et par tant de figures historiques qui avaient défilé devant moi comme les ombres d'un siècle mort, je courus respirer sur la place du Palais-Vieux. La nuit était noire. Je n'entendais que le bruit des voitures qui roulaient sur les dalles polies comme l'acier. Deux heures du matin étaient écrites en chiffre rouge sur l'horloge du Palais-Vieux, ce vieux géant moresque qui porte pour collier les écussons de la maison d'Anjou et pour aigrette une tour. Rien n'était moins en harmonie avec la fête d'où je sortais.

L'édifice projetait sur la place son ombre immense. Les colossales statues de Jean de Bologne, de Benvenuto Cellini, de Donatello, de Michel-Ange. tous ces géants de marbre ou d'airain, sombrement éclairés par le feu des étoiles, ressemblaient aux grandes figures des guerriers du moyen âge, méditant, sur la place publique, la conspiration du lendemain. J'étais sorti d'un rêve pour retomber dans un autre; j'avais besoin de sommeil, et j'étais comme un aveugle, cherchant à tâtons ma demeure. Mille tableaux passaient encore devant mes yeux ; tout se mê-

lait dans ma tête, lourde d'insomnie et d'émotions; tout courait confusément devant moi: Dante, les Médicis, Giotto, Napoléon, Michel-Ange, Varsovie, les généraux polonais, et le jeune fils de Jérôme, ce noble enfant qui porte pour figure une médaille de l'Empereur; cette galerie défilait au son des plaintes de la *Norma,* au milieu d'une double haie de femmes, toutes parées de grâces italiennes, toutes portant des noms harmonieux comme un éclat de voix de la Persiani. Abandonné au charme de cette éblouissante fantasmagorie, j'errais au hasard dans Florence, ne m'inquiétant ni de l'heure ni des rues. Quand l'aube blanchit la croix du Dôme, j'étais encore bien loin de mon lit prosaïque et des réalités d'un sommeil bourgeois; j'étais assis à côté de la pierre de Dante, *sasso di Dante,* et je prêtais encore l'oreille au piano du chevalier Sampieri, à la voix de Persiani, aux paroles du prince de Montfort, qui me parlait de Waterloo.

Le soleil se leva pour moi derrière l'église du Dôme, montagne de marbre, toute taillée à facettes; le jour, elle est resplendissante comme une mine de rubis; la nuit elle est sombre comme une crête des Apennins. Les colossales statues d'Arnolphe et de Brunelleschi ressemblaient, dans leurs niches, aux fantômes des deux architectes; on eût dit qu'ils sortaient de leurs tombeaux pour admirer leur prodigieux édifice. Toute pierre élevée par l'homme doit retomber sur le sol, mais le Dôme d'Arnolphe restera dans l'air; c'est l'église où le dernier homme chantera la dernière hymne avant de partir pour Josaphat.

Il avait bien raison Michel-Ange, lorsqu'il lui disait:

Je vais te bâtir à Rome une sœur qui sera plus grande, et non plus belle.

La basilique de Saint-Pierre a déjà craqué sur ses fondements; sa coupole se ride et s'étançonne comme un vieillard : cherchez une crevasse sur le dôme florentin; les siècles détacheront une à une les écailles de sa cuirasse de marbre, mais le corps de ce géant est à l'épreuve des siècles. Viennent les ravageurs, ils ne trouveront dans sa majestueuse enceinte rien de ce qui livre un édifice au pillage et à l'incendie; là, point d'or à mettre en fusion, point de marbre pur à souiller par avidité ou sot orgueil de conquérant; la pierre des nefs est nue, la muraille sévère, le pavé rude; pour tout ornement, des tombeaux. Des deux côtés du sanctuaire montent jusqu'à la voûte des arceaux gigantesques, comme si on les eût élevés pour laisser passer Dieu.

Il fallait à cette église un campanile digne d'elle; on dit à Giotto de le bâtir : Giotto ne copia rien; il eut une idée sublime, et il traduisit cette idée en marbre, il la broda comme le voile d'une reine; il la fit monter vers les cieux à une hauteur qui dépasse le pouvoir humain.

Cette tour de Giotto est la merveille de l'Italie; c'est un bijou de trois cents pieds; bijou ciselé, poli, radieux, pailleté de rubis, de topazes, d'émeraudes. Rien ne peut résister à l'appel de la cloche chrétienne qui sonne dans ce campanile, tout percé à jour, harmonieux instrument, où le coup de l'airain tombe sur un clavier de marbre, et semble dire à Florence le nom immortel de l'artiste qui tira cette merveille du néant.

Comme à Pise, le Baptistère est bâti devant l'église. Les portes de ce Baptistère sont belles, dit-on, comme les portes du paradis. C'est Ghiberti qui les a faites, s'il est vrai qu'un homme les ait faites, en peignant sur

bronze. Le quatrième édifice manque ; c'est un *Campo-Santo*.

Florence, la ville du plaisir, n'a pas voulu emprunter à Pise, sa sœur, ce funèbre complément d'architecture symbolique. Elle est trop jeune et trop belle pour songer à la mort. La cloche de la tour de marbre, les hymnes saintes du Dôme, les prières du néophyte sur la cuve du Baptistère, tout cela s'harmonie admirablement avec les fêtes, les bals, les concerts de Florence; mais elle n'admet pas à son orchestre les notes lugubres du *Requiem* ; elle écarte bien loin d'elle toutes les images qui donnent de la tristesse au cœur, qui jettent un crêpe noir sur le satin du Gynécée, qui arrêtent la coupe sur les lèvres du convive heureux. Florence est la ville sans ruines ; tout ce qu'elle a créé, elle le montre encore : rien en elle ne parle de destruction; ses vieux monuments n'ont pas jété un grain de poussière au pavé des places ; ses statues séculaires ont traversé les orages civils sans perdre un seul de leurs cheveux d'airain ou de marbre; ses palais se hérissent, à leur base, d'assises diamantées en relief, qu'ils donnent en pâture au temps rongeur. Quarante siècles pèseront sur ces blocs avant d'arriver à l'épiderme du palais. Pitti, Ricardi, Strozzi, ont préparé des hôtelleries pour les derniers pèlerins de l'univers.

C'est bien là la cité de l'indolence heureuse, qui n'accepte de la vie que ses plaisirs et ses joies, qui ne plante point de cyprès dans le voisinage des roses, et cueille ses heures une à une, comme des fleurs. Entre le Baptistère et le *Campo-Santo*, il y a toute une existence de bonheur, de bonheur calme, serein, velouté comme la plaine florentine. Cette existence, mêlée de religion et de volupté

profane, s'encadre entre ces deux monuments; mais ni le Baptistère ni le *Campo-Santo* n'inspirent le dédain des plaisirs du monde et la terreur de la mort. L'enfant qui naît n'accepte point les serments austères du baptême, et l'homme qui meurt croit s'endormir. A Pise et à Florence, tout représente la vie; rien n'y représente la mort, pas même le tombeau.

FLORENCE

I

Le prince de Montfort. — Jérôme Bonaparte.

Florence est une cité magnétique; les étrangers y viennent, y restent, y vivent, y meurent. L'attrait de cette ville est dans les monuments, dans le calme des rues, dans la sérénité du ciel, dans la beauté pittoresque du fleuve, et surtout dans je ne sais quelle langueur ionienne qui descend de l'air et vous donne l'amour du repos. On dirait que Florence, comme la Circé antique, enlace les étrangers d'étreintes invisibles, et leur donne une fête continuelle de musique, de paysages, de décors, de parfums, de femmes, pour leur inspirer l'oubli de leur pays natal. Je ne suis pas étonné que les proscrits et les exilés, qui ont été forcés de rompre violemment avec leurs habitudes de la patrie, se jettent dans les bras de cette Flo-

rence, qui est la mère commune de ceux qui souffrent, et qui a des paroles de consolation pour tous.

On m'a montré au Campo-Santo de *San-Spirito* une tombe singulière, s'il peut y avoir des singularités dans une tombe ! C'est là que repose William Rudges, un Anglais fort riche de son vivant; il avait beaucoup de chagrins, malgré sa richesse, ou à cause de sa richesse, des chagrins de famille, ne pouvant en avoir d'argent. Il eut recours, pour se guérir, au régime des voyages. La locomotion est salutaire aux maladies morales. Rudges arriva en 1814, à Florence; il voulait visiter l'Italie, l'Allemagne, la Russie, l'Asie-Mineure, passer un hiver à Constantinople, un été à Smyrne, débarquer à Cadix, traverser l'Espagne et la France, et rentrer chez lui par Calais. Son plan était superbe;. son voyage devait durer dix ans.

Rudges s'installe à Florence chez madame Hambert, si connue des voyageurs; alors si jeune, si blonde, si gracieuse, si belle; aujourd'hui toujours charmante et somptueusement hospitalière dans sa jolie villa. Elle avait son hôtellerie au bord de l'Arno (à présent *Porta Rossa*). Elle reçut Rudges comme elle recevait tout le monde. Rudges résolut de passer trois mois à Florence. Il se lança dans les fêtes, les bals, les soupers, les promenades aux Cascines. En moins d'une heure d'étourdissement, il eut dévoré ses trois mois. Alors il se renouvela son bail, et loua une maison à *Borg'Ogni Santi*. Le trimestre expiré, la maison fut mise en vente. Rudges l'acheta. Achetée, il la meubla. Ayant une maison en ville, il ne pouvait se passer d'une petite villa. Du côté de *Poggia imperiale*, une charmante villa était en vente pour rien : l'Anglais l'acheta. Alors il lui fallut nécessairement avoir une maison

montée. Il eut donc des chevaux, des domestiques, une livrée, une calèche de promenade et une berline de campagne pour les excursions projetées à San Miniato, à Empoli, au Val d'Arno, à Vallombreuse, à Poggi-Bonzi. Un matin il s'éveilla en disant :

— C'est singulier ! Voilà donc un an déjà passé ici; on peut donc y passer deux ans.

Comme il réfléchissait sur sa destinée, il épousa par distraction la fille de la comtesse Furinola B***, une jeune Italienne de dix-sept ans, dont la famille était ruinée, mais fort adroite dans ses négociations matrimoniales avec les riches Anglais. Rudges promettait régulièrement tous les hivers à sa femme de la conduire en Angleterre, la belle saison venant. Les hivers et les belles saisons passaient, Rudges ne bougeait pas. En 1834, après vingt ans de séjour, notre Anglais est mort dans sa maison de *Borg'-Ogni Santi*, en laissant une nombreuse postérité anglo-toscane à sa patrie d'adoption.

L'histoire est vraie, et elle donne une juste idée de l'attrait indéfinissable de ce beau pays. On comprend très-bien que les hommes et les femmes d'élite que le malheur de notre époque si tourmentée a condamnés à l'exil se rendent de tous les points de l'Europe à Florence. L'exil y est plus léger; souvent même on peut s'y surprendre à regarder comme exilés tous ceux qui vivent loin de cette ville.

Dans l'hiver de 1834, il faisait beau voir les Bonaparte recevoir à leurs soirées les Polonais proscrits et les réfugiés Vendéens. Le gouvernement tolérant du grand-duc ne s'alarmait pas de ces bals de victimes, de ces fêtes d'exilés, parce qu'il n'y avait dans ces réunions rien de

politique, rien que les noms des invitants et des invités. Chacun y apportait sa sagesse, son bon sens, sa résignation, en respectant avec minutie les exigences peu ombrageuses de l'hospitalité toscane. En première ligne de ces royales demeures, où le malheur festoyait le malheur, on doit citer le palais Orlandini, résidence du prince de Montfort, le plus jeune des frères de l'Empereur.

Le palais Orlandini est au centre de la ville ; il est peu éloigné de la place du Dôme. Sa façade n'est pas imposante, mais elle est empreinte de cette grâce italienne commune à tous les édifices de Florence. Ce n'est point le palais Ricchardi, à *Via Larga*, forteresse taillée par assises de diamant, ni le palais Strozzi, rue de la Trinité, ni le *Strozzino* à *Buen Governo* ; c'est une grande et belle maison qui ne veut point soutenir de siéges, qui ne crie pas aux passants de reculer, mais qui les invite à venir.

Sous le vestibule, à gauche, au rez-de-chaussée, on trouve le cabinet de travail du prince de Montfort. C'est une pièce à tenture sévère, ornée avec goût ; le jour n'y est pas abondant, il tombe d'une seule et haute croisée. La table de travail est placée sur une estrade ; le prince écrit là ses mémoires, qui renferment, dit-on, des révélations importantes, curieuses et inattendues. Une vaste armoire vitrée couvre tout un côté de ce cabinet ; elle est remplie de trophées d'armes, et de reliques impériales et militaires. A chacune quelque histoire est attachée. Le prince montre aux Français visiteurs, dans le casier de prédilection, les clefs d'or de la ville de Breslaw, que l'Empereur lui donna en le félicitant sur la prise de cette ville, et le sabre à cambrure orientale que portait le pre-

mier Consul à la bataille de Marengo. Ce sabre n'est sorti du fourreau que le 14 juin 1800. C'est aussi un présent de Napoléon à son frère bien-aimé.

Les vastes appartements du premier étage sont réservés aux réceptions, aux bals, aux concerts, aux soirées; ils sont meublés avec magnificence. La première pièce d'entrée est un salon carré, où se réunit la famille du prince, après dîner, pour causer avec quelques intimes. Au milieu est une large table ronde, sur laquelle on voit les journaux et les revues de France, et des albums de toute dimension.

Un de ces albums, le plus grand, est peut-être aussi le plus curieux qui existe : on peut bien dire que tous les peintres européens y ont laissé, en passant à Florence, leur nom et un dessin. Horace Vernet, l'artiste par excellence de ces sortes de musées portatifs, a dessiné dans celui-ci un grenadier de la vieille garde appuyé mélancoliquement sur un tronçon de colonne, où toutes nos batailles sont gravées, à l'exception de la dernière ; à la place de celle-là, il y a un crêpe noir.

Malgré l'intérêt immense qu'excite cet album, riche de tant de signatures illustres, on donne volontiers le prix du concours à un nom et à un dessin qui sont tout à fait étrangers aux écoles connues : c'est une esquisse de la bataille des Pyramides, exécutée à la manière anglaise par le jeune et infortuné Napoléon Bonaparte, mort dans les troubles de la Romagne ; c'était le neveu du prince de Montfort, et le fils de la reine Hortense et du comte de Saint-Leu, Louis, ex-roi de Hollande. L'immortelle bataille d'Orient est crayonnée avec une furie d'artiste vraiment admirable ; c'est l'instant décisif où Mourad-Bey

tombe avec sa cavalerie sur les carrés de Desaix et de Bonaparte; la grande et calme figure napoléonienne semble luire dans cette tempête sombre qui soulève la fumée de l'artillerie et le sable du désert; la charge des Arabes est rendue avec un élan merveilleux. Mais ce qui achève de donner à ce dessin une noble idéalité poétique, c'est l'évocation des quarante siècles personnifiés qui se groupent nébuleusement sur les gradins des Pyramides, et assistent à la bataille, en spectateurs invisibles, debout sur l'amphithéâtre des Pharaons. Les larmes viennent aux yeux, lorsqu'on regarde ce petit tableau de famille, où le neveu a écrit une page de l'histoire de son oncle; on sent palpiter sur le vélin l'enthousiasme du jeune artiste, et l'on est profondément ému en songeant qu'il a péri de mort violente, à la fleur de l'âge, après avoir crayonné les Pyramides, ce beau titre de noblesse, sur l'album et la table de l'exil!

La porte du fond s'ouvre sur la galerie; c'est là que se donnent les bals et les concerts : tout y respire un luxe royal. La famille de l'Empereur semble habiter, vivante, cette galerie magnifique; tous les Bonaparte y sont représentés, dans leurs costumes des jours heureux, sur de hautes toiles, peintes par nos maîtres, et qui ont autrefois appartenu aux résidences des Tuileries, de l'Élysée, de Saint-Cloud, de la Malmaison. Les portraits aussi ont été exilés!

Depuis 1815, ce musée napoléonien s'est enrichi, en Italie, d'autres chefs-d'œuvre. A Rome, Canova a fait le groupe de Madame Mère et de ses petits-fils. A Florence, le célèbre Bartolini a fait les bustes de la famille du prince de Montfort, de ses deux fils, et de la princesse Mathilde, sa fille. David, Gérard, Gros, Girodet, Isabey, ont peint

les autres membres de la famille, dans leurs diverses phases de grandeur, de sorte qu'il n'y a point d'absent dans la galerie du musée Orlandini. Horace Vernet a ajouté à cette précieuse collection un tableau représentant la prise de Breslaw par le roi de Westphalie, aujourd'hui prince de Montfort.

Certainement on peut dire que toute l'Europe était invitée à ces fêtes charmantes, car il n'y a pas un petit État qui n'y eût ses représentants des deux sexes : l'absolutisme, la liberté, l'émigration, le royalisme y dansaient au même quadrille ; c'était une terre neutre : chacun laissait ses opinions et son pays à la porte pour les reprendre en sortant.

Le prince de Montfort a une conversation animée, abondante, pleine de traits et de pensées justes ; il est naturellement fort gai dans tous les entretiens qui n'apportent pas avec eux des souvenirs d'infortune. Malheureusement les sombres préoccupations de l'exil, les noms de famille qui résonnent incessamment à ses oreilles, les statues et les tableaux qui l'entourent, images muettes et si bruyantes, tout le ramène à un passé triste, contre lequel sa riante philosophie n'a point de défense.

L'avenir même de sa belle famille lui inspire à chaque heure de mélancoliques réflexions. Souvent je l'ai vu passer de l'accès de la joie la plus vive à cette tristesse sourde qui courbe la tête, et assombrit subitement le visage. C'est qu'alors il regardait sa fille, la princesse Mathilde, la plus belle, la plus rayonnante fleur que le ciel ait aimée dans les gynécées de Florence. La vive et jeune enfant s'abandonne aux distractions d'une fête avec toute l'heureuse insouciance de son âge. Y a-t-il un avenir et un passé pour une demoiselle de seize ans, princesse ou

bourgeoise? Le présent seul lui sourit avec ses séductions de musique, de toilettes, de promenade et de bal.

Un soir, que j'avais l'honneur de causer avec le prince de Montfort dans sa galerie, il me dit avec un accent de mélancolie qui m'émut aux larmes :

« On s'occupe quelquefois de nous en France, à la cham» bre des députés; on voudrait nous rendre nos droits » civiques par une loi. On sait que nous sommes, avant » tout, les amis de la France, et que nous ne conspirons » pas contre elle. On fait des vœux pour voir arriver le » jour où le gouvernement pourra nous rendre à nos an» ciens foyers, sans qu'il y ait péril pour lui et pour per» sonne. Eh bien! je vous assure que, pour moi person» nellement, je ne profiterais peut-être pas d'une loi de » rappel. Qu'irais-je faire à Paris? à quel titre y serais-je » reçu? Rois, princes, maréchaux, nous tenons tous notre » noblesse, à titres égaux, de la main de l'Empereur. » Soult est toujours duc de Dalmatie, par exemple. Si je » voulais faire une visite à Soult, quel titre prendrais-je » vis-à-vis de lui? Vous comprenez qu'il y a dans nos » positions quelque chose d'exceptionnel et d'embarras» sant. Si une loi de rappel est quelque jour promulguée, » c'est uniquement pour mes enfants que je m'en félici» terai, pour mes enfants qui ne connaissent pas la France, » et qui seraient si heureux de la voir, quand ils ne fe» raient que la traverser incognito! Quant à moi, je suis » tout à fait résigné à l'exil. »

Je puis affirmer que ces paroles sont textuelles, je les ai écrites sur mon album en sortant du palais Orlandini; elles me frappèrent par leur bon sens et par la manière touchante dont elles furent dites.

II

Joachim Murat.

A Florence, chez la comtesse de Lipona, dès que le piano n'accompagnait plus les airs de Bellini, toujours vers minuit, les intimes du palais Griffoni se formaient en petit comité de causerie, et l'on échangeait des historiettes jusqu'au matin; il y avait un charme inexprimable, dans ces veillées; le salon était encore tout désordonné par le concert ou le bal; mais les danseurs et les artistes avaient disparu. Les partitions s'éparpillaient sur les pupitres; les tables de whist, montraient leurs lampes éteintes, et leurs quatre fauteuils vacants; après tant de bruits joyeux, venait la conversation de famille; on servait le thé, et de belles gaufres, moulées aux armes de la reine de Naples, par l'éternel cuisinier de madame Dubarry.

On ne songeait point au sommeil dans ces délicieuses soirées matinales. La comtesse de Lipona disait toujours :

« Trois heures de sommeil me suffisent à moi; c'est une bonne habitude que je dois à mon frère l'Empereur. »

Et les intimes étaient fiers de se plier aussi à cette habitude qui leur venait directement de Napoléon. En sortant du palais, il nous arrivait, bien souvent, de voir les reflets de l'aube sur la noire colonnade des *Offices*, et sur le dôme de *San-Spirito*.

La comtesse de Lipona nous racontait quelquefois des histoires charmantes, avec cette grâce italienne-française qui ne l'abandonne jamais. L'illustre héroïne avait assisté à tant de drames, à tant de fêtes, à tant de malheurs! elle n'était jamais au dépourvu, lorsqu'elle daignait fournir son commerce d'anecdotes.

Une nuit, le cercle se resserra plus étroitement autour de son fauteuil; la noble femme nous annonça quelque chose d'inédit, et sa parole était voilée par l'émotion; sa belle et calme figure se contractait visiblement sous une impression de triste souvenir. Notre silence l'interrogeait avec respect; elle nous dit :

« Au temps que l'Italie était française, une sédition éclata dans un de nos régiments en garnison à Livourne; c'était une affaire fort grave; c'était beaucoup plus qu'une mutinerie de soldats. L'Empereur parut extrêmement irrité lorsqu'il apprit cette nouvelle; il promit un exemple sévère, et ce fut Joachim qui fut chargé de punir le régiment indiscipliné. Les ordres de l'Empereur étaient précis et terribles; il ne fallait pas de conseil de guerre, mais d'immédiates exécutions.

» Joachim arrive à Livourne, et fait rassembler le régiment sur la place d'armes; il annonce aux soldats qu'il a reçu de l'Empereur la mission de punir, et qu'il punira. L'énergie de sa parole, son geste impétueux et menaçant, et surtout l'autorité de son nom avaient déjà soumis la troupe rebelle; les soldats se jetaient à genoux; ils étaient humbles et suppliants. Joachim fut ému, lui si bon! mais il avait des ordres; il fit violence à son émotion; il garda la colère sur sa figure, et d'une voix formidable, il s'écria :

« — Je vais faire fusiller un homme sur dix. »

» La consternation fut grande, vous le pensez bien; le régiment, prisonnier dans la caserne, envoya plusieurs députations à Murat pour implorer le pardon. Officiers et soldats jurèrent de se faire tuer à la première bataille, sous les yeux de l'Empereur. Murat fut longtemps inflexible, du moins en apparence : enfin, il parut touché de tant de soumission, mais la faute était si grande, et l'ordre si formel, qu'il exigea que trois soldats, choisis entre les plus mutins, payassent de leur vie le crime du régiment. Les trois victimes furent bientôt désignées; on les mit au cachot; on annonça leur exécution pour le lendemain. Le régiment demeura consigné.

» Au milieu de la nuit, Joachim fit venir secrètement auprès de lui les trois soldats; un geôlier, dont la discrétion n'était pas douteuse, les avait conduits.

» — Vous serez fusillés demain, leur dit Murat (les soldats fondaient en larmes); préparez-vous à la mort, et tombez en braves, pour faire oublier votre crime. Je me charge de transmettre vos derniers adieux et vos regrets à vos pères et mères; vos familles ne méritaient pas des

enfants tels que vous; avez-vous songé à vos mères? dites... (les sanglots étouffaient leurs voix.) Ces pauvres femmes auraient été glorieuses et fières, si vous étiez tombés devant l'Autrichien; mais ici! malheureux! allez, je vais vous envoyer un prêtre pour vous donner le secours de la religion, pensez à la France et à Dieu; dès à présent vous n'êtes plus de ce monde.

» Les soldats se jetèrent aux pieds de Joachim, non plus pour demander leur grâce, mais le pardon avant la mort; et, comme ils s'éloignaient, Joachim les rappela:

— » Ecoutez, leur dit-il, si je vous accordais la vie, seriez-vous d'honnêtes gens ?

» — Non, nous voulons mourir, répondit un des soldats; nous avons mérité la mort, qu'on nous fusille, c'est juste.

» — Eh! si je ne veux pas vous faire fusiller, moi! s'écria Joachim; pourquoi voulez-vous mourir, lorsque je veux que vous viviez? je n'ai jamais commandé le feu que sur les ennemis; je ne veux pas le commander contre vous, qui êtes mes frères, qui êtes Français, quoique bien coupables.

» Et Joachim pleurait aussi, comme une femme, lui, le plus brave des hommes! n'est-ce pas, Messieurs ? »

Et nous pleurions aussi, nous, autour du fauteuil de la comtesse de Lipona, qui nous parlait si bien de son héroïque mari!

Après une pause, elle continua son histoire :

« — Ecoutez-moi, dit Joachim, avec une voix radoucie, vous êtes de grands coupables, mais j'aime à vous reconnaître beaucoup d'énergie et de caractère; vous me seconderez bien; je vous accorde la vie, il faut que vous soyez

morts pour tout le monde, surtout pour votre régiment. Demain, à l'entrée de la nuit, vous serez conduits hors de la porte de Pise, sur les glacis; vous recevrez un feu de peloton, à vingt pas, et vous tomberez roides morts; en ce moment, la dernière file de votre régiment, qui change de garnison, passera sur la grande route, l'obscurité du soir nous favorisera. Un homme, dont j'achèterai la discrétion, vous placera sur un tombereau, et vous conduira au cimetière. Là, vous trouverez des habits de matelots, et il sera compté mille francs à chacun de vous, vous resterez cachés deux ou trois jours dans une auberge qu'on vous désignera; dans deux ou trois jours, un bâtiment américain part pour la Nouvelle-Orléans; c'est là que vous irez vivre, et vivre en honnêtes gens, entendez-vous? vous serez conduits à bord, dès que le vent sera bon. Soyez prudents, et faites docilement tout ce que je vous dis. Allez, j'aurai soin de vos familles.

» Les soldats arrosèrent de larmes les pieds de Joachim, et ils lui répétèrent, à plusieurs reprises, qu'il serait content d'eux.

» Tout se passa comme Joachim l'avait combiné; l'exemple sévère fut donné au régiment; il n'y eut point de sang répandu, et l'Empereur, heureusement trompé, remercia Joachim de n'avoir sacrifié que la vie de trois hommes aux exigences de sa discipline. L'Empereur a toujours ignoré la ruse généreuse qu'a imaginée mon mari, dans cette circonstance; ce fut longtemps un secret connu de moi seule et de quelques-uns de nos affidés, qui ne l'ont jamais trahi: aujourd'hui, il n'y a plus d'inconvénient à le divulguer, et c'est ce que je fais pour vous. »

Après cette confidence, la veuve de Murat, trop émue

pour prolonger la veillée, se retira dans ses appartements. Nous étions attendris comme elle; nous gardions le silence; tous les regards étaient fixés sur le magnifique portrait, peint par Gros; il représente le roi Murat, dans une attitude héroïque, courant à cheval sur le rivage du golfe napolitain; le ciel et la mer sont orageux; le Vésuve se détache, tout enflammé, sur le fond du tableau : Murat et le Vésuve! face à face deux volcans!

La suite de cette histoire me fut contée, quelques mois après, à Rome, par une personne qui vit dans l'intimité de la famille impériale. C'est comme le dénoûment romanesque d'un drame, qui me semble moins appartenir à la vie réelle qu'à l'imagination d'un écrivain.

Sur la lisière d'une forêt voisine de la Nouvelle-Orléans, un chasseur frappait à la porte d'une jolie ferme, pour s'abriter d'un violent orage; c'était dans l'automne de 1830. La porte hospitalière s'ouvrit, et l'étranger fut introduit, par une femme âgée, dans une salle fort propre, meublée simplement, et presque toute tapissée de lithographies parisiennes, représentant nos principaux faits d'armes.

— Il paraît, dit l'étranger en langue française, que ma bonne étoile m'a conduit chez mes compatriotes.

— Monsieur est sans doute Français? dit la vieille femme.

— Oui, Madame, et bon Français : j'ai même des parents ici, dans cette salle.

— Mon fils est au jardin : je vais l'appeler; il sera bien content de vous voir.

— Votre fils est Français aussi?

— Oui, Monsieur.

Cette réponse fut faite avec un peu d'hésitation; elle ajouta avec plus d'assurance :

— Il est établi dans ce pays depuis longtemps, et, grâces à Dieu, il ne s'en repent pas ; cette ferme lui appartient ; nous vivons à l'honneur du monde ; nous sommes heureux.

En ce moment le maître de la maison entra dans la salle.

— Monsieur, dit la mère, nous a fait l'honneur de se reposer un instant chez nous, en attendant la fin de l'orage; c'est un des nôtres, c'est un Français.

Le maître de la ferme fit un salut militaire, et balbutia quelques mots de civilité. La figure de l'étranger le frappait singulièrement, et il était si ému, qu'il ne répondait pas à ses questions. Enfin, il se hasarda péniblement à lui adresser la parole.

— Monsieur, dit-il, vous allez trouver ma demande inconvenante, peut-être, mais je suis obligé de vous demander votre nom... Excusez-moi... Votre figure...

— Mon ami, répondit le chasseur, c'est la seule question à laquelle je ne puis répondre; il me serait facile de vous tromper, en me donnant un nom supposé; j'aime mieux me taire. Un homme qui porte mon nom ne sait pas et ne peut pas mentir. Maintenant que je vous ai refusé de vous dire mon nom, je n'ose vous demander le vôtre...

Le maître de la ferme ne répondit pas.

— Il paraît que vous êtes obligé aussi de taire votre nom? ajouta le chasseur.

— Oui, Monsieur, celui que je porte dans le pays n'est

pas le mien; à quoi vous servirait de le savoir? Je suis connu ici sous le nom de Claude Gérard.

— Au moins, dit la mère, il ne faut pas que monsieur s'imagine que mon fils ait à rougir de son nom de France... Il y a des raisons... qui...

— C'est tout comme moi, dit le chasseur; je ne dis mon nom qu'à ceux qui méritent de l'entendre, et, dès ce moment, je vous crois dignes de cette faveur : je suis Achille Murat, je suis le fils du roi de Naples.

Claude Gérard et sa mère tombèrent, la face contre terre, comme foudroyés par ce grand nom.

Le prince, aujourd'hui citoyen des Etats-Unis, les voyant pleurer, ne comprenait pas bien cet excès d'attendrissement qui se prolongeait toujours. Dès que Claude Gérard put parler, il montra, sur le mur de la salle, le portrait du roi de Naples, encadré par des rameaux de laurier vert, et il dit à son fils :

— Voilà votre glorieux père; c'est le maître et le saint de cette ferme; c'est à lui que je dois tout : un jour que j'allais mourir, votre père m'a sauvé la vie.

— Sur le champ d'honneur? dit Achille Murat.

— Non, sur le champ du déshonneur. Je m'étais oublié, moi. Ma tête était brûlée; j'avais mérité la mort; on m'a conduit à la porte de Livourne, avec deux de mes camarades, aussi coupables que moi. On a fait feu sur nous : nous sommes tombés. C'était Murat qui avait combiné tout cela. Avec son argent, je suis venu en Amérique. Mes deux camarades sont morts, depuis deux ans, à New-York. Moi, je vis encore, de cette vie que je dois à votre père. J'ai travaillé, je suis dans l'aisance; ma mère, qui avait reçu mon acte de décès, a reçu quelques

années après, une lettre de son fils vivant qui l'appelait en Amérique. La pauvre femme, qui avait tant pleuré, a failli mourir de joie en me revoyant. Maintenant, si le fils de mon royal bienfaiteur veut ma vie, mon bien, mon bras, tout est à lui.

— Je le reconnais bien là, le généreux Joachim! dit Achille Murat, les larmes aux yeux.

— Il a fait grâce à bien d'autres encore, dit Gérard.

— On ne lui a pas fait grâce à lui, répondit une voix.

SAMPIETRO

I

Dans la traversée de Marseille à Toulon, on côtoie un rivage tout rempli des souvenirs de la glorieuse famille impériale, et ce rivage est marseillais : on y voit encore aujourd'hui la maison de campagne habitée par la famille Clary; et bien souvent, à Florence et à Rome, la princesse Charlotte, jeune veuve à jamais regrettable, et l'illustre mère de Napoléon m'ont fait l'honneur de me demander une foule de détails sur cette maison de la montagne et de la mer, où le jeune Bonaparte avait recueilli ses premières pensées et prêté l'oreille aux bruits mystérieux de son avenir.

Ce vieux domaine de la famille impériale, aujourd'hui

propriété de MM. Pastré, nom cher au commerce, est à deux lieues de Marseille.

Au pied de ces montagnes grises et bouleversées, qui s'allongent en promontoire, on rencontre un site africain plus beau que tous les paysages poursuivis par les peintres à travers les archipels et les déserts. On ne trouve là, ni vertes prairies, ni bocages humides, ni blés jaunes, ni pommiers modestes, ni chênes orgueilleux. C'est une nature intelligente qui n'a pas perdu son temps à faire des choses utiles et à se rendre aimable aux agriculteurs. C'est partout, sur la montagne, sur la rive, dans la vallée, un solennel dédain de toute végétation banale; c'est un échantillon du globe avant la charrue et l'arrosoir. Des pins énormes fendent çà et là les rochers et se penchent sur les abîmes comme des géants au désespoir; des plantes sauvages, des fleurs sans nom, des nappes d'immortelles jaunes, des touffes de genêts d'or s'y détachent par intervalle sur d'immenses plateaux de granit, comme des corbeilles isolées sur des tables de festin. La mer borde, enchante, parfume ce paysage des anciens jours de la création.

Singulier hasard ! C'est dans ce site que la famille Clary avait sa maison de retraite; là, Bonaparte a rêvé le trône de l'Orient que le canon de Saint-Jean-d'Acre fit écrouler. Il était dans la destinée de Napoléon de se trouver toujours en face de quelque montagne à pic, depuis son berceau volcanique d'Ajaccio jusqu'à Sainte-Hélène, en passant par la montagne de Marseille, les gorges d'Ollioules, les Alpes, le Saint-Bernard, le Simplon, l'île d'Elbe, toute une longue voie pavée de volcans éteints. Le grand homme fit sa première étape de soldat sous les

pins de la bastide Clary, et l'on conviendra que ce petit coin de France méritait bien d'être visité un jour par le noble voyageur, son neveu.

A peu de distance de la maison de campagne, et du milieu de quelques pins vulgaires, s'élève le plus noble des arbres inutiles que la terre ait créés. C'est un morven ou cèdre de Phénicie. Impossible d'assigner une date d'extrait de naissance à cet arbre, même en risquant l'erreur de quelques siècles. C'est un cèdre à cheveux blancs. On s'effraye en supputant le nombre de révolutions solaires qui peuvent argenter la tête d'un cèdre. Ce doyen du monde végétal a été embaumé comme une momie, de son vivant, par les aromates de la colline et l'air salin du golfe : il se survit à lui-même, et joue comme un autre son rôle de mélodie dans l'orchestre de la forêt voisine. La séve ne coule plus dans ses veines ; ses racines ne l'attachent plus au sol ; ses rameaux sont creux et peuplés d'insectes, et pourtant il est debout, il sourit au soleil, il lutine avec le vent, il regarde la mer, il reçoit les hommages du pèlerin.

M. Pastré ayant eu la bonté de me demander quelques vers pour son cèdre de Phénicie, j'écrivis ceux-ci sur l'album de la famille :

Monument végétal, antiquité vivante,
Vieillard de la forêt, ton âge m'épouvante :
Sur combien de sueurs, de plaisirs et de maux,
Vieux cèdre, as-tu versé l'ombre de tes rameaux ?
Quel siècle t'a vu naître ? As-tu l'âge qu'on donne
A l'arbre druidique, au chêne de Dodone ?
Aurais-tu vu passer vers le coteau voisin,
Où fleurissaient alors l'olive et le raisin,
Avec des lyres d'or et des chants d'allégresse,

La sainte Théorie et les fils de la Grèce,
Qui venaient vers le temple, aux bords du flot grondant,
Pour adorer Neptune et baiser son trident,
Quand, aux jours de Protis, Marseille, notre mère,
Disait les hymnes saints dans la langue d'Homère ?
Oh, garde tes secrets... un seul nous est connu ?
Quelquefois, descendant du roc aride et nu,
Un soldat lumineux, un enfant de la Corse,
Avec son doigt de fer égrena ton écorce,
Et demanda, pensif, à tes rameaux puissants,
L'oracle sibyllin entendu des passants.
Ce géant au berceau, qui s'assit sous ton ombre,
Te donna ta vieillesse avec des jours sans nombre ;
Les siècles, en mourant, debout, viendront te voir,
Car tu reçus de lui le céleste pouvoir
De survivre toujours, toi, vieillard de la plaine,
Au saule impérial qui pleure à Sainte-Hélène.

Maintenant, à propos de la bastide Clary, je vais écrire une anecdote des plus historiques, et à peu près telle que je l'ai racontée un soir à la princesse Charlotte, devant la princesse Clary et l'ex-reine d'Espagne, dans le vaste salon du palais Demidoff, à Florence, sur la rive gauche de l'Arno. Ce soir-là, je fus heureux de voir passer quelques éclairs de sourire sur la noble et charmante figure de la jeune veuve qui portait sa robe de deuil, et qu'une incurable douleur a conduite au tombeau, à la fleur de l'âge : tant d'esprit, de grâce et de talent devait exciter les mystérieuses convoitises de la mort.

Un vieux Marseillais que la mort a enlevé, il y a cinq ans, à sa famille et à ses amis, s'était mis en tête de me prendre pour l'auditeur obligé de toutes les anecdotes locales dont il avait fait une ample provision pendant sa longue vie. L'attention que je donnais à ses récits, souvent un peu diffus, me valut cet honneur accepté avec

une déférence pleine de résignation. J'allais le visiter fréquemment dans la retraite champêtre où s'écoulèrent ses dernières années. Quand le temps était beau, il me conduisait sous les grands pins voisins de sa bastide, et après m'avoir fait asseoir à ses côtés, sur un banc, il ne tardait pas à entamer une histoire sans que j'eusse besoin de lui adresser la phrase connue des *Mille et une Nuits* :

— Monsieur, si vous ne dormez pas, dites-moi un de ces jolis contes que vous savez.

Comme la plupart des contemporains et des contemporaines qu'il faisait figurer dans ses historiettes n'existaient plus, je croyais, en l'entendant, assister à une évocation de fantômes; mais lui, gai et souriant, ressaisissait, dans ses narrations, toute la vivacité de sa jeunesse, et s'imaginait, quand il avait donné une date, comme celle de 1768, par exemple, à son récit, que sa figure avait repris l'éclat de ses belles années et qu'un odorant nuage de poudre était descendu sur sa jeune chevelure. A l'aide de ce facile procédé, il se rajeunissait, et les joies rétrospectives qu'il se procurait me prouvaient que si les vieillards louent volontiers le temps passé, c'est moins pour obéir à une humeur chagrine et critique, que pour rentrer, par l'imagination, dans l'époque brillante où leurs visages n'avaient encore subi aucun impertinent outrage.

Un soir d'été, j'avais pris à côté de lui ma place accoutumée. L'air d'une douceur inexprimable, exhalait ce calme qui accompagne les roses crépuscules du midi. La beauté de la soirée, le frémissement léger des pins, les vapeurs dorées du ciel, et, par-dessus tout, la date du

mois et du jour, faisaient, en ce moment, qu'un souvenir commençait à se dégager peu à peu des brumes de sa mémoire.

— Oui, me dit-il, après s'être recueilli dans une pose méditative, c'est à pareil jour, par une soirée aussi belle, que je vis pour la première fois un jeune homme qui n'a pas mal fait son chemin dans le monde. Depuis quelques mois, sa famille, exilée à Marseille, et la mienne vivaient dans une grande intimité; mon père recevait souvent ici la visite de sa mère et de ses sœurs. Un dimanche d'été, nos deux familles étaient réunies sous les pins et nous faisions des charades en action, quand il vint nous surprendre. Je m'étais improvisé un costume d'Agamemnon dans la charade de ce nom; j'avais un casque de carton et de papier doré sur la tête; le châle de l'une de ses sœurs figurait un manteau sur mes épaules, et un morceau de roseau, recouvert de papier, un sceptre dans ma main, quand la plus espiègle des demoiselles de la société, qui s'était vêtue en Iphigénie, au moyen d'une nappe disposé comme la stola antique, s'écria :

— Ah! mon Dieu! voici mon frère, le capitaine d'artillerie, qui vient nous faire ses adieux, avant de se rendre au siége de Toulon!

Il s'avançait lentement par la longue allée qui aboutit à la pinède; de longs cheveux aplatis sur les tempes encadraient sa longue et pâle figure. Je fus frappé de la distinction et de la finesse de ses traits. Sa mère nous le présenta; il y avait sur cette noble tête l'expression du commandement et de la domination si fortement empreinte, que j'éprouvai un risible embarras à m'offrir à lui dans ma parodie burlesque du costume d'un héros grec. Pre-

nant à la main mon casque puéril de carton et de papier doré, je fis au visiteur inattendu de profonds saluts, et attendis ses ordres pour reprendre mon rôle dans la charade d'Agamemnon.

— Vous faites des charades? nous dit-il.

— Oui, capitaine, lui répondis-je. On a déjà deviné Aga, général turc, et Memnon, statue égyptienne.

— Et l'on n'aura pas grand'peine, ajouta-t-il, à voir en vous Agamemnon, le roi des rois.

Qui m'eût dit que, dans ce moment, j'avais aussi un futur Agamemnon devant moi!

Notre jeune capitaine d'artillerie s'assit au milieu de nous, me regarda assez brusquement en face, habitude dont il ne put jamais se corriger, et nous dit :

— Depuis que j'ai conduit ma famille proscrite à Marseille, je suis obsédé par le souvenir de Sampietro de Bastelica, de mon compatriote Sampietro, un rude homme, ma foi! Ne me suis-je pas mis dans la tête que j'ai trouvé, ce matin, dans une de nos vieilles rues, la maison où a dû se passer la plus grande scène de sa vie! Cette maison m'a tellement impressionné, que je jurerais volontiers, que Sampietro de Bastelica l'a habitée. Tenez, je cherche maintenant un sujet de tragédie, bien que l'époque tourne visiblement à la pastorale, depuis que le bourreau fonctionne tant sur nos places publiques.

— Tu veux faire une tragédie! mon frère, — s'écria la plus jolie de ses sœurs, une statue grecque animée par un rayon choisi.

Le capitaine d'artillerie poursuivit, sans prendre garde aux paroles de sa sœur :

« Je voudrais un sujet pris dans notre histoire insulaire. Il y a toujours eu en Corse des âmes si fortement trempées et comprenant si bien la haine nationale ! Sampietro avait une de ces âmes, le More de Shakspeare ne lui va pas à la cheville. »

II

« Donc, ce matin, en rêvant à Sampietro, je me rappelai qu'il s'était mis, à Marseille même, à la hauteur de tous les héros des drames anciens et modernes. Cette idée me préoccupait vivement, quand, en levant les yeux, je vis une maison dont l'architecture est celle du temps de Henri II : des fenêtres avec des encadrements curieusement fouillés par le ciseau, une espèce de guérite qui surplombe et des gouttières à têtes d'animaux fantastiques. C'est peut-être là, me suis-je dit, que Sampietro se présenta inopinément à sa femme. Celle-ci était riche, l'une des plus anciennes familles de la Corse, et l'apparence de cette maison est telle encore aujourd'hui, qu'elle a dû être regardée, en 1555, comme une des plus belles de

la ville. Alors une invincible curiosité m'a entraîné dans cette vieille demeure; on m'a crié, dans l'escalier:

— Que demandez-vous?

— Vanina Ornano, ai-je dit, la femme de Sampietro de Bastelica!

— Personne de ce nom ne loge ici, m'a-t-on répondu du troisième étage.

— Et qui loge au premier? ai-je ajouté.

— Le premier étage n'est plus habité depuis qu'on a brûlé le sorcier Gauffridi qui y demeurait.

« Vous sentez bien qu'un étage qui n'est plus habité depuis qu'on a brûlé le sorcier Gauffridi qui y demeurait, a bien pu avoir un hôte aussi terrible que Sampietro. Il y a des maisons marquées au sceau de la fatalité. Ainsi, encouragé par cette révélation aussi inattendue que diabolique, je demandai à visiter ce formidable premier étage; la même voix me dit que je n'avais qu'à pousser une porte devant laquelle on ne passait qu'en se signant, et que je pourrais visiter tout ce que je voudrais.

» J'entrai dans une grande pièce d'une physionomie peu rassurante; elle était sombre, et une tapisserie à haute lice en couvrait les murs. Parmi les personnages de cette tapisserie, il y avait un chevalier qui se perçait le sein avec une épée. La vue de ce chevalier ne pouvait que me confirmer dans l'idée qu'une main mystérieuse ou mon étoile, si vous voulez, m'avait conduit dans un appartement où une scène horriblement tragique s'était passée deux cent cinquante ans auparavant.

» Je marchai sur le sol qui devait porter mon dernier acte; je touchai le mur où Vanina s'appuya, tremblante, devant le froid et inexorable regard de son époux; les deux

fantômes se levèrent devant moi, et je recueillis leurs terribles et suprêmes adieux.

» Or, voici ma tragédie :

» Sampietro, né au bourg de Bastelica, près d'Ajaccio, en 1501, de parents pauvres, eut pour la France une affection égale à la haine qu'il avait vouée à Gênes. L'histoire l'a placé au rang des meilleurs capitaines de son temps. Avec trois cents Italiens il fit lever le siége de Jossan, que dix mille Allemands investissaient; sa brillante valeur se signala à Coni, à Landrecies, à Cerisole. Plus tard il voulut arracherla Corse aux Génois, la donner à la France et préparer peut-être ainsi de merveilleuses destinées à quelqu'un de ses descendants. Pendant une année, il disputa, rocher à rocher, vallon à vallon, la Corse aux oppresseurs de son île, et les contraignit de repasser la mer. Mais, écrasé ensuite par des forces supérieures, il consentit à se rendre à une entrevue où l'on devait traiter de la paix; l'entrevue éclata en guet-apens. Sampietro, au mépris d'un sauf-conduit, fut pris et jeté dans la citadelle de Bastia, où l'outrage se dressa constamment devant lui. Sa haine contre Gênes s'accrut au point qu'il eût percé le sein de son père, si son père n'eût point partagé ses implacables ressentiments contre les maîtres de la Corse. Henri II demanda et obtint avec peine la délivrance de Sampietro. Celui-ci devint alors l'époux de la plus belle et de la plus riche héritière de notre île, de Vanina Ornano, qui accepta avec fierté la main de ce rude guerrier. Sampietro avait à peine quitté la Corse qu'il apprend que le sénat de Gênes, se repentant de l'avoir rendu libre, venait de mettre sa tête à prix, et que des assassins épiaient ses pas et sa retraite. Cet arrêt de proscription aurait

agrandi sa haine, si elle n'eût déjà rempli son âme tout entière. Le banni aimait la Corse; il aimait ses forêts de châtaigniers qui se déploient, comme une grande armée végétale, sur les flancs des montagnes, au bord des précipices; il aimait cette race héroïque, cette race de fer, qui boit l'eau des torrents et dort sous le chêne; devançant son temps, il ne voyait sur la carte du monde que la France qui pût combler de sa gloire le bras de mer qui séparait son île de l'Europe. Oh! quand le dernier outrage, le dernier défi jetés par Gênes à sa face lui furent connus, il aurait désiré souffler sa haine dans tous les cœurs et associer l'univers à sa querelle. Mais, tandis qu'il recrutait une armée destinée à opérer la délivrance de la Corse, il apprend que sa femme, retirée à Marseille, faisait faire de pressantes démarches auprès des sénateurs de Gênes pour qu'ils fissent grâce à son époux. Cette nouvelle, qui le bouleversa, lui parvint à Constantinople; deux semaines après, il entrait dans la chambre où j'étais le matin.

» Ici j'ai mon dénoûment. »

Le jeune capitaine d'artillerie s'interrompit un instant pour regarder sa mère assise en face de lui. Cette femme me fit, dans ce moment, l'effet de la Cornélie antique; sa figure sculpturale respirait l'énergie insulaire. Comme l'épouse de Sampietro, elle avait fui la Corse devant les nouveaux oppresseurs de son pays; les arrêts de proscription et de mort formaient autour de sa tête la sombre auréole qu'y attachent les persécutions politiques.

— Ma mère, dit le jeune militaire, pardonnez à Vanina si elle fut moins grande que vous; si jeune et si enivrée par l'opulence, elle rêva une réconciliation impossible entre Gênes et son époux. Vanina, ainsi qu'un de ses por-

traits que j'ai vu à Corte l'atteste, avait, sous une blonde et aérienne chevelure, une de ces têtes, que nous adorons à genoux, dans les églises, où on nous les montre couvertes de reflets des bougies et parfumées par les vases de l'autel. Le souvenir de Vanina me rappelle celui des jeunes filles de mon pays. Je ne sais ce que Dieu me réserve, mais je sais que, devant la bonne ou la mauvaise fortune, mon cœur écoutera toujours les mystérieux appels de la patrie; que les impressions reçues en face de ma grande mer, au pied de ma haute montagne, sur les grèves dorées par le soleil et foulées par nos belles insulaires, quand la cloche du village tintait mélancoliquement, s'unissent dans mon âme aux énergiques émotions de la grandeur et de la gloire. J'ignore, je le répète, ce que Dieu garde à mon épée et à ma tête; mais, si j'étais enchaîné comme Sampietro dans une forteresse; si l'ennemi, roïdissant son bras contre ma poitrine désarmée, me traçait, sur je ne sais quel rocher perdu dans le monde, le cercle fatal de Popilius, et mesurait l'air à mes poumons et le rayon à mes yeux, je saurais créer en moi une fête secrète, en y évoquant les réminiscences du jeune âge dans l'île natale. Je reviens à mon drame.

» Vanina pousse un cri de joie à la vue de son époux, et s'avance pour le serrer dans ses bras; mais Sampietro la repousse et arrête sur sa femme un regard qui la fait tressaillir.

— Vous voyez le proscrit, Madame; vous voyez un infortuné dont la tête a été mise à prix, vous savez pour qui, Madame!

— Oh! plus vous êtes malheureux, plus vous êtes cher à votre femme.

— A ma femme, qui marchande ma honte!

— Votre honte!

— Ils savent à Gênes maintenant, que Sampietro consent à s'humilier et à demander sa grâce.

— Vous auriez demandé votre grâce?

— Moi, grâce! moi, grâce! Connaissez-vous bien Sampietro, Madame ?

— Ah! Monsieur, vous me glacez le sang.

— Avez-vous oublié qu'ils ont, les infâmes, bâti sur toutes nos montagnes des châteaux d'où le pillage, le viol, le meurtre descendent dans nos vallées; qu'ils ont chargé de fers ces bras; qu'ils m'ont jeté dans un cachot avec des rires moqueurs; qu'ils ont mis ma tête à prix, et que le bourreau m'attend pour gagner son salaire avec ma tête?

— Je le sais, répondit tristement Vanina.

— Vous le savez, et vous avez cru que je pourrais leur demander grâce!

— C'est donc un adieu éternel qu'il nous faut dire à la Corse!

— L'exil vous est donc bien amer!

— Avec vous, Vanina irait au bout du monde.

— Vanina, si Gênes, pourtant, écoutait la supplique de Vanina, dit Sampietro avec un faux sourire qui trompa sa femme..... Car, enfin, ces Génois ne sont pas si intraitables, ajouta-t-il.

— Ah! oui, si Gênes se laissait fléchir! Vous savez ce qu'a dit le grand Dante: « Malheureux celui qui sait combien est amer le pain de l'exil! »

— Et puis, continua Sampietro, Vanina a des amis puissants; les Ornano et les Doria sont unis par les liens du sang; les Ornano désarmeraient aisément les sénateurs

génois et obtiendraient d'eux la grâce de Sampietro !

— Eh ! que ferait Sampietro de cette grâce ? demanda timidement Vanina, qui appuya sa main sur l'épaule de son mari.

— De cette grâce qu'il vous devrait, n'est-ce pas ? dit Sampietro, d'un air qui dissipa tous les soupçons de sa femme.

— Allons, je vois que vous savez tout. Cette grâce...

— Eh bien ?

— Je l'ai !

— Vous l'avez ! s'écria Sampietro en reculant : mon déshonneur est donc signé, et c'est vous qui avez conduit la main du doge ! vous la femme de Sampietro !

— Ah ! mon Dieu !

« Voici ce qui eut lieu. Le More Othello est une fiction, une légende vénitienne ; le Corse Sampietro est une histoire, une véritable histoire. Sampietro annonça à sa femme qu'elle allait mourir, et le malheureux adorait sa femme. Il se prit à contempler ce beau visage où montait déjà la pâleur de la mort, cette femme pleine de vie, éclatante de jeunesse et dont il allait faire un cadavre ; il aurait voulu donner mille existences pour racheter celle qu'il allait briser de ses mains. Mais les mots de *Gênes*, de *grâce*, de *honte* s'engouffraient, comme une tempête, dans sa tête ; ils y éclataient avec une telle puissance, que le malheureux ne sentait plus que l'atroce nécessité d'une expiation, sans exemple dans l'histoire. Alors, et Defosque, l'exact historien de cet homme étrange, nous l'atteste, alors Sampietro prit les mains de sa femme, les serra avec tendresse, et, forçant Vanina de se tenir debout devant le sacrificateur, le barbare s'agenouilla et adora sa victime.

En ce moment tout son amour sembla l'emporter; il mouilla de ses pleurs les mains qu'il tenait dans les siennes, il donna à sa femme des noms doux et caressants. Vanina revint à l'espérance, et tandis que, baissée devant son époux agenouillé elle lui souriait, Sampietro enleva l'écharpe qui entourait le cou de sa femme, la roula rapidement sur ses genoux et s'en servit ensuite pour étrangler Vanina. »

— J'aime mieux le More Othello, dit une personne de la société; si vous faites une tragédie de cette horrible histoire, donnez pour rival à Sampietro quelque Génois; alors celui-ci se croyant outragé comme époux et comme citoyen, n'en sera que plus intéressant.

— Alors Sampietro, répondit le jeune capitaine, ressemblera à tout le monde; et l'on ne saura pas ce que c'est que la haine de la domination étrangère dans un cœur corse.

— Mais dans tout ce que vous venez de nous dire, je ne vois qu'une scène, fis-je observer à notre narrateur.

— Allons, répondit-il, je vois que, pour plaire à tous les parterres du monde, il faut toujours refaire cette éternelle tragédie qui commence aux Atrides.

Le vieux Marseillais, arrivé à la fin de son anecdote, me dit: Vous n'avez pas tardé à comprendre que ce capitaine d'artillerie était le jeune Bonaparte qui avait eu réellement le projet de faire cette tragédie de Sampietro, mais il en fut détourné par d'autres travaux qui furent applaudis par l'univers.

CHAPITRE DES ALBUMS

Puisque j'ai parlé de l'album de madame la comtesse de Lipona, je crois qu'il est temps d'en finir avec ce sujet qui occupe une grande place dans mes souvenirs de Florence.

L'album est en vogue en Italie : partout il vous arrête au passage, et sollicite une inspiration. Heureusement le pays est fécond en idées, en noms harmonieux, en poétiques souvenirs. Il est plus aisé d'écrire cent vers sur un album d'Italie qu'un quatrain ailleurs. On m'a fait bien souvent l'honneur de me demander quelques rimes improvisées, sur la terre classique des improvisateurs; j'ai été assez heureux quelquefois, non pas pour réussir, mais pour ne pas rester court en chemin; c'est tout ce qu'on

peut demander. En transcrivant sur ce livre quelques-unes de ces poésies, celles que je me suis rappelées, ou dont quelques personnes avaient bien voulu garder copie, j'aurais pu revoir et beaucoup corriger; j'ai mieux aimé les livrer à l'impression avec leurs défauts originels. J'imposais toujours une condition aux propriétaires des albums : celle de m'indiquer eux-mêmes le sujet de mes vers : j'étais bien sûr, d'ailleurs, que ce choix, que je laissais à leur disposition, ne roulerait que sur l'Italie : Florence, Rome, Naples; ou sur des souvenirs de l'Empire et de Napoléon; c'est-à-dire, la mine la plus riche et la plus facile à exploiter pour un poëte. J'ai déjà inséré les poésies que j'ai écrites sur l'album de madame de Lipona.

Arrivée à Florence.

SUR L'ALBUM DE MADAME MARINI.

Dans mes secrets ennuis, je l'ai tant appelée
Cette molle rivière et sa fraîche vallée,
Paysages si beaux et tant de fois dépeints ;
Ces collines d'azur que parfument les pins,
Et ce village étrusque où rayonne la tuile,
Où s'abrite au soleil l'arbre qui donne l'huile,
Où le pieux vallon, caressé par le vent,
M'apporte l'*Angelus* des cloches du couvent !

Et Florence était là ! sur son fleuve endormie,
J'ai voulu l'embrasser comme une tendre amie,

Et mes lèvres en feu frissonnaient de plaisir,
Comme si de ma main j'allais pour la saisir.
Des montagnes d'azur lui servaient de ceinture,
Elle me déroulait sa noble architecture;
L'Arno devant sa porte, avec de joyeux sons,
Saluait des grands-ducs les larges écussons :
Pour la bien caresser, la rivière était lente;
Que de tours couronnaient sa tête étincelante!
Quelle douce lumière impossible aux crayons,
Enveloppait ses murs d'un tissu de rayons!
Du sommet de sa tour, avec sa voix ardente,
La Giotto m'envoyait le nom sacré du Dante;
Il me semblait revoir, sur les clochers lointains,
Les spectres lumineux des sculpteurs florentins,
Et de Brunoleschi le magique fantôme
Debout, comme un géant, sur la croix de son dôme.
Bientôt la nuit tomba; sur les marbres noircis,
Je vins m'asseoir aux lieux où Dante s'est assis;
Indigne pèlerin, je crus que cette pierre
Donnerait un instant la force à ma paupière,
Afin de mieux la voir avec mes faibles yeux,
La tour que fit Giotto pour soutenir les cieux!

Florence.

A MON AMI ADOLPHE STURLER, PEINTRE D'HISTOIRE.

Viens, mon nouvel ami, viens, Français de Florence,
Dans la belle cité guide mon ignorance;

Viens, tu me parleras, en de doux entretiens,
Des tableaux incrustés sous les dômes chrétiens,
Des barons florentins du pieux moyen âge
Allant vers la Syrie en saint pèlerinage,
Et dont les angles noirs de ces larges maisons
Etalent aux passants les illustres blasons.
Cite-moi les grands-ducs et leurs nobles aïeules
Arborant l'écu d'or aux cinq tourteaux de gueules,
Et, le long du beau fleuve à leur sceptre soumis,
Conviant au travail tous les peintres amis.
Viens, le ciel est superbe, et Florence la reine
Nous enlace tous deux de ses bras de Sirène;
Retournons à ce cloître aux tranquilles arceaux,
Où la jeune peinture essaya ses pinceaux,
A l'église où l'on voit, au doux éclat des cierges,
Dans son cadre naïf la première des vierges;
Ce tableau que Florence, aux jours des arts naissants,
Apportait en triomphe avec des flots d'encens
Au pieux muséum, touchante galerie
Que bénit de son nom la nouvelle Marie (1)!

Ainsi je te parlais, un jour, un pur matin,
Où nous foulions tous deux le pavé florentin,
Où de l'Arno chéri l'onde mélodieuse
Partageait devant moi la cité radieuse;
Eh bien! en ce moment où l'on m'a ramené,
Tout ému du voyage, aux lieux où je suis né,
Où mon pays m'appelle, où l'amitié m'invite,

(1) L'église de Santa-Maria-Novella, où l'on voit la Vierge de Cimabué.

Dans ce passé brillant qui s'écoula si vite,
Je me replonge encore avec de tels élans,
Qu'ils me rendraient heureux, si je vivais mille ans!
C'est beaucoup dans la vie, où toujours l'ennui sombre,
Sur le plus vif azur jette ses masses d'ombre;
Oh! c'est beaucoup pour moi qu'un souvenir pareil
Coloré de tant d'or, de soie et de soleil;
Beau songe de printemps! images infinies
Qui me suivent encore avec leurs harmonies,
Leurs colonnes, leur ciel, leurs dômes, leurs tableaux,
Leurs grands pins dans les bois, leurs reflets sur les eaux;
Enigme du bonheur qu'on cherche et qu'on devine,
Lorsqu'on tient dans ses bras Florence la divine!

Ami, bien qu'aujourd'hui citoyen d'autres lieux,
Ne crois point que mon cœur se soit fait oublieux;
Il n'est pas de matin où je n'embrasse encore
La ville que partout tant de grâce décore.
Rappelle-toi le jour que tu serrais ma main,
Moi, partant si joyeux pour le pays romain;
Vers le soir, descendu de ma lente berline,
Piéton, je gravissais une haute colline;
On découvrait de là celle que nous aimons,
Florence, ses jardins, sa ceinture de monts,
Sa couronne de tours, sa rivière azurée,
Et ses dômes chrétiens d'éternelle durée.
J'allais à Rome, enfin! Depuis mes jeunes ans,
Rome m'avait ému de rêves séduisants;
Les lettres de son nom, dès l'enfance première,
Rayonnaient à mes yeux d'une vive lumière :
Quand je lisais ce nom, un parfum de plaisir

Du livre bien-aimé montait pour me saisir.
Qui l'eût dit? Ce jour-là, dans ma marche indécise,
Je contemplais Florence à l'horizon assise;
J'avançais en arrière, et j'avais oublié
A quel but éclatant mon pas était lié.
Sur le chemin de Rome, adossé contre un arbre,
Je vis s'évanouir le blanc clocher de marbre,
La tour du palais vieux, le dôme aérien,
Et la douleur me prit quand je ne vis plus rien.
Dans tous les souvenirs de mon pèlerinage,
Aujourd'hui c'est encor Florence qui surnage;
Toujours je les revois ces hauts murs éternels
Que gardent deux géants, colosses fraternels;
Le vieux palais moresque, avec sa colonnade
Que bâtit un génie arrivé de Grenade;
Avec sa vaste place où l'on croit voir, rêvant,
Le marbre ciselé s'insurger tout vivant.
De bronze et de granit prodigieux mélange!
Là, Jean le Bolonais lutte avec Michel-Ange;
Un Dieu, grand comme un Dieu, roulant son char marin,
Jette des flots d'écume à ces tritons d'airain;
Là, le haut piédestal de l'équestre statue;
Là, Persée élevant une tête abattue;
Le soldat ravisseur des filles des Sabins!
Colosses, tous rivaux des colosses thébains;
Ornements éternels, précieuses reliques,
Exposés sans péril sur les places publiques;
Car le sage Toscan, même aux jours malheureux,
Les sauva de l'insulte : il a veillé sur eux.
Toujours je me promène en esprit dans ce rêve,
Sur l'autre grande place où le dôme s'élève,

Où le Dante s'assit, où son nom est gravé;
Où, d'un immense poids, écrasant le pavé,
La montagne de marbre, aux lumineux atomes,
Le dôme aérien s'asseoit sur quatre dômes,
Près de la tour sublime, horloge des saints lieux,
Que Giotto cisela, comme un pilier des cieux !
O des beaux-arts chéris, touchante nourricière !
Florence, en te quittant, j'ai gardé ta poussière;
Devant ton seuil de marbre, à tes portes d'airain,
Je n'ai pas secoué mes pieds de pèlerin;
La poudre recueillie en courant sur tes dalles,
Elle sera toujours empreinte à mes sandales;
Noble poussière d'or! elle vient des tombeaux
Qu'un vieux temple a couverts de ses marbres si beaux;
Panthéon du génie, asile où la croix sainte
Garde tous les grands noms dans une même enceinte (1);
Elle vient du Musée où Raphaël est roi,
Où l'Europe, à genoux, a passé comme moi;
Elle vient de la rue, où, la flamme au visage,
Saint George, le guerrier, vous arrête au passage;
Elle vient de partout, des cloîtres recueillis
Que cinq siècles éteints n'ont point encor vieillis,
Des ponts, du pied des tours, des fraîches promenades
Sur le gazon du fleuve et sous les colonnades;
Des palais où Strozzi faisait luire aux passants
Son colossal écu, chargé de trois croissants;
Elle vient de partout, car la cité chérie,
Florence tout entière est une galerie;
Et, comme en un jardin, on court sur son pavé

(1) Église de Santa-Croce.

Que le fer a poli, que le fleuve a lavé.
Oh! pour moi la peinture était là tout entière;
C'était l'art dégagé de la lourde matière,
L'art qui doit tout à l'âme et ne dit rien aux sens,
L'art, tel qu'il se montra dans les cloîtres naïssants,
Lorsqu'au champ du repos, Pise, la chevalière,
Appelait autrefois la peinture écolière,
Et que l'art virginal se mit à voyager
Sur les pas conducteurs de Giotto le berger!

En écrivant ces vers, poëte cénobite,
Dans l'ermitage frais, la maison que j'habite,
Qui domine la mer, cet humide lien
Mariant mon rivage au sol italien,
Je vois venir de Naple, à l'anse accoutumée,
Une barque à vapeur couverte de fumée;
On dirait, en voyant ce nuage léger,
Qu'elle a pris le Vésuve à bord pour passager:
Alors, jetant mes yeux à l'horizon immense,
Avec tous ses décors mon rêve recommence,
Et m'allume le sang; surtout le lendemain,
Quand l'agile bateau, reprenant son chemin,
Vers les golfes toscans tourne sa belle proue,
Fait écumer le port sous sa bruyante roue,
S'ombrage de sa tente, et, glissant sur les eaux,
Emprunte à la vapeur les ailes des oiseaux.
Oh! c'est alors, ami, que je dis en moi-même:
« Qu'il est aisé de voir ce beau pays que j'aime!
» Si je l'avais voulu, dès demain, vers le soir,
» Sous un arbre toscan je pouvais donc m'asseoir!
» Être encore une fois au rendez-vous de l'heure,

» Devant le palais vieux, quand son horloge pleure,
» Et retrouver encor ta famille d'amis
» Dans ce retour prochain que je leur ai promis ! »
Oh ! levons-nous, partons; la route m'est connue;
Renvoyons l'atelier de la Bacchante nue;
Le Phidias nouveau, peut-être cette fois,
N'aura pas oublié de lui donner la voix;
Puissant Bartolini, gloire et reconnaissance
A la ville des fleurs qui te donna naissance!
Il faut revoir au fond de son calme jardin,
L'artiste aux blonds cheveux, la femme paladin,
Qui, traduisant le feu de sa vive paupière,
Fait un poëme en marbre et brode sur la pierre (1)!
Revoyons-les encore une fois ces palais
Qui s'ouvrirent un soir à l'obscur Marseillais;
Ces salons où l'exil vous couvre de ses voiles,
Astres impériaux, lumineuses étoiles,
Pléiade qui rendis mon visage serein,
Lorsque devers l'Arno je passai pèlerin!
Oh! s'il est une place encore à tant de fêtes,
Une! pour le dernier des voyageurs poëtes,
Qu'elle me soit rendue! Ah! c'est que j'aime tant
La musique qui court sur un marbre éclatant,
L'orchestre italien, la PERGOLA, théâtre
Plein de femmes aux grands yeux noirs, au cou d'albâtre!
Les peintres florentins n'ont rien vu de si beau;
On dirait que le soir, sortis de leur tombeau,
Ils viennent exposer à nos tardifs éloges,
Leurs modèles vivants dans le cadre des loges,

(1) Mademoiselle Fauveau.

Et ces bals parfumés, pleins d'harmonieux bruits,
Qui rendent un soleil aux éclatantes nuits,
Ces bals, dans ces palais que le fleuve caresse,
Ces bals d'enivrement, où l'heure enchanteresse
Est si prompte, qu'il semble, au précoce matin,
Que le soleil se couche à l'horizon latin;
Car tout ce qui fait joie au pauvre cœur de l'homme,
Toutes les voluptés que toute lèvre nomme,
Abondent à la fête; il passe sous nos yeux
Un congrès opulent de quadrilles joyeux.
L'Europe voyageuse au rendez-vous arrive
Devant le tiède Arno pour danser sur sa rive :
Alors, si la croisée, entr'ouverte un instant,
Vous révèle au dehors un rayon éclatant,
On s'étreint de bonheur, car la fête se lie
Aux montagnes, aux bois, au nom de l'Italie,
A la villa qui dort sous les pins arrondis,
A ces jardins toscans, terrestre paradis,
Où l'Arno poétique enivra de son onde
Tout ce qui fut génie et grand sur ce bas monde.

Le rivage natal ne m'a point engourdi;
Pour l'art je suis toujours l'artiste du Midi :
De ton bel horizon l'étoile fortunée
Me rappelle à ces lieux où la peinture est née;
Cette étoile aidera mes souvenirs récents;
A la terre de Dieu je porte mon encens;
Je n'ai pas mis au feu mon bâton de voyage;
Mon pied ne faiblit point sous la torpeur de l'âge,
Le ciel est magnifique, et la brise d'été
M'apporte de la mer mille cris de gaîté.

Il faut voir, s'il est vrai, qu'une fois en ma vie,
Eveillé, j'ai couru sur ces bords que j'envie,
Ou si ce n'est qu'un rêve éclatant et vermeil
Qui m'a montré Florence un jour de doux sommeil!

Le saule de Sainte-Hélène.

À MADEMOISELLE FLAMINIA T***.

Il dort dans son île lointaine,
Cet Empereur toujours vivant;
Il dort au bruit de sa fontaine,
Aux plaintes des flots et du vent;
Voilant le marbre de sa tombe,
Un saule se lève et retombe
Sur Napoléon endormi;
Et dans ces plages ignorées
Répand ses feuilles éplorées,
Comme les larmes d'un ami.

Sous l'arbre à la tige flottante
Où l'oiseau funèbre s'abat,
Il dort, comme sous une tente
La veille d'un jour de combat;
Lorsqu'un aigle fond de son aire,
Lorsque le fracas du tonnerre
Roule de la montagne au port,
On croit que, la flamme à la bouche,
Il va s'élancer de sa couche
Pour livrer bataille à la mort.

Le soir, du haut de la colline,
Sur le funèbre monument,
On voit le saule qui s'incline
Pour l'embrasser comme un amant;
On entend la plainte touchante
Que l'arbre funèbre lui chante
Pour consoler ses longs ennuis;
C'est une élégie inconnue
Qui tombe sur la pierre nue,
Avec le murmure des nuits.

Pour lui raconter sous la terre
Sa vieille gloire de quinze ans,
Il n'a qu'un arbre solitaire,
Le dernier de ses courtisans.
De tant de guirlandes de fête
Qu'un monde jeta sur sa tête
Que lui reste-t-il aujourd'hui?
Un saule sur la roche dure,
C'est l'arc triomphal de verdure
Que le temps a laissé pour lui!

Visitant sa triste demeure,
Nos marins, le front découvert,
Du saule échevelé qui pleure
Se partagent un rameau vert;
Et plus confiant aux étoiles,
A la brise ils ouvrent les voiles,
Sûrs de revoir leurs beaux climats,
Car on dit que ce saint feuillage

Donne au navire un doux mouillage
Et porte bonheur à ses mâts.

Le lac de Bolsena.

A MADEMOISELLE ***.

Après les Apennins, lorsqu'on descend des nues,
Qu'on a fait ses adieux au doux pays toscan,
Qu'on est las de fouler ces grandes roches nues
Toutes noires encore des flammes d'un volcan,

Oh ! que j'aime à te voir aux régions nouvelles,
Beau lac que le soleil a choisi pour miroir !
En toi que de fraîcheur, soit que tu te révèles
Dans les feux du matin ou les brumes du soir !

C'est comme un vif plaisir après les ennuis sombres;
Après le désert nu, c'est la terre de miel ;
C'est la clarté du jour après les noires ombres,
Après le désespoir c'est le rayon du ciel.

DE FLORENCE A ROME

Sienne. — Radicoffani. — Aquapendente. — Rome.

En ce temps la vie de l'artiste fut une noble et puissante vie. L'Italie était un atelier, un champ de bataille et un boudoir. L'artiste ébauchait en même temps un palais, une fresque, un tableau, une statue, une église, une citadelle; il avait des journées toutes pleines de travaux, d'intrigues, de rivalités, d'aventures, de méditations, de graves études, de folies d'atelier : sa palette et son ciseau se mêlaient sous sa main à l'épée, à l'arquebuse, à la mandoline.

Michel-Ange est la personnification la plus imposante de l'artiste du xve siècle; sa vie ne ressemble à aucune autre vie; il n'a connu ni les loisirs, ni le repos, ni les ennuis; il a créé un monde; il a été adoré des deux

plus nobles, des deux plus belles amantes de l'univers, Rome et Florence ; les papes, qui ne s'inclinent que devant Dieu, se sont inclinés devant lui. A sa mort, les souverains se disputent son cadavre comme une de ces précieuses reliques qui portent un bonheur éternel à la ville qui les reçoit. .

A quinze ans, il était déjà sacré roi entre les artistes; il avait effacé Ghirlandajo, son maître, et promettait à l'Italie de lui rendre Mazaccio et Lucca della Robbia. Il devait tenir mieux que sa promesse. L'Italie devint son atelier. De Venise à Bologne, de Bologne à Florence, de Florence à Rome, les blocs de marbre l'attendaient au passage et il créait une statue à chaque relais. Chemin faisant, il dressait un échafaudage, et peignait une grande fresque pour payer l'hospitalité dans quelques villes des Apennins. A Bologne, il ciselait *sainte Pétrone*, puis il montait à cheval, et courait à Rome, pour achever son *Bacchus* ou sa *Notre-Dame-de-Pitié.*

Florence l'appelait alors; et le voilà reparaissant sur la crête des Apennins, traversant la forêt de Viterbe, toute pleine de bandits, traversant les gorges marécageuses de Riccorci, les plaines volcaniques de Radicoffani, dormant sur la paille des étables, partageant le pain des pâtres de Torrineri et de Ponte-Centino, et après huit jours de fatigues revoyant sa Florence bien-aimée qui ébranlait toutes ses cloches pour le recevoir comme un roi. A peine descendu de cheval, il courait à l'église *Santa-Maria-Novella*, celle qu'il nommait son épouse, *mia sposa.* Il baisait les fresques de Paolo Ucello, de Fiesole, d'Orgagna, comme on embrasse, en arrivant chez soi, tous les membres de sa famille ; il s'agenouillait, dans la chapelle des Rucellaï, de-

vant la Vierge de Cimabué, patronne des artistes. Au travail ensuite! c'était un bloc immense qui l'attendait sur la place du Palais-Vieux; Fiesole avait écaillé ce bloc, il était trop pesant pour lui; Michel-Ange le fondait comme de la cire, il en tirait un géant de marbre, son *David*; il le plaçait sur un piédestal devant le palais, comme on place une sentinelle à la porte d'un roi.

A cheval encore! c'était Jules II qui appelait Michel-Ange; l'artiste rentrait à Rome, et le pape le conduisait par la main aux ateliers; Michel-Ange créait son Moïse, le Moïse du mont Sinaï, sublime comme dans le livre saint. Pour se donner quelque délassement après cette œuvre, il ciselait ses *Esclaves* et sa *Victoire*; puis il jetait les fondements du magnifique mausolée de Jules II, ou bâtissait la citadelle de Civita-Vecchia.

Nous le retrouvons encore à Florence, Léon X régnant; cette fois, le marbre lui manque, l'artiste a tout dévoré; il part pour les carrières de Saravezza, il va créer du marbre; il se promène deux ans sur les rochers qui recèlent le trésor du statuaire; il épie le sol; il le perce du regard; c'est qu'il lui faut du marbre pur, du marbre d'élite, la chapelle des Médicis le demande ainsi. Le précieux filon est trouvé. Michel-Ange a frappé du pied sur la carrière; il se mêle aux mineurs; avec eux il éventre la roche; il en tire des blocs vierges; quelle joie d'artiste! Le voilà dans la chapelle Saint-Laurent, méditant son Guerrier; il sera plus beau que le saint Georges de Donatello, plus beau que le Démosthènes du Vatican; la tombe des Médicis sera gardée éternellement par des statues vivantes; et toujours le voyageur, en les visitant, échangera des regards avec ce mystérieux guerrier qui domine la chapelle, et

lui donne ce caractère de religieuse mélancolie que le statuaire antique ne soupçonna jamais.

A Rome encore ! il y a des mausolées à construire et des statues informes dans les ateliers, et des fresques ébauchées qui attendent; Michel-Ange est partout: il peint, il cisèle, il équarrit des blocs; il fait des satires contre ses ennemis, il envoie des sonnets aux dames romaines, des cartels à ses rivaux, des plans de basilique au pape, des lettres au Grand-Seigneur qui lui demande un pont pour le faubourg de Péra.

Un jour, après avoir terminé le *Christ embrassant sa croix*, il va respirer sur la colline où furent les jardins de Salluste; il passe sur les ruines des thermes de Dioclétien, et s'arrête, saisi d'admiration, devant huit colonnes antiques qui n'ont plus rien à soutenir, car le noble fardeau qu'elles portaient s'est écroulé sur le gazon d'alentour. Michel-Ange s'attendrit de l'oisiveté de ces puissantes colonnes, et leur bâtit un temple, en les laissant toutes à la place que l'architecte impérial leur avait donnée dans la grande salle des bains. C'étaient là des jeux de Michel-Ange; une autre fois, il se prendra corps à corps avec le panthéon d'Agrippa, il le pèsera sur ses mains, le lancera dans l'air à quatre cents pieds, et le colosse ne retombera pas.

L'Attila chrétien, le connétable de Bourbon, fait le siége de Rome. La ville éternelle a donné congé à ses artistes, à ses poëtes, à ses musiciens, elle a fermé ses ateliers; Rome se bat, comme autrefois, contre Brennus et Annibal, pour ses autels et ses foyers. Michel-Ange est à Florence, il a repris son ciseau dans la chapelle de Saint-Laurent; il taille, de verve, une statue de femme; le bloc

sera trop court pour la forme colossale qu'il a imaginée, que lui importe ? L'artiste ne s'abaisse pas aux puérils calculs des dimensions : si le marbre manque aux pieds de la statue, l'ouvrage restera inachevé, voilà tout. Michel-Ange a-t-il le loisir de mesurer ses blocs ? il se rue sur eux, il en extrait l'image rêvée, et part.

Cette fois la route des Apennins lui est fermée. Rome a été prise d'assaut ; Rome a été violée ; Espagnols, Allemands et Milanais inondent la belle Toscane et menacent Florence ; Michel-Ange ferme ses ateliers, il prend l'arquebuse et l'épée, il se fait soldat : il se place en sentinelle devant le Palais-Vieux, et sert ainsi de pendant à la statue de David, haute de dix coudées, et moins grande que lui. Les ravageurs s'approchent ; ils occupent les hauteurs de San-Miniato et de la villa Strozzi ; ils campent sur les collines du Val-d'Arno ; ils étreignent Florence : le péril est grand : Michel-Ange est nommé inspecteur général des fortifications ; l'acclamation du peuple confirme ce choix. Après avoir produit ses chefs-d'œuvre avec son ciseau, il faut maintenant que l'artiste les défende avec son épée ; il a sa noble famille de marbre à protéger contre les stupides saccageurs de Rome, car les lansquenets et les Espagnols ne respectent rien ; comme les Perses de Cambyse, ils mutilent l'homme et la pierre ; mais Dieu et Michel-Ange sauveront la ville des Médicis, Florence sera plus heureuse que Rome, les Huns baptisés ne la violeront pas.

C'est Paul III qui siége au Vatican ; Rome est revenue de sa stupeur ; les ateliers se rouvrent ; les chantiers reprennent leur mouvement accoutumé ; Michel-Ange, qui s'est reclus dans un clocher à Venise, après la capitulation de Florence, et qui pleure sur la liberté toscane indignement

sacrifiée, descend enfin de son ermitage aérien, et reprend la route de Rome. A peine arrivé, il se remet à ses œuvres, comme si le pain de sa journée en dépendait. Un visiteur frappe à la porte de l'atelier; ce visiteur, c'est le pape, c'est Paul III; après avoir béni la ville et le monde, il vient bénir Michel-Ange; le pontife et l'artiste s'asseyent sur un bloc de marbre, et ils commencent un de ces sublimes entretiens qui réjouiront les beaux-arts. Paul livre la chapelle Sixtine à Michel-Ange, il l'entraîne avec lui au Vatican, il le place devant un pan de muraille et lui dit: Voilà la toile de ton jugement dernier.

L'artiste a trouvé enfin une peinture digne de lui: le Vatican est son atelier, sa toile une muraille immense; la basilique de Saint-Pierre est son chevalet; sa palette est une cuve pleine de couleurs; il y a plongé un pinceau gigantesque, et du premier élan d'une inspiration furieuse, il crée le ciel, la terre, l'enfer; il fait poser devant lui toutes les générations; il tire des tombeaux les représentants de tous les âges; il matérialise, sur sa fresque prodigieuse, les mystères de l'Apocalypse, les visions de l'apôtre, les joies du ciel, les épouvantements de Josaphat; c'est bien le jour des jours, le jour de colère que David et la Sibylle ont prédit: c'est le tableau d'un monde en dissolution; il est tout retentissant d'éclats de trompette, de mugissements de damnés, de chute de montagnes: c'est le jugement.

Quand le dernier coup de pinceau eut été donné à l'œuvre incomparable, Rome, la ville artiste, tressaillit comme aux jours merveilleux des Antonins; la foule se précipita sur le pont des Anges, le gonfanon papal fut arboré au Môle d'Adrien, la cloche de Saint-Pierre tonna

sur la basilique; Michel-Ange fut porté en triomphe, comme un consul victorieux, sur ce même Tibre, sur ce même sol qui avaient vu passer Paul-Émile et Trajan.

Le cri populaire le poussait au Capitole, là où finissaient les ovations; mais le Capitole n'avait conservé que son nom; il y manquait ces riches monuments qui servaient d'hôtellerie aux triomphateurs; il fallait rebâtir le Capitole pour Michel-Ange; le pape lui mit à la main la truelle et le marteau. Ce fut Michel-Ange qui rebâtit le Capitole pour lui.

Alors les points culminants de Rome chantèrent la gloire du grand artiste sur un lumineux triangle; à gauche Sainte-Marie des Anges; à droite le dôme de Saint-Pierre; au bout de la ville, le mont Capitolin; il avait signé de son nom ces trois monuments; sa mission était remplie; nul homme n'avait plus fait que lui; le ciel lui avait prodigué les jours, et l'artiste reconnaissant n'en perdit pas un seul, dans sa vie presque centenaire; il n'avait subi aucune des infirmités de notre nature; sa constitution fut si puissante qu'on aurait dit qu'il s'était sculpté lui-même, et que sa chair était la chair des statues; sa première maladie fut sa mort.

C'est en songeant à cette vie étonnante, si pleine d'œuvres et de jours, qu'on traverse les Apennins de Florence à Rome: le pied de Michel-Ange y est imprimé sur toutes les roches, l'artiste s'y est inspiré de toutes les imposantes scènes que Dieu y étale, comme dans une galerie digne de lui. Cette route est le grand chemin de Michel-Ange; elle garde écrite en caractères éternels la pensée orageuse de l'artiste; elle est le symbole matériel de ces existences d'élite auxquelles il fut donné de connaître toutes les joies

et toutes les plaies, de cueillir des fleurs sur la cendre et la lave, d'avoir des nuits de tempêtes, après des jours pleins de sérénité. A l'extrémité de cette voie apennine si tourmentée de contrastes et d'âpres accidents, on trouve une plaine calme, majestueuse; on trouve Rome; Rome, pour l'artiste, c'est le but du voyage de la vie, c'est le paradis, le repos, l'immortalité.

Elle est féconde, joyeuse et dorée comme un rêve de jeunesse, cette campagne qui vous conseille le voyage des Apennins; il y a des fleurs agrestes qui bordent la route, de beaux arbres qui s'arrondissent sur le pèlerin endormi, des torrents de vignes qui coulent de collines en collines jusques à l'horizon, de jolis villages qui adossent leurs maisons coloriées sur le vert éclatant des pins, des couvents solitaires, réfugiés dans les bois, des métairies avec des peupliers qui tremblent sur les fontaines: ce grand paysage vous suit complaisamment et vous fête comme si vous étiez cent mille à le contempler; on s'étonne de se trouver seul, admis à tant de magnificences. Quelle joie de suivre à pied, le bâton à la main, cette ravissante décoration qui se perpétue à l'infini, qui vous sourit avec tant de grâce, et semble vous promettre de vous accompagner toujours!

Le soir on arrive à Sienne, la Florence des Apennins, ville charmante oubliée dans un désert; là, on retrouve l'élégance de la cité toscane, l'architecture de diamant, les rues pavées de dalles, les palais forteresses, les écussons de Strozzi; une population calme et heureuse qui parle en musique, et fait éclater dans les rues le murmure argentin de l'italien siennois. Tout en marchant sur le pavé, qui conduit à Rome, on respire un parfum

d'église, on entend le son d'une cloche qui vous attire à droite; c'est la cathédrale; elle vous sert d'hôtellerie, elle se révèle à vous dans toute sa splendeur. La cathédrale de Sienne appartient encore à ce bienheureux siècle où l'art ne travaillait que pour la foi, où l'architecte, le peintre, le sculpteur, rendaient à Dieu en chefs-d'œuvre tout ce qu'il en avait reçu en talent.

L'Italie est semée de ces belles églises de marbre; elles sont ouvertes à tout arrivant; le voyageur échauffé par la route, blanc de poussière, humide de sueur, trouve un délicieux abri dans leurs nefs toujours fraîches. C'est une halte précieuse : on secoue la poussière de ses pieds sur le parvis, on rafraîchit son front avec l'eau du bénitier, on s'agenouille devant Dieu ou devant Raphaël, en chrétien, ou en artiste; puis on se relève, et on descend encore sur la voie romaine, aujourd'hui silencieuse et triste, autrefois animée par cette caravane de peintres, de sculpteurs, d'architectes qui ont bâti partout ces merveilleuses églises, et les ont remplies d'images saintes et de tableaux.

Un jour, sous cette porte de Sienne, deux cavaliers se rencontrèrent; l'un sortait de l'hôtellerie de Poggi-Bonzi, l'autre allait à Florence. L'un grand, athlétique, avec de grands yeux noirs, un teint basané, des cheveux bruns et crépus; l'autre un enfant, avec un visage rose et virginal, comme une jeune fille sous un costume qui n'est pas le sien. Ils se serrèrent la main cordialement, du moins en apparence :

« Je vais à Florence, tailler du marbre, » dit l'un des cavaliers.

« — Je vais travailler à la sacristie de Sienne, » dit l'autre.

C'était Michel-Ange et Raphaël.

Le pâtre siennois qui vit cette rencontre fut bien heureux. Sous cette même porte, on ne trouve plus qu'un douanier qui vous demande votre passe-port.

La sacristie où travaillait Raphaël fait oublier l'église; on ne regarde qu'avec distraction ces nefs magnifiques écartelées de marbre blanc et noir, cette chaire élevée sur des animaux de l'Apocalypse, sur des colonnes de jaspe et de porphyre, et ce pavé du sanctuaire, sans égal au monde, et cette corniche du chœur composée des têtes de tous les papes depuis saint Pierre jusqu'à Alexandre III; on passe rapidement devant tout cela, on ne songe qu'à la sacristie voisine, tout illustrée de fresques par Raphaël; un cicerone en soutane vous introduit dans la sacristie; là on est un peu désappointé d'entendre dire que Raphaël n'a peint qu'une seule de ces fresques naïves qui servent de tapisserie aux quatre murailles; c'est lui pourtant qui en a fait tous les dessins; Bernard Perugin les a terminées : elles représentent les actions historiques du pape Pie II. Au milieu de la sacristie, le clergé siennois a donné une hospitalité généreuse et touchante aux trois Grâces; elles sont décentes parce qu'elles sont nues; en Italie, de quelque religion qu'il vienne, l'art est toujours saint et béni.

Sienne laisse d'heureuses et riantes pensées dans la mémoire du voyageur; on aime à se rappeler son élégante et gracieuse physionomie, ses édifices modernes de brique rouge, si gaie au soleil; sa place *Del Campo*, dont le pavé concave ressemble à une immense cuve. Il y a une chose encore qui m'a frappé à Sienne, et dont aucun voyageur, je crois, n'a parlé : Sienne a reçu probablement en héritage la Louve romaine; on y trouve partout la

fauve nourrice allaitant les Gémeaux; c'est le blason de la ville; Rome, en adoptant la tiare et les clefs, a cédé à Sienne ses antiques armoiries, afin qu'il ne fût pas dit qu'on les eût effacées du sol latin. L'écusson de Romulus, incrusté à l'angle des carrefours, vous sert comme d'indicateur, pour vous désigner la double ornière qui mène aux sept collines. On sort dans la campagne, avec un cœur joyeux, car il semble que Rome est à l'autre bout du chemin.

Cette illusion dure peu; insensiblement le paysage s'assombrit, les arbres s'éclaircissent, les collines se nivèlent à la plaine; on sent que la Toscane vous échappe, que la vie s'éteint, qu'un nouveau domaine commence. C'est comme le premier nuage du désenchantement après l'ivresse du jeune âge. La campagne se déroule vide et monotone; par intervalles, des rochers calcaires se hérissent du milieu des blés, comme les premiers chaînons d'une montagne volcanique que l'on croit distinguer parmi les brumes de l'horizon. Il y a bien encore, çà et là, quelques villas aux croisées vertes qui s'épanouissent dans une oasis et semble protester contre la tristesse de la plaine, mais elles passent et ne repassent plus; la verdure maigrit, le sol se pétrifie, le grand chemin se couvre d'une poussière noire; un vent triste siffle dans les roseaux des maremnes, et vous apporte une légère odeur de soufre, ou des miasmes fiévreux. Les petits hameaux qu'on trouve sur la route ont un aspect désolé; leurs rares habitants ont des mines souffreteuses et sauvages; ils font peur ou pitié; quelquefois on distingue assis sur un quartier de roche, parmi les bruyères, un pauvre pâtre, couvert d'un manteau rouge, et surveillant quelques mou-

tons plus maigres que lui ; ce sont les seules figures qui animent ces mélancoliques paysages.

On arrive à quelques maisons silencieusement habitées, qu'on appelle d'un nom empreint de misère, *Torrinieri* ; puis à Polderina, autre association de cabanes. Là, commence une route qui fait regretter tout ce qu'on vient de voir ; elle se resserre entre de hautes montagnes qui ont des formes sinistres ; la voie romaine devient un sentier de chèvres ou de bandits. Où conduit ce chemin? demande-t-on au pâtre ; sa voix sépulcrale répond « à Riccorsi, » et une main de squelette sort des plis du manteau et s'allonge pour recevoir le salaire de l'indication. Allons à Riccorsi !

Ce nom me rappelle un de mes malheureux jours, et n'écrirais-je ces lignes que pour donner aux voyageurs un charitable avertissement, je croirais avoir assez fait pour mes compatriotes qui passeront après moi dans ce val de désolation. J'étais parti à pied de Polderina, à pied et à jeun. Ce Riccorsi était pour moi la terre promise, où je ne m'attendais pas à trouver du miel, mais je comptais au moins sur du lait. Au fond de la plus épouvantable vallée des Apennins, j'aperçus une chaumière que je pris pour une maison avancée de Riccorsi ; je descendis en courant le sentier rude qui dissimulait le précipice, et je tombai devant la chaumière ; la chaumière était Riccorsi. Une petite enseigne collée sur la porte me l'annonçait : *Osteria di Riccorsi, qui si fa la carretta.* J'entrai dans une pièce obscure, et puante à soulever le cœur ; c'était le salon, la chambre à coucher, la cuisine et l'abattoir ; deux jeunes filles sortirent d'un nuage de fumée ; elles étaient belles, ces jeunes filles ; que font-elles donc dans cet hor-

rible pays? Je les priai de me servir à déjeuner, j'étais mort de faim. Elles exécutèrent une pantomime dolente, et me chantèrent en duo un *niente* homicide. Je me mis à leurs genoux, je leur récitai deux sonnets de Pétrarque, je les conjurai de chercher dans leur hôtel du pain et des œufs ; au moins des œufs, il y en a dans tout l'univers; elles me répondirent encore : Nous n'avons rien. Quelle *esteria!*

Un éclair de compassion passa sur leurs figures roses et fraîches.

— Etes-vous seul? me dit l'aînée.

— Non, je suis avec deux amis qui me suivent, et qui vont arriver. Au nom de Notre-Dame de Riccorsi, préparez-nous une ombre de déjeuner; mettez au moins une nappe sur une table, si vous avez une nappe et une table; nous nous reposerons, vous aurez alors peut-être quelque idée; voyez, tenez conseil ; nous allons à Rome; nous vous en rapporterons un chapelet béni le samedi saint ; nous vous paierons vos œufs, comme des voyageurs anglais.

— Eh bien! me dirent-elles attendries, nous vous ferons une soupe aux pigeons!

Une soupe aux pigeons! cela me fait frémir d'y songer.

— Mais, leur dis-je, puisque vous avez des pigeons, faites-les rôtir.

— Nous n'en avons qu'un, et nous le gardions pour en faire un agneau pascal, dimanche prochain.

— Enfin nous mangerons ce pigeon; mais où est-il?

— Ah! qui le sait?

Nous nous mîmes en quête pour découvrir le pigeon, l'infortuné se promenait, en attendant Pâques, sur les

petites roches calcaires qui enclavent l'hôtellerie de Riccorsi; il se laissa prendre avec une résignation touchante, et une demi-heure après on nous le servit noyé dans un *brodo* clair comme l'eau. Nous sortîmes de ce famélique vallon, où depuis Enée tous les voyageurs sont contraints à dévorer leurs tables, et nous reprîmes notre route, avec une défaillance de cœur qu'aggravait encore la brise ironiquement apéritive des Apennins. Du sommet de la montagne, je jetai un dernier coup d'œil sur Riccorsi; j'aperçus sur le seuil les deux jeunes filles dans une pose mélancolique.

Ces deux malheureuses ont souvent rappelé au voyageur indifférent ce proverbe latin qui a été inventé dans leur pays : *Sine Cerere et Baccho Venus friget.* Le paysage qui les entoure ne peut avoir sa copie ou son modèle que dans ces royaumes du vide où la Sibylle conduit les héros; on y voit des gouffres béants de cataractes épuisées, où l'eau est représentée par des touffes de lichen, blanchâtre comme la barbe d'un vieillard; on y voit des lits de torrents desséchés qui roulent des roseaux et du gravier, avec des bruits remplis de plaintes; au nord, une épouvantable vallée s'enfonce et se perd dans de lointains et mystérieux abîmes; en hiver, cette vallée est un fleuve, qui emporte, Dieu sait où, des quartiers de roche, des troncs d'arbres, des forêts de roseaux, des ponts de bois; l'hôtellerie de Riccorsi assiste à ces bouleversements, à ces tempêtes, à ces inondations, en attendant l'été qui arrive tard, et les voyageurs qui n'arrivent jamais. Pauvre Riccorsi! pauvres filles!

Enfin, voici un village à peindre, vu de loin, car de près il est bien noir et indigent : c'est San-Quirico; il s'est re-

tiré sur une montagne, afin de respirer un air pur, précaution excellente pour des habitants qui vivent de l'air; j'aime San-Quirico, étreint dans sa belle ceinture d'oliviers, et que domine une haute cour carrée. La tristesse retombe après sur la grande route; la campagne se dépouille encore; tout annonce la montagne volcanique, le village noir et ferrugineux de Radicoffani.

Radicoffani pleure dans les nuages; c'est un Etna qui a éteint ses fournaises parce qu'il n'avait plus de villes à ensevelir, plus de campagnes à brûler. Le mystère de ses antiques éruptions n'est pas expliqué par les géologues; en général, la science n'explique que ce qui est déjà compris; ici, elle vous dit: Radicoffani était autrefois un volcan. — Mais quel volcan! Il avait pour domaine toutes les montagnes amoncelées qui courent d'horizon en horizon jusqu'à Bolsena. C'était une traînée incendiaire dont les laves, se divisant, allaient s'éteindre dans la Méditerranée et l'Adriatique. Alors n'était venu ni Evandre, ni Romulus, ni Porsenna; l'Italie était en fusion; la Péninsule était une langue de feu qui croisait ses flammes avec la Sicile, par dessus Charybde et Scylla.

Un jour tout cela fut glacé par un souffle d'en haut tout cet embrasement s'éteignit comme une lampe qui n'a plus d'huile. Les torrents de laves, les roches bouleversées, les scories ardentes, les montagnes fondues gardèrent la forme qu'elles avaient quand le souffle glacial vint à les saisir; c'est là le merveilleux spectacle que Radicoffani donne au voyageur. En se précipitant de ce pic sauvage et noir comme un brasier éteint, on tombe sur un domaine sans nom et sans maître; c'est une terre neutre dont personne n'a voulu, ni le grand-duc qui possède peu,

ni le pape qui prend tout. On ne trouverait, je crois, que dans la lune un sol pareil à celui qui s'abaisse sous Radicoffani ; jusqu'à la dernière portée du regard, le terrain est bouleversé de laves et de scories, comme s'il venait de s'éteindre ; on dirait qu'une immense convulsion souterraine a lancé les montagnes en l'air, et qu'elles sont retombées en lambeaux.

A cet aspect, le cœur se crispe d'ennui ; il semble que ce deuil est commun à toute la nature, que tout ce qu'on a vu jusqu'à ce moment, de frais et doux paysages, n'est qu'un rêve de la dernière nuit, et qu'une erreur de voyage vous a fait tomber sur une terre inconnue, inhabitée, où vos pieds vont réveiller les volcans. On ne peut se figurer que la verdure puisse renaître au bout de cet horizon incendié, de ces montagnes fondues, de cette plaine de bronze qui ne permet pas qu'un seul brin d'herbe rassure le pèlerin. Pour moi qui me laisse aller à l'impression des objets extérieurs, je fus accablé de ce spectacle, comme d'un malheur, sur la route de cette Rome, le paradis de l'artiste, je regrettai le sentier de ronces et d'épines annoncé par l'Evangile, car les ronces et les épines ont au moins elque vie, et ressemblent de loin à des fleurs des champs.

De tous les sommets volcaniques, je cherchai rapidement dans le nouvel horizon un fantôme d'arbre, un sillon cultivé, une pierre bâtie par l'homme ; toujours rien, toujours le néant, la mort, toujours des landes métalliques, des plaines labourées par la lave, des pyramides de charbons éteints, des puits de cratères, des cônes de granit polis par les flammes. Enfin, vers le soir, la lisière de cette campagne de l'enfer se fondit dans des maréca-

ges; j'aperçus un pâtre et quelques brebis qui assurément ne broutaient pas des laves; la joie me revint; un vague rayon de soleil glissa sur des massifs de roseaux, et les mit en relief sur une rivière luisante comme un miroir. Je reconnus les eaux torrentielles de la *Paglia*; j'allais entrer sur les terres de Rome; ce petit hameau à gauche était Ponte-Centino; à droite, s'adossait au flanc d'une montagne l'ancienne capitale des Volsques, la cité de Porsenna. En ce moment, un aigle planait sur Ponte-Centino; je saluai l'augure, et j'oubliai les horreurs de Radicoffani.

Ici les détails prosaïques de la douane, de cette terrible douane qui fait l'autopsie du voyageur, qui se plonge dans ses malles, qui se rue sur les livres, les albums, les manuscrits, pour y découvrir Voltaire, Rousseau, Volney, ces formidables ennemis du Vatican. J'avançai en tremblant vers cette douane spoliatrice; le bureau était fermé; le bureau d'ailleurs est toujours fermé; les douaniers se promènent sur le plateau de Ponte-Centino, en chantant des airs de Rossini, et ils tiennent constamment leurs yeux fixés sur la route volcanique de Radicoffani; dès qu'ils aperçoivent des voyageurs, ils ferment le bureau; alors ils sont fondés à exiger un droit qui est intitulé *fuori ora, hors l'heure*; ce droit est laissé à la bonne grâce du voyageur, lequel ne demande pas mieux que d'obtenir son visa, après la fermeture du bureau, *fuori ora*, moyennant une sorte d'amende qui n'excède jamais vingt-deux sous. Si on demande aux douaniers à quelle heure se ferme le bureau, ils vous répondent toujours que si vous étiez arrivé cinq minutes plus tôt, vous l'auriez trouvé ouvert.

On introduit avec dignité le voyageur dans une salle ornée de trois bureaux. Sur le pupitre du milieu, on lit *ministro primo*, à gauche *ministro II*, à droite *ministro III*. La salle est tapissée de sénatus-consultes, scellés de la tiare, et signés par le cardinal Somaglia. Les trois ministres prennent place solennellement, et lisent les passeports, ou font semblant; pendant cette cérémonie le voyageur a la ressource de contempler la capitale des Volsques et de songer à Mutius-Scævola. Le visa donné, on procède à la visite des malles; voici le terrible!

J'ouvris mon porte-manteau, sur l'invitation gracieuse du premier ministre. Je n'avais que deux livres, mon Virgile et mon Horace du collége; ils étaient en fort mauvais état, ils avaient un air suspect. Deux livres noirs comme ceux d'un *carbonaro*. L'interrogatoire commença; le ministre me dit :

— Quel est ce livre?

— C'est l'ouvrage de l'un de vos compatriotes, lui répondis-je, d'un nommé Virgile Maro qui vivait à Rome sous un empereur, avant qu'il y eût des souverains pontifes.

— Que trouve-t-on dans ce livre?

— Pas grand'chose; votre compatriote y donne des conseils aux laboureurs pour marier la vigne à l'ormeau, et ensuite il a fait une grande quantité de sonnets sur un certain Énée, surnommé le Dévot, qui a fondé la ville de Rome, où Dieu vous a fait la grâce de vous donner le jour.

— Est-ce un écrit en italien?

— Oui, en italien latin.

— Et cet autre?

— C'est un ami de Virgile qui l'a écrit; il se nommait

Horace ; il a fait des chansonnettes sur le vin de Falerne, et sur une petite villa qu'il possédait à Tivoli.

— C'est bien; vous n'avez rien autre à déclarer?

— Non, Excellence.

— Vous pouvez sortir.

Alors une escouade de soldats pontificaux, le caporal en tête, vint se recommander à notre générosité; ils n'étaient pas fort exigeants; nous leur distribuâmes des baïoques, et nous donnâmes un modeste *pour-boire* aux trois ministres qui se confondirent en salutations. La formidable visite se termine ainsi. L'auberge est vis-à-vis; elle n'a rien de repoussant, elle est propre et blanche, elle a même une cuisine, mais on y soupe fort mal. Heureusement le *cameriere* parle un français correct, et vous raconte ses campagnes; il a servi sous l'Empire; il aime les Français, et leur donne secrètement du vin de Montefiascone. Les chambres de cette auberge ont des portes, mais elles n'ont ni clefs, ni serrures. Janus, qui a inventé les clefs et les serrures, n'a pas visité cette partie du Latium. Pourtant on ne peut concévoir aucune crainte dramatique; la garde pontificale veille devant l'auberge, et chante des chœurs du *Barbiere* avec un ensemble parfait. Après quelques heures de douteux sommeil sur un lit plat, on se met en route pour Aquapendente.

Qui n'a pas vu Aquapendente ne connaît la misère que de réputation.

Aquapendente est un village en putréfaction liquide, sur une crête des Apennins. C'est la capitale du monde misérable : une lèpre mousseuse couvre toutes ses masures ; des haillons suintants pendent à toutes les lucarnes; des ombres transparentes d'hommes presque humains se

traînent sur le sol gluant des ruelles ; une atmosphère grasse, un parfum d'hospice, une haleine de poitrine fiévreuse, une odeur de grabat, tous les miasmes endémiques de la faim et de l'indigence, environnent le voyageur dans ce pays agonisant. On s'y console avec un des plus magnifiques paysages que la nature ait exposés dans son musée des Apennins. L'œil plane sur un horizon circulaire d'abîmes, de montagnes bouleversées, de forêts suspendues aux nuages, de cascades lumineuses, de ponts agrestes jetés sur les torrents. Mais tout cela ne donne pas une once de pain à l'affamé village.

Aquapendente est fortifié de faibles murailles ; c'est une précaution très-inutile contre un siége ; personne au monde ne songe à s'appauvrir d'une pareille conquête. A la porte, un fantôme douanier vous demande votre passe-port, selon l'usage ; ce n'est pas qu'il se soucie de votre passe-port ; tout Aquapendente se cotiserait pour en déchiffrer une phrase qu'il ne saurait y parvenir : mais c'est au droit fiscal qu'on en veut, et, il faut leur rendre justice, cet impôt continuel est tracassier, mais n'est pas onéreux. L'octroi donne souvent au voyageur la faculté de le voter lui-même à sa discrétion. Le fisc d'Aquapendente nous demanda deux pauls pour mes deux amis et moi : nous donnâmes à l'employé une pièce de cinq pauls, en le priant de vouloir bien nous en rendre trois. Là était la difficulté.

La caisse du fisc était à sec : nous étions les seuls voyageurs qui avaient pris la route de Viterbe. Toutes les caravanes anglaises qui se rendent à Rome, vers les fêtes de Pâques, s'étaient jetées sur la route de Perugia. Un accident tragique tout récent avait déterminé ce choix ; une

famille anglaise venait d'être arrêtée par trois brigands vers Ronciglione. C'était une fatalité pour les aubergistes, les douaniers et les mendiants de la route de Viterbe.

Le préposé d'Aquapendente prit notre pièce de cinq pauls et nous pria de le suivre chez le receveur général. Ce fonctionnaire s'habillait ; il avait des culottes de satin à boucles et des bas de soie, tout cela de la plus haute antiquité; il portait une perruque poudrée et la queue; sa figure était joviale et fiévreuse : après nous avoir poudrés de salutations, le receveur général nous dit qu'il n'avait pas de monnaie à nous rendre, mais qu'il allait nous en trouver dans le voisinage. Nous le suivîmes dans les quartiers opulents d'Aquapendente, nous heurtâmes à toutes les maisons qui avaient des portes; le receveur général, à notre tête, élevait le phénomène monnayé et conjuguait à grands cris le verbe *baratar* dans tous ses temps ; les contribuables reculaient de stupéfaction devant la monstrueuse pièce d'argent et secouaient la tête avec des signes rapides de refus. Il fallut que douze notables concourussent à cette affaire de bourse, et la pièce de cinq pauls fut changée par actions.

Nous demandâmes une hôtellerie; c'était un mot inconnu : en courant la ville, nous aperçûmes une espèce de porte à vitres grasses, surmontée d'une enseigne avec ces mots : *Caffe di Buon Gusto.* Nous entrâmes au *Café du Bon Goût.* Notre voiturier nous affirma qu'on y était fort bien.

La salle avait cinq pieds carrés ; quatre guéridons larges comme la main ornaient les angles. Deux fashionables, en haillons fraîchement restaurés, buvaient une liqueur inconnue, debout devant un guéridon; car on avait banni

le luxe des tabourets et banquettes. La jeunesse d'Aquapendente se pressait extérieurement contre le vitrage, et contemplait avec des yeux d'envie les deux compatriotes heureux qui dépensaient largement leur baïoque dans l'opulente vie de café. Le maître avait revêtu l'habit dominical, c'était un vêtement de toutes pièces; sa cravate s'éparpillait en charpie sur son gilet onctueux; son pantalon révélait des formes de squelette, mais ses yeux noirs, son nez italien, sa large bouche, ses joues tiraillées par le jeu des muscles, représentaient plus de gaieté intérieure qu'il n'en rayonne sous le chapeau d'un cardinal.

— Qu'avez-vous à nous donner à déjeuner? lui dis-je.

Avec un long et délicieux sourire, il me laissa couler de ses lèvres un *niente* désespérant.

— Comment? vous n'avez rien dans ce café, le premier et le dernier café d'Aquapendente! Vous n'avez pas même du café!

— Du café, répondit-il, oui, mais je n'ai pas de sucre; ma provision est finie, j'en attends de Viterbe.

— Avez-vous du chocolat?

— Oui, Monsieur, mais cru.

— Eh bien! faites-le cuire.

— Tout de suite; si Vos Excellences veulent attendre un petit moment (*momentino*).

Le maître souleva un pesant rideau qui cachait une porte, et appela toute sa famille à son secours; il s'agissait de faire trois tasses de chocolat; son laboratoire était glacé; ses fourneaux paraissaient vierges de feu. Il fallait d'abord créer du feu; je crus un instant qu'on allait avoir recours à l'expédient des sauvages, qui roulent du bois sec et en font jaillir de la flamme par le frottement; nous

avions, par bonheur, un briquet de voyage; à cette vue le maître tressaillit de joie; en un clin d'œil la flamme étincela sur la cheminée...

Les deux fashionables donnaient des signes expressifs d'impatience. Notre présence les gênait; ils jetaient par intervalles un regard brûlant et sombre sur le rideau de la porte; ce rideau s'agita, et je les vis se roidir de fierté, de joie, d'espoir satisfait; ils caressèrent rapidement leurs haillons, leurs cheveux, leurs favoris; une femme entrait dans la salle: c'était la maîtresse du *Café du Bon Goût.*

Tous les visages collés aux vitres s'animèrent de plaisir; un murmure d'admiration éclata parmi les groupes des jeunes gens. La jeune dame, accourue au secours de son mari pour l'œuvre du chocolat, fit plusieurs révérences à la société; les deux fashionables s'inclinèrent profondément, et un léger sourire de pudeur enfantine courut entre leurs épais favoris noirs.

La Pénélope d'Aquapendente est d'une laideur remarquable; un peigne colossal planait sur sa chevelure extravagante, avec son teint pâle, ses mains décharnées, sa robe d'une blancheur terreuse et froissée, elle ressemblait à une âme en peine échappée, en suaire, de la fosse. Le maître du café avait le maintien d'un époux heureux et envié; il affectait de prendre avec sa femme certaines familiarités qui faisaient frissonner sous ses haillons toute la jeunesse d'Aquapendente. Les deux fashionables rongeaient leurs poings, et détournaient les yeux pour ne pas voir tant de bonheur conjugal, cruellement étalé en public pour le désespoir d'une ville entière. Cependant notre chocolat se trouvait compromis au milieu de ce tourbillon d'intrigues, nous nous en plaignions hautement,

mais la jeune dame s'excusait de ses lenteurs avec une mignardise si voluptueuse, avec tant d'oscillations de tête, de cou, de bras, qu'il fallait céder et attendre. Le *momentino* dura une heure.

Les trois tasses de chocolat terminées enfin, on s'aperçut qu'il n'y avait pas de tasses ; la dame y suppléa ingénieusement avec des verres. Le chocolat versé, point de pain ; l'époux allait se dévouer et courir au boulauger, lorsqu'une idée le retint : laisser ainsi sa femme seule au milieu de ce paroxysme universel d'Aquapendente ! Quelle imprudence ! Envoyer sa femme c'était l'exposer à être dévorée sur place ; pourtant, il nous fallait du pain. Au mot *pane* cent fois répété, le rideau de la porte intérieure se leva, et nous vîmes poindre dans l'obscurité une forme blanche de petite fille de dix ans ; c'était le squelette humain dans sa moindre dimension ; une chemise en lambeaux découvrait la pauvre enfant ; la souffrance de la faim desséchait sa figure, éteignait ses yeux ; la mère fit un geste de fureur et le rideau tomba sur l'apparition.

Nous avions envoyé notre voiturier à la découverte du pain ; c'était fort heureusement un dimanche, jour où l'on mange dans quelques maisons d'Aquapendente ; le pain arriva. Chacun de nous s'empara d'un guéridon et se mit à déjeuner. A ce spectacle le nombre des curieux s'accrut encore ; chaque vitre de la porte était un tableau à trois visages ; leurs yeux éblouis lançaient des regards de flamme au luxe de nos tables, aux collets rouges de nos manteaux, aux deux fashionables heureux qui se posaient fièrement comme nos convives, et surtout à la femme adorée, plus séduisante encore dans ce jour de triomphe et de bonheur.

Le maître pleurait de joie; il joignait dévotement ses mains devant l'image de sa madone, comme pour la remercier, dans une courte prière mentale, d'une prospérité inouïe dans les fastes du café du Bon Goût; de la madone, il passait à sa femme, et la faisait entrer en participation de ses ferventes actions de grâces; puis, doucement tourmenté d'attendrissement et de joie, il prodiguait des regards bienveillants à la foule ébahie de la porte, et semblait lui demander pardon de son bonheur; il tombait ensuite dans une douce rêverie; un magnifique avenir se révélait à lui, sans doute; il prêtait l'oreille au retentissement de notre déjeuner sur toutes les voies romaines; il voyait son café envahi par les voyageurs, son enseigne ornée de deux renommées, sa femme couverte de joyaux comme une madone, sa fille mariée à un commis voyageur de Paris, sa maison visitée par un cardinal; toutes les allégresses spirituelles et temporelles entrant dans sa boutique à la suite de nos trois tasses de chocolat.

Nous demandâmes la carte à payer. C'était le moment solennel; le maître prit une pause grave, se recueillit comme pour un calcul important, et, se fortifiant de toute son audace, il demanda douze baïoques, quatre sous environ par consommateur.

La dame, épouvantée de l'effronterie de son époux, pâlit et baissa les yeux; les deux fashionables se récrièrent sourdement contre l'énormité des prétentions du maître; leurs signes télégraphiques, en passant par le vitrage, apprirent à la foule que le mari jaloux écorchait les voyageurs; une sédition faillit éclater en notre faveur parmi la jeunesse d'Aquapendente; le maître persista courageu-

sement, et répéta *douze baïoques*. Cette fois la dame ne put supporter la secousse, elle s'assit plus pâle que de coutume; les deux habitués lancèrent au maître un regard foudroyant, et se placèrent derrière nous, comme pour nous soutenir dans la discussion inévitable qui allait s'engager. Noûs donnâmes les douze baïoques, autant pour le garçon; il n'y avait pas de garçon, tout revenait au maître.

Quel triomphe pour le maître! Son œil d'aigle nous avait sondés et compris; sa femme s'était relevée rayonnante, et rendait hommage à la sagacité de son époux; les deux fashionables, vaincus par cette audace heureuse, s'étaient retirés à l'écart; la foule contemplait de loin le trésor monnayé que le maître faisait ruisseler sur le comptoir. A notre sortie, toutes les têtes se découvrirent, toutes les poitrines s'inclinèrent, toutes les mains touchèrent au marche-pied de notre berline stationnée devant le café. De toutes les avenues, débordaient sur la place de nouveaux habitants qui venaient voir les voyageurs aux douze baïoques; les mères nous montraient aux petits enfants. Pour accomplir la fête, nous laissâmes pleuvoir par le store une vingtaine de sous en quatre-vingts pétites pièces de monnaie; oh! alors l'enthousiasme fut au comble; les applaudissements éclatèrent; on parla de dételer les chevaux; la berline partit dans une salve d'acclamations italiennes; l'ivresse volait autour des roues; on jeta sur notre passage toutes les palmes bénies du dimanche des Rameaux; un improvisateur nous poursuivit longtemps avec un sonnet, où j'étais comparé à Plutus; nous ne fûmes délivrés de cette tyrannie de reconnaissance que dans le chemin vieux qui conduit à Saint-Lau-

rent le *Ruiné*: on pourrait donner ce surnom à tous les villages de la route.

La campagne reprend sa tristesse; le sol se dépouille; on marche encore à travers des débris volcaniques; la végétation se rabougrit; de vieux arbres, au tronc miné, au feuillage malingre, s'isolent de loin en loin sur des piédestaux de ruines ou de scories; il semble que le spectacle de Radicoffani va recommencer; le découragement saisit le voyageur. Toujours des couches de laves, des amas de scories, des torrents altérés, des cataractes sans eau, des volcans sans feu, des campagnes sans verdure; c'est à vous accabler de mélancolie, lorsqu'on n'est pas géologue. On est tenté de retourner à Florence et de s'avouer victime d'une mystification; car on ne suppose pas que Rome soit au bout de cette série de volcans, dont les auteurs latins n'ont jamais parlé.

Non, ce ne sont point là les marais qui prirent un œil à Annibal, les arbres étrusques qui ont écouté les secrets de Catilina, les gorges, *fauces Etruriæ*, où Manlius et ses conjurés se prosternaient devant l'aigle d'argent. Ce n'est qu'un désert de tout temps inhabitable; c'est une terre sans ressource, qui n'a jamais pu nourrir ni l'armée carthaginoise, ni les soldats de Sylla, ni les cinquante mille prolétaires de Catilina; un pâtre a de la peine à vivre aujourd'hui dans ce domaine de la famine! Tout à coup, du sommet de la montagne Saint-Laurent, on voit se dérouler un horizon inattendu, comme le mirage du désert.

On voit éclater, sous ses pieds, le lac de Bolsena, éblouissant comme le miroir immense du soleil; une forêt vigoureuse semble se précipiter avec vous de la crête

apennine sur les rives du lac; des milliers d'oiseaux volent en nuages sur cette Méditerranée tranquille; des bois d'oliviers la couronnent; deux îles verdoyantes flottent sur ses eaux, comme deux navires à l'ancre; ses petites vagues dorées se brisent devant les haies vives des beaux jardins de Bolsena, au pied d'un château du moyen âge qui laisse pendre de ses ruines le genêt jaune, le saxifrage et l'aloès.

C'est une surprise délicieuse; elle vous réconcilie avec les Apennins; on ne saurait la payer par trop de volcans et de scories; le lac de Bolsena rafraîchit l'imagination desséchée par les tableaux de la veille; on se plonge, avec extase, dans cette nouvelle et magnifique nature, où les ombrages, les eaux vives, la lumière d'Italie, les suaves contours des collines, s'associent enfin pour vous donner un peu de joie. Bolsena et ses campagnes ont posé devant Poussin; là reposent tous les originaux du grand paysagiste; il y a puisé à pleine palette; il y a établi son atelier.

C'est un miracle qui a donné à Bolsena ces bois, ces eaux, ces belles montagnes. A la place de ce lac bouillonnait autrefois un terrible volcan; un jour le volcan se fit lac et se remplit de poissons frais; Dieu veuille qu'il ne reprenne pas sa première profession! On ne peut compter sur rien de stable dans ces terres volcanisées. En attendant, jouissons du lac; il a vingt lieues de circonférence, le cratère en avait autant; c'était humiliant pour le Vésuve et l'Etna.

A l'hôtellerie, on nous servit des poissons du lac; ils n'ont rien de volcanique; à Bolsena, on commence à dîner; le jeûne des Apennins cesse; l'hôte vous apporte

pompeusement le vin du Monte-Fiascone; la volaille et le gibier sont connus à Bolsena; on y fait même du pain; il est vrai que les habitants n'ont pas l'air de s'en douter, car ils paraissent bien misérables. Cette indigence, cette lèpre, ces haillons, ces rues hideuses, sont dissimulés au voyageur par l'éclat opulent de l'hôtellerie, la beauté de la campagne et des jardins. Il faut entrer dans les villages pour voir un affligeant contraste, mais personne ne prend cette peine, l'hôtellerie est située *extra muros*.

On passe devant Monte-Fiascone, village perché sur une montagne, et dont je ne connais que la coupole; ensuite, l'histoire des volcans et des lacs sulfureux recommence; n'importe, on a pris du courage à Bolsena; on peut se permettre quelques observations de géologie; on flaire le bitume dans l'air, on ramasse le premier caillou venu, on en tire du feu comme Achate, non pas pour rôtir des cerfs, mais pour allumer son cigare; il est doux d'allumer son cigare à des volcans éteints, quand on a bien déjeuné à Bolsena. Bientôt, à l'extrémité de l'horizon, à une portée de vue pénible à l'œil, on distingue nébuleusement des atomes blancs qui sont la ville de Viterbe. On a toute une plaine à traverser, la plus longue et la plus large des plaines. Le voyageur quitte un instant ces éternels Apennins, qui le suivent partout en Italie avec une obstination désespérante. Enfin, il peut dire: Je suis en plaine jusqu'à Viterbe: après six heures de marche, Viterbe, petite ville ennuyeuse et sans caractère, vous reçoit au pied de sa montagne, et vous offre une table où l'on mange peu et un lit où l'on ne dort pas. Qu'importe? encore dix-sept lieues et Rome est au bout.

Il faut traverser la célèbre forêt de Viterbe, domaine des tragédiens de nos boulevards; c'est un long et funèbre chemin connu des bandits et redouté des voyageurs. Pendant la nuit, à la clarté brumeuse des étoiles, les arbres prennent des poses de mélodrame, les buissons se hérissent de canons de fusil, l'air murmure des syllabes effrayantes; les vers luisants se changent en lames de poignard; le voyageur récite la prière des agonisants; il tient sa bourse d'une main et sa vie de l'autre, tout prêt à jeter la première pour retenir la seconde : les arbres et les buissons ne lui demandent rien; on passe aujourd'hui avec moins de péril, à minuit dans la forêt de Viterbe, que sur le boulevard du Temple à midi. La civilisation est à Viterbe. L'imposante et majestueuse forêt couvre la montagne; on la visite dans ses secrètes et mystérieuses horreurs; elle vous accompagne quatre heures, tantôt impénétrable au regard, comme un voile funéraire partout déployé, tantôt entr'ouvrant ses rideaux pour vous révéler ses abîmes, ses vastes cavernes, ses pics chevelus, ses croix tumulaires inclinées par le vent.

Tombé plutôt que descendu de la montagne, le voyageur arrive à Ronciglione, triste village, ravagé par les Français, et qui garde encore les traces de l'incendie. Notre nom n'est pas béni à Ronciglione; il est de la prudence d'y parler anglais. On ne s'y arrête que pour admirer, dans la grande rue, un paysage étonnant, creusé dans le roc; c'est un abîme ténébreux sur lequel les maisons se penchent, avec la perspective d'y tomber un jour. On trouve à Ronciglione un poste de dragons pontificaux; ils ne sont pas déplacés sous la forêt de Viterbe.

On peut dire que la campagne de Rome commence à la porte de ce village.

Campagne toute nue et silencieuse, elle invite au recueillement et non plus à la mélancolie. Quelque chose de grave et de solennel semble luire à l'horizon. La plaine ne peut plus vous distraire avec des arbres, des chaumières, des villages. C'est le désert: du sommet d'une montagne, on aperçoit un immense bassin circulaire, couronné de montagnes radieuses; c'est comme un lac de verdure; une seule maison blanche se perd au milieu; elle fut un temple de Bacchus, elle est aujourd'hui Baccano, simple hôtellerie, dernière étape du pèlerin. Baccano franchi, on court dans un chemin creux, on monte sur une éminence, et toutes les voix de l'air crient: Voilà Rome!

La ville sainte ne se révèle encore que par des points blancs et lumineux, amoncelés aux limites de la plaine, comme une constellation. On distingue la croix de la basilique de Saint-Pierre, cette huitième colline que la religion a ajoutée à la cité de Romulus; le mont Soracte s'élève comme un nuage. Je voyais tout cela bien confusément, avec des yeux humides. Moi, qui n'avais connu que les joies du collége, jamais les ennuis, je me trouvais enfin devant la ville qu'habitèrent les premiers et bons amis que j'avais aimés en entrant au monde. Cette Rome dont je savais l'histoire à dix ans; ces poëtes dont je récitais par cœur tous les vers à l'âge où l'on bégaie; ces consuls sous lesquels j'avais livré tant de batailles dans les rêves ou les jeux du collége; toutes ces grandes images, ces œuvres sublimes, ces héros de mes affections primitives, tout mon univers était là. Le moindre

objet que je rencontrais sur cette route me fondait dans l'esprit un impérissable souvenir; le pâtre couché sous l'arbre, le cavalier qui me couvrait de poussière, le petit pont jeté sur un ruisseau, la cabane isolée, la borne milliaire où je lisais *via Cassia*, rien de cela ne m'était indifférent.

J'avançais avec la fièvre; à chaque instant je fermais les yeux pour avoir cent fois le bonheur de les ouvrir sur l'horizon où Rome grandissait à chacun de mes pas. Aussi, Rome, qui voyait en moi son plus fervent adorateur, me recevait dans toute sa magnificence; elle me donnait une de ces splendides journées qu'elle tient en réserve pour ses amis, sous les ides orageuses de mars; la lune se levait sereine sur le mont Soracte: le soleil s'inclinait, sans nuage, à l'horizon maritime; l'air était tiède, embaumé, transparent; un ciel pur faisait saillir les édifices lointains du Vatican et du Janicule; la majesté de la campagne entourait la ville sacrée d'une auréole immense et lumineuse. J'étais fier de sentir que j'étais pour quelque chose, peut-être, dans cette fête de la ville et du ciel, que cette atmosphère de rayons et de sérénité m'avait été réservée, afin qu'un seul nuage ne vînt pas ternir mes émotions d'enfant; je saluai le Tibre, comme un vieil ami; je courus sur le pont, je traversai le faubourg avec autant de hâte que si Rome allait m'échapper; la porte du Peuple m'arrêta: je ne m'attendais pas à cette magnificence, honneur à ceux qui ont ainsi annoncé Rome au pèlerin! il fallait cette entrée à Rome.

J'aime ces portiques superbes, cet obélisque porté par des sphinx; j'aime cette colline d'arbres et de fleurs qui monte aux jardins de Lucullus, ces statues colossales

qui gardent l'Hémicycle, les statues de Rome, du Tibre, de l'Anio, de Neptune, avec ces marbres qui jettent l'eau à torrents; j'aime ces églises catholiques mêlées aux simulacres païens, le signe du Christ sur l'obélisque de Rhamsès, la tiare à côté de Neptune: oui, c'est ainsi que la place du Peuple devait annoncer Rome. Entrons maintenant; heureux ceux qui n'en sortent plus! car cette ville ne peut être abandonnée qu'avec regrets et larmes, tous les voyageurs l'ont déjà dit. C'est là que l'artiste surtout, l'homme de poésie et de sentiment, aime à fonder son tabernacle; Raphaël songeait au bonheur calme et serein que Rome seule peut donner, lorsqu'il peignit la Transfiguration. Michel-Ange mit en œuvre d'architecture la théorie du Thabor; il bâtit à Rome trois tentes: Sainte-Marie des Anges, le Capitole, le dôme du Vatican; une pour lui, une pour Virgile, une pour Dieu.

UNE VISITE

A LA MÈRE DE L'EMPEREUR

La semaine sainte de 1834 sera mémorable à Rome.

Jamais, depuis Brennus, Rome n'avait vu autant de Gaulois : les idiomes de la Seine, de la Loire, du Rhône, de la Durance, se croisaient depuis le pont Ælius jusqu'au tombeau de la fille de Crassus le Crétois. Au Capitole, les chiens et les oies nous regardaient amicalement passer sur la plate-forme où veillent Castor et Pollux. Cette fois, il est vrai, nous ne venions pas incendier le temple de Jupiter Capitolin, ni massacrer les sénateurs sur leurs chaises curules, ni bouleverser les sépulcres de Romulus et de Numa. Pèlerins pacifiques et pieux, Gaulois dépouillés de l'anneau de fer et de la francisque, nous arrivions à Rome sans chef, sans esprit de conquête, ne nous souvenant plus de l'étendard du gui sacré au coq essorant.

Nous arrivions par centuries bourgeoises, avec un fracas inouï de roues et de chevaux, par la route d'Anxur, par le lac de Trasimène, par les gorges de l'Étrurie, par les antiques domaines de Porsenna, et par la mer Tyrrhénienne sur des galères à roues qui fumaient comme des volcans. C'était un concours immense comme aux fêtes d'Olympie; on eût dit que le monde entier était invité par Rome à l'inauguration d'un cirque, d'une naumachie, d'un tombeau. Les hôtelleries regorgeaient de barbares, les étables manquaient aux chevaux; les plus indigents de ce pèlerinage universel avaient établi leurs pénates d'argile sous les portiques des dieux.

Le jour que j'y arrivai, avec deux de mes meilleurs amis, Rome n'avait pas un seul lit à nous donner; et cela me fit éprouver un sentiment bien agréable : il me fut doux de penser que je ne profanerais point mon arrivée à Rome par les soins vulgaires de la table d'hôte et de la chambre à coucher. Des hôtelleries, il y en a partout à Rome; il y a dix lieues de chambres à coucher sous les arches des aqueducs; c'est un dortoir généreusement offert au premier arrivant, un vaste caravansérail d'alcôves ruinées, plus solides que nos monuments neufs. Ainsi mon souci d'arrivée fut bientôt calmé. Si les mille maisons dont parle Ovide me refusaient l'hospitalité d'une nuit, mon parti était pris; je me couchais sous un linceul de lierre, sur quelque matelas granitique tombé d'une ruine, ou bien je montais au Capitole, je m'enveloppais de mon manteau comme César, et je m'endormais, plus heureux que lui, malgré les ides de mars, à quelques pas de la statue de Pompée, sous l'alcôve que Michel-Ange avait bâtie pour moi.

Il était fort tard, et je me promenais dans Rome comme si je l'eusse habitée toute ma vie, tant cette ville m'était connue. J'avais laissé mon modeste matériel de voyageur sous le péristyle d'Antonin le Pieux. Pardon, Antonin! ta basilique est une douane! Je n'avais gardé que mon manteau; car la nuit était fraîche, et serpentant de rues en rues, j'étais arrivé sur la place de Venise, au pied du Capitole. Là, je m'arrêtai.

Voilà, me dis-je, la *San-Romoaldo*, qui conduit à l'ambassade française; voilà le palais de Venise, édifice immense, bâti avec une rognure du Colysée; et voilà... non, je ne me trompe point... à l'angle du Corso et de la place... voilà le palais de la mère de Napoléon.

Et je me mis à regarder l'imposante prison où dormait la plus illustre des mères, cette femme que la mort semble avoir oubliée, cette ruine vivante si majestueuse dans la ville des ruines! La place était déserte; la lune la remplissait de sa clarté douce : le palais de Venise, moitié dans l'ombre, moitié blanchi par la lune, avec son architecture sévère, ses sombres murailles à talus, sa corniche de château-fort, contrastait singulièrement avec l'élégance italienne des autres édifices. Rien ne ressemblait moins à ma ville de Rome que cette décoration de place publique. Un bruit de cloche descendit du haut d'une tour jusqu'à moi, c'était la cloche du Capitole; le murmure de l'airain roula quelque temps le long des murs du palais de Venise, un silence sublime revint ensuite. Ni la majesté de ce silence, ni la cloche qui me parlait du Capitole, ni le fracas lointain des grandes eaux où Rome s'abreuve, ni la pleine lune aimée de Rome, astre qui ne semble avoir été créé que pour elle, rien dans cette

première nuit tant désirée ne me jeta dans ces rêveries d'antiquité, dans ces chaudes extases auxquelles je m'étais préparé toute ma vie : je ne pensais qu'à la femme qui fit Napoléon, je sentais quelque orgueil à me dire que, cette nuit, j'étais le seul homme qui prononçait le nom de cette femme devant la maison où elle dormait, à l'heure où quelque rêve lui montrait son fils vivant et son jeune petit-fils, malheureux prince que la cloche de ce Capitole avait salué roi comme le canon des Invalides. Par intervalles, quand les rayons de la lune ne resplendissaient plus sur les vitres du palais, je suivais les mouvements d'une lumière intérieure qui venait subitement éclairer quelque magnifique salon, quelque boiserie éclatante, quelque large cadre de tableau, ou faisait tournoyer au plafond l'ombre de la rampe dans la nudité grandiose d'un immense escalier. Il y avait bien du charme pour moi à cette curiosité d'enfant ; j'étais si heureux de mon espionnage, que je craignais de voir s'entr'ouvrir une des larges croisées et apparaître un fantastique majordome qui me crierait le *Perge viam* en italien. J'avais peur des sbires aussi : on m'avait tant parlé des sbires : ma station sur cette place, à heure indue, devait être suspecte aux sbires. Les sbires ne parurent pas. La liberté romaine me laissa rêver toute la nuit sur la place de Venise. Noble veillée, qui me préparait à la visite du lendemain !

Le jour que je quittai Florence, le prince de Montfort m'avait remis une lettre de recommandation pour M. le chevalier Bohle, à Rome. Cette lettre m'était bien précieuse, parce que j'avais lieu d'espérer qu'elle me donnerait accès auprès de la mère de l'Empereur. Je me rendis

donc en toute hâte chez M. Bohle. Je trouvai chez lui la cordialité la plus franche; il me dit qu'il se mettait à ma disposition pour tous les services que je pourrais lui demander.

J'aurais pu vous en demander un hier, lui dis-je, mais il était trop tard. J'ai trouvé Rome envahie par l'univers, et j'ai été la victime de cette réaction : l'hospitalité romaine m'a fait défaut; j'ai passé ma nuit à me promener. Aujourd'hui, mes amis, mes compagnons de voyage ont découvert quelque chose qui ressemble à un gîte; ils ont passé notre bail à vingt francs par jour. J'accepterais bien tout ce que vous m'offrez de gracieuse hospitalité, mais je ne puis me séparer de mes amis. Il s'agit en ce moment d'une autre faveur que j'attends de vous : M. le prince de Montfort, si affable, si bon pour tous les Français qui passent à Florence, m'a donné droit d'espérer que je serai présenté à la mère de Napoléon...

— Comment! me dit avec chaleur M. Bohle, c'est une affaire arrangée! vous verrez Madame mère aujourd'hui même; aujourd'hui, non... mais demain; demain, vous pouvez y compter; j'irai chez vous demain matin; donnez-moi votre adresse...

M. Bohle fut exact au rendez-vous.

En allant à la place de Venise, il me dit une chose bien touchante pour moi et dont je serai toujours fier comme Français : Rome, me dit-il, est en ce moment visitée par toute l'aristocratie voyageuse de la Prusse, de l'Angleterre, de l'Allemagne; chaque jour des hommes de haute naissance sollicitent la faveur d'être admis un instant auprès de Madame mère; mais dans l'état de faiblesse où elle se trouve, vous concevez que tant de visites, la plupart de

curiosité, lui seraient accablantes. Aussi Madame mère a pris le sage parti de ne recevoir personne; mais lorsque j'ai prononcé votre nom, le nom d'un Français, elle s'est empressée de me dire qu'elle vous recevrait avec le plus grand plaisir.

Nous arrivâmes à la place de Venise.

Ce qui me frappa d'abord en entrant dans le palais, ce fut le silence qui régnait dans une aussi somptueuse demeure. L'escalier était désert; je traversai des appartements et des galeries solitaires. M. Bohle ouvrit une porte et m'introduisit, en prononçant mon nom, dans un salon magnifique tout resplendissant de soleil; à l'angle de la cheminée, une femme était couchée à demi sur une chaise longue : c'était la mère de l'Empereur! Un sourire éclaira sa majestueuse figure; elle répéta mon nom et me désigna un fauteuil à son côté gauche. Je m'assis.

— Vous venez de Florence, n'est-ce pas? me dit-elle; vous avez vu mes enfants, je le sais : Louis était malade : comment se porte-t-il maintenant?

— Le comte de Saint-Leu m'a paru assez bien se porter; je n'ai eu l'honneur de le voir qu'une seule fois.

— Et Julie?

— Madame la comtesse de Survilliers est toujours souffrante, sa maison est encore frappée d'un deuil si récent!

— Ah! oui, pauvre Charlotte! veuve si jeune!... Et Jérôme, et Caroline?

— Le prince de Montfort, sa famille et madame la comtesse de Lipona jouissent d'une santé parfaite; il n'est pas de maisons à Florence plus agréables et plus hospitalières aux Français que les leurs.

— Je le sais, je le sais... Comptez-vous séjourner longtemps à Rome?

— Hélas! non, Madame, deux ou trois semaines seulement; je suis pressé d'arriver à Naples; c'est un voyage que j'ai entrepris dans l'intérêt d'un livre auquel je travaille.

— Le séjour de Rome vous plairait beaucoup... on y vit longtemps, comme vous voyez... Il y a vingt ans que je l'habite.

Je ne pus me défendre d'une exclamation, comme si j'eusse ignoré la grande date historique de la chute de notre empire.

— Vingt ans! répétai-je d'un air étonné.

— Oui, Monsieur, vingt ans!

Et elle secoua la tête avec une expression de souvenir mélancolique.

Dans un assez long intervalle de silence que je n'osai interrompre, je descendis à quelques observations de détail.

Une seule dame de compagnie était auprès de Madame mère; elle travaillait à un ouvrage de broderie. Le salon était orné de beaux tableaux représentant la famille de Napoléon; ils étaient signés par nos peintres célèbres, et avaient appartenu aux galeries des résidences impériales. Rien ne m'a paru touchant comme cette mère illustre privée de ses enfants et entourée de leurs portraits. Immobile sur sa chaise, elle me parut souffrante, souffrante de ses douleurs physiques, de sa vieillesse, de ses souvenirs, mais héroïquement résignée. Sa robe, qui la serrait étroitement, laissait deviner un état de maigreur extraordinaire; ses mains étaient décharnées; sa figure

n'avait conservé qu'un pâle épiderme : ses yeux, bien ouverts, erraient au hasard, mais ne semblaient point privés de l'usage de la vue. De la place que j'occupais, je voyais à la fois et la tête immobile de la mère de Napoléon, et la haute tour du Capitole. Quel assemblage de noms! La grandeur de la chose romaine luttait avec la grandeur d'une femme : le Capitole et la femme avaient eu la plus étonnante part de puissance dans les créations qui ne sont pas venues de Dieu ; et le hasard des révolutions humaines avait fait asseoir la femme à l'ombre du monument romain pour me les présenter ainsi associés, à moi, obscur pèlerin, qui n'avais reçu du ciel et de la fortune que des yeux faciles aux larmes devant ce grand spectacle, et un cœur énergique pour le sentir.

Lorsque ses lèvres se rouvrirent avec effort pour parler, elle prononça le mot de France et le nom de son fils. Jusqu'à ce moment elle avait été une femme ordinaire, une mère chargée d'ans qui demande avec simplicité au voyageur des nouvelles de sa famille absente. Mais après, à ses paroles, à ses gestes, à la miraculeuse énergie qui galvanisa tout à coup ce squelette de femme, je reconnus la mère de Napoléon. Un moment surtout elle me parut sublime. Non, il ne sera jamais donné à un autre homme d'entendre ce qui fut dit par une femme brisée par l'âge, la douleur, l'exil, et dit avec une fermeté d'accent, un bonheur d'expressions, une vigueur de gestes qu'on admirerait dans une héroïne de vingt ans. Je n'affaiblirai point ses paroles en les écrivant, parce que la froideur de la lettre ferait tort au sublime de l'image, et que d'ailleurs je ne crois avoir droit, ni mission pour les publier. Si ces paroles ont été prononcées pour demeurer secrètes,

je me souviendrai que je les ai entendues à quelques pas du temple où Rome avait placé la statue qui tenait un doigt levé sur ses lèvres.

J'avais besoin de retomber aux familiarités de la conversation, car tout ce que j'entendais d'historique me faisait mal sortant des lèvres de la femme dans le sein de laquelle l'histoire s'incarna. Il me serait impossible de traduire mes impressions lorsqu'elle me parlait de son enfant, lorsqu'elle entrait dans ces minutieux détails de vie privée, d'anecdotes domestiques dont les histoires graves ne parlent pas et qui, pour cela même, ont tant de charme. Oh ! il faut que le climat de cette île de Corse bronze l'épiderme de ses enfants et perpétue leur force intelligente jusqu'à l'heure précise de leur mort; car dans ce corps de femme où le mécanisme matériel du mouvement semble s'être arrêté, bouillonne encore tant de sang chaleureux, tant de puissance de facultés morales ! Les muscles se sont affaiblis, les nerfs détendus; la chair se dissout, parce que les ressorts d'organisation physique ne jouent que leur temps donné; mais c'est merveilleux de voir chez cette femme combien l'esprit est radieux de vigueur sur les ruines de la matière, combien la décrépitude se rajeunit sous la virilité des idées, de la parole, des sensations, des souvenirs.

Et en a-t-elle vu, dans sa vie, de ces choses qui brûlent la vie ! A-t-elle souvent tremblé pour des fils, quand tous les boulets de l'Europe étaient lancés contre eux, à l'éternelle bataille impériale de quinze ans ! A-t-elle parcouru l'échelle complète des émotions dévorantes, inouïes jusqu'à elle dans les fastes de la maternité, depuis le coup de canon du sacre impérial, depuis le *Te*

Deum de Notre-Dame, jusqu'au *Dies iræ* de Waterloo et de Sainte-Hélène ?

L'autre jour encore, il n'y a pas bien longtemps, elle avait mis la plus grande part de ce qui lui restait d'affections sublimes sur le plus beau des enfants des hommes, sur le fils de son fils ; elle, prisonnière sur le Tibre, lui sur le Danube; elle, envoyant chaque matin ses baisers maternels au roi de Rome, par le vent qui souffle du Capitole. Il ne lui avait jamais été accordé, ce qui réjouit la vieillesse morose des aïeules, d'embrasser une seule fois son petit-fils. On lui parlait de lui quelquefois à l'oreille; on lui en parlait souvent, et elle tressaillait de joie, la pauvre femme ! Un jour on ne lui en parla plus... C'est elle qui a pu dire alors : « O vous qui passez par ce triste chemin, voyez s'il est une douleur pareille à la mienne! » Niobé, Rachel, Marie, toutes les mères inconsolables, voilà ses patronnes : et elle n'a pas fléchi sous la douleur ! Plus virile que son fils sur le roc de Sainte-Hélène, elle s'est cramponnée au roc Tarpéien; le désespoir ne l'en a pas précipitée : elle a voulu vivre longtemps, le front chargé de la couronne du malheur; elle a voulu longtemps lutter avec les fortes ruines qui sont de l'autre côté du mont. La chair s'est éteinte; mais la vie s'est réfugiée dans l'esprit. Chaque jour le génie rongeur qui va donner son coup de faux à la colonne de Phocas, passe devant la vitre impériale et s'incline. Pour cette femme, l'automne n'a plus de fièvres, les marais Pontins sont à sec. On dirait que Rome entoure de toute sa puissance de conservation la mère qui créa le dernier des demi-dieux.

Je l'écoutais parler sous l'obsession de ces idées; elles ne m'arrivaient pas une à une, méthodiquement formu-

lées, mais toutes ensemble, toutes d'un bloc, comme une flamme à mille rayons, et je me demandais par quelle fatalité heureuse je me trouvais là, le dépositaire des réflexions suprêmes de cette femme ; à quel titre j'étais assis à sa gauche comme un confident, lorsque le pavé de la place grondait sous le tonnerre continuel de tant de brillants équipages qui avaient le droit de s'arrêter partout dans Rome, hormis devant le seuil de ce palais. Aussi, après plusieurs heures d'entretien, je regardai ma visite comme excédant les bornes des convenances et je me levai pour sortir.

— Vous partez déjà ? me dit-elle avec un accent plein de bonté ; vous allez sans doute aux *fonctions* de la semaine sainte ?

— Oui, Madame, je vais à la chapelle Sixtine !

— Avez-vous vu Fesch ?

— Je n'ai pas encore eu cet honneur.

— Ah , je vous recommanderai à Fesch; vous aurez du plaisir à le connaître : il vous montrera sa belle galerie de tableaux. Croyez-vous trouver une place à la chapelle Sixtine ?

— Je l'espère, en y arrivant un des premiers.

— Si vous aviez eu le temps de voir Fesch, il vous aurait fait placer, mais il est un peu malade aujourd'hui; je crois même qu'il n'ira pas aux fonctions.

— Je me ferai un devoir d'aller chez le cardinal Fesch après les fêtes de Pâques.

— Oui, oui, il aura plus de loisir.

Elle me salua de la main ; je m'inclinai en balbutiant quelques mots décousus de remercîment. Son secrétaire, officier français de beaucoup d'esprit et de belles maniè-

res, M. Robaglia, qui était entré vers le milieu de notre conversation, m'accompagna jusqu'à la porte et me dit:

— Eh bien ! comment l'avez-vous trouvée ?

Je ne répondis que par les signes expressifs de l'étonnement et de l'admiration.

Délivré d'un bonheur qui m'était devenu cuisant, tant je suis faible pour supporter des crises de ce genre, je remontais lentement et avec fatigue, la rue du *Corso*. En jetant au hasard les yeux sur l'angle de la rue *delle Murate*, je vis une affiche de spectacle. Elle annonçait la prochaine ouverture du théâtre *di Valle*, et l'opéra *l'Elixir d'amour*, de Donizetti. Pour la première fois de ma vie, je fus insensible à l'annonce d'une première représentation d'un opéra nouveau. C'était un autre spectacle, un autre théâtre qu'il me fallait. Par les rues sinueuses qui rayonnent du cirque *agonale*, je me dirigeai vers Saint-Pierre. Le jour était propice aux douleurs d'un grand deuil; Rome portait un crêpe; ses mille cloches étaient muettes; son peuple courait aux églises, c'était le vendredi saint. Le hasard ne pouvait mieux choisir mon jour : il me fallait toutes les lamentations des prophètes, tous les gémissements de la mélopée hébraïque pour accompagner mes plaintes intérieures. Lorsque j'entrai à Saint-Pierre, un son lugubre de l'orgue répondit à ma pensée; une voix chantait dans la chapelle du chœur, et, dans le cri de latinité sonore qui roula sous les voûtes, je distinguai ce verset mélancolique : *Elle pleure, et personne ne vient pour la consoler !*

LES TOMBEAUX DES SCIPIONS

Un calessino nous emportait sur la voie Appienne ; nous allions visiter les ruines du cirque d'Antonin Caracalla, propriété actuelle de M. Torlonia, banquier. L'héritage des empereurs romains est tombé dans les caisses de l'agio. Nous avions laissé à notre droite la pyramide de Caïus Sextius, les catacombes de Saint-Sébastien, les thermes d'Antonin, la basilique de Saint-Paul. Nous traversions une campagne arrosée d'eau bénite et d'eau lustrale; campagne à double face, comme Janus qui la cultiva, païenne d'un côté, catholique de l'autre. Notre cocher sifflait l'ouverture de *Sémiramis*.

Comme je songeais au spectre de Ninus, le cocher suspendit son ouverture, arrêta ses chevaux; nous nous

élançâmes sur la poussière appienne en jetant de tous côtés nos regards pour découvrir le cirque de Caracalla. Nous étions encaissés entre deux murs grisâtres, festonnés de lierre et de pampres; rien n'annonçait la grande ruine impériale, l'opulent domaine du Rothschild romain.

— Où donc est le cirque? dis-je au cocher.

— Bien loin encore, me répondit-il; je vous fais arrêter ici, parce que j'ai pensé que vous seriez bien aise de visiter les tombeaux des Scipions (*Sepolcri de' Scipioni*).

Bien que la langue italienne soit du latin en putréfaction, elle a toujours un charme, une grâce, une mélodie, une solennité même qui enchantent l'oreille et le cœur, lorsqu'elle tombe d'une bouche romaine dans l'atmosphère de la voie Appia. Nous fûmes subjugués par cette phrase qui s'arrondissait avec cette appellation sonore des *tombeaux des Scipions*. Nous oubliâmes le but de notre course; la grande famille de l'Africain l'emportait sur Caracalla; nous remerciâmes le cocher : il ouvrit à notre gauche un portail délabré; il nous indiqua une allée à suivre, au bout de laquelle s'élève une ferme lézardée qui ressemble plutôt à un repaire de bandits qu'au mausolée des Scipions.

Cependant nous ne nous possédions pas de joie. Je disais à mes deux compagnons :

« — Savez-vous, mes amis, qu'il eût été bien malheureux de quitter Rome sans avoir vu les tombeaux des Scipions! Ces cochers sont des cicerone précieux. Maintenant, quels peuvent être ces Scipions qui sont enterrés là? Est-ce Publius Scipion, mort dans une embuscade avec son frère Cnéius? c'est possible; il est même probable que l'armée aura rapporté d'Espagne leurs corps, et

qu'ils auront été déposés ici. Quant à l'Africain, son tombeau est à Literne ; mais son frère Lucius Scipion, qui s'est battu contre un Antiochus, doit reposer ici : nous trouverons sans doute à côté de lui Scipion Nasica, l'inventeur des clepsydres, et Scipion Émilien, qui brûla Carthage. Je crois même avoir lu quelque part que leurs cousins Tibérius et Caïus Gracchus ont été inhumés dans un tombeau de famille. Cela ne m'étonnerait point, car ces deux malheureux tribuns ont été massacrés tout près d'ici. Cette campagne funèbre, où nous sommes, serait alors le seul lot qu'ils auraient retiré de leur loi agraire : quelle leçon ! préparons-nous à voir la plus touchante collection de tombeaux qui soit dans l'univers. »

Ainsi parlant, nous étions arrivés devant la porte de la ferme tumulaire. Un être, qui ressemblait à une femme, nous y attendait ; à côté de ce fantôme sibyllin pleurait une jeune fille de quatorze ans, couverte de lambeaux, de haillons et d'une laideur incomparable. Dès qu'elles surent que *Nos Excellences* venaient visiter les tombeaux des Scipions, la jeune fille alluma nonchalamment trois petites bougies, en donna une à chacun de nous, et nous fit signe de la suivre dans une espèce de cellier qui n'était pas celui d'Horace ; il n'y avait qu'un tonneau vide, et des instruments de vendange d'une haute antiquité.

« — Est-ce bien ici, au moins, le tombeau de la famille des Scipions ? demandai-je à notre guide.

— Oui, Monsieur, me répondit-elle, nous allons y entrer. »

Nous entrâmes, en effet, dans une grotte étroite et fort humide : nous en touchions les parois grasses à droite et à gauche ; le sol était glissant ; nos bougies ne nous don-

naient qu'une clarté fort douteuse ; j'interrogeai de nouveau la jeune fille : elle ne répondit pas.

« — C'est une grotte de bandits, murmurai-je tout bas à mes deux amis ; nous avons donné dans une embuscade, comme Publius et Cnéius Scipion, en Espagne. La passion de l'antiquité a toujours fait faire des sottises aux voyageurs. Nous sommes perdus : notre patrie n'aura pas nos os, comme l'a dit Scipion l'Africain, tout exprès pour nous. »

Et nous avancions toujours dans ce boyau souterrain; des ténèbres profondes étaient derrière nous ; devant, la voûte s'abaissait toujours; l'eau suintait sur nos têtes. Nous ne comprenions pas cette étrange manie des Scipions, ces hommes si sages, qui rendaient les belles captives à leurs maris, ou qui passaient leurs nuits à causer astronomie avec Ennius, et qui se faisaient ensuite inhumer à cent pieds sous terre, au lieu d'avoir une belle pyramide de marbre comme Sextius, ou une tour superbe comme Crassus le Crétois.

« Verrons-nous bientôt les tombeaux ? dis-je à la jeune sibylle. »

Elle s'arrêta, en se tournant vers nous ; nos bougies firent étinceler ses grands yeux gris et ses joues empourprées du feu de la fièvre. Elle étendit son bras vers une cavité sombre, et dit d'une voix aigre :

— *Ecco un sepolcro di Scipione.*

— Quel Scipion ?

— *Un Scipione.*

— Mais lequel des trente?

— *Non so.*

Nous penchâmes nos trois bougies sur le lieu désigné :

Il n'y avait ni tombeau, ni Scipion. La jeune fille nous dit que le sarcophage était au Vatican; elle nous avait montré la place où était le tombeau.

Et elle se remit à marcher. A dix pas plus loin elle s'arrêta de nouveau, en répétant son *Ecco un sepolcro di Scipione*. Nous ne vîmes rien du tout; elle ajouta avec le même sang-froid, que le tombeau de cet autre Scipion était à la galerie du Vatican. C'est toujours de cette manière qu'elle nous montra dix ou douze tombeaux absents. Il est vrai que nous découvrions quelquefois sur les murs des lettres hiéroglyphiques, des caractères indéchiffrables, des *cn*, des *coss*, des *sc* : nous surprîmes aussi un monogramme S. P. Q. R. qui se cachait derrière un éboulement; mais de tombeau, pas l'ombre. Ce souterrain a deux issues, nous en sortîmes sans avoir la douleur de revenir sur nos pas; nos bougies étaient près de s'éteindre quand nous revîmes la campagne et le jour.

La hideuse mère nous attendait à la porte : elle nous présenta sa main osseuse et brûlée, pantomime éloquente, et, en Italie, toujours comprise des voyageurs; il était bien cruel de payer une promenade souterraine, et de récompenser une mystification; il fallut pourtant se résigner. Nous donnâmes trois *pauls*.

— Ce n'est pas pour les Scipions, dis-je à la mère, c'est pour les trois bougies, qui ne valent pas trois baïoques.

Je m'attendais à une explosion de remerciements.

— Trois *pauls!* s'écrièrent en duo la mère et la fille (et les furies de Virgile n'ont jamais été plus effroyables de colère), trois *pauls!* jamais nous ne montrerons pour ce prix les tombeaux des Scipions! On ne nous fait pas la charité à nous : nous sommes Romaines; les tom-

beaux des Scipions! trois *pauls*, vous n'avez pas honte, ô étrangers!

— Mais où sont-ils vos tombeaux des Scipions? leur dis-je en riant.

— Ils sont ici, répondit la mère dans tout le délire de la colère; ils sont ici! Oui, c'est écrit dans les livres; tout le monde le sait; vous êtes ignorants comme des étrangers; mais vous ne sortirez pas, vous paierez; voyons, payez-moi. Nous ne montrons les tombeaux des Scipions que pour un écu; donnez-moi un écu.

Nous fûmes obligés d'user de violence pour nous frayer un libre passage jusqu'à notre calessino, stationné sur la voie Appia. Notre cocher, qui dissimulait sous un maintien d'insouciance, sa complicité dans cette affaire, nous laissa exposés un quart d'heure aux feux croisés de la mère et de la fille. Elles s'étaient penchées comme les harpies de Virgile, sur la muraille, et leur duo de malédictions, leurs anathèmes entremêlés de *pauls* et de Scipions, nous suivirent longtemps sur la grande route. Les chevaux du calessino allaient le pas; le cocher perfide ne voulait pas nous faire perdre une seule note de cet ouragan de syllabes italiennes, qui soufflait sur nous du tombeau des Scipions.

A notre retour du cirque d'Antonin, il nous fallut nécessairement repasser devant la ferme tumulaire des Scipions. Les deux mégères n'avaient pas quitté leur place; elles nous avaient aperçus de loin dans notre calèche découverte. Cette fois nous enjoignîmes au cocher de passer au galop sous la batterie des malédictions. Le cocher souriait malignement en affectant de ne pas comprendre notre italien. Nous nous attendions à une grêle

de pierres, sur cette même place où tant de martyrs ont été lapidés; nous fûmes assez heureux pour n'essuyer qu'un feu roulant de *pauli*, de *forestieri*, de *birbauti*, de *Scipioni* et de *sepolcri*, qui ne blessèrent aucun de nous.

Avant cette journée j'avais un culte secret pour la mémoire des Scipions; depuis je ne prononce ce nom qu'en frémissant. Quand je lis la bataille de Zama, ou la ruine de Carthage, ou la continence de l'Africain, je songe toujours aux trois bougies, aux deux sibylles, aux trois pauls, aux tombeaux absents; je suis même fâché qu'Annibal n'ait pas battu Scipion à Zama; je garde rancune au peuple de Rome, qui n'a pas lapidé le concussionnaire Scipion, lorsqu'au lieu de régler son budget des finances, il proposa aux sénateurs une promenade au Capitole, pour rendre grâces aux dieux immortels, lesquels n'avaient rien à démêler avec les chiffres du budget. C'est ainsi que les haines s'établissent dans le cœur contre les hommes les plus vénérés, les plus illustres. Toutefois je serais désolé que la même cause amenât les mêmes effets pour d'autres voyageurs qui viendront, après moi, courir la voie Appienne, sous la conduite des cochers stationnés sur le *Monte Citorio*, devant la *Curia innocentiana*; ils sont tous payés par les mégères du tombeau des Scipions. A l'exemple des marins qui marquent d'un point, sur la carte, un écueil nouveau qu'ils ont découvert, je signale aux touristes futurs la ferme des sibylles : c'est qu'il y a bien plus qu'une mystification à subir ; on affronte une chance très-probable d'éboulement, comme aux catacombes. Il serait pénible, en cherchant un tombeau qui n'existe pas, d'être écrasé par la voûte et de creuser le sien.

LE VATICAN

La Vatican. — La Semaine sainte. — Le Forum.

Il n'est pas aisé, en France, de se faire une idée juste du clergé de Rome; d'abord cela intéresse fort peu de personnes; ensuite, celles qui peuvent y prendre quelque intérêt, sont forcées de s'en rapporter aux observations contradictoires des voyageurs; ceux-ci, le plus souvent, n'ont pas pris la peine d'étudier cette classe puissante, qui commence au souverain pontife, et descend par mille échelons au prolétaire clérical qui dit sa messe pour avoir du pain, et n'en a que fort peu. En général, on reproche au clergé de Rome son fanatisme intolérant, son amour de la domination, sa cupidité, son ignorance. La philosophie du siècle dernier avait inventé des Romains pour ses tragédies, elle inventa aussi des papes, des car-

dinaux, des prêtres pour ses libelles d'athéisme et d'impiété; ce n'est pas qu'il n'y eût beaucoup à fronder, avec une certaine justice, mais dans cet immense redressement d'abus qui était la mission des encyclopédistes, il ne fut tenu aucun compte de tout ce qu'il y avait de sublime, de merveilleux, d'incompréhensible autour de cette Rome chrétienne qui se constitua l'héritière de l'autre, et fit bien plus avec une tiare et une croix, pour la civilisation et les arts, que n'avait fait son aînée avec ses aigles et son épée de soldat. Dieu seul peut savoir quelles eussent été les destinées de Rome, depuis dix-huit siècles, entre les mains d'un empereur, ou d'un roi, sous un gouvernement profane. Ce que nous savons, nous, c'est que le reliquaire antique a été religieusement gardé; c'est que les nobles traditions d'Auguste et des Antonins ont été recueillies par les papes; c'est que Michel-Ange et Raphaël ont été reçus au Vatican, comme Zénodore et Apulius sur le mont Palatin. Dans les orgies d'une époque sanglante, ceux qui chantaient *Allons*

Rebâtir le Capitole
Des débris du Vatican,

auraient détruit le Vatican, c'est incontestable, mais à coup sûr ils n'auraient pas rebâti le Capitole. Eh bien! Rome chrétienne a mieux fait, elle n'a rien démoli, elle a rebâti le Capitole, et fondé le Vatican; le Vatican, c'est un monde; le Vatican, c'est comme une planète inconnue, avec sa population de marbre, ses portiques de jaspe, d'agate, de porphyre, sa basilique prodigieuse, ses fresques incomparables, ses galeries, ses jardins, ses cloîtres, ses terrasses, ses balcons. Si les grands artistes

qui ont bâti le palais des Césars, les thermes de Dioclétien, le Panthéon d'Agrippa, revenaient au monde, et qu'on leur dît, après leur avoir montré le Vatican : quels sont, depuis dix-huit siècles, les empereurs ou les rois connus qui auraient ainsi continué votre Rome? Les papes seuls pouvaient faire ce qui a été fait, répondraient les architectes d'Auguste, de Dioclétien, de Titus.

En dehors de Rome, qu'est-il arrivé depuis Jésus-Christ? les hommes se sont massacrés, les empires se sont suicidés, les monuments ont croulé; on a inventé la poudre! lorsqu'il a fallu faire de l'art, on a copié Rome; un art seul a été perfectionné, la guerre; on en a usé avec délices, pendant dix-huit siècles : toutes les chimères qui passent dans la tête de l'homme, ont été changées en cartels de nation à nation; le sang a jailli de toutes les veines de l'univers. Rome seule a conservé sa noble quiétude d'artiste; sans doute elle a eu ses mauvais jours, ses égarements, ses paroxysmes de persécution, ses heures de fanatisme; il s'est rencontré des hommes sous la tiare; mais à travers ces crises de religion, que de nobles et sublimes choses! que d'admirables créations! Chez les autres peuples, le sang et le crime sont restés sang et crime; dans Rome chrétienne, toute période coupable s'est effacée sous un éblouissant rideau de mosaïque, de marbre et de rayons. Rome païenne se déchirait souvent ses propres entrailles, comme Caton; ce n'est pas le Tibre seul qui a *renversé les tombeaux des rois et le temple de Vesta*, le peuple-roi s'associait quelquefois au Tibre; chaque cité moderne a des crimes de ce genre sur la conscience; les villes les plus civilisées ont démoli, en un jour, des monuments qu'un siècle avait

bâtis; Rome chrétienne est pure de tels excès; elle a gardé ses vieux joyaux, comme ses jeunes richesses; elle a posé la croix sur les temples païens afin de les protéger. Quand elle fut saccagée au xve siècle, les Espagnols respectèrent le Panthéon d'Agrippa, parce que le Panthéon s'était fait catholique.

Ces magnifiques débris, ces belles ruines qui couvrent le sol de Rome, ce n'est point Rome qui les a faits; il est venu de partout des gens qui tuaient et ravageaient, par plaisir; non point les Goths, les Huns, les saccageurs de Théodoric et d'Attila, ceux-ci ont seulement écaillé les colosses; mais d'autres qui avaient des noms chrétiens, et qu'un prêtre avait baptisés; d'autres qui suivaient un chef d'illustre lignée, un Bourbon, un connétable, un plagiaire d'Attila; que la malédiction des siècles soit sur lui!

Il courait le monde, le misérable! il allait çà et là, avec ses Espagnols et ses lansquenets, race stupide! il pillait, violait, égorgeait; peu lui importait la nation et le pays, pourvu qu'il tirât des coups de canon, et qu'il bût du sang! Un jour, il eut une fantaisie; il s'ennuyait, le connétable; il se dit: Allons brûler Rome; j'en aurai pour six mois de plaisir; allons: et il vint camper sur le Tibre. Il ouvrit une tranchée devant Rome, comme devant une ville ordinaire; il pointa ses couleuvrines contre les saints remparts; ses boulets tombaient en pluie sur les portiques, les cirques, les basiliques, les colisées; Rome l'attendait à l'assaut; Rome n'aurait pas été la ville des miracles, si elle l'eût laissé vivre après tant d'affronts soufferts; une balle, la balle la mieux méritée qui ait jamais cassé un front vil, l'étendit mort sur la brèche;

son habit blanc lui servit de suaire; il avait bien choisi sa toilette d'assaut. Mon sang marseillais bouillonne d'orgueil, quand je songe que nos vieilles mères phocéennes l'ont chassé à coupde fourche sur leur boulevard, ce connétable bandit!

Les voilà ceux qui ont mutilé Rome; elle, la ville deux fois sainte, a toujours eu du respect pour elle; elle n'a fait que soigner ses ruines, ses ossements, sa poussière, et tout à côté des ruines, elle a bâti. Oui, les papes ont eu la soif des richesses, mais l'or de la chrétienté ne s'est pas tout dépensé dans les bacchanales des Borgia; cet or a payé tout le marbre, tout le porphyre qu'on a ciselé dans le monde; il a fait de beaux loisirs, de douces existences à des artistes immortels; il a été prodigué en échange de tous les chefs-d'œuvre accomplis depuis deux mille ans. Les basiliques de Trajan et d'Antonin le Pieux s'étant écroulées, ce sont les pontifes qui les ont rebâties sous d'autres invocations; la basilique s'est retrouvée dans Saint-Jean de Latran, dans Sainte-Marie-Majeure, dans Saint-Paul, avec ses colonnes de porphyre, et sa charpente de cèdre, dans Saint-Pierre, qui a épuisé Carrare et Paros. C'est l'or de la chrétienté qui a fouillé la villa d'Adrien, ce grand cimetière de statues; la terre du Forum, toute pleine de reliques; le vallon du Capitole au Palatin, et la vase limoneuse du Tibre où se rouillent encore tant de trésors. Les papes ont continué l'œuvre des consuls et des empereurs, ils ont rouvert aux sources des montagnes leurs aqueducs triomphaux; ils en ont soudé les lignes, ils ont creusé mille réservoirs, et fait jaillir mille fontaines; ils ont changé la place Navone en cirque naval, comme une an-

tique naumachie; ils ont fait tomber la source Pauline du sommet du Janicule, et *l'eau vierge,* du pied du Quirinal, cette eau de Trévi, qui se roule et retentit comme un torrent: jamais la pensée d'un peuple expirant ne fut mieux comprise par un peuple héritier. Rome avait cherché la civilisation sous les Tarquins, elle avait trouvé la tyrannie d'un seul: sous les décemvirs elle avait trouvé la tyrannie de dix; sous la république, la tyrannie de tous. Guerre au dehors ou au dedans; guerre de plusieurs siècles, et pour champ de bataille, l'univers connu; ni le bonheur ni la civilisation ne sont là. Auguste et les Antonins les cherchèrent ailleurs; je ne sais ce qui fût arrivé, si Brutus eût été vainqueur à Philippes, mais assurément nous n'aurions pas eu le Panthéon d'Agrippa, cette sublime page d'architecture, qui résume les deux plus hautes pensées d'une époque: elles ont été devinées et recueillies par les papes, ces successeurs d'Antonin le Pieux, Antonin le souverain pontife, Antonin le créateur des monuments; partout, Rome impériale, ou Rome chrétienne, nous crie: La civilisation, c'est le culte de la religion et des beaux-arts.

Le Vatican s'est donc montré le digne héritier du Capitole; les papes ont continué les Antonins; Rome chrétienne n'a répudié, dans le legs de sa mère, que le culte des faux dieux. Elle n'a pas brûlé son encens aux pieds des statues divines, mais elle a respectueusement exhumé toute cette mythologie de marbre, et l'a inaugurée dans de nouveaux temples, où l'admiration de l'artiste remplace l'eau lustrale du païen. Les grands dieux de l'Olympe, mutilés au prétoire, par les martyrs en face de Festus et d'Hiéroclès, ont été reportés en triomphe au Capitole

catholique. Jupiter Stator a échangé le foudre contre les clefs de Saint-Pierre, et les pèlerins ont usé ses pieds de bronze en les baisant. Rome chrétienne a souvent été ingénieuse, pour s'excuser à ses propres yeux de cette protection qu'elle donnait aux monuments ou aux simulacres de ses anciens persécuteurs; on est attendri aux larmes en lisant une magnifique inscription gravée sur marbre, au Colisée : là, par un subterfuge sublime, Rome papale répond victorieusement à ceux qui l'accuseraient de prendre trop de soin de l'édifice païen; Clément X leur dit, dans un latin digne du siècle d'Auguste : « Oui, je viens prêter secours aux murs croulants du Colisée; oui, je veux soutenir ces murs impies qui tombent, de peur qu'elle ne tombe aussi avec eux, la mémoire des martyrs qui ont arrosé de leur sang l'amphithéâtre de Flavien: *Ne fortitudinis martyrum excideret memoria.* » Ainsi, la ville sainte et la ville artiste ont satisfait en même temps à leur foi et à leur goût. Si des murs gigantesques de brique montent, à la voix des papes, pour étançonner le colosse de Titus, ne croyez pas, au moins, que ce soit par intérêt pour ce monument impie, c'est pour perpétuer à jamais la gloire des chrétiens livrés aux tigres ou aux gladiateurs. En attendant, rassurez-vous, artistes profanes, le Colisée ne s'écroulera pas. Bien plus, les papes ont ouvert à tous ces dieux vaincus une vaste hôtellerie, tout à côté de la chaire de Saint-Pierre. Le Vatican, c'est l'Olympe et le ciel; pour arriver au souverain pontife, il faut traverser les appartements des dieux immortels. C'est encore comme au temps antique, où le roi du Latium accueillait Saturne exilé.

Junon Lucinienne, Vénus pudique ou impudique, Cé-

rès qui préside aux moissons, le dieu de Claros, l'amour enfant, la triple Hécate, Pan et Bacchus, ces inventeurs des fêtes libres, toutes les divinités, tous les héros, toute l'Iliade personnifiée règnent au Vatican, par la grâce des vicaires du Christ. Et quelle magnifique hospitalité ! quel luxe de portiques ! quelle profusion de marbre ! Que de salles ! que d'air ! que de lumière ! Une vie d'homme se passerait à parcourir cet Olympe. Si toutes ces statues recevaient le feu de Prométhée, elles déborderaient, comme une armée de géants, sur la place de Saint-Pierre. C'est tout un peuple de marbre qui habite le plus silencieux des palais, et le remplit d'un éclat, d'une gloire, d'une majesté qu'aucune cour vivante n'a jamais donnée aux satrapes de l'Orient. Au fond de ces portiques, de ces corridors, de ces galeries, dans un coin reculé de ce labyrinthe de marbre, de jaspe, de porphyre, on trouve une salle dépouillée, et modeste d'humilité chrétienne : là est assis un vieillard sur une chaise de bois : c'est le pape ; comme un de ces hommes riches et hospitaliers des anciens jours, il a cédé aux étrangers toutes les magnificences de sa maison, et s'est retiré dans la grange avec ses serviteurs.

Il faut avoir le cœur mal fait pour ne pas déposer sur le seuil du Vatican toutes ces mesquines idées que nous donna une éducation nommée philosophique. Les immenses services que les papes ont rendus aux beaux-arts, parlent, ici, avec tant d'éloquence, qu'on se fait chrétien volontiers, tout en sacrifiant aux dieux. Pour moi, je fus facile à la conversion ; je suis descendu du Belvédère pour entrer à la basilique, lorsque l'heure des offices sonnait ; après avoir contemplé l'Apollon isolé à la rotonde du Vatican, j'allais écouter les psaumes de David

dans la nef de Saint-Pierre. Au Vatican, l'artiste est aisément chrétien; il se réconcilie de bon cœur à l'Église : car tous les chefs-d'œuvre qui l'entourent et le ravissent appartiennent à l'Église, et font corps avec elle. Ainsi préoccupé de toutes ces idées, je puis dire que j'entrai à Saint-Pierre sans aucune prévention contre les papes, le clergé, les cérémonies; j'étais prêt au recueillement; j'avais oublié tout ce qu'on a dit et écrit en France, au siècle dernier, et depuis: je prenais au sérieux la semaine sainte, avec toute la ferveur d'un croyant; et j'entrai, en répétant comme le centurion: « Celui-là est véritablement le Fils de Dieu. »

Cela dit, je puis parler sans crainte d'être taxé d'irréligion et de mauvaise foi.

La basilique de Saint-Pierre a été décrite par tous les voyageurs; aucun n'a pu en donner une idée juste à ceux qui ne l'ont point vue; c'est toujours ainsi pour les descriptions; le beau tableau de Giampolo Panini en dit plus sur Saint-Pierre que tous les vers du poëte, la prose du touriste, le récit du pèlerin: ce tableau est au Louvre, dans un angle du grand salon, à gauche en entrant. Placez-vous à six pas, roulez votre main en lorgnette, et regardez-le, vous verrez Saint-Pierre, et vous ne lirez pas madame de Staël.

Tous les voyageurs se récrient d'admiration sur ce singulier jeu d'optique, qui ne permet de juger de l'immensité réelle de cet édifice qu'en le visitant dans tous ses détails. Au premier abord, disent-ils tous, Saint-Pierre n'étonne pas; tout y paraît de proportion ordinaire; ce n'est qu'en avançant qu'on s'aperçoit de son incomparable grandeur. Cela est malheureusement vrai; c'est la plus

dent amoureusement la statue de la justice ; il y a une histoire sur cette justice; on vous raconte l'histoire, tout bas, c'est scandaleux. La pensée de mort qui monte de ce sarcophage ne jette personne en recueillement; l'église est pleine de tombeaux, mais ils n'ont rien de lugubre, on s'asseoit devant pour causer et rire. L'autel est entouré d'un triple rang de curieux; personne ne prie; on compte les lampes d'argent qui brûlent sur le tombeau du chef des apôtres; il y en a cent douze; on inscrit ce chiffre sur son album. Le pavé retentit continuellement sous les pieds d'une foule bruyante qui va et vient regardant, s'étonnant, mesurant et vociférant la joie dans tous les dialectes de l'Europe. Cette basilique ressemble plus au temple d'un dieu, qu'au temple de Dieu.

S'il est un jour de l'année où Saint-Pierre doit inspirer du recueillement, c'est le vendredi saint. Hélas ! la cérémonie s'est réfugiée dans l'étroite chapelle du chœur, et le reste de l'immense église est abandonné aux voyageurs, dont les deux tiers au moins sont Anglais, selon l'usage. Je m'étais fait une joie d'assister à *ténèbres*, dans Saint-Pierre; je cherchai longtemps le coin obscur où des chantres invisibles psalmodiaient les psaumes de la semaine sainte. Le clergé remplit la chapelle; une centaine de curieux se pressent contre la grille, et regardent l'orgue : impossible de s'abandonner au touchant esprit de ces poétiques offices. La religion n'est majestueuse que dans les petites églises; je regrettais ces modestes chapelles, où j'avais entendu, enfant, les lamentations de Jérémie, entrecoupées des lettres mystérieuses de l'alphabet hébreu; je regrettais le choriste qui chantait le *benedictus* sur un air qui fait pleurer, lorsque l'ombre du soir descendait

dans le sanctuaire, et qu'un seul cierge brûlait au candélabre noir. A Saint-Pierre, je ne ressentis rien de mes anciennes émotions ; je me mêlai à l'indifférence générale. Les gémissements de l'orgue, les plaintes du prophète, les douleurs de Sion, la désolante histoire de Jérusalem, toute cette épopée solennelle des jours saints courait comme un son vide et prolongé sous les nefs de la basilique, et ne trouvait que des cœurs froids, comme les simulacres sans nombre, assis sur les tombeaux voisins.

Parfois, je croyais me promener à la Bourse de Paris, quand la hausse ou la baisse arrache à la foule des murmures, des cris, des acclamations. A chaque instant une famille anglaise faisait irruption dans la grande nef; vieillards, enfants, dandys, généraux et colonels en uniforme, dames et demoiselles, grooms chargés de pelisses; ils se jetaient tous dans les mains de leurs compatriotes avec des éclats de rire et de joie, des fracas de bottes, des sifflements gutturaux, des explosions d'amitié britannique, comme on n'en a jamais entendus dans leurs rencontres à Hyde-Park. Chaleureuse influence du ciel du midi ! les dames s'asseyaient sur les pliants, en tournant le dos à l'autel; les gentilshommes se renversaient nonchalamment sur l'orteil d'un ange, sur la griffe d'un lion ou le cordon saillant d'un pilastre, comme sur un sopha de boudoir et causaient avec tout le fracas du club, ou lisaient les gazettes du jour, sans se douter que Jérémie se lamentât dans la chapelle du chœur. On aurait dit que tout l'état-major de l'armée anglaise s'était fait un impie devoir de venir insulter au culte catholique, dans la capitale de la chrétienté, le jour même du vendredi saint. C'était un torrent d'épaulettes et de plumes de coq qui

roulait de l'autel au bénitier, et remontait encore, et se mêlait à des flots de pèlerins, de prêtres destitués, de moines échappés du couvent. Si l'on eût demandé à quelque âme candide, Saint-Pierre appartient-il au pape? elle aurait répondu : Non, aux Anglais. Comprenez-vous le bonheur de ces huguenots qui envahissent la basilique, y tiennent garnison comme dans une colonie, et couvrent de leurs cris la voix de l'orgue, la voix du choriste, les gémissements du prophète-roi?

Quel vendredi saint! quelle semaine sainte! je n'ai rien vu, dans ma vie, de plus étrange. Je cherchai dans l'armée qui remplissait l'église, un seul visage qui parût affecté de cette étrange profanation; toutes les figures rayonnaient de joie; toutes jetaient des nullités à l'air, toutes les oreilles paraissaient fermées à la cérémonie; c'était un délire universel: la promenade ondulait, comme aux Tuileries, sur douze sillons tracés; pourtant la soirée était belle, au dehors, à la villa Borghèse, à *Monte-Pincio*, ou même sur la place de Saint-Pierre; mais la *fashion* tenait à honneur de s'étouffer dans l'église, et d'écraser sous le poids de l'orgueil britannique, les superstitions papistes du vendredi saint. Enfin je découvris un étranger dont la pensée s'associait à la mienne; il était appuyé contre un pilastre, les yeux dévotement tournés vers la chapelle, et pâle, abattu, désenchanté : je le reconnus; c'est un homme de bien et de foi; son nom latin a figuré avec un certain éclat parmi les noms des législateurs de la Restauration. Lui aussi était venu, dans toute la candeur de ses rêves catholiques, assister, en pèlerin, aux offices de la semaine sainte; que voyait-il? un *raout* anglais, dans la plus belle et la plus vaste salle de l'uni-

vers : la désolation de mon noble compatriote se trahissait dans tous ses mouvements ; il ressemblait à un homme qui vient de perdre sa suprême illusion, et qui désespère de tout. Mes yeux se rencontrèrent avec les siens, au moment où le dernier verset du *Benedictus* tombait comme un anathème sur cette multitude folle et désœuvrée ; et je l'entendis répéter avec un sourire amer : *Mon Dieu, illuminez ceux qui sont assis dans les ténèbres, et à l'ombre de la mort, et conduisez leurs pas dans le sentier de la paix* (1).

La mer, dans un jour de tempête, est moins bruyante, sous les falaises de Douvres, que cette foule orageuse, protestante, lorsque le dernier son de l'orgue expire avec le dernier verset dans la chapelle du chœur; toute l'Angleterre aristocratique couvre l'escalier immense de l'église, et s'éparpille à droite et à gauche vers les colonnades, où mille équipages stationnent et attendent les opulents étrangers. Insensiblement, la basilique se fait déserte et silencieuse; les prêtres regagnent la sacristie ; les pèlerins circulent avec liberté, font leurs stations pieuses, baisent les pieds de la statue de saint Pierre, et les essuient après avec leurs fronts. Le recueillement arrive quand l'office est terminé; la foule n'était venue que pour troubler la cérémonie, sous prétexte de la voir : plus de cérémonie, plus d'Angleterre. Le scandale est renvoyé au lendemain; trêve est donnée à Dieu pour vingt-quatre heures ; l'ambassadeur britannique lui fait ce doux loisir. Au reste l'office du lendemain ne se célèbre qu'avant midi; l'aristocratie voyageuse dort encore dans ses hôtels du *Corso*,

(1) *Illuminare his qui in tenebris et in umbrâ mortis sedent*, etc.

de la place du Peuple, de la place d'Espagne. La cérémonie du *Lumen Christi* et de l'eau pascale n'attire qu'un petit nombre de curieux et point de dévots ; le clergé la mène lestement : on bénit aux fonts baptismaux de grands bouquets de fleurs. J'en demandai un à l'abbé qui les garde, il me le refusa; je lui montrai cinq francs, il me le vendit. Une procession assez peu décente accompagne le *cierge pascal* de la chapelle baptismale au chœur, là où va se célébrer la messe du samedi saint : tout cela est froid, et d'une physionomie coutumière et indolente. C'est un drame qui se dénoue sans bruit, sans intérêt. Ce feu nouveau qui vient de se rallumer au phosphore chrétien, est pâle comme une flamme qui va s'éteindre. On dirait que Dieu s'en va, que la religion meurt, que la grande basilique de marbre n'est que la pompeuse tombe où le dernier pape s'apprête à inhumer le catholicisme agonisant. Je suivais les prières de la messe avec une inquiétude dont je n'aurais pu me rendre compte ; j'attendais le *Gloria in excelsis*, ce chant d'exaltation qui dit à l'Église de rejeter le linceul de la semaine sainte, et de reprendre la robe de l'épouse : avant qu'il fût entonné, je courus sous la colonnade extérieure pour assister au réveil de Rome. La place était inondée de pauvres villageois, bariolés de costumes aux mille couleurs : ils attendaient aussi quelque chose qui allait se passer dans l'air. La ville était silencieuse ; le soleil, couvert de nuages gris ; à ma gauche, le Vatican ressemblait à un palais désert, à un sépulcre babylonien. Tout à coup la porte de la basilique s'ouvre, et le *Gloria in excelsis* éclate avec le mugissement de l'orgue dans la chapelle du chœur. Aussitôt la cloche de Saint-Pierre donne le branle à toutes les cloches de la ville

sainte; les gardes pontificaux arborent le gonfanon au grand escalier de la colonnade; l'artillerie du château Saint-Ange salue le drapeau vénéré : le peuple tombe à genoux et prie. Ce moment est court, mais bien beau : c'est la résurrection de Rome catholique; et la semaine sainte n'aurait-elle que ce moment à offrir au pèlerin, ce serait assez pour ne pas regretter le voyage. C'est encore un beau spectacle le lendemain, lorsque le pape, seul debout sur cent mille chrétiens agenouillés, donne sa bénédiction à la ville et au monde. Cela vaut mieux que la *Luminara* et la *Girandola*, divertissements de bruit, de feux follets, de fumée sulfureuse; hochets brillants qu'on jette au peuple de la moderne Rome, qui ne demande aujourd'hui au César du Vatican que des feux d'artifice et du pain.

Deux moments dans une semaine, c'est pourtant bien peu; car je ne prends ici dans les choses du culte que la plus simple et la plus majestueuse expression de leur poésie, que leur chaste et secret parfum, leur intimité touchante, révélée à bien peu d'élus, inaperçue pour la foule. Le reste est si pompeux que je ne l'ai point vu; j'étais ébloui, j'ai fermé les yeux. Le pape m'a paru sublime, lorsqu'il s'est montré au balcon de Saint-Pierre, abrité du soleil par un dais de toile. Je n'ai pas osé lever mon regard sur lui, lorsqu'on le portait en triomphe sous les éventails de plumes de paon, avec un grand concours de cardinaux dorés et de brillants hommes d'armes. J'aime mieux la grave mélopée hébraïque des Lamentations que le *Miserere* de la chapelle Sixtine; les *soprani* me font pitié. Je n'ai jamais compris la gloire que retire la religion à dresser dans une basse-cour ces scandaleux artistes. Je

trouve assez étrange le scrupule religieux qui interdit aux femmes le chant du *Miserere*, pour l'abandonner exclusivement à des hommes qui ne le sont pas. Il est bien triste de penser que le culte romain, avec tous ses trésors de poésie, cherche son profit dans le scandale et les colifichets : il est vrai que cent mille étrangers accourent de partout pour assister aux fêtes profanes de la semaine sainte, et qu'ils resteraient chez eux, si l'on supprimait le *Miserere*, les *soprani*, les plumes de paon, les lansquenets, le feu d'artifice et la *Luminara* ; Jérémie chanterait dans le désert, et Rome pleurerait comme Jérusalem. Cela est très-vrai, selon les calculs d'administration locale ; mais on doit toujours déplorer cette nécessité qui associe les mystères de la foi aux spéculations du négoce : car c'est ainsi qu'on arrive à la dernière semaine de la religion.

Il y avait un Vatican aussi là-bas, de l'autre côté du Tibre, Rome chrétienne ne s'en souvient plus. Il y avait un palais qui donnait son nom à la colline ; un palais de marbre, tout rempli de statues, tout étincelant de mosaïques, tout illustré de fresques : c'était le Vatican des Césars. A ses pieds se déroulait aussi une place ombragée d'une forêt de colonnes, avec beaucoup d'obélisques et de fontaines. L'éternité ne semblait pas avoir assez de temps pour jeter bas ce palais, ces colonnes, ces obélisques. En sortant de Saint-Pierre, j'ai couru à ce mont Palatin, le palais est devenu ruine ; j'ai cherché la ruine, elle n'existe plus. Au bas, j'ai cherché le Forum aux cent temples ; c'est comme un grand chemin planté d'arbres rabougris et couvert d'une poussière grisâtre. Ce sont les monuments tombés en dissolution qui ont fait cette poussière ; il y en

a trente pieds de profondeur, tant elle est amoncelée! Par intervalles, on a creusé des espèces de puits au fond desquels on aperçoit l'antique voie triomphale. Que de couches de terre sur cette voie! çà et là deux ou trois colonnes sont restées debout, comme quelques soldats survivent à une armée détruite, pour annoncer le désastre à ceux qui ne voudraient pas y ajouter foi. Eh bien! après l'office de la semaine sainte, après le *Miserere* de la chapelle Sixtine, après l'invasion anglaise au Vatican, si l'on vient traîner sa mélancolie au Forum, il semble que le temps n'est pas loin où la ruine chrétienne servira de pendant à la ruine impériale, où l'on cherchera Saint-Pierre sur le Vatican, comme on cherche Jupiter sur le Palatin; que Dieu et les dieux fassent mentir ce présage! Quel malheur pour moi si je disais vrai! Hélas! j'ai déjà vu des compatriotes de lord Elgin qui brisaient à coups de marteau les colonnes extérieures du Panthéon, et le peuple romain, qui vend des légumes sur cette place, les regardait faire et riait. Le culte de la religion et des arts a fleuri dix-huit siècles à Rome; les portes de l'enfer auraient-elles enfin prévalu contre lui? L'avenir répondra à nos enfants, et peut-être à nous.

LES ITALIENS DE ROME

Il n'y a plus de peuple romain, dans le sens antique de ce mot. La politique des papes a dépaysé le Romain dans Rome : elle a mis le *Campidoglio* sur le Capitole et le *Campo-Vaccino* sur le Forum. Presque toutes les vieilles et célèbres dénominations ont disparu; celles qui subsistent encore forment un contre-sens avec la localité qu'elles désignent. C'est partout la même différence relative qui existe entre le latin et l'italien, Sainte-Marie-Majeure et le Panthéon, un consul et un cardinal, le conclave et le sénat.

Un soir, je me promenais dans cette calme rue Saint-Théodore qui commence au Forum et conduit à l'arc de Janus. J'étais au pied du Palatin; l'Aventin n'était pas

éloigné. J'arrêtai un Romain au passage, et je le priai de m'indiquer le mont Aventin. L'Italien me regarda en répétant, *monte Aventino* de l'air d'un homme qui cherche dans ses souvenirs; puis il sourit, secoua la tête et me dit que le mont Aventin n'existait pas, et que je voulais sans doute parler de *monte Testaccio* ou *monte Pincio*. J'insistai, il me salua poliment et me quitta.

Je m'approchai d'un vieillard qui était assis sur un banc de pierre devant la petite église Saint-Théodore : il paraissait le doyen de la région Palatine. Je lui fis la même question; il me pria de répéter le mot *Aventino*.

— Ah! *monte Palatino*, me dit-il, le voilà, en me désignant les jardins Farnèse.

— Non, non, répliquai-je, *monte Aventino*.

Il m'affirma que je me trompais, et qu'il n'y avait point de mont Aventin à Rome. Je bornai là mes questions. Peut-être aurais-je toujours obtenu les mêmes réponses au pied de ce mont populaire, si célèbre dans les fastes de la république. Ainsi le peuple de Rome se souvient du mont Palatin, le mont des patriciens et des empereurs. Il a oublié l'Aventin, cette colline qui lui fut sacrée, cette citadelle où il dictait ses lois aux consuls et au sénat par l'organe de ses tribuns.

J'ai vu quelquefois le peuple de Rome assemblé sur la place Montanara, le dimanche: c'est là qu'il tient ses comices : il est fort gai, sous ses haillons; il rit, il chante, il est heureux. Là un grand nombre de citoyens romains se rasent mutuellement, en plein air, et suspendent le linge de leur toilette aux murailles du théâtre de Marcellus; ils sont au pied du Capitole et du Palatin; ils sont assis sur les ruines du *Proscenium* où *Princeps*, joueur de

flûte, s'inclinait devant les applaudissements de la noblesse romaine et de l'empereur. Tout cela ne les touche guère : ces pierres sont mortes pour eux. Des masures lézardées sont greffées sur le théâtre impérial, comme des parasites sur le vigoureux tronc d'un chêne émondé ; aux lucarnes flottent des haillons et s'allongent des têtes sibyllines, qui regardent passer le rasoir de main en main, à l'assemblée du peuple-roi. La toilette finie, les plus opulents jettent avec fierté sur leurs épaules le manteau séculaire, meuble de famille, qui, de pièce en pièce, remonte à la toge ; ils sourient à la beauté de leur ciel ; ils respirent avec délices l'air frais qui vient du Tibre voisin ; ils passent sur le sol où s'éleva la porte triomphale des murs de Servius, et vont s'agenouiller dévotement à l'église de Sainte-Marie du Portique ou de Sainte-Marie de la Consolation.

C'est un peuple fort répulsif au travail, et, sur ce point, il n'a pas dégénéré des républicains, ses aïeux. Malheureusement il ne lui est plus donné de désigner la nation du monde qui aura l'honneur de le nourrir. Les magnifiques greniers, où s'entassait le blé de la Sicile, n'existent que par fragments sur la carte de marbre incrustée à l'escalier capitolin. Aussi ce bon peuple a pris bravement son parti ; il ne fait rien, et trouve le secret de ne pas mourir de faim. Il est vrai qu'il se contente de peu, comme le rat d'Horace, *contentus parvo* : la friture le sauve ; si la friture n'existait pas, le pape entendrait rugir l'émeute, l'Aventin serait retrouvé, la religion périrait peut-être : à quoi tiennent les grandes choses ! Le lazzarone romain qui veut manger, ne perd pas son temps à lire l'apologue d'Agrippa ; il allonge la main à la porte d'un cardinal.

Trois baïoques suffisent à la générosité du cardinal et au besoin de l'indigent. Le lazzarone court au *Frigittore*, et il achète son dîner. Repu, il s'abreuve à la première fontaine, les fontaines ne manquent pas ; Trevi désaltérerait l'univers. Après, il se donne un doux sommeil, une sieste voluptueuse, sur une couche de briques dans le palais des Césars.

Le *Frigittore* est le sauveur de Rome; il mérite une statue au Capitole. Aussi la reconnaissance du peuple entoure éternellement l'autel du *Frigittore*; c'est un concert d'hommes et de bénédictions. Le peuple romain a cessé d'être ingrat aujourd'hui, il environne d'amour ceux qui se dévouent à son bonheur. Si Camille et Scipion, au lieu de vaincre Brennus et Annibal, s'étaient faits *frigittori* au Forum, ils ne seraient pas morts en exil. Un de ces cuisiniers de carrefours a porté si haut, dans Rome, l'art de la friture populaire, qu'il a mérité le nom de *grand*; c'est la ville éternelle qui le lui a décerné. Son échoppe s'élève sur une petite place dont j'ai oublié le nom, mais que je puis signaler aisément aux voyageurs; elle est voisine de *Buon Governo* et de la *Piazza Madama*. Cette merveilleuse échoppe est toute tapissée de sonnets dédiés *al gran frigittore*; c'est le panthéon de la friture: j'ai lu ces sonnets, et je les préfère à ceux de Pétrarque. Tous les poëtes de Rome ont concouru à cette poésie monumentale; aussi chaque pièce est empreinte d'un caractère particulier de composition. Jamais roi n'a été loué comme le *gran frigittore* : on a épuisé en son honneur toutes les formules de l'enthousiasme. Quelquefois des improvisateurs passent et achètent du poisson frit qu'ils mangent sur place; et quand ils sont rassasiés, ils lan-

cent au *gran frigittore* une nuée de sonnets inédits, qui sont recueillis pieusement et placardés, en lettres manuscrites, sur les autels fumants du dieu nourricier. La lecture de ces sonnets donne de l'appétit; quand on en a lu quelques-uns, il est impossible de passer outre sans goûter le poisson du *gran frigittore*. Un matin, j'en ai déjeuné; j'ai compris alors l'enthousiasme populaire, et, à mon tour, j'ai composé un sonnet que le *gran frigittore* a daigné accueillir, et qui s'est noyé bientôt dans l'océan poétique de ce temple oléagineux. Cet artiste n'a point de rivaux : il est roi; mais les *frigittori* subalternes sont très-nombreux; ils parfument les rues populeuses qui avoisinent le pont Saint-Ange; leur feu brûle éternellement; les femmes des *frigittori* ont continué les vestales; c'est la seule institution de Numa Pompilius qui n'ait pas dépéri.

Comme il est fort aisé d'aborder ces restaurants si économiques et qu'ils suffisent à la sobriété du peuple, le peuple, ainsi que je l'ai dit, travaille peu, ou même il ne travaille pas. L'étranger, habitué au fracas industriel de nos rues civilisées, s'étonne, à chaque pas, de ce silence tumulaire qui règne dans les quartiers indigents de Rome. Le seul *Corso* laisse apercevoir quelques velléités de commerce. Aussi je détestais le *Corso*. On ne se croit plus à Rome, lorsqu'on peut lire sur une enseigne : *Madame Desprez, marchande de modes de Paris*. Je cherchai longtemps un chantier pour voir le peuple romain au travail. Enfin je trouvai le *forum*; là, quelques centaines d'ouvriers faisaient le semblant de travailler aux fouilles. Si les aïeux avaient mis autant de nonchalance à bâtir les monuments que les neveux en mettent à découvrir leurs ruines, le

Colisée n'aurait pas dépassé l'entresol. Rien de plaisant à voir comme cette lente procession de travailleurs qui brouettent la terre de la *via Sacra*, pour mettre à nu le chemin triomphal qui menait au Capitole. Ces ouvriers ont une gravité consulaire; la plupart travaillent drapés de manteaux ou de carricks à trois collets; ils défilent majestueusement devant l'arc de Septime Sévère, le temple de la Concorde, la colonne de Phocas, la basilique d'Antonin et Faustine, les temples de la Paix et de Vénus et Rome, l'arc de Titus, et vont jeter la terre de déblaiement derrière l'arc de Constantin, où le vent la disperse dans la campagne voisine, la fait tourbillonner dans le gouffre béant du Colisée, et la renvoie aux mêmes lieux d'où les travailleurs l'ont enlevée à force de bras.

Les siècles et les barbares ont amoncelé tant de poussière sur ce vénérable *Forum*, qu'on aperçoit en quelques endroits le sol de la *via Sacra* comme au fond d'un puits. Cela n'étonne point, lorsqu'on songe que l'immense palais des Césars à quarante colonnades s'est fondu en atomes de sable, et a nivelé, pour ainsi dire, le forum moderne au Capitole. Je me suis précipité de la roche Tarpéienne sans m'en douter; c'est le Forum, aujourd'hui, qui se précipite sur la roche Tarpéienne. Pour débarrasser la promenade habituelle d'Horace de ces couches de ruines pilées, il faudra beaucoup de travail et d'argent; deux choses difficiles à obtenir de la classe ouvrière et du municipium romain. D'ailleurs, à chaque instant, l'œuvre du déblaiement est interrompue; indépendamment du dimanche, jour de repos incontestable, une énorme quantité de saints, de martyrs et de confesseurs, suspendent les brouettes et les pelles aux arbres étiques du *Campo-*

Vaccino. J'allais tous les jours aux fouilles, dans l'espoir d'assister à l'heureuse exhumation de quelque statue de Praxitèles, et je trouvais bien souvent le chantier désert. Je m'informais du motif de la cessation des travaux : le motif, c'était saint Marc ou saint Clet, ou l'invention de la sainte Croix, saint Augustin ou saint Jean-Porte-Latine, ou les Rogations.

Dans la semaine de Rome il y a toujours cinq ou six dimanches. Les pauvres ouvriers ne s'en plaignent pas, au contraire ils bénissent une religion qui légitime et sanctifie leur paresse : les aumônes sont toujours là, et les *frigittori* aussi. Quelquefois une Romaine en haillons, traînant à la remorque deux enfants affamés, traverse le *Forum* un jour de fête, pour aller savourer une messe à l'*Ara Cœli*, ou à Sainte-Françoise, ou à Saint-Luc, ou à Saint-Joseph, à côté des trois colonnes de Jupiter Tonnant : sur sa route elle rencontre un étranger qui médite sur la chute des empires, tout à coup elle s'improvise mendiante et lui demande la charité dans cette langue italienne inventée pour l'aumône et pour l'amour; les étrangers sont toujours charitables au *Forum* ; ils éprouvent du bonheur à donner une baïoque à une descendante de Tullie, de Virginie, de Cornélie, qui meurt de faim. Les indigents le savent; pendant que nous étudions leurs mœurs, eux étudient les nôtres : la générosité du voyageur fait vivre, à Rome, plus de mendiants que la fouille du Forum.

De même que sur cette poussière de ruines s'élèvent encore çà et là de grands et majestueux débris, au-dessus de cette population dégénérée, se montrent des hommes qui méritent le nom de Romains. Je ne crois pas qu'en

aucune autre ville on puisse rencontrer un plus grand nombre de savants, mais de savants qui soient instruits, chose rare ! Les jeunes gens de la bourgeoisie éclairée et de la noblesse sont voués à l'étude avec une ardeur qui fait bien augurer de l'avenir ; le clergé renferme dans son sein des hommes d'un mérite éminent et doués de ces qualités brillantes qu'on est étonné de trouver dans une sacristie, lorsqu'on arrive avec certains préjugés que le clergé de la Restauration a légitimés parmi nous.

J'ai retrouvé au Vatican la science, l'esprit, l'atticisme, les belles et antiques manières, la noble latinité du siècle d'Auguste, et, par dessus tout, cette tolérance de la vieille Rome qui associait à ses dieux et à son culte tous les dieux et tous les cultes étrangers. Si le fanatisme religieux existe encore dans la politique papale, on peut dire qu'il est éteint dans les hommes et dans les mœurs.

La première fois que j'entrai aux galeries du Vatican, je fus abordé par un cicerone officiel du palais, qui mit son érudition à mon service. Je n'aime pas les ciceroni, je m'en suis toujours affranchi, je les ai même souvent payés pour ne pas les subir ; ils ont une banalité de propos fluides qui me glace et me fait mal. En entrant à Rome, je pouvais me flatter de connaître cette ville comme si je l'eusse habitée pendant vingt ans ; j'aurais défié tous les ciceroni du pays : celui du Vatican était pourtant inévitable, puisqu'il sert de surveillant à l'étranger, par ordonnance du cardinal gouverneur. Je me résignai donc à supporter son répertoire officiel de démonstrations. Nous traversions rapidement l'immense corridor, toujours désert, qui conduit aux salles, lorsque je m'aperçus que ce corridor si dédaigné, était lui-même un magnifique mu-

sée tumulaire, et que ses deux murailles étaient toutes couvertes de pieux emblèmes, de peintures naïves, de touchantes épitaphes, mais avec une profusion vraiment étonnante. Par intervalles, je lisais sur les corniches cette inscription : *Monumenta veterum christianorum.*

« — Excusez-moi, dis-je à mon guide, je voudrais m'arrêter ici quelques minutes, est-ce qu'on ne s'arrête pas ici ordinairement ?

— Non, Monsieur, me répondit-il; les étrangers ne font pas attention à ces murailles. »

Il accompagna ces mots d'un sourire plein de finesse et d'esprit.

« — Mais ces murailles, lui dis-je, sont fort curieuses, il me semble.

— Il faudrait une vie entière, Monsieur, pour les examiner comme il faut ; aussi personne ne les regarde.

— Mais vous, pourquoi ne les désignez-vous pas aux étrangers ?

— Tous les voyageurs sont pressés de courir aux statues et aux tableaux, et je me garde bien de les contrarier : les voyageurs n'ont pas de temps à perdre, à ce qu'ils disent toujours ; je connais leurs goûts. »

De prime abord, ce cicerone, sans doute sorti des classes inférieures, me parut avoir un fonds d'esprit à lui. Aux explications du métier, il continua de mêler beaucoup de réflexions ingénieuses, qui certainement n'étaient pas dans son répertoire habituel, puisqu'elles servaient de réponses soudaines aux demandes inattendues que je lui faisais subir. Au bout de quelques heures de visite, cet homme m'avait inspiré le plus vif intérêt : nous cau-

sions histoire et je m'instruisais à ses leçons comme un écolier devant son maître.

« — De quel pays êtes-vous? lui demandai-je.

— Je suis né là, me dit-il, en me désignant du haut du Belvédère la rue *Borgo Nuovo*.

— Alors, vous êtes Romain ?

— Oui, je suis Romain.

— Où avez-vous appris l'histoire ?

— Ici, devant ces statues et ces tableaux.

— Ce sont d'excellents maîtres.

— Je n'en ai jamais connu d'autres.

— Mais la philosophie de l'histoire, qui vous l'a enseignée ?

— Ma pensée.

— Avant de vous remercier, vous me permettrez de vous faire une dernière question. Nous venons de beaucoup parler des empereurs : quel est de tous celui que vous préférez ?

— C'est Adrien : il n'a manqué à ce grand homme que l'illumination de l'Évangile ; il a mis en pratique une morale aussi parfaite qu'un païen pouvait l'avoir; il a promulgué des lois chrétiennes à force d'être sages; ses fautes appartiennent à son époque, ses vertus sont à lui. Il a aimé Rome comme une épouse, et les Romains comme ses enfants. Adrien a plus fait pour cette noble ville que tous les Antonins ensemble; il a voyagé sept ans et partout; de chaque port de mer il envoyait à Rome des vaisseaux chargés de richesses : sa *villa* impériale est un inépuisable cimetière de trésors. Le Vatican est plein de la gloire de deux hommes : Pie VII et Adrien.

En sortant du Vatican, j'écrivis cette réponse; elle me

consolait du vieillard qui n'avait jamais entendu parler du mont Aventin. Ce cicerone devint pour moi le représentant d'une classe de Romains, tout à fait distincte de ce peuple oisif, indolent et malheureux, qu'on rencontre sur les places. Plus tard, je me suis introduit dans le séminaire du Vatican; là, j'ai trouvé de jeunes professeurs, qui m'ont parlé de Rome dans la langue de Virgile et de Quintilien. Ce fut un beau jour pour moi : nous étions dans la salle des archives; par la croisée ouverte, je voyais le calme jardin du séminaire, avec sa fontaine agreste et ses berceaux d'orangers. La basilique de Saint-Pierre me montrait un de ses flancs prodigieux comme une montagne sculptée; toute la poésie de la ville éternelle entrait à flots dans cette galerie, où ces jeunes Romains, *gens togata*, me faisaient de délicieux entretiens. Je n'aurai jamais de plus magnifique illusion; tout, jusqu'au costume de mes savants interlocuteurs, était de l'antique le plus pur. Rome fut un instant rajeunie, à mes yeux, de dix-huit siècles; je la retrouvai morte le soir sur la place du *gran frigittore* et au *Corso*, devant la boutique de madame Desprez, marchande de modes de Paris.

ANTIQUITÉS MODERNES

Respect éternel à cette noble ville, qui fut l'univers : respect à ses ruines, à son fleuve, à ses monuments, à sa poussière! c'est toujours la ville par excellence, *Urbs*; aujourd'hui, comme autrefois, elle a mérité la triple couronne qu'elle porte, dans ses nouvelles armes; le blason catholique lui a donné la tiare, emblème de trois existences sublimes, réunies dans le corps d'une seule cité. L'âge antique, le moyen âge, l'âge moderne, brillent encore sur elle, et d'un éclat sans rival. Rome est une médaille immense, frappée aux coins de tous les consuls, de tous les empereurs, de tous les papes ; elle a pour cordon le mur Aurélien : l'histoire, la philosophie, la politique, sont là, vivantes sur cette terre morte, avec leurs

éternelles leçons. Respect à ce vaste cimetière dont le silence retentit dans tout l'univers !

Après un drame de sérieuse émotion, l'esprit aime à se reporter sur les choses gaies de la vie ; c'est même un besoin pour beaucoup de gens. A Rome le comique abonde, et c'est fort heureux, je crois. Il n'est pas de ville où le côté grave des choses soit le plus voisin du côté bouffon : si cela n'était pas ainsi, on y serait assiégé de cette mélancolie qui n'est pas la *friande* de Montaigne, mais la mélancolie qui serre le cœur. Un jour, je m'en revenais du camp prétorien, vaste ruine, perdue dans les vignes et les brousailles, et si bien perdue, que je ne pus la trouver. D'une petite éminence, vers la porte Colline, je me prouvai que je voyais le champ funéraire des vestales ; ensuite, un paysan lettré me prouva que je voyais le tombeau des Horaces, et me demanda vingt-deux sous. J'avais subi dans cette course beaucoup de désappointements ; je n'en étais pas fâché. Le ciel était gris, la lumière romaine éteinte ; la chaîne du mont Soracte bordait le mélancolique horizon comme d'un vaste crêpe de deuil ; la campagne se déroulait, avec sa monotonie lugubre, jusqu'à la tour de Cecilia Metella, se hérissant par intervalles de ses aqueducs brisés, de ses cirques en ruine, de tous ses monuments dévastés qui n'ont plus de forme, plus d'ombrages, plus de nom ; toujours marchant au hasard, pour voir des débris mystérieux, des voûtes écroulées, des colonnes enfouies ; toutes ces pages d'histoire pétrifiées, qui pour moi ont plus de sens, de vie, d'éloquence, que les pages de Tacite et de Cicéron, j'arrivai au cirque d'Antonin.

J'aperçus à quelques pas de là, deux paysans qui creu-

saient la terre, et trois hommes que je supposai Anglais, parce qu'ils avaient des gants glacés et un habit noir : les Anglais sont les seuls voyageurs qui visitent les ruines en costume de bal. Avec mon indiscrétion de Français, j'eus la fantaisie de me mêler à ce groupe; j'étais bien aise d'ailleurs de trouver des créatures vivantes dans cette solitude, où tout me parlait de la mort. Je saluai les Anglais, qui ne me rendirent pas mon salut, parce qu'ils étaient absorbés par de graves méditations sur la grandeur et la décadence de l'empire romain. Les deux paysans qui fouillaient la terre parurent contrariés de ma venue, je n'y fis pas attention. Ils travaillaient avec lenteur, et ils tamisaient chaque boisseau de poussière, pour en extraire des parcelles de reliques. Les Anglais laissaient tomber de leurs lèvres des mots qui avaient une peine infinie à se faire italiens, des mots d'encouragement aux travailleurs. Je compris que j'avais devant moi des savants occupés d'une fouille, et je m'assis sur l'herbe pour suivre les progrès de cette poétique exploitation. La fouille fut heureuse; je fus ému, en voyant sortir du sein de la terre qui les couvrait depuis vingt siècles, deux amphores brisées, un dieu pénate en terre cuite, un trépied de fer, rongé d'une précieuse rouille, un casque bosselé, et l'avant-bras d'une statue d'enfant. A chaque trouvaille, les savants anglais laissaient éclater une joie grave et méthodique : ils faisaient des dissertations sur la merveille exhumée, et prenaient exactement note sur leur album, du jour, de l'heure, du moment où leur zèle éclairé avait rendu au soleil ces saintes reliques du peuple-roi.

Nous accompagnâmes processionnellement ces antiquités jusqu'au calessino : je pris ma part de ce précieux

fardeau; je portai le dieu pénate et je le baisai avec dévotion; nous déposâmes le tout sur une couche de foin, dans un caisson de la voiture, et ce fut avec une vive douleur, qu'au départ du calessino, je me séparai du trésor que je ne devais plus revoir. Quel beau privilége de l'opulence! disais-je en cheminant sur la voie Appienne; voilà de l'or bien employé : avec cinq guinées, ces heureux savants, qui sont riches contre l'usage des savants, ont acquis un petit musée dont ils sont les parrains, et qu'ils montreront orgueilleusement à leurs compatriotes, à leurs amis, à leurs neveux. Cinq guinées, le dieu pénate en terre cuite vaut seul son pesant d'or : c'est le cas d'appliquer à celui-ci, ce que le berger de Virgile disait au sien : *Aureus esto.*

Le même soir, je conversai avec un prêtre romain dans le magasin de M. Vescoragli, le plus célèbre antiquaire de la place d'Espagne. Le magasin de M. Vescoragli est un véritable musée, un musée papal; il est peuplé de statues d'un prix fabuleux, c'est toute la mythologie en marbre. Les amateurs d'antiques viennent s'approvisionner là; M. Vescoragli n'est jamais au dépourvu; il a une collection complète de Jupiters avec *modius*, sans le *modius*, avec l'ombelle, avec la foudre, avec l'aigle, assis, debout, *stator*, tonnant, soucieux, souriant, Olympien, Crétois, nourri par la chèvre Amalthée, ou buvant le nectar. Il a des Vénus, pudiques ou non; des Vénus à la coquille, à la tortue, au dauphin; des Apollons vainqueurs de Python ou de Vénus; des Bacchus grecs et indiens; un sérail de déesses; un collége de Cupidons. La mythologie a fait Vescoragli millionnaire; c'est le premier savant qu'elle ait enrichi. Je causai donc chez lui avec un

prêtre romain; chez Vescoragli, on ne parle qu'antiquités, tout autre conversation ne serait pas reçue, et offenserait la majesté de ses dieux.

— Vous avez donc assisté à une fouille? me disait le prêtre.

— Oui, Monsieur, aujourd'hui.

— Au Forum ?

— Non, près le cirque de Caracalla.

— Ah ! il paraît que M. de Torlonia fait travailler sur ses terres !

— Pas du tout, ce sont des Anglais qui payaient les travailleurs, et qui ont emporté les trésors.

— Des Anglais ! et qu'ont-ils trouvé?

Je fis alors l'inventaire de la fouille. Le prêtre m'écouta, le sourire à la bouche, et me dit :

— A-t-on fouillé profondément ?

— Quatre ou cinq pieds.

— Eh ! c'est fort heureux! trouver à cinq pieds de profondeur des trésors qui doivent en avoir cinquante par-dessus la tête, dans cette localité, c'est un miracle comme le saint Évangile n'en a pas. Mon cher monsieur, je connais vos trésors, votre dieu pénate, votre casque, votre bras d'enfant, je les ai vus, dimanche dernier, chez un de mes amis qui a une manufacture d'antiquités.

— Pas possible! monsieur l'abbé.

— Très-possible; je puis vous montrer un atelier clandestin de sculpture, où les ouvriers ne font que des bras cassés au coude, des têtes de dieux, des gorges de déesses, des pieds de satyres, des torses qui n'ont appartenu à personne, des groupes d'Apollons sans bras, embrassant des

Vénus sans tête, des Cupidons armés dont il ne reste que l'arc. On a inventé une liqueur dont une seule goutte versée donne soudainement au marbre une honorable vieillesse de mille ans. Il y a çà et là, dans la campagne, au voisinage des ruines, de faux chevriers qui mènent paître des brebis maigres, et qui attendent les étrangers: les conducteurs de calessini leur parlent des fouilles merveilleuses qu'on fait chaque jour en creusant quelques pieds sous terre. Les Anglais sont les éternelles victimes de ces mystifications; ils offrent de l'argent aux Tityres couchés sous des hêtres touffus, pour les engager à faire une fouille ; les Tityres, qui sont apostés par l'entreprise générale des ruines neuves, savent toujours où il faut piocher. Ils feignent d'abord de s'épuiser en tentatives infructueuses ; ils se fondent en sueur, ce qui est fort aisé dans ce climat, ils arrivent même jusqu'au désespoir; enfin ils découvrent le précieux filon, et les étrangers pleurent de joie et donnent de l'or. L'Angleterre est pleine d'antiquités qui sont vieilles de six mois. Les amateurs de numismatique ne sortent jamais aussi de Rome les mains vides; aujourd'hui, encore, ici, on bat monnaie à l'effigie de César, d'Adrien, de Titus, d'Héliogabale, de tous les Antonins : c'est de la fausse monnaie qui n'est pas punie de mort.

» Dernièrement un illustre Allemand se désolait de ne pouvoir trouver un *Othon, grand bronze* ; il mettait son bonheur dans cette médaille; son existence était empoisonnée par l'éclipse totale de cet *Othon*; on lui en offrait de *petit bronze*, par douzaines; c'était le *grand* qu'il poursuivait depuis vingt ans. Il avait fait le voyage de Constantinople, tout exprès, pour découvrir ce phénix d'airain ;

il y avait trouvé tous les empereurs du haut et du bas empire, tous, excepté Othon.

Un fabricant de médailles qui dîne chez Lepri, avait entendu les lamentations de ce malheureux Germain ; il fit un *Othon grand bronze* admirable de vérité, puis il le lima, il le tenailla, il le corroda, il le força de vieillir à vue d'œil: on aurait dit que tous les chevaux de Théodoric avaient piétiné sur cette médaille. Le fabricant lui-même travaillait d'une telle verve qu'il ne reconnaissait plus son jeune Othon. A la première entrevue chez Lepri, l'Allemand recommença de gémir sur l'introuvable empereur monnayé. Le fabricant l'amena peu à peu à ses fins; il lui mit entre les mains une boîte renfermant une centaine de médailles, l'*Othon grand bronze* s'y entremêlait. De pièce en pièce le savant Germain tomba sur l'objet de sa passion. Achille à Scyros ne bondit pas plus haut en trouvant des armes sous les colifichets du gynécée. Le voilà! s'écria-t-il en allemand, et il fut suffoqué de bonheur. Alors ce fut un assaut d'amour numismatique entre le fabricant et le Germain. Le fabricant disait qu'il tenait plus à son Othon qu'à la vie; le Germain mettait sa vie et sa fortune aux pieds du fabricant. Enfin, de même qu'Antiochus céda sa chère Stratonice à son fils agonisant d'amour, le philanthropique fabricant, ému aux larmes, après de longs pourparlers où le savant Germain avait épuisé toute son éloquence, cède l'*Othon grand bronze* en échange de deux mille écus romains. »

Je quittai le prêtre romain, et je ne pus m'empêcher de sourire en jetant un dernier coup d'œil sur l'olympe de M. Vescoragli, tous ces dieux ne m'inspiraient plus aucun respect; c'étaient de véritables faux dieux; il sem-

blait même qu'ils me regardaient d'un air bénin, comme pour s'excuser d'avoir un instant abusé de ma candeur. En reprenant le chemin de mon hôtel, je passai devant le Panthéon, et je le touchai sur toutes ses faces ; et j'égrenai de l'ongle ses murs de brique, ses colonnes de marbre, pour bien m'assurer que le monument remontait au siècle d'Agrippa. Oh! non, non, me dis-je à moi-même, voilà bien l'œuvre de Rome puissante! le ridicule expire devant ce portique impérissable, devant cette majesté des siècles et des beaux-arts. L'Italien fait une médaille, le Romain a fait le Panthéon.

ANTONIO GASPERONI

Un soir j'étais entré à Terracine en chantant les vers du voyage d'Horace sur l'air de la marche de *Fra-Diavolo*; j'avais trouvé un aubergiste désolé par la famine comme tous ses confrères des grandes routes; je lui avais demandé de me servir des contes de voleurs en guise de dîner; sa mémoire était vide comme son hôtel garni; il n'avait rien à me conter. Quoi! me dis-je en moi-même, la sécurité prosaïque est donc acquise à ce territoire! on peut donc s'y promener, comme de Paris à Rouen, une bourse à la main, sans trouver un pistolet qui vous la demande? Fra-Diavolo est mort sans postérité! Ainsi s'éteignent les grandes dynasties! Que deviendront ces pauvres Anglais qui ont jeté aux bandits des marais

Pontins plus d'or qu'il n'en faut pour les dessécher? ces Anglais qui comptent sur les émotions tragiques de la grande route; qui, dans leur budget du voyage d'Italie, se votent d'avance le chapitre des arrestations; qui fortifient une chaise de poste comme une demi-lune, et braquent des pierriers de brick sur les créneaux des lanternes? Grâce à notre saint-père le pape, les épouses et les filles des huguenots n'auront plus d'attaques de nerfs sur la voie Appia; les dragons pontificaux ont fait l'exorcisme à coups de sabre; les démons de la montagne se sont convertis en temps pascal: dans les défilés de Terracine, minuit est une heure comme une autre; les douze coups qui sonnent à la montre du lord ne sont plus l'ouverture d'un drame nocturne. Voyez donc à quoi en sont réduits maintenant les hommes d'émotions.

L'autre nuit, le noble lord S***, après un simulacre de souper à Terracine, a jeté deux de ses piqueurs en avant sur la route; il les avait déguisés en bandits d'après les dessins de Robert; en pleine campagne romaine, le noble Anglais a été arrêté par ses piqueurs, qui ne savaient juste de la langue italienne que les cinq mots sacramentels de l'arrestation. Vingt coups de feu à poudre ont été échangés; malheureusement une balle, qui s'était glissée par distraction dramatique dans un pistolet du lord, a traversé la cuisse d'un piqueur, l'autre, s'effrayant du sérieux inattendu de l'affaire, s'est jeté à la nage dans un marais Pontin, desséché par le dernier pape, il s'y serait noyé sans l'intervention d'une patrouille pontificale qui lui a sauvé la vie pour le fusiller. Le généreux lord a couru au-devant des dragons pour leur expliquer la plaisanterie en anglais, le brigadier romain était un Fran-

çais de notre ex-garde qui était furieux contre les Anglais, et qui en cherchait un à manger depuis le camp de Boulogne; après vingt ans de service pontifical, il avait oublié le français et n'avait pas appris l'italien. Ne concevant pas qu'un voyageur osât prendre chaudement la défense des bandits qui l'arrêtaient, et entrevoyant là-dessous quelque chose qui ressemblait à de la complicité, il a fait garrotter le noble lord, qui lui criait toute la grammaire de Vénéroni avec un accent d'acier anglais. Le piqueur blessé, le piqueur sauvé des eaux et leur noble maître ont été renfermés dans une grange sous la garde de deux sentinelles. Au jour, l'Anglais a écrit à son ambassadeur et au commissaire général de police, le cardinal Somaglia. L'ambassadeur était allé voir les fouilles à la villa Adriani; c'est le cardinal qui, dans sa bienveillance pour les citoyens britanniques, a seul arrangé l'affaire à l'amiable: il s'est contenté d'exiger du lord voyageur un don volontaire destiné à payer la belle statue colossale de saint Paul du sculpteur Torwalsen. Le piqueur a subi l'amputation.

Voilà les marais Pontins pacifiés. C'est bien. Passons du côté de Viterbe.

Une idée vous frappe à Viterbe: un jour de suspension de travail, c'est-à-dire tous les jours à peu près, cinq mille Viterbois se promènent fièrement, drapés de manteaux séculaires, en attendant qu'il plaise à Notre-Dame de Viterbe, de leur envoyer du pain. Le plus grand nombre demande hardiment l'anmône, dès qu'il se présente quelqu'un de mine à la donner; ils sont tous prosternés devant un baïoque. Le voyageur qui raisonne sur les périls de la route, d'après la pauvreté du pays, est bien

excusable si, en partant de Viterbe, il soigne l'amorce de ses pistolets. D'ailleurs, aux portes de la ville s'élève une montagne célèbre, qui cache dans la brume sa forêt formidable, semée d'arbres caverneux et de croix sanglantes. Ici point de dragons pontificaux; la garnison de Viterbe se compose de quatre spectres militaires et d'un cardinal absent. Eh bien! on sort de la ville dans une berline aussi paresseuse qu'une diligence française, on gravit la montagne bien avant le rayon de l'aube, on passe devant une double fantasmagorie d'arbres tragiquement posés; on arrive au sommet de la montagne, où les brigands qui peuvent vous arrêter, sont de complicité avec les nuages, et nul être vivant n'apparaît sur cet antique cimetière de voyageurs; et l'on arrive sain et sauf à Ronciglione, après six heures d'innocente promenade sur les domaines de l'Ambigu-Comique et de la Gaîté. C'est à faire désespérer du crime!

Un seul instant j'ai élevé quelques doutes sur la moralité actuelle des Viterbois. C'était au lever du soleil, et sur le versant méridional de la montagne; mes compagnons de voyage me firent remarquer, à droite, dans une éclaircie rocailleuse de la forêt, cinq hommes armés de fusils; ils contemplaient notre berline avec une immobilité méditative de convoitise. A n'envisager que la partie artistique de cette rencontre, ces hommes posaient admirablement pour le paysage. C'était comme l'original vivant du tableau des chasseurs de Salvator-Rosa. A ma demande, notre postillon florentin avait répondu: « Ce sont des chasseurs, » et sans doute il disait vrai: mais ces hommes, partis chasseurs de la ville, pouvaient s'improviser bandits le lendemain, dans la forêt de Viterbe, à la vue d'une

berline. Que risquaient-ils à changer ainsi subitement de profession? Ils avaient en main les outils du métier ; la solitude du lieu était une mauvaise conseillère à l'oreille de cinq chasseurs drapés de haillons et courant après un gibier fabuleux. Honneur à la probité viterboise! Elle sera désormais proverbiale pour moi, quoi qu'il advienne. Ces hommes nous tournèrent le dos, et descendirent par un sentier rude dans cette plaine où dorment les eaux mélancoliques du lac de Vico.

J'étais donc sur le point de quitter l'Italie sans avoir vu face de brigand; c'était pour moi une race éteinte, une autre mythologie morte sur la terre des fictions. Il m'était pourtant réservé de voir le dernier des bandits, comme Cooper a vu le dernier des Mohicans.

A Civita-Vecchia, nous étions assis à table d'hôte, et chacun causait pour tromper son appétit. J'avais demandé vingt fois un mets quelconque dans tous les idiomes de l'État romain, rien n'arrivait; je demandai la carte à payer, la carte arriva; elle ne mentionnait que le prix. Je payai six pauls le droit d'avoir attendu mon dîner, la serviette sur les genoux. Le maître de l'auberge me dit que toutes les provisions avaient été enlevées par quinze mille familles anglaises, qui envahissaient la maison. Je le priai de me donner une chambre et un lit; le dernier lit disponible venait d'être livré à un amiral et à son équipage. Ce dernier contre-temps dérangeait tous mes projets de séjour.

— Alors, je vais me promener dans votre ville, dis-je à l'aubergiste. Qu'y a-t-il à voir à Civita-Vecchia?

— Rien du tout, Monsieur; à moins que vous n'obteniez la permission de visiter la citadelle; là vous verrez

le fameux Antonio Gasperoni, le bandit de Terracine et des marais Pontins.

— Eh! que ne disiez-vous cela plus tôt! A qui faut-il s'adresser pour avoir cette permission?

— Allez chez votre consul, il vous obtiendra cela.

En un instant j'obtins ma carte d'entrée, et un officier du pape pour m'accompagner.

La citadelle de Civita-Vecchia a été bâtie par Michel-Ange, qui était ingénieur aussi, parce qu'il était tout; elle est du style de ses fresques et de ses statues; elle est signée sur toutes ses pierres; ce sont des bastions largement assis, puissants à dévorer la mer; des murailles de diamant. La citadelle se défend elle-même; elle n'a, pour la protéger, ni soldats, ni canons, et n'oppose à ses ennemis que l'écusson pontifical incrusté sur la porte: cela tient lieu de batteries et de garnison.

Chemin faisant, l'officier qui m'accompagnait me parlait d'Antonio Gasperoni et de ses quarante-cinq assassinats.

« Il y a de quoi frémir, Monsieur, me disait-il, quand on se trouve en présence de ce terrible bandit. Il a ravagé pendant dix-sept ans la campagne romaine. Voici le plus effrayant de ses crimes; écoutez, Monsieur:

» Sur la route de Naples, il arrêta la chaise de poste d'un Anglais qui voyageait avec sa fille; il prit tout l'or de l'Anglais, ne lui fit aucun mal, et le laissa partir; mais il retint sa fille en son pouvoir; c'était une jeune personne extrêmement belle. Gasperoni l'emporta dans ses montagnes. Le malheureux père, en arrivant à Rome, mit à prix la tête du brigand. La fierté de Gasperoni se révolta contre cette prétention aristocratique du lord: un

simple citoyen anglais mettre à prix la tête d'un chef illustre qui avait déclaré la guerre aux papes et livré vingt batailles rangées aux dragons pontificaux! C'était une insolence qui blessait l'orgueil du brigand. Un matin, l'Anglais reçut à Rome un coffret à son adresse; il s'empressa de l'ouvrir : le malheureux père y trouva la tête de sa fille! »

A ce dénoûment, je reculai de dix pas; j'eus même quelque regret, je l'avoue, d'être entré dans la citadelle; le monument de Michel-Ange n'était plus à mes yeux qu'une ménagerie de tigres. Cependant la curiosité l'emporta bientôt sur mes impressions d'horreur; je raffermis mes résolutions et je me fis ouvrir la terrible porte du bagne.

Une muraille percée de vingt cabanons était à ma gauche; j'avais à droite de longues croisées ouvertes sur une cour; dans cette galerie, vingt brigands se promenaient; ils s'arrêtèrent tout court à mon entrée. Je ne pus m'empêcher de sourire à la pensée que j'avais ainsi arrêté la bande de Gasperoni. Ils me saluèrent poliment, ce qui me rassura un peu, car je n'étais pas fort à mon aise au milieu de ces redoutables galériens. Je me hâtai de demander Antonio Gasperoni; toutes les mains me le désignèrent; il était debout, et encadré dans la porte de son cabanon. Il ne daigna pas s'avancer vers moi; il se contenta de me saluer d'un air de bonté calme. La conversation était difficile à établir sur le pied des ménagements; je l'entamai par une question insignifiante, en donnant à mon organe plus de hardiesse que je n'en avais au cœur.

— Eh bien! Gasperoni, lui dis-je brusquement, vous trouvez-vous bien ici?

— On est toujours mal quand on n'est pas libre, me répondit-il en haussant les épaules.

Ce mouvement lui était habituel.

— Vous vous êtes donc laissé prendre par les dragons?...

— Moi! jamais personne ne m'aurait pris; je me suis rendu avec toute ma troupe. Le saint-père m'avait promis la liberté; il ne m'a donné que la vie : le saint-père a manqué à sa parole.

L'officier, mon cicerone, me tira à part dans un angle de la galerie et me dit :

— « Je vais vous expliquer, Monsieur, comment tout cela s'est passé. Gasperoni était ennuyé de la vie qu'il menait depuis quinze ans. Un jour il fut se confesser à un curé de village, et lui fit part de son désir d'abandonner le métier de bandit. Le prêtre lui promit d'écrire au saint-père pour qu'il lui fût accordé sa grâce et le droit de rentrer dans la société. Gasperoni ajouta pour condition expresse de comprendre aussi ses compagnons dans la faveur demandée pour lui. Les négociations furent donc entamées. Notre gouvernement avait un grand intérêt à se débarrasser de ces bandits; ils désolaient la route de Naples, assassinaient les voyageurs, fappaient des contributions, commettaient mille excès. On leur envoyait des soldats; mais les soldats buvaient avec eux, au lieu de se battre. Les paysans prenaient d'ailleurs parti pour les bandits contre les soldats, parce qu'ils recevaient toujours une petite part du butin pris aux voyageurs. Les seuls dragons pontificaux n'entendaient pas raillerie; mais les montagnes servaient d'abri aux brigands contre ces terribles cavaliers. Aussi on ne balança pas de traiter avec Gaspe-

roni par l'entremise du curé. Voici la décision qui fut rapportée au chef de la bande par son confesseur : Le saint-père accorde la vie à Gasperoni; que le pécheur s'empresse de faire acte de soumission chrétienne, et tout lui sera pardonné; mais il faut d'abord qu'il se constitue prisonnier, avec sa bande, dans la citadelle de Civita-Vecchia. Le rusé Gasperoni balança longtemps; le curé usa de son influence : on dit même qu'il promit d'intercéder plus efficacement, et d'obtenir un pardon entier s'il obéissait au saint-père, et qu'à coup sûr les portes de la prison se rouvriraient pour lui, dès qu'il y serait entré en chrétien respectueux et soumis. Gasperoni, obsédé par le prêtre, et toujours plus fatigué de sa vie criminelle, consentit enfin à se livrer. Ses compagnons, depuis longtemps habitués à lui obéir, le suivirent gaiement dans sa prison. Depuis quelques années, tels que vous les voyez, ils attendent leur grâce; mais je pense qu'on ne la leur acordera jamais. D'ailleurs, le saint-père a donné ce qu'il a promis; il s'en tiendra là, je l'espère : ce sont des hommes trop dangereux. »

Je m'avançai de nouveau vers Gasperoni, qui n'avait pas changé de position. Il ne ressemble nullement aux brigands de nos théâtres des boulevards. Il a une figure douce, des traits fort réguliers et un sourire aimable et spirituel; ses cheveux sont noirs et plats, longs par derrière, et noués négligemment avec une ficelle. Il raconte avec bonhomie; sa phrase est indolente; il est sobre de gestes, à l'inverse des Italiens, qui les prodiguent; mais lorsqu'une question hardie lui arrache une réponse à laquelle il répugne, alors seulement l'homme supérieur se trahit; son visage se fait menaçant, son œil orageux, sa

lèvre convulsive; son langage vif, saccadé, pittoresque: on reconnaît le brigand aux quarante-cinq assassinats.

— Quel est votre véritable nom? lui dis-je. On m'a dit que vous vous nommiez Barbone?

— C'est mon surnom dans la montagne; mon nom est Antonio Gasperoni.

— Vous vous êtes fait une bien grande réputation; on parle de vous en Italie comme de Catilina, de Spartacus, et d'autres de vos compatriotes illustres qui avaient déclaré la guerre à Rome...

(Il sourit et s'inclina modestement.)

— Quel motif, Gasperoni, vous a jeté dans cette profession?

— Une rixe, à Naples.

— Une rixe! c'est bien peu de chose; c'est un motif bien léger pour rompre avec la société.

— Oui; mais dans la rixe je tuai mon ennemi.

— Ah! c'est différent. Combien de temps avez-vous exercé votre profession?

— Dix-sept ans.

— Avez-vous des blessures?

— Partout.

— Vous vous êtes donc battu bien souvent?

— Oh! bien souvent, oui, bien souvent.

— Avec les soldats du pape?

— Les soldats, non (il fit un geste de pitié); avec les dragons.

— On m'a parlé de votre aventure de la cabane des char-

bonniers (un éclair brilla dans ses yeux, et son visage devint sombre). Pourriez-vous avoir la bonté de me conter cette histoire? Je vous serai reconnaissant.

Gasperoni fit un signe de tête d'acquiescement.

Toute la bande nous entoura pour écouter le terrible récit de la bouche de son chef.

— Ils étaient dix-sept, dit Gasperoni; dix-sept, les charbonniers; ils m'avaient vendu aux soldats du pape. Moi, je les croyais mes amis : nous mangions et buvions tranquillement dans leur cabane. Je n'avais point placé de sentinelle; grande faute, Monsieur; mais je m'étais toujours dit: Ces charbonniers sont de braves gens. Vous allez voir. Au milieu de la nuit, j'entends le pas des soldats; mon oreille connaissait ce pas d'une lieue. — Trahis! trahis! mes camarades! Nous sautons sur nos armes. Les papalins étaient à vingt pas de la cabane; nous n'étions que douze, ils étaient trente. Nous nous fîmes jour à grands coups de fusil; j'en tuai quatre pour ma part; je fus blessé au bras, là; regardez la cicatrice. Les papalins nous laissèrent passer; ils n'en prirent pas un seul des nôtres; ils n'en tuèrent point. Les papalins tirent fort mal le coup de fusil. S'il y avait eu des dragons nous étions perdus. Ce n'est rien encore; écoutez. Trois jours après, dans la nuit, nous descendons de la montagne; je conduis ma troupe à la cabane des charbonniers. Ils dormaient, les misérables! Une voix du dedans crie:

— Qui frappe à la porte?

— Nous répondons, ouvrez; ouvrez à vos amis les soldats.

Un charbonnier crie:

— N'ouvrez pas; c'est Gasperoni!

Moi, j'enfonce la porte d'un coup de crosse de fusil. Nous entrons l'écume à la bouche; nous massacrons tout. C'était juste, n'est-ce pas? Il fallait bien tous les tuer, ces bandits, pour leur trahison! Après je compte les cadavres; il n'y en avait que quatorze! Je fouille la cabane, je regarde partout; rien: trois s'étaient échappés: moitié de vengeance! J'avais des pleurs de rage sur les joues. Oh! je les trouverai! je les trouverai! criai-je à mes camarades. J'aurais couru toute l'Italie pour les trouver! Deux ans après, un soir, nous entrâmes pour boire dans une petite cabane isolée, près de la mer. Nous étions en connaissance de l'endroit. Il y avait des paysans assis autour d'une table. J'ai bon œil pour découvrir l'ennemi: j'aperçus nos trois charbonniers cachés dans un coin. Ah! que je fus content! — Les voilà enfin! me dis-je. Ici, ici, vous? approchez, qu'on voie votre visage. Vous avez peur? Ils étaient tremblants et pâles, les trois bandits! Il y a bien longtemps que je vous cherche, leur dis-je en riant comme cela. Ils se jetèrent à mes pieds pour me demander grâce. Je fis un signe à mon homme d'exécution; il leur tira trois coups de pistolet à bout portant. Pour moi, je ne verse le sang que dans le combat; hors du combat, je n'ai jamais tué personne, pas même ces misérables charbonniers qui m'avaient vendu.

Tous les brigands attestèrent le fait d'un signe de la tête et de la main; c'était un certificat de moralité en pantomime donné à leur respectable chef.

— On conte pourtant dans le monde bien des choses de vous, lui dis-je...

— Oui, oui, je sais; on vous dira cent fables...

— La fille de cet Anglais qui mit votre tête à prix...

— Ce n'est pas vrai, dit-il en m'interrompant avec vivacité ; je n'ai jamais fait tuer des femmes.

— Vous en avez pourtant amené quelquefois dans vos montagnes ?

Cette question le fit sourire, mais il garda le silence et prit la pose d'un fat à bonnes fortunes qui se tait d'un air de réserve, pour laisser à son silence l'interprétation qu'on voudra bien lui donner.

— Vous devez peut-être quelquefois regretter ici cette vie indépendante que vous avez quittée de votre plein gré ? Si le saint-père vous donnait votre grâce, que feriez-vous de votre liberté ?

— Je serais honnête homme; j'irais à Naples, et je travaillerais.

— Cela vous serait difficile, Gasperoni ; vous avez des habitudes...

— Non, non, Monsieur; la vie des montagnes m'ennuie. Je l'ai faite dix-sept ans ; j'étais jeune, et la fatigue m'était agréable ; mais je vieillis, je souffre de mes blessures ; j'ai besoin de repos.

— Répondriez-vous de tous vos camarades ?

— De tous !

— Est-il ici celui qui était votre... homme d'exécution, celui qui tuait pour votre compte ?

— Oui, le voilà.

Un serpent glissé dans ma main ne m'aurait pas donné plus d'effroi. Ce hideux bourreau était juste à ma gauche, et pressait mon bras de son bras. Tout entier jusque-là aux paroles de Gasperoni, je n'avais pas remarqué l'exé-

cuteur de ses hautes œuvres. Il ne quitte jamais son maître; il veille et dort à ses côtés, comme sur la montagne, comme s'il attendait encore au cachot quelque ordre irrévocable d'exécution. Rien de plus horrible à voir parmi les êtres; la stupidité du crime est empreinte sur sa longue, maigre et pâle figure; son œil est recouvert de l'épiderme cadavéreux de l'œil de l'orfraie; une contraction habituelle de faux sourire court sur ses joues; mais son regard est glacé de sérieux. Pendant que je l'examinais, lui, considérait avec une attention étrange les boutons de mon habit, comme s'il n'avait pu se lasser de les compter lentement.

— « Comment t'appelles-tu? lui dis-je pour le distraire de son singulier examen. »

Il resta courbé; son regard ne prit pas la peine de remonter au mien, ses lèvres ne parurent pas se desserrer, sa poitrine rauque répondit :

— *Geronimo*.

— C'est donc toi, lui dis-je, qui étais le bourreau?

— Oui, Monsieur (toujours l'œil sur mes boutons).

— Et en as-tu beaucoup tué, Géronimo?

— Eh! oui! beaucoup, toutes les fois qu'on m'a dit : *Tue* (amazza)!

— Je te défie bien d'obtenir ta grâce du saint-père, toi!

Un bruyant éclat de rire de toute la bande accueillit ma réflexion. Géronimo fit un signe d'insouciance, et poursuivit le compte des boutons de mon habit.

Je m'adressai à la compagnie :

— Il paraît, leur dis-je, que vous êtes fort gais, et que vous ne maigrissez pas en prison?

Un bandit, qui avait un ventre énorme, chose rare chez les bandits, me répondit que le saint-père les nourrissait fort bien.

— Nous mangeons du poisson, de la viande, de bons légumes, me dit-il, de tout ce que nous voulons : nous avons chacun par jour une paie de deux pauls (22 sous). Avec cela on peut faire bonne chère.

— Mais vous êtes plus heureux ici que la moitié de l'Italie, que tous les mendiants des Etats romains! Comment on vous donne deux pauls par jour?

— Oui, Monsieur, répondit Gasperoni; c'est une bonne politique du gouvernement. Ceux qui font notre métier, ou qui le feront, savent qu'en se constituant prisonniers, ils mangent bien, dorment dans de bons lits et sont bien payés; on ne trouve pas toujours cela dans la vie des montagnes. Cela peut engager à se livrer quand on est dégoûté de courir sur les grandes routes. Et puis il y a les gratifications des voyageurs.

— Allons, lui dis-je en le quittant, je suis charmé que vous soyez tous heureux.

Mon guide me confirma tout ce qui venait de m'être dit sur la générosité du pape.

Avant de sortir de ce repaire, j'examinai longtemps et en détail la bande de Gasperoni. Il n'y a pas une figure à peindre, le chef et son bourreau exceptés; ils ont des faces si bourgeoises, si prosaïques, qu'on les prendrait pour des honnêtes gens victimes d'une méprise de police. J'ignore s'ils ont jamais porté le costume pittoresque que

les artistes donnent aux bandits napolitains; leur vêtement de bagne est celui des ouvriers italiens : les pantalons gris, les vestes brunes, les bas bleus, détruisent toute la poésie de leur profession. Ils n'avaient aucune de ces poses pittoresques qu'on admire dans les lithographies; ils contemplaient, sans la moindre expression de souvenir, le ciel lumineux, l'atmosphère romaine, le doux soleil de printemps qui dorait les arcades, et se glissait, comme un ami de la montagne, sous la voûte du cabanon. La mer, qui chantait au pied de la citadelle, ne les jetait pas en rêverie; ils paraissaient indifférents à tout, mais sans abattement, sans émotion visible d'espoir ou de désespoir; ils fumaient, le sourire sur les lèvres, les bras croisés, le front épanoui.

Enfin j'avais retrouvé le brigand que je croyais perdu; mais je dois avouer que bien des illusions tombèrent encore de mon esprit après cette visite à la citadelle de Civita-Vecchia.

Telle est la bande qui a désolé quinze ans les marais Pontins, qui a fait trembler les soldats du pape, livré bataille aux dragons, et dépouillé tant de riches Anglais, ces éternels contribuables de la voie Appienne. Probablement ils mourront dans la citadelle, en attendant leur grâce, et avec eux s'éteindra la dernière des bandes. Nous verrons bien encore quelques cas isolés de maraudeurs entre Viterbe et Ronciglione, entre Rome et Terracine, mais plus d'agglomération organisée de bandits, ayant chef, uniforme et drapeau. C'est un bonheur pour l'humanité voyageuse, un malheur pour les artistes. La campagne de Rome sans les bandits, c'est le désert de Syrie sans caravanes. Ainsi partout meurt la civilisation.

L'Orient nous restait encore; hélas! voilà que les Turcs s'habillent de redingotes bleues; le fade Bavarois recueille l'héritage de Périclès, et le sultan porte des bottes à l'écuyère, et se coiffe d'un castor fin de Paris.

COMME ON S'INSTRUIT

EN VOYAGEANT.

Le *Sully* revenait de Naples, et entrait en rade de Livourne; la mer, qui avait été mauvaise depuis le *Môle* de Gaëte, s'était radoucie au lever du soleil. Tous les passagers garnissaient le pont, pour admirer la ville italienne, la plage unie et basse qui court vers la tour *San-Pietro-Agrado,* les montagnes lointaines de la Toscane et les hauteurs de *Montenero.* Trois voyageurs plus indolents ou plus fatigués que les autres, sans doute, n'avaient pas encore quitté le lit étroit de leur cabine; celui qui écrit ces lignes était du nombre; les deux autres ne lui étaient connus que par le numéro de leur couchette; le garçon du paquebot ne les appelait d'ailleurs que N. 1 et N. 2.

Ces deux messieurs, remis du mal de mer, s'estimaient

fort heureux d'avoir recouvré l'usage de la parole, et ils échangeaient, de leurs couches superposées, une foule de réflexions, beaucoup plus amusantes pour moi que le spectacle de Livourne et de la mer.

N. 1. Croyez-vous que nous séjournerons à Livourne ?

N. 2. Mais... vingt-quatre heures, je crois...

N. 1. Connaissez-vous Livourne ?

N. 2. Oui... j'y ai fait quelques affaires; nous avons une maison à Livourne.

N. 1. Ah ! je dois la connaître cette maison... je connaîs toute la place.

N. 2. Vous faites des affaires avec Livourne ?

N. 1. Un peu... nous faisons des vins... Il y a deux heures que j'ai démandé un verre de madère... garçon !

N. 2. Et moi une orange... les garçons arrangent les colis sur le pont...

N. 1. Nous arriverons à Marseille après demain, à dix heures...

N. 2. Dix, onze heures, oui... Vous venez de Naples, vous ?

N. 1. Oui...

N. 2. Moi, j'ai pris le bateau à Civita-Vecchia ; je viens de Rome...

N. 1. Êtes-vous content de votre tournée à Rome ?

N. 2. Comme ça... on m'a donné quelques commissions : j'ai vendu quelques pièces de bordeaux... une misère... Rome est une mauvaise place.

N. 1. Je me suis bien ennuyé, moi, à Rome ; je n'ai pas fait un denier d'affaires...

N. 2. Où logiez-vous ?

N. 1. A la *Torretta*, près Saint-Augustin. Et vous ?

N. 2. A la *Locanda* de Luigi, rue des Marchands-de-Chapelets.

N. 1. Ah ! tout près de Saint-Pierre.

N. 2. Oui, il n'y a que le pont de... de... Comment appelez-vous ce pont ?

N. 1. Je sais, je sais, un pont... sur la rivière... le pont, où il y a des anges de marbre...

N. 2. Justement ; je n'avais que ce pont à traverser... j'allais tous les jours à Saint-Pierre.

N. 1. C'est ce qu'il y a de plus beau à Rome... Avez-vous vu les anges du bénitier ?

N. 2. Tous les jours ; des anges grands comme vous, avec des doigts comme mes poings...

N. 1. Avez-vous vu les lions du tombeau de... du pape... d'un pape ?...

N. 2. Ces lions ! je leur ai mis ma main dans la gueule cent fois.

N. 1. Quels lions !

N. 2. Oh !

N. 1. Et la mort ?...

N. 2. Quelle mort ?

N. 1. La mort du tombeau, là-bas, de l'autre côté, à gauche, par-dessus les orgues...

N. 2. Ah ! la mort qui est dorée... vingt fois je l'ai vue... et la statue de femme... vous savez... cette femme que les Anglais...

N. 1. Sainte Véronique ?

N. 2. Non... Ah ! çà ! sainte Véronique est celle qui a un mouchoir à la main ?...

N. 1. Un mouchoir comme un drapeau blanc ?...

N. 2. Oui, je vous parle d'une femme couchée, derrière le maître-autel...

N. 1. Ah ! j'y suis ; on lui a mis une chemise de tôle, à cause des Anglais ; le sacristain vous ôte la tôle pour une pièce de vingt-quatre sous...

N. 2. Je n'ai donné que quinze sous, moi...

N. 1. On donne ce qu'on veut... Ah ! comment trouvez-vous ces Anglais ?

N. 2. Si j'étais le pape, je leur dirais : Ou conduisez-vous comme il faut dans mon église, ou bien, sortez... Je ne puis pas souffrir les Anglais, moi.

N. 1. Ah ! ils ont fait bien du mal à la France !

> Sur ces débris Albion nous défie,
> Mais le destin et les flots sont changeants.

N. 2. Où mangiez-vous à Rome ?

N. 1. Je mangeais... Comment appelez-vous cette rue où il y a un ours peint ?

N. 2. La rue de l'Ours.

N. 1. Justement... je mangeais rue de l'Ours, chez Constantini : on y est bien. Avec deux pauls, nous avions la soupe au parmesan, des lentilles, de la morue aux herbes, un civet de bon lièvre...

N. 2. Ah ! le lièvre est bon à Rome !...

N. 1. Des épinards, une cuisse de poulet et de la pâtisserie... Vingt-deux sous ; un petit vin aigre, mais bon.

N. 2. Moi, je mangeais chez Gippini, sur la place Vendôme.

N. 1. A Paris ?

N. 2. Non, à Rome ; nous appelions place Vendôme, cette place où l'on prend les lettres poste restante...

N. 1. Ah ! où il y a une colonne comme celle de chez nous...

N. 2. C'est-à-dire qu'elle est en marbre, et la nôtre en bronze; rien que ça...

N. 1. Oui ; eh bien ! le soir, elles se ressemblent comme deux gouttes d'eau. Je la voyais tous les soirs, en sortant du café du Lion-d'Or, au coin, vous savez...

N. 2. Je vois ça d'ici, au coin du Cours, près Merle, le libraire...

N. 1. Tiens, vous avez connu Merle ?

N. 2. Beaucoup ; c'est un bon enfant.

N. 1. Oui ; un Français...

N. 2. Eh ! il s'appelle Merle !

N. 1. Que de farces nous avons faites ensemble !

N. 2. Ah !

N. 1. Comment appelez-vous ce village, à trois ou quatre lieues de Rome ?... ce village... j'ai le nom sur les lèvres... On passe devant ce grand édifice.

N. 2. Le Capitole...

N. 1. Non... oui ; on passe bien devant le Capitole, mais après, vous descendez... Cela me rappelle que j'ai oublié de prendre les commissions de M. Asquier...

N. 2. Je connais beaucoup M. Asquier; il demeure près cette belle place, où il y a l'escalier de marbre, la fontaine qui est faite comme une barque...

N. 1. Oui, oui, près le séminaire de la Propagande... Je lui écrirai de Livourne, à M. Asquier... Après, vous descendez sur un long chemin; il y a des arcs de triomphe...

N. 2. Il y en a deux.

N. 1. Plus que ça...

N. 2. Je n'en ai vu que deux... ou trois, tout au plus.

N. 1. Mettez quatre...

N. 2, Je ne crois pas... Attendez, nous pouvons les compter... Un en descendant du Capitole ; un, en voilà un. Un autre près de cette église...

N. 1. Ça ne fait rien... trois ou quatre... Vous avez devant vous cet édifice où les chrétiens se battaient avec les rhinocéros...

N. 2. Et bien comptant, il y en a quatre; nous oublions celui de là-bas, là-bas, où il y a des tas de briques...

N. 1. Oui, il y en a quatre... Quand vous avez passé devant ce théâtre païen, vous prenez le grand chemin à gauche...

N. 2. J'y suis ; il y a de la poussière...

N. 1. Beaucoup de poussière... Marchez toujours; vous trouvez une église avec un obélisque de Luxor...

N. 2. Et l'escalier qu'on monte à genoux... l'avez-vous monté, cet escalier ?

N. 1. Non... passez encore; suivez la route, marchez toujours ; vous sortez de la ville... bien... marchez encore... bon... Vous trouvez un village ; comment appelez-vous ce village ?

N. 2. Attendez...

N. 1. Il y a une fête le jour de Pâques...

N. 2. Je sais, je sais... on danse... avec des orangers... et des pins...

N. 1. Beaucoup de pins; vous connaissez l'endroit... eh bien ! c'est là où nous avons déjeuné avec Merle, le

libraire; on nous donna du lait et de l'agneau pascal; avec trente-trois sous, nous avons fait un déjeuner de dieux. Trois pauls !

N. 2. J'entends remuer là-dessus; la douane arrive...

N. 1 Où descendez-vous à Livourne ?

N. 2. A la *Quercia reale.*

N. 1. Moi, à *l'Aigle noir,* près le canal.

N. 2. Vous n'êtes pas tenté d'aller faire une petite course jusqu'à Pise ?

N. 1. Je connais Pise.

N. 2. Moi, aussi... la *Torre torta.*

N. 1. Ah ! superbe !... C'est un tremblement de terre qui l'a courbée cette tour.

N. 2. Connaissez-vous Florence ?

N. 1. Oui... ville triste.

N. 2. Très-triste... Avez-vous vu tailler la pierre dure à Florence ?

N. 1. Parbleu ! cent fois; c'est bien beau ! connaissez-vous la fabrique de porcelaine ?

N. 2. Sans doute; on y travaille très-bien.

N. 1. Comment appelez-vous ce village où l'on fait les chapeaux de paille ?

N. 2. Attendez, oui, je sais; un joli village, avec une fontaine... Nous y avons déjeuné... Une grande auberge... avec des poules... Comment diable s'appelle ce village ?

N. 1. Enfin, le nom n'y fait rien... je crois que c'est Boboli...

N. 2. Oui... non... un mot comme ça...

N. 1. Boboli, oui, oui, Boboli; ce sont les paysannes de Boboli qui font les chapeaux de paille; elles ont des doigts fins comme des fuseaux.

N. 2. Et elles gagnent deux, trois, quatre francs par jour ; il y en a de fort jolies.

N. 1. Comment donc ! de très-jolies ; les femmes sont bien, généralement, en Italie : aimez-vous les Napolitaines ?

N. 2. Les Napolitaines... elles ont de beaux yeux, mais elles sont maigres, avec une peau brune...

N. 1. Oui, mais quelles femmes !

N. 2. Ah !

N. 1. Des démons !

N. 2. On s'amuse bien à Naples.

N. 1. Oui, assez ; il y fait bien chaud.

N. 2. En été surtout.

N. 1. Au mois d'août.

N. 2. Êtes-vous monté au Vésuve ?

N. 1. Une fois, une seule fois... j'y pris un rhume épouvantable ; il faisait un vent, un vent, ah !... je restai quinze jours au lit de l'affaire ; on me saigna.

N. 2. Moi, je n'ai jamais eu le temps d'y monter... Ah ! si, un jour, avec trois ou quatre amis, nous avions fait une partie de campagne au Vésuve ; c'était un dimanche : voilà que mon correspondant me fait dire de passer au comptoir pour régler un compte de cordes de Naples ; il y avait eu une erreur ; nous étions en différence de trente-cinq écus... Ma foi ! je dis, trente-cinq écus, c'est bon à gagner, et ce n'est pas bon à perdre. Je fus chez mon correspondant, qui demeure rue Saint-Philippe, devant l'église, une vilaine église ; vous la connaisez ?

N. 1. Oui ; oh ! les églises ne sont pas belles à Naples... excepté celle où l'on fait le miracle de ce saint, vous savez ?

N. 2. Saint Février.

N. 1. Justement! quelle bêtise! on vous a raconté l'histoire de ce général français qui entra, et leur dit : Canaille...

N. 2. Oui, oui..., Ah! çà... qu'est-ce que je disais donc, avant cela?...

N. 1. Vous parliez du sang de ce saint...

N. 2. Non, non... oui, pour revenir, j'allai chez mon correspondant. Attendez, je vais vous dire son nom... C'est un Livournais... Micali! Micali; il a une jolie femme le coquin! une brune, avec des yeux grands comme ça...

N. 1. Et vous... eh?...

N. 2. Oh! non, non!..... Elle me faisait bien des mines quand j'arrivais chez elle; quelquefois elle disait : *Non, c'é Micali, non, c'é Micali*; vous comprenez?

N. 1. Tiens, parfaitement. J'ai gardé deux ans un maître d'italien, à Paris ; trois francs le cachet.

N. 2. Moi, je n'ai jamais appris... je ne le parle cependant pas, je ne le parle pas comme le français, mais je me fais comprendre.

N. 1. C'est une langue si aisée.

N. 2. Mais je ne dis pas cela; aisée, quand on sait l'espagnol.

N. 1. Oh! c'est presque la même chose; *Señor*, en espagnol; en italien, *Signor*.

N. 2. Moi, je connais l'espagnol d'enfance; ma mère était de Bayonne, et mon père de Perpignan..... M. Micali me dit : Eh bien, si nous avons fait une erreur, nous la réparerons; au fond, c'est un honnête homme... Nous prîmes la plume, et nous chiffrâmes... Un compte de trois ans, Monsieur!

N. 1. Ah! il ne faut pas laisser vieillir les comptes!

N. 2. Je sais bien ; mais que voulez-vous ! Bref, nous nous arrangeâmes pour trente-deux écus... Je perdis seize ou dix-sept francs... Tiens, je me souviens que nous fûmes voir cette fameuse grotte des chiens, ce jour-là ; je payai la voiture.

N. 1. Ah ! vous avez vu la grotte des chiens ?

N. 2. Parbleu ! oui. J'ai pour principe, en voyage, de tout voir... Ah ! cette grotte !

N. 1. Vous aviez un chien ?

N. 2. Oui, le chien de l'auberge, *Flora*, une belle chienne. Elle fut à l'agonie.

N. 1. Elle ne mourut pas ?

N. 2. Grâce à moi ; mais elle souffrit, la pauvre bête ; ah !

N. 1. Le nôtre est mort sur la place. Un beau chien, *Pluto*... Ah çà ! connaît-on pourquoi cette grotte fait mourir les chiens ?

N. 2. Oui ; ça s'explique facilement... Voyez-vous : il y a dans la grotte... C'est un médecin qui m'a expliqué cela, M. Vascagli, un jeune homme qui fait bien ses affaires à Naples ; il gagne de douze à quinze mille francs par an : c'est comme le double à Paris. Il y a dans la grotte un air volcanique, une vapeur qui étouffe les hommes. Maintenant, approchez un chien... M. Vascagli nous disait... Il parle français comme vous et moi. Son père était au service des Français, pendant le règne de Murat. Il nous disait donc, le fils...

N. 1. Ah ! voici la douane !... elle monte à bord. J'entends le voix du capitaine ; nous allons débarquer... Pressons-nous un peu, on va faire l'appel... Dites-moi, où mangez-vous à Livourne ?

N. 2. *Al Giardinetto.*

N. 1. Je connais... dans la grande rue... il y a une treille et un jardin... à droite; on y est bien. Où prenez-vous d'habitude votre café ?

N. 2. Au café Américain... première rue, à droite, vous savez... une tasse, de deux sous !... Montons, montons sur le pont : j'entends le capitaine qui se dispute avec la santé.

N. 1. Cette santé nous tourmente bien en Italie depuis quelque temps.

N. 2. Ah ! mon Dieu ! il faut être fou pour voyager.

N. 1. Ou bien être forcé par ses affaires, comme nous.

N. 2. Oh ! les affaires avant tout. Moi, je voyage encore deux ans, non, trois ans, et après je me retire dans le Puy-de-Dôme, pour faire l'éducation de mes enfants.

N. 1. Montons, le garçon appelle nos numéros.

LA NORMA AU CARLO-FELICE

Le Sully rentrait en France, venant de Naples; il y avait à bord cent trente passagers, les trois quarts Anglais, selon l'usage; la mer n'avait pas été bonne depuis Gaëte; nous avions fait à Civita-Vecchia trois jours de relâche; nous en étions partis avec une tempête, parce qu'un paquebot a d'impérieuses échéances à subir; il faut qu'il arrive à tout prix au jour de décade révolue. La vapeur a été inventée pour cela. Nous étions en retard extraordinaire, et le capitaine Armand disait qu'il lui était impossible de toucher à Gênes, ce qui jetait la société voyageuse dans une sorte de tristesse; Gênes est une ville qu'on veut toujours revoir.

La mer s'était calmée; le golfe de Gênes où nous en-

trions était uni comme un miroir; la matinée annonçait un jour magnifique; voyageurs et voyageuses montèrent sur le pont pour en jouir après la tourmente; on couvrit de fleurs la dunette; on déploya la tente sur le pont; la brise de terre rendit à nos dames le courage, la fraîcheur et l'appétit; la conversation s'anima; elle roulait sur cette Italie que nous quittions, et où chacun de nous avait laissé des amis nouveaux, des souvenirs tout frais, et tant de reconnaissance pour tant d'émotions qui nous vibraient encore au cœur. On parla musique, surtout, on parla de la *Rosmonda d'Inghilterra*, de Donizetti, l'opéra de la dernière saison à Florence; on parla de la jeune et mélodieuse Persiani, la digne fille de Tacchinardi; mais pardessus tout de l'opéra de Bellini, la *Norma*; quelques-uns d'entre nous l'avaient vue, mais tous, nous avions entendu dans le monde, à Naples, à Rome, à Florence, à Bologne, les morceaux favoris de l'œuvre à la mode. Il n'est pas une Italienne de bon ton qui ne chantât la cavatine de *Casta Diva*, soit pour sa jouissance égoïste, soit pour les plaisirs du salon; on savait que la *Norma* se jouait à Gênes; il y aurait eu bien du bonheur de descendre à terre, ce jour-là, de s'asseoir au *Carlo-Felice*, de donner à ses loges un public supplémentaire tombé du *Sully*, et de rapporter en France les derniers chants de la prêtresse des Druides. Gênes était en face de nous; le paquebot courait déjà devant son faubourg, qui se déroule, comme un admirable décor d'opéra, entre les rives du golfe et la bordure des Apennins.

A neuf heures, nous étions au port. La superbe ville nageait dans la lumière vaporeuse d'un matin de printemps; tous les cloches sonnaient des messes, tous les couvents,

étayés sur les montagnes, chantaient leurs offices au milieu des villas amoureuses encore endormies; les fumées du chantier s'élevaient sur le môle, et flottaient comme des nuages d'azur entre les cordages des vaisseaux; *le Sully* animait la tristesse du port génois, en l'agitant des derniers battements de ses puissantes ailes, en le couvrant de son magnifique drapeau tricolore, que le vent des Apennins avait reconnu.

Le capitaine se jeta dans un canot, et nous promit un prompt retour; notre sort allait se décider dans les bureaux de l'administration; nous allions bientôt savoir s'il fallait continuer notre route sans avoir baisé le pavé de la *Strada Balbi*, ou si la prochaine nuit nous donnerait le doux sommeil de l'hôtellerie génoise, après les voluptés de la *Norma*.

Attente d'une heure! Les passagers couvraient le pont; tous les yeux étaient tournés vers l'escalier de la fontaine de Saint-Christophe, pour épier le premier élan du canot qui devait nous ramener le capitaine avec ou sans la *Norma*. Les Anglais faisaient des paris.

Enfin le bienheureux canot prit la direction du *Sully*; nous cherchions à deviner dans la pose du capitaine la nature du message dont il était porteur. L'impatience se perdait en conjectures.

— Il a les bras croisés, mauvais signe!

— Non, c'est preuve de satisfaction!

— Il est sérieux.

— Les capitaines sont toujours sérieux.

— Le canot de la douane ne le suit pas.

— Cela ne prouve rien.

— Cela prouve que nous ne descendons pas à terre.

— Voilà le canot de la douane!

— C'est un bateau pêcheur.

— Je reconnais le préposé à sa bandoulière.

— Non, c'est un douanier qui va visiter ce trois-mâts.

— Que voyez-vous, Monsieur, avec votre lorgnette?

— Rien du tout.

— Tout est perdu! le capitaine a fait signe au timonier que nous partions.

Le capitaine était impassible; il monta gravement l'échelle du *Sully*. On se précipita autour de lui, comme autour d'un général, le matin d'une bataille; un grand silence se fit. Le capitaine, debout sur un banc, dit d'une voix tonnante :

Messieurs (tous les cœurs palpitèrent), *messieurs, nous passons la journée à Gênes, et ce soir, je vous invite tous à la* Norma!

Dix salves d'applaudissements couvrirent cette proclamation, la plus belle qui ait retenti en Ligurie, depuis le passage de Masséna. On porta le capitaine en triomphe de la poupe à la proue; des dames se permirent même de l'embrasser, dans leur enthousiasme pour les druides. En un instant, *le Sully* fut entouré de canots, comme le vaisseau de Robinson: chaque passager s'y laissait tomber avec tant de rapidité, qu'on eût dit que le *Carlo-Felice* ouvrait ses bureaux à dix heures du matin. La colonie voyageuse inonda bientôt la solitaire *Strada Balbi*; on courut au *cartello*; là étaient écrits, en lettres colossales, ces mots : *Oggi, alle otto : la Norma del maestro Bellini*. Les Anglais prirent leur dictionnaire de poche, et firent une version.

Tous les passagers furent exacts au rendez-vous du *cartello le*; *Sully* avait transbordé sa colonie devant le péristyle du *Carlo-Felice*; en tête rayonnait la tête méridionale du capitaine; il était digne de prendre part à la fête italienne; il adore la musique avec toute la passion délirante et fougueuse d'un Marseillais.

Le *Carlo-Felice* est le plus beau théâtre de l'Italie, après le *San-Carlo* de Naples et *la Scala* de Milan. Ce n'est pas un théâtre provisoire comme on en bâtit quelquefois chez nous pour le drame et l'opéra; provisoire qui, d'ailleurs, est éternel. Six colonnes cannelées de marbre blanc parent son péristyle; il est entouré de galeries à arcades de granit d'un style sévère; les murs n'ont d'autre ornement que d s bas-reliefs isolés sur la frise, et représentant des jeux antiques, des courses de chars. L'ensemble du monument est si grandiose, que des yeux exercés peuvent seuls en saisir les fautes, assez nombreuses, de détail. L'intérieur est admirable de majestueuse simplicité; c'est bien là une salle de drâme lyrique : point de colonnes, point d'angles, point de frises, point de corniches; rien de heurté, de saillant, de contourné, rien de ce qui peut briser, égarer, fausser les sons de l'orchestre et de la voix. La musique court dans l'immense ellipse, sans trouver en route une feuille d'achante qui la gène. Six rangs superposés de loges s'arrondissent gracieusement, avec les contours les plus purs et les plus déliés. La scène est aussi vaste que celle de notre Opéra : on la dirait pavée tant elle est travaillée avec le génie de la solidité. Les décors peuvent remonter sans se replier, tout d'une pièce, aux voûtes supérieures. Les escaliers de communication, les corridors, les vomitoires, sont dans les larges et belles

proportions antiques; le foyer est délicieux, il sert souvent de salle d'harmonie et de bal. Toutes les loges ont, du côté opposé du corridor, leurs cabinets de toilette ou de conversation : ce sont les antichambres des loges. Le rideau d'avant-scène n'irait pas à notre goût, ce qui n'empêche pas qu'il ne soit fort gracieux et fort amusant sous l'ennui de l'entr'acte. *Vert-Vert* et *l'Entr'acte* n'ont pas encore traversé le golfe de Gênes: ce rideau en tient momentanément lieu. C'est un tableau d'une dimension prodigieuse représentant l'églogue de Silène. Le vieillard chante ses hymnes divins dans une riante forêt d'Arcadie, et il a pour auditoire un cortége de nymphes, de faunes, de satyres, d'égipans et de bergers. La bucolique latine ne pouvait être traduite avec plus de charme, de fraîcheur et d'imagination.

Ce rideau se leva, et découvrit une magnifique décoration représentant la forêt sacrée d'Erminsul. Les Italiens excellent dans les décors. Le célèbre San-Quirico a fondé une école qui possède ses secrets d'optique, de perspective, d'effets de tons et de couleurs. La *Norma* commençait; les druides chantaient un chœur sous l'arbre du gui de l'an neuf; c'est un chœur ravissant d'expression religieuse. Toujours Bellini vous saisit dès les premières notes, vous place sur une escarpolette musicale, et vous balance avec tant de voluptueux abandon, qu'on se laisse aller aux ondulations de cette gracieuse mélodie, comme aux vagues molles du golfe voisin. Aucune secousse ne fait bondir l'orchestre; c'est un fleuve de notes limpides, d'accords suaves qui coule avec un divin murmure de voix aériennes et de timbre d'or. Bellini donne à la volupté une teinte de mélancolie, à la

douleur un parfum de sérénité; on a des larmes pour ses larmes, et encore des larmes pour ses joies, Ce soir-là, je descendais d'un bâtiment; j'avais à l'épiderme du cœur le froissement du roulis, ce malaise qu'on rapporte toujours de la mer. Quel baume qu'une pareille musique pour les organisations nerveuses qui ont adopté les musiciens pour leurs médecins! Le balancement de la céleste harmonie me fit oublier la tribulation du tangage: c'était la gondole vénitienne après les secousses de la berline des Apennins.

A peine l'ai-je entrevue, *la Norma.* Je n'ai pu que l'embrasser au vol, dans un relais de voyage; mais la verrais-je cent fois, comme j'ai vu *Robert*, jamais les impressions qui m'attendent n'égaleront, toutes ensemble, les délices de cette première représentation au *Carlo-Felice.* Madame Schütz jouait la *Norma*; je l'avais entendue à l'Odéon et, je crois aussi, aux Italiens, sous le règne de Pasta. Depuis, elle a bien grandi de talent; c'est une âme pleine d'intelligence et de feu: sa belle voix est bien posée, bien fraîche, sûre de tous ses effets dans ses élans d'audace. Elle ravit le théâtre avec la touchante cavatine: *Casta Diva!* Les loges même avaient fait silence; au parterre, toutes les poitrines s'inclinaient en avant vers l'actrice qui chantait; par intervalles, il s'en exhalait un vaporeux murmure d'admiration impatiente. Le chant fini, l'enthousiasme italien éclata sous toutes les formes d'expression; il y eut des cris d'extase, des soupirs étouffés, des roucoulements de joie, des prières d'actions de grâces à mains jointes, des tonnerres sans fin d'applaudissements. C'était un faisceau de reconnaissance que le parterre envoyait à Bellini, à l'actrice, à l'orchestre. Heureux le peuple qui

se donne de telles émotions! L'hymne de guerre, chanté ensuite par les druides, me parut d'une facture originale, et surtout inattendue: le cri *guerra! guerra!* que je lisais sur le *libretto*, m'annonçait par une explosion terrible, un fracas précipité d'instruments et de voix, une sorte de *Marseillaise* druidique: il n'en est point ainsi: c'est un chant de guerre empreint d'une harmonie sauvage qui court avec une certaine légèreté d'accords, et ne donne ni secousses brusques, ni entraînement. Bellini a réservé tous les trésors de l'excitation pour le trio final du premier acte; là, l'escarpolette se brise, et l'orchestre vous lance à cent pieds du sol. C'est une situation parfaitement amenée: c'est Pollion qui se trouve placé entre deux amantes rivales, Adalgisa et Norma. Le trio éclate comme un volcan; la jalousie, l'amour, le désespoir, se serrent, se heurtent, se déchirent, et bondissent avec une furie de passion, qui s'affadirait sous des mots que la seule langue d'orchestre peut parler. Je ne connais que le trio de *Robert* et celui de *Guillaume Tell* qui n'aient rien à redouter au parallèle du trio de la *Norma*, si toutefois le final divin de *Robert* peut être comparé à quelque chose. Un jour, le parterre des Italiens sera sans doute appelé à entendre le chef-d'œuvre de Bellini; il se lèvera spontanément d'enthousiasme pour saluer ce trio sublime; le duo d'*I Puritani* n'en est que le reflet.

Des chœurs ravissants, de beaux duos, de délicieux morceaux d'ensemble, tout cela, magnifiquement accompagné d'une délicieuse orchestration, vous amène d'extase en extase à la péripétie. Cette scène finale est la même que la grande scène du second acte de *la Vestale*: c'est une prêtresse coupable, condamnée et voilée de

noir; le grand prêtre, seulement, n'est pas farouche comme le ministre de Vesta; les chœurs sacerdotaux ne rugissent pas l'anathème: ce sont des effets tout différents. On n'est pas frappé de terreur, on s'abandonne à une pitié douce; on pleure, le théâtre entier pleure; je n'ai jamais vu plus d'attendrissement devant une catastrophe dramatique: et il n'y a pas de sang, de poignard, de poison, de cris d'agonie: ce sont des scènes simples et pathétiques que l'orchestre accompagne en pleurant, avec des notes créées pour Norma : c'est un mélancolique et déchirant *dies iræ* dont tous les accords brisent l'âme, mouillent les yeux, brûlent le visage d'émotion. Dans ce flot d'harmonie dolente éclate par intervalles une plainte sublime qui tinte et meurt comme un son de glas, et mêle ses dernières vibrations au funèbre chœur des druides. Une désolation calme et religieuse environne cette scène comme un crêpe diaphane semé de quelques fleurs. Le pardon est à côté du crime, la grâce à côté de la mort, le baume consolant à côté du désespoir. Ainsi s'éteint le drame, ainsi Norma tombe aux genoux du prêtre paternel, au milieu d'une plaintive atmosphère de deuil. Quand le rideau descend, tous les visages sont humides; on regarde avec tristesse l'orchestre muet; on écoute encore les chants expirés, l'âme est tant émue, que les mains oublient d'applaudir.

Quel souvenir de rêve le lendemain, lorsqu'appuyé sur le balcon du *Sully*, on aperçoit les côtes de France, la tête pleine encore des lamentations de la *Norma !*

SOUVENIRS

Voici l'hiver, ce triste fils de l'automne : il faut quitter la campagne et la chaise de poste ; il faut rentrer à Paris pour se recueillir dans la dissipation et s'isoler dans la foule. L'hiver est partout un vieillard mythologique assis devant un brasier ; à Paris, c'est un grand jeune homme, lestement vêtu, qui ne met jamais les pieds sur la neige, qui ne souffle jamais sur ses doigts, et qui retrouve, dans un monde nouveau, un autre soleil, une autre verdure, d'autres parfums, d'autres plaisirs, d'autres fleurs. Quand on sort de voyage, aux approches de l'hiver, on éprouve vainement une volupté intérieure en entrant à Paris ; il semble que la grande ville vous enveloppe de son immense manteau et vous réchauffe de l'haleine de son million

d'habitants. D'ailleurs, après tout, le soleil d'un bal de Paris vaut bien le soleil de Naples. Les étoiles ne valent pas une gerbe de bougies qui scintillent sur un beau quadrille de jolies femmes, et j'aime mieux entendre la musique de Rossini, aux Italiens, que les stances que le gondolier chante à Venise, en supposant qu'il les chante. Pour être plus juste, le soleil, les bougies, les étoiles, les fleurs, les gondoliers, l'Opéra, toutes ces choses ont leur mérite; mais il faut varier.

C'est à Paris surtout qu'on aime à ressaisir, un à un, ses souvenirs de voyage et à s'en entourer comme d'autant d'amis qui vous font cercle dans votre solitude d'hiver: on peuple sa chambre vide de tout ce monde bariolé qui a defilé devant vous, qui vous a oublié, que vous avez oublié. C'est une longue arabesque confuse où, par intervalles, se détachent quelques figures saillantes auxquelles vous souriez de souvenir et dont vous entendez encore les paroles avec leurs vibrations distinctives, à travers les montagnes, les mers et les routes démesurées qui vous séparent de ces amis d'un jour. C'est là un des grands privilèges de la vie de voyage. On ne saurait trop faire provision de ces souvenirs, qui sont comme l'essence immatérielle des pays que vous avez visités, et qu'on rapporte comme une galerie de tableaux, visibles pour vous seul, et qu'on suspend aux murs de sa chambre, où le temps ne peut les effacer, parce qu'il n'a pas de prise sur eux, ce grand ravageur!

Heureusement pour moi, j'en ai beaucoup de ces souvenirs, et l'hiver me sera léger si je prends de l'ennui. Hier soir je me suis essayé à la saison; il faisait bien mauvais, hier soir! les *noirs autans* débutaient par une

ouverture toute notée de ces formidables unissons que Weber a fait éclater dans le chœur des Chasseurs d'*Euriante*. La pluie se mariait au vent; le ciel parlait la langue de l'hiver avec un accent de mélancolie qui faisait sourire les sphinx de mes chenets où jouait une flamme vive; le tonnerre des voitures tenait sa partie dans la tempête, et ce triste opéra de novembre venait se résumer à mon oreille en sifflant dans les persiennes de mon balcon. Je me levai pour aller aux Italiens, mais je m'assis encore. Vous savez qu'il est des jours ou des nuits qui apportent de la fadeur et de l'indécision à tous vos projets de plaisir: cela vient de je ne sais quelle disposition d'esprit. La solitude est friande par moments: un fauteuil ressemble alors à un ami qui vous prie, les bras ouverts, de ne pas le quitter; je cédai au geste suppliant de cet ami. En ce moment mes vitres frissonnaient à l'orage; ce cliquetis n'avait rien de commun avec la place Saint-Marc, à Venise, et je ne sais pourquoi je pensai à *San Marco*. La rêverie n'a point de logique; c'est une grande erreur de croire que les songes ne viennent qu'en dormant. La veillée du soir, à la bougie, est un sommeil orné de toutes les fantaisies incohérentes du rêve. De Saint-Marc, je passai subitement à la place de Venise, qui est à Rome, et le feu d'hiver, que j'avais à mes pieds, me rappela un rayon de soleil... oh! le plus beau rayon qui soit jamais descendu du ciel, pour moi! un rayon qui courut comme une étoile tombante et illumina un instant les yeux fixes d'une femme aveugle.

Cette femme était la mère de Napoléon.

On est heureux, n'est-ce pas, lorsqu'on peut se donner, un soir d'hiver, une pareille compagnie! lorsqu'en fer-

mant les yeux, non pour dormir, mais pour veiller, on entre, par la pensée, dans le grand salon du palais Rinuccini, et qu'on recommence une scène comme celle que je vais vous conter?

Je me souviens que j'avais déjeuné ce jour-là au palais Colonna, chez M. de Latour-Maubourg, notre ambassadeur à Rome; après déjeuner, j'avais passé le pont jeté du palais Colonna au jardin, un beau jardin où j'aimais à me promener, car il est empreint de cette singulière mélancolie qu'on ne trouve que dans ce pays. C'est l'Élysée, avec le soleil et l'amour, avec la langueur méridionale, avec d'exquis parfums d'arbres et de fleurs. A travers les clairières des grands pins, ces parasols de Rome, vous apercevez l'*ara-cœli* du Capitole en face, et les ruines culminantes qui s'élèvent du Forum voisin, dans une poussière lumineuse. J'aurais passé ma vie dans ce jardin italien !

A une heure après midi, je pris congé de M. de Latour-Maubourg pour aller au palais Rinuccini.

L'ambassadeur me dit en riant :

— Je ne veux pas savoir où vous allez; je suis censé l'ignorer.

— Je vais voir une femme, lui répondis-je; ce n'est pas compromettant.

— Regardez-la un peu pour moi.

Je descendis la via San-Romoaldo, et j'arrivai, quelques minutes après, sur la place de Venise. Cette place était déserte et pleine de soleil. Le palais de Venise était si resplendissant, qu'il avait perdu le sombre caractère de prison que l'architecte lui donna. C'est là que le Corso finit; il est silencieux à ses deux extrémités, à la place du

Peuple et à la place de Venise; il est bruyant et animé aux alentours de la place Antonine, ce forum moderne des belles boutiques et des étrangers.

Le palais Rinuccini, où j'entrai, me parut le temple du silence ou du sommeil. La porte, en se refermant sur moi avec un bruit ménagé, mit en rumeur une multitude de petits échos, qui coururent de marche en marche et d'ellipse en ellipse au sommet de l'escalier. Le vestibule était frais comme l'intérieur d'une pyramide, malgré la chaleur intolérable du dehors. Un domestique me fit traverser beaucoup d'appartements, et ouvrit respectueusement la porte dorée d'un salon, en m'annonçant à l'illustre exilée impériale, à la mère de l'Empereur.

Je m'assis, à l'invitation d'une jeune femme qui faisait compagnie à l'auguste malade, et j'attendis qu'on m'adressât la parole pour parler à mon tour. Notre entretien commença bientôt par un échange de phrases ordinaires sur l'Italie, Rome et les voyages. La fermeté de l'organe de madame Lætitia me frappa singulièrement. Je la voyais si faible, si décharnée, si souffrante, si dévastée par les chagrins, la maladie et l'âge, qu'il me semblait que chacune de ses paroles devait être la dernière; et que cette galvanisation d'organe était comme une lueur qui éclate plus vive dans une lampe qui s'éteint. Lorsque j'entrai, l'auguste malade était couchée sur un petit lit étroit d'où elle n'était plus descendue depuis sa fatale chute à Villa-Borghèse, depuis quatre ans! Insensiblement, et avec l'aide de sa caméristе, elle parvint à s'asseoir sur son lit en s'étayant de larges carreaux. Elle garda cette position tout le temps que dura ma visite. Ses yeux, ouverts et fixes, se portaient çà et là dans le salon, comme s'ils

eussent cherché quelque chose; et je vous assure que je ne la plaignais pas d'être aveugle, car ce qu'elle aurait vu dans ce salon ne l'aurait pas consolée! Presque tous les tableaux et toutes les statues de Gros, de Girodet, de David, d'Isabey, de Bosio, de Canova, qui peuplaient cette solitude, ne rappelaient que des catastrophes inouïes, des morts violentes, des triomphes que le dénoûment avait fait lugubres, des auréoles d'or changées en couronnes d'épines, des Thabor devenus Golgotha! Moi, qui voyais ce cortége éblouissant de héros, ce panthéon domestique encadré ou sur un piédestal, autour d'une mère aveugle, proscrite, agonisante, je me sentais des pleurs dans la voix, et j'appelai à mon secours une assurance factice, de peur de dénoncer par une parole tremblante la cause de mon émotion, et de rendre visibles à la mère aveugle tant de tableaux, où ses fils et ses petits-fils lui souriaient dans leur joie impériale et leur bonheur des anciens jours! Deux incidents m'ont paru dignes d'être rapportés, de cette entrevue avec la mère de Napoléon.

— Etiez-vous à Paris, me dit-elle, lorsqu'on a replacé la statue de mon fils sur la colonne Vendôme?

— Oui, Madame?

— Quel effet cela a produit dans Paris?

— Ce fut un véritable jour de fête pour toute la population parisienne. Il semblait qu'on assistait à la résurrection de l'Empereur.

— Ce devait être bien beau!... Mon secrétaire m'a lu, dans les journaux, les détails de cette journée, mais tous ces récits étaient bien courts... Ils auraient été plus longs, que je les aurais trouvés toujours incomplets... Une mère!

J'ai été étonnée qu'on n'ait pas donné à la statue de mon fils le costume impérial.

— Les avis ont été partagés là-dessus. On a pensé qu'il fallait représenter l'Empereur sous la physionomie la plus populaire, avec son habit de prédilection, celui que l'Europe connaît. Cet avis a prévalu.

Madame Lætitia garda quelque temps le silence comme pour réfléchir; elle revint sur ce sujet pour me demander ce que je pensais, moi, du costume qu'on avait donné à l'Empereur sur la colonne.

— Je reconnais, lui dis-je, qu'on a pu donner d'excellentes raisons pour représenter ainsi l'Empereur; il fallait perpétuer à jamais cette héroïque figure dans tout ce qu'elle avait de pittoresque pour le peuple et le soldat, afin que les siècles à venir la vissent telle que nous l'avons vue, et plutôt dans cette simplicité de costume, d'un vulgaire sublime, que dans une enveloppe idéale ou de convention. Maintenant, je vous avouerai, Altesse, que ce costume serait peut-être mieux à sa place sur un autre monument. Il fallait faire un autre piédestal pour cette statue moderne. L'art est une chose sévère et qui ne s'accommode pas de toutes ces raisons, si bonnes qu'elles soient. En copiant les colonnes de Trajan ou d'Antonin, on se condamnait à les copier jusqu'au bout. Il est dans nos habitudes invétérées d'art et de goût de regarder notre colonne de bronze comme un monument romain; c'est une forme admise que nous ne séparons pas de l'idée antique. Or, un simulacre moderne, enté sur l'antique, aura toujours quelque chose de choquant, d'incompatible avec les exigences de l'art. Cette nuit, en sortant d'Argentina, je traversais la place Antonine, et j'ai cru, dans l'obscu-

rité, traverser la place Vendôme, tant l'illusion est complète, car le marbre noirci d'Antonin ressemble à du bronze, surtout la nuit. La colonne romaine a perdu la statue qui la surmontait; mais la nouvelle statue de l'Apôtre qui a remplacé l'Antonin, s'harmonise toujours parfaitement avec le marbre antique. L'Apôtre est drapé comme l'empereur païen: voilà qui est bien trouvé! Quant à nous, il est possible que nous ayons fait une faute d'art; mais elle trouve son honorable excuse dans une pensée nationale: à choisir entre le raisonnement d'artiste et le sentiment du peuple, il fallait donner la préférence au dernier.

La femme vénérable secoua la tête d'un air d'approbation, et poussant un long soupir, elle dit :

— Je ne verrai jamais cela... jamais!... On m'a envoyé de Paris plusieurs gravures de la colonne... Ah! mes pauvres yeux! comme je les ai regrettès ! J'ai vu ces dessins en les touchant... je les ai vus avec les doigts. Si j'avais été à Paris, Dieu m'aurait donné la force de monter sur la colonne, pour bien m'assurer... Il me semble qu'on a voulu tromper une pauvre mère exilée et aveugle... De quoi vous étonnez-vous? L'âge et le malheur rendent défiant!

Tout cela fut dit péniblement, à mots entrecoupés de soupirs, avec des pauses de silence, avec des efforts convulsifs. Il me semblait que chaque parole était la dernière qui devait sortir de cette bouche, tant la forme pâle que je voyais paraissait plutôt appartenir à la tombe qu'à la terre des vivants.

Quand elle eut repris un peu de force, elle me dit :

— Il est bien cruel, bien cruel de vivre comme je vis, là, couchée et souffrante, loin de mes enfants! Je n'ai

pas de distraction, et je pense toujours! Quand je pouvais marcher, j'allais quelquefois à la messe à Sainte-Marie du Portique ou à *San Lorenzo in Lucina*, en suivant le Corso; j'allais me promener à Villa-Borghèse : c'est un quartier français, Villa-Borghèse, n'est-ce pas? Ce sont les Français, qui ont fait la belle promenade de *Monte Pincio?* Il semble qu'on respire l'air de France sur cette colline charmante. Il y a notre palais de l'Ecole, notre église de la Trinité, que j'aime mieux que Saint-Louis. Je trouve Saint-Louis mal placé, dans un quartier obscur; la Trinité est dans une belle position... ils sont bien heureux ceux qui montent en ce moment l'escalier de la place d'Espagne pour aller aux vêpres de la Trinité du Mont; il fait si beau temps aujourd'hui! Je sens qu'il y a beaucoup de soleil dans mon salon; il me semble que je le vois briller sur mes vitres. Le soleil est mon dernier ami!

J'employai toutes les formules de respect pour la prier d'éloigner de son esprit les idées désolantes, et de ne songer qu'à la gloire qui environnait son nom!

— Vous avez été choisie entre toutes les femmes, lui dis-je, pour donner au monde ce que le monde a reçu de plus grand. Cela console de tout.

Un sourire contracta l'épiderme flétri de sa noble figure.

— Oui, me dit-elle, oui... c'est bien aussi le souvenir de mon fils qui me console un peu : je le vois continuellement devant moi. Ce n'est pas l'Empereur, le grand homme que je vois, c'est mon enfant, mon Bonaparte enfant, lorsqu'il n'appartenait qu'à moi, qu'à sa mère. Alors personne ne le connaissait... Beau temps!... Un

soir... un soir... il avait huit à neuf ans, je crois, il se promenait dans notre jardin, comme un homme qui médite quelque chose; c'était un enfant alors, je vous dis. Il pleuvait beaucoup; ses frères étaient rentrés, et jouaient dans le salon à l'abri. Je frappai à la vitre plusieurs fois et lui fis signe de venir me trouver. Il fit un mouvement d'épaules, un mouvement de mauvaise humeur, et continua sa promenade. La pluie collait ses cheveux sur son front et ses joues. Il n'avait pas l'air de s'inquiéter de l'orage, et il continuait sa promenade, tête nue, et les yeux fixés sur la terre. Quelquefois il s'arrêtait devant la petite fontaine du jardin, et semblait prendre plaisir à la voir couler, et à couper le filet d'eau avec sa main. Il y eut quelques coups de tonnerre qui le firent tressaillir plutôt par secousse nerveuse que par peur. Alors il regardait le ciel et croisait ses petits bras pour attendre courageusement l'autre coup de tonnerre. Je lui avais envoyé mon domestique pour lui ordonner de rentrer. Il répondit froidement mais avec respect : *Dites à ma mère qu'il fait chaud et que je prends le frais.* Sur une nouvelle instance du domestique, il lui tourna brusquement le dos et précipita son pas de promenade. Ce ne fut qu'à la fin de l'orage qu'il rentra au salon, trempé jusqu'aux os.

— Ce n'est pas bien, mon enfant, lui dis-je, vous m'avez désobéi.

— J'ai désobéi malgré moi, me répondit-il; je ne sais pas ce qui me retient dans ce jardin, et puis, si je veux être soldat, il faut que je m'habitue à la pluie et au mauvais temps. Je ne suis pas une fille, je suis un homme.

— Vous êtes un enfant, mon ami, et un enfant désobéis-

sant. Si vous voulez être soldat, vous saurez qu'il faut savoir obéir.

— Mais je commanderai, moi! s'écria-t-il avec une expression qui nous fit rire aux larmes.

— Avant de commander, lui dis-je, vous serez bien forcé d'obéir, et longtemps. En entrant au service, on ne vous fera pas général.

Il s'avança vers moi, me prit la main et la serra comme pour me dire que j'avais raison, et pour se dispenser de l'avouer de bouche. Il était si fier à cet âge, déjà!

— A quoi pensiez-vous donc en vous promenant comme vous faisiez tantôt? lui dis-je en l'embrassant sur ses cheveux mouillés.

— Je ne sais pas; je ne me souviens plus; je pensais à beaucoup de choses. Ah! aussi, je cherchais à me rappeler un rêve que j'ai fait cette nuit... un rêve qui me plaisait; j'ai rêvé que j'étais évêque; c'est beau, n'est-ce pas, un évêque? Les évêques vont-ils à la guerre?

— Non, mon enfant, cela leur est défendu.

— Alors, je veux être soldat, quand je ne serai plus enfant. A quinze ans, on n'est plus un enfant, n'est-ce pas, ma mère?

— On l'est encore un peu.

Il se recueillit en regardant le plancher, et dit :

— A quinze ans, je veux être un homme, moi!

Et il s'échappa de mes bras pour courir au jardin...

L'auguste mère qui venait de me parler ainsi s'arrêta, et ses lèvres s'agitaient encore après le récit; je compris qu'elle se complaisait dans ces souvenirs qui avaient toute la sérénité du bel âge, et que de toutes les phases que son

fils avait parcourues, il n'en était pas de plus chère à ce cœur maternel que l'enfance du grand homme. Je la remerciai avec une émotion bien vive, de ce qu'elle avait bien voulu donner à ma visite une intimité d'épanchement qui me touchait aux larmes; je lui baisai la main, et je sortis le cœur serré violemment, et pourtant joyeux de tout ce que j'avais vu chez cette femme, et de tout ce qu'elle m'avait dit.

Je remontai le Corso jusqu'à la place Antonine, et cette fois je regardai avec un intérêt beaucoup plus grand la colonne d'Antonin. C'est alors que je compris combien l'Empereur avait été bien inspiré, lorsqu'il voulut donner le costume antique à sa statue de la place Vendôme. Il y a des contradictions monumentales qui ne peuvent subsister, me dis-je; un jour peut-être, on mettra les deux bronzes, colonne et statue, en harmonie parfaite, selon l'idée de l'immortel fondateur.

Cet espoir était bien illusoire, nous étions en 1834, et pourtant il me consola. L'espoir est le meilleur des amis.

J'avais quitté l'auguste agonisante, en me promettant de la revoir bientôt pour rouvrir l'entretien sur un sujet moins triste. Je tins cette promesse fidèlement. La mère de l'Empereur me fit l'honneur de m'admettre presque journellement dans son intimité. Dans ces conversations que ne saurait jamais oublier l'oreille qui les entendit une fois, toutes les grandes journées de l'épopée impériale reprenaient leur caractère de vérité que l'histoire a plus ou moins tronquée, sous des plumes ignorantes ou oublieuses. Et puis que de détails nouveaux, presque inconnus, intimes! Un jour j'écrirai la campagne d'Egypte

telle que je la tiens de la bouche de madame Lætitia. Rien de beau comme l'ascension aux Pyramides de Bonaparte et de ses lieutenants!

Rien dans le palais Rinuccini ne témoignait de cette opulence que l'on prêtait à la mère de l'Empereur. Certes, le palais qu'elle habitait et qui fait l'angle du Corso et de la place de Venise, est un somptueux bâtiment, mais il passe inaperçu dans cette ville de palais magnifiques; ce n'est plus qu'une maison ordinaire, et elle s'efface complétement devant cet imposant palais de Venise qui a été bâti avec une rognure du Colisée.

Au reste, rien de triste à voir comme une demeure vaste à contenir un peuple et qui, par la médiocrité de fortune, ou par la philosophie du propriétaire, est déserte comme une ruine, silencieuse comme un tombeau. Quelques domestiques sans livrée, une dame de compagnie, un vétéran de la garde impériale, tels étaient les seuls hôtes du palais Rinuccini. Un seul appartement, composé de plusieurs salons ou chambres, et d'une galerie, avec des meubles et des tentures superbes. Les croisées du côté du *Corso* étaient toujours fermées. Les pièces habitées regardent le midi, sur la place de Venise. Le salon réservé à la mère de l'Empereur brillait de tout le luxe impérial. C'est là que l'auguste malade retrouvait dans toute saison le climat restaurateur de son île natale; un printemps éternel y régnait même pendant la *cattiva stagione*; un air toujours pur descendait du Capitole voisin, se glissait à travers les persiennes, et donnait chaque jour un supplément d'existence à cette femme forte que la mort semblait avoir oubliée.

Aujourd'hui le beau palais Rinuccini a perdu cette ani-

mation puissante que lui donnait le dernier souffle d'une femme; il est désert comme tant d'autres palais romains qui ont perdu leurs maîtres; c'est comme une de ces pyramides qu'on eut soin de faire grandes, pour mieux renfermer leur dernier locataire : le néant!

L'ITALIE DES GAULES

Janvier 1835.

I

Un jour de novembre dernier, j'étais avec quelques amis au Jardin des Plantes de Toulon; le ciel donnait au calendrier un démenti magnifique; la végétation orientale nous entourait; elle n'était pas venue là, frileuse, étiolée, collée à la vitre des serres, comme une convalescente, parodiant son existence équinoxiale, à côté du poêle de Buffon; elle vivait à son aise dans ce jardin; les orangers avaient repoussé d'un pied dédaigneux les vases de terre cuite; ils vivaient fraternellement avec nos arbres; le liquidambar se baignait dans les fontaines; le caquier nous jetait ses jolis fruits, savoureux comme la pêche; la vigne américaine dessinait des rouges arabesques sur une haute et mélancolique muraille; et des pal-

miers, de vrais palmiers, féconds et vigoureux comme leurs parents d'Égypte, enchantaient ce jardin de toute la grâce de leur tige, de toute la poésie de leur feuillage. Il fallait voir comme paraissaient bourgeois et plébéiens auprès d'eux quelques modestes marronniers, ailleurs si hautains, et qu'on laissait vivre là par commisération.

Au milieu de cette famille d'étrangers auxquels notre soleil a donné des lettres de naturalisation, nous faisions des projets de voyage; l'Italie nous souriait surtout; c'était le pays à voir, ou à revoir pour quelques-uns de nous; nous n'avions qu'à franchir le ruisseau qu'on appelle golfe de Gênes, une enjambée de vingt-quatre heures.

Mais après l'élan poétique vint la réflexion froide; après avoir causé du Forum, des thermes d'Antonin, du Vatican, de Venise, de Vérone, d'Herculanum, nous parlâmes des douaniers, des passe-ports, des mauvaises auberges, des voituriers qui vont au pas, des batteries autrichiennes qu'on trouve, chemin faisant, sur la route d'une antiquité; des avanies qu'il faut subir, des interrogatoires auxquels on doit répondre, des mille contrariétés, plus redoutables que les périls, où le voyageur s'enchevêtre à chaque pas sur cette terre des beaux-arts, du génie et de l'antique civilisation.

Un de nos amis nous contait que dernièrement, tout meurtri d'un voyage en Italie, il s'était élancé joyeux du port de Gênes, en criant : *Galliam! Galliam!* son brick avait déjà fait trois lieues; Gênes se noyait à l'horizon; il bénissait le ciel. Tout à coup un canot courut sur le brick à force de rames; c'était la justice qu'on envoyait en pleine mer; les sbires avaient eu des scrupules d'inquisition; ils avaient vérifié le passe-port d'un voyageur, mais ils l'a-

vaient mal vérifié. Pour mettre leur conscience en sûreté devant Dieu et le roi de Sardaigne, ils couraient dans le golfe sur une coquille de noix, à la poursuite d'un visa : en vain le voyageur leur dit fièrement qu'il était sur les terres de France, les sbires lui prouvèrent que cette mer appartenait au roi de Sardaigne, et qu'ils étaient en droit de prendre ce brick à l'abordage. Il fallut donc se mettre en panne, et perdre trois heures avec les sbires qui cherchèrent une conspiration dans toutes les malles de l'équipage, et ne trouvèrent rien.

Ainsi nous ajournâmes notre voyage en Italie à de meilleurs temps, *melioribus annis*, comme dit Virgile, qui était lu pays.

Mais la passion de ce voyage nous échauffait encore la ête; le vent du golfe nous apportait un parfum de ruines taliques tout fraîchement cueilli; nous vivions dans la umineuse atmosphère où nage le Colisée, nous baignions nos pieds dans des vagues qui, le matin même, roulaient pontificalement sur le môle d'Ostie, ou détachaient 'algue de la ceinture d'Ischia. Un de nous proposa un erme moyen.

« Nous avons tout près d'ici, dit-il, une Italie à notre » disposition, nous pouvons y coucher demain ; c'est une » Italie qui est dans le département du Gard, une Italie » où flotte le drapeau tricolore, une Italie où l'on voit un » préfet constitutionnel, où les routes sont sûres, les au- » berges bonnes et les lits fort doux. Allons voir Nîmes, » la Rome gauloise ; allons voir en courant son colisée, » ses temples, ses ruines et le pont du Gard ; c'est une » promenade de deux jours. »

Et une heure après, nous étions en voiture, et à minuit,

par un clair de lune aussi beau que le soleil de juillet à Paris, nous traversions le pont du Rhône, à Beaucaire. L'Italie des Gaules est encadrée par le pont de Beaucaire et le pont du Gard, ces deux miracles de l'industrie moderne et du génie antique.

A sept heures du matin, nous entrâmes à Rome avec le soleil. Cette ville était habitée ce jour-là par des Nîmois. Le pape et les cardinaux étaient probablement dans leur bonne ville d'Avignon. Rome gauloise nous parut déserte, elle semblait méditer sur ses ruines.

Les maisons prosaïques, les boutiques numérotées, les hôtels bourgeois, s'étaient enfin retirés à l'écart, comme de respect, pour faire place immense à l'immense colisée. Il respirait enfin ce prodigieux monument, libre de l'entourage sacrilége qui l'étouffait; il renvoyait au soleil ses rayons comme une planète romaine, il nous humiliait de tout l'orgueil de ses ruines; il étalait avec une fierté souveraine les cicatrices qu'il avait reçues du temps et des hommes, des hommes surtout, car le temps, malgré la réputation de démolisseur que nous lui avons faite, laisserait vivre éternellement de pareils ouvrages, s'il n'avait pas les hommes pour collaborateurs dans toute œuvre de destruction.

En a-t-il reçu des secousses, ce géant de Rome gauloise! Voyez tout ce côté de portiques, comme il est noir d'un incendie qu'on dirait être éteint de cette nuit! Le Vandale a passé par là, secouant sa torche qui brûlait la pierre. Les peuples qui n'ont pas le génie des bâtiments ont le génie de la destruction; ils s'irritent contre les monuments après avoir égorgé les hommes. La barbarie vagabonde se croyait insultée par une colonne, un tem-

ple, une statue; en passant devant le colisée de Nîmes, la barbarie ne put pardonner aux beaux-arts les colossales épigrammes de ses portiques! Alors elle coupa la forêt de lauriers qui couronnait la cité gauloise, elle jeta la forêt dans le gouffre de l'amphithéâtre et souffla le feu. Le ciment romain se fondit à la flamme, l'incendie ébranla ces monstrueuses dalles, le colisée trembla toute une nuit sur son bûcher de lauriers. Heureusement les incendiaires avaient du travail partout; il leur fallut sans doute partir le lendemain pour ravager ailleurs, et ils allèrent se mettre à l'ouvrage dans quelque cité voisine. Si l'incendie a jeté ses teintes noires de ce côté, de l'autre ces larges brèches sont l'œuvre des siéges: hélas! les Nîmois qui avaient le malheur de vivre dans ce moyen âge si poétique pour nous, si tracassier pour eux, se confiaient par un instinct naturel ou de tradition à ces impérissables murailles; ils se revêtaient de leur colisée comme d'une cuirasse romaine pour se défendre contre l'ennemi.

Honneur aux édiles de Rome gauloise! ils ont enfin déblayé l'intérieur de l'amphithéâtre: l'argent du questeur ne pouvait être mieux employé. Cette montagne circulaire de ruines est maintenant pure de tout alliage profané. Les marchands avaient trouvé bon de s'installer là, de s'abriter de la pluie et du vent, d'avoir des dalles romaines pour comptoir, des portiques pour croisées, des vomitoires pour escaliers. Il a fallu bien des siècles pour chasser les vendeurs du temple saint; enfin la purification est faite, on a versé des flots d'eau lustrale; il y a soixante grilles de fer et un ostiaire. On interdirait l'eau et le feu à quiconque polluerait désormais cette majestueuse relique. Pour moi, je fus saisi d'un saint respect, lorsqu'en levant

les yeux sur un pilastre extérieur, j'aperçus le timbre de Rome, la louve allaitant les jumeaux !

Par les vomitoires béants, nous nous élançâmes au sommet des ruines ; le soleil les inondait d'une trombe de lumière, car le voile de pourpre ne se déroulait pas sur l'arène : il ne reste plus aux corniches que les trous profonds où l'on plantait les supports du voile impérial. Toute folie d'antiquaire à part, il est impossible au moins artiste des hommes de regarder cet amphithéâtre sans une émotion ; là chacun est ému selon le degré d'intelligence, de sensibilité, d'instruction qu'il apporte à ce spectacle. Nous étions quatre, tous étendus sur une même dalle que nous couvrions de nos corps, le coude sur la pierre, la tête sur la main, laissant vagabonder nos idées, nos impressions, nos souvenirs, sans essayer d'en faire entre nous un échange pédantesque et babillard, sans nous parler de tout ce que tout le monde sait, ni des gladiateurs, ni des animaux, ni des belluaires, ni des courtisanes, sans établir d'oiseuses discussions sur la date du monument, sans décider s'il nous vient d'Auguste, ou du despotisme libéral et fécond des Antonins.

L'histoire précise tue la fleur de l'émotion ; on doit garder les dates et les noms propres pour le cabinet ; devant la ruine, rien n'est délicieux comme le vague de l'ignorance; c'est alors que l'imagination vous emporte avec toutes ses folies, ses rêves, ses caprices, ses tournoyantes visions. Voilà un monument d'origine romaine ! c'est bien, c'est assez; et on se plonge dans une antiquité nébuleuse, on rebâtit la ruine, on comble le vide des brèches, on peuple tous ces gradins d'un monde de fantaisie, on remplit de courtisanes demi-nues cette loge mysté-

rieuse où la pensée impudique est traduite en relief de granit; on se roule dans l'orgie antique en plein soleil, on prête l'oreille aux rires homériques, aux grincements des chars d'airain, aux clairons qui sonnent l'air de Jules César partant pour les Gaules. La volupté du sang, la volupté des femmes, la volupté de la gloire, tout l'enivrement qui courait sur ces gradins, aux jours des fêtes impériales, vous le respirez quinze siècles après, s'exhalant de cette poussière de ruines : alors, si un coup de soleil occitanique vous endort subitement sur votre lit de dalles, il n'est pas d'arabesque d'Herculanum plus ravissante que les rêves liés à ce sommeil; l'odeur des arènes vous initie, endormi, dans des mystères d'antiquité inconnus à la menteuse histoire; vous dansez en rond, au cirque, avec toute la mythologie vivante; vous parlez d'amour aux femmes modèles qui ont posé devant les statuaires anciens; vous buvez les vins du Rhône à pleine amphore avec des rhéteurs, des consuls, des édiles, des centurions. Ce rêve de vérité vous révèle un monde tout nouveau de mœurs, de costumes, de visages, monde bruyant, mobile, amoureux, passionné, qui s'engouffre, comme un nuage de laticlaves, sous les larges vomitoires, qui bat des mains aux tigres, excite les gladiateurs, invoque les dieux immortels, remplit l'amphithéâtre d'un murmure harmonieux, comme un torrent de dactyles, comme la grêle qui tombe sur des feuilles d'airain.

C'est au réveil, après un tel rêve, que l'esprit a de la peine à se retrouver dans la vie réelle; on regarde avec des yeux vitrés et stupides le dortoir étrange où l'on a fait son lit, on s'efforce de s'expliquer sa position; on contemple, effrayé, tout ce bouleversement de pierres, ce

cercle d'abîmes, cette majestueuse poussière, ce néant solennel qui s'harmonient si bien avec le songe envolé; seulement le calme a succédé au fracas, la solitude à la foule, la mort à la vie.

De l'amphithéâtre il nous fallait rebondir au pont du Gard, sans passer par de petites admirations intermédiaires : ainsi nous négligeâmes un peu la Maison-Carrée, ce délicieux joyau corinthien, et les bains de Diane, où règnent encore tant de fraîcheur, tant de mystère pudique et de pieux recueillement, et la Tour-Magne, qui, debout sur la colline, proclame la gloire de Rome comme un héraut triomphal.

Notre promenade au vol dans l'Italie des Gaules n'avait pour but cette fois que des colosses; il nous en coûte si peu de recommencer vingt fois cette promenade dans un pays dont nous sommes si voisins. Nous renvoyâmes à une autre course les visites subalternes, la minutieuse investigation des détails.

Nous sortîmes de Rome gauloise par la voie vespasienne; elle était autrefois bordée de tombeaux; on en a fait des maisons pour loger les vivants. Sacrilége d'économie industrielle! En courant au pont du Gard, nous nous rappelâmes les phrases d'enthousiasme que Jean-Jacques Rousseau a écrites sur ce monument, la seule chose qu'il ait admirée, dit-il, et que sa riche imagination n'aurait pu concevoir.

Au village voisin nous quittâmes la voiture pour achever à pied notre pèlerinage.

La route est ouverte entre deux haies de chênes; ces arbres sacrés montent de la base au sommet des collines

pour dominer le monument romain, et l'étreindre au front comme une couronne triomphale digne de lui.

En doublant un promontoire de rochers, nous revîmes le Gard, qui descendait avec une grâce mélancolique sur des rives sablonneuses toutes pailletées d'argent. Quelques arcades supérieures du pont commençaient à poindre dans le ciel ; encore quelques pas, et les soixante portiques éclatèrent à la fois devant nous.

Je l'avoue, je fus saisi de terreur comme devant une apparition ; un incident m'avait prédisposé aux émotions étranges ; quelques minutes avant je venais de courir une sorte de danger d'origine mystérieuse ; mes habits étaient en lambeaux ; je retenais en écharpe ma main droite meurtrie et ensanglantée. Mes jeunes compagnons de promenade, péniblement affectés, s'étaient assis sur la pelouse riveraine, et nul de nous n'osait saluer le pont du Gard par une parole étrangère à notre singulière situation. Mais l'air était si limpide, la lumière si ondoyante, le fleuve si gracieux, le paysage si inattendu que la gaieté nous revint.

Il était là d'ailleurs pour nous absorber tout entiers, l'aqueduc sublime jeté sur la terre comme l'escalier des cieux ; il nous versait l'enthousiasme à pleine arcade ; il nous enlaçait avec toutes ses écharpes aériennes !

Je fus honteux le premier de songer à moi devant tant de grandeur. Mes compagnons étaient des hommes qui savent voir et sentir ; nous nous abandonnâmes sans réserve à l'admiration, non pas pour la formuler en termes vocabulaires, car le plus emphatique mot de louange aurait honte de monter dans l'atmosphère du pont du Gard.

En visitant des villes antiques on rencontre des monuments, c'est dans l'ordre; on s'attend à les y voir. Les Romains, ces grands politiques, construisaient des amphithéâtres pour amuser les peuples vaincus; ces peuples échangeaient leur liberté contre les jeux du cirque, et ils croyaient gagner à ce trafic.

On voit aussi des temples dans ces mêmes villes, les Romains en bâtissaient partout. C'est donc sans étonnement qu'on trouve au milieu de nos rues modernes, et parmi les cartonnages de nos petits édifices, ces magnifiques débris séculaires, œuvres immortelles d'un peuple mort.

Mais là, devant le pont du Gard, c'est à être foudroyé de surprise : vous marchez dans un désert où rien ne rappelle l'homme; la culture a disparu : ce sont des ravins, des bruyères, des blocs de rochers, des touffes de jonc, des chênes amoncelés, un torrent qui passe, une grève mélancolique, des montagnes sauvages, un silence de Thébaïde, et du milieu de ce paysage jaillit la plus magnifique chose que la civilisation ait faite pour la gloire des beaux-arts. L'apparente futilité du but rehausse encore le prodige du moyen : il s'agissait simplement de donner un supplément d'eau à une ville où déjà l'eau abondait; eh bien! pour arrondir une veine aérienne à une petite source, les Romains ont pris une montagne, ils l'ont fait fondre sous leurs sueurs, et l'ont façonnée en triples rangées d'arcades, avec un génie d'architecture mêlé de grâce incomparable et de majestueuse solidité.

Quel pont avait servi de modèle à ce pont? Aucun; ce fut une création. Rome imitait les Grecs pour les ouvrages à dentelles, mais quand elle se donnait la peine de

créer, elle empreignait son œuvre d'un caractère spécial qui ressemble au sceau de l'éternité. Ainsi fit-elle pour le pont du Gard. Ne sachant où copier, elle inventa, sans devis préalable soumis aux édiles, sans hésitation. Avait-elle le temps d'hésiter? Son laborieux génie improvisait les merveilles; en courant dans ses provinces, il n'était pas de montagne à qui elle ne demandât la moitié de ses pierres pour s'adoucir une grande route, se décerner des arcs de triomphe, se bâtir des pavillons de repos. Et de quel cœur les enfants de Rome se mettaient à l'ouvrage! Un poëte nous a révélé en trois mots tout le secret de cette opiniâtre constance des légionnaires romains, de leur ferveur incomparable au soleil du chantier:

Vincit amor patriæ.

Chaque soldat sacrifiait à Rome ce contingent de gloire qui lui revenait pour une œuvre accomplie; c'était une abnégation universelle, un patriotisme modeste qui se concentraient dans ce seul mot: Rome. Ils apportaient tous leur grain de pierre au monument, en pensant à l'honneur qui devait en rejaillir sur la cité capitoline; ils jouissaient de l'admiration que la merveille bâtie excitait chez les peuples vaincus. La construction d'un édifice colossal était aussi fructueuse à Rome que la magie d'une victoire: il n'était pas un de ses soldats qui ne se recueillît au chantier pour écouter ce cri de stupeur que les siècles futurs pousseraient devant les œuvres de Rome; et cet éloge lointain embaumait leurs sueurs; on ne gravait point sur les dalles les numéros des légions qui les avaient équarries; c'était Rome qui faisait tout.

Le pont du Gard n'est pas signé; dites-nous le nom de l'architecte? c'est Rome qui l'a bâti.

Je tourbillonnais dans ce nuage de réflexions en tenant mes yeux collés sur l'édifice; nous en étions à cinquante pas; et nous n'osions avancer davantage de peur de perdre les émotions présentes et d'en trouver d'autres moins douces en touchant le pont de nos mains. Je brûlais de l'embrasser sur toutes ses faces, comme on fait de toute chose aimée; je gravis le sentier qui conduit au second portique, et la première arcade où je me noyai me parut jaillir des pieds, comme une fusée que je suivis dans l'air et qui retomba plus loin.

Nous escaladâmes la montagne pour nous mettre à niveau du sommet du pont, et bientôt nous nageâmes en plein air, l'aqueduc sous nos pieds, passant d'une montagne à l'autre, comme la source tarie, suspendus entre un double précipice d'arcades à pic. Nos yeux plongeaient sur un horizon immense : c'était glorieux pour nous à voir se rapetisser les œuvres de la nature du haut d'un piédestal créé par l'homme. Tout, au bas, me paraissait nain en courant sur cette ligne horizontale jetée entre deux montagnes comme un trait d'union.

Là, quelques vestiges de ruines trahissent le passage du peuple ravageur; cette fois le Sarrasin y a perdu ses griffes; la tête du monument n'a reçu qu'une égratignure; c'est imperceptible sur un si grand corps.

Nous descendîmes du côté opposé, dans la forêt de chênes, pour jouir de quelque aspect nouveau.

Cette fois ce fut mieux que de la surprise; vous le dirai-je, depuis deux heures nous étions avec le pont du Gard, et... nous ne l'avions pas vu!

C'est dans cette autre face qu'il est lui, qu'il est le monument romain, qu'il s'épanouit dans sa radieuse éternité ! les siècles ont créé une teinte exprès pour cette face. Quinze cents fois le soleil d'été a incrusté des couches d'or sur ces pierres, et ni les pluies d'hiver, ni les brumes du fleuve, rien n'a pu détacher cet éblouissant vernis de points lumineux, ce voile oriental tissu de rayons. Pour le voir en artiste de ce côté, il faut se laisser tomber, par des broussailles, sur le lit de sable que le Gard prépare au voyageur. Il faut se coucher sur ce duvet d'argent, aux plaintes du fleuve, au chant d'oiseaux inconnus, aux roulades du vent qui fait entre-choquer les glands et les feuilles des chênes druidiques ; c'est comme une sauvage ouverture de Weber qui prélude à quelque inattendue apparition. On ouvre alors ses yeux à la merveille qui ne pose que pour vous, et l'on se replonge encore dans l'abîme d'une pensée avec une pluie de lumière sur le visage, le fleuve à l'oreille, les bois partout, et devant, trois rangs d'arcs de triomphe qui découpent au ciel des portiques en plein azur.

C'est le paysage le plus grand, le plus complet qui soit au monde ; car où retrouverait-on cet heureux concours d'accidents, cette harmonieuse combinaison du travail de l'homme avec le travail de Dieu ? tout cela si bien arrangé fortuitement ou par calcul du génie romain, qu'on ne suppose pas d'époque où l'aqueduc manquait à ce paysage ; on se dit que tout ce délicieux ensemble remonte aux jours primitifs de la création.

De ces pensées qui fatiguent on retombe, par délassement, sur quelque détail frivole avec lequel l'esprit rêveur badine ; c'est un figuier sauvage qu'on

se plaît à regarder s'élançant d'une arcade comme d'une roche, et qui fait tomber en pluie la poussière romaine avec ses âpres feuilles, larges comme des mains : c'est une tige de chêne suspendue à la voûte comme une couronne murale; c'est un oiseau qui se précipite de l'aqueduc desséché pour s'abreuver au fleuve; c'est un vieux bûcheron qui passe depuis soixante ans sur ce pont sans l'avoir examiné une seule fois, et qui nous humilie de son sourire moqueur, nous, insensés venus de la ville pour visiter un aqueduc sans eau.

Eh ! qui sait, après tout, si ce n'est pas ce bûcheron qui pense et voit juste; si notre admiration n'est pas de la folie; si son insouciance n'est pas de la raison?

Un de mes amis eut une idée malheureuse : il me pria d'adresser des vers au pont du Gard, là même, sur le sable du fleuve, en face du monument. J'eus la faiblesse de lui obéir. J'emprunte aujourd'hui ces pâles alexandrins à notre album de voyage. Nous les avons jetés, en guise d'adieux, au véritable écho romain qui roule d'arcade en arcade. Il ne les répéta qu'à regret dans cette langue sourde que nous lui parlions, et qu'il ne comprenait pas. Un peu avant je lui avais récité le *carmen seculare* d'Horace, et quand je prononçai le *nil urbe Roma visere majus*, les pierres elliptiques retentirent comme les boucliers des *hastati* frappés par les javelots.

AU PONT DU GARD.

Pont sublime, et bâti par des mains inconnues,
Toi qui sous tes arceaux laisses passer les nues,

Qui baignes tes grands pieds dans l'eau tiède du Gard,
Oh! je t'embrasse enfin d'un dévorant regard!
Faisceau d'arcs de triomphe et chaîne granitique,
Mariant deux sommets par un triple portique,
Quand il tombe le soir, à son couchant vermeil,
Chacun de tes arceaux encadre le soleil.
L'éternité de Rome, écrite en ces trois couches,
S'annonce au voyageur par tes soixante bouches,
Lorsque le vent du nord, sifflant sur ces vallons,
Fait parler ton orchestre aux roulements si longs.
Que de grands souvenirs! — L'architecte anonyme
Qui décrivit en rond les arènes de Nîme,
Après les jours de sang, parmi ces bois épais,
Fit briller au vaincu cet arc-en-ciel de paix.
Je pense au siècle antique, où, foulant cette arène,
Rome passait ici dans sa pompe de reine.
Un jour elle s'assit sur ce même gazon,
D'où mes trop faibles yeux mesurent l'horizon;
Le ciel, comme aujourd'hui, comme au berceau des âges,
Versait un air limpide à ces doux paysages;
Dans ce vallon étroit, agreste corridor,
La lumière roulait, ainsi qu'un fleuve d'or;
Au vent oriental, vent qui souffle du Rhône,
La forêt druidique agitait sa couronne,
Avec des bruits si doux, si parfumés de thym,
Qu'on eût cru que ce bois murmurait du latin.
Rome vit autour d'elle ondoyer sept collines;
Son armée entonna des strophes sibyllines;
Le Gard devint le Tibre, et le soldat romain
De sa maison lointaine oublia le chemin.
Rome prit son levier, elle tailla les roches,

Qui du fleuve captif défendaient les approches ;
Elle pétrit à flots ces merveilleux limons
Qui deviennent granit et cimentent les monts!
A l'ombre de la louve, orgueil du vexillaire,
Les blocs furent broyés, comme l'épi sur l'aire;
Rome, pour élever tous ces arcs triomphaux,
Moissonna des forêts et fit des échafauds;
Pour ravir une source aux collines vassales,
Elle fit ruisseler des pierres colossales,
Et, roulant ces arceaux jetés d'un triple bond,
Comme sa signature elle écrivit ce pont.

II

La ville de Constantin.

Ce n'est pas de Stamboul, la Turque, c'est de sa sœur la Gauloise que je veux parler. Les deux cités, filles de Constantin, ont eu de tristes destinées. A peine enregistrées sur la carte, aux cris de joie de l'univers latin, elles se sont endormies, et dorment encore, l'une sur le Bosphore, tout près des lieux où Ovide a placé le palais du Sommeil; l'autre sur l'Élysée du Rhône, dans le seul coin de la France que les cris des postillons ne troublent jamais. Malheureuse idée de Constantin! ce Clovis de Rome, ce vainqueur de Maxence, cet empereur illuminé qui voyait des croix en l'air, s'imagina follement qu'il assurait l'éternité de l'empire en créant une capitale nouvelle sur la prairie que baignent la Méditerranée et l'Euxin.

Un moment, un seul moment, ce grand homme fut inspiré d'en haut; il dit à Arles :

« Tu seras Constantinople! »

Et certes elle méritait bien cet honneur; Constantin l'aimait de passion, la caressait avec amour, cette noble cité gauloise qu'il adoptait pour sa fille. Il la contemplait assise dans son delta, baignant ses pieds de marbre dans le Rhône et la mer; arrêtant d'une main les barques de Lyon et de Vienne, de l'autre les vaisseaux d'Alexandrie, les trirèmes d'Ostie et d'Anxur. Elle s'épanouissait à son soleil, mystérieuse, intéressante, solennelle comme une ville égyptienne; Arles, devant Constantin, c'était Alexandrie ou Memphis; Arles, avec sa nécropolis élyséenne, son désert pierreux, ses mirages fantastiques, ses grandes herbes fauchées par les bœufs, ses obélisques sombres, ses chantiers de statues, ses places hérissées de colonnes; et partout, sous les péristyles, au bord des puits, au soleil des temples, le long du fleuve, partout ses belles femmes, indolentes et causeuses, coiffées de bandelettes à plis, comme des Isis vivantes; ses femmes, déjà citées en ce temps comme les plus belles entre les Gauloises, les filles brunes et blanches de Segoregium, celles qui séduisaient les Grecs de la naissante Marseille jusqu'à leur faire oublier les voluptueux gynécées de Larisse et de Délos.

Constantin s'enivrait des parfums de cette ville : il avait déjà oublié Rome, cette Rome ennuyeuse de gloire; on avait trop parlé d'elle, il fallait en finir avec son éternité, lui arracher son auréole capitoline usée jusqu'au dernier rayon, et la remettre en fonte pour l'attacher à quelque autre tête de cité vierge.

Arles tendait ses mains pour recevoir un don et un titre; Constantin s'apprêtait à la baptiser dans le Rhône, et à lui donner son nom harmonieux, le palais impérial s'élevait déjà, les artistes en foule y apportaient des statues pour ses galeries, les pourvoyeurs amoncelaient les amphores dans ses immenses celliers, afin de fournir aux orgies de toute une dynastie d'empereurs; on bâtissait un théâtre comme celui de Marcellus, et un forum tout bordé de colonnades; on avait un amphithéâtre comme celui de Flavien; pour les ides de mai, l'empereur promettait au peuple arlésien un spectacle gratuit, un combat de taureaux qui durerait cent cinquante jours complets, plus généreux que Titus qui n'en donna que cent pour l'ouverture du Colisée, et ne fit égorger que vingt mille bêtes fauves. Constantin s'apprêtait à fonder une nouvelle histoire qui n'eût pas été celle que nous lisons: il se créait maître de la Méditerranée, il étreignait cette mer avec deux bras, les péninsules italique et espagnole. Pour établir ses communications avec Rome, il n'avait qu'à couper une montagne à morceaux, en l'éparpillant en menus pavés du Rhône au Tibre; c'eût été une rue de deux cents lieues semée d'arcs triomphaux; Constantin aurait couru de Sagonte à Tarente, trouvant toujours une de ses deux capitales à mi-chemin. Il eût abandonné tant de provinces lointaines que Rome ne conservait que par orgueil, et qui étaient onéreuses au trésor public. Ainsi concentrée, la vitalité de l'empire aurait eu la force requise pour résister aux invasions. Arles devenait la sœur de Rome; parenté naturelle d'ailleurs, puisque l'origine de ces deux villes était commune; Rome, fondée par Enée, Arles par Arelon, neveu de Priam.

Un nouvel ordre d'avenir allait donc commencer, mais le génie de destruction l'emporta. — Constantin délaissa subitement la ville du Rhône pour établir son siége impérial à Byzance.

De hautes considérations politiques le déterminèrent sans doute; il serait probable aussi qu'une cause futile eût provoqué subitement la haine de Constantin contre cette ville d'Arles qu'il avait jusque-là favorisée de son affection.

Après avoir quelquefois pensé gravement sur cet abandon, après avoir pesé les raisons approfondies par les historiens, il me vint un jour en idée que le Borée noir, dont parle Strabon, avait irrité l'empereur, et que ce vent terrible renversa la bonne fortune d'Arles; c'est à méditer. Qu'on songe que le Borée noir, tant radouci de nos jours, comme tous les fléaux qui vieillissent, que le Borée noir, prosaïquement dégénéré depuis dans le mistral, bouleversait alors une ville jusqu'en ses fondements; auprès de lui le simoun d'Égypte n'était qu'un doux zéphir. Quand il soufflait dans le désert pierreux voisin d'Arles, il enlevait les cailloux par tourbillons comme le simoun fait des grains de sable; il renversait les chevaux et les cavaliers, dépouillait violemment les soldats de leurs armes et de leurs habits; c'est ce qu'on lit dans Strabon, le moins fabuleux des historiens. Un pays ainsi désolé ne méritait pas une longue affection d'empereur; cette calamité endémique neutralisait tous les dons heureux que la cité d'Arles avait reçus de son climat, de sa campagne, de son fleuve et de la mer.

Constantin, qui lisait Strabon, et qui avait essuyé quelques humiliations infligées par le Borée noir, transporta

ses pénates chrétiens sur le pont Euxin, Constantinople fut fondée.

L'empire romain y a péri, puis sont venus la peste, les Turcs et les Russes. Mieux valait subir le Borée noir.

Quoi qu'il en ait été, Arles ne fut qu'un instant le siége de l'empire dans la pensée de Constantin, mais que de magnifiques choses lui restaient, que de trésors de consolation l'infidèle empereur lui laissa comme à une maîtresse abandonuée.

Les hommes profonds qui président l'avenir disaient après le départ de Constantin :

« Arles sera la reine des Gaules; elle a déjà tout, tandis que les autres cités n'ont rien; elle compte déjà cent cinquante mille habitants, laissez-la grandir encore, elle sera Constantinople malgré Constantin. »

Hélas! venez la voir, cette ville superbe, cette reine qui portait un cirque pour couronne et deux théâtres romains pour bracelets; elle a débuté par les arènes, et vous savez à quelle spécialité de table son nom est descendu aujourd'hui. O civilisation, faut-il dire de toi ce que Brutus disait de la vertu!

Entrons, les larmes aux yeux, dans Arles, la ville endormie, comme l'appelle avec tant de bonheur M. Nisard, lui qui l'a si bien comprise. Entrons : personne dans les rues! Où sont les voyageurs et les curieux? Ils sont en Italie, en Grèce, en Egypte; Arles est abandonnée. Il y a un hôtel d'Europe inconnu de l'Europe, avec de vastes chambres toujours désertes, à moins qu'il ne prenne fantaisie à un Anglais d'y venir méditer vingt-quatre heures après avoir médité dans tout l'univers.

Toutes les villes subalternes se ressemblent, ou à peu près, ce sont toujours des rues alignées bien ou mal, mal surtout, et des maisons numérotées, des boutiques, des enseignes peintes qui font peine à voir. Arles a peu de ces choses, et pourtant elle ne ressemble à aucune ville connue. Le voyageur qui passe de Nevers à Moulins, de Châlons-sur-Saône à Macon, ne croit pas changer de résidence; mais celui qui sort de Tarascon pour aller à Arles croit changer de planète.

Arles est une ville de rêve, apparition monumentale qui fait peur lorsqu'on la contemple, dans une certaine disposition d'esprit, par un temps gris et sombre, au tomber du jour. Le dédale de Crète était un chemin droit auprès du labyrinthe des rues d'Arles, et lorsqu'on s'y lance au hasard il y a de singulières surprises à chaque pas. Au bout de quelque carrefour aux maisons basses, aux œils-de-bœuf éraillés, on distingue un pan gigantesque de murailles signé Rome. Une soudaine éclaircie de huttes plâtrées vous fait jaillir aux yeux quelque colonne ressuscitée, quelque large frise constantine, quelque vomitoire sombre comme un soupirail de l'enfer.

J'aimais à courir ainsi dans cette étrange ville sans être conduit en laisse par un guide officieux qui déflore toujours la surprise.

L'enceinte d'Arles n'est pas grande; il est immanquable qu'on n'y rencontre pas à force d'évolutions, tout ce qu'on doit y voir. Il y a du charme d'ailleurs à se laisser barrer inopinément le passage par une antiquité : je ne crois pas qu'il soit donné à un artiste qui abhorre tout esprit de suite et de méthode dans ses courses, qui ne classe pas ses visites par chapitre, qui consent à s'égarer

dans un labyrinthe plutôt que de se lier à la remorque d'un cicerone verbeux, je ne crois pas, dis-je, qu'il soit donné à cet artiste d'être bouleversé par un étonnement plus vif que celui qui l'attend dans un carrefour désert de la ville d'Arles.

Jugez-en :

On s'est mis à fureter tous les coins pour chercher des traces de la domination romaine; on s'arrête devant toute pierre soupçonnée d'antiquité; on ouvre toutes les portes de clos et de jardin, pour prendre sur le fait quelque mystère constantinien enseveli sous les hautes herbes; on est souvent dupe de ses yeux et de son enthousiasme dans ce vagabondage d'examen, lorsque tout à coup, à un angle de ce carrefour dont je parlais tantôt, une sorte d'armoirie mutilée vous arrête devant une vieille cloison de bois : on ouvre, et ce n'est pas le cirque, ce n'est pas le théâtre, ce n'est pas le palais impérial, c'est une merveille chrétienne du moyen âge qui vous éblouit, vous cloue immobile sur le seuil :

C'est le cloître Sainte-Trophime!

Qui l'a bâti, ce cloître? Je l'ignore.

Il fut dédié au premier évêque d'Arles. C'est du gothique primitif. Heureuse cité où l'ogive embrasse la frise romaine, où l'eau lustrale et l'eau bénite ont lavé les monuments du double catholicisme d'Homère et du Christ! Le cloître Sainte-Trophime est ouvert à tout venant; il sert de passage, comme la cour du Louvre, à ceux qui aiment l'économie du chemin. Les jeunes Arlésiens, Sarrasins de dix à douze ans, y viennent jouer avec les statues gothiques ; c'est un privilége acquis. Encore quelques invasions de l'école primaire, il ne restera plus un

seul point saillant sur tant de vénérables et saintes figures abandonnées aux mutilations.

Il est de singulières destinées pour les choses de l'art: une pierre antique est-elle trouvée dans une fouille, aussitôt on la grave au burin, on expédie son portrait à l'Institut; les savants écrivent des notices sur elle; on expose la bienheureuse pierre sous verre, dans un musée, avec une sentinelle à la porte; mais, lorsqu'il s'agit d'un monument complet qui a le tort de n'avoir jamais été enfoui, on le traite sans façon; souvent même la spéculation froide arrive, son marteau à la main, et démolit l'édifice pour vendre les pierres, le plomb et le terrain.

Le cloître Sainte-Trophime devrait être cloîtré.

Il y a puits banal où les femmes arlésiennes arrivent l'amphore sur la tête.

Ainsi posées sous l'ogive, avec leurs coiffures d'Isis, leur teint chaud, leurs yeux égyptiens, elles donnent au cloître catholique un caractère merveilleux. Il y a encore quelques vieillards, désœuvrés locataires des huttes voisines; ils s'adossent aux colonnettes, béants au soleil, et ils éternisent quelque colloque sur les bœufs, comme les anciens habitants de Memphis, des villes d'Hermès et du Soleil. Une atmosphère de moyen âge circule sous les quatre galeries; toute la naïveté de la sculpture primitive resplendit dans ce musée religieux; on croirait voir des tableaux de Perrugin pétrifiés. A midi le soleil tombe d'aplomb, inonde de lumière les hautes herbes, les sculptures, les colonnettes qui saillissent sur la cour; et c'est alors délicieux à voir ce carré tout éblouissant, tout échauffé de rayons, encadré par les galeries voûtées empreintes de fraîcheur et d'obscurité mystérieuse.

J'ai vu ce cloître, aussi, dans une de ces nuits méridionales qui se décorent d'une si belle lune, ce digne soleil des ruines. J'étais là, seul, comme Bertram au troisième acte de *Robert-le-Diable*. Au lieu d'un décor menteur, je touchais du doigt l'architecture réelle d'un cloître désolé; il me semblait que la porte noire du fond allait s'ouvrir aux religieuses; il me revenait à l'oreille ce chant corrosif de violoncelle avec ses notes stridentes, qui vous donnent une volupté pénible, comme si l'archet mordait sur vos nerfs. C'est là, quand minuit pleurait au clocher de Sainte-Trophime, c'est là que j'aurais voulu entendre Levasseur évoquant les fantômes, et l'orchestre d'Habeneck jetant sous les galeries ses plaintes, ses vagissements, ses glas, ses amoureuses mélodies d'enfer, ses enivrantes provocations au plaisir; c'est là qu'on exprimerait tout le suc de cette harmonie satanique et sépulcrale que nous ne savourons qu'imparfaitement au balcon de l'Opéra. Car aucune odeur de tombes et de ruines ne s'exhale des toiles de Cicéri pour servir d'accompagnement invisible aux plaintes des basses et des altos. Cette factice désolation de la scène ne nous touche que peu, quand tout à nos côtés respire l'opulence. Allez croire aux sorciers, aux spectres, à l'enfer au milieu de cette voluptueuse cour de dames parisiennes qui assistent en rond à ces mystères de la mort, qui donnent des démentis à la tombe, et embaument tous ces sarcophages de carton peint.

Aux symphonies vraies et graves écrites sous l'obsession d'une idée de mort, il faut l'austère réalité et non l'illusion du théâtre, la fraîcheur qui monte des ruines, le frisson qui se glisse avec un murmure de la

nuit. Alors tout est compris : il n'est pas une de ces notes profondément intentionnées, et souvent insaisissables parmi les folles distractions d'une loge, qui ne nous révèle quelque idée intime prise dans un ordre immatériel que les mots n'analysent point, comme tout ce qui vient du ciel ou de l'âme ; car le génie qui saisit ces notes dans le néant et les échelonna vivantes sur cinq lignes ne s'inspirait point, dans ses rêves créateurs, avec des coulisses et des clairs de lune de papier huilé; son imagination délirante l'emportait dans quelque cloître Sainte-Trophime où la nuit parle avec le frôlement des herbes, avec l'eau qui filtre dans la citerne abandonnée, avec le suintement des voûtes, avec le susurre de l'insecte invisible, avec le sourd balancier du clocher voisin, avec la brise qui meurt sous l'ogive. En écoutant ces bruits, il en sortait comme des échos vagues, comme des réminiscences indéfinies dans la phrase mystérieuse que le maître préparait à l'orchestre sans recourir aux pauvretés puériles d'une harmonie imitative qui imite trop.

Oui, ce serait un spectacle irritant d'émotions neuves que cet acte de *Robert* joué dans ce cloître, avec un orchestre invisible, à minuit, sous la lune printanière qui va venir : et c'est un projet que nous réaliserons. Il ne faudrait là que quelques auditeurs logés isolément dans les niches des statues absentes, tous artistes, hommes organisés pour ces choses, tous ayant foi, par occasion, à ces rêves que les sages appellent folies; croyant que minuit n'est pas une heure comme les autres, que la tombe a des secrets de vie, que les ténèbres aériennes ont leurs habitants, que toutes les sciences ne sont pas écrites dans les livres, et qu'il en reste une peut-être, une qui n'a pas de

nom dans nos langues, et dont l'enseignement n'appartient qu'à Dieu ou au démon.

C'est ainsi que je divaguais, un soir, la nuit tombée et la lune grande, seul au milieu du cloître de Sainte-Trophime.

J'en sortis tout parfumé du moyen âge, infidèle à ma maîtresse antique, à Rome, mêlant dans mes souvenirs les Sarrasins et Meyerbeer, Sainte-Trophime et Levasseur; lorsque, du milieu d'un amas de ruines fraîchement labourées, deux gigantesques fantômes me barrèrent le chemin.

C'étaient deux magnifiques colonnes de marbre qui paraissaient avoir surgi, la veille, du sol qui les couvrit quinze cents ans. Il y avait autour une place jonchée de ruines, sorte de cimetière bouleversé : c'était une Palmyre en raccourci.

L'histoire m'en avait été contée le matin : ces deux colonnes supportaient des frises admirables de broderies; elles ornaient le *proscenium* du théâtre romain, théâtre immense comme celui de Taorminum en Sicile, celui qui, à défaut de lustre pour ses spectacles de nuit, s'illuminait aux flammes de l'Etna. Une fouille récente a rendu au soleil le squelette du théâtre d'Arles; chaque coup de pioche a fait jaillir un trésor. Les reliques exhumées s'amoncellent au musée de la ville. Ce sont des statues de danseuses, des cippes, des silènes, des couronnes de chêne sculptées sur marbre avec une pureté qui rappelle les plus beaux jours de la virilité de l'art.

Mais, par-dessus tout, la plus heureuse chance de la fouille vient de donner à ce musée un buste colossal de femme, véritable merveille née du ciseau romain.

Il n'y a rien au Louvre d'aussi beau, rien au Vatican. La chevelure est exquise de minutieux travail, l'expression du visage est ravissante; le marbre cette fois est une chair, sans complaisance d'optique. Si ce buste mutilé appartient à un corps enfoui, oublié sous terre, il faut faire une croisade d'artistes pour conquérir ce corps, pour délivrer de la fosse la divine statue que cette tête a permis de supposer. Si j'avais une fortune, je la convertirais en coups de pioche sur ce sol fécond qui produit de telles choses en guise d'arbres ou de fleurs.

A quelques pas de là j'entrouvris les arènes; elles sont déblayées aujourd'hui, elles ont vomi le village lépreux, qui trop longtemps les a empoisonnées. Une seule maison reste encore debout, bâtie sur un gradin, et tellement perdue dans l'immensité de l'ellipse, que je fus longtemps sans l'apercevoir. Elle n'y occupe pas plus de place qu'un sénateur romain du règne de Vitellius.

Je ne trouvai plus ici la grâce corinthienne de l'amphithéâtre nîmois; c'est une architecture sauvage, où l'élégance est sacrifiée à une rudesse de solidité qu'on ne voit que dans les temples d'Egypte.

Au moment où je croyais pénétrer dans l'intérieur des arènes, une pente rapide m'entraîna vers les souterrains immenses qu'on déblaie à l'heure où j'écris. Ici l'étonnement réclame en vain des formes convenables d'expression.

A quoi donc étaient destinés ces lieux profonds? Ce n'est point un problème; on le devine soudainement à leur sombre caractère. C'était l'hôtellerie des lions africains, le dortoir des tigres, le caravansérail des monstres de Barca.

Quand le proconsul d'Afrique expédiait une cargaison

de bêtes fauves à la bonne ville d'Arles, jamais on ne refusait le gracieux cadeau pour cause d'encombrement; il y avait large place pour tous les sujets anthropophages des royaumes de Siphax et de Massinissa. Les galeries souterraines embrassent la circonférence de l'amphithéâtre, et, comme si celles-là n'eussent pas suffi, on trouve encore à un étage inférieur de nouvelles galeries, ornées dans leur pourtour d'alcôves destinées aux gladiateurs, avec un supplément de nefs latérales, taillées à profusion dans le roc, et des hautes voûtes formées de quartiers de rochers d'une étonnante dimension. Cette prodigalité d'architecture infernale n'appartient d'ordinaire qu'aux rêves des mauvaises nuits, ou aux décors d'opéra, ou aux tableaux de l'anglais Martinn; parce que là on peut faire à bon marché des entassements de montagnes taillées à fantaisie; la main-d'œuvre et la matière ne coûtent rien. Avec une imagination dévergondée, avec un peu de toile et un pinceau, on se donne libéralement des perspectives d'arcades sans horizon, des séries éternelles d'escaliers et de corniches, ou des galeries de marbre à tarir les sources de Carrare et de Paros. Jugez de la stupeur lorsqu'on la retrouve palpable et réelle aux yeux et à la main, cette richesse monumentale qui s'allonge en ellipses, se roule en arceaux, se multiplie en corridors, s'abaisse en voûtes, se déploie en nefs majestueuses: cette architecture qui dédaigne le ciment, qui ne confie qu'à la pierre le soin de soutenir la pierre, qui conserve en relief toute l'âpreté de ses larges assises, qui laisse le polissoir aux cartonnages des peuples nains, et se prépare à porter les siècles à venir sur des reins vigoureux, déjà vainqueurs de tant de siècles morts.

Voilà les souterrains du cirque d'Arles; chaque jour on met en lumière quelque nouvel appartement de ce labyrinthe aux cent palais ! Qui sait ce que la terre y garde encore de surprises?

On conçoit le Colisée de Rome, élevé en deux ans par douze mille Hébreux esclaves; mais cette frénésie de bâtir qui possédait les Romains, n'est nulle part plus étonnante que dans ces souterrains d'Arles. Là, il n'y avait pas d'Hébreux à employer; il n'y avait pas deux millions d'habitants à divertir avec une inépuisable provision de tigres; Arles n'était pas une cité de vingt lieues de circonférence, comme Rome, telle que l'enceinte des murs auréliens nous la fait supposer : pourquoi donc ce luxe d'architecture souterraine? Pourquoi toute une montagne façonnée en hôtel garni de bêtes fauves? Et encore si tous ces prodiges de travail, de génie, de hardiesse, eussent été créés pour être visibles en plein soleil ! mais l'ordonnateur ensevelissait son œuvre; ce palais merveilleux était un enfer interdit aux vivants; on ne l'ouvrait qu'aux gladiateurs ou aux belluaires, classe vouée par profession à la mort, et aussi peu soucieuse d'architecture que leurs féroces adversaires de Numidie et de Barca.

Tout cela est mystérieux pour nous comme le génie producteur de Rome. On visite ces prodiges enfouis, ces corridors immenses en répétant quelque monotone syllabe de stupéfaction; mais il ne nous tombe jamais dans l'esprit une idée de satisfaisante solution sur tant de problèmes que l'antiquité nous a légués avec les dalles muettes de ses monuments.

Je suivais, à pas prudents, le sentier sinueux qui sert de fil dans ce labyrinthe, m'éclairant de la lune qui des-

sinait, par intervalles, sous mes pieds, de blanches arcades, tandis que les nefs, les voûtes, les loges se noircissaient, à ma gauche, d'une nuit vaporeuse qui leur prêtait des profondeurs infinies.

A pareille heure, l'empereur Gallus régnant, ce devait être une curieuse harmonie, celle qui roulait dans ces colossales ellipses fécondes en échos, lorsque le lion, comme chef d'orchestre, donnait son *la* puissant, et qu'à ce signal les locataires de cette vaste ménagerie entonnaient en chœur l'hymne nocturne du désert natal. Il fallait être né gladiateur pour dormir, à pareil concert, sur ces matelas de roche vive que l'architecte soigneux a ménagés dans les alcôves. Je ne sais si les citoyens domiciliés au quartier des arènes ne souffraient pas de ce bruyant voisinage, qui neutralisait leurs prières vespérales à Morphée, dispensateur des pavots. Que de pétitions d'*incommodo* les édiles de Gallus ont dû recevoir à cause de ce formidable inconvénient! Elles étaient sans doute écartées par l'ordre du jour, car l'utilité publique des bêtes fauves l'emportait sur les réclamations de quelques voisins.

En pensant à tant de fracas sous ces gigantesques galeries, en me reportant à cette fête illustre dans l'univers latin, cette fête que le divin Gallus fit célébrer dans ce même amphithéâtre, une réflexion subite me rendit à notre Arles moderne.

C'était un dimanche de novembre; j'avais entrevu le matin une affiche de spectacle, je fus curieux de visiter le théâtre français d'Arles, convaincu que son architecture avait emprunté quelque reflet d'imposante grandeur aux masses qui m'environnaient. S'il est une ville, me di-

sais-je, où l'on doive connaître l'art de bâtir un théâtre, c'est à coup sûr celle-ci. Partout les Romains ont laissé des plans ; il n'y a qu'à copier, en réduisant toutefois les proportions sur une échelle inférieure. Avec cette idée je quittai les souterrains.

Les rues étaient désertes, les maisons éteintes, les portes closes; on avait sonné le couvre-feu à sept heures du soir, une heure plus tôt que sous Philippe le Bel. Je marchais au hasard, tâchant de recueillir çà et là quelque éclat de joie et de foule qui trahît une salle de spectacle. L'air était muet.

Enfin j'aperçus un passant qui faisait épisode dans cette solitude, et je le priai de m'indiquer le chemin du théâtre. C'était sans doute un homme préoccupé des fouilles du jour, car il me répondit :

— Le théâtre, Monsieur, le voilà.

Et il me montrait les deux colonnes du proscenium élancées des ruines.

— Oui, vous avez bien raison, lui dis-je, voilà le vrai théâtre, mais c'est au vôtre que je veux aller ce soir.

— Vous le trouveriez difficilement, reprit-il, permettez que je vous y accompagne.

Je le suivis.

Après avoir épuisé tous les caprices de la sinuosité, mon guide s'arrêta devant une sorte de maison basse, décrépite, lézardée, percée d'une apparence de porte, et il me dit d'un ton ému :

— Voilà notre théâtre !

A la lueur d'un fanal je lus l'affiche. Ici la surprise me fit douter de mon existence ; en novembre 1834, je lus :

« Première représentation de *Cendrillon* ! »

Et comme je montais péniblement l'échelle plâtrée suspendue aux loges, la porte ouverte me jeta l'air :

Je suis modeste et soumise.

Ce qui me rappela tout à coup mes ennuis de rhétorique et mes enfantines jouissances d'opéra. Le progrès, la civilisation, l'influence des grandes choses, des beaux modèles, des nobles souvenirs, toutes les théories de perfectionnement social m'assaillirent aux loges de l'amphithéâtre, où je m'assis. Amphithéâtre ! mot dégénéré, s'il en fût, dans le vocabulaire arlésien.

Cette salle de spectacle où l'on jouait la nouveauté vénérable de *Cendrillon*, est un ex-magasin qui se perdrait dans une des cages à tigre où je me promenais tantôt. Une plus ample description serait inutile : rien ne peut donner une idée de ce théâtre indigent et primitif ; c'est le char de Thespis versé dans un magasin.

Je me ramenai aux carrières.

Mes pensées étaient bien tristes. Après ma courte visite au ciron, je voulus revoir l'éléphant ; je voulus effacer, avant de m'endormir, les étranges et désolantes impressions que je rapportais du magasin dramatique.

Un coup d'œil jeté à droite, à travers des maisons ruinées, me rendit le véritable amphithéâtre. La partie du ciel opposée à la lune était lumineuse d'étoiles : chaque portique aérien du monument servait de bordure à une constellation. Tout ce que j'avais vu jusqu'alors, ces galeries souterraines, ces corridors infernaux, ces voûtes sans nombre, tout ce prodigieux amas de pierres équarries n'était que l'humble péristyle de l'amphithéâtre, le caveau de l'édifice, le seuil modeste du palais romain. Egaré une

seconde fois sous les avenues du cirque, je me glissai enfin par un soupirail de tigre, sur un rayon conducteur de la lune.

La pâle ruine s'étalait dans son caractère suprême de désolation ; il semblait qu'un ouragan, après avoir bouleversé une montagne dans un tourbillon elliptique, s'était subitement éteint, laissant chaque pierre dans sa position désordonnée. Les corniches supérieures sont abattues, il ne reste que les arcades, gigantesques festons qui couronnent l'amphithéâtre comme une broderie à jour. Sur trois points des tours dominent les ruines. Ces grêles fortifications contemporaines des Sarrasins, ressemblent aux feuilles parasites qui meurent sur le tronc d'un chêne éternel. A la nébuleuse clarté de la nuit, les arceaux, les pilastres, les grandes lignes, les couches aériennes, m'apparaissaient comme des lettres colossales où se déroulait en deux étages le fameux distique de Martial :

Omnis Cæsareo cedat labor amphitheatro ;
Unum pro cunctis fama loquatur opus !

Une heure je fus en extase devant ce tableau, si bien fait pour les nuits, si harmonieusement coloré par la lune élyséenne ; ensuite je commençai mes stations profanes : je m'assis sur les gradins à louer, *Locanda* ; sur les stalles louées, *Locata* ; dans la loge des sénateurs, *Podium* ; et aux galeries supérieures, *Altæ præcinctiones* : là où s'entassaient les plébéiens, les pauvres, les paysans, tous les prolétaires vêtus de couleur brune, ceux qui ne demandaient aux empereurs que les jeux du cirque et du pain ; classe intelligente qui avait compris que pour elle toute la vie païenne était là.

Ils appartenaient donc au peuple ces spectacles prodigieux ; l'amphithéâtre était la maison du pauvre, il y régnait en souverain, sans se souvenir de sa liberté perdue, de ses droits anciens noyés dans les guerres civiles. Depuis les calendes de janvier jusqu'aux saturnales de décembre, spectacle gratuit : c'est notre civilisation qui a inventé les bureaux où le pauvre paie un billet, et les droits du pauvre en sus. A l'amphithéâtre une population de ville s'asseyait au large, à l'air pur, ou sous le voile de pourpre en été. On entrait à l'aurore, on sortait à la nuit. Le belluaire consommait une escouade d'animaux : l'empereur payait tout, et le peuple criait : Vive l'empereur ! il demandait du pain, et la Sicile lui envoyait double récolte, et l'Etat lui ouvrait ses inépuisables greniers.

Dans ses passions d'artiste, le peuple avait des joueurs de flûte, des statuaires par milliers, et des architectes qui bâtissaient toujours. Dans ses velléités de religion, il avait de somptueux sacrifices, des hymnes en beau latin, des chœurs alternés, des théories de jeunes filles, toute la voluptueuse mythologie en action. Dans ses accès d'amour, il avait des fêtes mystérieuses célébrées au mois des fleurs, parmi les bois de myrte et les agrestes rotondes de marbre blanc.

Heureux peuple ! il s'endormait dans son indolence méridionale sous les cent portiques qui lui servaient de baldaquins de nuit : que lui importait le despotisme d'Auguste, de Vespasien, de Titus, des Antonins ?

Le peuple en donnant son cri de salut à ses souverains, humiliait l'orgueil patricien, et il pouvait se croire, despote à son tour, de complicité avec son empereur contre l'aristocratie esclave. L'expression matérielle de ce bon-

heur du peuple antique éclate aux yeux dans un amphithéâtre; on s'abandonne à croire qu'un peuple auquel le despotisme faisait de pareils dons, avait peut-être gagné le seul genre de bien-être qui soit dans le destin des classes infimes. Avec cette vie toute d'émotions, cette vie toute pleine de voluptés de son choix, ce peuple trouvait à peine le loisir du sommeil; il travaillait peu ou point; à quoi lui auraient servi les bénéfices du labeur?

Toutes ses fantaisies, tous ses caprices, tous ses besoins, avaient été prévus généreusement, depuis les fêtes de la naumachie jusqu'aux délices des bains de marbre.

Une seule génération a été plus heureuse, celle qui vécut sous les deux Antonins catholiques, Léon X et Sixte-Quint, celle qui abjura dans un culte nouveau le goût des spectacles sanglants, et ne perdit rien pourtant de ses plaisirs populaires. La procession avait purifié la théorie. — Michel-Ange fit oublier Zénodore, Raphaël fut un plus grand peintre qu'Amulius, les fresques de la chapelle Sixtine effacèrent les folles arabesques du palais des Césars; la basilique de Saint-Pierre éclipsa la basilique de Trajan, le Panthéon se fit coupole et monta vers les nues comme un aérostat.

Ainsi à cette grande famille romaine qui fut toujours le peuple artiste, bien mieux que le peuple-roi, ont été donnés les jours les plus beaux qui aient lui sur cette pauvre terre ruisselante de sang et de larmes; ces jours de joie grande et pure où chaque soleil, en se levant, éclairait quelque nouvelle magnificence scellée de la louve ou de la tiare, quelque joyau sublime dont la foule s'emparait avec un délire d'amour, une passion intelligente, tels qu'on n'en a plus vu éclater depuis.

Dans l'ornière civilisée où l'Europe s'en va, on peut rencontrer encore l'exaltation des victoires, ou la joie austère et pacifique des intérêts matériels ; mais cette communauté d'enthousiasme pour les triomphes des arts, cet échange continuel de dons et de reconnaissance entre un peuple et son souverain, ce trépignement d'ivresse qui ébranlait un empire à l'apparition d'une statue, d'une colonnade, d'un tableau, d'un monument, voilà ce qu'on ne verra plus !

Le bonheur reviendra-t-il au peuple avec la sécheresse de l'athéisme industriel ? L'avenir jugera.

Ce glorieux hymne des morts, c'est l'amphithéâtre romain qui le chante de toutes ses bouches ; hymne qui tourbillonne incessamment, et que le voyageur écoute la nuit pour le traduire le lendemain dans une langue indigne. Histoire, éloquence, philosophie, tout est dans cet amphithéâtre labouré par les siècles ; chaque grain de poussière est une lettre de ce livre immense qui parle de tout, qui livre au présent la monumentale leçon du passé. Le sage qui vient s'asseoir sur ces gradins, comme un écolier pour entendre la morale du maître, et qui s'est entretenu toute une nuit avec les générations mortes, ne rentre au monde réel qu'avec une sorte de découragement.

Si les beaux-arts, se dit-il, sont les plus actifs véhicules de la civilisation, qu'a-t-il donc gagné au contact éternel des beaux-arts ce peuple arlésien qui depuis quinze siècles dort sur un lit romain ?

En vérité, il y a de quoi désespérer de tout ! Si les grandes choses matérielles qui portent avec elles tant d'idées intimes, si les merveilles du génie, loin d'entre-

tenir l'enthousiasme de ceux qui naissent et vivent auprès, ne sont qu'un poids de plus jeté sur leur torpeur, à quel levier d'excitation faut-il avoir recours ?

Quand le Sarrasin eut flétri cette noble cité gauloise, et quand elle se vit vengée par le coup d'épée libérateur de Charles-Martel, Arles se remit-elle à suivre la forte impulsion que le bras romain lui avait donnée ?

Hélas ! Arles se continua sarrasine, au lieu de redevenir romaine ; elle fit autant d'efforts pour se rapetisser qu'elle en avait fait pour grandir. Les carrières voisines lui offraient des matériaux de reconstruction, mais l'indolente ville avait oublié le chemin des carrières ; avec un portique abattu qu'elle avait sous la main, elle s'improvisa paresseusement une île entière de maisons. Les colonnes, les statues, les frises qui n'étaient alors que gisantes, elle les enfouit sous trois couches de terre, et les générations nouvelles ajoutaient encore d'autres couches, sans s'informer de ce qui était dessous. On épargnait les antiquités romaines restées debout sur le sol, on leur donnait droit de cité, à condition qu'elles s'associeraient au matériel du foyer domestique, qu'elles deviendraient meuble de cuisine, arcs-boutants du logis.

Il y a quelques jours encore une échoppe ne s'adossait-elle pas à deux colonnes du proscenium ? Quand la masure qui les recélait se fondit au premier coup de marteau, on les vit à découvert ces colonnes martyres, percées à chaque fissure de clous rouillés où le locataire appendait une ignoble marchandise. Ombres des Antonins, vos beaux marbres corinthiens ont servi d'étalage à un savetier ! Barbares illustres, pardonnez-nous ce long sacrilége en faveur de notre civilisation !

A l'œuvre! aux fouilles! il faut la réveiller la cité endormie, il faut le déblayer cet Herculanum gaulois englouti par le volcan sarrasin!

Il y a déjà parmi la classe éclairée de la ville d'Arles, bien des hommes de talent, d'esprit, de savoir, animés d'un touchant patriotisme local, fervents citoyens qui travaillent à la réhabilitation de leur noble mère. Mais ces efforts isolés, toujours tentés par les mêmes bras, n'amènent que des résultats insensibles et lents. Il faut des auxiliaires. Je crois que si l'on écrivait sur la porte d'Arles: *Ville romaine à vendre*, les étrangers appelés se rendraient en foule sur les bords du Rhône; à l'instant une compagnie anglaise achèterait cette ville et la passerait au crible; l'Herculanum des Gaules ornerait en détail, au bout de six mois, les musées de Londres et d'Édimbourg.

On admire au Louvre la Vénus arlésienne; il est hors de doute que cette statue n'avait pas obtenu seule le privilége de l'inhumation. Il y a peut-être toute la mythologie sculptée ensevelie dans les catacombes de la cité. Car enfin le Borée noir ne les a pas anéanties, toutes ces merveilles décrites par des historiens qui les avaient vues; ces colonnes du forum qui servaient de refuge aux débiteurs; ces arcs triomphaux élevés sur la voie Aurélienne; ces hautes figures de marbre sur piédestal, ce temple de la bonne déesse, ces thermes, ces édifices, ces monuments, ces promenoirs, bâtis par le questeur Jules-César, par les édiles de Gallus, par les envoyés de la maison Antonine, par Constantin lui-même, ce prodigue empereur.

Il faut que tout cela se retrouve. Le *municipium* et le ministre consacrent, il est vrai, une somme annuelle d'ar-

gent à retirer de la fosse quelques ossements épars de l'immense squelette; c'est déjà quelque chose, mais c'est trop peu. — Il faut que le gouvernement intervienne avec une main large comme celle des Antonins; il faut qu'il prenne intérêt à une ville bien plus riche de ce qu'elle cache que de ce qu'on y voit. Si les ouvriers manquent au déblaiement, pourquoi ne dirait-on pas à nos soldats de labourer cette glorieuse terre? il y aurait de l'honneur à des régiments français de conquérir les œuvres enfouies des légionnaires romains, de travailler sous l'aile du coq gaulois au chantier des aigles romaines. Cette campagne pacifique les illustrerait. Quelle douce victoire à remporter sur la barbarie! Il serait donné à notre armée française de continuer la grande journée de Charles-Martel, de nous venger encore des Sarrasins, onze siècles après la bataille de Tours. Chaque bulletin de l'expédition de cette autre Constantine, n'apporterait ni drapeaux enlevés, ni canons pris, ni relevé funèbre des morts; on n'y lirait que l'exhumation des statues, des urnes, des amphores, des bronzes, des colonnes, des obélisques, et pas une mère ne prendrait le deuil.

En été, dans les eaux basses du Rhône, ce serait un divertissement de plonger aux reliques, car le Rhône à coup sûr recèle dans son musée aquatique une abondance de richesses à rassasier tous les antiquaires. Jusqu'à ce jour ce vieux fleuve a semblé nous dire, comme l'avare de Plaute:

« Je ne crains pas que quelqu'un trouve mon trésor, tant il est bien caché dans de secrets recoins. »

Mais tout trésor soupçonné doit être découvert quand on veut prendre la peine de le découvrir. Hormis quel-

ques antiques tuyaux de plomb qui se sont livrés eux-mêmes, le Rhône garde tout.

Et ce n'est pas seulement au champ des fouilles arlésiennes qu'on devrait convoquer nos soldats ; toute l'Italie des Gaules est à eux, c'est leur domaine. Il est dans leur destinée de remuer toutes les terres où Rome a mis le pied.

Nos cavaliers d'Egypte ont jeté leur carte de visite à la 10e légion du préfet Minutius qui campa devant le colosse de Memnon ; sur l'orteil d'Osimandias on voit confondues les empreintes du stylet romain et du sabre de nos hussards. Les fils des vétérans de l'armée orientale, commandés par Dioclétien, ont embelli de leurs travaux la noble cité d'Arles ; maintenant, c'est aux fils des vétérans d'Aboukir et d'Héliopolis que revient le soin de continuer les mêmes travaux. — Une communauté de gloire, lie nos aigles aux aigles capitolines. Wagram a vengé Rome d'Arminius ; le successeur de Tarquin fut Napoléon II.

« Vous allez vous battre où les Romains se sont battus, » disait Bonaparte à ses grenadiers d'Orient ; il faut qu'on leur dise aujourd'hui : « Vous allez travailler où les Romains ont travaillé. »

La paix est glorieuse à l'égal de la guerre ; la garnison est aussi honorable que le camp ; mais il faut, à l'exemple d'une nation qui comprit si bien toutes les nuances de la gloire, il faut savoir échanger l'épée contre le marteau. Il s'agit aujourd'hui non pas de détruire, mais de ressusciter une ville. Certes, voilà un miracle digne de nos régiments. Chaque bataillon doit être de corvée à son tour sur ce chantier vénérable : bien des citoyens oisifs tiendront à honneur de se mêler à nos soldats pour leur montrer

que tout ce qui vient de la terre ennoblit la main qui la fouille; que les beaux-arts ont aussi leur agriculture; qu'il vaut mieux creuser un sillon qu'une fosse, exhumer qu'ensevelir. — Incrustez ensuite un chemin de fer sur cette belle plaine d'Arles et d'une cité morte vous ferez une cité vivante, un magnifique musée en plein air où l'opulence voyageuse se précipitera de tous les points. C'est un crime de laisser dormir celle qui doit être splendide à son réveil.

Nous reviendrons un jour la revoir nouvelle et radieuse; elle nous montrera son palais impérial, son forum, ses galeries souterraines, son peuple antique de statues, sa touchante nécropolis avec ses *diis manibus* et ses croix catholiques; elle aura bien aussi quelque frise triomphale élevée à la gloire des légionnaires de Rome: c'est là qu'une main gravera cette inscription nouvelle:

« A l'armée Française ! Elle a rebâti la ville de Constantin. »

FIN.

TABLE

FIN DE LA TABLE.

Poissy. — Typographie [illegible].

COLLECTION MICHEL LÉVY

LES

NUITS ESPAGNOLES

ŒUVRES DE MÉRY

Parues dans la Collection Michel Lévy

Paris. — Typographie Le Normant, 10, rue de Seine.

LES

NUITS ESPAGNOLES

PAR

Joseph MÉRY



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1859

LES

NUITS ESPAGNOLES

VIVRE AUX ÉTOILES

Il y a eu, dans l'antiquité, une secte charmante, la secte des péripatéticiens, vrais philosophes qui dormaient le jour et veillaient la nuit : ils avaient sur le soleil une idée fixe; ils le regardaient comme un astre ennuyeux, égoïste et espion; un astre qui se mêlait des affaires de tout le monde, mettait ses rayons partout, rendait les villes bruyantes, les campagnes inhabitables, les promenades désertes, et obligeait les hommes à s'occuper continuellement de lui. On accusait en outre le soleil d'être le père de toutes les maladies, de tous les fléaux, de tous les insectes, de toutes les folies humaines; ses prétendus bienfaits n'étaient que des piéges. Ceux qui se fiaient à lui et aspiraient sa chaleur gagnaient une pleurésie, tombaient sous l'apoplexie foudroyante ou perdaient la raison.

Les péripatéticiens se brouillèrent donc avec le soleil, et l'exilèrent à perpétuité de leur horizon grec. Ils ne

sortaient de chez eux qu'au lever des premières étoiles, et se réunissaient sur les rochers des promontoires, sur les môles de leurs ports, sur le sable argenté de leurs rivages; ils s'entretenaient de la nature des choses, des fonctions de l'âme, de la destinée des hommes, des mystères de la création. Pendant que les rhéteurs et les sages chauffaient leurs disputes, en plein midi, au Portique, au Lycée ou à l'ombre des platanes d'Académus, les péripatéticiens savouraient l'élixir des pavots de Morphée dans des alcôves ténébreuses comme les grottes cimmériennes, où se cache le palais du Sommeil. Ils ne confiaient qu'aux étoiles les secrets de leur philosophie et les mystérieuses confidences de leurs entretiens.

Cette noble secte a disparu; à peine pourrait-on en retrouver encore quelques débris dans les parcs et les rues de Londres, au milieu des nuits de l'été.

Grâce à la tolérance de la police anglaise, des ombres péripatéticiennes errent sous les arbres de Saint-James, sur les dalles extérieures de l'abbaye voisine, autour de la statue équestre de Leicester et le long des trottoirs des ponts. Le gaz, les étoiles, la liberté protègent ces promenades nocturnes et conseillent des entretiens silencieux qui ne peuvent réveiller en sursaut les citoyens amis du sommeil.

Chez nous, à Paris, les règlements de police s'opposent à toute manifestation péripatéticienne. Les Parisiens sont obligés par les lois de préférer le soleil aux étoiles, le jour à la nuit. M. Arago seul a le droit de veiller sur le sommet de l'Observatoire et de se promener à la clarté

de la *grande Ourse* et d'Orion. Minuit sonné, le préfet nous condamne tous au sommeil et à la réclusion domestique; il est défendu aux citoyens d'étudier l'astronomie et la philosophie chaldéenne sur la ligne des boulevards. On mulcte d'une forte amende le théâtre ou le café qui ne ferme pas ses portes au douzième coup de minuit. C'est le couvre-feu du moyen-âge retardé de trois heures depuis 89, mais c'est toujours le couvre-feu.

Au lieu de frapper d'une amende ou de conduire au corps de garde voisin ceux qui aiment mieux les étoiles que le soleil, une police bien avisée devrait au contraire donner aux citoyens noctambules, aux philosophes phallènes, aux péripatéticiens de la république française une large prime d'encouragement. Ces amis de la nuit veilleraient à la sûreté des rues, à la libre circulation des bourgeois attardés, aux escalades des balcons, aux premières étincelles d'un incendie, enfin à tous les accidents imprévus que les ténèbres, la solitude et l'absence des surveillants peuvent faire naître dans cette capitale, où la parcimonie de la municipalité s'obstine à ne pas créer des *policemen* nocturnes à l'exemple de nos voisins.

Quelques traces de la secte paripatéticienne se trouvent pourtant encore sur les terrasses de nos résidences d'été; mais, sous ce rapport, nous resterons éternellement en arrière de nos voisins. Sous le beau ciel de l'Italie et des Espagnes, les nobles traditions de l'antiquité se sont fidèlement conservées jusqu'à nos jours.

Le château du comte de Saverny, si gracieusement bâti sur les hauteurs qui couronnent Grenade et l'entourent

comme d'une corbeille de verdure, rassemble chaque année dans la belle saison quelques chauds partisans des étoiles et de la fraîcheur. Là, il est convenu que le jour commence à neuf heures du soir et dure toute la nuit. C'est une importation italienne, dont l'Espagne est redevable aux artistes ultramontains qui propagèrent la mode de la sieste, et en firent une institution nationale. Ils chantent avec les grillons, pour se taire avant l'alouette. La société du comte de Saverny est passée, hommes et femmes, à l'état péripatéticien. Elle trouve qu'un seul soleil est insuffisant pour récréer la vue, et trop chaud pour la rafraîchir : elle aime mieux compter par millions les soleils tranquilles de la nuit et les étoiles doubles que Humboldt à découvertes, et qui ne sont autre chose que deux soleils jumeaux cloués côte à côte sur le même pan du ciel.

Aux heures de réunion, une rosée lumineuse s'épanche du firmament, et donne à l'immense paysage des collines de Grenade une teinte qu'aucun pinceau n'a jamais reproduite, parce qu'aucune palette n'inventera jamais les couleurs et les nuances de la nuit. Il n'y a que l'éclat bourgeois du jour qui se laisse saisir par le premier broyeur de rouge et de vert. Dieu seul peut ajouter à son musée éternel ce tableau divin dont le ciel est un lambris d'étoiles, dont la terre est une masse confuse de forêts sombres, de bosquets odorants, de plaines infinies, de collines douces, de hautes cimes d'arbres, de villas recueillies, d'étangs couronnés de peupliers et d'ifs au feuillage noir.

Le 24 juin 1847, comme le jour commençait à se faire au château de Saverny, c'est-à-dire à neuf heures du soir, toute la société, assise en cercle, admirait la *voie lactée* qui se déployait sur le firmament comme un arc-en-ciel d'opale.

— Les croyances des peuples sont sujettes à de grandes variations, dit M. de Saverny; on disait aux hommes, il y a deux mille ans : Voyez-vous au ciel cette zone blanche et brumeuse?... C'est une goutte de lait de la déesse Junon.

— Et les hommes le croyaient, dit l'amiral H***, qui venait faire son *quart* sur la terrasse du château.

— Les hommes trouvaient alors cette explication fort raisonnable, dit un jeune Français qui trouvait un grand charme à cette nouvelle manière de vivre.

La société du château grenadin réunissait amicalement toutes les nations de l'univers. Depuis que la paix a permis au monde de se visiter et de se connaître, toutes les inimitiés de race ont disparu, et chaque jour voit cimenter de nouvelles alliances et se former de nouvelles relations.

— Le jeune monde avait une imagination d'enfant poursuivit M. de Saverny; il ne croyait qu'au merveilleux, et il ne savait pas, ce monde étourdi, que la réalité, cette fois, était plus merveilleuse que la fable.

— Cela me remet en souvenir, dit l'amiral, une curieuse séance astronomique, à laquelle j'ai assisté, en 1827, à l'observatoire de la ville du Cap.

— Le meilleur observatoire de l'univers, dit un jeune savant de la société, M. Octave de Nizier.

— Le meilleur, sans contredit, continua l'amiral : par sa position au cap de Bonne-Espérance, d'abord, et ensuite par la puissance de ses instruments astronomiques. C'est là que j'ai observé la *voie lactée*, la goutte de lait de Junon, à l'aide du télescope d'Herschell.

— La goutte doit être devenue lac depuis le jour où elle est tombée.

— On peut aligner après le chiffre 1 autant de zéros que la plume peut en arrondir, et on ne donnera pas le total additionnel des étoiles amoncelées sur cette zone brumeuse du ciel. Il y a une chose qui épuise l'arithmétique, c'est l'infini.

— Cela fait peur comme un grand danger, dit madame Geneviève de Castel-Blanca, avec un mouvement convulsif; on frisonne en regardant cette goutte de lait, qui est une collection infinie de soleils.

— Infinie, poursuivit l'amiral; car avec le télescope d'Herschell, on découvre, dans des profondeurs obscures, d'autres voies lactées, qui, à coup sûr, ne sont pas les dernières.

— C'est effrayant.

— Dieu n'a jamais écrit le mot *fin* au dernier chapitre de son ouvrage. Après les étoiles, viennent d'autres étoiles; impossible d'admettre qu'il y ait un coin dans l'espace où l'œil n'en rencontrerait plus, si nous pouvions voyager un milliard d'années sur un chemin de fer aérien. Toujours des soleils, toujours des mondes, toujours des rayons. Cette voie lactée est la signature de l'infini.

— Voilà des mots qui brisent la raison ! dit Octave de Nizier.

— Nous ne sommes pas assez forts pour porter ce fardeau de l'infini sur notre tête ! dit l'amiral.

— Quant à moi, dit M. de Saverny, j'ai fermé le livre de *Cosmos* de M. de Humboldt, de peur de devenir fou.

— Voici un livre qu'il est impossible de fermer, dit madame de Castel-Blanca en montrant le ciel.

— Oui, poursuivit l'amiral, mais nous devons nous contenter d'effleurer la première page de ce livre, et de nous arrêter à la préface pour ménager notre raison. Depuis notre enfance, nous sommes familiarisés avec tous ces petits astres que nous regardons comme des voisins, et qui ne nous effrayent pas trop.

— Oh ! ceux-là n'épouvantent pas plus que les pierreries sur la tête d'une jeune femme dans un bal.

— Ce sont d'anciennes connaissances, que nous saluons tous les soirs, et qui semblent nous rendre notre salut dans une traînée phosphorescente de rayons. Les planètes, surtout, ont une physionomie douce qui nous attache sans ébranler notre cerveau ; elles sont nos sœurs ; elles suivent le même chemin que nous suivons, et nous les regardons amicalement, comme les passagers d'un vaisseau suivent d'un œil sympathique les navires de leur pavillon qui voguent sur l'Océan vers le même port.

— J'aime votre idée, amiral, dit la jeune femme. Les étoiles sont le pavillon de Dieu. C'est elles qui doivent toujours nous rappeler le but de la vie.

— Voilà une planète, par exemple, continua l'amiral,

qui est très-populaire sur notre globe : la planète de Vénus ; elle fait les plus louables efforts pour remplacer la lune et nous éclairer dans les nuits ténébreuses ; elle a tout l'éclat d'une grande étoile fixe, aussi l'a-t-on nommée l'*étoile du Berger*.

Tous les regards se portèrent sur cette planète, qui, dans la merveilleuse nuit du 24 juin, est plus radieuse que de coutume, par *la grâce de saint Jean*, disent les pâtres du Midi.

— Sait-on pourquoi cette planète a le privilége d'être plus brillante qu'une autre? demanda madame de Castel-Blanca.

— Madame, dit Octave de Nizier, un de mes compatriotes du siècle dernier, Fontenelle, a déjà répondu à votre question : la planète de Vénus nous paraît belle de loin, parce qu'elle est fort laide de près.

— Et qui l'a vue de près? poursuivit la jeune femme.

— Personne, à coup sûr, madame, excepté pourtant la physique.

— Et que dit la science qui trouve laide cette belle étoile?

— Il est démontré en physique, nous dit toujours Fontenelle, que la lumière est composée de globules ignés qui rebondissent sur les aspérités solides, et se perdent dans les surfaces molles ou liquides. Vénus doit donc son éblouissant éclat à la matière dont elle est formée; un énorme faisceau de montagnes arides et nues qui reflètent la lumière du soleil avec une vigueur de granit. Voilà ce qui est aussi incontestable que si nous

l'eussions vu de près comme le clocher du village voisin.

— Eh bien! dit madame de Castel-Blanca, je suis désolée de cette explication, quoiqu'elle me paraisse juste, et je retire mes sympathies à Vénus. Voilà encore un joli tour que nous joue la science. Elle nous ôte nos illusions les plus chères. Sommes-nous en extase devant une garniture de diamants, la science nous dit que ces diamants ne sont que de vilains charbons déguisés; admirons-nous l'étoile de Vénus, la science nous dit d'abord que ce n'est pas une étoile; elle destitue Vénus; elle en fait une planète, et de chute en chute, cette déesse de la nuit n'est plus à la fin qu'une grosse pierre grise qui n'a pas une seule branche de myrte pour s'abriter du soleil. Décidément, je vais porter mes hommages à la planète d'un autre de vos compatriotes.

— A quelle planète, madame?

— A celle de M. Leverrier.

— Oh! celle-là, madame, a un avantage considérable sur ses sœurs : elle se cache, elle ne se montre jamais; on la devine; c'est la violette du système planétaire. Si les bergers n'avaient que des étoiles comme celle-là, ils n'y verraient pas clair à minuit.

— Vous qui avez l'honneur d'être savant, demanda la jeune femme, vous devez savoir l'origine de cette dénomination : l'*étoile du Berger?*

— Madame, en ma qualité de savant, j'ignore à peu près tout. La science ne sert qu'à vous faire hasarder des conjectures plus ou moins heureuses. Ainsi, dans le cas

présent, voici ce que je puis hasarder, en guise de réponse à votre gracieuse curiosité. Vous savez, madame, que les premiers astronomes furent des bergers chaldéens. Cela ce conçoit. Les peuples pasteurs ont été en perpétuelle communication avec les astres de la nuit. Les étoiles étaient les meubles de leurs maisons. Quand la science de l'astronomie passa des campagnes aux villes, les bergers s'en occupèrent beaucoup moins. Toutefois, il leur était impossible de détacher leurs regards du ciel, pendant les longues veilles de leur métier nocturne. Ce qui n'était plus pour eux une étude devint un spectacle, une distraction. A quoi peuvent s'intéresser des pasteurs assis en rase campagne, lorsque les loups leur donnent des loisirs? Il faut bien regarder en haut, quant à ses pieds on ne voit rien. Le berger, isolé au centre de son pâturage, visite donc le ciel, et cherche dans cette voûte immense une étoile de prédilection, un point radieux entre tous, avec lequel il puisse échanger des regards. Il ne voit d'abord que des rayons confus, des astres qui semblent s'évanouir dès qu'on les fixe, des nébulosités lumineuses, un ensemble éblouissant, mais rien dans ce magnifique chaos qui attire spécialement les yeux, et les ramènera quand ils s'en écarteront. Tout à coup, à l'horizon, l'étoile de Vénus se lève et fait pâlir les constellations voisines. Dès ce moment, elle absorbe l'attention, comme une belle duchesse qui entrerait dans un bal de villageoises.

— Je vous comprends. Il n'y a plus que Vénus au firmament divin.

— Elle éclipse les mille et vingt-deux étoiles que les

antiques astronomes ont comptées du haut du mont Ararat. Vénus devient le soleil de la nuit. Les troupeaux réjouis courent aux fontaines ; les béliers bondissent, les chèvres se suspendent aux pointes des rocs ; les loups ravisseurs s'éloignent comme des bandits surpris par l'aurore. Qui opère ces prodiges nocturnes? L'étoile du Berger.

— Voilà, dit madame de Castel-Blanca, une explication qui peut bien être adoptée, en attendant une meilleure...

— Voici la meilleure attendue, poursuivit le jeune savant Octave ; toutefois, je vous ferai observer que mes deux explications, la bonne et la meilleure, n'en forment qu'une seule au fond.

— Nous allons voir, dit la société en chœur.

— Il y avait autrefois, continua Octave, un jeune berger nommé Adonis qui cherchait une amante parmi les étoiles dans les loisirs nocturnes que lui laissait son troupeau, dont la garde était confiée au dieu Pan...

— C'est l'histoire fabuleuse des amours de Vénus et d'Adonis que vous allez nous conter, interrompit madame de Castel-Blanca.

— Vous l'avez deviné, madame...

— Nous l'avons apprise au couvent, monsieur Octave, et nous n'avons pas encore eu le temps de l'oublier.

— Alors, madame, poursuivit Octave, vous me permettrez de vous conter une autre histoire, qui n'est pas fabuleuse, qui n'a rien de commun avec le berger Adonis et Vénus, et qui pourtant pourrait aussi être intitulée l'ÉTOILE DU BERGER.

— A la bonne heure! dit la société, en rétrécissant le cerle autour du jeune conteur.

— Ceci, madame, dit Octave, sera la troisième explication de l'origine de l'étoile du Berger.

Octave regarda pieusement la planète de Vénus, comme pour lui demander le rayon inspirateur, et il conta ce qui suit.

LA VILLA AMOROSA

Sur les bords de l'Arno, entre Ponto-d'Era et Empoli, deux charmants villages, on rencontre un couvent de franciscains, qui s'ombrage d'un bois d'aliziers, et derrière ce couvent, sur une hauteur, une villa délicieuse, nommée la *villa Amorosa*. C'est là que le poëte Dante, irrité contre les guerres civiles des Florentins et des Pisans, leur adressa un magnifique discours et ramena ces deux peuples à des sentiments de paix et d'union.

Le comte Ferretti, le maître de *villa Amorosa*, avait une fille qui avait perdu son nom de baptême dans son surnom de *Carina*, que sa mère lui avait donné.

Carina était la plus belle fleur de cette corbeille embaumée qu'on nomme Florence; elle avait tout ce qu'il y a de mieux au monde : seize ans, la grâce, la beauté, l'esprit.

Son père gardait ce trésor avec des yeux d'avare et ne permettait pas qu'aucun souffle mondain le ternît. Ce pauvre père avait d'ailleurs de trop bonnes raisons pour agir ainsi. La jeune Carina descendait d'une famille qui était frappée d'un étrange malheur héréditaire. Depuis

deux siècles, toutes les femmes de cette famille mouraient la première année de leur mariage, et la comtesse Ferretti avait été la dernière victime de cette mystérieuse fatalité. Le comte Ferretti avait donc décidé en lui-même que sa fille ne prendrait jamais un mari, et, lorsque sa faiblesse de père semblait vouloir ébranler cette résolution, il allait reprendre toute son énergie devant les archives de marbre funèbre du *Campo-Santo*, de *Santa-Maria-Novella*, où la mort garde soigneusement les dates et les noms, pour les montrer à la vie, qui parfois les a oubliés.

Le 24 juin 1692, la ville de Pise était en fête, selon son vieil usage, en l'honneur de saint Jean. Toute la noblesse toscane s'y montrait avec ses bannières, ses écus armoriés, ses clients, ses pages. On dansait au palais de Philippe Strozzi, dont les jardins s'ouvrent sur la rive droite de l'Arno.

Le comte Ferretti avait amené sa fille chez Strozzi, et, tout étourdi par le tumulte de la fête, il s'était relâché de sa surveillance habituelle, comme un avare égare une fois dans sa vie la clef de son coffre-fort.

La belle Carina, exaltée jusqu'au délire, comme toute jeune fille qui fait son entrée dans le monde des plaisirs, dansait, avec le jeune Memmo d'Arrigi, sur la pelouse qui s'étendait jusqu'à l'Arno. Le bal, chassé des galeries, où la chaleur était étouffante, venait de s'établir en plein air à la lueur des constellations de la plus courte et de la plus radieuse des nuits. Memmo d'Arrigi était un artiste du plus haut mérite; architecte, peintre,

statuaire, il s'exerçait dans tous les genres et promettait un successeur à Buonarotti.

Le pape Innocent XII, voulant inaugurer son règne par quelques grandes œuvres d'art, avait envoyé à Florence Memmo d'Arrigi, avec la mission de prendre un dessin détaillé du merveilleux campanile de Giotto pour faire élever une copie exacte de ce monument à Rome, entre Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Marie-Majeure. Memmo s'occupait donc de ce travail; mais, comme tous les artistes de son âge, il aimait à remplacer l'étude par le plaisir lorsque l'occasion se présentait.

Il avait tout ce qu'il faut pour séduire à première vue: son visage ressemblait à un beau modèle de Van-Dyck; sa taille souple portait avec une gracieuse aisance le pourpoint de soie noire; ses cheveux noirs, taillés à la manière des premiers peintres florentins, laissaient à découvert un front superbe, où rayonnait le génie des beaux-arts.

Cette nuit conseillait toutes les hardiesses de la parole; Pise retentissait d'hymnes de fête; les rives de l'Arno s'illuminaient de flammes folles; les barques passaient avec les mélodies des sérénades; le pont de marbre tressaillait sous un immense concert d'instruments et de voix. La sagesse ne trouvait aucun asile pour s'y réfugier jusqu'à l'aurore.

Carina écoutait pour la première fois des paroles de tendresse, modulées par un beau jeune homme, dans cette langue italienne qui a été inventée pour la musique, la poésie et l'amour, cette trinité de la terre qui ne

forme qu'une seule passion. La jeune fille inclinait son oreille vers les lèvres harmonieuses de son danseur, et ses yeux levés au ciel regardaient fixement l'étoile de Vénus, le plus beau flambeau de cette fête de nuit. Il y avait, dans cette double volupté des oreilles et des yeux, une alliance si intime que désormais l'une ne pouvait plus se séparer de l'autre dans le souvenir de Carina. Un seul instant le regard de la jeune fille se détacha de l'étoile et tomba sur les groupes du jardin de Strozzi. Ce coup d'œil suffit pour distinguer le comte Ferretti, qui cherchait sa fille, sans doute, car tous ses mouvements avaient une singulière agitation.

Au même moment, Memmo achevait son œuvre de séduction avec ces paroles :

— Vous n'avez qu'une rivale de beauté dans cette bienheureuse nuit, et cette rivale n'appartient pas à la terre ; elle ne brille qu'au firmament : c'est l'étoile que vous avez honoré de vos regards.

L'arrivée du comte Ferretti ferma la bouche de Memmo.

Le père examina brusquement de la tête aux pieds le jeune artiste et le jugea dangereux comme le démon tentateur ; il prit la main de sa fille sans prononcer une parole, traversa le jardin, les galeries, le vestibule, et, oubliant de dire adieu à Strozzi, il rentra dans son palais de la *place des Chevaliers*. Là il fit venir auprès de lui la bonne Gesualda, nourrice de sa fille, et lui dit d'un ton mystérieux :

— Conduisez Carina tout de suite à sa chambre haute ; récitez avec elle la prière à sainte Marie des fleurs, la

patrone du Dôme de Florence, et ne la quittez que lorsqu'elle s'endormira.

— Bonne mère ! — dit Gesualda en joignant ses mains, — est-il arrivé quelque malheur à ma gentille maîtresse?

— Oui et non, — dit le comte d'un air mystérieux qui fit ouvrir des yeux démesurés à la nourrice.

Et, s'adressant ensuite à sa fille, qui, par contenance, décousait les dentelles de ses manchettes et de son corsage dans un coin de la salle :

— Carina, dit-il, vous avez entendu les bruits du monde pour la première et la dernière fois. J'ai fait un vœu pour vous à Notre-Dame de San-Miniato, vous le savez. Les pompes et les œuvres du monde vous sont interdites; vous avez prononcé un serment au berceau par ma bouche, vous le tiendrez. Ce soir, à cause de la *luminara* du grand saint Jean, j'ai voulu vous donner un peu de liberté. Faites que ma bienveillance paternelle n'ait pas lieu de se repentir. Retirez-vous, mon enfant, et soyez avec la paix de Dieu.

La jeune fille s'inclina respectueusement, baisa la main de son père, et suivit sa nourrice avec un air de touchante résignation.

Memmo d'Arrigi n'avait vu qu'un instant sa danseuse, mais il y a des instants qui résument des siècles; la blessure avait pénétré au fond du cœur : c'était la mort ou la vie. Carina était, aux yeux de l'artiste, plus belle que la première madone exposée à la chapelle des Rucellaï; plus belle que cette vierge de Lucca-Robbia, qui a inspiré Raphaël; plus belle qu'un ange de Fiesole. Il

était impossible de l'oublier, car on retrouvait ce type divin dans les saints musées de tous les cloîtres, de toutes les églises, de tous les cimetières toscans. Chaque peintre de l'école primitive avait deviné la beauté de Carina ou l'avait copiée dans une vision du troisième ciel. Le jeune artiste, en voyant partir le comte Ferretti et sa fille, éprouva un affreux serrement de cœur; la vie lui échappait, et, pour la ressaisir, il suivit dans l'ombre la robe blanche de Carina, et, ménageant ses pas avec prudence, il arriva, sans être aperçu, sur la place des Chevaliers, au moment où la porte du palais Ferretti s'ouvrait pour se refermer tout de suite. L'ange avait disparu. L'espoir restait. Memmo connaissait la demeure de Carina.

Cette place des Chevaliers offre, dans son enceinte circulaire, une réunion imposante de palais dont l'architecture annonce l'opulence et la haute noblesse des maîtres. La jeune fille était donc de naissance illustre, mais il n'y avait pas lieu de se décourager. Le talent marchait l'égal de la noblesse à cette époque, et Memmo, protégé par le pape Innocent XII, Memmo, ambassadeur des arts à Florence, se croyait aussi noble que les Strozzi, dont les armes sont ornées de trois croissants d'or. C'est ainsi que raisonnait l'artiste en se promenant au clair des étoiles sur la place des Chevaliers. Il ne se doutait pas qu'un œil scrutateur se fixait sur lui.

Le comte, qui, en sa qualité de Florentin et de lecteur de Boccace, connaissait toutes les ruses de la stratégie amoureuse, ne s'était pas endormi sur l'oreiller de l'im-

prudence ; il veillait derrière une persienne de son balcon, et il reconnut tout de suite le formidable démon du bal de Strozzi, méditant peut-être l'escalade de son palais. A cette vue le noble seigneur mit la main sur la garde de son épée et fit quelques pas vers l'escalier, avec l'intention de traiter cet amoureux en maraude comme un bandit des Abruzzes ou des Apennins ; mais une réflexion sage corrigea la folie de ce premier mouvement. Il resta, posé en sentinelle vigilante, à son balcon, et, aux premières lueurs de l'aube, il vit Memmo lancer un regard d'adieu au palais Ferretti, et s'enfoncer, à droite, dans les rues sombres qui conduisent au *Campo-Santo*. Le comte allongea le bras dans cette direction et agita sa main en signe de menace ; pantomime qui signifiait l'une de ces deux choses :

— Je te tuerai comme un Gibelin, — ou bien — Tu ne la reverras plus.

Memmo courut, toute la nuit, dans les carrefours déserts ; il s'arrêta devant les quatre monuments qui épuiseront l'admiration des siècles : le Dôme, le Baptistère, le Campanile, le *Campo-Santo ;* il regarda longtemps ces merveilles et ne les admira pas. La merveille qu'il avait vue au jardin Strozzi passait toujours devant ses yeux, en éclipsant tout.

Le jour, qui arrive si vite le 24 juin, fut accueilli par Memmo comme un ami consolateur. L'artiste donna un dernier regard au dernier astre qui s'évanouissait dans les blancheurs de l'aube : c'était l'étoile de Vénus. Quand le soleil éclaira la cime du Campanile, Memmo reprit

lentement, et par des rues détournées, le chemin de la place des Chevaliers, avec l'espérance de voir luire à quelque fenêtre un astre plus radieux que le soleil de l'été. Memmo ne vit rien. Toutes les fenêtres restèrent closes. Le palais était silencieux comme un tombeau. A midi, cette façade obstinément muette annonçait que les maîtres avaient disparu. L'accès en était interdit même aux quêteurs des ordres mendiants, même aux pèlerins qui faisaient leur pieuse étape de Pise à Florence, pour gagner Poggi-Bonzi et la crête des Apennins.

— Ton père, disait la nourrice à Carina, ne veut pas te tenir ainsi enfermée trop longtemps dans cette maison. Ainsi, ma fille, ne te chagrine pas trop. En ce moment tu es exposée à des dangers que tu ignores; mais Notre-Dame de San-Miniato veille sur toi, et, quand ces dangers auront été éloignés par son intercession, tu reverras encore les villes. Ton père doit nous conduire à Rome, et te montrer toutes les belles et saintes choses du palais des papes, pour te dédommager des jours ennuyeux que tu passeras dans cette maison.

Après quelques heures d'observation extérieure, il est très-facile de reconnaître qu'une maison est inhabitée. Memmo douta longtemps, mais il fallut se rendre à l'évidence. Le comte et sa fille étaient partis avant le lever du soleil, ce qui semblait annoncer une fuite plutôt qu'un départ. Les renseignements que recueillit Memmo dans la journée lui apprirent que le comte Ferretti habitait, à Florence, un palais dans le bourg *de tous les Saints*. En quelques heures, un bon cheval em-

porta le jeune artiste à la Herse, où brillent sur leur écusson les *tourteaux* des Médicis. A Florence, on lui indiqua tout de suite la demeure du comte Ferretti. Encore un palais désert, encore un désespoir.

La réflexion pourtant vint en aide à Memmo. On était dans une saison où la noblesse toscane quitte la ville pour la campagne. Il s'agissait donc de découvrir la résidence d'été du comte Ferretti. Rien ne parut d'abord plus facile. La villa Ferretti s'élevait de l'autre côté de l'Arno, sur la colline où la villa Strozzi se voile, encore de nos jours, d'un massif de pins et de cyprès. Il fallait attendre la nuit pour tenter les hasards de cette nouvelle exploration; elle ne fut pas plus heureuse. A la clarté des étoiles, Memmo reconnut sur la grille de la villa les armes des Ferretti, trois *hasts de sable* sur *un champ d'argent*.

Oh! cette fois, Memmo crut avoir découvert une triste vérité; il se rappela tout à coup la mine farouche du comte Ferretti, à sa brusque apparition au bal, et il conclut, à bout de conjectures, que le fier gentilhomme, redoutant quelque malheur pour sa fille et quelque mésaillance forcée, avait voulu soustraire à tous les yeux cette étoile de beauté, qui n'avait lui qu'un instant au bal de Strozzi, dans la plus radieuse des nuits de l'été italien.

Memmo attendit donc ce que le hasard pouvait lui fournir en révélations imprévues les jours suivants; car le hasard est toujours obligé de donner quelque chose à ceux qui comptent sur ses faveurs.

Un jour le jeune artiste, sortant du palais Riccardi, vit passer trois cavaliers dans *Via Larga*, et reconnut tout de suite, malgré son costume campagnard, le comte Ferretti, suivi de deux domestiques. En examinant les pieds des chevaux il fit une conjecture assez raisonnable: ces animaux arrivaient indubitablement du val d'Arno et de la route d'Empoli, car ils avaient piétiné sur une poussière jaunâtre et humide que les carrières d'argile étrusque prodiguent à ce vallon. Le comte Ferretti, selon une probabilité très-admissible, possédait une autre résidence d'été, une retraite mystérieuse, sur ces collines vertes et charmantes qui bordent l'Arno, de Florence à Ponto-d'Era, et où s'épanouissent tant de villas aériennes comme des corbeilles de fleurs.

Plein de cette idée, qui produisait chez lui l'effet d'une inspiration, Memmo chercha un expédient pour découvrir l'asile où le despotisme paternel avait relégué une fille coupable du crime de beauté. Un soir, au tomber du jour, notre jeune artiste était assis sur la pierre du Dante, *sasso di Dante*, devant le Dôme d'Arnolphe, cette merveille d'architecture qui désespérait Michel-Ange partant pour bâtir Saint-Pierre du Vatican, et qui lui faisait dire : Je vais te bâtir *une sœur qui sera plus grande, mais qui ne sera pas plus belle!* Du Dôme il porta ses regards et contempla le Campanile, ce chef-d'œuvre de grandeur, de grâce et d'élégance, que Giotto sculpta comme une aspiration sublime vers le ciel.

— Quel travail et quel génie! se disait-il en lui-même; Giotto, un berger des bords de l'Arno, un mendiant des-

tiné à conduire un troupeau toute sa vie, et qui trahit, par hasard, son talent aux yeux de Cimabué, et troque sa houlette contre le pinceau du peintre et le ciseau du sculpteur !

Par une filiation naturelle d'idées dérivant de cette première réflexion, il arriva promptement à un étrange projet.

Le lendemain, au lever des premières étoiles, Memmo traversait le village d'Empoli sous un costume qui l'aurait rendu méconnaissable à son meilleur ami. Un feutre gris et plat couvrait ses boucles de cheveux noirs ; un sayon de poil de chèvre enveloppait son corps jusqu'aux genoux, et une lourde chaussure de montagnard, dont la semelle était garnie de clous, dérobait l'élégance aristocratique de ses pieds. Aux premières berges verdoyantes de l'Arno il trouva sans peine ce qu'il cherchait, un pâtre menant à travers les bruyères quelques maigres brebis. Aujourd'hui encore, le voyageur des Apennins rencontre fréquemment ces pauvres bergers dont toute la fortune errante consiste en cinq ou six chèvres s'abreuvant aux réservoirs de la pluie et se nourrissant de l'herbe des rochers fendus.

Les pièces d'argent que Memmo fit briller aux yeux du pâtre de l'Arno donnèrent au marché proposé une prompte conclusion. Memmo se vit soudainement élevé à la noble et première profession de son maître Giotto. L'artiste envoyé de Rome pour imiter le Campanile commençait donc par imiter le berger créateur de ce monument. Armé de sa houlette, il chassa son petit troupeau,

d'abord rebelle, vers la première villa de l'Arno, et, pendant que ses chèvres broutaient le serpolet et le cytise, il fit de mystérieuses évolutions autour de la maison de campagne, interrogeant de l'œil toutes les fenêtres qui s'ouvraient sur la zone céleste où scintillait l'*étoile de Vénus*. Son raisonnement lui paraissait merveilleux de justesse.

— Il m'est prouvé, disait-il, que j'ai fait quelque impression sur la belle Carina; le père a indubitablement fait la même remarque. Aussi, pour la soustraire aux dangers que fait courir à une jeune fille une première émotion amoureuse dans une nuit de bal et d'ivresse, ce stupide comte Ferretti a claquemuré sa fille dans quelque nid de vautour, sur les crêtes du val d'Arno. Or la pauvre fille ne s'accommode pas de cette réclusion; elle s'irrite et s'enflamme de plus en plus, et, à coup sûr, aux heures qui lui rappellent son dernier instant de liberté, aux heures de rêverie nocturne, elle doit regarder au ciel la seule chose de ce bal que son père n'a pu lui enlever, l'étoile de Vénus. Si je me trompe dans ces conjectures si raisonnables, eh bien! j'aurai du moins le bonheur d'avoir suivi dans ce val, de pâturage en pâturage, les traces de mon maître Giotto, et je me trouverai ensuite beaucoup plus digne de copier son chef-d'œuvre et d'accomplir la mission que le saint-père m'a donnée au Vatican.

Cela pensé, Memmo rôda autour de plusieurs villas du vallon, et les trouva toutes profondément endormies et fermées, sur toute la hauteur des façades, comme des couvents à l'approche des Sarrasins.

Lorsque les dernières étoiles pâlissaient dans les éclaircies de l'aube, Memmo conduisait son maigre troupeau dans quelque grotte, où il le laissait jusqu'au soir. Ainsi devait faire Giotto, disait-il, quand il vivait de la vie que je mène, et que, le soleil éclairant le sable d'argent ou l'argile du val d'Arno, ce pauvre pâtre florentin traçait, sur ces pages offertes par la nature, les premières ébauches naïves de son art!

C'est dans *villa Amorosa*, secrètement achetée par le comte Ferretti, que la jeune fille avait été enfermée sous la garde d'une nourrice dévote et de quelques serviteurs. La plus stricte surveillance défendait la *villa* comme une place forte; la jeune Carina permettait à sa nourrice de dire toute sorte de paroles sages, mais elle ne discutait point avec elle. A quoi servent les discussions quand deux interlocuteurs ne parlent pas la même langue et ne se comprennent pas? Carina était encore plus sage que sa nourrice en se taisant.

Une nuit du mois d'août, la chaleur était si étouffante que la nourrice ouvrit les fenêtres de la chambre à coucher pour donner de l'air, et elle s'endormit sur un fauteuil. Carina s'avança pieds nus vers le balcon, et prit une position qui lui permettait de voir le magnifique tableau de la campagne et du ciel. Une clarté douce tombait des étoiles sur le val d'Arno et les collines de Ponto-d'Era et d'Empoli; on n'entendait d'autre bruit que le murmure du fleuve et les cloches des couvents qui sonnaient les *matines*. La jeune fille leva les yeux et distingua cette radieuse étoile qui luisait sur le jardin Strozzi,

et qui semblait lui rendre en ce moment, avec sa rosée de rayons, les émotions de ce premier bal du 24 juin.

Un léger tintement de sonnettes arracha la jeune fille à sa contemplation et fit descendre ses regards des hauteurs du ciel aux crêtes des collines de l'Arno. Ce qu'elle vit alors lui produisit l'effet d'un rêve. Un petit troupeau s'était avancé à très-peu de distance de la villa, et le pâtre, assis sur un tertre de gazon, dans une pose de mystérieuse immobilité, tenait son regard fixé sur la fenêtre de Carina. En plein jour, même sous son déguisement, le pâtre aurait été reconnu du premier coup par la jeune fille; mais, la nuit la plus lumineuse étant toujours la nuit, Carina ne vit dans ce pâtre qu'un malheureux enfant des Apennins, gagnant sa vie avec un troupeau. Cependant son œil ne pouvait se détacher de cette scène agreste, si commune dans ce pays et à cette époque, et bientôt, par un de ces effets d'optique nocturne qui ressemblent à des illusions, elle crut que les regards du berger se tournaient de temps en temps vers le point du ciel où scintillait l'étoile de Vénus.

Ce qui était doute devint certitude. Après une longue tenue d'immobilité, le visage du berger se tournait successivement vers deux directions, l'étoile et la fenêtre. Il y avait même dans ce double mouvement quelque chose d'affecté qui porta un trouble inconnu dans le cœur de Carina. Elle rougit pudiquement de se trouver ainsi exposée, en négligé de nuit, aux yeux de ce pâtre équivoque, et elle se retira en tremblant, au moment où sa nourrice Gesualda se réveillait. La jeune fille acheva

sa nuit dans des pensées qui devinrent des conjectures, à la faveur d'une brûlante insomnie prolongée jusqu'au matin.

Vers le milieu de ce jour-là, le comte Ferretti, qui avait chassé le cerf dans l'épaisse forêt qu'on trouve entre Livourne et Pise, s'en revenait à villa Amorosa, pour voir sa chère enfant recluse. Il laissa son cheval à la métairie de l'Arno, et gravit à pied la colline en suivant un sentier qui adoucissait, par mille détours, les aspérités de sa pente. Arrivé au point culminant, où s'élargissait un plateau de terre argileuse, le comte aperçut un pâtre incliné sur le sol, et traçant des figures avec un soin minutieux, comme un peintre dans son atelier. Quoique le comte ne ménageât point en marchant le bruit de ses indiscrètes bottines de chasseur, notre berger ne daigna pas se détourner de son travail pour voir le visiteur importun, ce qui permet au narrateur de croire qu'il y avait au fond de cette scène une ruse d'amour préparée habilement.

Le comte arriva ainsi jusque sur les talons du pâtre, et il vit ce que Cimabué seul avait vu une fois dans les collines du val d'Arno. Artiste comme toute la noble race de cette belle époque florentine, le comte tressaillit de joie et se crut Cimabué II. Le pâtre terminait en ce moment sur sa toile d'argile une vaste esquisse, où la perspective était mieux observée que dans le dessin primitif du pâtre Giotto, ce qui porta au comble l'enthousiasme de Ferretti, plus heureux avec cette découverte que Cimabué Ier. Sur le premier plan quelques chèvres, ani-

maux inventeurs du caprice, prenaient toutes sortes de poses fantasques, mais admirablement étudiées, et sur le fond du tableau on distinguait les cinq dômes de l'église d'Arnolphe et Brunoleschi, la tour du Palais-vieux et le Campanile de Giotto.

Le comte ne maîtrisa plus son admiration.

— Salut au digne fils de Giotto! — dit-il en se découvrant avec respect, car la fierté du gentilhomme s'effaçait devant le génie du berger artiste.

Memmo, car c'était lui, fit un mouvement brusque, plein de naturel, laissa tomber le stylet de buis qui lui servait de crayon, et, écartant avec ses mains, sur ses tempes, les boucles de ses cheveux, il regarda d'un œil effaré le comte florentin.

— Voilà donc votre atelier? jeune artiste, dit Ferretti; mais vraiment ce serait une honte si les Ricardi, les Pitti, les Strozzi n'accordaient pas l'hospitalité au fils de Giotto, dans leurs palais et leurs villas.

Memmo se leva, salua le comte, et baissa les yeux avec une modestie charmante.

— Où est ta demeure? dit le comte.

— Je n'ai point de demeures, répondit Memmo; j'ai des asiles.

— Qui te nourrit?

Memmo éleva un doigt vers le ciel.

— Qui t'aime?

Memmo secoua la tête mélancoliquement.

— Quel est ton nom?

— Taddeo.

— Pauvre enfant! — ajouta le comte, en examinant en détail le costume dévasté de Memmo, il a l'air bien malheureux!.... Écoute, Taddeo, tu as soif et faim, sans doute; viens réparer tes forces à ma villa, celle que tu vois de ce côté. Viens, c'est le comte Ferretti qui t'offre l'hospitalité.

Le pâtre fit éclater une joie véritable, qui ressemblait à une explosion de reconnaissance pour un seigneur si hospitalier. Le chemin à faire était court. Le comte introduisit Memmo dans sa villa, et donna ordre de le servir comme un fils de la maison.

La belle Carina entendit sous ses pieds un bruit inaccoutumé dans cette retraite silencieuse, et, comme la voix de son père dominait ce tumulte intérieur, elle descendit aux salles basses, et, rencontrant son père, elle l'embrassa et lui demanda timidement ce qu'il y avait de nouveau chez lui.

— Ma chère fille, — lui dit le comte, encore tout ému de sa découverte; — notre Florence est toujours le pays des grands artistes; seulement ils ne naissent pas toujours dans les hautes classes. Je vais te montrer le fils de Giotto assis à la table hospitalière des Ferretti.

Le comte prit sa fille par la main et la conduisit dans une salle où Memmo était servi comme un hôte illustre par le majordome de la villa.

L'artiste se retourna, et ses yeux rencontrèrent le visage de la jeune fille. Carina poussa un grand cri et tomba évanouie dans les bras de son père. Du premier coup d'œil elle avait reconnu Memmo.

Ce fut pour le comte un trait de lumière ; la fierté du gentilhomme l'emporta sur l'amour paternel ; il laissa tomber sa fille et, repoussant d'un bras vigoureux Memmo, qui se précipitait au secours de Carina évanouie :

— Misérable ! s'écria-t-il, tu ne sortiras pas d'ici vivant !

Et son geste brusque ordonna aux domestiques de se retirer. Il ferma la porte de la salle, et, sans donner un regard à sa fille, il dit à Memmo, en arrachant deux longues épées d'un faisceau d'armes attaché au mur :

— Veux-tu te défendre en gentilhomme ou te laisser tuer comme un bandit ?

— Je veux épouser votre fille, — dit Memmo avec une voix pleine de douceur.

Le comte mit la pointe de son épée sur la poitrine nue de Memmo. L'artiste inclina sa tête sur l'épaule droite, laissa tomber mollement ses bras dans toute leur longueur, et attendit le coup mortel sans faire un mouvement de défense, sans donner un signe d'effroi. Cette noble contenance frappa le comte Ferretti. En ce moment un long soupir s'exhala de la poitrine de Carina étendue aux pieds de son père.

— Secours et grâce pour elle ! s'écria Memmo d'un ton déchirant, et puis tuez-moi !

Le cœur parternel reprit soudainement ses droits. Une larme mouilla les paupières de Ferretti ; la main qui tenait l'épée s'ouvrit généreusement, et releva la jeune fille en laissant tomber l'arme.

— Oh ! ne craignez rien, dit Memmo ; je ne cherche

pas à fuir; remettez une seconde fois sur ma poitrine la pointe de votre épée, et je vous épargnerai un meurtre en m'élançant moi-même au-devant du coup mortel. C'est moi qui me tuerai avec votre fer. Le père de Carina me sera toujours sacré; je ne me défendrai pas.

Le comte regardait fixement Memmo, et, soulevant sa fille dans ses bras, il s'asseyait sur un fauteuil et la plaçait sur ses genoux. La vie rentrait au cœur de la pauvre recluse, et un léger incarnat colorait ses joues, que le fard de la mort venait de couvrir. Memmo comtemplait ce groupe et pleurait.

— Il y a des circonstances solennelles, dit le comte, où la noblesse du cœur se révèle en un instant. Jeune homme, vous avez un sang héroïque dans les veines, et tout ce que vous venez de faire de grand efface tout ce que vous avez fait de bas.... Ne m'interrompez point, jeune homme...... Vous êtes celui du bal de Strozzi : je vous reconnais bien maintenant; vous êtes l'envoyé du souverain pontife Innocent XII; vous êtes Memmo d'Arrigi...

Signe affirmatif de Memmo.

— Eh bien! poursuivit le comte, vous avez la noblesse du talent et la noblesse de la naissance; vous êtes donc plus noble qu'un Ferretti. Je vous donne ma fille, et je prie la Madone de la chapelle des Rucellaï, la sainte Vierge de Cimabué, afin que ma fille unique échappe à cette loi fatale qui tue toutes les jeunes épouses de notre maison.

Memmo se précipita aux pieds du comte et embrassa

ses genoux. La jeune fille ouvrait lentement les yeux, et voyait, comme dans un heureux songe, la main du comte dans la main de Memmo. Une page de plus n'ajouterait rien à cette histoire. Cependant il faut dire que le mariage fut célébré à Santa-Maria-Novella, devant la première madone italienne, dans la chapelle des Rucellaï, et l'artiste Memmo fit un vœu au pied de l'autel.

L'année suivante Memmo eut un enfant, et la mère survécut à ses couches ; bien plus, elle sembla prendre dans cette épreuve fatale une nouvelle force, une nouvelle vie. Le vœu de Memmo fut accompli : l'artiste orna de fresques pieuses le cloître de Santa-Maria-Novella, et son dernier tableau représente encore aujourd'hui un pâtre endormi sur les collines de l'Arno, et dont le visage est éclairé par les rayons du plus brillant des astres, l'Étoile du Berger.

Après cette histoire, le narrateur fut invité à profiter de la dernière heure de la nuit pour donner une sœur à l'*étoile du Berger*.

— Non, répondit le jeune savant, pas aujourd'hui, la nuit est trop avancée. Mais, pendant que je vous racontais l'histoire de la villa Amorosa, une idée a surgi dans mon cerveau. Les écrivains de nos jours, trop préoccupés des œuvres de l'homme, négligent souvent le mobilier de Dieu. Réparons ces négligences. Chaque étoile, chaque nuit pourrait avoir sa légende. Rassemblons-les, racontons chaque soir une de ces histoires que les voyages nous ont apprises.

— Accordé, s'écria-t-on en chœur.

— Eh bien ! demain sera encore mon tour.

— Et quel est l'astre dont vous vous occuperez ?

— C'est la *Belle Étoile*, dit-il ; et le lendemain il raconta ce qui suit.

---

ses genoux. La jeune fille ouvrait lentement les yeux, et voyait, comme dans un heureux songe, la main du comte dans la main de Memmo. Une page de plus n'ajouterait rien à cette histoire. Cependant il faut dire que le mariage fut célébré à Santa-Maria-Novella, devant la première madone italienne, dans la chapelle des Rucellaï, et l'artiste Memmo fit un vœu au pied de l'autel.

L'année suivante Memmo eut un enfant, et la mère survécut à ses couches ; bien plus, elle sembla prendre dans cette épreuve fatale une nouvelle force, une nouvelle vie. Le vœu de Memmo fut accompli : l'artiste orna de fresques pieuses le cloître de Santa-Maria-Novella, et son dernier tableau représente encore aujourd'hui un pâtre endormi sur les collines de l'Arno, et dont le visage est éclairé par les rayons du plus brillant des astres, l'Étoile du Berger.

Après cette histoire, le narrateur fut invité à profiter de la dernière heure de la nuit pour donner une sœur à l'*étoile du Berger*.

— Non, répondit le jeune savant, pas aujourd'hui, la nuit est trop avancée. Mais, pendant que je vous racontais l'histoire de la villa Amorosa, une idée a surgi dans mon cerveau. Les écrivains de nos jours, trop préoccupés des œuvres de l'homme, négligent souvent le mobilier de Dieu. Réparons ces négligences. Chaque étoile, chaque nuit pourrait avoir sa légende. Rassemblons-les, racontons chaque soir une de ces histoires que les voyages nous ont apprises.

— Accordé, s'écria-t-on en chœur.

— Eh bien ! demain sera encore mon tour.

— Et quel est l'astre dont vous vous occuperez ?

— C'est la *Belle Étoile*, dit-il ; et le lendemain il raconta ce qui suit.

LA BELLE ÉTOILE

Hier, dit le jeune savant, quand le lendemain la société se trouva réunie sur la terrasse du château de Saverny, je vous ai conduit à Pise et à Florence, permettez-moi aujourd'hui de vous conduire en France. Un des charmes du récit est de voyager ainsi en supprimant les ennuis du déplacement.

Un soir de juillet, — l'année ne fait rien à l'affaire, — une heure après le coucher du soleil, un soldat passait sur le pont de Joigny, et il s'arrêta devant un jeune homme de dix-huit à vingt ans, qui déposait sur le parapet un orgue de Barbarie, en essuyant la sueur qui ruisselait de son front.

— C'est bien lourd ce que tu portes là, mon ami, dit-il; heureusement nous sommes arrivés.

— Arrivés! — dit le joueur d'orgue, en prenant haleine, les points appuyés sur les hanches; — c'est bon à dire pour vous, si votre régiment est à Joigny; mais mon régiment est beaucoup plus loin...

— Et où vas-tu donc?

— A Paris.

— Alors, dit le soldat, nous ferons route ensemble; je vais à Paris aussi, moi.

— Faites-vous étape à Joigny, camarade?

— Ma foi! non; je laisse Joigny à droite, et je profiterai de la fraîcheur pour avancer mon chemin. J'aime mieux dormir le jour, dans cette saison, et cheminer la nuit.

— C'est juste; c'est ce que je fais toujours, moi, camarade.

— En ce cas, mon ami, je te servirai d'escorte; c'est mon métier. En Afrique nous escortons les musiciens, comme toi, parce que les Arabes les enlèvent pour leur faire jouer des airs.

— Et ils les payent bien ou mal?

— Ils ne les payent pas du tout. Ce sont des Arabes.

— Ah! c'est juste... Merci, camarade, j'accepte votre escorte... Je ne crois pas cependant qu'il y ait du danger ici. Les paysans de l'Yonne et de la Marne n'enlèvent pas les musiciens.

— Oui, on n'est pas artiste ici comme en Afrique.

— Pourquoi donc, camarade?

— Parce qu'ici nous sommes civilisés.

— Il est vrai qu'ici il faut tourner quinze heures par jour la manivelle de l'orgue pour gagner cinq sous.

— Juste ce que nous gagnons, nous, grenadiers.

— Mais vous ne tournez rien, vous autres?

— Rien; mais, sur les cinq sous que nous gagnons, on nous en retient quatre, et le cinquième on ne nous le donne pas.

—Voilà un drôle de compte! Le Juif errant serait ruiné si on le traitait comme ça.

—Bon! tu aimes à plaisanter; ça me va. Nous allons rire en route... En avant! Marche, mon musicien!

Les deux amis improvisés traversèrent le pont, longèrent le quai de l'Yonne et gagnèrent les hauteurs qui dominent Joigny, sur la route de Sens.

—Il fait nuit maintenant, dit le soldat; passe-moi ton orgue, je te le porterai; ça te délassera un peu.

—Ce n'est pas de refus.

—Ça ne pèse pas plus qu'un havre-sac.

—Il n'y a que trois airs dedans.

—Alors je ne m'étonne pas s'il est si léger... Et avec ces trois airs que joues-tu?

—L'ouverture de *la Muette*, le trio de *la Gazza*, et une romance...

—De qui la romance?

—De moi.

—Tu as fait une romance, toi!

—Et pourquoi pas?

—Au fait, c'est juste, puisque les autres en font... Mon ami, comment t'appelles tu?

—Michel, natif de Clermont.

—Et moi, j'ai oublié mon nom au berceau; mais on me surnomme Zéphirin... Écoute-moi donc, Michel; dis-moi les paroles de ta romance...

—Elle n'a pas de paroles. J'ai commencé par la musique.

—N'en parlons plus.

Les jeunes soldats se ressemblent tous; Zéphirin ressemblait donc à tous les soldats. Il y avait pourtant dans ses yeux une expression d'intelligence peu commune, et que faisait davantage ressortir la couche noire du soleil africain.

Michel ressemblait aussi à tous les joueurs d'orgue de la poétique Auvergne; mais son regard l'aurait fait distinguer des autres musiciens, ses confrères. On a dit injustement *le style, c'est l'homme;* on devrait dire *le regard, c'est l'homme.* Nous connaissons des écrivains qui ont écrit des idylles pour le public et joué des tragédies dans leur maison.

Les heures avancées de la nuit inspirent une mélancolie douce aux organisations les plus joviales. Nos deux piétons, après avoir échangé encore quelques paroles insignifiantes, s'étaient subitement condamnés au silence, et leurs yeux se fixaient plus souvent sur les étoiles du ciel que sur la poussière de la grande route. On a beau être simple mendiant, on a une pensée sous une enveloppe sociale quelconque, et on réfléchit. A minuit Zéphirin s'arrêta sur la lisière d'un bois, et, faisant le mouvement du soldat qui se délivre de son havre-sac, il déposa l'orgue sur le gazon et dit à Michel :

— Ici, on couche. Halte !

— L'auberge est bien choisie, dit Michel; on voit que vous vous y connaissez, Zéphirin, et que vous avez voyagé dans des endroits où il y a beaucoup d'auberges comme celles-ci.

— Les auberges du bon Dieu, je n'en connais pas d'au-

tres, Michel, mon ami; elles ont toutes la même enseigne : *A la Belle Étoile.*

—Zéphirin, cela vaut mieux que les enseignes : *Au Grand Cerf*, ou *Aux deux Pigeons.*

—Au moins, ici, on n'est pas écorché vif. Le gazon est doux, n'est-ce pas?

—C'est le matelas du bon Dieu.

—Il me vient une idée, Michel.

—Voyons ton idée, Zéphirin.

—Joue-moi ta romance.

—Vous n'y comprendrez rien, Zéphirin.

—Tu te trompes, Michel; j'y comprendrai même ce que tu n'y a pas mis... Écoute... Il y a sur notre tête un concert; toutes ces étoiles chantent... et, sans humilier ton amour-propre de musicien, je crois leur concert bien supérieur à ta romance. Je n'entends pas les paroles de cette harmonie céleste; mais je comprends tout ce qu'elle me dit. Le cœur a des oreilles qui entendent tout, qui comprennent tout. Michel, regarde cette étoile, là, sur notre tête... La vois-tu?

—Parfaitement.

—C'est l'étoile qui se lève la première... En Afrique elle paraît plus belle encore. Une nuit, au bivouac, notre brave colonel Levaillant, qui sait beaucoup de choses, nous l'a montrée en nous disant son nom : c'est l'*Épi de la Vierge.* Eh bien! pour moi cette étoile a l'air de chanter un solo dans le chœur, et j'écoute parfaitement tout ce qu'elle me dit. En musique on ne fait les paroles que pour les sourds.

— Zéphirin, je te soupçonne d'être un gros savant déguisé en soldat.

— Je suis un imbécile, Michel, voilà tout; mais j'ai passé trois ans en Afrique à la belle étoile, et c'est une école qui en vaut une autre, mon brave Michel. Les étoiles nous apprennent tout.

Michel prit son orgue et exécuta sa mélodie pour un seul auditeur. L'heure et le lieu donnaient à ce concerto un caractère touchant. Zéphirin remercia son camarade par un serrement de main, et, comme un roi voluptueux qui s'endort sous des lambris étoilés au son d'une musique douce, il prit la position horizontale et s'abandonna aux charmes du sommeil.

Les deux voyageurs se remirent en route aux premiers rayons du jour. Lorsque la chaleur devint excessive, ils s'éloignèrent de la grande route, se choisirent une fraîche alcôve d'arbres, et firent une longue *sieste*, comme les plus épicuriens des Napolitains ou des Espagnols. Deux repas d'une frugalité exemplaire leur avaient suffi pour réparer leurs forces et soutenir leurs pieds sur le chemin d'épines qui mène à Paris. La nuit suivante ils s'arrêtèrent encore à la même auberge, à l'enseigne de la *Belle Étoile*, et, comme ils avaient payé, pendant le jour, un large arriéré au sommeil, ce créancier inexorable, ils prolongèrent leur veillée jusqu'à minuit.

— As-tu de l'ambition, toi, Michel? dit Zéphirin.

— Une ambition énorme.

— Et que désires-tu?

— D'abord la richesse.

—Et après?

—Après, rien... Zéphirin, quand j'aurai la richesse, tout le reste viendra. Et toi, Zéphirin, quel est ton genre d'ambition?

—Moi, je m'ennuie d'être soldat, et je voudrais passer général à la première promotion.

—Aimes-tu ton métier, Zéphirin?

—Oui, mais à condition d'être général; et je le serai.

—Tu as consulté quelque sorcière?

—Mieux qu'une sorcière. Je ne crois pas à ces vieilles femmes-là... C'est une étoile qui m'a prédit mon destin, la belle étoile dont nous parlions hier, celle qui est au bout de mon doigt.

—Il paraît, Zéphirin, que ceux qui, comme nous, couchent par état dans la même auberge, ont les mêmes idées la nuit. Voyons maintenant tes idées, Zéphirin.

—Moi, quand je suis ainsi étendu sur le dos, les bras croisés, la face tournée au ciel, et que je regarde cette étoile, j'ai des visions extraordinaires. Toutes les formes changent; je ne vois plus ce qu'on doit voir réellement; je vois autre chose. Ainsi la prairie est un lac, le grand chemin est une rivière glacée, l'arbre est un géant, la colline est une vague de la mer. Nos yeux sont pleins de mensonges, et j'aime mieux ces mensonges que des vérités. Quand je regarde cette belle étoile, insensiblement elle perd sa forme; elle grandit à vue d'œil et remplit le ciel d'un éclat de soleil. Et puis, Michel, ce n'est plus une étoile, c'est une superbe femme, habillée comme une reine d'Orient, assise sur un trône de pierreries, et ses

yeux d'escarboucles, en tombant sur la terre, ne s'arrêtent que sur moi. Alors je suis en extase; mon front brûle; mon intelligence s'élève; je tressaille de fierté en me voyant l'objet d'une si haute protection. Il n'y a plus d'obstacles dans ma carrière de soldat. Je puis arriver à tout. Le monde m'appartient... Michel, ne te semble-t-il pas que je suis fou?

— Que dis-tu donc? Toi, fou! Tu es le plus raisonnable des hommes! Je suis logé à la même enseigne, et personne ne te comprend mieux que moi. Il est heureux de nous trouver réunis sur le même chemin, afin que nous puissions nous communiquer les mêmes idées. Ce n'est pas une reine que je vois là-haut, moi: je ne sais pas comment sont faites les reines; c'est une jeune fille de Clermont, belle comme l'aurore, et qui me jette toujours quelques petits sous quand je joue de l'orgue sous son balcon. Il n'y a que ce beau visage que je connaisse dans le monde pauvre où je suis. Eh bien! à force de regarder fixement cette étoile comme vous, Zéphirin, je vois cette jeune fille me sourire du haut du ciel, dans une voûte de rayons. Elle me montre du doigt la richesse, et son regard semble me dire: Courage, tu seras riche un jour. En ce moment même, Zéphirin, mes yeux la suivent dans tous ses mouvements. Oh! non! ce n'est pas une petite étoile que je pourrais cacher dans ma main, c'est une vision consolante, un être charmant que je connais, qui m'aime et me donnera ce qu'elle m'a promis.

Ainsi causaient nos deux modestes voyageurs dans les heures de repos. Le hasard avait réuni, dans la pous-

sière d'une grande route, deux natures intelligentes; les opulentes chaises de poste n'emportent pas toujours au galop une pareille association. Michel et Zéphirin arrivèrent avec un certain déplaisir au terme de leur voyage. Ils quittaient la vie nomade pour la vie stationnaire, l'air pur des champs pour l'air infecté des grandes villes, les voûtes des arbres pour les plafonds de maçonnerie; c'est-à-dire qu'ils perdaient tout et ne gagnaient rien. Il leur restait pourtant l'espoir, ce trésor qui est au fond de toutes les boîtes de Pandore, depuis le premier désespoir humain.

A Paris ils se séparèrent pour se livrer, chacun de son côté, aux exercices de leur profession ambulante. Zéphirin rejoignit son bataillon à la caserne de la Pépinière, et Michel loua une mansarde dans la ruelle Guérin-Boisseau, inconnue du soleil comme tant d'autres réceptacles numérotés de la bonne ville de Paris.

Le jour même de son arrivée, le jeune virtuose auvergnat promena sa musique à travers les carrefours, ramassant çà et là de rares petits sous qu'on lui donnait par charité et non par admiration. Les mélodies sont peu goûtées par le public parisien; ses oreilles, endurcies par le fracas perpétuel des roues, des chevaux, des omnibus, des crieurs, doivent être inaccessibles à la musique délicate. Aussi les compositeurs, pour plaire à ce public élevé dans l'harmonie des tremblements de terre, sont obligés de sacrifier de malheureux ténors sur l'autel du *si bémol*, qui a déjà dévoré tant de victimes. Le *si bémol* a remplacé l'arbre sanglant où les Gaulois immolaient

des victimes humaines à Teutatès. Michel résolut de changer de gamme pour augmenter ses pauvres recettes : il ne tira de son orgue que les sons les plus aigus et les plus violents ; mais, malgré tous ses efforts, il ne pouvait jamais se mettre au diapason du *la* que lui donnait une perpétuelle série d'omnibus, orchestre torrentiel chargé de dépaver les rues depuis l'aurore jusqu'à minuit.

— J'ai mal choisi mon théâtre, se dit Michel ; Paris est une capitale où la province est en majorité : réfugions nos mélodies dans des quartiers bourgeois, recueillis, silencieux. Fuyons Paris dans Paris.

Pareil au naufragé qui explore l'intérieur d'une île déserte pour y trouver son coin de prédilection, Michel se mit à la découverte de Paris. Il salua avec attendrissement le quartier Beaujon, l'île Saint-Louis, le quai Valmy, la rue de l'Université, le cité Trévise, la rue des Petits-Hôtels, l'avenue Percier, et beaucoup d'autres retraites inconnues des chevaux de brasseurs et affranchies des lignes d'omnibus. L'avenue Percier plaisait surtout à Michel ; il y avait des arbres, du silence et du gazon. Ce coin ressemblait à un souvenir de province. Le passant évite cette avenue comme un lieu peu sûr même à midi, et le sergent de ville ne l'a jamais ombragée de son chapeau. Il y a dans cette zone agreste, et pourtant si voisine de la bruyante rue Saint-Lazare et de la Chaussée-d'Antin, il y a des jardins délicieux, et sur les murs de jolis kiosques demi-chinois, où nulle tête humaine ne se montre, à cause de l'absence perpétuelle des passants. Ce sont les

passants qui ont fait inventer les kiosques, ces asiles de l'ennui et de la curiosité.

Michel, qui faisait à Paris son noviciat de musicien ambulant, se plaçait sous un kiosque de l'avenue Percier et prodiguait dans l'air le répertoire de ses mélodies. Aucune oreille ne se levait sur l'horizon. Si le pauvre enfant se fût mis en frais d'exécution sur les ruines de Thèbes ou de Palmyre, il aurait vu, après un instant, surgir du milieu des ruines quelques têtes d'Arabes émerveillés, et, après le concert, il y aurait eu une bonne recette de dattes fraîches et de pastèques rouges, sans impôt de droit des pauvres; mais, au milieu de Paris, Michel n'aperçut devant lui que son ombre qui s'agitait sur un sable fin. Toutefois l'endroit choisi pour l'exécution était si charmant que Michel y revenait toujours, comme pour se donner à lui-même une satisfaction égoïste, dégagée de l'intérêt vil.

Cet acharnement eut enfin sa récompense. Un des kiosques remua ses feuillages en l'absence du vent; il venait donc de recevoir une créature humaine. Le désert se peuplait.

Le musicien, pour fêter dignement cet auditeur présumé, choisit le plus beau morceau de son répertoire; il exécuta sa mélodie sans paroles, celle que Zéphirin aimait tant. A l'expiration de la dernière ritournelle deux têtes se montrèrent au balcon du kiosque et quatre mains applaudirent le musicien. Ce premier succès n'était qu'un prélude. Un chiffon de papier blanc, arrondi en forme de pièce de cent sous, tomba

aux pieds de Michel, dans le gazon de l'avenue Percier.

Un joyeuse ébullition de sang colora les joues de l'Auvergnat; sa main chercha son chapeau et retomba sans l'avoir trouvé, tant l'émotion était grande; il essaya de combiner un remercîment avec quelques mots choisis et ne put rien assortir. Une idée bien naturelle le tira de cet embarras cruel.

— Recommençons ma mélodie puisqu'elle plaît, se dit-il; et, sans attendre le *bis*, il recommença.

Cette fois l'enthousiasme du kiosque fut encore plus ardent, et l'auditoire daigna ouvrir un colloque avec l'artiste de l'avenue Percier.

L'auditoire, peu nombreux, mais choisi, se composait de deux personnes, un homme et une femme, jeunes tous deux, et tous deux d'apparence distinguée. La femme paraissait vingt-cinq à vingt-six ans; elle avait de beaux cheveux blonds, une figure charmante, des yeux limpides et doux, un profil de camée antique, une bouche exquise de ciselure, des bras superbes. Le reste du corps était caché par le mur du balcon, mais tout ce qui se voyait était suffisant pour compléter l'éloge de ce qui ne se voyait pas.

Le jeune homme s'accouda sur le mur et dit avec un sourire bienveillant:

— Mon petit organiste, je ne connais pas le morceau que tu viens de jouer... Nous cherchons, madame et moi, le nom de l'auteur...

— Oh! vous ne le trouverez pas, interrompit Michel

avec un franc éclat de rire auvergnat; — c'est un auteur qui n'est pas connu.

— Prends garde, dit le jeune homme; tu t'avances beaucoup. Je connais tous les compositeurs...

— Excepté celui-là, monsieur, et la preuve, c'est que c'est moi qui suis l'auteur de ce morceau.

La jeune femme croisa ses jolies mains en signe d'étonnement et s'écria :

— Comment! c'est lui!

— Oui, madame, c'est moi! Demandez à Zéphirin.

— Et qu'est-ce que Zéphirin?

— On l'a fait caporal hier, parce qu'il lit et qu'il écrit aussi bien qu'un député.

— Ah! nous voilà bien fixés sur Zéphirin! dit le jeune homme en riant aux éclats.

L'auditoire parut se concerter quelques instants à voix basse et une décision fut prise. La porte du jardin s'ouvrit, et, engagé par la plus douce des voix, Michel entra d'un pied hardi, comme un artiste qui a déposé sa timidité après un premier triomphe. Michel fut introduit dans un salon de cottage, à peu près tout meublé par un vaste piano et des piles de partitions richement reliées. Le jeune homme ouvrit le piano, s'assit, et demanda une troisième exécution de la mélodie de Michel.

— Je lui en donnerai pour ses cinq francs, se dit Michel; et il obéit.

L'œuvre eut encore plus de succès qu'aux deux autres fois.

— Je la tiens maintenant, ta mélodie, dit le jeune homme. Où donc as-tu appris la composition?

— A la campagne, monsieur, avec des arbres, des fontaines, des oiseaux et des grillons.

— Ma foi! mon petit ami, c'est un conservatoire comme un autre, et on n'y fait pas autant de bruit qu'au nôtre du faubourg Poissonnière.

— Madame, poursuivit le jeune homme en s'adressant à la plus belle moitié de l'auditoire, désirez-vous avoir des paroles sur cette mélodie?

—C'est ce que je vous demande depuis un quart d'heure, monsieur le poëte.

Le poëte, puisque c'en était un, quitta le piano pour une table, et, après une laborieuse combinaison de notes et de syllabes superposées, il écrivit sur une feuille de musique le libretto suivant:

ÉPITHALAME SUR LE LAC

La nuit vient, l'étoile étincelle,
L'air à la voile est plus léger;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

La nuit sereine
Tombe des cieux:
Suivons la reine
De ces beaux lieux.
Suivons l'épouse
Sur la pelouse
Où nous allons;

L'épouse aimée,
Fleur embaumée
De nos vallons.

La nuit vient, l'étoile étincelle,
L'air à la voile est plus léger;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

Cueille aux prairies,
Aux pieds des monts,
Les fleurs chéries
Que nous aimons;
C'est ta couronne;
L'été la donne
Pour un instant.
A la chapelle
L'hymen t'appelle,
L'amour t'attend.

La nuit vient, l'étoile étincelle,
L'air à la voile est plus léger;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

Charmante fille,
Fraîche d'appas,
Tout ce qui brille
Ne dure pas;
L'amour t'invite,
Savoure vite
Ce premier jour;
Vois l'hirondelle,
Souvent comme elle
Passe l'amour.

La nuit vient, l'étoile étincelle,
L'air à la voile est plus léger;
Attachons l'humide nacelle
Aux racines de l'oranger.

La poésie terminée, l'auteur dit au musicien :

— Savez-vous chanter?

— Je ne chante que ma musique, dit Michel.

— C'est assez pour le moment; essayez celle-ci, mon jeune maëstro.

Michel avait la voix dont tous les compositeurs sont doués, à l'exception de Rossini; il chantait admirablement, mais avec une voix fausse et enrhumée à perpétuité. C'est pourtant à la suite de cette épreuve que Michel fut reconnu un jeune compositeur plein d'avenir.

— Michel, lui dit la jeune femme, dès ce moment je me charge de vous. Quittez votre orgue. Vous entrerez demain au Conservatoire avec des habits neufs; vous y apprendrez ce qu'on appelle la *fugue* et le *contre-point;* cela ne sert pas à grand'chose lorsqu'on a du génie, cela ne sert à rien du tout lorsqu'on n'en a pas; mais il faut vous donner cette espèce d'instruction, parce que, sans cela, les ignorants douteraient de votre talent.

Michel allait se précipiter aux pieds de la jeune femme, mais il fut retenu par une main blanche qu'il baisa dévotement.

— Vous êtes, ajouta-t-elle, chez la comtesse Élizea, et vous trouverez chez elle votre maison. Travaillez: vous irez loin avec vos dispositions et mon appui.

Plusieurs années après cette rencontre de l'avenue Per-

cier, on jouait sur le théâtre de *la Pergola* de Florence la première représentation d'*Assuero*, opéra sérieux. Le succès, de scène en scène, s'élevait au fanatisme ; au dernier acte, le duo d'Assuérus et d'Esther,

Nella guerra, nella pace,

excita des transports d'enthousiasme, et, à la chute du rideau, le maëstro comparut en personne devant la rampe, et reçut une ovation qui n'avait pas eu son égale depuis la première de *Rosmondo d'Inghilterra*, que Donizetti composa, en 1834, sur ce même théâtre, pour Persiani et Dupré. Le nom du compositeur français, Michel, fut proclamé au milieu des applaudissements inépuisables de la noblesse et de la bourgeoisie toscane. Le grand-duc invita le jeune maëstro à dîner au palais Pitti ; la célèbre madame Catalani le retint quinze jours à la *Loggia* pour présider à ses concerts et à ses fêtes ; la marquise di Bagno donna un bal en son honneur ; la comtesse Furinola-Gentile lui envoya un piano, chef-d'œuvre de Broad, et le sculpteur Bartolini fit son buste en beau carrare et le pria de l'accepter comme souvenir.

Michel, qui n'est autre que notre jeune Auvergnat, n'eut qu'une idée après son triomphe, celle d'apporter ses trophées aux pieds de sa bienfaitrice, la comtesse Élizea.

Chargé d'or et de couronnes, suivi de bustes et de pianos d'honneur, il partit pour la France, et, débarqué à Marseille, il prit une chaise de poste et se lança de toute l'ardeur de quatre chevaux payés à doubles guides

sur la route de Paris. Il voyageait nuit et jour. Une nuit, il fit arrêter sa chaise à la lisière d'un bois, sur la route de Sens. Il mit pied à terre et reconnut bientôt l'alcôve verte où il avait passé une nuit mémorable avec Zéphirin. Ce souvenir lui fit lever les yeux au ciel, et il reconnut son immuable et bonne étoile, qui semblait être descendue du firmament pour luire dans un kiosque de l'avenue Percier.

— Si elle était remontée là-haut en mon absence! — se dit-il dans un moment de délire, — si je ne la trouvais plus dans ce charmant cottage où ma fortune a commencé! O ma belle étoile! ô céleste Élizea!

Et, en poussant cette exclamation avec la voix du cœur, il remonta en voiture et donna cinq francs au postillon.

— Je désire qu'ils vous portent bonheur à vous aussi, lui dit-il.

Le postillon répondit en fouettant ses chevaux avec cette furie bourguignonne qui veut supprimer les chemins de fer. Malgré cette grande vitesse il n'arriva à Paris que le troisième jour à cinq heures du soir. L'heure n'était pas convenable; il descendit donc dans un hôtel de la rue Richelieu, s'habilla en citadin élégant sur les débris de son costume de voyageur, et descendit aux Frères Provençaux pour y dîner, en renvoyant au lendemain sa visite à la comtesse Élizea. Il prit place à côté d'une table où dînait avec un appétit militaire un jeune officier décoré d'un ruban à la boutonnière et d'une blessure au visage. Dans le long entr'acte du service, Mi-

chel ne pouvait s'empêcher de regarder cette blessure en la poursuivant de cette réflexion :

— A tout prendre, il vaut mieux être musicien que soldat. Il y a de la gloire dans les deux professions ; mais, dans la mienne, la blessure d'un sifflet ne laisse aucune trace sur le front.

A force de regarder la blessure, il regarda le visage, et, comme il y a dans tous les repas un moment où le dîneur solitaire éprouve un besoin irrésistible de parler à son voisin :

— On peut affirmer en vous voyant, dit Michel, que vous avez vu l'ennemi de près.

L'officier accueillit ce prologue d'entretien avec un de ces sourires charmants qui éclairent si bien les figures héroïques. Ce sourire engagea Michel à continuer. Le colloque se noua bientôt, et, de phrase en phrase, de confidence en confidence, un cri de joie sortit de ces deux poitrines de convives ; quatre bras se levèrent :

— Michel !

— Zéphirin !

Le salon des Frères Provençaux est habitué à ces sortes de rencontres, comme tous les théâtres de drame, au boulevard ; aussi chacun continua de regarder son assiette et ne donna qu'un regard oblique aux deux acteurs. Les demandes et les réponses se croisaient avec la vivacité d'un dialogue de roman. On entendait dire à la fois :

— En Afrique, à l'affaire de Beni-Saleb !

— Un coup de sabre ?

— D'yatagan.

— Professeur au Conservatoire de Turin.
— Chef d'escadron.
— Un succès fou à la Pergola. Rossini m'a dit : Bravo! petit ! c'est de la bonne école !
— On m'a fait un passe-droit, selon l'usage.
— Alors, maëstro, c'est de la vôtre, lui ai-je répondu.
— J'attends la première promotion. Le général Levasseur m'a donné un congé de trois mois.
— J'ai un libretto de Romani pour *la Scala*.
— Demain le ministre me reçoit.
— Le sujet est *I Sibariti*.
— Heureusement je connais le général Lahoussaye, qui a de l'influence...
— La scène se passe à Sybaris.
— Dans les bureaux...
— Entre Pœstum et Tarente...
— Boulevard des Capucines.
— Sur le bord de la mer.
Lorsque l'entrêtien se fut régularisé, Michel dit à Zéphirin :
— Tu as fait ton chemin bien rapidement, il me semble.
— Eh ! oui ! mon petit Auvergnat !
— Tu as eu des protections, sans doute ?
— Voici les protections que j'ai eues : 1° une balle à la cuisse devant Constantine ; 2° quatre chevaux tués sous moi ; 3° une coup de pointe sous la mamelle gauche ; 4° un coup de yatagan sur la joue droite ; 5° deux coups de griffe d'un lion, à une chasse au petit Atlas ; 6° dix campagnes à la belle étoile, n'ayant d'autre do-

micile que la selle de mon cheval. Voilà mes protections.

— Il me semble pourtant que tu viens de me citer un général qui a de l'influence dans les promotions...

— Eh bien ! oui... Ça ne gâte jamais rien d'être protégé; surtout maintenant, parce que je demande le gros lot.

— Quel gros lot ?

— Parbleu ! les épaulettes de colonel !

— Ah !

— Comment : ah ! Cela t'étonne ? Tu es bien devenu général dans la musique, toi !

— Moi, c'est différent, Zéphirin.

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'ai eu des protections, mais pas dans le genre des tiennes.

— Je crois bien, Michel. Et dans quel genre ?

— Le genre féminin.

— Les femmes t'ont protégé !

— Une femme, une, Zéphirin.

— Il y en a bien assez, si elle est bonne.

— La plus belle et la meilleure ; je veux te présenter à cette protection.

— Je ne refuse pas... Connaît-elle le ministre de la guerre ?

— C'est possible... Nous lui demanderons... Je lui ai parlé de toi, il y a bien longtemps, à cette belle protectrice...

— De moi, Michel ?

— Eh ! oui, de toi... Je ne t'ai jamais oublié... L'autre

nuit, encore, je songeais à toi sur la route de Sens... Tu sais...

— Ah! je crois bien que je sais! En Afrique, mille fois je me suis souvenu de cette nuit et de cette auberge à l'enseigne de la *Belle Étoile*... Il faut te dire qu'en Afrique cette étoile en question paraît quatre fois plus large que dans ce pays du nord. Elle m'a servi de veilleuse toutes les nuits.

— Buvons ce dernier verre de champagne à cette Belle Etoile et à sa sœur, la comtesse Élizea...

— C'est ta protectrice, Michel?

— Oui.

— Il faut boire alors deux verres de champagne. Ne rendons pas les étoiles jalouses l'une de l'autre ; il y en aurait une qui nous porterait malheur.

L'entretien et le repas terminés, nos deux anciens amis se séparèrent, en s'assignant un rendez-vous pour le lendemain.

Michel revit la comtesse Élizea, qu'il retrouva dans le même état de fraîcheur et de beauté, dans sa maison de l'avenue Percier. Le jeune poëte venait de terminer le libretto d'un opéra en cinq actes, intitulé *les Thermopyles*, et il le confia au maëstro Michel, pour le faire exécuter à Turin; car Michel avait juré de laisser vivre les ténors jusqu'à soixante et dix ans, comme le célèbre Tacchinardi, dans toute la plénitude de leurs moyens, et ce serment l'empêchait de travailler pour les théâtres lyriques de Paris, où le goût français exige trop d'homicides *si bémols*.

Michel présenta son ami à la comtesse Élizea, qui lui offrit ses bons offices dans l'affaire de la promotion; ce qui fut accepté de grand cœur. En sortant du cottage de l'avenue Percier, Zéphirin dit à Michel :

— Voilà une femme que j'ai vue je ne sais où... en Afrique, je crois...

— C'est impossible, Zéphirin; la comtesse Élizea n'a jamais quitté Paris.

— Alors, Michel, je l'ai vue ailleurs; j'en suis sûr... C'est une beauté qui frappe, et il est impossible de l'oublier quand on l'a vue une fois... Où donc ai-je vu ce visage?

Zéphirin s'arrêta, inclina la tête, mit une main ouverte sur son front et recueillit ses souvenirs.

— Voilà une chose qui me fera souvent penser, — dit-il en continuant sa marche. — Mais dis-moi, Michel, parlons plus sérieusement : est-ce que ta protectrice connaît le ministre de la guerre?

— Zéphirin, c'est la seconde fois que tu me fais cette question.

— Diable! c'est qu'elle est intéressante ta réponse, si tu me fais celle que j'attends.

— Eh bien! Zéphirin, mon ami! à force de vivre en Afrique, tu ne connais pas la France; il y a ici des usages sacrés; nous devons ces usages à la civilisation. Quand une jeune et belle femme demande quelque chose à un vieux ministre, elle réussit presque toujours.

— Et que donne-elle au vieux ministre?

— Rien du tout, Zéphirin.

— Voilà un marché superbe !

— Le vieux ministre se contente d'un sourire.

— Il n'est pas très-exigeant.

— Zéphirin, le sourire d'une jolie femme prolonge la vie d'un vieillard. Et que n'accorderait pas un ministre pour vivre trois mois de plus que ne vivaient les ministres constitutionnels ?

— Au fait, qu'est-ce que cela lui coûte de me nommer colonel à celui-ci ?

— Une signature.

— Et indéchiffrable encore, selon l'usage des hommes d'État ; c'est comme si on ne signait pas du tout.

— Et un charmant sourire paye cela.

— Tout bien réfléchi, Michel, c'est le ministre qui fait le meilleur marché.

— Oui, Zéphirin.

Cependant Michel, pressé par ses engagements d'Italie, n'avait que peu de jours à perdre ou à gagner dans l'Éden de l'avenue de la rue Pépinière ; il promit à son ami d'employer les derniers moments de son séjour à la grande affaire de la promotion. Une lettre du directeur du Conservatoire de Turin lui enjoignit, sur ces entrefaites, de venir reprendre son poste, sans retard d'un jour.

— Oh ! je ne partirai pas, dit-il à son ami en entrant chez lui, tant que ton brevet de colonel ne sera pas signé.

— Il est signé, le voilà ; embrasse ton colonel, mon petit joueur d'orgue ; le ministre me l'a expédié ce matin.

— Bravo ! Zéphirin ! te voilà colonel à trente-deux ans !

— Eh! je serai général à trente-six...

— Zéphirin, te souviens-tu de ton rêve d'ambition, dans cette nuit que nous passâmes à...

— Michel! — s'écria le jeune colonel en ouvrant des yeux superbes, illuminés par les rayons du souvenir, — Michel, je l'ai trouvée! je l'ai trouvée!!!

— Qui?

— Un seul mot de toi m'a remis en mémoire mon ancienne vision.

— Explique-toi, Zéphirin.

— Je m'explique... Souviens-toi de cette phrase... Elle est restée là, mot à mot, dans ce front... Je la reprends...

— Voyons la phrase.

— La voici... Écoute... *Ce n'est plus une étoile, c'est une superbe femme... Et ses yeux en tombant sur la terre ne s'arrêtent que sur moi... Je tressaille de fierté en me voyant l'objet d'une si haute protection; il n'y a plus d'obstacles dans ma carrière de soldat; je puis arriver à tout.*

— Oui, oui, c'est juste; tu m'as dit cela en propres termes, Zéphirin.

— La comtesse, notre protectrice, ressemble, comme deux diamants égaux, à cette vision de la *Belle Étoile;* j'avais raison, l'autre jour, quand je soutenais que la comtesse ne m'était pas inconnue : mon imagination l'avait vue avant mes yeux.

— Mon cher Zéphirin, — dit Michel d'un ton sérieux et réfléchi, — nos protections sont là-haut. La sagesse

des peuples a proclamé depuis longtemps cette vérité : ce sont les étoiles qui nous protégent ; l'important est de savoir les découvrir. L'astronomie est la botanique du ciel ; quand ces deux sciences seront connues à fond, il n'y aura plus de malheureux et de malades ; nous connaîtrons les étoiles qui guérissent les infirmités de notre âme et les herbes qui donnent la santé à notre corps.

— Cela est peut-être vrai, dit Zéphirin... Au fait, je suis colonel pour le croire... Michel, quand nous nous reverrons encore, tu seras le premier musicien de l'Europe, et moi le dernier général d'Afrique ; remercions-en d'avance notre commune étoile, qui nous protége tous les deux.

Le soir même de ce jour, le colonel et le maëstro quittaient Paris, après une visite à la Belle Étoile de l'horizon Percier ; l'un allait gagner de nouvelles épaulettes en Afrique, et l'autre allait remporter de nouveaux triomphes sur les théâtres de Naples et de Milan.

Le jeune octave de Nizier s'arrêta dans son récit, et prononça le mot *fin*, lequel semblait écrit dans les premières lueurs de l'aube, avec les trois dernières étoiles du couchant.

La société du comte de Saverny se retira dans les appartements du château pour se livrer aux douceurs du sommeil pendant la première partie du jour, conformément à ce précepte du poëte :

Les nuits sont les jours de l'été.

La nuit suivante, le même cercle se forma sur la terrasse du château, mais la nuit était moins radieuse que la précédente : c'était une véritable nuit, avec des ténèbres tristes. Un vent lamentable sortait de cette forêt profonde qui, des premières collines des Alpujarras, se prolonge jusqu'à Grenade. L'air brûlant annonçait un orage; la campagne demandait la pluie comme le damné une goutte d'eau. Cependant quelques étoiles, égarées çà et là dans un firmament d'ébène, attestaient aux observateurs que le ciel n'avait pas encore rempli toutes les conditions nécessaires pour ouvrir ses réservoirs.

— Un poëte, dit madame de Saverny, a écrit cette phrase quelque part : *La nuit était si claire et si étoilée que la présence d'un esprit malin semblait impossible...*

— C'est lord Byron, remarqua Octave, qui a dit cela dans le poëme de Lara.

— Oui, poursuivit la comtesse; et j'ajoute à mon tour que la présence des mauvais esprits me paraît, au con-

traire, très-possible lorsque la nuit est sombre comme celle-ci.

— Madame croit donc aux mauvais esprits? demanda l'amiral en riant.

— Point d'équivoque, amiral; j'entends les esprits nocturnes, visibles ou invisibles, à volonté; les fantômes, les revenants, les spectres, les apparitions quelconques; enfin, tout le personnel de l'enfer et des tombeaux.

— Oh! je le comprends bien ainsi! dit l'amiral; les mauvais esprits du jour, ceux qui sont perpétuellement visibles, en politique et en morale, ne trouvent aucun incrédule; il est bien convenu que nous parlons des fantômes de la nuit.

— Ils sont d'ailleurs reconnus officiellement par les hymnes de l'Église, dit Octave, et on leur donne à vêpres le même nom dont vous vous servez: *Noctium phantasmata.*

— Ils existent donc! dit madame de Saverny.

— Reconnus officiellement, fit Octave.

— Tant mieux! j'en suis bien aise! poursuivit la comtesse. On éprouve un plaisir aigu en songeant qu'il y a des êtres intermédiaires entre la terre et le ciel, et que tout cet espace vide, tout ce désert atmosphérique est peuplé.

— Horriblement peuplé, dit Octave.

— Ce sont ces fantômes, dit la comtesse, qui donnent peut-être ces ténèbres si noires à la nuit et les nuages au jour. Les savants se trompent peut-être en attribuant

aux vapeurs la faculté de créer des nuages. Qu'en pensez-vous, monsieur de Nizier, vous qui êtes savant?

— La science sera toujours heureuse, madame, quand vous daignerez lui prêter vos théories.

— Quant à moi, je ne crois plus aux vapeurs et aux nuages; je crois aux fantômes : ce sont eux qui se réunissent en masses énormes, par jalousie, pour cacher les étoiles et le soleil.

— J'adresserai à l'Académie des Sciences un mémoire sur cette question, si vous m'y autorisez.

— Monsieur de Nizier, dit la comtesse en riant, je vois que vous êtes un esprit fort, et que vous avez le courage de plaisanter sur des choses aussi graves.

— Madame, reprit Octave avec un sérieux comique, il me sera facile de vous prouver que j'ai étudié profondément cette grave question, et on n'étudie que les choses auxquelles on croit. Permettez-moi d'abord d'accuser en général d'ignorance ceux qui prétendent avoir le droit de trembler de peur en prononçant exclusivement le mot de fantômes. Ceux-là ont peu étudié la matière. Voici la classification des esprits invisibles, telle que je l'ai adoptée, après mûr examen, ce qui prouve ma sympathie en faveur du sujet. Les fantômes sont des êtres impalpables, d'une stature ordinairement gigantesque, et qui ne marchent qu'en traînant des linceuls d'un blanc-grisâtre. Le plus souvent on les rencontre dans les cimetières mal entretenus par les conseils municipaux. Ils ne vont jamais par bandes; leur naturel est insociable. Cependant

quelques écrivains affirment avoir vu deux fantômes bras dessus, bras dessous; c'est une exception.

— Comme Françoise de Rimini et son amant sur le tableau de Scheffer, dit la comtesse.

— Tout juste, poursuivit Ocave; mais les fantômes sont rarement autorisés à paraître par couple; il leur faut de basses protections. Le premier fantôme qui ait joué un rôle important est celui de Samuel, qui épouvanta Saül la veille de la bataille de Gebboë. Il était seul. Le second fantôme illustre est celui du mauvais génie de Brutus, qui apparut à ce dernier Romain la veille de la bataille de Philippes...

— Et le troisième illustre, interrompit la comtesse, est celui de la forêt de Senlis, qui...

— Pardon, madame la comtesse, ne confondons pas; le fantôme qui épouvanta le roi Charles dans la forêt de Senlis n'était pas un fantôme, ainsi que l'ont avancé des historiens ignorants ou étourdis : c'était un spectre. La preuve physique en est facile à donner. Les fantômes n'ont le droit d'exercer leur industrie que la nuit : dans le jour, d'ailleurs, on leur rirait au nez. Les spectres, au contraire, peuvent revêtir une apparence de forme matérielle, à l'aide de la décomposition du prisme solaire et des reflets d'ombres que le vent fait mouvoir sur les petits sillons des forêts épaisses. Le spectre de Senlis se fit un costume effrayant avec ces phénomènes d'air et de lumière, toilette qui économise la toile des linceuls, et il rendit fou le roi Charles, contre toutes les règles, en lui apparaissant à la chasse, en plein midi.

— Nous voilà fixés sur les spectres, dit la comtesse.

— Passons aux revenants, poursuivit Octave avec une gravité doctorale.

— Nous vous écoutons.

—Le revenant est un être rare; cela tient à des causes que la science a expliquées avec assez de bonheur. Si les revenants abondaient, il n'y aurait pas moyen de vivre sur cette terre, à moins d'être toujours deux dans une même chambre la nuit : ce qui serait très-favorable à la cause du mariage, et porterait un coup mortel au célibat. Il n'y a pas d'exemple d'un revenant qui ait osé se montrer dans une alcôve où respiraient deux personnes. Le revenant a-t-il horreur du nombre deux, comme la nature du vide? C'est ce que nos faibles lumières ne peuvent résoudre; toujours est-il que le revenant ne s'adresse qu'à une personne isolée...

— Avec un linceul? demanda la comtesse.

— Erreur, belle comtesse, sans linceul...

— Eh bien! monsieur de Nizier, je vous affirme que mon oncle a vu un revenant couvert d'un long linceul.

— C'était un fantôme, madame; votre oncle s'est trompé. Au reste, ces erreurs sont assez communes, et jettent parfois une certaine perturbation dans les sciences occultes. Voici, madame, ce qui nous démontrera l'hallucination de votre respectable oncle.

— Pauvre homme, il en est mort!

— Ma théorie est prise au fond même de la physiologie du revenant. Le fantôme et le spectre sont deux êtres toujours inconnus du visionnaire qui les regarde : ainsi,

Brutus fait cette brusque apostrophe à son fantôme : — *Qui es-tu?* Preuve qu'il ne le connaissait pas. Le fantôme lui répond : *Je suis ton mauvais génie, et tu me reverras demain aux plaines de Philippes.* Mais un revenant n'a pas besoin de donner son nom, sa profession, son domicile, comme un témoin en justice, pour être reconnu ; c'est toujours un parent, un ami ou un ennemi qui se montre dans une alcôve.

— C'est celui auquel on peut dire son nom tout de suite, comme fait Énée : *D'où viens-tu, Hector?*

— Précisément. On reconnaît tout de suite son revenant, dès qu'il entr'ouvre les rideaux du lit ; et, vraiment, il faut avoir un courage héroïque pour supporter de sang-froid une pareille vision. Le grand Ajax, qui avait peur la nuit, témoin ce vers d'Homère : *Grand Dieu ! rends-nous le jour !* le grand Ajax serait mort de peur sur le coup s'il avait vu un revenant. Les médecins ont mis beaucoup de trépas nocturnes sur le compte des apoplexies ; les revenants seuls étaient coupables de ces subites et mystérieuses morts. Heureusement, comme je vous l'ai dit, l'espèce des revenants n'est pas très-nombreuse. Il est difficile à un véritable mort, un mort inhumé sous terre et sous marbre, d'obtenir un congé de quelques heures pour effrayer un mortel. Ce sont des priviléges que les invisibles gardiens des tombes donnent avec la plus grande réserve ; l'intrigue et la faveur, qui ne perdent jamais leur puissance souterraine, viennent aussi en aide à certains morts intrigants, et leur ouvrent les portes des chambres de lit, *bedrooms*, comme disent

les Anglais. On reconnaît pourtant avec plaisir que ces abus, autrefois si fréquents, disparaissent de nuit en nuit; ce qui annonce dans les ministères infernaux un système administratif plus sage et moins accessible à la corruption.

— Comme il dit cela gravement, dit la comtesse au milieu d'un éclat de rire. Cependant, je conviens que vous avez étudié ce sujet, monsieur Octave, et j'aime assez voir traiter, sur ce ton de légèreté sceptique, ces théories effrayantes.

— Passons aux larves, dit Octave.

— Ah! mon Dieu! s'écria la comtesse; il y a des larves aussi!

— Oui, madame....

— Eh bien, voyons-les.

— Le larve est une espèce à peu près perdue, comme le griffon et le sphinx. Cependant, on a vu tout récemment encore quelques larves en Bohême. Le larve se montre dans les vallons du Nord, un peu après le coucher du soleil : c'est le plus grand des êtres invisibles connus. L'historien Apulée, qui a étudié sérieusement les sciences occultes, prétend n'avoir pas vu un larve de deux cents coudées dans un vallon de la Pannonie; il arriva juste au moment où le larve disparaissait dans un massif de mélèzes : un quart d'heure plus tôt il l'aurait vu. Tous les larves cependant n'ont pas la même taille que celui qu'Apulée a failli voir. Ce monstre est svelte, souple, ondoyant comme une trombe d'eau; il a une large face mélancolique, inondée sur les tempes de

deux cascades de cheveux gris. Son corps n'existe pas.

— Avec un signalement pareil, dit la comtesse, je reconnaîtrai le premier larve qui me tombera sous la main.

— Les sylphes, les gnomes, les aspioles, les lutins ne doivent pas être confondus, madame, avec les individus des races précédentes : ce sont des êtres surnaturels, mais pas effrayants du tout. Hélas, pourquoi ne pouvoir pas accorder les mêmes éloges aux goules et aux vampires !

— Eh ! ceux-là nous les connaissons depuis longtemps ! dit la comtesse; ils font de hideux métiers, n'en parlons pas.

— Soit, poursuivit Octave; passons à la plus effrayante de toutes les apparitions, celle qui ne paraît pas.

— Ah ! je suis curieuse de voir celle-là, monsieur Octave !

— Elle est invisible; et voilà précisément la faculté qui la rend épouvantable.

— Et vous avez aussi des exemples historiques ?

— Certainement, madame.

— Alors, aux faits.

— La première victime de cette race a été le saint homme Job, si renommé par sa patience, et il fallait en avoir beaucoup dans sa position. Job entendait toutes les nuits à son oreille un petit souffle, provenant de cette apparition invisible. Ce petit souffle n'articulait rien de bien précis; il ressemblait à l'aspiration gutturale d'un orateur qui va parler, et qui tourne dans sa bouche les pre-

mières syllabes avant de les lancer à l'auditeur. Job impatienté secouait sa tête pour secouer ce souffle, mais le souffle s'obstinait encore, et lui soufflait toujours à l'oreille sa mélodie vague, composée de consonnes sans voyelles, ce qui doit être irritant au dernier point.

— Je crois bien! remarqua la comtesse; mais êtes-vous bien sûr que ce fût l'effet d'une apparition plutôt que d'une infirmité, monsieur Octave?

— Le fait est incontestable, puisque Job affirme que ce petit souffle donnait un frisson glacial à la moelle de ses os.

— C'est juste! dit le comte de Saverny; monsieur Octave a cité le texte mot à mot.

— Je citerai encore un exemple, pris entre mille, et qui appartient à une autre espèce d'apparition invisible; c'est Ammien Marcelin qui rapporte le fait, et un pareil témoignage n'est certes pas suspect.

— Je crois bien! dit l'amiral.

— Voyons cette autre espèce, dit la comtesse.

— Au dire de ce grave historien, il y avait à Anxur un citoyen grec nommé Anaxymandre, lequel, en entrant toutes les nuits dans sa maison solitaire, était vivement pincé au nez par deux doigts invisibles, qui laissaient leur double empreinte sur la peau. Anaxymandre poussait des cris effrayants, allumait sa lampe et cherchait les deux doigts dans l'air; alors, à la clarté de la lampe, il était une seconde fois pincé au même endroit, et tout se bornait là.

—Ma foi! c'était bien suffisant! remarqua la comtesse... Avec quel flegme il dit que tout se bornait là!

— Madame, poursuivit Octave avec un sérieux imperturbable, je raconte une histoire, je ne brode rien, je ne retranche rien. L'expression qui vous choque est fort naturelle sous la plume du premier historien. *Tout se bornait là*, c'est-à-dire que, dans son malheur, Anaxymandre était encore très-heureux de ne pas subir toute la nuit une pareille humiliation.

— Pauvre Anaxymandre ! dit la comtesse, il doit être devenu fou.

— Non, madame, il a été guéri par un médecin de Chypre nommé Périclet, dit toujours Ammien Marcellin.

— Il a été guéri de sa folie?

— Non, madame, de l'autre infirmité nocturne ; il a été guéri des deux doigts invisibles.

Un éclat de rire général traversa comme un ouragan joyeux la terrasse du château. Octave seul conserva sa gravité d'historien.

— Ammien Marcellin, dit-il, raconte le fait, et il a, comme Apulée, la réputation d'un écrivain qui a étudié les sciences naturelles avec profondeur et bonne foi. Notre devoir est de nous incliner devant ces mystères.

— Inclinons-nous, dit la comtesse, c'est plus aisé que de croire.

— Maintenant nous parlerons, pour finir cette nomenclature, des dames blanches et noires...

— Ah ! celles-ci, dit madame de Saverny, existent : on les voit sur les échiquiers, quand le joueur va *à dame*.

— Madame, dit Octave avec un accent plein d'une charmante mélancolie, il est impossible de continuer

cette dissertation sérieuse si nous l'étouffons sous les plaisanteries. Soyons graves jusqu'au bout... Les dames noires et les dames blanches, ainsi que leur couleur l'indique, sont de bons et de mauvais génies, protégeant ou bouleversant les vieux châteaux. Ici les exemples abondent, et l'incrédulité baisse les yeux et croit. La dame noire a pour aigrette un feu follet; la dame blanche a une étoile; la première égare, la seconde conduit...

— Que pensent de ces dames Ammien Marcellin et Apulée? demanda la comtesse.

— Madame, ces deux dames n'ont été admises dans la science que dans le moyen-âge; ainsi nos deux historiens ne les connaissaient pas. Ceci se rattache à une chronique du château des Trois-Tours, qui aurait mérité d'être écrite par Ammien Marcellin.

— Ah! voyons la chronique! dit en chœur la société du comte de Saverny.

LE CHATEAU DES TROIS-TOURS

Les histoires de revenants commencent toutes ainsi: *Un soir, un voyageur*, etc... Bienheureuses histoires! l'intérêt commence au premier mot et finit au dernier! On ne devrait raconter que des histoires de revenants.

Un soir, un voyageur, nommé Valérien Cardeilhac, traversait un joli village du département du Var, nommé Saint-Céry. C'était un dimanche de fête patronale; on dansait au son du tambourin, contre toutes les règles de Terpsichore; on chantait: *Nous n'irons plus au bois;* on buvait les vins de Lamalgue et de Cassis, lesquels vins sont des Vésuves en bouteilles. Tous les villages circonvoisins étaient accourus, sans se préoccuper de la manière dont on passerait la nuit dans un petit village qui n'a qu'un hôtel dégarni et quatre matelas pétrifiés.

Valérien avait fait dix lieues à pied, ainsi que doit voyager tout artiste amoureux de paysages; il oublia un moment sa fatigue en voyant cette fête rustique, où tant de pieds aux bas jaunes sautaient si joyeusement; mais, cette étude faite, il songea au gîte de nuit et regarda les enseignes dans la grande rue de Saint-Céry. L'hôtel

des *Deux Pigeons* s'était déjà garni de voyageurs; l'aubergiste dormait entre deux nappes, sur la table de la cuisine; il ne se réveilla que d'un œil pour envoyer promener Valérien sous les étoiles de Saint-Céry. Une boutique restait ouverte, celle d'un barbier cumulard, qui exerçait la médecine et la chirurgie. Valérien entra, s'assit, et présenta sa tête au bourreau, pour saisir un prétexte de conversation. Le barbier prit la tête du voyageur et se mit en devoir de la décorer pour le bal champêtre de Saint-Céry.

— Voilà une fête qui arrive mal à propos pour moi, dit Valérien; le village est plein de voyageurs; il n'y a qu'un hôtel, et je ne sais trop où passer la nuit.

— Ah! monsieur, fit le barbier en raclant les cheveux du patient avec le bois d'une brosse épilée par l'âge, — vous êtes tombé sur un mauvais jour! Si vous étiez venu hier, vous auriez eu deux lits aux *Deux Pigeons*.

— Et que faire maintenant, puisque je ne suis pas venu hier?

— Vous pouvez aller coucher au Castellet.

— Est-ce bien loin?

— Sur le sommet d'une montagne, à trois petites lieues d'ici. Monsieur le maire vous recevra très-bien.

— Merci de votre Castellet.

— C'est que je ne vois pas trop, monsieur... à moins que... Oh! non! il ne faut pas y songer... je ne vous donnerai jamais ce conseil...

— Quel conseil?

— Le conseil d'aller passer la nuit...

— Où?

— Ne parlons plus de cela, monsieur...

— Parlons-en, au contraire, mon cher Figaro.

— Eh bien! monsieur, voulez-vous passer la nuit aux Trois-Tours?

— Pourquoi pas! Il y a même deux tours de trop. Je me contenterais d'une.

— Je vous avertis que ce château a une très-mauvaise réputation.

— Y a-t-il des lits?

— Au moins trente.

— Il y a toujours quelque chose de trop dans ce château... Et le propriétaire me recevra-t-il?

— Ah! monsieur! — dit le barbier en baissant la voix, — le propriétaire est mort.

— Depuis longtemps?

— Depuis vingt ans au moins.

— Et il n'a pas laissé d'héritier?

— Non, monsieur; le château appartient à la commune, qui veut le vendre; mais on ne trouve pas d'acheteur.

— Le prix demandé est sans doute trop fort?

— Au contraire, monsieur, il est trop faible.

— Et on ne l'achète pas à cause du trop bon marché?

— Oui, monsieur. On attend que la commune le vende pour rien.

— Alors on trouvera beaucoup d'acheteurs.

— Je ne crois pas, monsieur. C'est un château maudit. Si on me le donnait, je ne le prendrais pas.

— Maintenant je commence à vous comprendre, mon cher barbier ; il y a des apparitions, des revenants, des fantômes...

— Il n'y a que cela, monsieur. C'est un sabbat infernal toutes les nuits, un tintamarre de damnés. On y entend des voix qui parlent comme des cloches, et des danses qui font trembler la terre. Il n'y a que le diable qui pourrait acheter ce château, pour en faire une succursale de l'enfer dans le département du Var.

— C'est bien engageant ce que vous dites là, barbier, et il est bien difficile de résister à une pareille tentation... Ce château est-il bien éloigné ?

— Dix minutes.

— Pourriez-vous m'indiquer le chemin ?

— Comment ! — dit le barbier effrayé, — vous avez une tentation du diable !

— J'ai grand sommeil et j'ai besoin de repos : voilà ma seule tentation.

— Oh ! si vous ne dormez que là, monsieur, vous aurez bien besoin d'un lit demain.

— Oui ou non, barbier, voulez-vous me mettre sur le chemin de ce château ?

— Maître Olivier vous y mettra, mais pas moi.

— Où est ce maître Olivier ?

— Je vais le faire venir ; attendez-moi un instant ; c'est mon voisin... Nous sommes tous voisins dans un petit village de cent maisons.

— Courez vite ; j'ai besoin de dormir.

Maître Olivier ne se fit pas attendre. C'était un petit

homme sec, avec des yeux gris, un nez très-aigu, des joues plissées, un regard fauve et narquois; il parlait un français équivoque et peu intelligible, mais sa pantomime, langue universelle, était claire comme la lumière du Midi.

— Vous désirez passer la nuit au château des Trois-Tours? dit-il à Valérien; je vais vous accompagner jusqu'au portail, mais pas plus loin.

Le voyageur et le paysan prirent congé du barbier, et descendirent le chemin creux qui mène à ce château funèbre, où d'énormes chauves-souris ont établi leur domicile, pour avertir les passants du danger, à ce que disent les gens de l'endroit, gens qui aiment l'étrange et le merveilleux, qui ne peuvent voir un vieux château sans y attacher une légende, et qui prétendaient qu'outre les revenants de l'intérieur du château ils voyaient tous les jours, à la nuit tombante, à l'heure de l'Angélus, la jeune châtelaine de Saint-Céry dominant son castel des Trois-Tours, et par conséquent le village, dont elle est la Dame Blanche, c'est-à-dire l'ancienne bienfaitrice et la protectrice. L'heure à laquelle l'imagination de ces braves gens croit apercevoir la Dame Blanche à son balcon aérien lui a fait donner par les Saint-Céryens l'appellation de l'Étoile du soir.

Au portail, le paysan souhaita ironiquement une bonne nuit à Valérien et le laissa seul. L'intrépide voyageur suivit une allée sombre de cyprès et de buis, et arriva bientôt sur l'esplanade où le château est bâti. Ce paysage est lugubre surtout la nuit. Le vieux manoir a beaucoup

de fenêtres sans vitres, des murailles lézardées, des portes qui se plaignent au vent sur leurs gonds. Les herbes sauvages croissent autour avec un luxe de végétation tumulaire; le puits et les fontaines meurent d'hydrophobie; le verger ne montre que des arbres stériles; quelques pins, réunis en groupe, semblent s'associer pour exhaler des plaintes funèbres, en regardant du haut de leurs cimes les choses épouvantables qui se passent dans l'intérieur du château.

Valérien était si mortellement atteint du besoin de dormir qu'il n'aurait pas eu la force d'avoir peur, même s'il eût été poltron. Des deux battants de la grande porte du château, un seul était encore ferme sur ses gonds; l'autre avait disparu, ce qui facilitait beaucoup l'accès des salles basses. Valérien franchit le seuil, traversa un large vestibule plein d'échos, et, se laissant conduire par un rayon d'étoile, blanc comme la queue d'une robe de fée, il se trouva bientôt dans un salon, et heurta du pied un meuble que sa main reconnut pour être un de ces larges divans jonchés de coussins, qu'on trouve dans toutes les résidences champêtres du Midi. Il lui fut impossible d'aller plus loin ou de chercher quelque chose de mieux; il s'assit d'abord, déposa ses pistolets à côté de lui, regarda par la fenêtre ouverte de funèbres saules qui pleuraient sur l'auge du puits, et s'étendant, avec une volupté de voyageur, sur le vieux édredon du vaste sofa, et il se souhaita le bonsoir et s'endormit.

Quelques heures après, Valérien, quoique profondément plongé dans son sommeil, entendit comme dans un

rêve un bruit effrayant composé d'une foule de bruits, mais que dominait un murmure sourd qui faisait trembler la terre, comme le glas aigu du tam-tam s'élève sur les mugissements d'un orchestre désolé. Le sommeil lutta longtemps contre le réveil; mais le fracas devint si formidable que les Sept Dormants eux-mêmes auraient bondi sur leur chevet centenaire. Valérien ouvrit donc les yeux, et se demanda ensuite, pendant quelques minutes, si son rêve horrible continuait. Ce n'était pas un rêve! Le château tremblait sur ses fondements; des voix intermittentes alternaient des syllabes lamentables avec les échos de l'escalier; un cri lugubre, pareil aux *vox ingens* de Virgile, sortait par moments des entrailles du sol, comme la plainte d'un homme enterré vivant, et on entendait un tumulte de ferrailles sourdes, comme si le démon eût appelé au sabbat toutes les chiourmes de l'enfer. — Ceci devient trop sérieux, pensa Valérien en secouant un léger frisson, après s'être assuré qu'il ne dormait plus.

Le voyageur arma ses pistolets, se leva sans faire le moindre bruit, marcha d'un pas de fantôme vers la porte du salon et jeta un coup d'œil dans le vestibule. Il ne vit rien d'abord, mais ce qu'il entendait brisait ses oreilles et donnait l'épouvante au cœur. Le grand escalier épuisait tous ses échos à répéter ce fracas horrible, et, aux pâles clartés des étoiles, tamisées par les crevasses des murs, on voyait flotter une fine poussière, soulevée sans doute par les pieds des danseurs infernaux, comme a dit le grand poëte :

Et leurs pas, ébranlant les voûtes colossales,
Troublent les morts couchés sous le pavé des salles. !

Toujours immobile sur le seuil, et toujours regardant avec des yeux effarés, Valérien distingua enfin quelque chose d'informe et de confus qui s'agitait à une petite ouverture très-haute, pratiquée sur la muraille du vestibule. Deux partis se présentèrent alors à son esprit troublé : le premier lui conseillait de rentrer dans le salon et de gagner les champs par la fenêtre basse, où flottaient les saules pleureurs ; le second parti était plus dangereux et plus noble : c'est celui-là qui fut embrassé. Un homme vraiment brave craint même de rougir de lui en l'absence de tout témoin.

Il examina donc, avec une attention minutieuse, le point lividement éclairé où s'agitait une chose mystérieuse, et, au moment où une subite irradiation d'étoile tomba et vint chasser les ombres, il aperçut distinctement, dans tout son relief, un bras couvert d'une manche de toile, dont la main s'agitait avec des convulsions perpétuelles. Valérien n'était qu'à dix pas de cette main ; il aligna le canon d'un pistolet sur cette direction, posa le point de mire sur le bras infernal et fit feu... On entendit un cri perçant, et un énorme et dernier fracas qui semblait provenir d'une cascade de ferrailles et de grappes de boulets d'airain.

Le vestibule devint silencieux, comme si tout l'enfer eût émigré en masse devant un coup de pistolet. Cette

brûlante expédition avait tout à fait éloigné le sommeil des paupières de Valérien ; il s'assit sur le sofa oriental, rechargea son arme, et résolut d'attendre le jour, les yeux ouverts, en cas de nouvel événement. La nuit s'écoula sans autre aventure. Aux premières lueurs de l'aube Valérien examina les localités. Des gouttes de sang rougissaient la muraille sous la petite ouverture, et le plancher du vestibule était jonché d'un immense attirail métallique, tombé sans doute du bras que la balle avait frappé.

De réflexions en réflexions Valérien arriva bientôt à une conjecture ingénieuse qui devait être une vérité. Il se rendit au village de Saint-Céry, et ne fut nullement étonné en apprenant que le barbier avait été appelé comme médecin chez maître Olivier, qui s'était blessé à la chasse. Indication prise du domicile de ce paysan, il se dirigea de ce côté.

La petite propriété rurale de maître Olivier était limitrophe de la terre du château des Trois-Tours. Sans se faire annoncer, Valérien entra dans une salle basse enfumée, où se trouvaient le barbier médecin et un homme assis sur une grande chaise de cuir : c'était maître Olivier.

— Eh ! bonjour, mes amis ! — dit Valérien d'un ton amical ; — je viens vous remercier et vous faire mes adieux.

Puis il passa au ton de l'intérêt compatissant, et il dit :

— Qu'avez-vous, maître Olivier ? Vous êtes bien pâle ! Que vous est-il donc arrivé ?

Le blessé balbutia quelques mots décousus, mais le barbier vint à son secours.

— C'est un accident fort commun chez les chasseurs, dit-il ; ce pauvre maître Olivier s'est blessé en chassant l'alouette, à la pointe du jour, et je suis venu le panser... Ça ne sera rien.

— Vous appelez ce métier la chasse aux alouettes ! — dit le voyageur en riant avec ironie. — Eh bien ! maître Olivier, ne chassez plus ainsi, croyez-moi ; mon conseil est bon. Ne jouez plus aux revenants au château des Trois-Tours.

Le blessé poussa un long soupir, et, tendant la main gauche par un geste suppliant :

— Monsieur, dit-il, ne me perdez pas ! Je suis père de famille.

— Ils disent tous qu'ils sont pères de famille quand ils ont fait un mauvais coup ! s'écria Valérien ; mais pourquoi vous amusez-vous donc comme un enfant à ces jeux dangereux ?

— Oh ! ce n'est pas un enfantillage ! dit le barbier.

— Voyons, dit Valérien ; je voudrais bien entendre la justification d'une pareille folie.

— Eh bien ! vous allez l'entendre, monsieur ; mais donnez-moi votre parole d'honneur que vous garderez ce secret, seulement jusqu'à l'an prochain.

— Volontiers, je vous la donne.

— Alors, poursuivit le barbier, je vous apprends que maître Olivier doit acquérir, à la dernière adjudication, la terre des Trois-Tours, qui sera vendue pour rien, c'est

à-dire pour très-peu de chose. Les deux propriétés sont voisines, et vous voyez que c'est une excellente affaire pour maître Olivier, qui n'est pas riche, et qui veut agrandir un peu son bien sans faire tort et préjudice à personne, puisque les Trois-Tours appartiennent à la commune, et non pas à un chrétien. Vous comprenez tout maintenant.

— Oui, dit Valérien, je comprends tout; c'est admirablement imaginé. Tant pis pour la commune et les imbéciles! Soignez-vous, maître Olivier. Devenez propriétaire, et je vous promets deux choses : de tenir ma parole, et de vous faire une visite quand vous serez châtelain et que vous ne serez plus revenant.

Valérien serra la main du fantôme, et sortit pour continuer son voyage pédestre dans le département du Var. Maître Olivier est enfin propriétaire du château des Trois-Tours, qu'il a très-mal payé. Par intervalle il s'amuse encore, pour maintenir la mauvaise réputation du lieu, à ferrailler dans le vestibule. Il passe pour un esprit fort, et le conseil municipal de Saint-Céry lui a fait obtenir du ministre une médaille d'honneur.

Ce récit terminé, madame de Saverny croisa les bras sur son sein et dit :

— Voilà une histoire qui tue sur place tous les revenants et tous les morts ! Est-ce ainsi, monsieur Octave, que vous soutiendrez vos théories sur les apparitions?

— Madame, — dit Octave avec sa gravité et son sérieux comique, — tout cela ne prouve qu'une chose, le prosaïsme de notre époque. Ces êtres merveilleux et si effrayants ne peuvent vivre que dans les siècles poétiques ; ils ont donné momentanément leur démission, et ils attendent. Ce sont d'odieuses contrefaçons qui remplissent l'intérim. Passons ensuite à la seule Dame noire qui puisse servir de pendant à une Dame blanche. Préparez-vous à frémir. Il ne s'agit point ici d'escamoter un dénoûment et de provoquer le rire après l'effroi. Que chacun prenne des poses solides et s'incruste sur son fauteuil. Mon récit aurait la puissance de déraciner un arbuste, si un arbuste avait des oreilles, comme au temps d'Orphée et de Linus.

LA DAME NOIRE

Justus Cleveland, à ce que rapporte un chroniqueur américain, était un jeune étudiant de Dresde par sa profession, et par son âme un héros d'Auguste Lafontaine, c'est-à-dire un héros blond, frais, rose, vigoureux, mais tellement accablé de santé, de force, de bonheur, qu'il s'était réfugié dans la mélancolie pour y déposer tout ce luxe d'existence intolérable à vingt ans. Justus se mit en devoir d'être amoureux. — Une bonne passion, se dit-il, va me maigrir à vue d'œil, et c'est alors seulement que j'aurai l'honneur de ressembler à ceux de mon sexe. Il fallait faire un choix parmi les jeunes filles de Dresde. Là était l'embarras. Le jeune homme, avant d'abaisser son regard sur les beautés matérielles et terrestres, s'était créé une femme idéale, un type céleste, qu'il ne rencontrait jamais sur ses pas. Dresde ne possédait rien en ce genre; il fallut donc se décider à chercher ailleurs.

Un jour, Cleveland entendit dans un salon un voyageur qui faisait, avec un enthousiasme impoli, l'éloge des femmes parisiennes; il regarda cet incident comme chose heureuse, et, après avoir réglé ses affaires, il

quitta sa ville de Dresde, où son amante idéale était introuvable, et se dirigea sur Paris. C'était vers le milieu de 1793, au plus fort de la Terreur.

Justus ne daigna pas observer le drame formidable qui se jouait en ce moment sur le pavé révolutionnaire ; il ne venait pas voir des Français, il ne cherchait que des Parisiennes ; tout le reste ne le regardait pas. La beauté rêvée, le type idéal ne se montraient pas : il voyait çà et là aux fêtes républicaines quelques visages charmants, mais jamais la réalité bourgeoise ne lui rendait son rêve d'amour. Une nuit, il marchait tête basse, à travers des quartiers sombres, pour regagner la petite rue des Mathurins Saint-Jacques, où il demeurait ; il vit sur une grande place l'échafaud dressé, comme si une exécution capitale allait avoir lieu. Cependant le bois homicide ne fonctionnait pas ; il était là comme un moissonneur fatigué du travail du jour et endormi sur le sillon.

La place funèbre était déserte ; un réverbère lui donnait une clarté sinistre, qui la rendait plus sombre encore. Le ciel se couvrait des nuages des ouragans, et ne laissait distinguer qu'une étoile, triste comme un diamant noir. Justus s'arrêta au pied de l'échafaud révolutionnaire et le considéra longtemps. Les réflexions que cet horrible spectacle faisait naître en lui ne doivent pas être mentionnées dans cette histoire. A force de regarder il crut d'abord voir, puis il vit réellement une femme habillée comme une veuve et agenouillée sur le plancher de l'échafaud, dans l'attitude de la prière. C'était trop respectable pour ne pas être respecté. Justus ne

regarda plus l'échafaud, il regarda la femme, et ses yeux ne s'en détachèrent plus.

Une heure s'étant écoulée, Justus s'alarma de l'immobilité de cette femme, qui ressemblait ainsi à une statue sépulcrale, et non à un être vivant. N'écoutant que la voix de l'humanité, il monta les degrés de l'échafaud, et, le bruit de ses pieds n'ayant pas distrait la femme de sa prière, il acheva de se convaincre qu'elle était évanouie, et sa main toucha légèrement la mantille de soie noire qui couvrait ses épaules. La femme fit un mouvement léger, leva la tête et regarda Cleveland. Au même instant une traînée phosphorescente d'étoiles éclaira le visage de l'inconnue... Justus poussa un cri et chancela sur ses pieds. Ce type idéal, ce visage rêvé, cette forme insaisissable, qu'il poursuivait depuis si longtemps à travers les hameaux et les villes, il venait enfin de les découvrir, et en quel endroit! et en quelle situation!

— Madame, dit-il d'une voix tremblante, nous sommes au milieu de la nuit, des ténèbres et du deuil; je vous offre mon bras et mon courage pour vous ramener chez vous.

L'inconnue se leva lentement et accepta le bras offert. Le jeune homme tremblait de joie et d'amour en descendant les marches de l'échafaud; quand il toucha le pavé, il demanda par un signe quelle était la direction dans laquelle il fallait marcher. La femme noire fit un geste d'indifférence et ne répondit pas.

— Peut-être n'est-ce pas une Parisienne, pensa Justus, et elle n'a point de domicile dans cette capitale. C'est

une malheureuse jeune veuve qu'une horrible exécution a probablement amenée à Paris.

Plein de cette idée, Justus lui dit :

—J'ai dans le voisinage, madame, une modeste chambre d'étudiant. Je vous offre cet asile indigne de vous ; je vais vous y conduire, et je passerai, moi, la fin de cette nuit sur l'escalier, où je veillerai sur votre sommeil.

La dame noire inclina la tête en signe d'adhésion. Cleveland ressentit un mouvement électrique de joie qui brûla en même temps les racines de ses pieds et de ses cheveux. Ils s'acheminèrent tous deux vers le sombre carrefour des Mathurins Saint-Jacques, et lorsque Justus découvrit sa vieille maison, elle lui sembla plus belle que la colonnade du Louvre : l'amour est un architecte qui change les masures en palais. Justus ouvrit sa porte d'une main convulsive, monta l'escalier en précédant l'étrangère mystérieuse, et, après l'avoir introduite dans sa chambre de garçon, il la salua respectueusement, et sortit pour passer la nuit sur les marches extérieures, comme saint Alexis qui dormait dans la cage d'un escalier. L'insomnie dévora cette nuit. Aux premières lueurs de l'aube. Justus se mit en devoir de chercher un logement plus conforme à sa nouvelle position. Il loua un premier étage rue Mazarine, nº 14, abandonné tout meublé par un émigrant, et, quand l'heure lui parut convenable, il remonta l'escalier de la rue des Mathurins Saint-Jacques, et heurta doucement à la porte de sa chambre avec le plus timide des doigts. Il prêta l'oreille, et n'entendit rien. Un second

coup fut donné, plus fort que le premier, puis un troisième plus fort que le second ; même silence. Il attendit.

Aucun bruit ne se faisait dans l'intérieur de la chambre; elle était muette comme un tombeau. Onze heures sonnèrent à Saint-Séverin. Justus prononça le mot de madame ! d'une voix polie, mais accentuée très-fortement. Toujours rien ; pas même un écho ! Il n'était pas plus avancé à midi.

Ce silence obstiné commençait à devenir alarmant ; car un rapide et pudique coup d'œil donné à la serrure attestait que la clef fermait la porte en dedans.

— Oh ! s'écria-t-il avec l'accent du désespoir, ouvrez, ouvrez, madame ! Un plus long silence trouble mes esprits et va me conduire malgré moi à l'effraction. Même résultat. Cette porte d'étudiant était mal assujettie sur ses gonds ; elle céda au premier coup. Justus se précipita vers l'alcôve. La femme noire était couchée sur le lit, la tête tournée vers la ruelle, et le souffle du sommeil ne se faisait point entendre. Justus tout frissonnant s'approcha plus près d'elle, examina son visage... Plus de doute, elle était morte !

Cleveland prit la pose de Marcus Sextus devant le cadavre de sa fille : l'immobilité et le silence du désespoir. Trouver la femme si longtemps rêvée et la perdre presque au même instant, il n'y avait pas de paroles pour exprimer une douleur inventée par l'enfer pour un seul homme. Cependant, comme le caractère germanique ne perd jamais ses droits, même dans un malheur suprême, Justus comprit qu'il ne pouvait pas garder éternellement son at-

titude, et que son titre d'étranger lui imposait l'obligation d'aller exposer au magistrat spécial cette horrible aventure, afin de ne pas être compromis plus tard comme assassin.

Il se rendit donc chez un officier de justice, et fit son rapport avec tant de larmes et de sanglots qu'aucun soupçon ne pouvait tomber sur lui. Le magistrat, suivi de quelques agents subalternes, se dirigea vers la maison de Justus, qui marchait en avant. Rien n'était changé dans la chambre funèbre. La jeune femme avait la roideur du cadavre ; il était impossible d'admettre un évanouissement comme simulacre de consolation.

L'officier examina le cadavre avec attention, et, se tournant vers Justus, il lui dit :

—Je reconnais parfaitement cette femme, elle a été exécutée hier.

—Mais c'est horrible, ce que vous racontez là ! interrompit la comtesse de Saverny en fermant avec sa jolie main la bouche du narrateur. Avec quelle gravité d'historien véridique il nous débite ces atrocités inouïes !

—Madame — dit Octave en dégageant à regret sa bouche d'une étreinte charmante — je n'irai pas plus loin, puisque mon histoire vous déplaît ; passons à l'*étoile des satellites*.

—Comment, vous nous privez du dénoûment de la Dame Noire? s'écria le cercle de Saverny.

— C'est que, dit Octave, tout ce que vous avez entendu jusqu'à présent de la Dame Noire est une idylle, une pastorale auprès de l'atrocité du dénoûment.

— Ah! dit la comtesse, vous avez un dénoûment plus affreux que tout ce que vous avez dit?

— Incomparablement plus affreux, madame... voyez si vous êtes bien aise de l'entendre.

— Je propose de mettre l'audition du dénoûment aux voix, dit l'amiral.

— C'est constitutionnel, remarqua M. de Saverny; adopté!

— Adopté! chanta le cercle.

— Je n'adopte pas, moi, dit la comtesse.

— Madame, dit Octave, nous vivons sous l'empire des majorités. Si le suffrage universel de votre cercle vote l'audition de mon dénoûment, je dois me soumettre, même au malheur de vous contrarier.

— Aux voix! aux voix! cria le chœur.

Les voies recueillies, le denoûment fut voté à l'unanimité, même par la comtesse, ce qui excita une hilarité générale très-parlementaire.

— Ah! vous croyez, dit Octave, que je vais conter des histoires de revenants à l'usage des nourrices ou d'Anne Radcliff! Je veux vous faire frémir sérieusement... Mais, quelque atrocité que vous puissiez entendre, écoutez-moi, je vous prie, jusqu'à la fin, sans murmurer.

Un oui général répondit.

— C'est bien, continua Octave, je vais arriver au dénoûment... Écoutez-moi en silence.

— Nous vous écoutons, dit la comtesse; tous vos préambules énervent l'auditoire. C'est intolérable!

— Madame, je fais mon métier, poursuivit Octave...

Nous sommes dans la chambre de Justus Cleveland... le magistrat a parfaitement reconnu la jeune femme... Oui, affirme-t-il, c'est une victime immolée hier sous nos yeux; j'ai fait moi-même le procès-verbal de l'exécution. En même temps il découvrit le cou du cadavre et montra du doigt un collier noir très-serré que portait la jeune femme. En voulez-vous la preuve? dit-il; regardez!

Le magistrat détacha le collier noir, et la tête du cadavre roula sur le lit...

—Oh! ceci passe les bornes, s'écria la comtesse en interrompant avec vivacité; on ne se moque pas ainsi d'un auditoire.

—Madame, dit Octave, vous violez nos conditions! Prenez garde!

—Eh! qui ne les violerait pas, monsieur, en écoutant de pareilles horreurs?

—Attendez donc la fin, madame...

—Comment! il y a encore une autre fin que celle-là?

—Sans doute, madame.

—Quelque chose de plus fort?

—Oui, madame.

—C'est impossible, monsieur!

—Madame, vous allez voir.

—Voyons.

—Je poursuis, dit Octave...

Justus Cleveland se leva et dit :

—Je jure de passer ma vie dans cette chambre funèbre et de ne jamais en sortir.

— Vous en êtes le maître, dit le magistrat, pourvu que vous payiez le loyer.

— C'est mon affaire, dit Justus.

Il congédia les hommes de police, ferma la porte, entassa derrière tous les meubles comme pour soutenir un siége, ferma les deux fenêtres hermétiquement et s'assit à côté du lit. Il passa ainsi trois mois dans la douleur et la retraite, et...

Une nouvelle explosion de la comtesse coupa la phrase du narrateur.

— Vraiment! monsieur! dit-elle, vous abusez de la crédulité des gens! Votre jeune héros a déjà passé trois mois dans une petite chambre barricadée?

— Sans doute, madame; je raconte une histoire, et il m'est impossible de m'écarter de la vérité pour plaire aux esprits forts. Permettez-moi donc de continuer ma narration.

« Pendant son effroyable tête-à-tête, Justus Cleveland ne veillait ni ne dormait; il se trouvait dans un état de somnolence indescriptible, et sous l'influence d'un épouvantable cauchemar qui lui représentait la fatalité. Sa vision se traduisait à ses yeux par une furie aérienne, se détachant sur une immense étoile de feu et de sang, et laissant échapper de ses mains les traits qui doivent conduire au malheur ceux qu'ils atteignent, et sans cesse il répétait: « Voyez là! voyez là! c'est ma mauvaise étoile! »

— De grâce, monsieur Octave, n'achevez pas cette histoire, elle est si horrible qu'elle devient incroyable, et je ne consentirai à en écouter la fin que lorsque vous m'au-

rez dit qui vous l'a racontée, et comment on vous en a garanti l'authenticité.

— Ma réponse est facile, madame ; je tiens ce récit de M. Irwing.

— Beau témoignage! Et qui l'a raconté à M. Irwing?

— Un homme digne de foi, madame ; c'est Justus Cleveland lui-même, qui a raconté cette histoire dans une chambre du château des Trois-Tours.

— Et quel est cet étrange château?

— Mon Dieu, cet étrange château est celui que maître Olivier de Saint-Céry acheta pour presque rien à l'aide de sa ruse fanatique, et qui est devenu la maison des fous du département du Var : Justus en était locataire.

— Justus était fou!

— Oui, madame, fou de naissance, et il racontait des histoires comme celle-là aux visiteurs de la maison.

Un murmure de satisfaction courut dans la société de Saverny, et la comtesse, riant aux éclats, serra la main d'Octave de Nizier.

— Je suis enchantée, dit-elle, de la fin de cette histoire, car il m'eût été impossible de dormir ; voilà précisément l'heure de la séparation. A demain soir, mes amis.

Chacun se retira, le cœur léger, et comme délivré d'un horrible cauchemar avant le sommeil

---

La nuit suivante, le cercle était réuni, selon son usage, et prêtait une grande attention à un récit maritime de l'amiral et à une dissertation sur la boussole et l'aiguille aimantée.

— Voilà un mystère, disait la comtesse, que je ne comprendrai jamais.

— Parbleu ! c'est un mystère ! disait l'amiral.

— Ce n'est pas une raison, monsieur. Il y a des mystères qui se laissent comprendre ; mais une aiguille qui se tourne sans cesse vers le nord, sous prétexte qu'elle a de l'aimant au bout !

— Mais, madame, puisque cela est, cela doit être.

— Vous disiez donc, amiral, qu'il y a une étoile au pôle nord du ciel qui sert de guide aux marins ?

— Oui, madame, et on la nomme justement l'*étoile du marin*, à cause de cela... Elle est là ; regardez, madame, dans ce coin du ciel...

— Et elle est toujours là ?

— Toujours. Les autres étoiles, dans le mouvement de la sphère céleste, montent et descendent ; mais l'étoile du marin ne varie pas dans sa position. J'ai entendu chanter en rade de Toulon, par un mousse qui avait été enfant de chœur, une chanson adressée à cette étoile, et dont je me souviens encore...

— Oh ! vous allez nous la chanter ! dit la comtesse.

— Y songez-vous, madame ! Un amiral chanter une

romance comme un ténor d'opéra-comique ! Et que dirait le conseil de l'amirauté que je préside?

— Eh bien ! le conseil de l'amirauté ne vous défend pas de la réciter, n'est-ce pas?

— Non, madame.

— Récitez-nous-la donc, mon cher amiral.

— Je veux bien.

Et l'amiral récita la chanson du marin que voici :

Le ciel est noir, la mer gronde,
Les dangers sont grands la nuit;
Seul fanal levé sur l'onde,
Une seule étoile luit;

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir, c'est l'étoile
Du marin.

Sa douce clarté console
Le marinier qui s'endort;
C'est la divine boussole
Qui doit le conduire au port.

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir, c'est l'étoile
Du marin.

C'est un flambeau tutélaire:
Dieu l'a placé de sa main;
C'est le phare qui l'éclaire
Dans les ombres du chemin.

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir, c'est l'étoile
Du marin.

C'est la Madone qu'implore
Le pêcheur au désespoir,
Et qui toujours à l'aurore
A sa sœur l'a fait revoir.

Sa lueur blanchit la voile,
Rayon serein,
Rayon d'espoir, c'est l'étoile
Du marin.

Cette petite poésie récitée, madame de Saverny en demanda une copie, pour la confier à un maëstro de ses parents, qui était toujours en quête de paroles musicales pour ses compositions. La conversation reprit ensuite son cours sur la terrasse du château grenadin.

—Amiral, dit la comtesse de Castel-Blanca, vous qui avez vu tous les pays du monde, vous devez avoir une ample provision d'histoires et d'anecdotes.

— C'est vrai, madame la comtesse ; mais de tout ce que j'ai appris en courant ainsi d'une station maritime à l'autre, je n'ai guère gardé que le souvenir donné à ces événements regardés en passant et au hasard, parce qu'ils viennent à votre rencontre. Je préfère les légendes de mon pays natal et les contes de mon enfance.

—Amiral, dit madame de Saverny, enlevez donc la parole à M. Octave; vous la lui rendrez demain.

— Volontiers, mesdames, si M. de Nizier le permet toutefois.

— Racontez, mon cher amiral, dit Octave ; je cède la parole d'autant plus volontiers que je suis occupé de la solution d'un grave problème.

— Silence ! monsieur, dirent les jeunes femmes ; vous cherchez à piquer notre curiosité avec votre problème.

— C'est charmant de passer ainsi la nuit à causer aux étoiles, dit la comtesse de Castel-Blanca, sous un ciel aussi pur que celui-ci.

— Amiral, dit le maître de la maison, vous avez la parole.

Et l'amiral raconta ce qui suit :

DON JOSÉ DE RIBÉRA

I

Une vénérable mère disait un jour à sa fille :

— Je mourrai bientôt, ma fille, et je te laisse, avec un regret, sur une terre et dans un pays où les plus grands périls t'attendent. Notre famille a des ennemis puissants chez les hommes d'une autre famille, et je sais que des serments criminels, prononcés dans d'horribles orgies, te menacent...

— Moi, ma mère ! interrompit la fille.

— Écoute-moi jusqu'au bout, mon enfant. Ces serments ne menacent pas ta vie... Les hommes qui se vengent d'une femme ne la tuent pas... Nos ennemis, les tiens, sont des ennemis implacables. Ils ont juré de se venger, ils se vengeront ; c'est pourquoi ne me regarde pas avec cet œil inquiet et effaré. Écoute-moi ; ce que je vais te dire est d'une mère tendre ; il faut qu'avant de mourir je t'aie armée pour le combat.

— Je vous écoute, ma mère.

— Tu connais, parmi mes écrins, un coffret parfumé que je n'ai jamais ouvert devant toi, que je n'ouvre jamais. Ce coffret renferme ce que nous possédons de plus précieux. Jadis nos pères étaient en guerre perpétuelle avec les Sarrasins. Ceux-ci vinrent un jour jusqu'au monastère de Cochamba, célèbre par la richesse de ses reliquaires et la vertu de ses religieux. Il y avait surtout à Cochamba une Vierge miraculeuse dont la statue d'or sans cesse entourée de mille lumières, resplendissait de pierreries. Elle était si bonne, la Vierge de Cochamba! Elle guérissait les malades, elle consolait les affligés. Dans toute la contrée, nul n'aurait voulu d'un ornement qu'on lui aurait demandé pour cette bonne Vierge. C'est ainsi qu'une de mes ancêtres lui donna un voile, admirable travail de broderie, qu'elle tenait des bontés du roi don Alphonse de Castille, qui dans son temps fut surnommé le Sage. Quand les Sarrasins arrivèrent, ils avaient trompé la surveillance de nos hommes d'armes, et personne ne leur opposa de résistance. Ils mirent tout à sac et à pillage. Notre belle madone disparut. Mais, chose merveilleuse! les mécréants n'avaient pas emporté le voile de don Alphonse de Castille!!! Il fut rendu à mon aïeule qui le donna à sa fille, sa fille le donna à ma mère, qui elle-même me l'a transmis comme je vais te le transmettre.

La pieuse femme s'arrêta un instant, puis continua ainsi :

— Écoute-moi encore, ma fille bien-aimée, car tout ce que j'ai dit ne serait rien si je n'achevais pas. Ce voile

précieux, qui a reposé sur la tête et les épaules de la Vierge miraculeuse, est doué de qualités éminentes. Contre les ennemis qui ont juré ta perte, ce frêle tissu sera un rempart protecteur. Porte-le toujours, ne le quitte jamais, ma fille; c'est la prière que t'adresse une mère qui se sent mourir; les ans s'appesantissent sur elle et creusent la tombe sous ses pas. Tu exauceras cette prière, n'est-ce pas, ma Joachina chérie?...

Joachina, c'était le nom de la jeune fille, ne répondit que par un signe d'assentiment.

Émue de l'anxieuse sollicitude que montrait sa mère Incarnacion, pour son avenir, elle cherchait, dans sa jeune tête, la clef des énigmes cachées sous ces mots de périls et de vengeances. Son esprit errait à l'aventure et s'égarait dans mille imaginations bizarres. Incarnacion avait quitté sa fille pour entrer dans ses appartements. Elle revint bientôt tenant à la main un admirable coffret de bois de senteur dont les ciselures et les incrustations rappelaient les arts d'une autre époque. Cette femme vénérable en tira, avec une émotion pieuse, un voile noir, léger tissu de gaze que rehaussait une broderie splendide, magnifique chef-d'œuvre à l'aiguille. Sans doute les mains habiles de quelque noble châtelaine avaient consacré à ce patient travail les longues heures de loisir que lui laissait l'absence d'un époux guerroyant contre les infidèles!

Joachina suivait de l'œil tous les mouvements de sa mère, et en même temps admirait la richesse et le fini de la broderie. Incarnacion avait lentement déployé le

voile, et, le tenant des deux mains, elle le posa sur la tête et sur les épaules de Joachina.

C'était une belle jeune fille dont les cheveux aussi noirs que l'ébène tombaient en boucles ondoyantes sur un cou souple et flexible, sur des épaules arrondies, et dont la peau avait le brillant et le poli des blanches étoffes de soie. Son visage, outre la régularité des lignes, avait cette blancheur mate, brillante et transparente, particulière aux femmes de son pays. Sa taille élégante savait allier dans le port la grâce avec la dignité. Tout en elle était doux, harmonieux et suave. Parée du voile noir de la Vierge miraculeuse, elle apparaît plus belle encore, et sa mère en y posant la dernière agrafe ne peut s'empêcher de l'admirer.

— Maintenant, s'écrie Incarnacion, vienne la mort : je l'attends avec tranquillité ; les méchants ne pourront rien contre ma fille.

Joachina reste silencieuse. Elle ne comprend pas bien ni les craintes maternelles, ni les projets ennemis. Seulement avec un coin du voile noir elle essuie furtivement une larme qui, après avoir brillé comme une perle au bout de ses cils bruns, trace lentement un sillon sur sa joue. Joachina avait alors quinze ans. Sa mère ne touchait pas encore au demi-siècle. Rien ne faisait donc prévoir une séparation prochaine. Mais Incarnacion avait dit vrai quand elle avait parlé de la mort qu'elle sentait venir.

Veuve avant l'âge, et d'un intrépide soldat qui était tombé sous le poignard d'un assassin, elle avait éprouvé

le contre-coup cruel de cette mort. La vengeance avait fait deux victimes, celle qui était tombée, et celle dont la vie, consumée par le deuil, les angoisses et les sollicitudes, allait bientôt finir. Un mois à peine s'est écoulé depuis que Joachina a entendu les terribles révélations de sa mère, et Incarnacion touche à ses derniers moments. Au chevet de la mourante la jeune fille est agenouillée et prie. Sa mère n'entend déjà plus le murmure de cette prière, mais, jusqu'à la dernière heure, son regard, en s'éteignant, distingue le voile noir de la Vierge miraculeuse!

Bientôt Joachina resta seule sur la terre.

II

Situé au pied des dernières montagnes des Pyrénées-Occidentales, le bourg de Sunya mire ses blanches habitations dans les eaux limpides de la Vargas, qui court à quelques lieues de là mêler ses eaux douces aux ondes amères de l'Océan. Sur les bords de la rivière croissent en grand nombre les lauriers blancs et roses; leurs tiges flexibles, leurs odorants bouquets se mettent sous la protection des troncs géants des catalpas qui laissent pendre entre leurs larges feuilles de longues grappes de blanches clochettes veinées de pourpre et d'or. Le lit du fleuve est partout encombré d'arabesques de nénuphar au milieu

desquelles viennent s'ébattre de grandes compagnies de cygnes blancs et noirs, promenant avec majesté dans toutes les directions des zéphyrs leur cou flexible comme un gouvernail.

De tous côtés, dans la campagne arrosée par la Vargas, on ne voyait qu'aloès, agaves, cactus aux formes charnues et puissantes, yuccas aux dards flexibles, aux fleurs ravissantes de blancheur, mimosas, orangers, grenadiers, palmiers, cèdres, tamaris, acanthes, arbres et plantes d'Europe et d'Orient, parfum et verdure, tout ce que la nature a de plus riche sous un ciel toujours clément, un désert de végétation, une terre où l'homme peut faire à sa bien-aimée mille chambres nuptiales avec des colonnes enivrantes de parfum et de fraîcheur, sans qu'aucun bruit indiscret vienne jamais troubler leurs paroles d'amour!

C'est au milieu de ces magnificences qu'est située la maison de Joachina. Simple et modeste demeure, elle emprunte ses plus beaux ornements à cette nature luxuriante qui l'environne.

A Véra, bourg voisin de Sunya, une maison, au contraire, frappe tout de suite les regards du voyageur. C'est le manoir des comtes de Élipand, véritable forteresse, avec ses fenêtres crénelées et ses fossés profonds. Les Élipand sont les ennemis traditionnels et héréditaires de Joachina.

Une cause futile fut le prétexte de cette guerre. Dans un tournoi, la noble dame chargée de récompenser le vainqueur avait favorisé l'ancêtre de Joachina. Le comte

de Élipand, qui avait courtoisement disputé la victoire, ne put subir cet échec, et quelque temps après il tua traîtreusement, par derrière et par surprise, celui qui lui avait été préféré. Ce meurtre fut cruellement expié, et depuis trois générations rarement l'homme échappait à la mort violente qui sans cesse le menaçait.

De même que Joachina, le comte don Luis de Élipand restait seul de sa famille. Jeune encore et vigoureux, nonobstant une vie agitée et semée d'alarmes (c'était lui qui avait fait Joachina orpheline), il avait juré de mettre un terme à cette guerre d'extermination que se faisaient les deux familles par un dénoûment qui ferait pâlir les plus ingénieuses conceptions des vengeances célèbres.

Ce serment fatal, rapporté à Incarnación, avait aux regrets de la veuve ajouté les angoisses maternelles. Cependant les jours succédaient aux jours, les mois aux mois, et depuis plus d'une année la terre recouvrait le corps inanimé de sa mère, sans que Joachina eût aperçu l'ombre même d'un péril. Il est vrai qu'elle ne quittait pas plus le voile noir de la Vierge miraculeuse qu'une place fortifiée ne quitte ses lourds remparts de pierre. Ce voile léger était son rempart, et les hommes, qui chaque jour attaquent et jettent par terre les plus solides murailles, n'attaquaient pas la jeune fille ainsi défendue. Il reposait toujours sur sa tête et sur ses épaules. Sous les arbres des promenades, à l'église, à la maison, toujours on la voyait drapée dans la superbe broderie de la madone. Ce fut néanmoins ce voile qui la fit un jour

remarquer d'un cavalier du voisinage, qui par hasard était venu à Sunya.

L'heure de la prière avait attiré les fidèles à l'église. Tapie dans un coin de la chapelle consacrée à la Mère des Sept-Douleurs, Joachina priait recueillie, quand tout à coup l'éperon d'or du chevalier retentit sur la dalle sonore. Nul ne pourrait dire pourquoi, en cet instant, le cœur de Joachina battit avec violence. Le cavalier passait quand le voile noir attira son attention, et il s'arrêta, lui aussi, comme pour prier.

Une belle taille, une fière mine que servaient à merveille une longue et soyeuse chevelure brune, un front dont la pureté semblait échappée à la figure d'une jeune fille, une moustache noire finement découpée sur la lèvre, un œil d'où jaillissaient par moment des éclairs rapides, une pose noble, gracieuse et mélancolique, tel apparut ce jeune homme à Joachina, dans un regard furtif que celle-ci lui lança.

Mais ce regard avait été saisi au passage. Il avait frappé en plein cœur *don José de Ribéra.*

Joachina elle-même avait senti un trouble intérieur. Honteuse, elle avait cherché un refuge dans la prière, et elle adressait des paroles ferventes à celle qui console. Cloué à sa place, don José ne la quittait pas de l'œil. Il savourait toutes les harmonies qu'exhalait cette belle jeunesse, et son imagination flottait dans des rêveries ineffables. Les prières étaient finies; les fidèles abandonnaient le temple. Quand elle passa près de lui, son cœur tressaillit et son âme fut inondée d'une immense

joie. Il suivit longtemps la jeune fille d'un de ces regards veloutés par l'amour, qui n'appartiennent à l'œil de l'homme qu'en ces moments suprêmes.

La nature était dans ses plus beaux jours. Le printemps diaprait la campagne de ses plus riches couleurs. Les fleurs, ouvertes par un soleil de mai, laissaient tomber de leurs calices féconds des parfums délicieux qui embaumaient l'air et chargeaient la tiède atmosphère de senteurs enivrantes. La joie et l'amour étaient partout.

Aussi quand Joachina, après avoir, sous le charme du doux regard de l'étranger, traversé ces campagnes heureuses, regagna sa demeure isolée, elle n'y trouva pas le repos qu'elle y avait laissé quelques heures auparavant. Le trouble dont elle avait été saisie à l'église marchait avec elle. C'était désormais son compagnon. Don José de Ribéra n'était pas plus tranquille. Pour la première fois il faisait connaissance avec ce sentiment d'amour profond et vrai, source de nos plus douces félicités et aussi parfois de nos douleurs.

A la même heure, un autre homme cherchait à mettre à exécution ses pensées criminelles.

Toujours face à face avec ses idées de vengeance, toujours prêt à accomplir son serment, le comte de Élipand n'ignorait rien de ce qui se passait à Sunya. Plusieurs fois il avait suivi la jeune fille sans qu'elle l'aperçût; mais toujours un obstacle secret, un charme inconnu l'avait arrêté; sans doute les vertus cachées du voile noir de la Vierge miraculeuse. Rarement, depuis la mort de sa mère, Joachina paraissait en public. Sauf l'église,

où l'on était sûr de la toujours rencontrer aux heures de la prière, on ne la voyait presque nulle part, et chacun la louait de cette grande réserve.

Cependant une fête qui, à cette époque, mit en émoi tout Sunya, devait la décider à rompre avec ses habitudes d'austère retraite. Une course de taureaux, avec ses émouvantes péripéties, ses brillants *picadors*, ses *chuchillos* bariolés, ses intrépides *matadors*, a de tout temps été un spectacle merveilleux en Espagne. Or c'était une fête de ce genre qu'on préparait à Sunya. De toute la province on devait accourir pour assister à ces scènes aussi variées que palpitantes d'intérêt; et peut-être l'espoir de rencontrer, parmi ces étrangers venus de toutes parts, le beau don José de Ribéra, fut-il pour quelque chose dans la détermination de la jeune fille.

III

Le matin de la fête, toute la petite ville était en mouvement. Les étrangers arrivaient en foule, et chacun recevait des amis ou des hôtes. Dans les rues, sur la place, aux promenades, on ne s'abordait que la joie au front, le propos léger à la bouche, l'épanouissement du bonheur dans tout le corps.

A l'heure indiquée, tout le monde se porta au cirque. et bientôt le vaste amphithéâtre n'eut plus une place

vide. Il y avait là des femmes de tout âge et de toute beauté; mais, comme le diamant ne brille jamais d'un éclat plus vif qu'au milieu des pierres précieuses de toutes sortes, à chacune desquelles il emprunte quelques-uns des reflets qui étincellent dans son prisme scintillant, de même Joachina, au milieu de toutes ces femmes belles, resplendissait d'une beauté sans pareille. Un instant tous les regards s'arrêtèrent sur elle, quand elle entra radieuse avec son voile noir jeté sur sa chevelure magnifique, dont l'ébène miroitait sur une blanche rose.

Le taureau fut lâché et les picadors entrèrent en lice. Aussitôt toute l'attention fut absorbée par le spectacle. Cependant deux regards ne quittaient pas la jeune fille, le regard du comte don Luis de Élipand et le regard de don José de Ribéra.

— Bravo, picador! cria la foule à un coup de lance admirablement porté au taureau, au moment où celui-ci allait éventrer un cheval et mettre en péril la vie du cavalier.

— Que la sainte Vierge te protége, mon fils! cria-t-elle à un chuchillo téméraire qui, avec une rare intrépidité, venait attacher ses dards chargés de fusées pétillantes au cou musculeux et aux flancs de la bête sauvage.

— Vive le taureau! quand quelque coup de corne malheureux déchirait les chairs et faisait jaillir le sang de quelque infortuné ou maladroit lutteur.

C'est le tour du matador; car l'animal est arrivé au paroxysme de sa rage. Ses naseaux fument, et l'écume qui sort de sa bouche et de ses narines est teinte de sang.

Deux coups de lance lui ont ouvert le flanc; ses yeux jettent des flammes; sa fureur ne connaît plus de bornes. Le matador fait son entrée et la foule applaudit. Son costume éblouissant est chargé d'or et de broderies. Il salue en tirant sa bonne épée à double tranchant, et la foule bat des mains. Sur l'épaule d'un chuchillo il prend un lambeau de pourpre et s'approche résolument du taureau.

Celui-ci se précipite les cornes baissées; le matador l'attend de pied ferme. Son œil infaillible cherche le défaut de l'épaule. Mais l'instant est passé; ce ne sera pas pour cette fois. D'un bond le matador s'écarte, et les cornes du taureau ne frappent que le vide. La foule rugit d'impatience; elle attend le dénoûment et n'admire plus la souplesse qui le retarde. Mais le taureau s'est retourné; aussi prompt que lui, le matador a fait volte-face. Son lambeau écarlate brille et flamboie dans les yeux de l'animal. Le matador est atteint; il saisit la corne, il va périr... Non!... car son glaive acéré, pénétrant par le défaut de l'épaule, a couché son adversaire mourant sur le sable. Le drame est fini, et la foule crie bravo au matador, comme elle eût crié *Bravo, toro!* si celui-ci fût resté maître du champ de bataille.

Pendant que tous, l'esprit tendu vers l'arène, ont suivi les moindres accidents du combat, le ciel s'est couvert de sombres nuages. L'air devient lourd; les fleurs, comme affaissées sous leur propre poids, inclinent tristement leur tête vers la terre; sur les arbres, les feuilles agitées tremblent sans que le moindre souffle de vent sillonne l'es-

pace ; de larges gouttes de pluie tombent pesamment sur le sol et commencent l'orage épouvantable qui bientôt inondera toute la contrée. Chacun fuit, chacun a hâte de regagner sa demeure. Joachina prend précipitamment le chemin qui conduit à son habitation : c'est un sentier agreste tout bordé d'aubépines en fleurs. Dans sa fuite la jeune fille ne fait pas attention au voile noir de la madone de Cochamba. Il vole autour de sa tête ; mais dans son vol une branche indiscrète l'accroche et le retient. Joachina ne s'en est pas aperçue ; elle marche toujours, et le voile noir reste suspendu aux aubépines fleuries.

Deux hommes l'ont précédée dans le sentier. L'un, don José de Ribéra, l'attend, malgré l'orage, pour la voir passer seulement, derrière un rideau de sycomores et d'érables qui voile la maison. Il attendra longtemps et en vain ; car l'autre est don Luis de Élipand.

Au milieu de ce désordre de la nature, il est resté face à face avec sa pensée criminelle. Pendant la fête, il a vu Joachina si belle qu'il sent bien que tant de jeunesse et de beauté ne peuvent manquer de faire naître des adorations dévouées, et il a résolu de perpétrer ce soir même ses dernières vengeances. Caché derrière la haie, à un détour du sentier, il épie ; son cheval robuste est caché dans la forêt voisine. Il attendit quelque temps.

Aux quatre coins de l'horizon, les éclairs, en sinistres losanges, fendaient les nues ; leur bleuâtre clarté préludait au terrible bruit du tonnerre, qui éclatait enfin et était trente fois répété par les sonores échos des montagnes. A la sinistre lueur d'un éclair, Élipand aperçoit

près de lui la jeune fille éperdue, qui cherche un abri; elle n'a plus son voile noir, et ses cheveux flottent à l'aventure sur son cou d'ivoire. Élipand bondit sur elle comme un tigre sur sa proie, la saisit, la bâillonne, l'entraîne, et, avant qu'elle ait eu le temps de se reconnaître, la place sur son cheval et s'élance au galop dans la direction de Véra. Rien ne l'arrête, ni les branches des arbres, qui, secouées par la tempête, cassent et jonchent les allées de leurs débris, ni la Vargas, qui, grossie par les innombrables rigoles improvisées par l'orage, mêle le fracas des galets qui parquettent son lit à celui du tonnerre et des vents. Rapide comme la flèche, il fend l'espace et arrive à Véra.

La vélocité de cette course a rendu la jeune fille, qui, au premier instant, s'était évanouie, au sentiment de la situation présente. Aussi, quand, bâillonnée, brisée, le comte l'entraîne dans son appartement, elle se débat, elle retrouve ces forces suprêmes qui ne nous viennent qu'au dernier moment; elle oppose une énergique résistance à cette étreinte convulsive, et la force seule, brutale, violente, opiniâtre, peut la jeter dans une chambre isolée: c'est l'appartement retiré de don Luis, d'où nul ne pourra entendre les cris et les plaintes de la victime. Pauvre Joachina! Ainsi se débat le passereau sous la serre de l'autour.

IV

Don Luis a lâché la jeune fille et quitté l'appartement; elle est tombée demi-morte sur un fauteuil. Mais bientôt elle se relève et prie avec ferveur la madone qui l'avait toujours protégée. Ainsi agenouillée, avec un œil humide de prière et d'espérance, on dirait la statue de l'Invocation. Une première heure s'écoule, puis une seconde, et don Luis ne reparaît pas. Anxieuse, la jeune fille croit être le jouet d'un affreux cauchemar; elle cherche un prétexte à la moindre lueur d'espérance, mais l'espérance ne vient pas. Don Luis éloignait ses serviteurs et faisait les derniers préparatifs de sa vengeance.

Cependant don José, après avoir longtemps et vainement attendu, avait profité d'un répit de l'orage pour reprendre le sentier qui conduisait à Sunya. Arrivé devant l'indiscrète aubépine qui avait dérobé le voile noir de la jeune fille, il le reconnut, et mille sinistres pensées traversèrent son esprit.

Sous différents prétextes tous les serviteurs ont été éloignés du château de Élipand. La maison est complétement isolée; le comte don Luis y est seul avec Joachina. Il tient sa vengeance; cette pensée suffit pour faire rayonner d'un contentement infernal la figure du comte. Il ne s'attendait plus qu'à une faible résistance, et sa

haine héréditaire serait assouvie. Quand il rentra dans l'appartement où il avait laissé la jeune fille, Joachina était assoupie dans une de ces poses molles et voluptueuses que prennent les jeunes filles dans leur sommeil. Au bruit de la porte elle se réveilla et se tint debout.

Le comte alla droit à elle et voulut la toucher, mais la jeune fille, faisant quelques pas en arrière, se défendit, renversant les meubles entre elle et son lâche ravisseur. Lutte inutile! Déjà la main profane du comte a effleuré la chevelure flottante et parfumée de la jeune fille; son bras enlace cette taille élégante. Sous cette étreinte la jeune fille s'abat, et déjà le comte pose ses lèvres lascives sur le cou détendu, quand la porte retentit sous les coups redoublés d'une main énergique et tombe brisée en éclats.

Avant qu'Élipand ait eu le temps de se relever et de se reconnaître, un homme se précipite dans l'appartement; une épée nue brille dans sa main et frappe le comte qui reste à terre baigné dans son sang. Le libérateur inconnu jette rapidement son manteau sur les épaules de la jeune fille et l'entraîne après lui; à peine dehors, il remet sur sa tête le voile noir de la Vierge miraculeuse de Cochamba!

C'était ce voile qui avait guidé *don José de Ribéra* au château de Élipand. Comme tout le pays, don José savait la rivalité des deux familles, et, en trouvant cette broderie accrochée aux aubépines du sentier, il ne douta pas que la jeune fille ne fût tombée dans un guet-apens.

Cependant Joachina suivait avec joie son libérateur,

dans lequel elle avait reconnu le beau cavalier des heures de la prière. L'orage touchait à sa fin; la pluie ne tombait plus; le tonnerre grondait encore à la sourdine, mais les nuages pesants se retiraient lentement, portés sur les ailes des vents; la terre se ranimait et se préparait à faire coquettement servir cette ondée à sa parure du lendemain. Bientôt l'azur du ciel ne fut plus terni que par quelques flocons blancs et rares d'une neige vaporeuse; quelques étoiles montrèrent leur front timide, et la lune même éclaira de sa pâle et mélancolique clarté le chemin que suivait la chevauchée silencieuse et rapide de Joachina et de son libérateur, don José de Ribéra.

Quand les serviteurs rentrèrent au château de Élipand, leur maître n'était plus; la blessure avait été profonde et sûre. Le bruit de cette mort se répandit promptement dans la contrée, et tout le monde s'en réjouit, car tout le monde aimait Joachina, aussi bonne que jeune et belle. C'est pourquoi, quand, deux mois plus tard, l'église de Sunya se revêtit de ses plus beaux ornements, quand les cloches envoyèrent dans les airs leurs plus joyeuses volées pour le mariage de Joachina et de don José de Ribéra, la foule accourut plus nombreuse et tout aussi heureuse que pour le combat de taureaux. Le prêtre bénit avec bonheur cette union. La jeune fille fonda à la Vierge, sa patronne, une magnifique chapelle; elle l'orna d'une belle statue d'argent, et sur ses épaules repose maintenant le voile noir de la madone de Cochamba ! Joachina n'a maintenant d'autre voile que son voile nuptial. Il la protége tout aussi bien que celui d'Alphonse de Castille.

Après la première émotion produite par ce récit de l'amiral :

— Eh bien ! monsieur Octave, dit la comtesse de Castel-Blanca, avez-vous enfin trouvé la solution de votre difficile problème ?

— Non, madame la comtesse, et j'en suis désolé : je voulais vous faire part de ma découverte, et je ne le pourrai que demain.

— Et pourquoi pas aujourd'hui ?

— Parce que j'ai fait une découverte plus importante encore.

— En regardant le ciel ?... car vous n'avez fait que cela pendant que l'amiral parlait. Je croyais que c'était jalousie de conteur.

— Oui, madame, en regardant le ciel.

— Et quelle est cette découverte, monsieur le savant ?

— Elle se rapporte à nos entretiens des jours précédents.

— Me voilà bien avancée. Expliquez-vous donc, monsieur ; vous nous faites mourir d'impatience.

— Madame, dit Octave gravement, les étoiles ne doivent pas nous faire oublier les planètes. Quant à moi, je vous avoue mon faible : une planète avec ses satellites a toutes mes affections ; je la préfère à Sirius, à l'*épi de la Vierge*, à Ibis ; une planète est humaine ; c'est

notre voisine, notre amie, notre sœur, tandis qu'une étoile reléguée dans l'infini n'a pas l'air de s'occuper de nous et ne nous éclaire même pas. Les influences d'une planète sont toute-puissantes aussi; nous agissons souvent, à notre insu, par sa volonté supérieure, ainsi que l'atteste l'histoire que je vous ai promise, et que j'intitule : *La planète et ses satellites.*

— Ceci au moins promet d'être plus gai que les aventures de Justus, dit la comtesse.

— Vous jugerez, madame.

Et Octave commença le nouveau récit.

LA PLANÈTE ET SES SATELLITES

— En général, les veuves sont jeunes et charmantes, c'est dans l'ordre. — Vous allez déjà m'interrompre, madame de Saverny?

— Certainement, je vous interromps, monsieur! Quel étrange début sur les veuves nous faites-vous là?

— Hier, madame, vous avez censuré mon dénoûment; aujourd'hui vous censurez mon début. Je suis un narrateur bien malheureux par les extrémités.

— Expliquez-nous donc, monsieur, votre théorie sur les veuves, et ne posez pas en principe, comme chose incontestable et admise à l'état d'article de foi, que les veuves sont toutes jeunes et charmantes.

— Madame, si elles n'étaient ni jeunes, ni charmantes, elles ne seraient pas veuves; voilà tout ce que je puis dire aujourd'hui, en attendant un commentaire révélateur... Au reste, cette théorie n'a rien à démêler avec mon histoire. Donc, je poursuis... Madame Gertrude Desbuissons était donc veuve...

— C'est-à-dire jeune et charmante, interrompit la comtesse.

— Incontestablement, madame... Notre veuve habitait son château dans Seine-et-Marne, où elle s'efforçait d'arriver à la consolation du veuvage par l'ennui domestique. Cette vie lui parut bientôt intolérable. Madame Desbuissons se consola, mais elle s'ennuyait toujours. Un matin de novembre, vers les dix heures, deux paysans vinrent lui demander la permission de déposer dans l'orangerie du château le corps d'un jeune homme qui venait de se noyer dans l'étang. Une émotion est toujours la bienvenue dans un château.

— Comment ! s'écria-t-elle, on choisit mon étang pour s'y noyer ! J'irai me plaindre à monsieur le maire!

Cependant elle accorda la permission. — Une heure après, elle sonna; la femme de chambre, Virginie, arriva en toute hâte, et donna quelques renseignements à sa maîtresse. Le noyé était mal noyé; on lui prodiguait des soins; il n'y avait rien de désespéré dans son état.

— Mais pourquoi ce jeune homme a-t-il choisi ma pièce d'eau pour se noyer si gauchement ? demande madame Desbuissons.

— C'est ce que je lui demanderai quand il se portera bien, répondit Virginie en sortant.

Au fond, la charmante veuve était ravie de cette distraction. Elle était seule dans un château immense et désert; elle connaissait le penchant de trois douairières, ses voisines, vers la médisance, et fuyait le monde, et s'en laissait fuir pour conserver une bonne réputation de veuvage, en attendant mieux. La campagne de Seine-et-Marne est très-médisante en été.

— Il n'y a que lui pour faire ces réflexions, dit la comtesse.

— Je constate un fait topographique et moral, poursuivit Octave; que deviendrait l'histoire sans la réflexion philosophique? Poursuivons.

Le jeune homme noyé reprit ses sens, changea de linge avec le fermier, remercia froidement ses sauveurs comme un homme qui n'aurait pas voulu être sauvé, et prit le chemin de la grille du parc. Comme il sortait, un domestique vint le prier de se rendre au château. Il hésita un instant, en regardant ses habits grotesques de fermier, puis il fit une pantomime qui signifiait : Que m'importe? et il se laissa conduire chez madame Desbuissons.

— Monsieur, lui dit la jeune femme avec ce ton leste qu'inspirent la richesse et le veuvage, je me félicite avant tout de vous voir hors de danger, mais je voudrais savoir pourquoi vous avez donné la préférence à mon étang sur tant d'autres pièces d'eau ou rivières qui abondent dans ce pays.

— Madame, dit l'ex-noyé, j'ai pris le premier étang qui m'est tombé sous le pied. J'avais besoin de mourir.

— A votre âge!... Vous avez donc éprouvé un bien grand malheur?

— Non, madame. Un malheur nous attache à la vie, nous intéresse; on croit toujours que le bonheur est au bout, et on vit de cette manière cent ans, avec émotion. Mon suicide avait un motif bien simple : je m'ennuyais.

— Mais probablement, monsieur, vous vous ennuierez encore demain, après-demain, et alors...

— C'est inévitable, madame, et alors je recommencerai.

— Dans mon étang?

— Ou dans un autre, cela m'est bien égal.

Le jeune homme avait encore sur sa figure la pâleur de la mort, et, quoiqu'il fût habillé en fermier d'opéra-comique, il conservait encore des avantages de jeunesse fort remarquables, même pour une veuve qui craint les douairières de son département.

— Vraiment, monsieur, dit la veuve d'une voix légèrement émue, vous me forcez à prendre souci de vous. La religion et ma conscience me défendent de vous abandonner. Ainsi vous allez me jurer de me rendre une visite tous les jours, jusqu'à votre complète guérison.

Madame Desbuissons avait cet attrait fascinateur qui accompagne toutes les veuves; elle passait à l'état de Circé châtelaine en faisant cette gracieuse invitation. Le jeune homme la regarda; une joie inconnue s'empara de lui; il balbutia quelques paroles, et promit enfin de faire ce qu'on lui demandait.

— Je me nomme Vincent Dorvigny, dit-il; je suis orphelin; j'ai onze mille livres de rente, et ma maison de campagne est à dix minutes de votre château.

— Comment, monsieur! dit madame Desbuissons, vous avez, entre autres avantages, onze mille livres de rente, et la vie vous est à charge?

— Le chiffre de ma fortune, dit Dorvigny, était même pour quelque chose dans mon incurable ennui. Ces onze mille francs, qui ne s'accordent pas avec les douze mois

de l'année, irritent continuellement mon système nerveux... Cependant, madame, puisque vous avez l'obligeance providentielle de me donner quelque intérêt, je vais m'efforcer de relever ma vie, et de la porter avec courage comme un fardeau que j'avais déposé là ce matin.

Après quelques paroles de politesse échangées, Vincent Dorvigny prit congé de la veuve, qui l'accompagna jusqu'au perron.

Le lendemain le jeune homme vint rendre au fermier les habits d'emprunt et fit sa seconde visite à madame Desbuissons. L'entretien fut assez gai pour une veuve de quatorze mois et un noyé de la veille. On se quitta en se promettant de se revoir. Les visites se succédèrent ainsi, toujours à l'heure respectable du *lunch*, comme disent les Anglais.

Un jour, Virginie, la femme de chambre, entra chez sa maîtresse avec un visage irrité, qui semblait porter l'empreinte d'une vive et récente discussion. Rien n'échappe aux femmes, surtout quand elles sont veuves.

— Virginie, dit madame Desbuissons, vous avez du chagrin; votre figure a un coin très-noir.

— Madame, je n'ai pas de chagrin, répondit la caméristе, j'ai de la colère... et contre les trois sœurs Villaumet, ces vieilles parques de la Vallée-au-Thym.

— Et que vous ont fait ces vieilles parques?

— A moi, rien... Elles ont parlé.

— Que voulez-vous que fassent trois vieilles femmes dans la Vallée-au-Thym?

— Qu'elles fassent ce qu'elles voudront, mais qu'elles respectent le prochain !

— De quel prochain ont-elles parlé ?

— Mais de vous, madame.

— Et qu'ont-elles dit de moi ?

— Des horreurs ! ce que disent de toutes les femmes jeunes celles qui ne le sont plus.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! qui nous délivrera des voisines ? Je suis persuadée, Virginie, qu'elles ont parlé des visites de M. Dorvigny ?

— Précisément, madame ; et elles ont interprété ces visites à leur manière.

— Il est impossible de vivre à sa fantaisie en ce monde !

— Non, madame ; il faut vivre à la fantaisie des autres.

— Si les autres s'ennuient ?...

— Il faut s'ennuyer.

— Virginie, après tout, on doit faire quelques concessions au monde, ou entrer dans un couvent... Au fond, ces visites de M. Dorvigny, quoique très-innocentes, n'ont pas l'air de l'être... Le monde, à tout prendre, n'est pas exigeant ; il se contente des apparences. Commettez toutes sortes de crimes, mais cachez-les bien, le monde vous donnera un prix de vertu... Si Messaline ne s'était pas affichée publiquement, on l'aurait couronnée rosière... C'est moi qui ai tort ; le monde a raison ; les trois parques sont dans leur droit. Je me réformerai.

— Vous me faites trembler, madame.

— Ne tremble pas, Virginie... Mon plan de conduite est fort simple et n'a rien d'alarmant. Tu verras... J'ai

voulu faire une bonne action, tu le sais... J'ai voulu sauver la vie à un jeune fou... Voilà la récompense!... Dans ce monde si mal fait, la vertu qu'on étale en public est plus nuisible à la réputation que le vice qui se commet dans l'ombre... Écoute, Virginie, tu connais M. Baralier?

— Notre voisin, M. Baralier? Je le connais beaucoup.

— Je veux me servir de lui pour moraliser, aux yeux du monde, les visites de M. Dorvigny. M. Baralier doit s'ennuyer beaucoup; je lui ferai prendre l'habitude de venir chez moi aux heures de M. Dorvigny. Ils sortiront ensemble au grand jour, et le monde des espions sera peut-être content.

— C'est une bonne idée, madame.

— M. Baralier a passé la cinquantaine; il a des cheveux gris; il est un peu bête; il est conseiller municipal; il cultive les vers à soie; il se donne les airs d'être fort érudit en horticulture; il est sous-lieutenant de la garde nationale. M. Baralier jouit donc de l'estime et du respect de ses concitoyens, comme disent les journaux. C'est le satellite qu'il me faut... Je lui écrirai un petit billet... Non, je n'écrirai pas... Toi, Virginie, tu passeras chez lui, et tu lui diras que je voudrais bien demander un conseil à son expérience agricole, demain à deux heures.... Je prendrai le premier prétexte venu : je lui soumettrai un plan de magnanerie; nous parlerons vers à soie. C'est un sujet inépuisable. Une fois ce genre d'entretien commencé, il ne finit plus. Nous renverrons toujours la discussion au lendemain.

— Ah! J'espère, madame, que cette fois les trois douai-

rières ne trouveront plus à mordre. Je vais de ce pas chez M. Baralier.

Tout réussit d'abord au gré de madame Desbuissons. M. Baralier rendit sa première visite en uniforme, et il montra même un empressement qui réjouit la jeune veuve, et fit bien augurer de ses assiduités quotidiennes, si nécessaires au repos domestique de madame Desbuissons. Malheureusement M. Baralier avait été ce qu'on appelle un bel homme, et très-loué à cause de cet avantage, par sa mère et ses sœurs, depuis quinze ans jusqu'à trente-cinq. Il ne tarda donc pas à soupçonner quelque mystère dans l'invitation agricole de la veuve sa voisine. Sa toilette se ressentit de cette idée d'amour-propre; il se présentait toujours au château en habit de ville, et lançait à madame Desbuissons des regards de sous-lieutenant et des madrigaux de conseiller municipal. Puis, au moindre prétexte, MM. Dorvigny et Baralier engageaient une discussion hérissée d'épigrammes lourdes, et ne descendaient jamais le perron qu'avec des airs de matamores partant pour s'exterminer en champ clos.

Madame Desbuissons s'alarma des dispositions hostiles des deux habitués de son château. Tant que ces deux hommes viendront seuls ici, se dit-elle, je verrai les mêmes choses, ce qui est fort inquiétant. Il est impossible de les congédier, sans s'exposer à des scènes dramatiques au-dessus de la force de mes nerfs. Je n'ai plus qu'une ressource, celle de trouver un troisième satellite, qui sera le modérateur des deux autres, et se placera au milieu, comme un président entre les deux côtés

d'une assemblée législative. Elle réfléchit longtemps avant de faire un choix, et s'arrêta enfin sur son jeune cousin, Hippolyte Vernac, qui avait remporté le prix de grec et de mathématiques au collége Charlemagne, et qui, malgré ses vingt-deux ans, était un modèle de gravité, de sagesse et de vertu.

Hippolyte était chasseur à cause de son nom classique, et, sur l'invitation de sa cousine, il quitta Paris pour ravager les vallons et les bois, avec une meute de chiens aboyeurs. Ce cousin était d'une laideur remarquable, même chez un homme. L'étude du grec et des mathématiques avait sculpté une foule d'angles aigus sur sa figure, et son profil était aiguisé comme le tranchant d'une hache de sapeur. Malgré ces désavantages, Hippolyte se présentait hardiment aux femmes, et traitait les hommes du haut de sa science. Après quelques jours de chasse, il s'aperçut des attraits de sa cousine, et abandonna ses chiens. Admis aux entretiens du *lunch*, il affecta le plus profond mépris pour Dorvigny et Baralier, et les réduisit même au silence en se servant du monologue perpétuel. Les deux habitués déposèrent leurs plaintes aux pieds de la veuve, qui leur dit : Ne faites pas attention au petit cousin; c'est un enfant.

— Un enfant! un enfant! dit Baralier; à son âge j'avais déjà eu deux affaires d'honneur, et, en ma qualité d'officier, je ne pourrai pas supporter deux fois son insolence d'aujourd'hui.

A ces mots, Baralier roula deux yeux châtains sous ses paupières mortes, et cambra fièrement son torse de

marguillier villageois. Dès ce moment, Baralier et Dorvigny formèrent une sainte alliance contre le cousin. Un jour, Hippolyte, allant en chasse pour la dernière fois, entendit un coup de fusil, et vit tomber une pièce de gibier dans son parc. Un chien étranger allait franchir le mur, mais il s'arrêta sur la corniche, en découvrant une meute ennemie qui le regardait de travers.

Au même instant, un jeune homme parut derrière la grille du parc, et, saluant Hippolyte :

— Je vous prie de m'excuser, monsieur, dit-il ; j'ai tiré le faisan chez moi, mais il est tombé chez vous ; faites-moi donc la grâce de l'accepter.

Hippolyte regarda le chasseur, et lui voyant une figure expressive, un habit de campagne très-élégant et un ruban rouge à la boutonnière, il le salua avec respect, ouvrit la grille du parc, et lui tendit la main. Les chiens rivaux imitèrent tout de suite leurs maîtres, et se mirent à causer entre eux amicalement. Le chasseur se fit bientôt connaître : c'était Achille Varrains, capitaine au 3e régiment des chasseurs d'Afrique, en congé. Il avait trente ans et quatre blessures ; son regard était vif, son geste brusque, sa parole brève, son pas décidé. Hippolyte, à cause de son prix de grec, aimait beaucoup les militaires ; il s'improvisa tout de suite un ami dans le capitaine Achille Varrains, et lui proposa de le présenter à sa cousine, madame Desbuissons.

Achille regarda tous les angles qui composaient la figure d'Hippolyte, et, craignant que la cousine ne fût sculptée comme le cousin, il hésita un peu avant d'ac-

cepter l'offre; puis, redoutant encore plus de commettre une impolitesse, il se laissa entraîner au château. La belle veuve fut d'abord un peu surprise de ce nouveau visiteur que la Providence, habillée en cousin, lui envoyait, mais elle fit un fort bon accueil à l'officier africain. Le cousin, lauréat du collége Charlemagne, était fier de présenter un guerrier à sa cousine. Il se comparait à Patrocle conduisant Achille devant Briséis.

L'officier fut charmant comme un mousquetaire de Dumas; il parla de tout dans un quart d'heure de visite : il loua son colonel, critiqua son général, peignit l'Afrique, blâma le ministre, fonda une colonie, exalta la chasse, célébra les femmes, les chevaux, les vins de France, les chemins de fer, les chiens de race, les carabines Devismes, les poésies d'Hugo, les opéra de Rossini, les courses de taureaux; il épuisa l'Europe, l'Afrique et Paris, plus grand à lui seul que tout l'univers. La parole vive du jeune militaire exila l'ennui du château pour un an au moins. Le cousin était de plus en plus fier; madame Desbuissons rayonnait comme une étoile fixe, et prenait toutes les poses favorables à sa beauté.

Sur ces entrefaites, Dorvigny et Baralier arrivèrent, et firent en duo une mine d'amoureux contrariés, en voyant ce nouveau personnage, dont la moustache noire, le teint brun et le ruban rouge annonçaient la redoutable profession. Achille se leva, comme on fait dans les loges de théâtre, en Italie, à l'arrivée d'un visiteur, et prit congé de madame Desbuissons.

— Monsieur, lui dit-elle avec cette grâce qui retient,

j'espère que vous n'oublierez pas, en bon voisin, la grille de mon parc.

Dorvigny et Baralier hurlèrent intérieurement. Le militaire africain s'inclina, et sortit en faisant retentir les dalles du vestibule d'un fracas d'éperons qui déchirait l'épiderme des deux doyens du château.

Ce jour opéra une véritable révolution dans le domaine de la jeune veuve : sa haute intelligence devina bien vite tout le parti qu'elle pouvait tirer d'une situation amenée par le hasard. Voici quatre satellites, pensa-t-elle, que je me donne ; rien n'est plus dangereux que quatre adorateurs. Pénélope, la femme d'Ulysse, en avait cent : elle attendit, pendant vingt années, le retour de son mari en travaillant à sa tapisserie, et resta vierge de tout soupçon. Les douairières d'Ithaque n'eurent pas le mot à dire sur elle. Les cent adorateurs se surveillaient et la surveillaient. S'il n'y avait eu qu'un seul poursuivant elle était déshonorée. La calomnie aurait fonctionné selon son usage antédiluvien, et, à tort ou à raison, Ulysse passait à l'état de Ménélas.

Ce plan féminin annonçait une grande profondeur de réflexion dans la tête de notre jeune veuve. Madame Desbuissons manœuvra si adroitement, que ses quatre satellites gravitèrent autour d'elle à heures fixes, comme les quatre lunes autour de la planète joviale de Jupiter. La veuve ne permettait jamais à l'une de ses lunes de rester seule sur son horizon. Elles se levaient et se couchaient toutes en même temps ; il leur était permis de s'éclipser l'une l'autre dans leur révolution journalière. Parfois les

trois parques médisantes, sous prétexte de promenade, longeaient les grilles du parc, en décochant des regards obliques sur le perron de la planète Desbuissons, et toujours les espionnes douairières apercevaient l'irréprochable veuve au centre de ses quatre lunes, et leur distribuant ses rayons avec une égale générosité.

Les hommes, en général, sont... bons comme la lune en matière d'amour. Ils se contentent de ce qui leur est donné, beaucoup, peu ou rien, pourvu qu'un rival ne soit pas privilégié aux dépens des autres. Une femme qui sait distribuer à la fois à quatre hommes quatre sourires d'une égale dimension, fait, du même coup, quatre heureux. Cet état de choses innocent peut se prolonger à l'infini, pour l'éternel amusement d'une femme. Madame Desbuissons s'applaudissait de plus en plus d'avoir trouvé ce procédé ingénieux pour chasser les nuages d'ennui incrustés sous les lambris de son château. Elle avait reconquis l'estime générale du village voisin, et cela même aurait pu suffire à son bonheur ; elle entrevoyait d'ailleurs, dans le lointain, un dénoûment honorable qui devait briser l'existence de trois lunes et réduire le cortége à l'unité nuptiale ; mais, en attendant que les flambeaux d'hyménée éteignissent trois de ces lunes, elle continuait à vivre avec toutes les quatre sur le pied de l'impartialité.

Un jour, après une conversation fort animée entre les quatre lunes, M. Dorvigny hasarda une remarque fort naturelle.

— Madame, dit-il, je crois que ce que nous voyons ici ne s'est jamais vu ; je cherche un exemple de la vie de ce

château dans tous les châteaux, et je ne trouve rien de semblable, pas même dans ceux qu'on bâtit en Espagne. Quatre hommes qui se réunissent tous les jours auprès d'une femme, et qui se trouvent heureux de cette absence de bonheur.

— Monsieur, dit la veuve, vous êtes dans l'erreur de croire que pareille chose ne s'est jamais vue ; je vous prouverai le contraire ce soir.

— Ce soir ! s'écrièrent trois lunes.

Le quatrième, M. Dorvigny, baissa les yeux modestement aux mots *ce soir !*

Les trois autres lunes pâlirent comme des lunes rousses, celles qui font pleuvoir ; témoin cet admirable vers :

Pallida luna, pluit; rubicunda, flat; alba, serenat [1].

— Oui, ce soir, dit la veuve en souriant, et c'est un rendez-vous que je donne à vous quatre, messieurs.

Les quatre lunes éloignèrent les nuages qui obscurcissaient leurs fronts et montrèrent des disques joyeux.

Le soir venu, les quatre hommes se réunirent sur la pelouse du château, où madame Desbuissons leur montra sur l'horizon la planète aux quatre satellites, dans la constellation d'Orion.

— Vous voyez bien, messieurs, dit-elle, que nous faisons ici ce qui se fait là-haut. On n'invente rien dans ce monde, on copie. Au reste, on ne craint jamais de

[1] La lune est pâle, il pleut ; elle est rouge, il fait du vent ; elle est blanche, il fait beau.

s'égarer lorsqu'on prend ses exemples dans le ciel.

Les quatre lunes reprirent leurs nuages et réfléchirent sur cette haute moralité, tombée de la bouche de madame Desbuissons. A cette heure les lunes continuent le même service; la jeune veuve attend cet hiver pour élever une d'elles à la dignité du soleil.

Le jeune narrateur, Octave de Nizier, inclina la tête et but un verre d'eau sucrée, comme un véritable orateur français. L'eau sucrée n'était pas connue de Démosthènes et de Cicéron ; aussi nous les regardons comme incomplets.

— Voilà en effet une histoire morale, dit la comtesse de Saverny. A la bonne heure! J'aime mieux cela qu'un conte de revenant.

— Modérez votre enthousiasme, madame, dit le comte de Saverny; j'ai le bonheur d'être encore vivant, d'être jeune, de me porter fort bien, et je reculerai votre veuvage très-loin. Vous attendrez longtemps pour passer à l'état de planète, comme madame Desbuissons.

— Voilà les maris! dit la comtesse en riant; on ne peut donner le moindre éloge à une histoire de veuve sans exciter leur colère. Donnez-moi votre main, monsieur de Saverny, et laissons mes futures lunes dans leur berceau.

— Dans leur néant, vous voulez sans doute dire, madame?

— Dans leur néant, soit, puisque vous êtes jaloux de mes adorateurs au berceau...

Un météore, ou pour mieux dire une fusée céleste, nommée *étoile filante*, interrompit le badinage conjugal du comte et de la comtesse de Saverny. Cet incident lu-

mineux donna prétexte à un entretien scientifique qui prit une tournure sérieuse et alarmante pour madame de Saverny.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle; je crois que nous dévenons graves. Pas de gravité, je vous prie, messieurs! ou je me couvre en signe de détresse, et je vous donne un congé de six mois!

Cette menace mit en déroute la gravité, hypocrite fléau qui cause tant de ravages dans ces régions politiques où des bouffons, qui s'intitulent *hommes sérieux*, administrent et administreront toujours les affaires du pays.

— Madame, dit Octave, si vous ne faites pas une exception en ma faveur, je me retire et me condamne au silence. Il me serait impossible de déposer le sérieux et la gravité que je mets, par goût, dans mes récits.

— Oh! certainement! Je vous excepte, vous, monsieur; votre sérieux et votre gravité ne sont pas redoutables. Continuez votre caractère d'historien sur ce ton.

— Madame, dit Octave en s'inclinant avec pompe, sans la gravité, point de véritable historien.

— Aussi personne ne lit une histoire; on fait semblant.

— Les histoires sont dans toutes les bibliothèques.

— Oui, fermées à clef, et elles n'en sortent plus.

— Madame, il vous est permis de tout dire, et nous croirons tout ce que vous direz. Fasse le Ciel que je devienne, pour vous plaire, léger et frivole; mais, hélas! ce caractère n'est pas dans mes mœurs; je vise d'ailleurs à la députation.

— Ah! vous avez dit le grand mot! Maintenant soyez

calme tant que vous voudrez. Je vais vous écouter en riant.

— Voici donc une histoire, madame, qui se lie, par sa moralité, aux *étoiles filantes*, dont nous nous entretenions tout à l'heure. C'est un sujet délicat.

LIVELY KOPSON

Vous avez peut-être entendu parler de miss Debora, une célèbre actrice qui florissait à Vienne, à Berlin et à Londres, en 1825?

—Personne n'a jamais entendu parler de miss Debora, du moins au château de Saverny, dit la comtesse; mais parlez toujours, comme si nous la connaissions.

—Bien, poursuivit Octave. Au millésime cité plus haut, elle avait dix-huit ans; la rose d'avril n'était pas plus fraîche; la grâce n'était pas plus belle; Hélène n'était pas plus blonde; Ève n'était pas plus femme. Quand elle chantait dans l'opéra de *Tancredi*, en vogue alors, les Anglais et les Allemands se faisaient Français. On agrandissait Bedlam le lendemain.

Un jeune étudiant d'Oxford, nommé Lively Kopson, âgé de vingt ans et beau comme le Bacchus indien, entendit un soir miss Debora au théâtre Royal et oublia le lendemain de prendre la route d'Uxbridge, qui conduit à Oxford. Deux jours après, Lively loua au théâtre de Sa Majesté une de ces loges d'avant-scène qui sont placées de telle manière que le rideau en tombant les laisse dans

les coulisses et les sépare du vrai public. Cette loge lui coûta quinze livres, toute sa fortune, toutes ses économies d'étudiant.

Avant le lever du rideau, miss Debora vint, selon l'usage des artistes, regarder la composition de la salle par les œils de-bœuf de la toile, et, comme elle se retournait en fredonnant : *Di tanti palpiti*, elle aperçut un admirable portrait de Lawrence à l'avant-scène du rez-de-chaussée ; c'était Lively, encadré dans une bordure d'or, immobile dans son irréprochable toilette de dandy, et la regardant avec des yeux d'un bleu indien, ombragés de cheveux d'or. La cavatine fredonnée expira au troisième mot sur le corail des lèvres de miss Debora : elle avait lu le matin les *Amours des Anges*, de Moore, et elle se dit mentalement : Enfin, en voilà un tombé du ciel !... je le relèverai. Miss Debora cherchait des anges ; elle ne voulait pas se mésallier.

Le public anglais paye très-bien les musiciens, mais il n'est pas fort en musique ; aussi personne, dans le public du Pitt et des loges, ne s'aperçut des nombreuses faussetés commises par le gosier de miss Debora pendant cette représentation de *Tancredi*. Lively, qui n'avait jamais songé à sa beauté d'ange dans le cours de ses études sur l'hindoustani, à Oxford, se regarda au miroir de la loge et se trouva superbe. Ah ! je comprends ! se dit-il avec la naïveté d'un écolier ; il paraît que j'ai produit un grand effet sur miss Debora, car elle me regarde continuellement, et même elle chante faux pour mieux me regarder !

—En effet, interrompit la comtesse, il était très-naïf cet écolier.

—Madame, poursuivit Octave, c'est un écolier anglais. Les étudiants d'Oxford, si vous les connaissiez comme moi, sont des modèles d'innocence à vingt ans.

—Quel malheur, dit la comtesse, que tous les hommes n'aillent pas étudier à Oxford !

—C'est ainsi, madame, continua Octave. Lively s'estima donc très-heureux de se trouver si beau et de faire connaissance avec lui-même devant un infaillible miroir. A la chute du rideau miss Debora lança au jeune homme un long regard qui ressemblait à la dépêche télégraphique d'un rendez-vous.

Un homme expert en ces sortes de choses n'eût pas bien compris le regard; mais, dans sa nature primitive, Lively l'interpréta naïvement à son avantage, et après le spectacle il courut au bureau de la régie, et demanda l'adresse de miss Debora; on lui répondit : *Long-Acre, 27.*

Le lendemain, il choisit une heure de visite respectable, et se rendit chez la jeune artiste avec toute la hardiesse d'un écolier qui ne doute de rien. Il fut reçu, et cela ne l'étonna point; à Oxford il était reçu partout. Miss Debora fut trouvée plus charmante en robe de popeline d'Irlande, aux reflets de moire, que dans le costume du théâtre Royal. Lively donna à sa visite un prétexte fort naturel : il était enthousiaste du talent de miss Debora, comme tout Londres, et il venait lui adresser, de vive voix, le tribut de ses félicitations.

Le premier entretien fut grave, réservé, hypocrite; on y

parla de tout, excepté de ce qui aurait dû être dit, après cinq actes d'échange de regards, accompagnés de la musique de *Tancredi*. Lively était entré avec un caprice, il sortit avec une passion. Avait-il perdu? avait-il gagné? L'avenir répondra.

— Vous parlez là comme Ducray-Duminil, interrompit la comtesse.

— Je ne dédaigne pas Ducray-Duminil, dit Octave, et j'adopte quelquefois ses formes naïves, si honorées sous le Consulat. Quand l'ardeur du récit emportait ce calme écrivain dans son cabinet du passage Montesquieu, il savait se contenir, et s'écriait : *Mais n'anticipons pas sur les événements!* Oui, n'anticipons pas! Je ne vous étonnerai pas, cercle charmant de Saverny, en vous disant que Lively donna, trois jours après, sa démission d'écolier d'Oxford.

L'intrigue qui fut nouée entre miss Debora et Lively avait toute l'innocence des amours des héros blonds d'Auguste La Fontaine, ce Ducray-Duminil allemand. Les gens du monde s'imaginent que tout est lestement conduit dans les amours éclos entre deux coulisses. Erreur. Il y a de la vertu partout; le foyer est même souvent plus chaste que le salon. Voici une idylle dialoguée, à la façon des bergers de Théocrite, et qui atteste le degré moral atteint par les amours de Lively et de Debora, un mois après la soirée de *Tancredi*.

Ils étaient assis tous deux devant une petite pyramide de charbon enflammé dans sa grille, et ils se disaient des choses tendres, mais chastes, comme Thomas Moore en

écrit. Une legère teinte de mélancolie perçait dans les paroles de miss Debora, et ce sentiment prenait sa source dans les inquiétudes inspirées par l'avenir. C'était fort naturel chez une jeune femme, comme on verra.

—Oui, Lively, vous avez raison, dit-elle, je dois renoncer au théâtre si vous m'épousez; mais après notre mariage que ferons-nous?

—Nous nous aimerons, belle Debora.

—Oui, mais cela ne suffit pas; le monde anglais est très-coûteux à habiter; il vous défend de vivre si vous n'avez pas au moins deux mille livres de revenu. Moi, je n'ai d'autre fortune que ma voix; vous n'êtes guère plus riche, vous, Lively.

—Je puis donner des leçons d'hindoustani.

—A qui?

—A ceux qui voudront l'apprendre.

—Et personne ne se soucie de votre hindoustani, et puis vous ne le savez pas vous-même, soyez franc.

—Je l'apprendrai.

—Taisez-vous, vous êtes un enfant!... Votre père, dites-vous, est un petit *rite-payer* du bourg de Salford, et il a onze enfants, selon l'usage des pères du Lancastre. Que vous revient-il à chacun, après la mort de votre père?

—Rien, Debora.

—C'est bien peu, comme vous voyez.

—Oui, mais l'amour, c'est beaucoup.

—Pour aimer, Lively, mais pour vivre?

—On vit quand on aime.

— Oui, mais on vit très-mal, Lively, quand on est pauvre.

— Debora, j'ai lu un jour une belle pensée dans un livre, celle-ci : *Une chaumière et son cœur*.

— A condition qu'il y aura un château à côté de la chaumière et une dot à côté du cœur. J'ai la chaumière et le cœur, il me manque le château et la dot.

— C'est bien triste cela, mon ange !... Et que faut-il faire alors ?

— Attendre.

— Il est bien long ce verbe !

— Il a une fin, Lively.

— Pas toujours, Debora.

— Croyez-vous qu'il y ait des choses qui ne finissent pas, Lively ?

— Mon amour.

— Et après ?

— Dieu.

— Et après ?

— La misère d'un étudiant.

— Oh ! Lively ! votre misère finira quand viendra ma richesse.

— Et quand viendra-t-elle votre richesse, Debora ?

— Après trois saisons au théâtre Royal. Jusqu'à présent, j'ai tout abandonné à mon père : mes appointements d'une année et deux représentations à bénéfice. C'est fini, je ne lui donnerai plus rien : il recevra de moi, comme auteur de mes jours, à ce qu'il dit, une *rente* de deux cents livres. Je garderai le reste, et trois saisons

à Londres et mes congés me donneront une fortune.

— Debora, je serai mort avant la fin de ces trois saisons et de ces congés : mort de jalousie, mort d'amour et de désespoir. Toutes les fois que vous paraissez en scène et que tout un monde d'adorateurs vous applaudit, j'ai des frissons ardents qui glacent mes veines; comprenez-vous cela? Non... Eh bien! c'est ce que j'éprouve, rien n'est plus vrai. Je brûle et je tremble tout à la fois. J'ai la flamme au cœur et la neige aux pieds. Je meurs et ressuscite pour mourir. Ces deux mille mains qui se tordent pour vous applaudir au théâtre, vous embrassent sous mes yeux, dans leur enthousiasme frénétique, et, la nuit, des rêves horribles vous représentent à moi comme livrée à l'amour dévorant de tout un peuple. Puis-je vivre, ou pour mieux dire, puis-je mourir ainsi à chaque instant? Non, Debora, je veux vous aimer moi seul, vous arracher au théâtre qui vous profane, au monde qui vous flétrit en vous honorant! Je veux qu'il n'y ait plus dans l'univers que deux êtres, vous et moi!

— Je vous dis Lively, que vous êtes un enfant. On vous aime, on n'aime que vous; qu'exigez-vous de plus?

— Tout le reste.

— Mon amour ne vous suffit donc pas?

— Non, s'il est permis à tout le monde de vous aimer en payant quatre *shillings* au bureau.

— Vous extravaguez, Lively.... Regardez le duc de Sussex....

— Je ne veux pas regarder le duc de Sussex; je me regarde, moi.

— Le duc de Sussex a pour maîtresse une seconde chanteuse qui a un second amant, et même...

— Je me moque du duc de Sussex et de sa seconde chanteuse ! Je veux vous épouser, vous arracher aux coulisses, et partir avec vous pour les États-Unis.

— Et avec quel argent ?

— Je servirai comme matelot à bord pour payer mon passage.

— Et moi, comment pourrai-je payer le mien ?

— Vous vendrez vos bijoux.

— Ils sont faux.

— Ah !

— Mon Dieu ! vous me faites dire des choses humiliantes, cher Lively !

— Cela vous humilie d'avoir des bijoux faux ?

— Sans doute ; on voit bien que vous ne connaissez pas les femmes.

— Mais cela ne vous humilie pas de vous exposer à être sifflée tous les soirs ?

— Le public m'adore.

— Le public a sifflé toutes ses idoles ; il a sifflé Kean, Kemble, miss Siddons, et cent autres qui ne s'en vantèrent jamais. Un jour on vous sifflera.

— Eh bien ! ce jour-là je vous épouserai ; êtes-vous content ?

— Non, parce que je serai sifflé aussi dans la femme que j'aime.

— Nous nous consolerons tous les deux.

— Alors évitons cette consolation, et marions-nous avant. Je n'aime pas être consolé.

— Ce n'est pas vrai, Lively; vous vous trompez vous-même, et la preuve, c'est que vous êtes au désespoir et que vous allez être ravi de vous entendre dire que je vous épouserai dans huit jours.

— Parole d'honneur! vous parlez sérieusement? s'écria Lively transporté de joie.

— Lively, hors du théâtre une actrice parle toujours sérieusement, pour se reposer.

Lively tomba aux pieds de Debora et mit leur poussière dans ses cheveux blonds.

Le lendemain le jeune homme écrivit à son père pour lui demander une gratification de cent livres, pour cause de mariage. Le père répondit courrier par courrier et ne lui envoya que sa bénédiction, pour cause de pauvreté.

— Eh bien! la Providence m'aidera, dit Lively.

Sur cette semaine, comme disent les Anglais, miss Debora, en rentrant chez elle, après une répétition d'*Aladin*, musique de Benincori, trouva sur son guéridon un écrin d'ébène portant en lettres d'or le nom du célèbre bijoutier Hamlet. Elle ouvre et voit une parure de brillants plus éblouissante que la constellation du *Chariot*. La femme de chambre, Lisa, interrogée sur-le-champ, répondit :

— C'est un gentilhomme qui est venu, vous a demandée, et m'a dit : Vous donnerez cette bagatelle à miss Debora.

— Ce gentilhomme vous a-t-il dit son nom?

— Il n'a rien ajouté de plus, madame, il est parti.

— C'est bien, retirez-vous.

Debora considéra le merveilleux présent anonyme, et l'estima quatre mille livres, ce qui permettait d'élever à un taux fabuleux la fortune du gentilhomme inconnu. Quelles réflexions agitèrent ensuite la tête de l'actrice? La réponse ne se hasarde pas; mais l'historien doit dire que Lively fut reçu assez froidement à sa première visite. Debora se plaignit d'une migraine violente, qui supprimait tout entretien trop long. Les migraines ont été une admirable invention qui durera jusqu'à la fin des femmes. Lively était à cet âge heureux où on croit encore aux migraines; il fit un long monologue sur la névralgie, qu'il tenait d'un physiologiste d'Oxford, et, respectant le repos de la belle malade, il sortit en songeant toujours à son mariage si prochain.

Miss Debora reçut une autre visite: on lui annonça mistress Reading, qui jouait les mères nobles depuis vingt ans au théâtre de Hay-Market. La mère noble s'assit, à l'invitation de Debora, et, après avoir fait tourbillonner dans sa bouche quelques nébuleuses phrases de préambule, elle s'exprima clairement.

— J'ai l'honneur, dit-elle, de connaître, à cause de ma position, toute la jeune noblesse de Londres et la riche bourgeoisie de la Cité. Le jeune Alban Stumley, fils aîné du célèbre mécanicien de ce nom, est entré en possession de sa fortune patrimoniale le mois dernier. J'ai eu le bonheur de rendre quelques services à son père..., des services honnêtes, entendons-nous..., et je viens

vous faire une proposition de mariage au nom du fils... C'est un jeune homme d'une timidité extrême, qui vous adore en secret, et qui n'oserait ouvrir la bouche en votre présence... Sa fortune doit vous avoir été révélée par un modeste échantillon de pierreries, sorti des ateliers d'Hamlet. C'est comme une bague de fiancée. Voici la fortune de M. Alban, d'après le relevé de M. Geale, son notaire, 11, Chandos-street, où vous pouvez le faire vérifier :

Une terre près d'Anglesey, dans le Devonshire, évaluée, sans un troupeau de trois mille bœufs, à cinquante mille livres ;

Un château sur la Mersey, dans le Lancastre, avec forêt, chasse et pêche. Propriété d'agrément. Le château a été bâti par Henri VIII ;

Une vaste usine, propre à la broderie de la soie, à Manchester, place d'*Old-Church*. Évaluation : vingt mille livres ;

Une brasserie, dans le *Cheapside*, à Londres : dix mille livres ;

Un cottage, avec parc, jardin, volière et ménagerie, à Hamptoncourt. Propriété d'agrément ;

Un *fly* à vapeur, pour promenade sur la Tamise, avec six hommes d'équipage et un capitaine ;

Un palais ayant vue et jardin sur Hyde-Park. Propriété d'agrément ;

Une maison dans le Strand, à côté de *Sommerset-House*. Évaluation : cinq mille livres ;

Une terre dans le Middlesex, pâturages, herbages et vergers. Évaluation : quarante mille livres ;

Une terre à Rochester, vaste forêt et bois de construction, affermée à l'amirauté de Chatam : dix mille livres;

Une terre à Gravesend, avec banc d'huîtres de six milles d'étendue, affermée à M. Loome, land-lord de Blake-Hall ;

Actions dans diverses compagnies d'assurances : dans les docks des deux Indes; dans les chemins de fer de Liverpool et de Douvres, dans les paquebots transatlantiques, dans les omnibus de la ligne de Saint-Paul à *Kinsington-Garden*, dans la Compagnie des Indes, dans les défrichements de l'Australie, dans toutes les spéculations agricoles de l'univers anglais.

Telle est, dit la mère noble, la fortune de M. Alban; il a vingt-deux ans et jouit d'une santé robuste, et il est beau comme tous les fils de bonne maison anglaise. Voilà votre époux si vous daignez l'accepter. Je ne vous cache pas que le généreux Alban m'a promis de se souvenir de moi si je réussis dans cette affaire, si honorable d'ailleurs pour tous.

Un vertige bouillonnait dans la tête de miss Debora, en lisant sur un papier officiel le relevé de cette fortune colossale, qui n'appartient qu'à l'Angleterre ou aux *Mille et une Nuits*. La jeune actrice demanda quelques jours de réflexion.

— Eh! madame! dit la mère noble, voilà l'impossi-

ble ! Si avant ce soir votre parti n'est pas pris, M. Alban part pour la France, où il espère vous oublier, car il lui serait trop cruel de mourir avec tant de jeunesse, de fortune et de santé. Vous savez, madame, que les Anglais riches ne font rien comme les autres hommes ; M. Alban est en ce moment, avec deux lords de ses amis, chez M. Geale, son notaire, et il vous attend là pour mettre sa fortune et sa vie à vos pieds, devant témoins. Le mariage sera célébré demain, à Sainte-Mary-le-Bone et à l'état civil. En prodiguant l'or, comme M. Alban sait le prodiguer, on brise à Londres tous les obstacles. Ce sera ainsi, ou ce ne sera pas. Il faut choisir, madame. Devant votre porte vous trouverez un carrosse du célèbre Milne, de Totennham-Rood ; c'est suspendu et doux comme un nuage. L'attelage est superbe. Voiture et chevaux sont à vous. Le cocher a ordre de vous conduire chez M. Geale, le notaire, à Chandos-street. On vous attend !

Le démon n'avait jamais inventé des tentations plus irrésistibles pour séduire une pauvre fille d'Ève. Un tourbillon de rêves d'or éclata devant les yeux de l'actrice, sa tête s'égara. Il ne s'agissait pas ici d'une pomme normande, comme dans l'Éden, il s'agissait de cueillir le Pérou sur la table d'un notaire. Le démon triompha. Quelques heures après tout était conclu. Dans l'intervalle le jeune Lively avait monté et descendu vingt fois l'escalier de l'actrice. Toujours personne, personne, personne. La femme de chambre n'avait qu'un mot désespérant à la bouche, et rien ensuite pour adoucir ce mot.

L'affiche du théâtre royal annonçait *relâche* par indisposition de miss Debora.

— Est-elle vraiment indisposée ? demandait en pleurant Lively.

— Non, répondait sèchement la soubrette d'opéra.

Et Lively courait comme un fou, de Long-Acre aux arcades du théâtre Royal, de Hay-Market à Drury-Lane, de Charing-Cross à Temple-Bar ; son œil fouillait au vol toutes les voitures nobles et roturières qui passaient devant lui ; il ne voyait qu'un monde étranger et inconnu.

Miss Debora aimait, comme toutes les actrices, les promenades du déjeuner à *Sceptre and Crown* de Greenwich, surtout les jours où elle ne jouait pas. Après deux jours d'éclipse totale, un matin Lively était sur la grande arche du pont de Londres, et il regardait passer tous les paquebots qui descendaient à Greenwich ou à Blake-Hall. Tout à coup il aperçut un grand mouvement sur le quai de la Tour ; au milieu d'un cortége de domestiques de toutes couleurs, un jeune homme et une jeune femme montaient sur un paquebot tout à fait dégarni de passagers dans toute la longueur du pont.

La jeune femme avait des allures, des poses et des gestes qui rappelaient... Oh ! impossible ! pensa Lively. Cependant il prit son binocle de théâtre, télescope qui ne quittait jamais la vaste poche de son *water-proof*, et il regarda la voyageuse du paquebot. Le binocle tomba dans la rivière, et Lively faillit le suivre du même élan.

C'était bien miss Debora ! Il courut comme un daim au quai de la Tour, en serrant son poing droit comme s'il

eût tenu un stylet, et il arriva sur les dalles de l'embarcadère juste au moment où le paquebot *dérapait*, de sorte qu'il eut encore le temps de voir miss Debora et un jeune homme, entourés des rayons du bonheur, descendant tous deux la Tamise avec la rapidité d'une flèche.

Octave prit le verre d'eau parlementaire et but très-gravement.

— Vous vous arrêtez-là? dit la comtesse.

— Je m'arrête à la fin, madame.

— Où va ce paquebot? demanda Lively à un marin de service.

— C'est *l'Emerald;* il va à Calais, répondit froidement le marin.

Lively suivit d'un œil effaré la robe blanche de miss Debora tant qu'elle fut sur l'horizon; puis il ne vit et n'entendit plus rien. Le sang, insurgé dans ses veines, troubla ses yeux et les ferma. Des hommes qui assistent souvent à ces sortes de scènes, sur le quai de la Tour, et qui en vivent, soutinrent Lively dans sa chute, prirent une carte de visite dans son portefeuille, et le ramenèrent chez lui dans un cabriolet *patent-safety*. A Londres tout est prévu, et toute chose est une profession.

Il y a, dans l'histoire céleste des amours terrestres, beaucoup d'étoiles qui ont filé à bien meilleur marché que celle-ci.

— Et que devint ce pauvre Lively après avoir vu filer son étoile et après son évanouissement?

— Il reprit ses sens, madame.

— Et il se consola?

— Non, madame, il ne s'est jamais consolé.

— Comment a-t-il donc fait?

— Il s'est marié; il n'a pas conservé près de sa compagne toute l'ardeur de sa jeunesse; mais cette ardeur est remplacée par une tendre mélancolie qui se manifeste, dans ses amicales promenades, par des réflexions incomprises. Ainsi, un soir, apercevant un de ces météores (cause de notre présent entretien), il disait tristement : Ne crois-tu pas voir un ange exilé du ciel, où il est aimé, descendre sur la terre, où il doit souffrir?

— Et avec qui s'est-il marié?

— Il s'est marié avec la fille d'un coutelier de Birmingham, et il est aujourd'hui père de sept garçons et de quatre filles, rue de *la Providence des Ouvriers*.

— Ainsi, malgré ces onze enfants, dit la comtesse, ce pauvre Lively ne s'est jamais consolé?

— Jamais, madame; il a juré d'être inconsolable jusqu'au tombeau. Quand je serai, madame, assez riche pour payer à un imprimeur les frais d'un volume, j'écrirai cette histoire et j'enverrai mon livre à Lively, coutelier à Birmingham; il le lira et se consolera peut-être.

— Comment! dit la comtesse, ce poétique Lively, ce professeur de langues hindoustaniques, ce brillant bachelier d'Oxford est coutelier aujourd'hui!

— Oui, madame, coutelier patenté, à l'enseigne du *Couteau de Debora*.

— Lequel couteau était un clou, s'il faut en croire la Bible, remarqua madame de Saverny.

— Madame, le texte hébreu a été fort mal traduit. Li-

vely n'a pas commis la faute des premiers traducteurs; selon lui, Debora aurait tué Sisara avec un couteau, ce qui est plus probable, un couteau de sacrificateur. Je serais assez porté moi-même à me rallier à cette opinion, qui d'ailleurs agite beaucoup les méthodistes du Lancastre en ce moment.

— Il y a vraiment de quoi! remarqua la jeune comtesse.

— Vous voyez, madame, que j'étudie mes histoires sous tous leurs aspects, afin de les rendre moins indignes de vous.

— Il est vrai que vous ne dédaignez aucun détail, monsieur Octave. Vous avez même étudié toutes les questions qui se rattachent à l'enseigne du coutelier, votre héros. On n'est pas plus scrupuleux.

L'heure matinale suspendit cette veillée ; la société se leva au signal de madame de Saverny, et chacun se retira dans son appartement.

Lorsque le cercle se constitua de nouveau, l'amiral, qui avait beaucoup voyagé et qui aimait le souvenir de ses voyages, raconta qu'il était mousse à bord du vaisseau *l'Endeavour* lorsque des savants furent envoyés aux îles de la Société pour y observer le passage de Vénus sur le disque du soleil.

— On envoie les savants bien loin, dit madame de Saverny, pour leur faire observer quelque chose ! Est-ce qu'on ne découvrirait pas tout ce qu'on voudrait du haut de l'Observatoire de Paris ?

— Madame, dit Octave, les observatoires, dans les pays du Nord, sont des monuments honoraires. Le directeur de l'observatoire de Greenwich est aveugle depuis vingt-sept ans, et les affaires célestes de cet astronome n'en marchent pas plus mal. Dans le ciel de Londres les étoiles ne brillent que par leur absence. A Paris c'est beaucoup mieux, mais ce n'est pas encore tout à fait bien. Le prédécesseur de M. Arago fit un jour son premier voyage et se rendit à Toulon. Le premier soir de son arrivée il fut fêté à l'Hôtel-de-Ville, et, comme il ouvrait une fenêtre pour se donner de l'air, il

aperçut un astre énorme et d'un éclat très-vif qui se levait sur le pic de Condon.

— Ciel ! s'écria-t-il, comme un acteur dans un vaudeville ou un drame, — ciel ! qu'est-ce que cela ?

Un domestique lui répondit :

— Monsieur, c'est la lune.

— Ah ! ah ! dit l'astronome, c'est la lune ? Je la connaissais de réputation, mais je suis enchanté d'être venu à Toulon pour la voir.

— Voilà, par exemple, dit la comtesse, un paradoxe céleste comme jamais n'en écrivirent Théophile Gautier, Karr, Gozlan et Méry ! Vous osez soutenir qu'un directeur de l'Observatoire parisien ne connaissait la lune que de réputation !

— Le fait est vrai, madame ; il se rapporte à une singulière époque, dont la date et les phénomènes sont consignés dans les archives du Bureau des longitudes. Pendant vingt années le climat de Paris fut constamment pluvieux, et le ciel des nuits toujours ou presque toujours voilé de nuages. Certainement, dans ce long intervalle, la lune a bien pu se montrer quelquefois, même dans son plein ; mais quelle lune, bon Dieu ! quelle lune ! si vous la comparez à cet astre magnifique, à ce soleil de la nuit, qui brille dans les pays méridionaux ! Vous voyez que mon paradoxe, madame, est une simple vérité. J'ai malheureusement le tort d'avoir quelquefois raison, aussi vous ne m'épargnez pas ; mais je persévérerai dans mes doctrines.

— Persévérez, monsieur Octave.

— C'est surtout à cause des climats qu'on a classé certaines étoiles dans la catégorie des *nébuleuses*. En Angleterre cette différence n'existe pas. Toutes les étoiles anglaises sont nébuleuses; il faut donc, pour faire une observation astronomique dans ce pays, envoyer un vaisseau à quatre mille lieues, sur un parage de l'océan du Sud. C'est le voyage que nous a conté tout à l'heure notre brave amiral, qui était mousse en ce temps-là...

— Et je voudrais bien l'être encore! dit l'amiral.

— Je crois bien, dit la comtesse; vous auriez l'espoir de devenir amiral, et vous ne l'avez plus.

— Madame, pour gagner le grade d'amiral il faut perdre sa jeunesse; y a-t-il bénéfice pour moi?

— L'âge n'existe pas amiral; il n'y a pas d'âge. Il n'y a que des imbéciles qui soient vieux.

— Cela est très-vrai, surtout à Paris, remarqua Octave, où les centenaires abondent et louent des stalles à l'Opéra; et, à ce propos, je vous citerai quatre vers qui se rattachent à l'astronomie. Nous avons parlé de la lune, parlons un peu du soleil, pour ne pas faire de jaloux là-haut.

Quand le soleil arrive au bout de sa carrière,
L'éclat de ses rayons ne s'est point affaibli;
On est vieux à vingt ans quand on cesse de plaire,
Et qui plaît à cent ans meurt sans avoir vieilli.

— Celui qui a écrit ces quatre vers, dit la comtesse, a fait une bonne action... Mais, monsieur Octave, le so-

leil et la lune ne doivent pas vous faire oublier les *étoiles nébuleuses.*

— J'adore les entretiens décousus, madame ; vous remarquerez que je m'écarte souvent du sujet de ma narration, mais je reviens toujours à mes... étoiles. M. de Humboldt a parlé en détail, dans son *Cosmos*, des nébuleuses ; Dieu me garde d'en parler après lui !

— Oh ! vous en parlerez, monsieur, dit la comtesse. Personne ici n'a lu *Cosmos*. Personne, d'ailleurs, ne lit la science trop sérieuse ; ceux qui prétendent la lire veulent devenir sous-préfets.

— Madame, il ne m'est pas permis de juger votre théorie. Je suis grave par nature, comme tous les savants ; j'ai lu *Cosmos*, et je ne vise à aucun emploi public. Vous voulez que je parle des *nébuleuses* après M. de Humboldt ; eh bien ! je tâcherai de concilier ce que je dois à vos ordres et ce que je dois à mon respect pour les maîtres de la science. Je vais parler des *étoiles nébuleuses ;* vous savez déjà, madame, par mes théories, exposées dans nos précédents entretiens, que la terre copie toujours le ciel.

— Nous le savons, monsieur le savant. Aussi parlez-nous vite des *nébuleuses* terrestres.

LES ÉTOILES NÉBULEUSES

Il y avait ce soir-là, chez un banquier, une conversation dans le genre que voici :

— Un observateur. — C'est une famille que j'ai beaucoup connue. Le père et la mère sont morts. Les trois filles ont eu un beau partage de succession. Elise, l'aînée, est brune...

— Un veuf, à gilet blanc. — Elise n'est pas brune ; quand elle était petite fille elle venait chez moi, rue Rihouté, elle était blonde.

— L'observateur. — On devient brun avec l'âge. J'ai été blond, moi, comme le berger Pâris de David.

— Une dame nerveuse. — C'est juste.

— L'observateur. — C'est Marguerite, la seconde, qui est blonde, et Rosalie, la troisième, est...

— Quelqu'un. — Rousse.

— L'observateur. — Vous avez dit le mot.

— Un ancien procureur du roi. — J'ai connu mademoiselle Rosalie Plantin ; elle prenait des leçons de chant avec ma petite nièce Betty, et je puis vous affirmer qu'elle n'est pas rousse. Au contraire.

— L'OBSERVATEUR. — Voulez-vous faire un pari, monsieur?

— L'ANCIEN PROCUREUR DU ROI. — Je ne parie jamais.

— L'OBSERVATEUR. — Au reste, elles sont toutes trois fort jolies.

— LE GILET BLANC. — Oh! elles n'auraient pas inventé Vénus à elles trois!

— L'OBSERVATEUR. — Qu'entendez-vous par cette métaphore?

— LE GILET BLANC. — J'entends qu'elles sont... laides. Tranchons le mot.

— L'OBSERVATEUR. — Les demoiselles Plantin laides! Le jour que vous les avez vues on ne vous avait pas encore fait l'opération de la cataracte.

Eclat de rire général. Le gilet blanc rougit et se recueille pour préparer une épigramme.

— LA DAME NERVEUSE. — Au reste, qu'importe la beauté? Elles sont, dit-on, fort sages, et la sagesse est la plus belle des beautés.

— QUELQU'UN. — Sages, sages! Ce n'est pas ce que tout le monde dit.

— L'ANCIEN PROCUREUR DU ROI. — Ah!

— QUELQU'UN. — On a beaucoup parlé d'un lieutenant de hussards en garnison à Nevers.

— LA DAME NERVEUSE. — Les demoiselles Plantin n'ont jamais mis le pied à Nevers.

— QUELQU'UN. — En 1846...

— LA DAME NERVEUSE. — Jamais, monsieur.

— QUELQU'UN. — Alors, c'est à Moulins.

— La dame nerveuse. — Ni à Moulins.

— L'ancien procureur du roi. — Cependant...

— L'observateur. — Il y a, en effet, quelques histoires sur Marguerite, mais il ne s'agissait pas d'un lieutenant de hussards.

— Quelqu'un. — Je n'ai pas parlé de Marguerite...

— L'observateur. — Ah ! c'est autre chose ! On disait que Marguerite s'était enlevée trois jours avec un ingénieur du chemin de fer du Centre... J'ai connu l'ingénieur : il a été destitué.

— La dame nerveuse. — Destitué pour avoir enlevé Marguerite ?

— L'observateur. — Non, pour avoir manqué un aqueduc ; mais il paraît que le ministre a choisi ce prétexte.

— L'ancien procureur du roi. — Diable !

— La dame nerveuse. — Au moins, mademoiselle Élise, l'aînée, trouve grâce devant vous...

— Quelqu'un. — Eh ! eh !

— L'ancien procureur du roi. — Comment ! eh ?

— Quelqu'un. — J'ai au Trésor un ami, un fort joli garçon, qui m'a montré vingt lettres d'Élise. Voilà.

— La dame nerveuse. — Votre ami est un fat.

— Un monsieur qui parle peu. — Les femmes aiment les fats.

— La dame nerveuse. — Les comédiennes.

— Quelqu'un. — Oh ! si je pouvais parler !

— La dame nerveuse. — Il me semble que vous ne vous gênez guère.

— Quelqu'un. — Non, je me tais.

— La dame nerveuse. — Vous auriez dû commencer ainsi.

— L'ancien procureur du roi. — Voyons.

— Quelqu'un. — Oh ! non ! madame me traiterait de fat.

— La dame nerveuse. — Maintenant il va nous faire croire qu'il a des révélations personnelles à faire sur les sœurs Plantin !

— Quelqu'un. — Je me tais.

— L'observateur. — Voici ce qu'on peut dire...

— L'ancien procureur du roi. — Oui.

— L'observateur. — On peut dire que ces trois jeunes personnes affichent un luxe de toilette qui ruinerait trois banquiers.

— La dame nerveuse. — J'ai rencontré aux Tuileries, hier dimanche, Élise et Marguerite. Élise avait une robe blanche de mousseline et un chapeau de paille cousue, sans la moindre fleur. Marguerite portait la même robe que sa sœur, et un chapeau de quinze francs, acheté à la galerie Vivienne, prix fixe. Voilà leur luxe de toilette.

— L'observateur. — Je les ai vues en loge au Vaudeville, mardi soir ; elles étalaient des mantilles de dentelle noire de six cents francs, des bracelets ornés de brillants, des boucles d'oreilles en pierres blanches et des chapeaux à marabout.

— Quelqu'un. — C'est vrai, je les ai vues aussi ce même soir.

— L'ancien procureur du roi. — Peste !

— Un monsieur qui parle peu. — C'est décisif !

— La dame nerveuse. — Il n'y a rien là de décisif ! Ces messieurs peuvent se tromper.

— Quelqu'un. — Ah ! ceci est fort ! Je leur ai offert des glaces chez Durand, à la sortie du théâtre.

— L'ancien procureur du roi. — Bon !

— L'observateur. — Il est impossible de se tromper avec les demoiselles Plantin ; elles ont une taille si majestueuse et des proportions de corps si exubérantes qu'un myope les distinguerait du Pont-Neuf sur les tours Notre-Dame.

— La dame nerveuse. — Les sœurs Plantin sont plus petites que moi, et ma taille est au-dessous de la moyenne.

— Le gilet blanc. — Oh ! ceci est l'exacte vérité.

— L'ancien procureur du roi. — Bah !

— L'observateur. — Madame, si vous étiez un homme...

— L'ancien procureur du roi. — Allons ! allons !

— La dame nerveuse. — Messieurs, je vous souhaite le bonsoir ; après cette phrase, digne du dernier des Vandales, je me dois à moi-même de quitter ce salon.

Octave but un verre d'eau sucrée et respira.

— Vraiment, monsieur Octave, dit la comtesse, vous êtes l'historien le plus grave du monde. Il est impossible de parler avec un plus admirable sérieux. Cette fois j'ai attendu le verre d'eau sucrée pour vous interrompre. Maintenant, dites-moi, monsieur Octave, croyez-vous avoir fait concurrence à M. de Humboldt en traitant la science sur ce ton ?

— Madame, dit Octave, j'ai mis tous mes scrupules à l'écart pour vous être agréable, et je crois n'avoir rien

dit qui puisse déplaire à M. de Humboldt, à l'auteur de *Cosmos*.

— Je crois bien, dit la comtesse avec un éclat de rire; si vous ne faites jamais de la science qu'avec ce style, M. de Humboldt ne vous intentera jamais de procès en contrefaçon. Au surplus, je voudrais savoir ce que sont devenues vos *Étoiles nébuleuses* au milieu de cette conversation entre un procureur du roi et un gilet blanc.

— Franchement, madame, je vous prie de me dire si vous n'avez jamais entendu, de par le monde, toutes ces phrases ou les équivalentes, lorsqu'on se livre à ce qu'on appelle les *charmes de la conversation?*

— Eh bien! quand cela serait?

— Bon! vous admettez que cela est... Ne trouvez-vous pas mon récit plus sérieux, plus grave que le traité des hiéroglyphes de Warburton?

— Au fond, cela est encore vrai, monsieur.

— Faites le plus beau des discours, madame, sur la médisance et la calomnie: on vous écoutera complaisamment, avec distraction, selon l'usage des auditeurs d'homélies; on s'endormira intérieurement: tout sermon domine un dortoir; tandis que vous m'avez tous écouté, j'ose dire, avec un intérêt soutenu, pendant que j'avais l'air de raconter des folies.

— Mon Dieu! vous avez raison, monsieur Octave; je vais même vous faire une concession: votre narration est bien plus que grave, elle est lugubre; rien n'est plus triste qu'une bonne comédie vraie; ainsi passons sur ce

point. Seulement je redemande mes *Étoiles nébuleuses*, qui se sont éclipsées dans tout ceci.

— Non, madame, elles n'ont pas cessé de se montrer à l'horizon.

— Ah! j'attends un commentaire.

— Le voici, madame. J'assistais à cette conversation chez ce banquier, qui m'invite à son thé parce que j'ai un billet de deux cent cinquante francs placé dans sa maison au quatre et demi. Vous comprenez, madame, que je me suis bien gardé d'intervenir par un monosyllabe quelconque dans leur discussion sur les sœurs Plantin. A côté de moi j'avais un homme muet et grave, et je lui dis à voix très-basse :

— Pouvez-vous me donner maintenant une idée véritable du caractère, des mœurs, de la figure, de la taille et de la couleur des cheveux de ces trois filles, qui viennent d'être agités sur le tapis de la conversation?

— Cela me serait bien difficile, me répondit mon voisin.

— A moi, cela me serait impossible, lui dis-je; au reste, c'est toujours ce qui m'arrive quand j'entends le monde causer sur des femmes que je ne connais pas. Mademoiselle Élise est-elle brune ou blonde, vertueuse ou leste, petite ou grande, laide ou jolie? Voilà une heure que ces graves questions sont traitées par des gens qui la connaissent, et il nous serait impossible de nous faire, malgré cela, une juste idée de cette personne et de ses sœurs. Il y a pourtant des gens qui, sur la foi d'une histoire, vous feront le portrait physique et moral de Romulus et de la reine de Saba.

— Alors, me dit mon voisin, vous seriez embarrassé de classer nos trois sœurs Plantin dans une catégorie quelconque.

— Non, lui répondis-je, je les classerais comme on doit classer toutes les femmes dont les salons s'entretiennent... Ainsi ne vous semble-t-il pas qu'on vous a parlé d'une quantité de nuages de forme humaine qu'avec un peu d'imagination vous modifiez à volonté? Pour moi les demoiselles Plantin me représentent un groupe nuageux et céleste, qui me plaît surtout par son indécision, et je serais bien heureux de trouver un télescope qui aurait le pouvoir de me rapprocher d'elles; mais, en attendant, je les classerai dans la série des *étoiles nébuleuses*.

— Vous êtes astronome, monsieur, remarqua mon voisin.

— Astronome de la terre, lui dis-je; j'économise les télescopes et les rhumes de cerveau.

— Nous sommes donc toutes, dans notre sexe, plus ou moins nébuleuses? dit madame la comtesse de Castel-Blanca.

— Oui, madame, comme tout ce qui est digne de briller au ciel.

— Ah! voilà un madrigal du dix-huitième siècle en prose, monsieur Octave; vous vous efféminez.

— Je vous remercie, madame, dit Octave en s'inclinant.

— Vraiment, monsieur, ces rapports qui existent entre la terre et le ciel sont très-curieux à observer.

— Madame, j'aime mieux ce système que celui dont parle Fontenelle.

— Quel système?

— Ce système prétend que nous avons des correspondants dans la lune...

— Par la petite poste?

— Non, madame, des correspondants d'une autre façon. Ainsi, à l'heure présente, il y a, dans un coin de la campagne grenadine de la lune, un cercle nocturne absolument composé comme le nôtre, qui fait et dit les mêmes choses qui se font et se disent ici.

— Ah! voilà un système fort amusant, mais difficile à démontrer. J'aime mieux votre système des étoiles; il est plus raisonnable, il est même consolant.

— Maintenant, madame, que mon système a votre approbation, je vais vous soumettre un problème astronomique.

— Celui qui vous préoccupait l'autre soir?

— Oui, madame.

— Ah! voyons le problème astronomique.

— Honorez-moi de votre attention, madame.

— Je vous l'accorde.

— Et puis nous accorderons tous les nôtres à l'amiral, qui nous doit une histoire pour nous avoir dit qu'il était mousse à bord de *l'Endeavour*.

UN PROBLÈME ASTRONOMIQUE

— Quelques jours avant de partir pour l'Espagne, poursuivit Octave, j'étais étendu mollement sur le gazon dans le parc du château de Marnes.

— Que faisiez-vous donc là sur ce gazon?

— Je rêvais, madame.

— En plein jour?

— Sans doute, madame; je n'ai jamais le temps de rêver la nuit, puisque nous causons de neuf heures du soir à quatre heures du matin. Il faut donc réparer le temps perdu. Je rêvais donc, mais je ne dormais pas. Un bruit de pas se fit entendre auprès de moi. Je restai immobile par discrétion.

— Ou par indiscrétion....

— Comme vous voudrez, madame. Et je vis, du coin de l'œil, deux jeunes femmes, qui s'assirent sur un banc vert de la fabrique de Godillot. Ces belles promeneuses se croyaient seules, et je me gardai bien de les détromper.

— Quelle discrétion!

— Madame, c'était une étude d'étoiles nébuleuses; la science excuse tout. Je poursuis.

L'une d'elles, la plus âgée, si l'on peut appeler âgée une femme de trente-six ans, la fleur de la vie, dit à l'autre :

— Mon ange, je ne puis te faire les mêmes confidences, moi ; j'ai toujours vécu dans le bonheur, toujours. C'est prétentieux, j'en conviens, mais que veux-tu? c'est ainsi. Trois ans après mon mariage, Augustin partit pour Londres avec une mission du gouvernement. Sainte-Colombe vint tout de suite me faire la cour....

— Sainte-Colombe! l'ami intime de ton mari? interrompit l'autre.

— L'ami intime, n'est-ce pas l'usage? Est-ce qu'un autre eût osé se présenter? Je ne voulus pas repousser violemment, comme une bourgeoise, les odieuses prétentions de Sainte-Colombe. J'affectai un badinage continuel, jusqu'au retour de mon mari. Je ne voulus rien prendre au sérieux, tel fut mon premier danger. Le second fut plus grave. Augustin demandait un consulat. Le ministre répondait comme répond un ministre, par un silence obstiné. Mon mari me conseilla étourdiment de faire une démarche pour lui. Je fis cinq démarches; à la dernière, le ministre, qui était un homme grave, me fit des sourires charmants; il me prit la main et me demanda si j'accompagnerais mon mari. Sa voix se troubla; il bégaya quelques fadeurs de vieux roué.... Bref, mon mari n'obtint pas le consulat.

— Passons au troisième danger, dit l'amie.

— Le troisième est encore plus grave. Il s'agit d'un baryton, et d'un baryton aristocrate, âgé de vingt-quatre

ans. Il chantait *Vien in Roma, vien o Cara!* de Bellini, avec une voix! mais une voix!.... Oh! mes oreilles brûlent encore à ce souvenir! Il passa toute la saison au château.... Mon mari me reprochait toujours de le traiter froidement. Tu connais les maris.... Je le traitai froidement jusqu'à son départ pour Turin.

— Y a-t-il un quatrième danger? demanda l'amie.

— Il y en a plus de cent! mais je te passe sous silence les résistances faciles, les amoureux de cinquante ans, les jolis garçons à tête de coiffeur, les députés ministériels, les provinciaux chercheurs de triomphes parisiens, les ténors qui reçoivent des billets doux de duchesses, les beaux hommes qui n'ont jamais rencontré de vertus... Enfin, j'omets les rencontres indifférentes, je ne te cite que les dangers sérieux.

— Il est clair qu'on n'en finirait pas avec les autres.

— C'est juste! Voici donc le quatrième....

— Toujours plus grave, n'est-ce pas?

— Comme de raison. Plus nous avançons sur la pente du mariage, plus le sol est glissant. Augustin fut envoyé, en 1840, à Alexandrie, pour étudier la question d'Orient.

— Quelle est cette question?

— Oh! une de ces niaiseries que les hommes sérieux inventent pour s'amuser à gagner leurs appointements... Je voulais accompagner mon mari, il refusa ma proposition. « J'ai des déserts à traverser, me dit-il; on voyage en caravane, à cheval sur des dromadaires; reste à Paris. » Je restai.... Un auteur me rencontra dans un

salon et devint amoureux de moi... Un auteur célèbre...

— Oh! j'entends bien.

— Il était charmant! Un homme superbe; trente ans au plus, brun, cheveux noirs, yeux de flamme, regard de poëte : il parlait comme un héros de roman, il chantait comme le prince Belgioso.... J'avais un portrait de mon mari, un chef-d'œuvre de madame de Mirbel; j'eus une idée : je pris ce médaillon et je le portai nuit et jour sur moi, comme on porte un sachet de camphre en temps d'épidémie pour se préserver de la contagion....

— Et le camphre réussit-il? demanda l'amie.

— Complétement. Augustin revint à Paris. Il n'avait rien étudié du tout, selon l'usage de ceux que le ministre envoie pour étudier. Avec quelle joie je revis mon mari! Lui ne comprit pas tout ce qu'il y avait au fond de cette joie!

— Passons au cinquième danger.

— Oui, ma chère ange, il y en a eu un cinquième....

— Et toujours plus grave que...?

— Que les autres; c'est dans l'ordre.... Ce cinquième danger était représenté par un beau jeune homme, pâle, triste, pulmonaire, coiffé en saule pleureur, et faisant des vers comme Millevoye. Il me regardait avec des yeux d'une expression adorable, où la vie de la jeunesse luttait avec la mort du vieillard. Mon mari avait pour ce jeune homme une affection fraternelle. Il faut te dire que mon mari a toujours eu un penchant énorme pour mes amoureux....

— Le mien aussi, ma bonne!

— Ah! le tien aussi! j'en suis bien aise.... Ce cinquième devenait tous les jours plus dangereux. Il composait des vers sur les lacs et les feuilles flétries, qu'il récitait avec une voix émouvante, et cette voix me poursuivait même dans mon sommeil. Il me dédia sa mélodie, *le Vent d'automne*, musique d'Alfred Quidant; un grand prix du Conservatoire vint la chanter chez moi, à une soirée spéciale. Tout le monde pleurait; je me sentais perdue. Heureusement mon mari avait toujours été bon pour moi, et bon sans y songer, sans préméditation aucune, tout naturellement. Quand une infidélité n'est pas une juste vengeance, c'est le plus odieux des crimes. Je m'arrêtai sur la limite qui ne doit pas être franchie. Le jeune homme est parti pour la Suisse avec un médecin; il s'est fixé à Berne, où probablement il se mariera.

La conversation continua ainsi. Elle lui parla d'un sixième danger, un peintre du plus grand mérite, qui lui envoya son portrait qu'il avait fait d'elle pendant une représentation à l'Opéra, et dont la loge se transformait en une étoile brillante et fantasmagorique. Le dénouement de ce sixième danger fut le même que pour les précédents.

— Voilà mon problème astronomique posé, dit Octave à madame de Saverny; devinez l'énigme.

— Ce n'est pas difficile, monsieur. Votre femme fidèle est la plus belle des étoiles : c'est l'*étoile fixe*.

— Bravo! madame; je vais me précipiter, comme le sphinx, du haut du mont Cythéron.

— Ne vous précipitez pas ; Œdipe n'exige pas ce sacrifice.

— Rassurez-vous, madame, je ne tomberai que dans mon lit, car voici bientôt le jour ; et si le soleil me trouvait ici, je serais assez vil courtisan pour lui faire ma cour et lui sacrifier mon sommeil.

— Dieu nous préserve de ce malheur ! monsieur Octave ; nous voulons vous entendre encore la prochaine nuit. Employez donc votre jour selon notre coutume d'été.

Le soir suivant, M. Octave de Nizier ne se trouvait pas au rendez-vous du cercle de Saverny. L'amiral profita de cette absence, qui lui laissait la royauté de la conversation, et raconta toutes les aventures dont il avait été le témoin ou le héros à Éaeïnomove et à Tavaï-Poenna-mou, les deux îles de la Nouvelle-Zélande que sépare le détroit de Cook.

On regarda beaucoup les étoiles pendant le récit de l'amiral. Il s'en aperçut, et, changeant brusquement le sujet de ses narrations, il raconta ce qui suit :

ROSAIRE ET RELIQUAIRE

Boy le Syracusain a été le plus fameux joueur d'échecs de son temps; le matin même de la bataille de Lépante, il gagna trois superbes parties à don Juan d'Autriche, à bord du vaisseau amiral.

Le pape Grégoire XIII, qui aimait beaucoup le jeu des échecs, reçut, en 1573, deux ans après la bataille de Lépante, Boy le Syracusain dans son palais du Quirinal; il le combla d'honneurs et lui offrit même le chapeau rouge, pour lui prouver l'estime qu'il portait au génie des hautes combinaisons. Boy refusa ce dernier honneur, parce qu'en acceptant il était forcé de renoncer à sa vie vagabonde et glorieuse de prince des échecs, *principe degli scacchi*.

Da Ponte, qui était doge de Venise, en 1578, traita magnifiquement Boy le Syracusain et lui offrit un appartement dans son palais; mais l'illustre artiste refusa encore cette hospitalité superbe, pour avoir la liberté d'aller jouer en public sous les arcades de la place Saint-Marc, où il recevait chaque jour de véritables ovations,

après ces victoires obtenues sur les plus renommés joueurs d'échecs de ce merveilleux temps.

Un jour le prince Venieri, d'une haute famille de Venise, jeune homme accompli, passa sur la place Saint-Marc, et s'arrêta comme un simple curieux pour suivre un *gambito*, admirablement défendu par Boy le Syracusain. Boy triompha, selon son habitude; il luttait contre un joueur calabrais du plus haut renom.

— Ce n'est pas moi qui aurais perdu cette partie! — dit le prince Venieri, avec un accent très-malin.

Boy de Syracuse leva la tête, pour découvrir dans le groupe l'audacieux personnage qui venait de tenir ce propos, et il vit un jeune homme de vingt-cinq ans, de très-bonne mine, avec une taille élégante finement serrée dans un riche pourpoint de brocart vénitien.

— Ah! — dit le Syracusain, en secouant la tête d'un air d'ironie; le jeune seigneur que voilà n'aurait pas perdu cette partie....

— Non, certes! dit le prince.

— Votre Seigneurie a donc fait ses preuves en champ clos d'échiquier? — demanda le Syracusain.

— Que vous importe? Je crois toujours en savoir assez pour vous donner des leçons.

— A moi! dit Boy.

Le prince mit son poing droit sur la hanche, et fit un signe affirmatif. La place Saint-Marc retentit d'un éclat de rire foudroyant.

— Ah! ils rient tous! — dit le prince d'un ton sé-

rieux. — Eh bien! j'ai lancé mon défi au Syracusain; sera-t-il relevé?

— Placez-vous là, mon ami, — dit le Syracusain, en désignant l'autre côté de l'échiquier.

Le prince déposa son épée et sa toque sur les dalles, s'assit en face du Syracusain, et rangea ses pièces avec beaucoup de dextérité. On fit cercle autour des deux joueurs, et la partie commença par un *gambito*, immortalisé depuis par Lolli. Aux premiers coups, le Syracusain comprit que son adversaire était redoutable; le jeu du prince était hardi, leste et vigoureusement agressif. Boy fit des prodiges, mais il fut accablé par un mat imprévu, et demeura muet et immobile, le front appuyé sur ses mains, comme si la foudre fût tombée sur lui avec l'échec suprême et victorieux.

Les assistants étaient consternés. Le Syracusain releva la tête et dit avec calme :

— C'est une surprise!

Le cercle fit écho, et on murmura sur toute la place Saint-Marc :

— C'est une surprise!

— A la bonne heure! dit le prince en souriant, — c'est une surprise; recommençons.

Les deux adversaires replacèrent leurs pièces. On recommença. Cette fois le combat fut moins long; Boy le Syracusain reçut, après le quatorzième coup, un échec à brûle-pourpoint, qui faillit le renverser sur les marbres de la place. Les spectateurs applaudirent comme dans un amphithéâtre.

— Voilà une étrange chose ! — dit le Syracusain en regardant fixement son adversaire. — Y a-t-il longtemps que Votre Seigneurie joue aux échecs ?

— Que vous importe ? répondit le prince, avec un sourire singulier.

— Eh bien ! — poursuivit Boy, en frappant du poing l'échiquier, — cette fois, je mets un enjeu de cent ducats ; acceptez-vous ?

— Va pour cent ducats ! — dit le prince.

Il appela son page, lui donna ordre d'ouvrir son escarcelle et d'en retirer cent ducats.

—Les enjeux placés,on engagea la troisième partie, qui se termina aussi fatalement pour Boy le Syracusain.

Le prince prit les cent ducats et les distribua aux pauvres paralytiques qui buvaient le soleil sur la place Saint-Marc. La place retentissait d'acclamations. Le peuple qui adorait Boy le Syracusain, l'abandonna subitement après cette triple défaite, et accompagna jusqu'à sa gondole le prince victorieux, en l'accablant de sonnets improvisés. Cette grande journée mit le prince Venieri à la mode, et il ne fut plus question que de lui dans tout Venise. Chacun voulait connaître ou citer quelques traits de la vie de ce jeune et brillant seigneur, qui venait de conquérir, à Venise, le sceptre de l'échiquier, ce qui, à cette époque, était une gloire au-dessus de toutes les gloires. Or voici ce qu'on apprit généralement sur le compte du prince Venieri.

C'était l'Alcibiade de Venise ; il était encore plus terrible et redoutable au jeu de l'amour qu'au jeu des échecs.

Une femme attaquée par lui était une femme perdue; impossible de résister à ses invincibles séductions. Les pères, les maris, les amants, les tuteurs redoutaient le prince Venieri, et désespéraient d'une vertu domestique et de l'honneur d'un gynécée; dès que le prince venait passer, en gondole, sous un balcon, en chantant les strophes d'Erminia de Torquato, avec accompagnement de mandoline, quelques jours après, il y avait une victime de plus à ajouter au martyrologe vénitien des amours.

Le prince Venieri passait, comme un triomphateur, devant la porte des cinquante-deux églises de Venise, à l'issue des dernières messes, lorque les plus jolies femmes sortaient, le front parfumé d'encens et radieux de piété. La séduction les attendait au parvis. Si une d'elles osait lever les yeux, elle voyait le prince se pavanant au soleil, dans toute sa grâce italienne, comme un divin portrait du Tintoret ou de Véronèse; le regard qui l'avait vu une fois voulait le revoir toute la vie, et c'en était fait de la plus austère des vertus.

Un jour, la belle et jeune Fiorina Minente sortait de l'église Saint-Marc, le 15 du mois d'août. La fête religieuse avait été superbe; vingt marins de la galère amirale portaient sur un brancard la statue triomphante de la Vierge, sur la place; le peuple semait de lis, de roses et de genêts d'or les grandes dalles; les cloches carillonnaient dans les airs; les pavillons et les flammes des navires semblaient rire dans l'air, et l'*Ave, maris stella,* chanté par de jeunes filles, attendrissait les yeux et les cœurs.

Le prince ne voyait dans cette fête qu'une occasion de

poursuivre le cours de ses galanteries amoureuses ; il vit Fiorina Minente, et il se promit bien de la rendre amoureuse de lui. Fiorina était d'une bonne famille ; et le palais de son père touchait par un de ses angles au Rialto. Deux hommes d'armes suivaient Fiorina, et l'accompagnaient jusqu'à sa gondole, où elle s'embarqua lestement avec eux.

Le prince Venieri parut, et se montra sur le quai dans sa pose ordinaire de triomphateur avant le combat. Fiorina le vit et baissa les yeux ; mais elle les baissa trop tard ; elle l'avait vu !

Dès ce moment, le repos fut perdu pour la pauvre Fiorina ; elle avait beau vouloir éloigner de son souvenir l'image du jeune prince ; à force de vouloir oublier, elle se souvenait !

Le prince était sans cesse présent au souvenir de la jeune fille ; beau, charmant, gracieux, avec des cheveux noirs à reflets de pourpre ; des yeux de velours, inextinguibles foyers d'étincelles ; un teint frais et brun ; des lèvres charmantes, des dents d'ivoire toujours révélées par le sourire ; une moustache fine comme l'arc le plus délié. Quant à son costume, il aurait pu servir de modèle à Paul de Vérone, pour la Noce de Cana.

Selon l'usage admis pour ses conquêtes, le prince Venieri passait tous les soirs, en gondole, devant le balcon de Fiorina, et chantait ses éternelles strophes d'Erminia, et avec une voix qui allait au cœur par le chemin le plus direct. Fiorina soulevait alors imprudemment la persienne verte du balcon et promenait l'arrosoir sur des fleurs

prétexte innocent, qui, à force de se renouveler à la même heure, n'était plus un prétexte, mais un aveu.

Un soir, Fiorina écoutait une conversation établie entre deux femmes, et le nom du prince ayant été prononcé, elle prêta mieux l'oreille encore, et ce qu'elle entendit lui donna la terreur.

Les deux femmes traçaient du jeune prince un horrible portrait; on racontait toutes ses aventures lamentables; on citait les noms de ses plus célèbres victimes; on ajoutait même que le doge Da Ponte songeait sérieusement à exiler le prince, vrai fléau du beau sexe vénitien, mais que cette mesure arbitraire était sans cesse ajournée, parce que Venise comptait des Venieri dans ses doges; ce qui prouve que, même à cette époque républicaine, l'égalité n'avait pas une signification absolue, et que les grands étaient toujours supérieurs aux petits.

Fiorina se vit perdue, car elle aimait le prince, et elle prévoyait bien qu'elle serait faible aussi, comme tant d'autres Vénitiennes dont elle venait d'entendre les noms. Elle songeait toujours à cette belle fête religieuse, où elle avait vu, pour la première fois, le prince; c'était, disait-elle à chaque instant, le 15 du mois d'août!

Quel beau jour! quelle date sainte! Oh! — ajoutait-elle, — il est impossible qu'une faute, qu'un égarement, qu'un crime prennent leur origine dans une date si belle, dans un si beau jour! Et elle regardait le rosaire qui avait été béni, ce jour-là même, avec des millions d'autres rosaires, dans la chapelle de la Vierge, à l'église Saint-Marc.

Cela lui inspira une idée qui ranima son courage et lui donna de l'espoir.

Elle appela ses deux hommes d'armes, fit parer sa gondole, et se rendit à l'église Saint-Marc, pour y égrener les douze dizaines de son rosaire dans la chapelle de la Vierge, cette sainte gardienne des chancelantes vertus. Le rosaire dit, elle se releva sereine et regagna le palais de son père, avec l'intention de revenir le lendemain et jours suivants à l'église de Saint-Marc.

Ce soir-là même, la mandoline bien connue se fit entendre devant le Rialto, et la voix accoutumée entonna les strophes pastorales de Torquato. Fiorina ne pouvait pas se flatter de reconquérir sa raison et sa vie calme, après un seul rosaire ; on ne se guérit pas, en un jour, d'une infirmité quelconque, surtout quand elle est ancienne ; aussi la jeune fille n'eut pas la force de laisser languir les fleurs de sa fenêtre ; elle prit l'arrosoir, et tout en humectant de rosée, comme la déesse de l'aurore, son jardin aérien, elle lança au prince un long regard.

L'arrosoir faillit s'échapper de ses mains ; elle reconnut à peine le brillant prince de la veille ; Venieri était pâle comme un spectre ; ses cheveux avaient perdu leur belle teinte, ses yeux avaient perdu leurs flammes, ses lèvres avaient perdu leur incarnat savoureux ; ses habits mêmes ressemblaient à des haillons de prince ruiné. Pourtant il n'y avait pas moyen de faire une erreur sur l'identité du personnage ; c'était bien toujours le prince Venieri ; c'était bien sa gondole ; le pavillon faisait flotter

à l'air du soir l'écusson de famille : *trois coquilles d'argent sur un champ d'azur.*

Le lendemain, Fiorina, beaucoup moins éprise de Venieri, se rendit néanmoins à la chapelle de Saint-Marc, pour réciter son rosaire, et comme elle se levait pour traverser la vaste nef de l'église, elle aperçut, devant un pilier, le prince Venieri debout et son œil fixé sur elle. Cette fois, il fut impossible de croire qu'elle était abusée par la distance; Fiorina passait trop près du prince pour faire une erreur d'optique. Décidément, Venieri avait tout perdu en quelques jours ; sa beauté, sa grâce, sa distinction, son riche costume n'existaient plus, il ne restait à ce prince que son nom.

Un amour jeune de jeune fille ne résiste pas à pareille métamorphose ; on aime un inconnu parce qu'il est beau et charmant ; mais si, par un accident quelconque, cet inconnu cesse d'être charmant et beau, il est très-facile de ne plus l'aimer.

Le soir même, le prince Venieri vint chanter sa bucolique du Tasse sous le balcon du palais de Fiorina, mais la persienne verte ne se leva pas. Les fleurs ne furent pas arrosées. Aucun regard ne tomba sur la gondole où flottaient les trois coquilles d'argent. Venieri ne se découragea point ; il recommença le lendemain sa sérénade devant le balcon désert ; mais ce soir-là, les fleurs mêmes avaient disparu ; en langage de fleurs, c'était un congé définitif. Le prince n'avait d'autre amour que l'amour-propre, il s'obstina donc quelques jours encore, chanta des strophes champêtres, à toutes ses dernières prome-

nades en gondole, et retrouvant toujours le même balcon inanimé, il battit en retraite pour exercer sa vengeance ailleurs.

En ce temps, florissait, dans un château sur la Brenta, une jeune et noble Vénitienne, Léa Catini ; son père ne négligeait aucune occasion d'étaler sa fille à l'admiration publique ; et il était très-fier, lorsqu'il entendait tout un monde enthousiaste s'écrier en chœur :

—Léa est la plus belle des filles des hommes.

Un soir, il y avait un bal splendide au château de la Brenta, où rayonnait cette étoile de Venise. Léa était entourée d'adorateurs comme une madone vivante, et, dans le légitime orgueil de sa beauté, elle laissait à peine tomber un regard sur ceux qui la regardaient tant. Tout à coup le prince Venieri parut.

A cet illustre nom, tous les hommes pâlirent, et toutes les femmes côtoyèrent du regard les hauts cadres des miroirs vénitiens. Léa aussi avait entendu ce nom redoutable et charmant, et comme le prince lui était inconnu, elle se promit bien d'essayer sur lui le pouvoir de ses charmes, et de le rendre fou, par innocent caprice féminin, assez en usage dans ce temps. Vinieri arrivait de son côté avec les mêmes intentions ; il voulait communiquer à Léa un accès incurable de folie amoureuse. Un très-bel homme est une femme, presque toujours. Ce fut Venieri qui fut vainqueur dans la lutte de coquetterie engagée au feu du bal.

Quand l'aube vint blanchir les beaux arbres de la Brenta, Léa, pour la première fois de sa vie, aimait d'un

amour véritable, un amour sans coquetterie, le plus dangereux de tous les amours.

Venieri, qui se connaissait en conquêtes, par longue habitude, s'aperçut tout de suite des ravages qu'il avait soulevés dans le cœur jusqu'alors si calme de la jeune Léa. Il quitta le bal comme le triomphateur descendait du Capitole autrefois.

Cette première visite au bal donna l'accès du château à Venieri, et il profita de cette facilité pour se montrer avec tous ses avantages, devant Léa, au moins sept fois par semaine. Le mal empira, comme on dut s'y attendre; l'amour de Léa prit des proportions de tragédie grecque; elle arriva même à un tel degré inouï de folie, qu'elle supplia son père de vouloir bien demander le prince Venieri en mariage à ses parents.

Le vénérable père Giuseppe Catini bondit sur son fauteuil à cette demande insensée, qui bouleversait toutes les convenances sociales à l'endroit du mariage. Cependant, comme il aimait tendrement sa fille unique Léa, il lui promit de concilier, dans une adroite façon d'agir, ce qu'il devait à la tranquillité de sa fille et aux usages du monde. En effet, Giuseppe Catini invita le jeune prince à des parties de chasse et de pêche; il lui parla souvent de sa fille Léa; il lui parla sans cesse de ses biens, de ses trésors, de ses châteaux, de ses palais, et du bonheur qu'un jeune homme rencontrerait dans une alliance avec les Catini.

Le prince écoutait toutes ces avances trop claires d'un air fort distrait, et remettait la conversation sur un autre

sujet, avec un ton leste qui ne permettait pas à Catini de conserver le moindre espoir. Cependant les jours s'écoulaient; on chassait beaucoup dans les bois, on pêchait beaucoup dans les lagunes; gibiers et poissons abondaient au château, mais on ne parlait jamais de se marier. Le prince Venieri, d'ailleurs, était un de ces célibataires incurables, qui tiennent toute leur vie à distance le mariage, et qui frémissent à l'idée de changer le titre d'amant contre celui de mari.

—Si jamais, disait-il, je deviens doge, comme mon aïeul, j'épouserai, comme lui, la mer Adriatique; c'est le seul mariage qui puisse me convenir.

Cette plaisanterie vénitienne faisait tristement sourire le père de Léa; le prince la redisait une fois chaque jour.

Un soir, Léa, renfermée dans sa chambre, s'entretenait toute seule avec son amour, et cherchait çà et là des distractions pour trouver un peu de calme. Elle ouvrit et referma plusieurs livres; elle regarda des tableaux sans les voir; elle prit et quitta une aiguille de broderie; enfin, elle s'arrêta devant un reliquaire de famille, placé par sa mère, à côté de l'alcôve, sur une espèce d'autel. Léa prit ce reliquaire, comme un enfant prend un hochet, et elle l'ouvrit avec un respect mêlé de crainte. Ce trésor, béni par le pape Grégoire XIII, renfermait un chaptire de l'Évangile selon saint Marc. Le parchemin en était, disait-on, authentique et respectable comme un article de foi. Cette distraction pieuse donna un moment de calme à la jeune fille; un parfum d'aloès et de cinname s'exha-

lait de ce reliquaire ouvert, et embaumait saintement la chambre de Léa.

Au même moment, un bruit léger se fit entendre à la persienne; la jeune fille allait pousser un cri, lorsque le prince Venieri se montra sur le balcon. Hélas! il faut bien que l'historien dise que le prince était attendu depuis trois nuits à ce rendez-vous! Excusons les faiblesses des jeunes Vénitiennes! Le prince était en retard, contre l'usage de son sexe; mais il était si beau qu'il lui était permis de se faire désirer.

— Me voici! — dit-il à voix basse, mais sans émotion; — me voici, belle Léa!

Cela signifiait : Admirez-moi! Léa tenait ses yeux baissés; elle entendait la voix du prince, mais elle n'osait le regarder.

— Regardez-moi, regardez-moi, Léa; ouvre tes beaux yeux; le prince Venieri est à tes genoux!

Léa, honteuse d'elle-même; Léa, au bord de l'abîme, ouvrit enfin les yeux, regarda le prince, et poussa un de ces cris stridents, comme les femmes seules en ont en réserve dans leurs poitrines, dans les villes prises d'assaut. C'était bien le prince Venieri, mais il était hideux.

Au cri de Léa, le père Giuseppe Catini appela ses domestiques, descendit l'escalier, enfonça la porte de la chambre avec une masse d'armes, et, voyant un homme tremblant et muet comme un criminel, il mit l'épée à la main pour le tuer noblement, lorsqu'il pouvait l'assommer. Le prince, qui n'était pas très-brave, se jeta aux genoux du père et demanda merci.

— Eh bien ! saute par la fenêtre, malheureux ! s'écria le père.

Venieri ne se fit pas redire l'ordre ; il courut au balcon et se laissa glisser par l'échelle de soie dont il s'était servi pour monter.

Léa était couchée sur le marbre, dans une attitude de mort ; son père la releva, lui prodigua des soins, et, quand elle eut repris ses sens, il lui prodigua des consolations. Ainsi on vit encore s'éteindre, dans un instant, une passion funeste qui menaçait l'existence de la plus charmante fille de la Brenta.

Ces mystères devaient s'éclaircir tôt ou tard.

Le prince Venieri, heureux d'avoir échappé à la masse d'armes et à l'épée de Catini, oublia cette dernière aventure de galanterie, et se lança dans de plus faciles amours.

Cependant Boy le Syracusain ne cessait de déplorer sa triple défaite sous les arcades de la place Saint-Marc ; il aurait volontiers quitté Venise, où il avait subi une pareille honte, mais il conservait encore l'espoir de rejoindre le prince Venieri et de le battre, cette fois, dans une revanche éclatante, et avec de profondes combinaisons récemment découvertes par lui sur l'échiquier.

En effet, depuis sa défaite, Boy le Syracusain passait toutes ses nuits courbé sur les soixante-quatre cases du jeu ; il étudiait toutes les chances, il suivait le croisement des seize pièces et des seize pions dans leurs évolutions infinies ; il sondait à fond la puissance relative de chaque combattant d'ivoire, et arrachait encore aux secrets du

néant deux *gambits* formidables, qui assuraient la victoire au début.

Le prince Venieri, traversant un matin la place de Saint-Marc pour courir après une femme nouvelle, fut abordé fièrement par Boy le Syracusain, qui lui dit :

— Votre Seigneurie vénitienne est trop loyale pour refuser au Syracusain une revanche de cent ducats?

— Par Bacchus! — dit Venieri en serrant la main de Boy; — vous voulez encore me donner cent ducats? Je les accepte.

— Eh bien! venez les prendre, dit le Syracusain.

— Voilà un homme généreux, quoique Sicilien, dit le prince.

Les deux adversaires se replacèrent au même endroit. Six parties furent jouées, six parties furent perdues par le Syracusain. Boy se leva furieux, et, frappant du pied le pavé de marbre et du poing une colonne, il s'écria :

— Cela n'est pas possible!!! Non cela n'est pas possible!

Le prince poussa un long éclat de rire et dit :

— Oui, cela n'est pas possible, mais cela est.

Boy croisa les bras sur sa poitrine, inclina la tête et réfléchit longtemps. Puis il fixa le prince avec une attention qui parut lui être pénible, car Venieri dit au Syracusain :

— Vous me regardez comme le bravo regarde l'homme qu'il veut frapper au cœur. Votre œil sicilien n'est pas doux, seigneur Boy.

— Écoutez, prince, — dit Boy sans faire attention à

la phrase du prince; — vous m'avez gagné deux cents ducats...

— Deux cents en deux séances, dit le prince.

— Bon! Je vous ai payé loyalement, tout comme si j'étais noble...

— C'est vrai.

— Quoique bien souvent, poursuivit Boy, les nobles payent fort mal les dettes du jeu.

— C'est encore vrai, dit le prince.

— Je ne vous cache point que j'ai eu beaucoup de peine à ramasser, en cinq ans, ces deux cents ducats que je perds en un jour. Il m'en reste deux cents encore chez moi, et je ne serai à mon aise qu'après avoir tout perdu. J'aime mieux une ruine complète qu'une demi-ruine. Être ruiné c'est une position nette. En ma qualité de mathématicien, j'aime l'absolu.

— Où diable donc voulez-vous en venir, seigneur Boy? — interrompit le prince en frappant le pied du talon de sa bottine.

— Le voici, prince. Je vais prendre, *a casa*, les deux cents ducats qui me restent, et je vous demande cinq dernières. Cela fera partie, revanche et tout. Après, si vous gagnez, je quitte Venise, et je vais me faire Carmelin au couvent de Val-di-Nota, dans mon pays.

— Eh bien! dit le prince en riant, allez prendre vos deux cents ducats, et, du même coup, je vous conseille de commander votre froc.

Boy salua le prince et lui dit :

— Au revoir, dans une heure.

Le Syracusain rentra chez lui, mit deux cents ducats dans une sacoche, qu'il déposa sur le bras d'un *facchino* fidèle qui lui servait de domestique, et il se rendit à l'église de Saint-Aquilée, dont il connaissait beaucoup le sacristain; c'était un abbé qui venait de recevoir, à l'ordination dernière, les *quatre mineurs*, et qui employait aux échecs tout le temps qu'il dérobait à son bréviaire; aussi était-il parvenu à une certaine force, puisqu'il ne recevait de Boy d'autre avantage que deux *pions et le trait*.

Boy raconta au sacristain sa double défaite, en deux séances, et avec tous ses détails. Le sacristain hocha la tête et dit :

— Cela n'est point naturel.

— Bon! fit le Syracusain, vous entrez dans mes idées, seigneur abbé.

— Comment! poursuivit le sacristain, un jeune homme de vingt-cinq ans, un oisif, un fou, un débauché, un prince que tout Venise connaît et voit passer au Lido, au Rialto, à la *Piazzetta*, en gondole, à pied, en litière, à chaque heure du jour et de la nuit, vous a gagné dix parties consécutives aux échecs! Cela me paraît beaucoup plus suprenant que de voir s'envoler de sa colonne le lion de Saint-Marc! Il y a un maléfice infernal là-dessous.

— Bien! très-bien! seigneur abbé, — s'écria Boy en battant des mains. — Voilà ce que je viens d'admettre! Le prince a fait un pacte avec le démon; rien n'est plus sûr....

— Je vous l'affirme, moi, dit le sacristain en étendant

sa main droite horizontalement, comme un homme sûr de son fait.

— Puisque nous pensons tous deux la même chose, poursuivit le Syracusain, la chose doit être vraie, et cela m'encourage à vous faire part d'une idée qui vient de m'éclairer tout à l'heure, comme un rayon céleste.

— Quelle idée? demanda l'abbé.

— Pouvez-vous me donner quelque bonne relique, revêtue d'un bref qui en constate l'authenticité?

— Maître, dit l'abbé, je n'ai rien à vous refuser.

En même temps il ouvrit un coffret de bois de cèdre, et en retira trois reliques scellées des armes de Jules III, de Marcel II et de Paul IV, ces vénérables prédécesseurs de Clément XIII. Boy s'agenouilla sur le pavé de marbre de la sacristie, et le sacristain, déroulant les rubans des trois reliques, les fixa aux bras et au col du Syracusain. Cela fait, l'abbé lui dit :

— Maintenant *vous marcherez sur l'aspic et le basilic, et vous écraserez le lion et le dragon*[1].

Boy se releva vivement, avec cette foi vive qui était la vertu de son époque, et, s'élançant sur sa gondole avec le facchino porteur des deux cents ducats, il se rendit au rendez-vous de la place Saint-Marc, où le prince l'attendait en nombreuse compagnie d'amateurs, de curieux et d'oisifs.

On plaça l'échiquier sur le banc, on s'assit, on rangea les pièces en bataille, et la partie commença. Boy posa

[1] *Super aspidem et basilicum ambulabis, et conculcabis leonem et draconem.*

hardiment le plus effronté des *gambits*, et le défendit d'une manière si victorieuse, que le prince, jusqu'alors agressif dans son jeu, se vit forcé de changer de tactique et de prendre le terrain de la défensive. La première victoire fut promptement acquise au Syracusain.

— C'est une surprise! dit le prince en riant, et pour imiter le mot du Syracusain.

— Passons à la seconde surprise, — dit Boy d'un ton railleur.

Seconde victoire.

Le prince pâlissait à vue d'œil, et regardait le Syracusain avec une sorte d'effroi.

— Passons à la troisième surprise, dit Boy.

— Ceci est surprenant, — dit Venieri en essayant de sourire.

Mais son sourire était sérieux.

Pour tout dire, en un mot, on joua sept parties et le prince en perdit sept.

Venieri se leva, le front chargé d'une affreuse teinte de mélancolie, et, après avoir donné les deux cents ducats au Syracusain, il le prit à part, le conduisit à l'écart sous une voussure sombre, et lui dit, d'un ton carverneux, ces paroles mémorables et historiques :

« LES TIENS SONT PLUS FORTS QUE LES MIENS! »

Et, précipitant son pas, il disparut en traversant des sillons de regards et des sonnets ironiques.

Le peuple était revenu au Syracusain.

Après cela, il nous paraît inutile d'expliquer comment

les jeunes femmes Fiorina et Léa furent préservées des piéges séducteurs de Venieri; ce qu'elles avaient obtenu par le rosaire et le reliquaire, Boy l'obtint aussi par les dons pieux du sacristain de Saint-Aquilée.

Ainsi vivaient les hommes à cette époque; ainsi se faisaient les légendes.

Nos histoires modernes sont peut-être moins vraies que les légendes de ce temps-là.

Le lendemain, M. Octave de Nizier s'excusa de son mieux, et justifia son absence en ces termes :

« Il m'était impossible, dit-il, de passer la nuit précédente à la belle étoile; j'ai dormi à Grenade depuis neuf heures du soir jusqu'à neuf heures du matin. J'ai consommé une révolution de cadran. »

— Monsieur Octave, dit la comtesse, l'infidélité qui n'a pas pour excuse une juste vengeance est le plus odieux de tous les crimes. Que nous avons-vous fait?

— Aussi, madame, je ne me suis pas vengé; j'ait fait *relâche*, voilà tout.

— Pour cause d'indisposition?

— Non, pour un motif plus grave.

— Plus grave qu'une indisposition! Vous étiez donc mort?

— Plus que cela; j'étais enseveli.

— Où?

— Entre deux linceuls.

— Sans motif?

— Avec un motif.

— Lequel, monsieur?

— *Mars* s'est levé hier à huit heures trente-sept minutes du soir.

— Quel Mars?

— La planète de Mars. Il ne peut y en avoir d'autre pour moi. Comme je n'ai pas l'honneur d'être Vénus, je ne m'inquiète pas des actions du dieu de la guerre.

— Et c'est la planète de Mars qui vous a enseveli entre deux linceuls?

— Elle-même.

— Ceci est plus nébuleux qu'une étoile ou une femme, monsieur Octave. Écartez les nuages, s'il vous plaît.

— Volontiers, madame. Quand je suis debout au lever de la planète de Mars, il m'arrive toujours un malheur. C'est ma mauvaise étoile. Pour conjurer ce maléfice céleste, je me couche. C'est bien simple.

— Et qui a fait découvrir cette influènce de Mars?

— L'observation, madame. Si les hommes étaient observateurs, ils s'éviteraient bien des chagrins en ce monde. Tout malheur, tout accident a une cause physique ou métaphysique. Voilà ce qu'il faut observer.

— Ah! mon Dieu! vous allez nous rendre l'existence bien laborieuse, monsieur Octave! Il nous sera bien difficile de vivre si nous sommes contraints à regarder toujours les étoiles pour savoir comment il faut marcher sur les pavés!..

— Madame, poursuivit Octave, il y a deux manières de conduire sa vie : la première nous est enseignée par un poëte philosophe étranger, que je vais vous traduire, pour vous éviter la peine de lire sa théorie dans l'original.

— Oui, j'aime mieux la traduction.

— La voici, madame, textuellement mise en stances:

LA VIE

Sur l'épine ou sur la rose,
Vivons calmes en tout lieu;
Notre vie est une chose
Qu'il faut laisser faire à Dieu!

Cueillons des heures chéries
Sans souci de la saison,
En été sur les prairies,
En hiver près d'un tison.

Donnons-nous des couleurs vives,
Donnons-nous le teint vermeil,
Le jour avec des convives,
La nuit avec le sommeil.

Laissons ouvrir notre porte,
Tranquilles dans la maison,
Qu'un messager nous apporte
L'ambroisie ou le poison!

Si du sort qui sur nous veille
Nous ignorons le chemin,
Faisons-nous toujours la veille
Le bonheur du lendemain.

C'est au hasard qu'il faut vivre;
Or vivons insoucieux;
Notre existence est un livre
Qui nous tombe écrit des cieux.

— Madame, poursuivit Octave en reprenant le ton de la causerie, ceci est la première manière : c'est le stoï-

cisme des païens, la résignation des chrétiens et le fatalisme des mahométans. On ne fait rien, on laisse faire. C'est un genre de vie qui ne fatigue pas, comme vous voyez.

— J'aime assez ce genre, dit la comtesse; passons à la seconde manière.

— La seconde est une véritable partie d'échecs jouée avec le destin....

— Mais le destin doit toujours gagner, monsieur!

— Nous avons, madame, le libre arbitre pour contre-balancer la force du destin....

— Oh! monsieur, interrompit la comtesse par un geste brusque, adouci par la beauté de la main, je vous arrête là; je vous permets la fantaisie, mais je vous interdis la métaphysique. Nous allons tous nous endormir, comme à la Chambre quand on discute l'impôt sur le sel.

— Je me soumets, madame, et je reviens encore aux étoiles....

— Oui, monsieur, prenons ce que nous avons sous la main; c'est le plus aisé....

— Un jour, madame, je fis une chute de cabriolet...

— Mylord?

— Non, à deux roues, madame.

— Je crois bien; vous blessâtes-vous?

— Heureusement non..... Cet accident m'arriva le 7 octobre 1842, à neuf heures du soir, sur la place de la Bourse. Je regardais l'horloge en ce moment... Un autre jour, qui était encore une nuit, je tombai de cheval, aux Champs-Élysées, contre toutes les règles de l'équitation.

:ette chute m'étonna, parce qu'elle était impossible. Je irai ma montre, elle marquait neuf heures trois quarts...

— Il me semble, monsieur Octave, dit la comtesse, [uę nous nous écartons un peu des étoiles, avec ces deux hutes...

— Au contraire, madame, nous côtoyons les étoiles, 'ous allez voir... Le 27 août 1843, je revenais de Saint-:loud par la rivière; les deux roues du paquebot refu-èrent de fonctionner devant l'île Séguin. Un naufrage :tait inévitable; j'étais menacé du sort de Robinson. Je lescendis dans un canot, parce qu'une affaire importante n'appelait à Paris; mais, avant d'atteindre le rivage, e canot chavira, et, en me sauvant à la nage, je me encontrai face à face avec un noyé qui descendait à aint-Cloud. Je voulus sauver le noyé en le saisissant igoureusement par les cheveux; le noyé, qui ne l'était as, m'appliqua un violent coup de poing sur la poitrine, ı'ôta la respiration et me noya. J'ai su depuis que ce, ıux noyé était un jeune Anglais de l'île Séguin, qui s'a-ıusait à *faire la planche* tous les soirs, en suivant le fil e l'eau, comme font les *swimming-post* dans les rivières e l'Inde.

— Bien! le voilà noyé maintenant! dit la comtesse en iant aux éclats.

— Attendez, madame.

— J'attends toujours les étoiles.

— Un peu de patience, dit Octave avec son sérieux abituel. Deux faucheurs de foin de l'île Séguin, les-uels prenaient le frais sur la berge, me virent dispa-

raître sous l'eau, et me sauvèrent d'après les procédés en usage pour les asphyxiés de la Seine, et dont je vous épargne les détails.

— Pour arriver aux étoiles, sans doute? dit la comtesse.

— Oui, madame... Le 17 novembre 1844, à huit heures précises du soir, je conduisais trois femmes au Théâtre-Italien, premières loges, loge 22. Ces trois femmes avaient une toilette superbe, et, comme on jouait *Norma*, elles avaient commandé à Batton trois couronnes de verveine tressées à ravir.

Un nouvel éclat de rire de la comtesse interrompit quelques instants le jeune narrateur, qui s'inclina avec gravité et poursuivit ainsi :

— Oui, madame, tous ces détails vous paraissent oiseux, mais attendez la fin... Je dis à l'ouvreuse, en lui montrant mon billet : *Loge* 22... L'ouvreuse me regarda fixement et me dit : Est-ce bien 22?

— Tout ce qu'il y a de plus 22, lui répondis-je ; deux 2 accouplés ; regardez!

— Ah! mon Dieu! dit-elle, M. Gaillard a fait encore une erreur ce soir.

— Madame, lui dis-je, les fautes de M. Gaillard ne me regardent pas ; ouvrez la loge à ces dames.

— Ah! monsieur, regardez par la lucarne! le n° 22 est rempli!

En effet je vis un jeune homme et quatre femmes dans la loge que j'avais louée quarante-huit francs le matin. Mes trois femmes poussaient des soupirs de déso-

ation en regardant leurs toilettes de *Norma*. Je fus touché. J'ouvre la loge et je dis à l'usurpateur :

Veuillez bien, monsieur, m'expliquer votre présence dans une loge qui m'appartient ce soir.

— Fermez la porte ! silence ! chut ! le rideau est levé ! à la porte ! telle fut la réponse de l'usurpateur.

Que fallait-il faire? Ce que je fis. Je cherchai d'abord partout trois places. La salle était comble, et les druides chantaient déjà le chœur. Mes trois femmes s'arrachaient leurs couronnes de verveine et voulaient incendier le théâtre. Je les apaisai de mon mieux et je les conduisis chez elles, rue Miroménil. Resté seul, je repris le chemin du théâtre, et j'attendis au corridor le premier entr'acte devant la loge 22. En deux mots, voici le dénoûment : je me battis le lendemain à Vincennes avec l'usurpateur, et je fus blessé d'un bon coup d'épée au bras droit.

— Mais, monsieur Octave, il ne vous est arrivé que des malheurs tragiques dans votre existence ! dit la comtesse.

— Oui, mais j'y ai mis bon ordre, madame, et je défie bien le malheur de m'atteindre maintenant. Lorsque ma blessure fut guérie, je me mis à étudier profondément les mystères de la vie, et, de réflexions en réflexions, j'arrivai un jour à la vérité. En vérifiant sur mes tablettes les dates de tous mes malheurs, depuis ma chute de cabriolet jusqu'à la loge 22, je découvris, d'après les dates des archives astronomiques du Bureau des longitudes, qu'il y avait une coïncidence merveilleuse entre mes

malheurs et le lever de l'étoile de Mars. Quel trait de lumière! Rien ne peut vous peindre l'explosion d'orgueil que je sentis éclater en moi à cette découverte. Je lançai au ciel un regard de vainqueur, en rendant justice à cette voix infaillible de la sagesse des nations, qui nous crie, depuis le premier astronome chaldéen, que nous sommes ici-bas les victimes d'une mauvaise étoile, d'une étoile de malheur!

Mon éternelle ennemie une fois reconnue et prise en flagrant délit de fatale influence, je ne redoutai plus aucune catastrophe. Le sillon de ma vie se sablait devant moi comme une allée des jardins de Delille; je savais par cœur la marche de la pièce que le destin poussait contre moi sur son échiquier. J'étais voué au bonheur pour toujours. Je suis abonné à perpétuité à toutes les publications du Bureau des longitudes, et j'épie le lever de la planète de Mars avec un soin que vous comprendrez aisément. Cette maudite étoile, obligée d'obéir ponctuellement à M. Arago, me cherche partout, à son lever, pour me jouer un mauvais tour; elle me trouve au lit, et son action est nulle. Le lendemain elle a perdu son influence; je sors, je monte même dans des tilburys qui sont des suicides à deux roues; je nage en pleine Seine, je conduis des familles au théâtre, tout cela impunément. Sans nul doute la friponne d'étoile se venge sur quelques autres étourdis; mais l'essentiel pour moi est de vivre dans mon égoïsme tranquille; tant pis pour les étourdis!

— Vous nous condamnez maintenant, dit la comtesse,

à une étude sérieuse, et qui sera féconde en ennuis. Quant à moi, je vais...

— Pardon, madame, si je vous interromps. Vous savez que tous les hommes et toutes les femmes ne sont pas assujettis à l'influence d'une mauvaise étoile; les étoiles ont des caprices, des fantaisies, des rancunes, des dents de lait contre telles et telles personnes. Cela tient à des causes mystérieuses que la science n'a pas encore percées, mais qu'elle percera indubitablement. Une infinité de gens meurent sans avoir été heureux ni malheureux. Ils ont vécu sans que les étoiles, bonnes ou mauvaises, se soient mêlées de leurs affaires. Promenez-vous dans les rues, passez devant toutes les boutiques, regardez tous les passants, et vous ne rencontrerez presque partout que des mortels à figures calmes, béates, reposées, qui annoncent l'absence des soucis extérieurs. Ainsi, madame, si vous n'avez jamais eu dans votre jeune existence quelques-uns de ces malheurs évidemment calculés par un mauvais génie, vous n'avez rien à démêler avec les étoiles influentes. N'allez donc pas vous donner aux publications du Bureau des longitudes; n'allez pas étudier les constellations: ce serait peine inutile. Vivez au hasard; ne craignez rien..

— Il est pourtant pénible de penser, dit la comtesse, que nous ne valons pas la peine d'être pris en bonne ou mauvaise considération par les étoiles. Un dédain venu de si haut nous humilie. Notre amour-propre est flatté de savoir que nous avons une ennemie au ciel. Enfin, monsieur Octave, je me résignerai, moi, à prendre mon

bonheur en patience et à vivre dans une perpétuelle sérénité.

— Madame, dit Octave à voix basse et feignant l'émotion, prenez garde ! les étoiles nous écoutent ! ne plaisantez pas avec les mystères. Ne dédaignez point le bonheur ; après le malheur il n'y a plus rien de plus amusant. Craignez les *fatalités*.

— Oh ! quel pluriel effrayant ! dit la comtesse avec un effroi comique ; parlons un peu des fatalités !

— Connaissez-vous l'histoire de Giovanni et de Margellina ?

— Non, monsieur.

— Écoutez, madame, et soyez heureuse toujours.

GIOVANNI ET MARGELLINA

Giovanni était un pêcheur de Sorrente, un Napolitain brun, vigoureux et hardi. Il avait épousé la jeune Margellina, grande fille aux cheveux noirs, à la taille svelte et souple, la Vénus roturière du golfe de Baïa. Leur premier enfant mourut à peine âgé de quelques mois, et les vieux parents ne comprirent rien à cette mort. Le père et la mère jouissaient tous deux d'une santé robuste. L'enfant paraissait constitué pour vivre longtemps. Pourquoi mourir quand tout annonce qu'on doit vivre? Il y a toujours une logique dans le travail de la mort.

Le second et le troisième enfant eurent le même sort. Le père et la mère se livrèrent à un désespoir qui avait deux motifs bien distincts : la perte de leurs enfants et le mystère de ce malheur périodique. Mais leurs larmes et leur désespoir ne rendirent point la vie à leurs enfants morts, et les époux en souffraient d'autant plus qu'ils s'aimaient éperdument.

Il fallait à tout prix conjurer l'influence fatale qui les poursuivait. A côté de la chartreuse de Saint-Martin, où Solimène a peint ses belles fresques, il y avait un vieux

ermite très-versé, disait-on à Naples, dans l'étude des sciences occultes, profanes ou religieuses. On conseilla au pêcheur Giovanni de rendre une visite et de demander un conseil à l'ermite Fra Enrico, et le pêcheur écouta ceux qui lui parlaient ainsi.

L'ermite dit à Giovanni :

« Mon enfant, c'est aujourd'hui samedi ; entrez dans la chartreuse Saint-Martin ; il y a grande foule de fidèles, priez avec eux, récitez le premier verset de l'*Ave, maris*, et, après la cérémonie, je vous attends. »

Giovanni obéit avec cet empressement que donne la foi. La foule chantait dans la grande nef l'hymne à l'*Étoile de la mer*.

Ave, maris stella,
Dei mater alma,
Atque semper virgo,
Felix cœli porta.

Le pêcheur unit sa voix à la grande voix de la foule et se rendit ensuite auprès de Fra Enrico.

« Mon fils, dit l'ermite, prenez ce couteau dont la lame est de bois de cèdre ; il a été béni le samedi-saint à l'église de Saint-Philippe de Néri, après le chant de *Lumen Christi*. Si le Ciel vous accorde un quatrième enfant, quand vous le verrez en danger de mort, placez-le sous la garde des saintes étoiles, sur la plage de Sorrente, et ensuite coupez avec ce couteau le lien invisible par lequel votre mauvaise étoile vous conduit. Allez et ayez confiance en Dieu. »

Le pêcheur quitta l'ermite, plein de foi dans ses paroles, et, quand il rentra dans sa cabane, il n'eut pas de peine à faire entrer ses espérances dans le cœur de Margellina. Giovanni fut bientôt amené à faire cette grande expérience, d'où son bonheur dépendait.

Le quatrième enfant que lui donna Margellina tomba bientôt dans le même état que les aînés. Cette fois Giovanni espéra en la parole de l'ermite. Le soir, au lever des premières étoiles, le malheureux père exposa son enfant agonisant sur le sable du rivage, et, pendant que sa femme Margellina, qui se confiait plus au Ciel qu'à l'ermite, adressait de vives prières au Créateur des astres, Giovanni coupa ce fil invisible qui entraînait sa vie à travers tous les malheurs de la paternité.

Au même instant le quatrième enfant ouvrit ses yeux, que la mort allait fermer, et sembla obéir à cet ordre charmant que Virgile adressait à une mère sur le même rivage : *Commence, petit enfant, à connaître ta mère par un sourire* [1]. A cet âge si tendre, le sourire, c'est la guérison. Giovanni et Margellina poussèrent des cris de joie, et, enlevant leur petit malade à l'air de la nuit, ils le replacèrent dans son berceau de joncs, où la convalescence amena bientôt la santé.

[1] Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.

— Je n'ai aucune peine à croire cela, dit la comtesse; ce pêcheur Giovanni ressemble à une foule de malheureux pères de famille qui, après avoir perdu leurs trois premiers enfants, n'ont pas perdu le quatrième. Je connais, pour ma part, au moins vingt Giovanni qui sont arrivés au même résultat sans ermite et sans couteau à lame de cèdre. Votre histoire est incroyable comme tout conte italien.

— Madame, dit Octave, nous sommes entourés de mystères. Humilions-nous et croyons l'incroyable, comme saint Augustin, qui n'admettait que l'absurde.

— Admettons l'absurde, dit la comtesse en s'inclinant.

— Eh bien! madame, poursuivit Octave, puisque vous vous ralliez aux opinions de saint Augustin, je veux vous donner le pendant de la *Mauvaise Étoile*.

— Ah! monsieur Octave, on n'est pas plus galant que vous.

— Le fleuve du Permesse, qui inspirait les orateurs et les poëtes d'autrefois, était un fleuve d'eau sucrée; permettez-moi, madame, de me conformer à ce vieil usage, et je commence immédiatement.

Un sourire de bienveillance, et qui promettait l'attention, accueillit ces paroles du jeune orateur. L'inspiration étant bue, Octave commença ainsi :

LA BONNE ÉTOILE

L'an dernier, madame, je reçus une invitation à votre bal d'été. Je pris mon billet de wagon au chemin de fer, et je descendis à l'embarcadère de Ville-d'Avray. C'était une belle soirée du mois d'août, comme disent les romanciers; l'air était charmant comme le souffle d'un ange; il y avait autour de moi, dans le petit sentier agreste qui conduit à votre château, un paysage prolongé d'une grâce adorable. On respirait la vie, on était heureux, on avait des extases au cœur, et toute cette félicité humaine était acquise à peu de frais; elle arrivait des fleurs, des arbres, du gazon, des collines, des étoiles. Les hommes ne donnaient rien.

J'arrivai à votre bal et je vous vis pour la première fois, vous et votre famille. Toutes les choses charmantes qui m'avaient ému en route n'étaient que la préface de ce que je devais trouver chez vous : un bal ravissant, une société d'élite, un concert d'amateurs artistes, une musique comme je l'aime; partout des guirlandes de fleurs et de femmes; partout la grâce, le charme, l'enivrement. Je consultai le lendemain, selon mon usage, mes jour-

naux d'astronomie, et je vis que j'étais arrivé chez vous juste à l'heure précise où la planète de Saturne se levait; cette planète porte un simple anneau, comme une femme mariée. Je reconnus ma bonne étoile, et je me promis d'abuser de son influence pour me dédommager de mes anciens malheurs.

—Monsieur, dit la comtesse, je vous remercie de ce long madrigal en prose; mais c'est une histoire que nous attendons, et non un madrigal.

—Voici l'histoire, madame.

Le 30 juin 1823, deux époux de mes amis, dont le nom sera un mystère, si vous le permettez, se promenaient dans leur joli jardin de la rue Ville-l'Évêque. Une voûte épaisse de marronniers cachait les étoiles, mais une étroite éclaircie de feuilles laissait arriver un seul point lumineux sur l'allée sombre du jardin : c'était comme le regard d'une étoile indiscrète. Le jeune mari fut curieux de savoir à quel astre appartenait ce rayon, et, prenant sa femme par la main, il la conduisit sur le perron élevé, d'où les yeux pouvaient embrasser le firmament.

Une étoile se détachait sur les nébulosités célestes avec un rayonnement merveilleux; elle éblouissait comme un échantillon du soleil.

—Quel beau diamant! dit la jeune femme.

—Quel bon génie? dit le mari.

Leur premier-né, un enfant qui ne connaissait pas encore sa mère, vagissait en ce moment dans son berceau. Les deux époux placèrent ce jeune ange sous la protection de la bonne étoile, qui semblait les regarder du haut

du ciel. Vingt-six ans se sont écoulés depuis ce mémorable soir, et l'enfant est un homme aujourd'hui. C'est mon ami Stanislas R... Voici ce qu'il me disait l'autre jour :

Mes parents m'ont dit que j'étais né sous une bonne étoile, et mes parents ont raison. Tout m'a réussi dans ma vie. A seize ans je sortais du collége Henri IV, couronné comme un ténor italien en vogue. A vingt et un ans j'ai fait mon début au barreau. Je plaidais une cause perdue d'avance, je la gagnai. A vingt-deux ans, je publiai un volume sur le droit byzantin, un de ces volumes assommants qu'il faut publier, que tout le monde loue et que personne ne lit : on a lu mon livre, on l'a vendu! Mon libraire de la rue de l'École-de-Médecine n'a rien compris à ce dernier prodige. Une édition de mille exemplaires épuisée en quinze jours!

J'ai continué de plaider toutes sortes de causes; quelquefois j'ai failli perdre les bonnes, mais les mauvaises je les ai toujours gagnées au vol.

L'an dernier, un notaire me mande chez lui et m'annonce que M. Paul Vannier est mort à la Guadeloupe.

— Cela m'afflige, lui dis-je; mais je n'ai jamais entendu parler de M. Paul Vannier qu'après sa mort et aujourd'hui.

— Eh bien! monsieur, ajouta-t-il, vous êtes son seul héritier; c'est un arrière-petit-cousin de votre aïeule, et il n'a d'autre parent que vous : il vous laisse une habitation évaluée deux millions de francs et un portefeuille garni d'excellentes valeurs.

J'ai donné une larme à ce digne parent, et on m'a mis en possession de l'héritage. Trop riche pour continuer la profession d'avocat, je me suis décidé à embrasser le métier d'oisif. Mon nouvel état de choses a failli me coûter un malheur.

J'allais fréquemment dans le monde à cause de mon oisiveté ; or, un jour, je me suis rendu amoureux fou d'une jeune personne, de mademoiselle Augustine L..., dont vous verrez un jour la beauté. Ma passion faisait des progrès rapides ; je voyais souvent Augustine, mais je n'avançais pas beaucoup. Enfin je me décidai à commencer le roman par la fin ; je fis circuler le mot décisif mariage aux oreilles des parents. Un coup de foudre retentit en guise de réponse : Mademoiselle Augustine était fiancée comme Lucie de Lamermoor ! C'est ici que j'avais besoin du secours de ma bonne étoile. Elle ne me fit pas défaut, selon sa céleste habitude. Le fiancé avait un haut emploi civil dans une possession d'Afrique ; il y gagna des fièvres militaires qui le mirent au tombeau. Augustine reçut la fatale nouvelle avec une douleur modérée. Les parents se contentèrent de lever les mains au ciel, ce qui dispense toujours de formuler le désespoir. Je laissai expirer le délai convenable du deuil moral, et je me représentai comme candidat nuptial dans la famille L... Cette fois je fus reçu comme tout millionnaire doit l'être quand il n'y a plus de fiancé. Je suis heureux, le plus heureux des hommes ; j'épouse le mois prochain. Le genre humain sera jaloux de mon sort.

— Voilà, madame, dit Octave en finissant, un homme heureux, puisqu'il s'avoue pour tel. Voilà une influence de bonne étoile bien caractérisée, et qui doit faire réfléchir tous les jeunes époux qui ont des enfants au berceau.

— Nous verrons maintenant, dit la comtesse, ce que l'avenir réserve au mari d'Augustine. Il ne vous a conté que ses bonheurs de garçon.

— Madame, votre mari vous dira qu'un homme peut même avoir du bonheur après le mariage.

— Mon mari incline la tête en signe d'adhésion. C'est fort galant pour un mari. J'accepte le madrigal, quoique formulé en pantomime.

— Madame, je m'aperçois que toutes les étoiles sont couchées, il n'en reste plus qu'une au ciel. Vous permettez à vos amis de se retirer...

— Non, je veux au contraire vous forcer à saluer avant votre retraite cette belle étoile du matin, qui est l'avant-courrière du soleil.

— Oui, madame, poursuivit Octave, voici le rôle qu'elle joue dans le grand chœur céleste.

La femme qui sort du bal, épuisée par la danse, la salue et lui dit : O étoile, tes rayons ne valent pas ceux du lustre qui brillait sur nos quadrilles !

La folle jeunesse qui a passé la nuit autour d'une table où les cartes et les vins mêlaient leurs excitations ar-

dentes, insulte cette étoile et lui dit : Astre malavisé! que viens-tu faire au-dessus de nos têtes? Pourquoi nous annonces-tu la clarté délatrice du jour? Si notre souffle pouvait t'éteindre comme une lampe, tu ne brillerais plus aux cieux.

Plus sage que la femme du bal, l'oiseau de la vigilance, le coq, salue l'étoile du matin par une gamme vibrante qui va se perdre dans les bois, les vallons, les campagnes et les jardins.

A ce chant la porte de la métairie s'ouvre. Sous ce toit de chaume on n'a pas dansé follement, on n'a pas joué follement, on n'a pas bu follement; on a dormi du sommeil de la vertu. Le laboureur sort et sourit à cette étoile matinale qui lui promet un beau jour, et encourage le travail et la pauvreté, en promettant le ciel aux pauvres et aux travailleurs.

— C'est sur cette pensée, dit la comtesse en se levant, que nous devons finir aujourd'hui cet entretien.

Le lendemain, quand la société du comte de Saverny descendit sur la terrasse, un orage avait rafraîchi l'atmosphère, et madame de Saverny avait jeté sur sa tête et ses épaules une mantille, pendant que madame la comtesse de Castel-Blanca, dont l'opulente chevelure garantissait suffisamment la tête, s'était contentée d'une simple pèlerine. Octave de Nizier, toujours prompt à saisir tout ce

qui pouvait distraire et amuser, dit, en les saluant avec cette courtoisie qui ne l'abandonnait jamais :

— Mesdames, vos toilettes, ce soir, veulent faire concurrence à mes histoires célestes. C'est la première fois, madame de Saverny, que je vous vois en mantille, et je vous dois la chronique de cette charmante parure.

— Je l'accepte, monsieur, dit madame de Saverny; et quand nous ferez-vous cette chronique?

— Tout de suite, madame, si vous le désirez.

— Mais certainement, monsieur; nous vous écoutons.

— Un instant, un instant, dit la comtesse de Castel-Blanca ; je préviens monsiéur Octave que je ne vous écoute qu'à une condition...

— Laquelle, comtesse?

— C'est qu'après la chronique de la mantille, vous nous ferez la chronique de la pèlerine. Sans cela, je vais être jalouse de madame de Saverny.

— Madame, j'aurais été le premier à vous offrir ce que vous demandez, si je n'avais voulu laisser à notre cher amiral, qui a voyagé partout...

— Il ne s'agit pas de l'amiral.

— Alors, mesdames, je commence l'histoire de Dona Jacintha.

DONA JACINTHA

Un écrivain illustre, au siècle dernier, peu connu aujourd'hui, quoique parent de M. de Voltaire, Florian, a écrit un poëme en prose, intitulé *Gonzalve de Cordoue*. Ce poëme commence par cette invocation (on doit toujours invoquer quelqu'un au début d'un poëme; du moins c'était l'usage autrefois) :

« *Chastes nymphes qui baignez les tresses de vos blonds* « *cheveux dans les ondes du Guadalquivir*, etc. »

Florian avait beaucoup étudié l'Espagne, il savait même un peu l'espagnol, mais il ne le parlait jamais, pour mieux prouver qu'il le savait parfaitement. A force de faire de laborieuses recherches dans l'histoire d'Espagne, il avait découvert une époque très-reculée où de jeunes filles se baignaient chastement dans les ondes du Guadalquivir.

La chose est vraie. Le *Romancero*, qui parle de tout, cite cet usage des jeunes femmes de Séville et des paysannes des rives du Guadalété, d'où dérive Guadalquivir, qui est bien plus harmonieux. Ç'était l'âge d'or de l'Espagne; toutes les belles Espagnoles passaient leurs jours

soit dans les ondes du Guadalquivir, soit dans les bassins des jardins royaux de Madrid. La terrible guerre et l'horrible bataille qui coûtèrent la vie au dernier roi des Goths n'ont pas eu d'autre origine que cet usage contracté par le beau sexe espagnol.

Le jeune roi aperçut Lucinda, surnommée la *Cava*, comme David Bethsabée ; il en devint sur-le-champ éperdument amoureux..... tellement amoureux qu'il en perdit la raison. Et l'Espagne ! et l'Aragon ! et la Castille ! excepté Troie qui n'a pas existé, l'amour a tout perdu. Lucinda se baignait, comme disent M. de Florian et le *Romancero*, et ce bain amena la bataille du Guadalquivir, qui dura trois jours, disent les historiens espagnols, ce qui veut dire six heures en français.

Un sage roi, nommé Fernand, ayant réfléchi sur les malheurs causés en Espagne par les nymphes du Guadalquivir et autres ondes voisines, fit un décret qui interdisait la natation aux nymphes de ses États, et leur ordonnait à toutes de se vêtir d'une manière décente, pour ne plus compromettre le repos public avec des batailles qui durent trois jours. Les nymphes de Florian reçurent cet édit avec une désolation fort naturelle ; leur simple et naïve coquetterie s'accommodait très-bien d'un usage patriarcal qui amenait par intervalles des batailles de Goths, ce qui réjouit toujours l'amour-propre des Hélènes. A Séville la désolation fut plus grande encore, à cause du voisinage du Guadalété.

— Grand Dieu ! qu'allons-nous devenir ? s'écriaient les nymphes espagnoles. Où irons-nous baigner les tresses

de nos cheveux? et quel costume vaudra jamais celui dont le roi nous dépossède violemment?

Et elles sortaient le soir, drapées gauchement de lourdes souquenilles arabes, et, s'asseyant sur les rives du Guadalquivir, comme les Juives sur l'Euphrate, elles pleuraient[1]. Séville avait perdu sa joie et l'année son printemps; les sérénades étaient suspendues; l'amour s'exilait.

Qu'allait devenir l'Espagne, ce pays des galanteries, des œillades et des doux propos? Pour éviter un mal on tombait dans un fléau; heureusement la Providence veillait.

Dona Jacintha, fille d'un riche publicain de Séville, était une de ces nymphes qui baignaient les tresses de leurs cheveux noirs (ou blonds, comme il est écrit dans Gonzalve de Cordoue) dans les ondes du Guadalquivir; le décret du roi lui avait enlevé, comme à tant d'autres, ses chères habitudes, et, comme toutes ses sœurs charmantes, elle s'était retirée dans un boudoir obscur et gémissait.

On s'ennuie pourtant de gémir lorsqu'on est jeune, belle et espagnole. Le désir de plaire est un aiguillon bien vif, qui chasse les plus rebelles du fond de leur retraite.

Dona Jacintha cessa donc de gémir et pensa.

La femme ennuyée, qui pense, est arrivée au terme de ses ennuis. Il y a tant de ressources dans le génie fémi-

[1] Super flumina Babylonis stetimus et flevimus.

nin! Le nôtre, qui est plus noble, à ce que nous disons, est bien indigent!

Sans doute, disait dona Jacintha, il y avait bien des charmes de coquetterie dans ces exercices de nymphes, sous les jasmins de notre beau fleuve. Que de conquêtes chastes un seul soir me donnait! Quel bonheur d'entendre ce concert d'éloges qui s'élevait sur les deux rives! Comme il m'était doux de rentrer en ville, le soir, escortée par des sérénades, des mandolines et des chœurs qui célébraient mon incomparable beauté!

En disant ces choses, et bien d'autres encore, elle promenait une navette sur un métier, et composait machinalement un tissu fort léger avec des fils de coton teints dans une essence d'ébénier. Dona Lucinda ne savait trop ce qu'elle faisait; mais il faut bien se distraire comme on peut lorsqu'on n'a plus de distractions. Elle avait commencé ce travail autrefois, avant le décret du prince contre les exercices de natation, et c'était une idée de coquetterie qui lui avait mis la navette à la main; car il n'y a que ce défaut charmant qui puisse dompter la paresse chez une femme de Séville et chez bien d'autres femmes de beaucoup d'autres pays. Cette idée était celle-ci: En sortant des ondes du Guadalquivir, se disait-elle, ce sera charmant de me couvrir de la tête aux pieds de ce tissu à mailles; je réserve cette surprise à mes compagnes. L'ivoire et l'ébène s'associent si bien!

Lorsqu'elle eut fini son travail, elle soupira comme on fait devant un travail perdu. Il y avait au fond de la galerie du comte, son père, une belle statue antique,

une sœur cadette de la Vénus de Praxitèle. Dona Jacintha regarda partout, écouta, chercha, et, se trouvant seule dans cette galerie, seule avec des tableaux et des marbres, elle prit en souriant son travail, le déploya dans toute sa largeur, et montant sur un escabeau elle enveloppa de ce réseau léger la statue antique, en fixant une de ses mailles sur le front, à la division des boucles de cheveux, de sorte que la figure s'encadrait merveilleusement dans les plis noirs, et que tout le corps disparaissait, en se trahissant, sous le reste du voile. Dona Jacintha descendit de l'escabeau pour juger de l'effet de cette toilette de statue dans le lointain. La galerie recevait le jour d'en haut, éclairage si favorable et si mystérieux.

Le marbre de la statue s'était incarné; la vie rayonnait sur le piédestal. Avec quelle grâce divine cette fille de Praxitèle souriait dans son cadre de tissu! Comme toutes les exquises ciselures de son corps se révélaient amoureusement sous les trahisons de ce voile! Dona Jacintha battit des mains pour s'applaudir elle-même et s'écria:

— Ah! comme j'aurais été belle ainsi!

Ayant suffisamment admiré, elle dépouilla la statue de ce voile qui flattait si bien sa nudité radieuse, et s'en enveloppa elle-même pour s'admirer dans une haute glace vénitienne. Oh! cette fois elle poussa un cri de bonheur qui fit trembler la statue sur son piédestal! Dona Jacintha se trouva plus qu'adorable; ses yeux noirs luisaient comme deux étoiles sous le manteau d'Érèbe, la

déesse de la nuit; son teint s'illuminait d'une fraîcheur savoureuse; son corps se dessinait avec une grâce qu'il n'avait jamais eue, même après les exercices du Guadalquivir.

La fièvre de la coquetterie monta au front de Dona Jacintha. Un jour de retard eût été un siècle; pourquoi perdre un siècle quand on est jeune? Il fallait éblouir Séville sur-le-champ. Quand une femme espagnole forme un projet, il n'y a pas pour elle de lendemain.

Le soir même, à l'heure où le soleil éclaire horizontalement les rubis des grenades et les étoiles d'ivoire des jasmins, Dona Jacintha pria sa mère de l'accompagner aux allées d'acacias, où le peuple et la noblesse se promenaient habituellement. La mère, qui s'affligeait de voir sa fille si triste, depuis le décret du roi contre les nymphes, se réjouit enfin de la voir sourire et accepta le tour de promenade aux allées des acacias.

Dona Jacintha fit la toilette de son époque, toilette vulgaire et modeste. Les manufactures de Lyon, de Manchester, de Dublin, n'existaient pas. Une robe très-simple, ou pour mieux dire une tunique de coton rougeâtre, peu resserrée sur la taille à cause de l'absence du corset moderne, et tout était dit. Heureusement Dona Jacintha était si bien sculptée par la nature que son corps divin savait très-bien corriger toutes les imperfections de sa robe. Au moment de sortir de la maison, Dona Jacintha déploya son grand voile à mailles étroites, et s'en enveloppa voluptueusement, comme fait l'horizon céleste après le coucher du soleil en été.

La mère regarda sa fille et joignit les mains comme devant une madone ; l'extase se peignit dans ses yeux.

— Ma chère fille, s'écria-t-elle, qui t'a fait ce beau présent ?

— Moi, chère mère, — dit Jacintha en tournant sur la pointe de ses pieds, comme une danseuse d'opéra moderne.

— C'est ton ouvrage, ma fille ?

— Oui, ma bonne mère, c'est mon ouvrage ; il faut bien travailler, quand on est riche.

En Espagne il n'y a que les pauvres qui ont le bonheur de ne pas travailler.

— Ma chère enfant ! que de peines cela doit t'avoir données !

— Un an de travail, ma mère.

— Un an ! ah ! mon Dieu ! ta mère n'a jamais travaillé un seul jour ! Tu vaux mieux que moi, ma fille.

— Ne croyez pas cela, ma mère, je vaux moins ; voilà pourquoi j'ai fait ce travail : c'est un caprice de coquetterie.

— Comme cela te sied à merveille, chère Jacintha ! Je ne me lasserai pas de te regarder ! Tu es adorable ainsi.

— Vous trouvez, ma mère ?

— Et où as-tu copié cette toilette ?

— Je l'ai inventée, ma mère.

— Dans ton esprit ?

— Sans doute.

— Et quel nom donnes-tu à cela, ma fille ?

— Ah! ma mère, le baptême ne vient qu'après la naissance. Je n'ai pas encore de nom. Voulez-vous être la marraine de cet enfant de mon esprit?

— Volontiers, ma fille.

— Eh bien! donnez votre nom; un nom bien choisi...

— Ce n'est pas difficile... puisque les Castillans ont un manteau, il est juste que les Castillannes aient une mantille.

— C'est cela! dit Jacintha en sautant de joie, — c'est une mantille! j'ai fait une mantille! Le nom est charmant! Merci, marraine!

Dona Jacintha ouvrit la porte, et prenant le bras de sa mère elle sortit.

Les deux Espagnoles marchaient d'un pas triomphant; la mère surtout était fière comme la mère de Christophe Colomb et de Fernand Cortez. Dona Jacintha venait de faire une découverte bien plus précieuse que l'Amérique et Mexico : elle avait découvert la mantille! C'était toute une révolution pour l'Espagne! La mantille allait essuyer les dernières larmes que firent répandre la bataille du Guadalquivir et la chute du dernier roi des Goths. Dona Jacintha parut bientôt sous les allées des acacias, et fut saluée comme le soleil levant, sous les colonnades du temple de Quito, par les adorateurs de l'astre-Dieu.

Toute la jeunesse de Séville, qui se promenait avec la nonchalance de l'habitude, s'émut et ondula sous les arbres comme un fleuve ravagé par un ouragan. Par bonheur la galanterie espagnole imposait déjà, vers cette époque, de graves devoirs aux hommes; personne ne s'ap-

procha de trop près de dona Jacintha; la foule se tint à distance et arrondit un cercle respectueux autour de la mantille.

La jeune fille resta maîtresse de ses pas, de ses allures, de ses mouvements, et elle profita de sa position pour ajouter un luxe nouveau à la coquetterie d'une Sévillanne; ses yeux ne regardaient rien, pour laisser toute liberté de contemplation aux yeux des autres; sa démarche prit un caractère de majesté voluptueuse qui n'avait jamais été révélée par une tunique de coton; ses mouvements, imaginés pour la circonstance, annonçaient déjà l'aurore de ces pas espagnols que le son irritant de la castagnette allait dessiner dans la Castille et l'Aragon, pour l'ivresse des sens et le charme des yeux.

La mère triomphait du succès de la mantille, sa filleule, et elle ne se trompait pas en présumant que cette toilette, si gracieusement inventée; devait amener dans la maison quelque riche parti de mariage. Les partis se présentèrent en foule le lendemain; ils étaient tous dignes d'être acceptés, mais il fallut faire un choix, à l'aide d'un conseil de famille, car dona Jacintha ne voulut pas prendre une initiative qui pourtant lui revenait de droit. On choisit le plus riche, parce que le plus beau était pauvre : c'était un très-noble et très-laid cavalier nommé Y Fuentès Y Espadromas, qui recevait, chaque année, deux galions.

Ce fut là une belle découverte pour toutes les jeunes filles en expectative de mari. Le costume de dona Jacintha devint le costume national du beau sexe et fut la

source d'innombrables hyménées. On se mariait partout avec enthousiasme ; et on peut dire que la mantille répara bientôt les vides qui avaient été faits dans la population espagnole par la bataille du Guadalquivir. Le pays fut repeuplé. A quoi tiennent le bonheur et le malheur d'une nation !

— A mon tour, maintenant, dit la comtesse de Castel-Blanca. Monsieur Octave, je ne vous tiens pas aussi aisément quitte de votre promesse.

— Madame la comtesse, je suis à vos ordres pour dégager ma parole.

— Eh bien ! monsieur, commencez.

— Je vous préviens, madame, que l'histoire que vous me réclamez n'est pas des plus gaies ; ainsi...

— Je ne crois qu'une chose dans toutes vos réflexions : c'est que vous cherchez un faux-fuyant pour nous échapper.

— Nullement, madame, et la preuve c'est que je commence.

BIANCA

Le monde, dans ses pompes, recueille quelquefois l'héritage de la religion. Ce qui est sacré devient profane, ce qui est profane devient sacré. Toutes les femmes ont porté des pèlerines, mais peu de femmes ont fait des pèlerinages à Rome ou à Jérusalem. Les belles dames de Florence ont adopté les pèlerines après le siége de Florence de 1527. Cette transmission de mode se rattache à une histoire qui fit beaucoup de bruit au palais Strozzi et au palais Riccardi. C'est celle que je vais vous conter.

Un jour Raphaël Sanzio admirait un bas-relief que Lucca della Robbia cisela pour le maître-autel de Santa-Maria Novella de Florence. Ce chef-d'œuvre représente le buste d'une madone, et le marbre est une chair ; il respire et attendrit.

— Où donc a-t-il trouvé un modèle pour sculpter ce marbre ? dit Raphaël à haute voix.

— Je le sais, dit une jeune fille, debout à côté de Raphaël

— Ah ! tu le sais, dit le peintre en se retournant ; cela

m'étonne beaucoup. Tu es trop jeune pour avoir connu Lucca della Robbia.

— Ce n'est pas moi qui ai servi de modèle, dit la jeune fille en rougissant.

— C'est ta mère, peut-être...

— Oui, seigneur.

— En effet, dit Raphaëel, en examinant avec attention la jeune fille à la clarté des cent bougies qui brûlaient dans la chapelle des Rucellaï; en effet, il y a un air de famille entre ce marbre et toi... C'est évident!

— Vous êtes bien bon, seigneur.

— Comment te nommes-tu?

— Bianca.

— Quel est ton état?

— Je suis modèle, comme ma mère.

— Dans quels ateliers as-tu travaillé?

— Chez les maîtres Ghirlandaïo, et Taddeo Gaddi, le fils.

— Viens chez moi, demain, aux *Vingt-trois heures*... Tu me connais sans doute?

— Qui ne vous connaît pas? répondit la jeune fille en souriant.

Lorsqu'on regarde cet admirable médaillon de marbre que Lucca della Robbia cisela pour Santa-Maria Novella, l'église que Michel-Ange appelait son épouse, on est tenté de croire que Raphaël a emprunté au génie de l'illustre sculpteur le type de ses premières vierges. Il y a du vrai dans cette hypothèse, comme on vient de le voir.

Raphaël ne passa que deux jours à Florence, après

cette rencontre à Santa-Maria Novella ; il était appelé à Sienne pour y peindre les grandes fresques de l'histoire du pape Pie II. Il ne reçut donc que deux fois Bianca dans son atelier et crayonna quelques cartons. Le troisième jour, Bianca, toute fière et heureuse de poser pour un artiste déjà illustre, frappait à la porte de l'atelier du maître ; elle ne s'ouvrit pas. Selon son usage, Raphaël était parti brusquement et sans dire un seul mot d'adieu à ses élèves, à ses modèles, à ses amis.

Bianca reconnut, au désespoir qui vint la saisir, qu'il y avait au fond de son cœur un autre sentiment à côté de l'admiration. Elle lutta d'abord courageusement contre sa pensée, mais la blessure était trop vive ; il lui était impossible d'oublier Raphaël, puisqu'elle l'avait vu. Elle subissait les infortunes de tous les modèles italiens qui avaient posé devant ce maître ou cet ange. Alors elle forma un projet bien téméraire pour une jeune fille de son âge et de sa beauté ; mais, comme son désespoir ne lui offrait d'autre ressource que la mort, tout projet lui paraissait bon s'il lui donnait la vie. On disait partout, dans Florence, que Raphaël était parti pour Rome ; c'était donc à Rome qu'il fallait se rendre.

Quel voyage à cette époque ! quelle route ! quels périls ! Il fallait suivre pendant six jours, à pied, la crête des Apennins, traverser des forêts sombres, des vallées solitaires, des plaines immenses, un long désert enfin, mais un désert malheureusement peuplé de bandits, que les guerres civiles avaient déposés dans les gorges des Apennins, comme un limon vivant.

Au moment de commencer ce long voyage, Bianca sentit que les forces lui manquaient. On ne racontait alors, à Florence, que d'horribles histoires qui venaient de ce côté-là; les Apennins étaient le théâtre permanent où se jouaient les drames les plus épouvantables. Les défilés de Riccorsi et la forêt de Viterbe surtout se présentaient à l'imagination des voyageurs comme des repaires de violences, de spoliations et d'assassinats.

Bianca crut trouver dans le choix d'un costume respectable une garantie certaine contre tous les accidents de ce voyage. A cette époque les plus formidables bandits avaient encore quelque vénération pour les choses religieuses; ils accordaient souvent à l'habit des égards qu'ils refusaient à l'individu. On n'explique pas ces anomalies de mœurs, on les constate. L'homme est toujours un étrange raisonneur.

Cette réflexion faite et longuement mûrie, Bianca se revêtit d'un costume de pèlerine, et chargea le camail, qui donne son nom à l'habit, d'une foule de ces coquilles ramassées par les pèlerins, dans les vallons de l'Yémen, près de la ville sainte; elle couvrit sa tête d'un vaste chapeau qui abrite le visage contre le soleil de Syrie et prit le bourdon qui soutient la fatigue et sert à sonder le lit des torrents, quand il faut le passer à gué. Ensuite elle déroba aux yeux déprédateurs une petite escarcelle où luisaient quelques pièces d'argent et d'or, chastement gagnées dans les ateliers, et, bien sûre de ne pas devoir sa vie à des aumônes douteuses, elle prit la route romaine de Poggi-Bonzi, première étape des Apennins.

A l'entrée de tous les villages on trouvait alors une étable qui était l'hôtellerie des pèlerins fatigués. Le maître arrivait et demandait au pauvre piéton s'il avait de quoi payer sa nuit et son oreiller de paille. Ordinairement la réponse était négative; alors le maître se retirait en disant :

— Dormez et reposez-vous; Dieu me payera.

Avec les progrès de la civilisation tout voyageur est tenu de payer son gîte. Nous avons détruit les petits et les grands caravansérails du pauvre. Il est vrai que la munificence des gouvernements accorde quinze centimes par lieue à tout chrétien errant sur les grandes routes ; avec ce secours il y en a beaucoup qui se vengent de cette ironie en demandant, les armes à la main, quelques centimes additionnels aux passants.

Bianca partit de Poggi-Bonzi et se mit sur la route de Sienne. Les Apennins ne sont pas très-sauvages de ce côté ; les périls de la voyageuse y sont moins grands. Arrivé à Sienne, la pèlerine, ne se doutant point que Raphaël était dans cette ville, poursuivit sa marche sur Torrinieri, et entra dans un domaine affreux, plein d'embûches et de dangers.

Un soir elle se trouva au fond d'un ravin dominé de de tous côtés par de hautes montagnes ; ce lieu se nomme aujourd'hui Riccorsi : les anciens auraient pu en faire le vestibule de l'enfer. Toute végétation a disparu ; le sol y conserve ces teintes désolées que Salvator Rosa reproduit sur ses toiles de paysage. Les torrents et les cataractes y croisent leurs écumes avec des bruits lugubres ;

çà et là d'énormes cavernes menacent le voyageur d'une prochaine descente de bandits.

Les ténèbres devenaient profondes dans ce gouffre, et le petit sentier tracé par les chevriers et les pèlerins, au flanc des précipices, avait disparu. Une bande d'hommes sortit d'une gorge étroite et se montra tout à coup aux regards de Bianca, qui recula en poussant un cri de terreur. Aussitôt elle fut entourée, et les visages et les costumes qui se montrèrent n'étaient pas de nature à la rassurer en pareil lieu et à pareil moment.

Bianca recommanda aux saints du paradis sa vie et son honneur. Le chef de ces hommes, ou, pour les appeler par leur vrai nom, de ces bandits, regarda très-attentivement la jeune fille, puis la salua et lui donna une petite pièce de monnaie; aussitôt, et comme à l'envi, toute la bande imita la conduite et la générosité de son chef. En un instant tout le monde avait disparu. Bianca continua sa route aux étoiles et ne désespéra pas d'arriver à Rome, après avoir couru un si grand péril. Un autre jour elle descendait des hauteurs San-Lorenzo et découvrait le village de Bolsena et le lac de ce nom, avec ses deux îles, vertes comme des corbeilles de feuillages, au milieu des eaux. Cette perspective riante lui réjouit le cœur; elle suivit le sentier suspendu au flanc de la montagne du lac, et, comme la nuit tombait, elle fut arrêtée par trois hommes à mine farouche, qui la bâillonnèrent et la conduisirent sur une barque amarrée à la rive du lac.

Cette fois elle crut sa dernière heure venue, ou du

moins elle se consola en songeant qu'elle n'aurait qu'à mourir ; c'était le moindre des malheurs à redouter de pareils gens. La barque, dirigée par deux rames, atteignit la plus grande des deux îles du lac de Bolsena, et Bianca, qui, dans les ténèbres, ne savait trop où on la conduisait, se trouva bientôt dans une vaste salle, ou pour mieux dire dans un souterrain qui paraissait un asile de faux monnayeurs. Douze hommes à visage sinistre étaient assis sur une estrade et semblaient tenir conseil. Bianca venait de tomber, non pas dans une troupe de bandits, mais au pouvoir de la secte naissante des adeptes de l'immortalité, dont le berceau fut l'île de Bolsena.

Celui des douze qui avait un maintien et un langage de président prit la parole et dit d'un ton mystique et solennel :

— Femme, où vas-tu?

— A Rome, répondit la pèlerine.

— D'où viens-tu?

— De Florence.

— As-tu aimé un des fils des hommes?

— Oui.

A ce dernier mot le chef des adeptes démontra aux autres qu'à cause de cet aveu ingénu, et qui était vrai, à coup sûr, cette jeune fille ne pouvait servir comme expérience aux chercheurs de l'immortalité du corps. Et, en effet, ainsi que l'atteste la chronique de cette secte incroyable, Bianca, par l'aveu naïf de son amour, n'était pas la victime exigée, et son sang versé ne pouvait pas contenir le germe de cette immortalité promise aux

farouches illuminés de Bolsena. Ainsi Bianca fut ramenée au rivage sans autre aventure fâcheuse ; elle suivit la rive circulaire du lac et arriva au village, qu'elle traversa ; puis, remontant la côte opposée, elle gagna Montefiascone pour y passer la nuit.

Le lendemain elle se trouva dans une plaine immense, à l'extrémité de laquelle l'œil découvrait des points blancs qui indiquaient une ville et une montagne couverte d'arbres et de nuages : c'étaient la ville et la forêt de Viterbe. Il lui fallut toute la journée pour traverser la vâste plaine, qui semblait vouloir s'éterniser sous les pas de la jeune pèlerine ; de temps en temps des passants fort suspects venaient la regarder de près, puis ils se retiraient sans mot dire et continuaient leur route. Les chevriers s'arrêtaient un instant devant elle et lui demandaient sa bénédiction.

A la nuit tombée elle arriva devant le monastère de Notre-Dame de Viterbe, si renommé en Italie. Là elle reçut l'hospitalité. L'aurore venue, Bianca se fortifia de tout son courage pour gravir et traverser la montagne et la forêt de Viterbe, ce classique domaine des terreurs et des assassinats.

La montagne élève son sommet dans les nues ; ce sont, pendant six heures de marche, des arbres séculaires, des ravins profonds, des abîmes voilés de verdure, des croix sinistres qui annoncent au passant que le sang a été versé là par le poignard. Lugubre route qui donne le frisson aux plus vaillants ! A cette époque il était impossible de traverser la forêt de Viterbe sans y rencontrer une aven-

ture fatale, et même au commencement de ce siècle elle justifiait encore son antique et hideuse réputation. Tous les criminels européens s'étaient donné rendez-vous dans la forêt de Viterbe, ou, disons mieux, cette forêt était alors le royaume du crime. On peut même affirmer que chaque arbre recélait un bandit, chaque grotte une famille de malfaiteurs.

Bianca traversa la forêt de Viterbe en côtoyant toutes les horreurs de ce pandæmonium de la scélératesse; elle vit luire sous les feuillages des yeux féroces et des lames aiguës, mais aucun mal ne lui fut fait. Bientôt Ronciglione se découvrit devant elle, après le lac de Vico; puis Baccano, dans son immense lac de verdure circulaire; puis la Storta, dernière étape du pèlerin; enfin, Rome! Et en arrivant au terme elle avait tout oublié, même Raphaël.

Un voyage semé de tant de périls et si heureusement accompli avait changé toutes ses idées. Elle se fit ouvrir la porte du couvent de Sainte-Claire, et la pèlerine devint clariste. Bianca faisait un vœu à chaque péril des Apennins: c'était bien le moins qu'elle pouvait faire. Les vœux donnaient du courage à cette époque, mais il fallait ensuite les remplir. On ne fait plus de vœux aujourd'hui; cependant il y a toujours des pèlerines à la promenade de Longchamp, mais ces pèlerines ne traversent jamais les Apennins avec un bourdon.

Quand Octave eut fini de parler :

— Ce que vient de nous raconter M. de Nizier, dit l'amiral, me donne l'idée de vous dire une histoire où une de vos parures, mesdames, joue encore le principal rôle. Autrefois cette parure était également portée par l'homme et par la femme ; mais depuis longtemps l'homme l'a complétement abandonnée.

— Quelle est cette parure, amiral? dit madame de Saverny.

— Le manchon.

— On pourrait écrire des volumes avec toutes les histoires dont le manchon a été le héros.

— La mienne n'atteindra pas ces proportions. Ainsi, mesdames, soyez indulgentes.

Et après ce préambule l'amiral conta ce qui suit :

GASTON DE VANNIER

Le 14 frimaire an II, une jeune et jolie femme traversait le jardin du Palais-Égalité; sa tournure était si charmante que tous les lecteurs et vendeurs de journaux suspendirent leurs discussions politiques et leurs ventes à un sou pour l'admirer et la suivre des yeux. Cette gracieuse passante s'arrêtait de temps en temps pour acheter un journal: elle le pliait soigneusement et le mettait dans son manchon en disant:

— Je le lirai chez moi.

Puis elle entrait dans les boutiques des libraires, demandait la brochure du jour et l'insérait aussi dans le manchon, comme on place un livre dans le rayon d'une bibliothèque. Elle fit une dernière station chez Desenne, l'éditeur de Camille Desmoulins, qui occupait le n° 1 des Galeries de Bois, et disparut au milieu des exclamations admiratives parties des groupes où l'on discutait les événements du jour, opérations militaires, séances de la Convention, arrêtés des comités de salut public et de sûreté générale.

La jeune femme qui avait ainsi attiré l'attention de

tous était réellement belle. L'ovale de sa figure avait la pureté du type grec ; une magnifique et luxuriante chevelure blonde faisait ressortir la blancheur rosée de son teint. Mais ce qui, de tout temps, l'eût fait remarquer entre toutes, c'était la distinction souveraine, la grâce imposante de ses mouvements. On sentait en elle l'aristocratie de naissance, et, dans ces jours de républicanisme ardent, d'égalité parfaite, nul ne se fût formalisé de cette autorité qu'elle savait mettre dans le commandement et jusque dans les plus simples relations de la vie ordinaire.

Elle avait donc quitté le Palais-Égalité, et par des rues, d'elle, à ce qu'on voyait, parfaitement connues. elle avait gagné la place de la Bastille. Arrivée là elle s'orienta quelques instants, puis se dirigea vers une maison d'assez maigre apparence qui occupait l'un des angles de la place et en monta lentement les quatre étages.

Cette maison et cet escalier étaient bien connus des malheureux ; c'était la maison et l'escalier du docteur Souberbielle, qui a laissé un nom estimé dans les sciences chirurgicales. Uni par les liens d'une amitié étroite à Robespierre, Souberbielle n'avait voulu accepter d'autres fonctions publiques que celles de juré au tribunal révolutionnaire, et il usait de son pouvoir pour sauver l'innocence et protéger la faiblesse.

Isabelle de Valnave, ainsi s'appelait la jeune et charmante femme que nous avons suivie du Palais-Égalité à la place de la Bastille, en venant frapper à la porte de Souberbielle, n'allait pas chez un inconnu. Dans des

temps meilleurs pour les personnes de son rang, quand elle occupait encore le magnifique hôtel de sa famille à l'île Saint-Louis, elle avait eu recours au médecin célèbre pour soulager un père dont les derniers jours se consumaient en d'horribles souffrances. La distinction de la jeune fille avait toujours séduit le bon docteur, qui parfois, en voyant la droiture de son esprit et la fermeté de son caractère, la comparait aux Porcia de l'antiquité romaine. Mademoiselle de Valnave fut donc reçue chez Souberbielle comme elle le méritait. Le médecin accueillit sa requête et la satisfit immédiatement. Il s'agissait d'une permission permanente de visiter un prisonnier de la Force. Comme juré au tribunal révolutionnaire Souberbielle avait toute autorité sur les prisons de la Seine. Il ne fit jamais usage de son pouvoir que pour soulager les malheureux.

La permission obtenue, Isabelle vole à la Force. Devant la signature puissante et connue de Souberbielle toutes les portes s'ouvrent, les difficultés s'aplanissent, les obstacles sont levés. En même temps chacun, à l'aspect de cette femme, est saisi de respect; on reconnaît l'autorité d'un charme inconnu; à la Force, comme au jardin du Palais-Égalité, on s'incline avec respect devant tant de distinction et de grâce, tant de beauté et de jeunesse.

Seul un guichetier rébarbatif, qui avait pris le nom de Gracchus (comme s'il avait jamais pu exister quelque point de contact entre les apôtres et les martyrs de la liberté et un subalterne tyran de geôle), ne lance qu'un

regard méfiant sur la belle visiteuse. Gracchus était une de ces natures à demi sauvages qu'on rencontre dans les bas-fonds de nos villes, et qui ont, comme les bêtes fauves des déserts, un flair particulier pour les dangers qui les menacent. Il n'osait toucher à mademoiselle de Valnave, couverte de la protection de Souberbielle, et cependant un instinct secret l'avertissait que la présence de cette jeune femme cachait pour lui quelque malheur. Il l'accompagna sans mot dire jusqu'à un haut corridor où était située la cellule du nº 114, qu'elle venait visiter.

Quand la grosse clef eut grincé deux fois dans l'épaisse serrure et que la porte massive eut roulé sur ses gonds criards, en voyant la visiteuse et le prisonnier tomber dans les bras l'un de l'autre, se tenir longtemps et étroitement embrassés dans une muette étreinte, le guichetier se sentit remué jusque dans le fond des entrailles. Il pensa à sa femme et à ses jeunes enfants, car il avait femme et famille, ce guichetier, et il se retira discrètement, comme un coupable qui aurait surpris des secrets qu'il ne devait point voir.

Le prisonnier du nº 114 était un beau jeune homme de vingt-cinq ans. Son front large et saillant dénotait l'intelligence des hommes de pensée. Son œil humide et brillant révélait l'homme qui aime avec une ardeur passionnée les objets auxquels il s'attache. Gaston de Vannier, c'était son nom, était descendu dans l'arène politique pour soutenir les premières luttes de la liberté. Depuis, les malheurs de la royale famille de France l'avaient profondément touché, surtout ceux de cette

belle étrangère, reine et mère, dont le trône devait se changer en échafaud. Gaston de Vannier, tête ardente, cœur intrépide, n'avait point calculé les dangers auxquels il s'exposait en prenant vigoureusement en main la défense de Marie-Antoinette. Dans cette voie, à côté de périls, il devait rencontrer les plus douces consolations. Gaston était poëte et publiciste. Il écrivait des libelles dans lesquels il réfutait chaleureusement les calomnies semées à profusion par les ennemis de la reine. L'un d'eux surtout, écrit avec cette éloquence qui part du cœur, le mit en relation avec mademoiselle de Valnave, qui, elle aussi, aimait Marie-Antoinette et eût tout sacrifié pour sauver sa tête. Gaston était issu de robe, pendant qu'Isabelle appartenait aux plus nobles familles d'épée. En d'autres temps ces différences eussent été un obstacle à de grands rapprochements, mais dans ces jours difficiles les distances disparaissaient, et on ne reconnaissait pour siens que ceux qui combattaient sous le même drapeau.

Gaston et Isabelle se voyaient donc presque tous les jours. Ensemble ils parlaient de la reine, ensemble ils conspiraient les moyens de la voir et de lui faire connaître que des amis veillaient pour la défendre, pour la sauver peut-être. Une douce intimité fut le résultat de ces fréquents rapports, et bientôt un amour d'autant plus profond qu'il se cachait sous plus de respect.

Au bout de quelques jours, — les jours étaient fort longs à cette époque, — Isabelle et Gaston ne se purent plus passer l'un de l'autre. Ils se voyaient le matin, ils

se voyaient le soir, et souvent passaient ensemble toute la journée. Un accident, fort commun en l'an II, vint détruire ce bonheur naissant.

Un mandat d'arrêt fut lancé contre Gaston à l'occasion de son pamphlet, et il fut écroué à la Force. Depuis trois jours le malheureux jeune homme languissait dans cette prison. Sa tête ardente bouillonnait. Il n'avait personne à qui dire ses ennuis et ses regrets d'amour, personne, pas même un de ces livres, confidents discrets de nos peines et de nos douleurs les plus intimes. Pendant ce temps, les actives démarches d'Isabelle découvraient sa prison et trouvaient les moyens d'y pénétrer.

Depuis trois jours elle aussi ne pensait qu'à Gaston; depuis trois jours ce nom sans cesse sur ses lèvres n'avait pu en sortir. Que de choses ne se dirent-ils pas dans ce premier baiser, dans cette première étreinte!

Enfin la parole leur revint; ils s'assirent sur la mince couchette du prisonnier, les mains dans les mains, les yeux dans les yeux, ils causèrent.

— Dites-moi, mon Gaston, ces trois jours passés loin de moi vous ont-ils paru bien longs?

— Trois siècles, mon Isabelle bien-aimée. Mais ne détournez pas ainsi vos beaux yeux; regardez-moi; que je vous aime, mon Dieu! Il m'est bien permis de vous le dire, Isabelle, après ces trois siècles d'absence, ces trois jours de fièvre et d'angoisses. Maintenant vous êtes là: je suis heureux; ma prison me semble un paradis.

— C'est que, Gaston, je serai obligée de m'en aller bientôt, et, pour que vous attendiez demain sans trop

d'impatience, je vous ai apporté des livres et des journaux.

— Isabelle, vous êtes bonne, vous êtes belle ; je vous aime !

Et le jeune homme serrait la taille svelte de la jeune fille et caressait ses blonds cheveux. Celle-ci rendait caresse pour caresse, et ajoutait :

— Demain je reviendrai, et ainsi tous les jours. Quand je n'y serai pas, vous vous distrairez par la lecture. Tenez, voici le VII[e] bulletin de *l'Accusateur public*, voici les *Commandements* du patriote *Palloy*, une brochure de *Matton de la Varenne*, une autre de *Camille Desmoulins*...

Et la jeune femme tirait un à un de son manchon tous les papiers publics qu'elle avait achetés au Palais-Égalité. Elle en tirait aussi quelques minces et étroites feuilles d'un fort papier, quelques plumes et un encrier portatif. Chaque objet était reçu par le publiciste avec une caresse, avec un baiser. Mais quand Isabelle, pour dernier extrait, exhiba une grande toile qu'elle s'apprêta à coudre sous la couchette pour servir de cachette à toutes ces richesses, ainsi qu'aux richesses à venir, Gaston ne put retenir un cri de surprise et d'admiration.

— Bonne Isabelle, s'écria-t-il en la serrant contre son cœur, vous avez donc tout prévu?...

Le travail de couture était à peine achevé et la couchette remise à sa place quand Gracchus rouvrit la cellule et congédia la visiteuse. Son regard était moins dur, et il fit même un effort pour adoucir la rudesse de sa voix.

Fidèle à sa promesse, Isabelle revint le lendemain, et

comme la veille elle apporta ample provision de livres et de feuilles volantes. Il en fut de même les jours suivants. Gaston supportait ainsi patiemment les ennuis de la captivité. Isabelle présente, il oubliait sa prison et les malheurs qui le menaçaient pour ne penser qu'à son amour. Absente, il lisait journaux et brochures, écrivait à son amante des lettres passionnées, ou mettait son esprit à la torture pour enfanter de petits vers.

Dix jours se passèrent ainsi. Chaque fois l'heureux manchon passait sans encombre; de jour en jour la bibliothèque se garnissait, et de jour en jour aussi Isabelle inspirait à tous les gardiens plus de respect et plus de prévenance.

Tout à coup, le quatrième jour de la troisième décade, cet édifice si péniblement construit menaça ruine.

Mademoiselle de Valnave et Gaston de Vannier causaient amoureusement dans l'étroite cellule du prisonnier, quand Gracchus entra. Il venait, suivant l'usage mensuel, faire son inspection des couchettes. Nous renonçons à peindre ce qui se passa dans le cœur des deux amants quand ils virent Gracchus se préparer à cette opération. Isabelle se remit la première. Le danger imminent lui inspira une de ces résolutions soudaines que les femmes seules trouvent aux heures décisives. Gracchus en fouillant la paillasse trouvait des corps étrangers, et son œil furibond lançait des flammes. Quand il eut reconnu des livres, sa fureur ne connut plus de bornes.

—Je le savais bien, s'écria-t-il en amenant un à un à la lumière les écrits apportés par Isabelle. Je le disais

bien que ces aristocrates conspirent. Mais, halte-là! Gracchus veille et Gracchus fera son devoir! Misérables, vous avez donc juré la perte de la République; mais je vous y prends; j'irai vous dénoncer au comité de sûreté générale, et l'on vous fera perdre l'envie de conspirer.

— Et qui t'a dit, exclama tout à coup Isabelle, superbe d'indignation, que nous conspirions contre la République? Qui t'a dit que ces livres sont à Gaston? Pourquoi n'auraient-ils pas appartenu à l'un des prisonniers qui l'ont précédé dans cette cellule?... Sais-tu lire, seulement, pour vérifier leur date?...

Gracchus était un de ces hommes complétement illettrés, comme on en rencontre souvent dans les prisons. Isabelle le savait; elle continua.

— D'ailleurs ici le premier coupable, c'est toi, qui as, nonobstant les lois, laissé passer tous ces livres, et je vais te dénoncer comme un fonctionnaire indigne au comité du salut public. On me croira, parce qu'on me connaît, et alors malheur à toi, Gracchus, qui auras abusé de la confiance de la nation.

Gaston ne disait rien. Gracchus était atterré sous les paroles de la jeune femme.

Celle-ci, comme pour mettre son projet à exécution, serre la main de son ami et va sortir, quand Gracchus l'arrête. Il ferme brusquement la porte restée ouverte, et tombant à ses genoux :

— Citoyenne, dit-il d'une voix suppliante, ne perdez pas un malheureux père de famille; ayez pitié de moi. Voyez, j'ai deux enfants et une femme; sans moi ils se-

ront pauvres, privés de tout. Je n'ai que ma place pour les soutenir, et le comité du salut public ne pardonne pas. Je vous en supplie, citoyenne, ne perdez pas Gracchus, et Gracchus vous sera dévoué!... Seul j'enlèverai ces livres, je les ferai disparaître, et bientôt il n'en restera plus de traces.

Ce n'était pas ce que voulait mademoiselle de Valnave. Aussi reprit-elle toujours avec courroux, quoique sa voix fût sensiblement radoucie :

— Beau moyen, en vérité, que tu proposes! Écoute-moi, j'ai pitié de ta femme et de tes enfants, si tu veux faire ce que je vais te dire, je te sauverai.

— Dites, je ferai tout.

— D'abord tu ne parleras à qui que ce soit des livres que tu as trouvés ici. Chaque jour j'en enlèverai quelques-uns et les passerai dans mon manchon. De la sorte, tous auront disparu dans quelques jours et tu seras sauvé.

Gracchus accepta l'arrangement proposé par Isabelle. Chaque jour celle-ci emportait quelques livres; mais, comme elle en rapportait toujours de nouveaux, le tas ne diminuait guère. Gracchus, anxieux et muet, attendait impatiemment qu'il ne restât plus vestige du délit.

Gaston seul avait profité de cet arrangement. De la sorte, il avait chaque jour les productions nouvelles; les anciennes seules disparaissaient.

Et les heures de la captivité devinrent douces au pauvre prisonnier. Isabelle absente, son esprit s'occupait des mouvements politiques et trouvait moins long le temps qui s'écoulait entre deux visites. Isabelle présente, Gas-

ton oubliait tout. Les murs de sa cellule devenaient plus beaux que les lambris d'un palais royal; car son amour ne lui permettait plus de voir autre chose que la femme adorée, et chaque jour cet amour grandissait.

Cependant la protection dont Souberbielle avait couvert mademoiselle de Valnave ne s'était pas bornée à lui faciliter l'entrée de la Force.

Souberbielle aimait cette charmante femme d'une affection sincère. Il s'enquit de l'affaire de Gaston de Vannier et reconnut qu'il y avait plus de malveillance que de crime. C'est pourquoi il n'épargna ni soins, ni peines, ni démarches, et fut assez heureux pour faire rendre un arrêt de renvoi. C'était chose rare à cette époque terrible. Aussi la reconnaissance de Gaston rendu à la liberté n'eut pas de bornes. Il ne pouvait se lasser de remercier le docteur.

Quelque temps après, Gaston épousa Isabelle de Valnave, et le bon docteur, assis à table entre les deux époux, trouvait une jouissance ineffable dans la contemplation des heureux qu'il avait faits.

Les dames de cette charmante société grenadine remercièrent l'amiral de cette nouvelle histoire par un de ces sourires qui payent largement tous les efforts qu'on a tentés pour leur plaire. Plus on contait sur cette terrasse embaumée, plus on éprouvait le désir d'entendre conter encore. Que les regards s'adressassent aux cieux ou se portassent sur la terre, tout dans cet heureux coin de l'Espagne inspirait au cœur à cette heure la joie et le contentement. Un intime bonheur unissait tous les membres de cette réunion choisie, et, pour en prolonger les instants, il fut convenu que chacun ferait son récit à son tour, et qu'il serait libre de laisser courir son imagination où bon lui semblerait.

Pour donner l'exemple et encourager les plus timides, madame de Castel-Blanca voulut prendre la parole et raconta ce qui suit :

LE BARON DE MORNAS

Lorsqu'on descend le Rhône, on aperçoit, sur la rive gauche, les ruines du château du baron des Adrets, près du village de Mornas.

On raconte d'étranges choses sur ce manoir, entre autres une anecdote assez connue, mais dont je ne garantis pas l'authenticité. Lorsque le sire des Adrets, dans les guerres de religion, ramenait à son manoir des prisonniers hérétiques, il les faisait conduire sur le bord d'un rocher taillé à pic, et élevé de cinq cents toises au-dessus du niveau du Rhône; là il les invitait, sous peine d'être pendus, à tenter ce saut de Leucate.

Un jour, dit la chronique, certain prisonnier facétieux manifesta quelque hésitation.

—Eh bien! lui dit le baron, pourquoi ne sautes-tu pas du premier coup?

—Je vous le donne en trois, répondit le huguenot.

Ce seul trait donne une idée du caractère peu sociable de ce baron, et donne aussi la mesure des murailles de son château féodal.

Le baron avait une femme qu'il aimait beaucoup. C'é-

tait la fille du comte de Cruas, autre seigneur riverain du Rhône. Elle se nommait Iseult. Sa beauté n'avait point d'égale sur les deux rives du fleuve. Combien de troubadours célébraient, à cette époque, les beaux yeux de la baronne des Adrets ! Les *sirventes* occitaniques pleuvaient sur son manoir.

La paix ayant été signée entre les deux rives du Rhône, le baron des Adrets ne songea plus qu'à savourer son bonheur domestique avec la jeune et belle Iseult. Il n'était bruit que de cette félicité conjugale, qui rendait trop de monde jaloux.

Un soir, à la nuit tombée, une plainte déchirante se fit entendre au bord du fossé du château de l'heureux baron. Le pont-levis fut baissé. Une jeune femme, toute trempée de l'eau du Rhône, traversa le pont, et fut reçue dans le manoir selon toutes les lois de la galanterie et de l'hospitalité. Le baron et la belle Iseult descendirent pour voir et entendre cette femme, qui leur raconta son histoire en pleurant.

—Je descendais le Rhône dans un *barqueau*, avec mon pauvre mari et deux rameurs, dit-elle, et un tourbillon nous a submergés. L'un de nos mariniers m'a saisie par les cheveux, et, nageant d'une main, il m'a ramenée sur le rivage, où la bonté de Dieu m'attendait vivante. Nous allions à Roquemore, où mon mari possède des vignobles renommés.

Iseult appela ses femmes de service et ordonna qu'on prît le plus grand soin de la jeune naufragée du Rhône.

Le baron, qui était bon, en temps de paix, pour faire

oublier à ses voisins ses cruautés commises en temps de guerre, se joignit à Iseult pour accomplir les saints devoirs hospitaliers.

Le lendemain, la naufragée, qui se nommait Bérengère Cabesting, vint prendre congé du baron et d'Iseult; mais elle fut retenue avec des instances si vives qu'elle consentit à passer quelques jours encore à Mornas. Quel esprit assez sagace aurait pu soupçonner dans toutes ces scènes un complot terrible, une machination de vengeance et de mort?

Bérengère parut fort gaie les jours suivants, et elle demanda au baron la permission de visiter le château, dont la réputation courait les deux rives du Rhône. Le baron ne crut pas devoir refuser une demande de curiosité aussi naturelle, et, comme il avait encore beaucoup d'ennuis, malgré son bonheur, il se fit le conducteur de la jeune étrangère à travers les mystérieux souterrains de son manoir.

— Vous êtes un terrible sire en temps de guerre, lui dit la femme de Roquemore, mais, en temps de paix, il n'y a pas de plus charmant seigneur que vous.

— Ce sont mes voisins, dit le baron, qui m'obligent à guerroyer.

— Le métier vous plaît aussi un peu, dit Bérengère en riant.

— Il ne me déplaît pas, c'est vrai, continua le baron. Au fond nous aimons tous la guerre, comme les chiens aiment la chasse. Un jour de bataille est le plus beau des jours.

— Vous avez fait, dit-on, beaucoup de prisonniers dans la dernière guerre? demanda Bérengère d'un ton insouciant.

— Beaucoup.

— Vous avez fait, dit-on aussi, beaucoup d'échanges.

— Sans doute, comme toujours; c'est la chance de la guerre : on prend, on est pris.

— Il y en a, dit-on aussi, demanda Bérengère, il y en a quelques-uns qui sont morts dans vos prisons?

— Peu.

— C'est toujours beaucoup, baron des Adrets.

— Vous avez raison, belle dame; mais c'est encore la loi de la guerre. Il y a des prisonniers qu'on ne rend jamais. Si je prenais Montluc, je ne le rendrais pas, croyez-le bien.

— Et où le mettriez-vous, Montluc, si vous le preniez? demanda Bérengère.

— Oh! j'ai un cachot superbe pour les prisonniers de haute valeur; je vais vous le montrer.

Le baron fit ouvrir, par un valet, la porte basse d'une prison souterraine, et, ayant allumé deux flambeaux de cire jaune, il en remit un à Bérengère et lui dit :

— Si vous ne craignez pas de voir ces horreurs, entrez.

Bérengère entra d'un pas leste et examina la prison avec un soin minutieux.

— Ah! dit-elle d'une voix calme, voilà un nom que je connais... Le sire de Ségoréges... Les prisonniers ont tous la manie d'écrire leurs noms sur les murs de leurs

cachots... Il paraît que le sire de Ségoréges a été votre prisonnier, baron des Adrets?

—Oui, madame Bérengère... Un fier homme, je vous assure... J'aimais mieux le voir dans ma prison qu'en rase campagne. Il a donné de fameux déplaisirs à mes vassaux de Mornas. Un jour de l'an dernier, cet endiablé Ségoréges chevauchait a la tête de deux cents lances, du côté de Sorgues; nous n'étions que cent cinquante, nous, mais tous bons et rudes mariniers du Rhône, des soldats de fer. Je fis sonner la charge; l'engagement fut vif. Nous nous prîmes corps à corps, Ségoréges et moi; nous fîmes voler trois lances en éclats; ma quatrième perça le défaut de la carapace de son cheval et tua la bête. Le cavalier tomba. Mes colosses de gens le ramassèrent dans la poussière, comme un épi de seigle, et l'emportèrent au château. Le lendemain, sa femme me fit proposer douze onces d'or pour la rançon du prisonnier. Je refusai : ce qui était fort honorable pour moi, car je n'avais pas alors un denier dans mon épargne. On me fit une seconde proposition. La seigneurie de Ségoréges me cédait en toute propriété, à moi et à ma lignée mâle, les vignobles de Côte-Bénie, qui donnent, à coup sûr, les meilleurs vins du terroir. Je refusai encore : refus plus honorable pour moi, car depuis trois ans je buvais l'eau pure de la citerne des Adrets, ce qui m'avait donné une soif ardente pour le bon vin.

La fausse naufragée du Rhône provoqua fort adroitement le baron par des questions insidieuses, et elle finit par découvrir que son mari, ayant été emprisonné dans

l'affreux cachot du castel, avait été mis à mort par ordre exprès de la châtelaine. Il ne fallait pas égarer la vengeance avant de se venger. Il fallait la conduire sûrement à l'adresse du coupable. La châtelaine seule méritait un terrible châtiment.

L'étrangère joua donc la candeur et la reconnaissance pendant son séjour au château, et, quand vint le jour du départ, elle remercia ses hôtes avec une effusion pleine de vérité. Ses yeux mêmes se mouillèrent de ces sortes de larmes qu'une femme a toujours à sa disposition, pour les grandes occasions.

Puis, s'adressant à la coupable châtelaine, elle lui dit :

— Je voudrais être riche comme la dame de Cruas, et je vous ferais tel présent qui ferait envie au roi ; mais quand le cœur donne, le présent est toujours riche. Daignez donc accepter, comme souvenir de ma reconnaissance, ce collier de grains de cèdre du Liban, qui m'a été apporté de Palestine par le moine Euguerrand, et portez-le, parce qu'il préserve de tout malheur.

La châtelaine, qui redoutait toujours un malheur depuis son crime, accepta ce préservatif avec un empressement superstitieux et le suspendit à son cou.

Or ce collier avait été composé par un savant alchimiste de Vérone, et les grains en étaient faits d'une substance homicide, qui ne demandait qu'un peu de temps pour avoir un résultat fatal. Les exhalaisons sorties de ces grains formaient devant les narines et la bouche un nuage invisible de poison, qui peu à peu s'infiltrait dans

la tête et donnait au sang ce refroidissement qui est la mort.

Un matin, le baron trouva sa femme pâle et roide comme un cadavre à côté de lui, et, attribuant cette mort subite à une juste punition du Ciel, il fit vœu de se cloîtrer dans le monastère de Notre-Dame du Brou, en Bresse, dont le prieur avait une haute réputation de sainteté.

Le récit de la comtesse de Castel-Blanca achevé, M. de Saverny, qui était placé à sa droite, dut s'exécuter à son tour. En vain, pour se dispenser de subir la loi qui venait d'être promulguée, avait-il disparu un instant avant la fin de l'histoire de la baronne de Mornas. Quand il reparut sur la terrasse, la conversation engagée dès que madame de Castel-Blanca avait cessé de parler durait encore, de telle sorte que M. de Saverny perdit tout le fruit de sa petite ruse. On fit silence pour l'écouter et il parla ainsi :

MARIA

Un jour, le poëte qui a chanté les dieux, les héros et les rois, s'écria :

— Chantons Amaryllis et Galatée, et il descendit à l'églogue des hauteurs de la poésie épique.

A l'exemple de ce maître, auprès duquel tous les poëtes sont des écoliers, si vous le permettez, nous quitterons un instant les grandes dames et les opulentes parures pour les humbles détails de la vie champêtre et la modeste coquetterie du hameau. Toutes les beautés, toutes les tendresses, tous les amours ne sont pas à la ville. On aime, on rêve, on se pare pour plaire, sous le dôme des arbres villageois, comme sous les lambris dorés. Au dix-huitième siècle on ne chantait que les bergères : c'était un abus ; on s'en est trop corrigé depuis.

La saison chaude est venue ; Paris se dépeuple. Le monde élégant quitte la grande ville ; les appartements somptueux et les fêtes brillantes sont abandonnés. Partout sur les grandes routes on rencontre des chaises de poste qui emportent les émigrants. Ceux-ci sont réclamés par les plaisirs de la villégiature et les agréments de la

vie de château. Pendant tout l'été ils respireront l'air pur de la campagne, visiteront leurs terres et règleront leurs affaires avec leurs fermiers et leurs intendants. D'autres profitent des chaleurs pour visiter tous les lieux où le luxe a préparé des réceptions brillantes et des plaisirs aux étrangers. Ils vont aux eaux sur les bords du Rhin, dans les Alpes ou dans les Pyrénées.

Depuis quelques années les bains de mer tentent par-dessus tout ceux que ne possède point le démon du jeu.

Le comte Anatole de Greffignies était un de ces jeunes désœuvrés que le monde parisien convie à tous ses plaisirs, voit à toutes ses fêtes, montre à tous les étrangers qui le visitent, comme un type aujourd'hui rare de la vieille élégance, du vieux ton français. Le comte avait trente ans à l'époque où remonte ce récit. Les exemples paternels en avaient fait de bonne heure un gentilhomme acccompli. Une figure qui plaisait, sans être belle, une taille courte, mais bien prise, des manières pleines de distinction et de grâce, une exquise urbanité, tel était le comte Anatole de Greffignies.

A la venue des chaleurs, en 1847, le comte avait donc fait comme le monde élégant auquel il appartenait: il avait déserté Paris pour s'abattre aux champs; il était allé chercher un peu d'ombre et de fraîcheur sur les bords de la mer, à Biarritz, petit bourg perdu au fin fond des côtes de l'Océan, contre les frontières d'Espagne. Biarritz est un des sites les plus charmants qui se puissent voir. Même dans ce beau pays des Béarnais et des Basques, où la nature étale à chaque pas, avec coquet-

terie, les plus ravissants paysages, Biarritz, perdu entre Bayonne et l'Espagne, est un point remarquable, surtout quand on plonge ses regards sur cet immense Océan, qui nulle part, en Europe, n'apparaît plus beau dans les profondeurs infinies de ses horizons que dans le golfe de Biscaye. On est soudain transporté dans le pays des rêves, et l'âme est saisie d'ardeurs mystérieuses. Mille pensées confuses, mais délicieuses, envahissent le cerveau, et l'on se perd bientôt dans une vague et grande contemplation.

Le bourg a éparpillé ses blanches maisonnettes sur la grève. Elles se font surtout remarquer par cette délicate propreté qui distingue la nature primitive du Basque. Du reste, c'est un village dans toute l'acception du mot, et en vain y chercherait-on ces superfluités que la civilisation moderne a inventées pour les raffinements du luxe. En arrivant à Biarritz, le premier soin du comte Anatole de Greffignies fut de louer une de ces petites maisonnettes, toujours prêtes à recevoir les étrangers à l'époque où ceux-ci sont attendus dans le pays. Celle qu'il choisit n'était ni la plus belle, ni la plus vaste du bourg; mais son isolement convenait admirablement aux habitudes studieuses du comte, qui, pendant l'été, faisait des provisions intellectuelles pour la saison d'hiver. Trois petites chambres en chartreuse, un parloir, un cabinet d'études, une chambre à coucher composaient tout le logement.

Mais, comme le disait le comte avec le poëte, il avait partout devant lui la mer,

.... Le puissant Océan,
Qui chaque jour, deux fois, de son pas de géant,
Venait le visiter au seuil de sa demeure.

La maisonnette était perchée sur une falaise élevée, et de ses fenêtres le comte apercevait les côtes blanches et planes de la rive espagnole. Ce contraste entre les deux côtes n'est pas un des moindres charmes du site. D'une part des falaises gigantesques taillées à pic, avec de bizarres anfractuosités de rochers, jetés pêle-mêle de ci et de là, comme dans une des grandes débâcles de la nature ; de l'autre des grèves plates, unies, sablonneuses, comme certaines plages de la Méditerranée, et, comme elles, réverbérant la lumière.

Le comte prit à son service un jeune Basque, enfant du pays, qui lui en contait les légendes et les traditions, lui en indiquait les souvenirs, le guidait dans ses courses souvent aventurées, et, au besoin, lui faisait faire connaissance avec les anciens du pays, qui savent les plantes mystérieuses et rares et ne les indiquent pas volontiers aux étrangers. Un soir, ils étaient assis sur un roc élevé, et le serviteur disait au maître la légende de la Grotte d'amour.

C'est dans cette grotte qu'est mort Oura, disait le jeune homme. Oura était le plus beau, le plus brave, le plus intrépide à la danse, le plus laborieux des enfants du pays. Il aimait Hédéra, qui était la plus belle fille. Mais Hédéra avait un père qui était vieux et trois frères qui étaient jaloux. Jadis le père de Hédéra avait offensé

le père d'Oura, et les deux familles étaient en guerre. Cependant Oura aimait Hédéra, et pour deux cœurs qui s'aiment il n'y a pas d'obstacles. Hédéra s'échappait de la maison paternelle et venait tous les jours trouver son bien-aimé. Ils parlaient d'amour. Le père s'aperçut des absences de sa fille; mais Oura avait vu que son amante était suivie, et il ne vint pas au rendez-vous pour éviter des malheurs. Hédéra se retira l'âme triste; elle crut que le cœur de son bien-aimé était volage. Elle passa la nuit dans les angoisses. Le lendemain elle revint, et, comme elle était seule, bientôt Oura la rejoignit, et, ensemble, ils allèrent s'asseoir et se cacher dans la Grotte d'amour. Oura calma les inquiétudes de son amante et lui répéta ses serments, qu'il accompagnait des plus tendres caresses. Ils oublièrent ainsi les heures, et l'Océan les surprit dans leur sommeil quand il envahit la grotte. Il ne respecta pas tant d'amour; il les brisa contre la voûte, et le lendemain les pêcheurs rapportèrent deux cadavres mutilés que nos pères ont mis dans la même fosse. Et ils appelèrent cette grotte fatale la Grotte d'amour.

Ainsi parlait le jeune serviteur.

A peine avait-il achevé qu'une voix fraîche, suave et pure comme l'air des montagnes, résonna sur la mer. C'était aussi un chant d'amour, mais un chant mâle et sonore emprunté aux âges héroïques, et la voix qui le disait était une voix de jeune fille. Telles étaient les paroles qu'apportait la brise de mer.

« Oiseau, chantre magnifique du pays, où fais-tu entendre maintenant ton ramage? Depuis longtemps je

prête en vain l'oreille à ta voix mélodieuse. Il n'est pas d'heure de ma vie où tu ne sois présent à ma pensée.

« Un soir, il passa au pied de nos montagnes, l'étranger africain, avec une foule de soldats étrangers ; et il dit à nos vieillards que nous, leurs enfants, nous étions braves, comme cela est vrai, et qu'il ne voulait pas combattre contre nous, mais qu'il poursuivait les Romains, nos ennemis.

« Et alors les jeunes lui répondirent :

« Étranger, si tu dis vrai, nous marcherons devant toi et nous nous mêlerons à tes soldats étrangers. Nous te suivrons au bout du monde.

« Et nous sommes partis pendant que les femmes dormaient tranquillement, sans réveiller les petits enfants endormis sur leur sein. Et les chiens, qui pensaient que, suivant la coutume, nous reviendrions avec le jour, n'ont pas aboyé.

« Et bien des jours, bien des nuits ont passé, et nous ne sommes pas revenus. Nous avons traversé les Gaules comme un trait ; nous avons franchi le Rhône plus furieux que l'Adour, les Alpes plus droites que les Pyrénées. Partout vainqueurs, nous sommes descendus dans la belle Italie, où il y a des campagnes fertiles et des femmes belles ; mais tout cela ne vaut pas nos montagnes, nos mères et nos bien-aimées.

« Ils disent que dans un mois nous entrerons dans la capitale ennemie et que nous y puiserons de l'or à plein casque ; moi, je leur réponds : Je ne veux pas, c'est assez ; j'aime mieux revenir dans mes montagnes et re-

voir celle qui possède mon cœur. Le pays est loin d'ici et il y a longtemps.

« Oiseau, joli chanteur, chante doucement! Je suis le plus malheureux qui soit au monde. J'ai quitté la montagne sans fairé mes adieux et je m'abreuve de larmes. »

Cette voix, ce chant venant de la mer aux heures tranquilles de la nuit, cette évocation d'un passé tout plein d'héroïsme et d'amour, recélaient un charme ineffable dont l'âme du comte fut vivement impressionnée. Le lendemain il revint s'asseoir seul sur la même falaise élevée, et il entendit la même voix, mais le chant avait changé.

Durant plusieurs jours Anatole de Greffignies revint ainsi, et chaque soir la douce voix l'impressionnait davantage et lui laissait dans l'âme je ne sais quel regret; je ne sais quel désir. Enfin il se décida.

Par une de ces belles soirées du mois de juillet, quand il n'y a pas de lune au ciel, quand le ciel est sans étoiles et que la nuit toutefois est transparente, comme cela se voit dans ces beaux climats du Midi, le comte n'alla pas s'asseoir sur la falaise; il monta dans une barque et attendit la chanson mélodieuse. Nul bruit ne venait de la terre, on n'entendait que l'harmonie des vagues. Aussi quand, dans l'espace, retentit la voix de la jeune fille, les notes suaves vinrent une à une achever de troubler la raison du gentilhomme parisien. Il abandonna son esquif en plein eau, et, se jetant à la nage, il vint se cacher dans un des golfes sans nombre que dessinent les

échancrures de la baie. Il n'était séparé que par un espace étroit de la chanteuse, et il put distinguer parfaitement une belle jeune fille brune aux cheveux dorés par le soleil. Elle se livrait aux plaisirs innocents du bain, et, n'eût été un léger fichu qui voilait son cou et son sein naissant, on l'eût prise volontiers pour une de ces naïades dont les poëtes de l'antiquité peuplaient les grottes mystérieuses de l'Océan. Marie, c'est le nom que portait la jeune fille, était née dans ces cantons, et ses parents, honnêtes laboureurs, cultivaient les champs patrimoniaux dans les environs de Biarritz. Elle avait seize ans et c'était déjà une femme. Aussi chaste que belle, elle passait sa vie aux champs, comme son père, ignorante des trésors que peuvent recéler et une voix magnifique comme celle dont le Ciel l'avait douée et une beauté comme la sienne. Tous les soirs elle quittait ses parents à l'heure du sommeil, et, seule, venait s'ébattre dans les flots de l'Océan et se préparer ainsi aux fatigues du lendemain.

Quand il eut vu la jeune Marie, le comte Anatole de Greffignies put à peine se rendre compte de ce qu'il éprouvait. Une sympathie secrète l'attirait vers la jeune fille, et il ne pouvait définir ce qu'était cette sympathie. Il avait toujours répugné à sa nature de se livrer à ces amours faciles dans lesquelles tant de jeunesses se dépravent. Plus encore eût-il répugné à séduire une jeune fille et à l'abandonner après lui avoir ravi son innocence. La nuit s'écoula dans ces perplexités.

Son serviteur Ganich le trouva assis dans son fauteuil.

tenant à la main un livre qu'il ne lisait pas, et laissant vaguement errer son œil sur les plaines immenses que l'Océan déroulait devant lui. Sa couche intacte montrait que la nuit n'avait été qu'une veille ardente. Inquiet, le serviteur voulût interroger le maître, mais le maître ne répondit point, et ce silence dura toute la journée. Le soir venu, Anatole s'achemina vers la mer. Il voulait entendre une fois encore la voix enchanteresse, revoir la jeune fille au fichu brodé avant de prendre une détermination. Hélas! en cas pareil, temporiser c'est céder, et quiconque attend s'avoue vaincu. Il en fut ainsi du comte de Greffignies.

Quand il quitta la maisonnette, il était temps encore de partir, d'abandonner ces lieux, en emportant dans son âme un doux souvenir et de la voix et de l'apparition. Quand il revint, il était subjugué, brisé, anéanti. Il n'avait plus qu'un désir, celui de voir Marie, de lui parler sans témoin, de lui confier l'état de son cœur, d'invoquer sa pitié, sinon son amour. Il parla de la jeune fille à son serviteur, et celui-ci lui apprit ce que nous avons dit déjà. Tout le pays n'eût pu lui en apprendre davantage.

Alors pour Anatole commença une vie nouvelle. Jusque-là il allait à travers champs, cherchant les plantes curieuses pour se distraire autant que pour s'instruire. Désormais ses courses eurent un but. En herborisant, le comte désirait ardemment, espérait rencontrer Marie, et ce qu'il espérait arriva. M. de Greffignies vit la jeune fille aux champs, les bras nus, mais le sein toujours pu-

diquement voilé par son petit fichu. Aux champs il la trouva plus belle encore qu'à la mer. Sous les reflets du soleil ardent, il admira cette chevelure dorée, dont les flots s'échappaient du chapeau de paille. Il vit ces traits d'une pureté athénienne, ces yeux noirs pleins de distinction, de langueur et de feu. Il lui parla, et les grâces naïves du langage de la jeune fille, son bon sens, cet esprit naturel et sans fard de l'intelligence villageoise achevèrent de séduire M. de Greffignies. Il aimait la jeune paysanne, il l'aimait passionnément.

Le comte Anatole de Greffignies était, nous l'avons dit, beau et distingué de sa personne. Sa présence répétée dans les champs où travaillait Marie avait, à son insu, produit un effet qu'il eût volontiers payé de la moitié de sa fortune. Marie s'habitua au jeune étranger. Elle pensa à lui pendant son travail, elle y pensa surtout au retour les jours où elle ne l'avait pas vu, elle y pensait encore en pressant sur ses lèvres l'anneau qu'elle avait reçu. Elle l'aima. Aussi, quand Anatole lui fit part des sentiments qu'elle lui inspirait, la rougeur subite qui couvrit les joues de la jeune fille révéla au comte toute l'étendue de son bonheur.

Anatole n'avait jamais parlé à la jeune fille des mystérieuses impressions de la falaise et de l'Océan. Il espérait que la course nocturne de la jeune fille tournerait à son profit. Il voulait qu'au premier rendez-vous demandé Marie désignât elle-même ces heures silencieuses de la nuit, si propices aux douces causeries d'amour. Ainsi arriva-t-il. Au premier mot de désir, Marie ré-

véla à son amant que tous les soirs il la pourrait voir sur la falaise, que tous les soirs ensemble ils pourraient en tête à tête passer quelques heures. Le lendemain ces douces causeries commencèrent, chastes prémices d'un amour durable, de l'amour qui a sa source autant dans le respect que dans l'affection sincère. Chaque soir, pendant un mois, les deux amants se rencontraient sur la falaise, non loin de la Chambre d'amour.

Un soir, M. de Greffignies ne vint pas. Ganich était à la place ordinaire du comte, et il remit une lettre à la jeune fille. Anatole disait à son amante qu'une affaire grave, dans laquelle l'honneur et peut-être la vie de son meilleur ami étaient en jeu, l'appelait brusquement et inopinément à Bordeaux, que dans une quinzaine de jours il serait de retour à Biarritz. L'amour vrai est confiant. Marie crut ce que lui disait Anatole. Pourquoi d'ailleurs aurait-elle douté? Trois jours après, une nouvelle lettre lui fut remise, annonçant un prompt retour.

Cependant les quinze jours se sont écoulés, et M. de Greffignies n'est pas revenu. La jeune fille est en proie à de sombres pressentiments. Sa tête s'égare, et, le soir du vingtième jour après le départ d'Anatole, Marie ne reparut pas à la maison paternelle, après sa course à la mer. Le lendemain les barques des pêcheurs, en rasant les côtes, remarquèrent un fichu de femme qui flottait ballotté par les vagues. En approchant ils reconnurent le fichu brodé de Marie et trouvèrent celle-ci morte, échouée sur la grève. Après le chant du soir, ne pouvant survivre à ce qu'elle croyait être un abandon de son

amant, elle s'était laissé emporter par une lame et avait trouvé la mort au milieu des flots. Ce fut un grand jour de deuil pour Biarritz.

Le lendemain, pendant qu'on rendait à la terre cette dépouille mortelle, une chaise de poste arrivait lentement; elle portait un homme blessé. Le comte Anatole de Greffignies n'avait pas été heureux dans le duel qu'il avait soutenu pour son ami. Blessé dangereusement, il n'avait ni pu ni voulu confier ses amours à personne; mais, dès que sa santé l'avait permis, il s'était mis en route à petites journées. Il arriva trop tard. La mort de Marie fut pour lui un coup terrible. Il fit demander à ses parents ce fichu brodé qu'elle avait au bain la première fois qu'il l'avait vue, qu'elle portait encore le jour de sa fin déplorable, et quelque temps après il expira, tenant ses lèvres ouvertes pour un dernier baiser sur le fichu de la paysanne, dernière relique de cet amour aussi chaste que profond.

En général, dit M. de Saverny, en terminant, nous n'accordons de l'intérêt et l'insertion aux archives historiques qu'aux malheurs arrivés dans les villes. Et pourtant que sont les villes auprès de ces plaines aux horizons infinis qui composent le monde, et au milieu desquelles les cités ressemblent à des points imperceptibles?

Elle serait bien curieuse et touchante l'histoire intime

de toutes les douleurs et de toutes les joies qui éclatent sous le chaume et sous l'arbre. Mais nous sommes ainsi faits : pour avoir des droits à notre attention, il faut pleurer ou rire dans une capitale. Depuis longtemps, à de rares exceptions près, pour les Français, Paris a le monopole de l'intérêt public.

LA CEINTURE DES GRACES

L'historien Sainte-Foi, dit un jeune homme dont le tour de parler était venu, et qui, vu l'heure avancée, avait été renvoyé au lendemain, raconte, dans son naïf in-folio, toutes les merveilles que Paris déploya pour fêter l'entrée d'Isabeau de Bavière. Les fontaines de vin, d'hydromel et d'hypocras coulèrent à tous les carrefours; il y eut des festins publics et gratuits. Un Génois funambule descendit du haut des tours Notre-Dame, et vint placer une couronne sur la tête d'Isabeau, au pont du Châtelet. Une jeune Grecque se fit remarquer par sa danse élégante et pittoresque. Mais voici ce qui serait incroyable, si un grave historien comme Sainte-Foi ne l'attestait : trois jeunes filles de quinze ans, en costume d'Ève, avant la chute, se montrèrent comme des Naïades dans le bassin de la fontaine de la rue du Ponceau.

La foule des curieux était fort grande de ce côté; Isabeau de Bavière trouva ces jeunes déesses mythologiques fort belles, et, après avoir reçu leurs compliments, elle voulut les recevoir au Louvre, après la cérémonie de Saint-Germain-l'Auxerrois. Les trois Naïades bondirent

de joie dans la conque de la fontaine, et couvrirent les spectateurs d'un nuage d'écume, ce qui réjouit fort la rue du Ponceau, affirme le sévère historien. Les familles des Naïades se réunirent sous un hangar de la rue Saint-Denis, pour délibérer. Il s'agissait de savoir quel costume devaient revêtir les jeunes filles pour se rendre au Louvre, chez Isabeau.

Quelques curieux avaient forcé la salle du conseil, et s'imposèrent comme jurés, ayant vote dans cette importante délibération. Ces curieux prétendirent que les trois Naïdes devaient aller au Louvre dans leur costume de la fontaine, et qu'il leur était impossible d'en revêtir un plus gracieux. Ils votèrent dans ce sens. Tel ne fut point l'avis des parents.

La discussion fut vive; on la résuma, et il fut décidé que les trois jeunes filles iraient à la cour avec la plus légère des tuniques d'été. On adopta un terme moyen. Les curieux sentirent que les jeunes filles avaient tout à perdre dans cette toilette absurde, qui n'avait pas la candeur primitive de la nudité virginale et la séduction coquette de la parure; mais les parents tinrent bon. Cependant un murmure d'ironie circula sous le hangar. lorsqu'on vit apparaître les trois Naïades affublées d'une tunique longue, roide et zébrée de plis lourds. Les parents eux-mêmes reconnurent qu'on aurait pu trouver mieux, mais ils ne voulurent pas en démordre par acharnement de vanité.

Un jeune sculpteur, nommé Gratien Lefébure, ayant été consulté dans cette grave occasion, proposa un sup-

plément de toilette, qui sans porter atteinte à la chose jugée, devait en corriger la déplaisante roideur. On avait grande confiance dans le bon goût du jeune artiste, et on lui permit de corriger. Alors Gratien cueillit une certaine quantité de légers rameaux, dont les feuilles aquatiques bordaient la fontaine voisine, et en composa trois ceintures végétales, qu'il accommoda très-bien à la taille svelte des trois Naïades.

Il y a une vieille gravure, à la bibliothèque de la rue Richelieu, qui donne une idée exacte de cette toilette improvisée autour de la fontaine de la rue du Ponceau. On la nomme la *Ceinture des Grâces*, pour faire pendant à la *Ceinture de Vénus*, qu'Homère regarde comme l'indispensable complément de la beauté.

Les trois Naïades, avec leurs trois ceintures, se rendirent au Louvre, et Isabeau se récria d'admiration sur cette découverte. La jeune princesse était fort bien faite et témoignait souvent le chagrin qu'elle avait de ne pouvoir mettre chastement le public dans la confidence de ses rares perfections de corps. Elle manda tout de suite auprès d'elle le jeune artiste Gratien, et lui ordonna de lui dessiner une douzaine de ceintures, avec agrafes et fermoirs.

Désir de reine est un feu qui dévore.

Une reine est deux fois femme; elle voulut avoir ses douze ceintures en vingt-quatre heures. On lui obéit. Isabeau choisit la plus belle, et lui donna le nom de *Ceinture de Vénus*, nom que tout le monde, d'ailleurs,

lui aurait donné à une époque où la mythologie était la seconde religion de l'État.

L'effet qu'Isabeau produisit avec sa ceinture fut immense, même parmi ceux qui n'étaient pas courtisans; on ne se lassait pas d'admirer cette taille fine, souple, déliée, que la ceinture donnait à Isabeau, et on ne comprenait pas qu'on eût tardé si longtemps d'exhumer du sépulcre d'Ilium la ceinture de Vénus.

Il y eut, quelques jours après, au Louvre, une imposante cérémonie. On recevait des ambassadeurs. Ces sortes de solennités sont très-ennuyeuses, mais on les fait ainsi à dessein pour les rendre imposantes. L'ennui est toujours imposant sous les lambris d'un palais. Isabeau de Bavière, selon les lois de l'étiquette, se vit contrainte à se revêtir d'un manteau royal, pour figurer à la réception. Ce manteau était riche et fièrement drapé; il annonçait la princesse et faisait oublier la femme : c'était là son plus grand tort. Isabeau le comprit de suite; elle analysait les expressions de tous les regards; elles étaient toutes respectueuses. Le respect est sans doute une belle chose, mais une reine jeune et belle ne peut s'en contenter exclusivement; elle aime mieux être admirée ou aimée en secret : un œil qui la regarde avec feu ou langueur lui plaît mieux qu'un œil qui se ferme dans un respect solennel. Les ambassadeurs regardaient Isabeau, et s'inclinaient comme de jeunes Grecs devant la statue de Junon. Isabeau avait une horreur invincible pour la majestueuse épouse du maître des dieux. Elle pensait à ces adorateurs dont les regards *expirèrent et*

moururent sur les formes adorables de Cypris, et elle prit tout de suite une sage et diplomatique résolution.

Isabeau jeta l'étiquette par une des fenêtres du Louvre, et, entrant dans son gynécée, elle quitta le manteau royal, et reparut bientôt devant les ambassadeurs avec une robe blanche et la ceinture de Vénus.

Oh! alors, le respect et la solennité disparurent; il ne resta dans la galerie de réception que l'extase et l'amour. Les ambassadeurs jeunes ou vieux, les vieux surtout, firent entendre un hosanna de galanterie qui charma les oreilles d'Isabeau. Tous les regards errèrent et moururent, et Isabeau, qui connaissait les poëtes latins, se murmura à elle-même cette fameuse citation, que Racine a paraphrasée plus tard, dans *Phèdre* :

Vénus est toute en moi; elle a déserté l'île de Chypre[1].

Les ambassadeurs étaient tous dans des intentions hostiles, selon de vieux usages diplomatiques; mais, en voyant sortir Junon et paraître Vénus, ils revinrent à de meilleurs sentiments envers la France. On renonça, en Europe, à la velléité de guerroyer. On vécut même, entre voisins, en assez bonne intelligence, et cela, grâce à la ceinture de Vénus, qu'Homère a mise bien au-dessus de la lance d'Achille. Deux belles inventions, sans doute. Mais, l'une blesse et guérit, et elle a toujours le tort de blessser : l'autre guérit et ne blesse pas.

1 Traduction libre de *in me tota ruens Venus deseruit Cyprim.*

VALÉRIE SEDOM

— Mes amis, dit madame de Saverny, vous nous avez mis sur une voie facile; presque tous, pour nous plaire sans doute, vous nous avez raconté des histoires sur nos atours; je vous en remercie et vais suivre votre exemple.

L'histoire que je vous dois roulera sur le châle.

Quel nom !... A ce nom, les jeunes femmes éprouvent des émotions ineffables, qu'aucun autre nom ne peut donner. Autrefois on écrivait *shall*, ce qui était beaucoup plus indien; cette parure a beaucoup perdu de son importance, depuis qu'on écrit *châle*. La faute est faite, n'en parlons plus. Écrivons *châle*, puisque le veulent ainsi toutes les enseiges des magasins de la place des Victoires et de la haute rue Richelieu.

Un jour, l'acteur Lekain, ennuyé de jouer Orosmane avec une perruque poudrée, un haut-de-chausses et un justaucorps, et de dire avec ce costume :

> Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée....

prit un shall arrivé le matin des Indes, s'en affubla, et se

fit Turc, aux applaudissements frénétiques du public.

Les femmes qui étaient venues pleurer aux malheurs de la vertueuse Zaïre ouvrirent de grands yeux secs, et regardaient ce cachemire superbe, qui flottait au bout des alexandrins de la tragédie turque.

— Grands dieux! s'écrièrent-elles, que cela est beau! Où donc M. Lekain a-t-il pris cela?

Cela était un vrai shall de cachemire indien, estimé alors trente-six mille livres. *Cela* ne pouvait tomber d'abord que sur les épaules d'une femme de cour ou de financier.

Depuis cette représentation de *Zaïre*, si on eût écrit toutes les histoires domestiques qui se rattachent aux cachemires indiens, on aurait l'histoire complète de la femme, en mille volumes bien curieux; ce serait fort court, et plus amusant que l'histoire de France de Mézeray ou d'Anquetil. Quelle admirable physiologie de notre sexe, fondée sur le shall!... Et cet ouvrage monumental aurait eu tous les maris pour collaborateurs.

Cela me remet en mémoire le drame conjugal de madame Valérie Sedom. Quel est ce drame? demanderez-vous promptement, mes amis. Le voici, répondrai-je avec la même précipitation.

M. Sedom, vous l'avez tous connu, avait un superbe magasin de shalls ou châles, rue des Fossés-Montmartre: une fortune colossale a couronné le travail de cet industriel; il s'est retiré des affaires, et savoure d'heureux loisirs dans ses terres du Calvados.

En 1831, les jeunes femmes qui passaient devant le

bazar où M. Sedom se pavanait au milieu de ses splendides étalages n'avaient pas assez de loisirs et de regards à donner au luxe oriental de la rue des Fossés-Montmartre. Quelle richesse! quel luxe! quel éclat! Tous les caprices adorables, toutes les fantaisies enchanteresses, éclos des imaginations de l'Inde, se matérialisaient en lainage éblouissant, avec des arabesques de rêves et de visions produits par les coups de soleil de l'équateur. Si, dans le paradis terrestre, le démon tentateur n'eût pas réussi avec une pomme, il aurait suspendu un shall au pommier, et, cette fois, Ève aurait cueilli le fruit.

La jeune Valérie avait alors dix-sept ans, et refusait tous les partis. Elle regardait le mariage comme le tombeau du bonheur des femmes. Malheureusement, elle adorait les shalls ou châles de cachemire. Comment concilier cette antipathie et cette sympathie? avoir le mariage en horreur, et le châle en adoration? Cela lui inspirait de poignantes réflexions la nuit.

Quand Valérie était seule, dans la maison, elle ne manquait jamais d'entrer dans l'appartement de sa mère, tremblante, comme si elle allait commettre un crime; elle prenait dans son tiroir le châle maternel, et se l'ajustait sur les épaules de toutes les manières, en pirouettant devant une psyché. Après cet exercice, qui lui donnait un bonheur ineffable, Valérie reployait le châle, et le remettait en pleurant dans le tiroir parfumé au patchouli.

Quelquefois elle disait à sa mère :

— Pourquoi les demoiselles ne portent-elles pas de châles comme les dames?

— Parce que c'est l'usage, — répondait la mère, de l'air d'une femme qui donne la meilleure de toutes les raisons.

Valérie demeurait place des Victoires, et, au moindre prétexte, elle descendait pour faire une station plus ou moins longue devant le bazar de M. Sedom. Là il y avait toujours quelques soupirs, quelques larmes furtives, et même quelques légers grincements de dents.

Un jour elle passait avec une femme d'un âge mûr, sa tante, devant le bazar merveilleux, et celle-ci dit machinalement :

— Voilà M. Sedom, le propriétaire de cette boutique.

— Ce jeune homme est M. Sedom? dit Valérie.

— Oui, je lui ai acheté trois châles.

— Voilà pourquoi vous le connaissez?

— Je lui ai parlé très-souvent parce que je marchande toujours quand j'achète quelque chose.

— Il a un bien joli nom, n'est-ce pas, ma tante?

— Oui, Valérie, Sedom est un nom fort joli et pas commun du tout. C'est bien le nom d'un marchand de châles.

— Il doit être marié, M. Sedom, n'est-ce pas ma tante?

— Non, Valérie; il est garçon.

— Voilà qui m'étonne bien, ma tante.

— Et pourquoi donc, Valérie?

— Parce que...; mais, ma tante, vous avez besoin que je vous explique cela?

— Ah! je te comprends... Oui..., oui..., tu as raison,

Valérie... Un marchand de châles doit toujous être marié, pour donner le bon exemple.

— Vous avez deviné ma pensée.

— Mais M. Sedom est encore très-jeune... Il n'a pas trente ans... et puis, vois-tu, Valérie... lorsqu'on est dans les affaires de commerce, on n'a pas le temps de se marier. M. Sedom attend d'avoir fait fortune.

En disant ces mots les deux femmes rentrèrent dans leur maison, place des Victoires.

Cependant M. Sedom, qui voyait venir chez lui les plus jolies femmes de Paris avec la distraction d'un industriel, remarqua une jeune personne, une voisine, sans doute, qui s'arrêtait chaque jour devant son étalage, et promenait des regards de convoitise sur ses marchandises de tout dessin et de toute couleur. La beauté de cette jeune personne fit une vive impression sur M. Sedom, et chaque jour cette impression était plus vive, même le 15 et le 30 des mois, échéances commerciales peu favorables à l'amour, à cause de la crainte des faillites et des protêts. Le 30 juin 1831, M. Sedom avait cent trente-cinq mille francs à payer, et comme il existait à cette époque, en France, une forte crise industrielle, M. Sedom était très-soucieux. Au milieu de ces soucis de fin courant, mademoiselle Valérie vint faire sa station habituelle devant le bazar, et M. Sedom oublia tout, et répondit même assez brutalement à son caissier, qui venait lui dire ces terribles paroles :

— Je crois que je serai court de vingt-sept mille deux cent soixante-treize francs quatre-vingt-cinq centimes.

— Allez-vous promener.

Le caissier ouvrit des yeux stupides et mathématiciens, et resta immobile devant M. Sedom, qui regardait Valérie amoureusement. Valérie, sa station faite, disparut. Alors M. Sedom rentra dans son assiette ordinaire, et, se tournant vers le caissier toujours stupéfait, il lui dit :

— Nous allons voir d'arranger cela.

En effet, grâce aux ressources que les industriels ont toujours en portefeuille et en bordereaux, l'échéance du 30 juin se passa très-bien. Toutefois M. Sedom fit une réflexion alarmante, à propos de cette échéance.

— Quoi! — s'écria-t-il mentalement, — serais-je devenu amoureux de cette inconnue au point d'oublier mes devoirs les plus saints, mes devoirs de fin courant!

Le fait est pourtant incontestable. L'échéance du 30 juin venait de révéler à M. Sedom toute la profondeur de l'abîme où un industriel peut tomber, et cette révélation si grave n'avait pu le distraire d'une pensée d'amour! Son cœur était donc violemment dominé. En pareil cas, on ne résiste pas, on cède : il n'y a pas d'échéance qui puisse arrêter même un industriel sur la douce pente d'une irrésistible attraction.

Dès le lendemain il voulut s'élancer à la découverte de l'inconnue, et, ouvrant une petite porte dérobée, il sortit dans la rue des Fossés-Montmartre, et, lorsque mademoiselle Valérie eut terminé sa station admirative, il la suivit d'assez loin, et ne la suivit pas longtemps, car elle entra sous une porte cochère de la place voisine, un peu au-dessus de la rue du Petit-Reposoir. M. Sedom, qui

se trouvait alors sous le flanc droit du cheval de Louis XIV, remarqua que mademoiselle Valérie était entrée, d'un pas résolu, sans interroger le portier, ce qui prouvait qu'elle entrait chez elle. Dès ce moment M. Sedom dressa ses batteries en conséquence, et, comme ses intentions étaient honnêtes, il n'eut pas de peine à se mettre en excellentes relations avec la famille de la jeune personne qu'il voulait épouser.

Les détails intermédiaires seraient de trop ici ; mais disons seulement que M. Sedom, trop occupé par les mille détails de son industrie, et n'ayant pu, comme on dit, *faire la cour* à mademoiselle Valérie, la demanda en mariage selon toutes les formalités prescrites pour ces sortes d'occasions.

Le père de Valérie, M. N***, dit à M. Sedom :

— Je serais vraiment enchanté de vous avoir pour gendre, mais je ne vous cache pas que ma fille refuse obstinément de se marier. Vingt partis se sont déjà présentés...vingt partis bien honorables... eh bien! j'ai échoué vingt fois... Enfin, monsieur Sedom, vous êtes un homme très-avantageusement connu ; vous êtes notre voisin ; vous vous présentez avec des avantages que je me plais à reconnaître, j'essaierai donc une dernière fois de vaincre la répugnance de ma fille, répugnance d'ailleurs qui ne s'adresse pas aux individus, mais à l'état.

M. Sedom se leva promptement : c'était l'heure du courrier.

— A demain, lui dit le père, vous aurez une réponse ; — à demain.

— Eh bien ! ma chère enfant, — dit le père à Valérie le soir même de ce jour ; — eh bien ! nous avons encore un prétendu... Voyons, écoute-moi jusqu'au bout...

— Mais, mon père, — interrompit Valérie avec dépit, vous savez bien que je ne changerai jamais.

— Je ne crois pas cela, mon enfant, je ne le crois pas... et je t'avoue que cette fois je suis très-content, moi, du...

— Oh ! mon père, — interrompit encore Valérie, — qu'allez-vous dire ? Ce n'est pas vous qui vous mariez !

— Laisse-moi achever, je te prie... écoute-moi... Nous avons un voisin... très-connu dans le haut commerce... mais que tu ne connais pas, toi, c'est vrai... N'importe !... C'est un jeune homme fort intelligent, et placé sur le chemin d'une grande fortune, et....

— Tout cela m'est égal ! — dit Valérie avec un geste plein de vivacité nerveuse ; — tous les partis que vous m'avez offerts, mon père, se ressemblaient ; ils étaient toujours fort intelligents, jeunes, et sur le chemin d'une...

— Valérie, — interrompit à son tour son père, — il est très-vrai que je ne te présente jamais que des partis avantageux, mais celui-ci est encore plus avantageux que tous les autres ; tu peux le demander à toute la place des Victoires, à tout le quartier de la Banque... C'est notre célèbre, oui, célèbre voisin, M. Sedom.

A ce nom Valérie tressaillit et regarda son père avec des yeux ternis par une sorte d'effroi.

— Je te dis son nom, — poursuivit le père sans remar-

quer le mouvement de Valérie; — je te dis son nom parce qu'il faut toujours nommer un prétendu; mais tu ne connais pas plus M. Sedom que tout autre voisin. Moi qui le connais, je t'affirme, ma fille, que c'est un parti excellent, et, à coup sûr, si tu l'acceptes, je ne me repentirai pas de te l'avoir proposé.

— M. Sedom, dites-vous?...

Valérie prononça nonchalamment ces mots, comme si elle n'y eût attaché aucune importance.

— Oui, ma fille, M. Sedom, notre voisin... Toi, tu ne regardes jamais rien dans les rues. As-tu remarqué, là, dans la rue voisine, ce beau magasin de châles... avec une devanture superbe?... Eh bien! c'est la maison de commerce de M. Sedom... qui marche de pair avec la maison Ternaux.

— Vraiment! dit Valérie avec une naïveté bien jouée.

— Oui, Valérie, — dit le père avec un ton pompeux et en se levant d'un air solennel; — oui, la maison Sedom est au moins l'égale de la maison Ternaux! première signature sur place; on escompte le Sedom comme le Delessert!

Valérie laissait parler son père et gardait toujours son silence provocateur.

— Tu n'entends rien à cela, toi, Valérie, mais moi je m'y connais, grâce à Dieu!... et puis, c'est un jeune homme de très-bonnes manières... un vrai *fashionable*, un garçon très comme il faut, ce qui ne gâte jamais rien, n'est-ce pas, ma petite?... Allons!... tu ris... tu ne te fâches plus... Est-ce que nous accepterions, cette fois?

—Mais, mon père,—dit Valérie dans une caresse,—on peut un jour oublier de refuser... Qu'en penses-tu?

—Bravo! mon enfant, tu en acceptes un enfin! Embrasse-moi! et que tout soit dit!... Oh! tu n'accueilles pas le premier venu, toi! tu sais attendre!

—Mon cher père,— dit Valérie en baissant modestement les yeux,—ce serait manquer de confiance en vous... puisque vous m'affirmez que M. Sed...

—Sedom, Valérie, Sedom... S, E...

—Bien! Sedom est un jeune homme si distingué, si comme il faut, je serais la plus ingrate ou la plus aveugle des filles si je vous refusais encore celui-là par une obstination déraisonnable...

—Déraisonnable, c'est le mot. Embrasse-moi encore une fois, et je vais de ce pas rendre ma visite à M. Sedom, et lui dire les deux grands mots qu'il attend: C'est fait.

—Déjà, mon père...

—Comment! déjà? C'est ainsi que se traitent toutes les affaires. Si tôt pris, si tôt marié, dit le proverbe de mon pays... A propos... Valérie... ah! laisse-moi rire d'une idée qui me vient!...

—Rirez-vous encore longtemps comme cela, mon père?...

—Non... une idée vraiment comique!... tu vas voir... Oh! il y a de quoi rire trois jours!... J'espère que tu ne manqueras pas de châles après ton mariage!... Oh! le rire m'étouffe! ça porte bonheur!... Comment trouves-tu l'idée de ces châles?... Est-ce drôle?

— Ah! oui, je comprends maintenant, — dit Valérie de l'air d'une femme qui sort d'une réflexion profonde, — c'est juste! M. Sedom est marchand de châles!... Tiens! je n'y songeais plus!

— Et moi, ma fille, je viens d'y songer à présent.

— Ah! c'est que vous, mon père...

— Moi, ma fille, je songe à tout.

— Je suis bien curieuse, maintenant, de connaître ce beau magasin de mon futur mari.

— Un magasin superbe; nous avons passé ensemble devant ce magasin cent fois peut-être; mais toi, Valérie, tu ne regardes jamais rien dans les rues.

— Ah! vous me connaissez bien, mon père.

Et le père, embrassant encore sa fille ingénue, sortit pour conter la nouvelle aux amis et aux parents avant de rendre sa visite décisive à M. Sedom.

Lorsque des deux côtés on est d'accord, dans une affaire de mariage, le dénoûment civil et la cérémonie religieuse ne se font pas attendre. Au bout de huit jours Valérie devint madame Sedom.

Le jour des noces, Valérie eut un léger souci qu'elle s'empressa de confier à son mari.

— Il me semble, lui dit-elle, qu'à l'état civil le trouble où j'étais m'a empêché d'entendre le nom de Sedom; je n'ai entendu, je crois, que votre prénom, qui est Jean.

— Vous avez raison, Valérie; Sedom n'est pas mon nom de famille. Mon père se nommait Jean.

— Et après Jean?

— Jean, c'est notre nom de maison. Vous comprenez,

Valérie, que dans le commerce on ne peut pas se nommer Jean, sous peine d'être regardé comme un industriel peu sérieux. Je suis en instance auprès du garde des sceaux pour ajouter le nom de Sedom à celui de Jean, et, en attendant la réponse du ministre, je me nomme Sedom.

L'industriel prononça ces mots avec une légèreté charmante, et du ton d'un homme habitué à parler en public dans un magasin parisien très-achalandé. Valérie garda son souci, car elle se voyait affublée d'un nom faux, que le ministre ne paraissait pas trop décidé à légitimer par ordonnance. La jeune femme eut un autre souci le même jour; mais celui-ci parut d'abord moins grave que l'autre. Toutefois il exigeait une nouvelle explication. Elle prit donc un ton très-enfantin, et avec un sourire délicieux, elle dit :

— Ma corbeille de noces est charmante, je l'avoue; elle est faite avec un goût exquis, il n'y manque rien...

— Il n'y manque rien, n'est-ce pas? dit Sedom.

— Oh! rien, poursuivit la mariée; rien... excepté pourtant quelque chose...

— Ah! voyons cette chose qui manque...

— Au fait, dit Valérie avec insouciance, on peut très-bien, et à chaque instant, trouver dans votre maison ce qui manque à la corbeille... Vous ne devinez pas?

— Non, dit Sedom.

— C'est fort! vous ne devinez pas... Il manque un châle.

Sedom recula deux pas, et prit un air sérieux.

— Un châle! dit-il.

—Mais, poursuivit Valérie, c'est très-facile à voir; voulez-vous que je vous montre ma corbeille?

—Non, non, dit Sedom, c'est inutile; parbleu! je le sais très-bien qu'il manque un châle, puisque je ne l'ai pas mis.

—Vous le mettrez, c'est très-facile.

— Valérie, — demanda Sedom d'un air inquiet, — tenez-vous beaucoup à un châle?

Cette demande foudroya Valérie; elle garda quelque temps le silence, et dit ensuite d'un ton sec et froid:

— Mais il me semble que toutes les femmes aiment les châles.

— Oui, c'est vrai, Valérie; mais non pas les femmes de notre état..... Comment peut-on admettre dans le monde que vous manquez de châles, si vous n'en portez pas?

— Mais ce n'est pas pour le monde que je porte un châle, c'est pour moi.

— Eh bien! Valérie, demandez-moi tout ce que vous voudrez, excepté un châle; vous ne l'aurez jamais; c'est impossible.

—Et pourquoi impossible?—demanda la mariée avec des yeux humides d'un principe de larmes et avec une voix qui annonçait des sanglots réprimés.

— Vous me demandez pourquoi, Valérie?... Eh! que voulez-vous?... c'est ainsi.... c'est ainsi dans notre état... Il y a des raisons de commerce qui s'y opposent...

— Comment! monsieur! s'écria Valérie en pleurant, — que me dites-vous là?

— Je vous dis la vérité, ma chère Valérie. Si vous portez un châle, vous allez mettre sa couleur et son dessin à la mode, et toutes mes autres marchandises deviendront des *rossignols.*

— Qu'est-ce que c'est que des *rossignols,* monsieur?

— Ce sont des marchandises de rebut qu'on envoie aux colonies à soixante pour cent de perte.

— Eh! bien, monsieur, je porterai quatre châles, j'en porterai dix, vingt, de tous les dessins, de toutes les couleurs. Je les mettrai tous à la mode, et vous n'aurez point de *rossignols.*

— C'est encore plus impossible, Valérie... Vous ne connaissez pas notre état; vous ne connaissez pas les ménagements que nous sommes obligés de garder devant toutes les concurrences de la place des Victoires...

— Expliquez-vous, monsieur, expliquez-vous vite. La place des Victoires n'a rien à voir ici.

— Elle a beaucoup à voir, Valérie...

— Expliquez-vous, au nom de Dieu! ou je ne me marie pas!

— Ah! vous êtes mariée, Valérie, prenez garde. Le *oui* est prononcé à la mairie du troisième arrondissement et aux Petits-Pères.

— C'est égal! je ne me marie pas!... Voyons, expliquez-moi comment la place des Victoires s'oppose à ce que je porte dix châles, si je veux les porter, moi?

— C'est fort simple, Valérie. Si le public, si les voisines, si les jaloux, si les rivaux de métier vous voient changer trop fréquemment de châles, ils feront partout

courir le bruit que vous déflorez tous les châles du magasin, et aucune femme ne viendra m'acheter un châle de peur de mettre sur ses épaules celui que vous avez déjà porté. On dira dans le public cette médisance : — Toutes les fois que madame Sedom sort, elle prend un châle, le premier venu, à l'étalage ; tantôt un rouge, tantôt un noir, tantôt un bleu, tantôt un blanc, comme fait madame Félix quand elle veut manger un gâteau, chez elle, lorsque la vente ne va pas... Vous comprenez, Valérie, toute la portée de cette...

— Je ne veux rien comprendre, — interrompit Valérie en froissant le jupon de sa robe de noces, — je ne me marie pas... Vous m'avez trompée... vous avez un sot nom... vous vous appelez Jean... c'est affreux... vous mettez sur votre enseigne Sedom...

— Ce n'est pas un faux... Valérie... Il y a Sedom sur mon enseigne, et j'ai le droit de le mettre...

— Ah! voyons cela, monsieur; prouvez-moi cela.

— Et que me direz-vous après si je vous le prouve?

— Rien.

— Pas davantage? Consentirez-vous à ne point porter de châle?

— Eh bien! oui, monsieur, ce faux nom sur une enseigne est odieux; prouvez-moi que vous avez le droit de l'y laisser; mettez-vous d'accord avec vous-même, puisque vous vous nommez *Jean*, et, si vous me persuadez, je me marie, je me tais, je ne demande rien.

— Valérie, je vends des châles indiens et des tissus chinois; mon enseigne doit être écrite selon les règles

de l'Orient, avec des lettres à rebours. *Sedom*, lu à l'indienne, veut dire *modes*. C'est un anagramme parfait.

— Tiens! c'est vrai, dit Valérie en souriant.

— Eh bien! puisque vous avez daigné me sourire après avoir pleuré, dit Sedom d'un ton amoureux, — je vous donnerai le *châle-pagode!*

— Qu'est-ce que le châle-pagode?

— Il est seul et unique dans son genre; il coûte vingt-quatre mille francs, et il a été fait pour sir William Bentinck, qui l'a donné à une cantatrice du théâtre du roi, à Londres; et cette cantatrice me l'a vendu dans un moment de gêne, sans l'avoir porté. Acceptez-vous?

— Oui, mon cher mari, — s'écria Valérie en sautant de joie.

— Eh bien! je l'ai vendu hier à la princesse Bagration...

— Ah! mon Dieu! — s'écria Valérie en pâlissant.

— Mais soyez tranquille, belle Valérie; il est vendu, mais il n'est pas livré. Quand on viendra le prendre demain, je dirai que je me suis marié dans l'intervalle et que ma femme l'a pris violemment.

— Oui! oui! c'est cela! — dit Valérie en battant des mains.

— Et maintenant, Valérie, — dit Sedom en embrassant sa femme, — serez-vous joyeuse à votre bal de noces qui va commencer?

— Oh! très-joyeuse, mon ami!

— Allons au bal.

Le ministre a autorisé le nom de Sedom en 1839. Les

époux Sedom ont fait une très-brillante fortune, ont quitté les affaires, et ils habitent tantôt un château délicieux dans la vallée de Montmorency, tantôt une terre qu'ils ont dans le Calvados. Madame Sedom ne porte plus le châle de sir William Bentinck; il est embaumé au camphre, dans un carton, depuis dix-neuf ans. Elle le conserve en souvenir; mais elle se fait remarquer par l'élégante négligence avec laquelle elle porte celui beaucoup plus simple qui lui a succédé.

LE MÉDAILLON

— Puisque notre dernière soirée est venue, dit Octave de Nizier, que son tour appelait à reprendre la parole, profitons-en pour nous reporter vers des temps et des mœurs qui ne nous apparaissent que revêtus d'une teinte charmante de poésie et de légèreté.

Le salon où nous allons entrer pour écouter un singulier entretien est meublé avec un goût capricieux qui donne mieux qu'un chiffre la date de l'époque. Il y a sur la haute cheminée une pendule représentant une petite forêt d'arbres d'or, où le dieu Amour chasse aux cœurs et les perce de ses flèches. Sur les quatre voussures des portes, un artiste pastoral a peint des idylles et beaucoup de bergers et de bergères. La tapisserie en camaïeu représente des aventures du roman de l'Astrée; douze fables de La Fontaine sont brodées sur les étoffes des fauteuils. Un jeune officier est assis sur un canapé à côté d'une jeune femme, et il fait de la tapisserie en causant.

Nos deux personnages sont-ils bruns? sont-ils blonds? c'est ce qu'il est impossible de savoir; des couches épaisses de poussière blanche dérobent la nuance de leurs cheve-

lures; ils sont poudrés à neige tous deux, et ce genre de coiffure donne à leurs joues l'éclat des visages de chérubins.

— Ma toute belle, dit le jeune officier, mon petit coin de tapisserie sera terminé ce soir, et j'en suis ravi d'aise; il ne me reste plus à broder que la tête d'un agneau blanc, une houlette et une faveur rose au col d'un mouton. Comme je suis, en broderie, le premier élève du colonel de cuirassiers de Brives, je puis me vanter de terminer ma tâche en quatre heures, tout juste cinq minutes avant le boute-selle.

— Vous partez donc décidément ce soir à la brune, comte de Coulanges? — demanda la jeune femme avec un soupir sur la lèvre et deux perles humides sous les yeux.

— Ce n'est pas moi qui pars, belle comtesse, c'est toute la maison du roi.

— Et vous partez aussi avec la maison, cher comte?

— Eh! mon Dieu, quand la branche est emportée par le vent, la feuille suit la branche.

— Vous suivez donc la maison du roi?

— Il le faut bien, chère comtesse... Et comme ce moment est bien choisi pour la feuille! Vous m'aviez promis de me permettre de vous épouser dans huit jours.

— C'est un hymen renvoyé après la campagne, cher comte; voilà tout...

— Voilà tout! ma douce colombe! Peste! comme vous traitez lestement la guerre! Et si je me trouve sur le

passage d'un boulet, croyez-vous que notre hymen aura lieu ?

— Croyez-vous qu'on se battra, cher comte?

— Parbleu! nous ne partons pas pour courir le cerf dans les Flandres! Il y a des Anglais et des Espagnols en campagne; c'est vous dire qu'on se battra vertement.

— Mais si la maison du roi ne donne pas, c'est comme si on ne se battait pas.

— Certes, la maison du roi donnera, je l'espère bien. Le Dauphin fait avec nous ses premières armes, et le Dauphin voudra bien apprendre l'air que siffle le plomb; c'est une musique qu'il faut savoir lorsqu'on se destine au métier de héros.

— Cher comte, mes pressentiments ne me trompent jamais; vous viendrez terminer votre tapisserie, à mes pieds, après la campagne.

— Comme Hercule aux pieds d'Omphale.

— Et vous ne briserez pas vos fuseaux comme lui.

— Oh! Hercule n'était qu'un héroïque maladroit; il n'aurait jamais brodé le moindre mouton sur un canevas.

— Vous partez donc, cher comte, avec cette gaieté folle?

— Moi, ma tourterelle! moi partir gaiement! moi vous quitter l'œil sec! Ah! ne soyez point dupe des simples apparences! je suis désolé sous mon rire, je suis pâle sous mon fard; je fonds en larmes à l'intérieur. Mais que voulez-vous? il faut faire contre mauvaise fortune bon cœur. Je suis souscripteur à l'Encyclopédie; je suis philosophe à six francs la livraison; on m'a reçu stoï-

cien, au coin de la rue du Bac, chez M. de Voltaire. Les encyclopédistes nous défendent de pleurer devant une femme. Je voudrais vous ouvrir mon cœur; vous y verriez mes larmes... Mais ne parlons pas de cela...

— Comment! cher comte! et de quoi donc voulez-vous que nous parlions?

— Ah! vous voulez en parler? Eh bien! parlons-en, je ne demande pas mieux. Vous voulez vous attrister? soit : attristons-nous.

— Oui, je préfère la vérité au mensonge... cher comte... Et d'abord je vous conjure de déposer cette broderie...

— Un moment, comtesse, laissez-moi achever l'œil de cet agneau...

— Vous l'achèverez après la campagne...

— Prenez garde, comtesse, mon agneau restera borgne...

— Tant pis pour lui! comte. Quittez ce canevas, et pleurons sérieusement.

— Puisque vous l'exigez, comtesse...

— Je l'exige.

— Ma belle reine, je voulais vous dire des frivolités jusqu'au moment suprême de l'adieu.

— Et au moment de l'adieu, que m'auriez-vous dit?

— Des choses tristes.

— Commencez donc, cher comte.

— Vous savez, comtesse, que je suis le filleul de la marquise de Noisrobert.

— Célèbre nécromancienne.

— La plus forte tête magique de ce temps ci.

— Et vous croyez à la nécromancie, mon cher comte?

— Parbleu! il le faut bien, puisque ma marraine des-
cend du grand Albert.

— Et que diront vos confrères les encyclopédistes de
ce préjugé?

— Ils diront ce qu'ils voudront; je m'en bats l'œil.
Moi, je suis esclave de la mode. On souscrit à l'Encyclopédie, je souscris, pour ne pas être appelé Velche; mais, avant tout, je suis le filleul de ma marraine.

— Comte, vous m'aviez promis des choses tristes...

— Je vais tenir ma promesse, chère colombe. Ma marraine a fait peindre, par un élève de Boucher, mon portrait en miniature, sur médaillon... Le voici.

— Il est frappant, cher comte... Et à qui destinez-vous ce chef-d'œuvre?

— Belle demande! Me prenez-vous pour M. Dorat, qui a quatre maîtresses et toujours quatre médaillons? Je n'ai qu'un portrait, moi, et je le donne à mon seul amour, à vous.

— Merci, comte.

— Ah! belle comtesse! vous ne connaissez pas la vertu de ce portrait!

— Apprenez-la moi, je la connaîtrai.

— Ma marraine a travaillé trois nuits sur ce médaillon, pendant trois mauvais clairs de lune, fort obscurs, et je vais vous indiquer la manière de vous en servir.

— Voyons.

— Dès que je serai parti pour l'armée, vous regarde-

rez ce portrait à toutes les heures de nombre impair, une, trois, cinq, etc.

— Les heures de nuit aussi?

— Oui, quand vous ne dormirez pas.

— Vous allez me condamner à l'insomnie, cher comte.

— Je ne vous condamne à rien. Vous agirez en toute liberté. Dieu me garde de tyranniser une femme!

— Au fait, mon cher comte.

— J'arrive au fait... Vous connaissez mon caractère, ma douce-reine; pour tout au monde je ne voudrais pas vous condamner au rôle d'Arthémise, si je meurs dans cette campagne, et je ne veux pas exiger de vous le moindre sacrifice. Vous avez en vous une immense somme de bonheur à prodiguer; je ne veux pas frustrer mes héritiers en exigeant de vous quelque terrible serment de fidélité impossible. Si je meurs, pleurez-moi un peu et oubliez-moi tout de suite, pour ménager la fraîcheur des roses de votre teint...

— Mais, interrompit la comtesse vivement, vous oubliez le médaillon, votre marraine, la nécromancie; au fait, cher comte!

— Je n'oublie rien, chère comtesse; vous allez voir... J'ai des principes invariables que mon père...

— Au nom de Dieu! cher comte, au fait!

— Au nom de Dieu! chère comtesse, ne m'interrompez pas! le boute-selle va sonner devant le grand-commun!

— Vite, parlez.

— Je ne sais plus où j'en étais de mon récit...

— Vous en étiez aux principes invariables de votre ère...

— Oui, mon père n'a jamais écrit une lettre, une eule, à une femme. J'ai pris cette habitude ; je suis l'enemi du style épistolaire et l'antipode vivant de madame e Sévigné. Ainsi n'attendez pas de moi le moindre billet ; au reste que vous dirais-je? La seule nouvelle qui uisse vous intéresser est celle-ci : suis-je mort? suise vivant? La gazette vous instruira de nos mouvements nilitaires, et ce médaillon que voilà, ce médaillon que ous regardez, vous dira l'essentiel... Comment trouvezous les yeux de mon portrait?

— Ils sont très-beaux.

— Les trouvez-vous brillants?

— Pleins de feu.

— Eh bien! si, un jour, en regardant ce médaillon, ous voyez ces yeux s'éteindre et se fermer, versez vite uelques larmes et consolez-vous ; l'original sera mort.

— Quelle terrible chose me contez-vous là, cher comte !

— Aimeriez-vous mieux recevoir une lettre ainsi conçue : *Madame, je vous annonce avec empressement que le comte de Coulanges a été tué hier et inhumé avec les honneurs dus à son rang.*

— Mais, mon cher comte, ne vous portez donc pas malheur à vous-même !

— C'est un préjugé, on ne peut se porter malheur ; on marche à son destin ; rien ne change le but en route. Ce médaillon est une lettre écrite d'avance pour annon-

cer ma vie ou ma mort; vous le recevez de ma main comme une épître confidentielle et abritée contre toute indiscrétion.

— Mais savez-vous bien, cher comte, — interrompit la jeune femme, — savez-vous bien que vous parlez à une petite superstiteuse remplie de ces idées de nécromancie, comme toutes les femmes de la cour? Savez-vous bien que le frisson me saisit et court sur mon épiderme en touchant ce médaillon?

— Certainement, madame, que je le sais, et voilà pourquoi je vous donne ce médaillon. Si vous étiez ce qu'on appelle une femme forte, je vous aurais traitée autrement. Je vous aurais dit une de ces phrases banales qui accompagnent les adieux; celle-ci, par exemple : Madame, je vous écrirai et vous donnerai des nouvelles de ma santé par tous les courriers. Je suis trop l'ennemi des choses bourgeoises, je suis trop l'ami des innovations pour descendre à ce prosaïsme humiliant. J'ai trouvé mieux que cela, et je m'en sers, très-heureux de penser que l'oreille d'élite qui m'écoute est digne de me comprendre et que nous avons tous deux cette foi robuste qui n'admet le possible que dans le surnaturel.

Bien des phrases furent encore échangées avant le départ du comte de Coulanges, mais elles sont de la nature de ces vulgarités qui n'ajoutent rien à un récit. La maison du roi partit le soir même de ce jour, et sa destinée l'appelait aux champs de Fontenoy.

La jeune comtesse avait suspendu le médaillon à une de ces flèches que le dieu Amour lançait aux cœurs dans

a forêt de la pendule et elle ne cessait de le regarder, même aux heures de nombre pair. Quelquefois elle le prenait pour l'admirer de plus près et causer avec lui sur le canapé où le comte brodait une tapisserie pastorale. Les yeux du pastel avaient toujours le même éclat; ils lançaient des flammes; ils étincelaient de toute l'éloquence de l'amour. Les jours s'écoulaient. La gazette officielle donnait souvent des nouvelles de la maison du roi et de l'armée française. Tout semblait annoncer une grande et décisive bataille; les cœurs de toutes les mères, de toutes les épouses, de toutes les amantes, battaient à l'unisson, en France, dans toutes les chaumières, toutes les maisons, tous les palais.

Un jour on annonce une nouvelle immense qui fait tressaillir Versailles, dans ses pierres, ses arbres, ses statues, ses bronzes, ses monuments. L'Angleterre et la France se sont rencontrées à Fontenoy; on s'est battu avec un acharnement héroïque pendant une journée entière, et le soleil, en se couchant, a vu le léopard d'Albion fuir devant le drapeau français. La comtesse court à son médaillon et le regarde avec un empressement bien naturel... Non, ses yeux sont dupes d'une erreur; elle ne voit pas ce qu'elle voit... les yeux du comte se sont éteints; un nuage de mort a passé sur leurs paupières; le prodige s'est accompli; de Coulanges a été tué à Fontenoy, avec tant d'autres gentilshommes. Le doute est impossible; un miracle a toujours raison.

Pauvre comte de Coulanges! En prononçant ces mots la jeune femme se laissa tomber sur un fauteuil, mais,

comme personne n'assistait à cette scène, elle ne s'évanouit pas; cependant elle versa d'abondantes larmes, et d'autant plus sincères qu'elles coulaient sans témoins. Ce jour fut consacré à une douleur bien légitime qui se modifia sensiblement le lendemain : quelle vive douleur se maintient au même degré pendant deux jours? Quand elle ne tue pas sur le coup elle aide à continuer la vie. La semaine finie, notre jeune comtesse laissait percer quelques sourires et recevait quelques amis. Cependant le souvenir du comte de Coulanges troublait la sérénité renaissante de la comtesse, et elle s'effraya même sérieusement à l'idée d'avoir toute sa vie ce nuage posé sur son front et altérant la fraîcheur de son teint. Par excès d'amour pour lui et pour elle, chose mystérieuse et vraie, redoutant de toujours l'aimer, redoutant une maladie de langueur, la comtesse résolut d'écouter avec une sévérité plus douce les préliminaires du marquis des Arnas, qui lui rendait des visites avec une assiduité suspecte. Ce marquis ne ressemblait nullement au comte; il ne brodait pas, il ne riait pas, il ne plaisantait jamais: ainsi rien, dans sa personne, ne pouvait rappeler un amant perdu, ou, pour mieux dire, mort. C'est même l'absence de toutes les qualités du comte qui avait déterminé le nouveau choix de la comtesse. Nuance de délicatesse difficile à saisir par ceux qui n'ont pas étudié le chapitre des infidélités en amour.

Le marquis des Arnas reçut un jour deux légers sourires qui lui donnèrent de l'espoir, et il augmenta subitement le nombre de ses visites; il en rendit deux par

jour afin d'avancer ses affaires. On le recevait assez bien, et sa conversation, quoique sérieuse, paraissait plaire à la jeune femme. C'était d'ailleurs un homme instruit dans les choses qui n'amusent pas les ruelles; il avait lu Bernouilly, Maisan, Keller; il adorait Leibniz et avait une théorie en portefeuille sur les tourbillons de Descartes. On ne va pas vite en amour avec un pareil répertoire; mais, comme toutes ces graves notions faisaient complétement disparaître le comte de Coulanges, le marquis des Arnas gagnait au contraire chaque jour du terrain, contre toutes les règles de la séduction.

Un soir, le marquis des Arnas, de plus en plus enhardi par l'hospitalité de la comtesse, osa faire tomber l'entretien sur le plus grave et le plus fou des sujets, sur le mariage.

— Madame, dit-il, je possède sur les bords du Rhône un vieux manoir que mes pères ont habité, dans un calme et un bonheur héréditaires. Versailles n'est pas une ville d'étude et de recueillement; ce qu'il me faut à moi, homme de méditation, c'est mon manoir des Arnas; c'est mon beau fleuve du Rhône; ce sont les ruines féodales du château des Adrets; voilà mon asile. Toutefois, madame, je ne vous cacherai pas que la solitude absolue n'est pas de mon goût, quoique je sois né penseur. Aussi mes vues d'avenir se sont tournées vers le mariage. Vivre deux avec une femme aimée, c'est toujours vivre seul. J'ai cherché une compagne de solitude, et j'ai eu le bonheur de la trouver, ici, chez vous, et je la nomme lorsque je prononce votre nom.

A cet aveu, qui d'ailleurs était attendu comme tous les aveux, la comtesse répondit d'abord par un nouveau sourire, heureuse préface de paroles obligeantes.

— Monsieur, lui dit-elle, j'ai aussi un goût prononcé pour l'isolement, et, si je n'accepte pas tout de suite une main offerte avec tant de grâce sérieuse, c'est que toute chose qui engage la vie mérite au moins un jour de réflexion.

Le marquis des Arnas laissa poindre un rayon de joie sur sa figure grave, et ce rayon faillit lui être funeste car il le fit ressembler un instant au comte de Coulanges; mais, la figure du marquis ayant repris soudainement sa première expression de penseur cartésien, le péril couru n'eut pas d'autres suites. On se sépara pour se revoir le lendemain, dans les meilleures dispositions. La réflexion amena le consentement, et, le lendemain, tout fut conclu pour le mariage entre la comtesse et le marquis des Arnas.

Le soir, la comtesse dictait à sa femme de chambre Eulalie quelques ordres relatifs à son changement de condition, lorsque la jeune cameriste osa faire à sa maîtresse cette brusque et impertinente interrogation :

— Madame la comtesse est donc bien décidée à se marier avec le marquis des Arnas?

La comtesse ouvrit ses plus grands yeux et regarda Eulalie d'un air passablement irrité.

— Quelle sotte question m'adressez-vous là, mademoiselle Eulalie? — dit-elle avec un accent de grande dame.

— Pas si sotte, ferai-je observer à madame la comtesse.

— Eulalie, taisez-vous.

— Oh! si madame la comtesse le prend sur ce ton, il est clair que je dois me taire, et je me tairai; mais voici quelqu'un qui parlera pour moi.

La porte s'ouvrit, et le comte de Coulanges, tué à Fontenoy, parut dans l'éclat de la plus florissante jeunesse et de la plus merveilleuse santé. Un fantôme sorti du tombeau n'aurait pas été plus effrayant aux yeux de la comtesse. Elle poussa un cri, et, comme elle allait s'évanouir pour se tirer d'affaire, le comte lui serra la main ffectueusement et lui dit :

— Madame, je suis enchanté de mon épreuve; elle a réussi. Je sais tout; vous allez épouser des Arnas, un gentilhomme de province, un philosophe, un honnête homme; je viens vous demander la faveur de signer au contrat.

— Monsieur, — dit la comtesse après avoir congédié d'un geste brusque sa femme de chambre, — quel piége affreux m'avez-vous donc tendu? et par quelle rouerie de raisonnement votre prétendue galanterie m'expliquera-t-elle cette délòyale action?

— Écoutez-moi, madame, — dit le comte d'un ton respectueux; — je ne suis pas si coupable que vous le pensez. Le mariage est une chose sérieuse; en général, l'homme et la femme se marient à l'étourdie, surtout lorsqu'ils sont graves tous deux. Moi, j'ai voulu agir avec prudence et vous laisser en toute liberté de choix,

et la guerre m'a servi. J'avais là une bonne occasion de me faire tuer et de vous nommer veuve avant notre mariage; j'ai usé ou abusé de l'occasion. Le médaillon de mon portrait m'a servi; il vous a rendue à votre libre arbitre. Je suis ravi du résultat. Nous allions commettre une folie, vous et moi: c'est évident. Vous étiez née pour le marquis des Arnas et moi pour quelque femme encore inconnue, et que probablement je connaîtrai bientôt. Je ne vous en veux pas du tout. Au contraire, je vous estime; je serai toujours votre ami, si votre mari me le permet.

— Eh bien! monsieur le comte, — dit la jeune femme d'une voix émue, — votre finesse a péché par exagération. Vous avez voulu tenter un essai ridicule et vous vous êtes trompé grossièrement, comme tous ceux qui abusent de la finesse. Vous avez voulu connaître à fond le caractère d'une femme, chose impossible; eh bien! malgré votre expérience, mon caractère vous reste inconnu, et vous mériteriez de rester dans la position que vous vous êtes faite de gaîté de cœur.

— Ah! je me suis trompé! — dit le comte d'un ton de légèreté charmante; — ah! j'ai abusé de la finesse! Voilà un vrai mystère pour moi. Comment, madame! vous n'allez pas épouser M. des Arnas? Comment, madame! vous n'avez pas oublié le comte de Coulanges avec une aisance merveilleuse? Comment, madame! vous n'avez pas retiré de ma prétendue mort le bénéfice de votre liberté? Est-ce un mensonge, le bruit public de votre mariage avec le marquis? Est-ce un mensonge, votre subite et nuptiale consolation?

— Oui, monsieur le comte, oui.

— Si c'est ainsi, madame, je ne comprends rien du tout à ce qu'on dit, à ce que je vois, à ce que j'entends.

— Monsieur, ce qu'on dit est mal dit; ce que vous voyez, vous le voyez faux; ce que vous entendez, vous ne l'entendez point.

— Maintenant, madame, le mystère prend des proportions fabuleuses.

— Au contraire, monsieur, il s'éclaircirait si vous connaissiez mieux les femmes, mais les hommes ne nous connaissent jamais...

— Même lorsque les femmes sont infidèles, madame?

— Oui, monsieur; nos infidélités viennent toujours de vos torts. Vous commencez, nous finissons. Pourquoi commencez-vous? Nous ne commençons jamais.

— Ainsi, madame, le comte de Coulanges a eu le tort d'être tué à Fontenoy; il a commencé, et vous avez fini.

— C'est une autre question, ceci, monsieur le comte.

— Mais, madame, c'est notre question; c'est la vôtre, c'est la mienne; il ne s'agit pas d'autre chose en ce moment.

— Il s'agit toujours, monsieur, de l'aveuglement des hommes à propos des femmes.

— Je suis donc aveugle, à présent, madame?

— Oui, monsieur.

— Veuillez bien, madame, être mon Antigone et me conduire dans les ténèbres extérieures.

— Écoutez-moi, comte de Coulanges : m'aimez-vous toujours?

1

— Si je vous aime ! si je vous aime ! Serais-je ici à vos pieds si je ne vous aimais pas ?

— Consentiriez-vous à m'épouser, comme avant la campagne de Fontenoy ?

— Si cela était possible, madame ; mais...

— Point de *mais !*... Consentiriez-vous ?

— Sur-le-champ, madame.

— Eh bien ! monsieur le comte, nous sommes ce que nous étions avant la campagne de Fontenoy.

— Bonté du ciel ! — s'écria le comte en tombant aux pieds de la jeune femme, — et le marquis des Arnas ?

— Je lui donne son congé.

— Demain, madame ?

— Tout de suite, cher comte. Osez-moi dire, maintenant, que vous connaissez les femmes ?

— J'avoue, ma belle comtesse, que tout cela m'étonne, et je m'avoue écolier devant vous.

— Mon cher comte, dit la jeune femme en souriant avec tendresse, je serais morte de désespoir, après votre mort, ou bien, j'aurais plus fait que mourir, j'aurais vieilli en deux mois, si je n'eusse cherché dans la première folie venue un remède pour ma raison, ou ma vie, ou mon teint. Si vous me retrouvez vivante et jeune, vous le devez à M. des Arnas.

— Vous êtes adorable, comtesse, et je suis heureux de vous connaître enfin et de vous apprécier ; il me reste à présenter mes actions de grâce à ce bon des Arnas.

— Voici l'heure de sa seconde visite ; il ne tardera pas

à paraître; je veux que vous entendiez, sans être vu, le congé poli qu'il va recevoir.

Après un long échange de phrases, amenées par la situation, on entendit dans le vestibule la voix du marquis. Le comte de Coulanges passa dans le salon voisin, en ménageant une fissure indiscrète à la porte, et il entendit bientôt distinctement ces paroles de la comtesse :

— Monsieur le marquis, le lendemain est souvent l'ennemi de la veille; c'est pourquoi il faut toujours songer la veille à bien préparer son lendemain.

— Cela veut dire, madame, dit le marquis en balbutiant...

— Cela veut dire, monsieur, que, si demain je me trouvais marquise des Arnas, j'aurais un regret mortel d'avoir oublié de réfléchir aujourd'hui. J'ai donc réfléchi gravement, et je ne me marie pas.

— Comment, madame! dit le marquis en se levant, comme si le plancher eût fait explosion. Vous brisez notre mariage sur les degrés de l'autel?

— Et quand voulez-vous que je le brise, monsieur? Il me semble que je choisis le moment convenable. Voulez-vous que j'attende la fin de la cérémonie, après l'échange des deux *oui?*

— Quelle calomnie a pu vous décider, madame, à cet acte de...

— Oh! monsieur le marquis, croyez bien que je vous estime et que je vous regarde comme un gentilhomme accompli. Vous saurez un jour le secret de tout ceci.

Maintenant contentez-vous de tout ignorer. Je ne puis vous en dire davantage.

La comtesse fit une de ces révérences polies qui adoucissent un congé.

Le marquis chancela comme un homme blessé au front, et, sans trop comprendre lui-même les paroles qu'il bégayait, il se retira confondu de stupéfaction.

— C'est admirable! dit le comte de Coulanges en rentrant; voilà un marquis éconduit avec une grâce qui tempère son malheur. Au reste, des Arnas appartient à cette classe d'hommes qui sont destinés à ces sortes d'aventures. Voilà le troisième mariage qui s'évapore sous ses pieds. A la longue il s'habituera.

— Cher comte, dit la comtesse en serrant la main de son futur époux, il me reste une explication à vous demander...

— Parlez, mon ange.

— Votre marraine, la nécromancienne, vous a donné un médaillon d'une vertu magique très-équivoque. Pourquoi les yeux de votre portrait se sont-ils fermés après la bataille de Fontenoy, puisque vous êtes sorti vivant de cette grande bataille? Pour l'honneur de votre marraine, expliquez-moi le quiproquo de son médaillon *si mal ensorcelé*?

— Ma blanche colombe, dit le comte en riant, vous allez vous instruire en magie à la première leçon : ce sera très-court... En partant pour l'armée j'avais laissé des intelligences dans votre camp. Une femme vous trahissait à votre porte : c'est mademoiselle Eulalie. Elle a très-bien

accompli sa trahison, et vous lui pardonnerez cette faute en faveur de l'heureux dénoûment...

— Comment! cher comte, cette hypocrite Eulalie...

— Belle comtesse, votre Eulalie est l'innocente magicienne qui a fermé, avec ses doigts, les yeux de mon portrait, après la bataille de Fontenoy. .

La comtesse laissa échapper un éclat de rire mélodieux, au moment même où elle allait exhaler sa colère contre Eulalie.

— Et c'est surtout à cause de sa faute, dit le comte, que vous ne la chasserez pas.

— A condition, dit la comtesse, que l'élève de Boucher viendra repeindre vos yeux sur le médaillon.

— Il viendra demain, ma toute belle, je vous le promets.

— Voilà, dit la comtesse, un médaillon de portrait que je garderai toujours sur mon cœur.

— Ce qui assure le bonheur éternel de l'origiual, dit le comte exalté par son bonheur.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

